

Un gentleman à Moscou

Amor Towles

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

AMOR TOWLES



UN

GENTLEMAN

À

MOSCOU



fayard
roman

AMOR TOWLES

UN GENTLEMAN À MOSCOU



roman

*traduit de l'anglais (États-Unis)
par Nathalie Cunningham*

Fayard

DU MÊME AUTEUR

Les Règles du jeu, Albin Michel, 2012 ; 10/18, 2013.

Moscou vers 1922



Comme je me rappelle

*Quand il venait nous visiter à pied,
Séjournait quelque temps parmi nous,
Mélodie aux accents de grand fauve.*

Ah, où est notre but, à présent ?

*Comme pour tant de questions
Je réponds à celle-ci
Les yeux détournés en pelant une poire.*

*Tête inclinée je dis bonne nuit,
Et par les portes de la terrasse
Pénètre les splendeurs simples
D'un autre printemps clément ;*

Je sais au moins ceci :

*Il ne s'est pas perdu parmi les feuilles d'automne de la place [de Pierre.
Il ne se trouve pas dans les cendriers pleins du club Athenaeum.
Il ne réside pas dans les pagodes bleues de votre fine porcelaine.*

*Ni dans les sacs du comte Vronski,
Ni dans la première strophe du trentième sonnet,
Ni sur le vingt-sept rouge...*

Comte Alexandre Ilitch Rostov,
« Où est-il à présent ? » (vers 1-19)
1913

21 juin 1922

COMPARUTION DU COMTE ALEXANDRE ILITCH ROSTOV
DEVANT LE COMITÉ EXCEPTIONNEL
DU COMMISSARIAT DU PEUPLE
AUX AFFAIRES INTÉRIEURES

Présidents : camarades V. A. Ignatov, M. S. Zakovski, A. N. Kosarev

Procureur : A. Y. Vychinski

Camarade procureur Vychinski : Votre nom.

Rostov : Comte Alexandre Ilitch Rostov, membre de l'ordre de Saint-André, membre du Jockey-Club, maître de la Chasse.

Vychinski : Vous pouvez garder vos titres ; personne ne vous les disputera. Cependant, pour qu'il n'y ait pas de confusion, êtes-vous bien Alexandre Rostov, né à Saint-Pétersbourg le 24 octobre 1889 ?

Rostov : Soi-même.

Vychinski : Avant toute chose, je dois dire que je ne me souviens pas d'avoir vu une veste décorée d'autant d'insignes.

Rostov : Merci.

Vychinski : Ce n'était pas un compliment.

Rostov : En ce cas, j'exige réparation sur le terrain.

(Rires)

Camarade secrétaire Ignatov : Silence dans la tribune !

Vychinski : Domicile ?

Rostov : Suite 217. Hôtel Metropol. Moscou.

Vychinski : Depuis quand vivez-vous là ?

Rostov : Je réside dans cette suite depuis le 5 septembre 1918. Soit un peu moins de quatre ans.

Vychinski : Métier ?

Rostov : Un vrai gentleman n'a pas de métier.

Vychinski : Bien. Alors, à quoi occupez-vous vos journées ?

Rostov : Repas, discussion. Lecture, réflexion. Bref, le train-train.

Vychinski : Et vous écrivez de la poésie ?

Rostov : On me prête quelque prédisposition à manier la plume.

Vychinski (*brandissant un pamphlet*) : Êtes-vous l'auteur de ce long poème daté de 1913 et intitulé : « Où est-il à présent ? » ?

Rostov : Il m'a été attribué.

Vychinski : Pourquoi avez-vous écrit ce poème ?

Rostov : Il exigeait d'être écrit. Il s'est simplement trouvé que j'étais assis à ce bureau-là en cette matinée-là où le

poème a choisi de formuler ses exigences.

Vychinski : Cela se passait où précisément ?

Rostov : Dans le salon sud des Heures dormantes.

Vychinski : Des Heures dormantes ?

Rostov : La propriété des Rostov à Nijni-Novgorod.

Vychinski : Ah. Je vois. Oui, forcément. Mais revenons à votre poème. Étant donné les circonstances de sa publication - la période de soumission qui a suivi la révolution ratée de 1905 -, nombreux sont ceux qui y ont vu un appel à agir. Partageriez-vous cette façon de voir ?

Rostov : Tout poème est un appel à agir.

Vychinski (*vérifiant ses notes*) : Et c'est au printemps suivant que vous avez quitté la Russie pour Paris... ?

Rostov : J'ai le vague souvenir de pommiers en fleur. Alors en effet, selon toute vraisemblance, nous étions au printemps.

Vychinski : Le 16 mai pour être exact. Maintenant nous comprenons les raisons de votre exil volontaire ; et nous éprouvons même une certaine sympathie pour les raisons qui ont motivé votre fuite. Ce qui nous préoccupe, c'est votre retour en 1918. On est en droit de se demander si vous ne seriez pas rentré dans l'intention de prendre les armes et si, le cas échéant, vous vous seriez battu pour ou contre la révolution.

Rostov : À ce moment-là, j'avais passé l'âge de me battre, j'en ai bien peur.

Vychinski : Pourquoi alors êtes-vous rentré ?

Rostov : Le climat me manquait.

(*Rires*)

Vychinski : Monsieur le comte, vous ne semblez pas mesurer la gravité de votre situation. Pas plus que vous ne témoignez aux hommes rassemblés devant vous le respect qui leur est dû.

Rostov : Il fut un temps où la tsarine formulait à mon encontre les mêmes doléances.

Ignatov : Procureur Vychinski, permettez-moi de...

Vychinski : Secrétaire Ignatov.

Ignatov : Nul doute, comte Rostov, que de nombreuses personnes dans la tribune sont surprises de vous trouver autant de charme. Pour ma part, je ne le suis pas le moins du monde. L'histoire a démontré que le charme est l'ambition ultime de la classe des rentiers. Ce qui me surprend, en revanche, c'est que l'auteur du poème en question ait pu devenir un homme aussi manifestement dépourvu de but dans la vie.

Rostov : J'ai toujours été persuadé que la raison d'être de l'homme est connue de Dieu seul.

Ignatov : Vraiment ? Cela devait être bien pratique pour vous !

(*Le comité suspend la séance pendant douze minutes.*)

Ignatov : Alexandre Ilitch Rostov, après mûr examen de votre témoignage, force est de constater que l'esprit clairvoyant auteur du poème « Où est-il à présent ? » a succombé de manière irrévocable au pouvoir corrupteur de sa classe - et représente désormais une menace pour ces mêmes idéaux qu'il avait faits siens par le passé. Sur la base de ce constat, nous serions tentés de vous envoyer devant le peloton d'exécution dès votre sortie de cette salle d'audience. Mais dans le Parti se trouvent des personnes haut placées qui vous comptent parmi les héros de la cause prérévolutionnaire. Aussi ce comité a-t-il décidé de vous renvoyer dans cet hôtel auquel vous êtes tellement attaché. Mais ne vous méprenez pas : si vous mettez ne serait-ce qu'un pied à l'extérieur du Metropol, vous serez exécuté sur-le-champ. Affaire suivante.

Procès-verbal signé par
V. A. Ignatov
M. S. Zakovski
A. N. Kosarev

LIVRE UN



1922

Madame l'ambassadrice

Lorsque le comte Alexandre Ilitch Rostov franchit sous bonne escorte les portes du Kremlin et se retrouva sur la place Rouge à six heures et demie du soir le 21 juin 1922, le temps était radieux et frais. Il redressa les épaules sans ralentir le pas et inspira tel un nageur sortant tout juste du bassin. Le ciel arborait ce bleu si particulier en l'honneur duquel les coupoles de Saint-Basile avaient été peintes. Leurs roses, verts et ors scintillaient, comme si l'unique but d'une religion était de célébrer sa divinité. Même les jeunes bolcheviques conversant devant les vitrines du magasin d'État semblaient vêtues pour fêter les derniers jours du printemps.

– Bonjour, mon cher ami, dit le comte, s'adressant à Fiodor, installé avec son étal sur le pourtour de la place. Je vois que les myrtilles sont en avance cette année.

Sans laisser au vendeur éberlué le temps de répondre, le comte poursuivit sa marche, les pointes de sa moustache lustrée déployées telles les ailes d'une mouette. Il passa la porte de la Résurrection, tourna le dos aux lilas du jardin Alexandre et avança en direction de la place du Théâtre, où l'hôtel Metropol se dressait dans toute sa splendeur. Arrivé au seuil, le comte adressa un clin d'œil à Pavel, le portier de l'après-midi, puis se tourna, la main tendue, vers les deux soldats qui le suivaient.

– Je vous remercie, messieurs, de m'avoir accompagné à bon port. Je n'ai plus besoin de solliciter votre aide à présent.

Tout bien bâtis qu'ils étaient, les deux soldats se retrouvèrent obligés de lever les yeux de sous leur casquette pour croiser le regard du comte – car à l'instar de dix générations de Rostov, ce dernier faisait un bon mètre quatre-vingt-dix.

– Avance, lui intima, la main sur son fusil, celui des deux qui avait l'air le plus voyou. On est censés te conduire jusque dans ta chambre.

Dans le vestibule de l'hôtel, le comte fit un grand geste pour saluer simultanément l'imperturbable Arkady (qui tenait la réception) et la douce Valentina (qui époussetait une statuette). Le comte les avait salués de cette même manière une centaine de fois auparavant,

pourtant tous deux écarquillèrent les yeux. Le genre d'accueil réservé à celui qui débarque à une soirée en ayant omis de mettre son pantalon.

Le comte passa devant la fillette au penchant pour le jaune, qui lisait un magazine, calée dans son fauteuil préféré. Puis, pilant net au niveau des plantes en pots, il s'adressa à son escorte :

– Messieurs, l'ascenseur ou l'escalier ?

Les soldats échangèrent des regards en direction du comte, puis se consultèrent de nouveau, visiblement bien en peine de décider.

Comment un soldat peut-il prétendre l'emporter sur le champ de bataille, s'interrogea le comte, s'il est incapable de prendre une décision de ce genre ?

– L'escalier, décida-t-il à leur place.

Et de grimper les marches deux par deux, comme il en avait l'habitude depuis l'université.

Au deuxième étage, le comte descendit le couloir recouvert d'un tapis rouge jusqu'à sa suite – composée d'une chambre, d'une salle de bains, d'une salle à manger et d'un salon avec des fenêtres hautes de deux mètres quarante donnant sur les tilleuls de la place du Théâtre. Et là, l'attendait la violence de la journée. Car devant les portes grandes ouvertes de sa suite se tenait un garde flanqué de Pasha et de Petya, les grooms de l'hôtel. Lesquels prirent, sous les yeux du comte, un air gêné, ayant de toute évidence été forcés d'exécuter une tâche qu'ils jugeaient répugnante.

– Qu'est-ce que cela signifie, capitaine ? demanda le comte en s'adressant à l'officier.

Le capitaine, quoiqu'un peu étonné par la question, répondit en homme formé à ne jamais rien laisser transparaître :

– Je suis ici pour vous montrer vos quartiers.

– Mes quartiers ? C'est ici même.

– Plus maintenant, j'en ai bien peur, répondit le capitaine, esquissant l'ombre d'un sourire.

Laissant là Pasha et Petya, le capitaine entraîna le comte et son escorte vers un escalier de service dissimulé en plein cœur de l'hôtel, derrière une porte discrète, et plongé dans la pénombre. Toutes les cinq marches, l'escalier opérait un virage brutal, comme dans un beffroi. Trois étages plus haut, ils arrivèrent devant une porte ouvrant sur un couloir étroit qui desservait une salle de bains et six chambres semblables à des cellules de moine. Ce grenier était à l'origine destiné aux majordomes et aux femmes de chambre des clients du Metropol. L'habitude de voyager avec des domestiques s'était démodée, aussi les pièces vacantes avaient-elles été réquisitionnées pour satisfaire aux

caprices des urgences – de sorte que s’y étaient entassés bois de charpente, meubles cassés et débris variés.

Plus tôt dans la journée, la pièce la plus proche de la cage d’escalier avait été entièrement vidée, à l’exception d’un lit en fer forgé, d’un bureau à trois pieds et de l’équivalent de dix ans de poussière. Dans l’angle près de la porte se trouvait, abandonné là comme par mégarde, un petit placard qui n’était pas sans rappeler une cabine téléphonique. Le plafond, suivant l’inclinaison du toit, descendait graduellement à mesure qu’il s’éloignait de la porte, si bien qu’à l’autre bout de la pièce l’unique endroit où le comte pouvait se tenir debout se situait au niveau du chien-assis et de sa fenêtre grande comme un plateau d’échecs.

Sous les regards suffisants des deux gardes, le brave capitaine expliqua qu’il avait demandé aux grooms d’aider le comte à monter les quelques affaires qu’il pourrait conserver dans ses nouveaux quartiers.

– Et le reste ?

– Cela devient la propriété du peuple.

C’est donc ainsi qu’ils font les choses, songea le comte.

– Fort bien.

Il descendit en sautant les marches du beffroi, suivi à grand-peine par les gardes dont les fusils cognaient sur les parois. Postés devant la porte de sa suite, les deux grooms levèrent vers lui des regards éplorés.

– Tout va bien, jeunes gens, les rassura le comte.

Puis, entrant, il indiqua, le doigt tendu :

– Ça, ça et ça. Et tous les livres. Tous.

Pour aménager ses nouveaux quartiers, il choisit deux fauteuils Voltaire, la petite table orientale de sa grand-mère et le service en porcelaine qu’elle chérissait entre tous. Mais aussi les deux lampes de table en ébène en forme d’éléphant et le portrait de sa sœur, Helena, peint par Serov lors d’un bref séjour aux Heures dormantes en 1908. Sans oublier l’énorme valise en cuir fabriquée tout spécialement pour lui par Asprey à Londres et que son grand ami Michka avait baptisée avec un bel à-propos Madame l’ambassadrice.

Quelqu’un avait eu la courtoisie de faire monter dans la suite l’une de ses malles. Si bien que, laissant aux grooms le soin de transporter les objets susmentionnés jusqu’au grenier, le comte remplit ladite malle de vêtements et effets personnels. Ayant remarqué que les gardes lorgnaient les deux bouteilles de cognac posées sur la console, il ajouta celles-ci à ses bagages. Lorsque la malle fut partie, il tendit enfin le doigt vers le bureau.

Leurs uniformes bleus déjà salis par l’exercice, les deux grooms

empoignèrent le meuble par les coins.

– Mais ça pèse une tonne ! s'exclama l'un.

– Un roi se protège derrière ses murailles, un gentilhomme derrière son bureau, commenta le comte.

Tandis que les grooms traînaient le bureau dans le couloir, l'horloge, vouée à l'abandon, sonna tristement huit coups. Le capitaine avait regagné son poste depuis un certain temps déjà et les gardes, passés de la belligérance à l'ennui, fumaient, appuyés contre le mur, et laissaient tomber leurs cendres sur le parquet du salon majestueux inondé de la lumière éclatante du solstice d'été moscovite.

L'œil mélancolique, le comte s'approcha des fenêtres nord-ouest de la suite. Combien d'heures avait-il passées là ? Combien de matinées à observer, en robe de chambre, sa tasse de café à la main, les voyageurs descendus à la gare de Saint-Pétersbourg qui sortaient de leur taxi, épuisés et harassés par leur trajet de nuit ? Combien de soirées hivernales à contempler la neige qui tombait lentement tandis qu'une petite silhouette solitaire et trapue filait sous un lampadaire ? À cet instant précis, à l'extrémité nord de la place, un jeune officier de l'Armée rouge monta au pas de course les marches du Bolchoï, ayant raté la première demi-heure du spectacle.

Le comte sourit au souvenir de cette façon qu'il avait, jeune homme, d'arriver systématiquement à l'entracte. Car il avait beau répéter au *Club* qu'il ne pouvait rester que le temps de prendre un dernier verre, il en prenait généralement trois. Puis il sautait dans le fiacre qui l'attendait, traversait la ville au galop, grimpait les fameuses marches et, comme ce jeune officier, se glissait par les portes dorées. Enfin, pendant que les ballerines se mouvaient gracieusement sur scène, il se faufilait en chuchotant des *excusez-moi*¹ jusqu'à son siège habituel au vingtième rang, lequel siège offrait une vue unique sur les dames installées dans les loges.

Arriver en retard, soupira le comte. Privilège de la jeunesse !

Il pivota alors sur ses talons et commença à arpenter sa suite. Il admira d'abord les dimensions grandioses et les deux lustres du salon. Puis les panneaux peints de la petite salle à manger et le complexe mécanisme en cuivre qui permettait de verrouiller la porte à double battant menant à la chambre. Bref, il inspecta les pièces exactement comme un acheteur potentiel qui les verrait pour la première fois. Dans la chambre, il s'arrêta brièvement devant la table à plateau de marbre sur laquelle était posé un assortiment de bibelots. Il prit les ciseaux auxquels sa sœur avait tant tenu. Façonnés en forme d'aigrette avec leurs deux lames argentées en guise de bec et le petit écrou doré figurant l'œil de l'oiseau, ils étaient tellement délicats que le comte parvint à peine à enfiler son pouce et son index dans les trous.

Inspectant la suite d'une extrémité à l'autre, le comte fit un rapide

inventaire de tout ce qui pouvait être laissé. Les affaires personnelles, les meubles et les *objets d'art** qu'il avait apportés dans cette suite quatre ans auparavant étaient déjà le fruit d'un grand tri. En effet, dès que la nouvelle de l'exécution du tsar lui était parvenue, il avait quitté Paris. En vingt jours, il avait traversé six pays, contourné huit bataillons livrant combat sous cinq différents drapeaux, pour atteindre enfin les Heures dormantes le 7 août 1918 avec pour tout bagage un sac à dos. Il avait retrouvé un pays au bord du soulèvement et une maisonnée en proie à une grande détresse, à l'exception de sa grand-mère, la comtesse, qui avait conservé un sang-froid caractéristique.

– Sasha, avait-elle dit sans se lever de son fauteuil, comme c'est gentil à toi de venir ! Mais tu dois mourir de faim. Joins-toi à moi pour le thé.

Il lui avait expliqué la nécessité qu'il y avait à ce qu'elle quitte le pays et décrit comment il avait organisé son voyage. La comtesse avait compris qu'il n'y avait pas d'autre choix. Elle avait compris que même si tous les domestiques à son service étaient prêts à l'accompagner, elle ne devrait en garder que deux. Elle avait compris également pourquoi son petit-fils et unique héritier, qu'elle avait élevé depuis ses dix ans, ne partirait pas avec elle.

À sept ans à peine, le comte avait été battu aux dames par un petit voisin, défaite si sévère que visiblement une larme avait été versée, un juron proféré, et les pièces du jeu jetées par terre. Ce manque de *fair-play* avait entraîné une sévère réprimande de la part du père du comte, qui avait envoyé son garçon au lit sans dîner. Mais alors que le jeune Alexandre, couché, serrait pitoyablement contre lui sa couverture, sa grand-mère était venue le voir. Elle s'était assise au pied du lit et lui avait dit d'un ton où pointait la compassion :

– Il est impossible de parler de défaite en des termes agréables, et ce petit Obolenski est un eniquiqueur. Mais, Sasha, mon chéri, pourquoi diable lui faire ce plaisir-là ?

Ce fut dans ce même esprit que sa grand-mère et lui s'étaient dit adieu, sans larmes, sur le quai de Peterhof. Puis le comte était retourné aux Heures dormantes pour superviser la fermeture du domaine familial.

Avaient suivi à un rythme effréné le ramonage des cheminées, le nettoyage des garde-manger et la mise sous housse des meubles. Exactement comme si la famille retournait passer la saison à Saint-Pétersbourg, sauf qu'on avait libéré les chiens de leurs chenils, les chevaux de leurs écuries et les domestiques de leurs obligations. Alors, après qu'il avait eu entassé dans un seul wagon certains des meubles les plus raffinés des Rostov, le comte verrouilla les portes et prit la route de Moscou.

C'est drôle, songea-t-il comme il s'apprêtait à abandonner sa suite.

Dès notre plus jeune âge, nous apprenons à dire au revoir aux amis et à la famille. Nous accompagnons nos parents et nos frères et sœurs à la gare ; nous rendons visite à nos cousins, nous allons à l'école, entrons au régiment ; nous nous marions, voyageons à l'étranger. Prendre un ami par l'épaule et lui souhaiter bonne chance en nous consolant avec l'idée que nous aurons de ses nouvelles sans tarder, voilà qui fait partie de l'expérience humaine.

Mais l'expérience est moins susceptible de nous apprendre comment dire *adieu** à nos biens les plus chers. Et à supposer que cela s'apprenne ? Nous ne voudrions pas de cet apprentissage. Car en fin de compte, nous accordons plus d'importance à nos biens qu'à nos amis. Nous les transportons d'un lieu à l'autre, souvent pour un coût rédhibitoire et au prix de moult complications ; nous époussetons, cirons leur surface et grondons les enfants lorsqu'ils s'approchent trop près pour jouer – et dans le même temps, nous laissons les souvenirs les investir d'une importance toujours plus grande. Nous sommes enclins à nous rappeler que cette armoire est celle-là même où nous nous cachions enfant ; que ces candélabres en argent décoraient notre table au réveillon de Noël ; et que c'est avec ce mouchoir qu'un jour elle sécha ses larmes. Et ainsi de suite. Jusqu'à imaginer que ces biens soigneusement conservés pourraient nous consoler de la perte d'un compagnon.

Mais, bien sûr, un objet n'est rien de plus qu'un objet.

Alors, glissant les petits ciseaux de sa sœur dans sa poche, le comte regarda une dernière fois les quelques biens de famille qui restaient, puis les chassa de son cœur à jamais.



Une heure plus tard, tout en sautant deux fois sur son nouveau matelas pour identifier la note des ressorts (*sol* dièse), le comte passa en revue les meubles empilés autour de lui. Lui revint subitement le souvenir de cette envie qui le saisissait, adolescent, de prendre un bateau à vapeur jusqu'en France ou le train de nuit pour Moscou.

Pourquoi l'envie de ces voyages-là ?

Parce que les couchettes étaient minuscules !

Quel émerveillement de découvrir la table qui se repliait pour disparaître sans laisser de trace, les tiroirs aménagés sous le lit, les appliques juste assez grandes pour éclairer une page ! Cette conception efficace avait charmé son jeune esprit. Elle attestait un but bien précis et promettait l'aventure. Car tels devaient avoir été les quartiers du capitaine Nemo lorsqu'il voyageait vingt mille lieues sous les mers. Un jeune garçon doté d'un tant soit peu de jugeote n'aurait-il

pas volontiers échangé cent nuits dans un palace contre une nuit à bord du *Nautilus* ?

Bref. Il en était arrivé là, enfin.

Ajoutons que la moitié des pièces du premier étage avaient été temporairement réquisitionnées par les bolcheviques afin d'y faire taper d'innombrables directives. Au moins, au cinquième, on pouvait s'entendre penser².

En se redressant, le comte se cogna la tête contre le plafond en pente.

– Exactement ! répondit-il.

Il déplaça l'un des volitaires, posa les lampes éléphant près du lit et ouvrit sa malle. Pour commencer, il en extirpa la photographie de la Délégation, qu'il disposa sur le bureau, à la place qui lui revenait. Puis ce fut le tour des bouteilles de cognac et de la petite pendule de son père qui sonnait deux fois. Mais alors qu'il sortait les jumelles de théâtre de sa grand-mère et les posait sur le bureau, son regard fut attiré vers la lucarne par un mouvement d'ailes. À travers la vitre, qui n'était guère plus grande qu'un carton d'invitation, le comte distingua un pigeon, dehors, sur le rebord en zinc de la fenêtre.

– Bien le bonjour ! lui dit-il. Comme c'est aimable à vous de passer nous voir.

Le pigeon le contempla avec l'air du propriétaire. Puis, éraflant le revêtement de zinc avec ses ongles, il tapa de son bec plusieurs coups rapides sur la vitre.

– Bien sûr, concéda le comte, il y a du vrai dans ce que vous dites.

Il s'apprêtait à raconter à son nouveau voisin la raison de son arrivée inopinée lorsqu'il entendit un raclement de gorge discret provenant du couloir. Sans même se tourner, il sut qu'il s'agissait d'Andreï, le maître d'hôtel du Boyarski, car c'était là sa manière habituelle de vous interrompre.

Après un nouveau signe de tête à l'adresse du pigeon pour lui signifier qu'ils reprendraient leur conversation sous peu, le comte reboutonna sa veste et, se tournant, découvrit que ce n'était pas seulement Andreï qui lui rendait visite : trois membres du personnel de l'hôtel s'entassaient devant la porte.

Il y avait là Andreï avec son admirable maintien et ses longues mains aux gestes calculés ; Vassili, l'inimitable concierge de l'hôtel ; et Marina, l'exquise timide au regard vagabond qui avait récemment été promue de femme de chambre à couturière. Tous trois affichaient le même air éberlué que le comte avait remarqué quelques heures auparavant sur les visages d'Arkady et de Valentina. Alors enfin il comprit : quand il avait été emmené le matin même, tous avaient supposé qu'il ne reviendrait jamais. Mais voilà qu'il avait émergé des

murs du Kremlin tel un aviateur s'extirpant de l'épave d'un avion.

– Chers amis, dit-il, je ne doute pas que vous soyez curieux de connaître les événements de la journée. Comme vous le savez peut-être, j'ai été invité au Kremlin pour un petit *tête-à-tête**. Là, plusieurs représentants du régime actuel arborant le bouc de rigueur décidèrent qu'en punition du crime de ma naissance dans les rangs de l'aristocratie je devais être condamné à passer le reste de mes jours... dans cet hôtel !

En réponse aux acclamations, le comte serra la main de ses invités les uns après les autres, exprimant à chacun le plaisir que lui procurait leur camaraderie et les remerciant du fond du cœur.

Sur son invitation, les trois employés entrèrent en se faufilant entre les colonnes branlantes d'objets.

– Je vous en prie, dit le comte à Andreï en lui tendant l'une des bouteilles de cognac.

Puis il s'agenouilla devant Madame l'ambassadrice, en libéra les fermoirs et l'ouvrit tel un livre géant. Soigneusement rangés à l'intérieur, se trouvaient cinquante-deux verres – ou plus précisément, vingt-six paires de verres –, chacun ayant une forme bien précise selon son usage, depuis la généreuse amplitude du verre de bourgogne jusqu'à ces charmantes petites timbales conçues pour la dégustation des liqueurs colorées de l'Europe méridionale. Faisant écho à l'ambiance générale, le comte prit quatre verres au hasard et les distribua tandis qu'Andreï, qui avait débouché la bouteille, faisait le service.

Lorsque ses invités furent tous servis, le comte leva son verre bien haut.

– Au Metropol, dit-il.

– Au Metropol, répondirent-ils.

Le comte était pour ainsi dire un hôte émérite, et dans l'heure qui suivit, il remplit les verres et anima la conversation avec une conscience instinctive des humeurs de tous ceux présents dans la pièce. Tout en conservant la raideur adaptée à sa fonction, Andreï se laissa aller à sourire et à adresser quelques clins d'œil. Vassili, qui s'exprimait avec la plus grande précision lorsqu'il donnait des indications sur les beautés de la ville, adopta brusquement les inflexions de celui qui risque de ne pas se souvenir demain de ce qu'il a dit aujourd'hui. Et à chaque plaisanterie, la timide Marina s'autorisait à glousser sans mettre la main devant sa bouche.

En cette soirée si particulière, le comte apprécia profondément leur bonne humeur, mais il n'eut pas la prétention d'imaginer qu'elle était motivée par le seul fait qu'il l'avait échappé belle. Car, ainsi qu'il était bien placé pour le savoir, les membres de la Délégation avaient signé

le traité de Portsmouth mettant un terme à la guerre russo-japonaise en septembre 1905. Et dans l'espace des dix-sept années écoulées depuis l'instauration de cette paix – une génération à peine –, la Russie avait vécu une guerre mondiale, une guerre civile, deux famines et la prétendue Terreur rouge. Bref, le pays avait traversé une période de bouleversements qui n'avaient épargné personne. Alors, que vous fussiez de droite ou de gauche, Rouge ou Blanc, que votre situation personnelle se fût aggravée ou améliorée, le moment était peut-être enfin venu de boire à la santé de la nation.



À dix heures, le comte accompagna ses hôtes jusqu'au beffroi et leur souhaita bonne nuit avec le même souci du cérémonial que s'il s'était trouvé sur le perron de la demeure familiale à Saint-Pétersbourg. De retour dans ses quartiers, il ouvrit la fenêtre (pourtant pas plus grande qu'un timbre-poste), se versa ce qui restait de cognac et s'assit à son bureau.

Fabriqué à Paris sous le règne de Louis XVI avec les virgules dorées et le dessus de cuir typiques de l'époque, ce bureau avait été légué au comte par son parrain, le grand-duc Demidov. Homme doté de spectaculaires favoris blancs, d'yeux bleu pâle et d'épaulettes dorées, le grand-duc parlait quatre langues et en lisait six. Ce célibataire endurci qui avait représenté son pays à Portsmouth tout en gérant trois domaines attachait de manière générale bien plus de prix à l'industrie qu'aux poursuites inutiles. Mais auparavant, en ses années de jeune cadet insouciant, il avait servi dans la cavalerie aux côtés du père du comte. C'est ainsi qu'il était devenu le tuteur vigilant de ce dernier. Et en 1900, lorsque les parents du comte avaient tous deux succombé au choléra à quelques heures d'intervalle, ce fut le grand-duc qui prit le jeune homme à part et lui expliqua qu'il devait être fort pour sa sœur, que l'adversité se présentait sous de multiples formes, et que si un homme ne maîtrisait pas le cours de la vie, alors il en deviendrait forcément le jouet.

Le comte passa la main sur la surface ridée du bureau.

Combien de paroles prononcées par le grand-duc ces légères irrégularités reflétaient-elles ? Ici, pendant plus de quarante ans avaient été écrits des ordres concis à destination de ses majordomes, des arguments convaincants adressés à des hommes d'État, des conseils précieux réservés aux amis. En d'autres termes, il ne s'agissait pas là d'un bureau comme les autres.

Le comte vida son verre, repoussa son fauteuil et s'installa par terre. Puis il passa la main derrière le pied avant droit du bureau jusqu'à ce qu'il trouve le petit mécanisme. Alors il appuya, et un panneau

invisible s'ouvrit, révélant une cavité doublée de velours et remplie à ras bord de pièces d'or – comme l'étaient d'ailleurs les deux autres pieds.

Notes

1. Tous les mots en italique suivis d'un astérisque (*) sont en français dans le texte original. (*N.d.E.*).
2. En fait, c'est dans la suite juste au-dessous de celle du comte Rostov que Yakov Sverdlov, président du comité central de l'Union soviétique, avait enfermé le comité chargé de la rédaction de la Constitution – jurant au monde entier qu'il ne leur ouvrirait qu'une fois leurs travaux terminés. C'est ainsi que les machines à écrire cliquetèrent toute la nuit, jusqu'à ce que ce document historique eût été rédigé, garantissant à tous les Russes la liberté de conscience (article 13), la liberté d'expression (article 14), la liberté de réunion (article 15) et la liberté de se voir interdire ces droits au cas où ils auraient été « utilisés au détriment de la révolution socialiste » (article 23) !

Un anglican échoué

Lorsqu'il commença à émerger à neuf heures et demie, le comte Alexandre Ilitch Rostov savoura, dans ces moments indéfinis qui précèdent le retour à la conscience, le goût de la journée à venir.

D'ici une heure, il descendrait toutes moustaches dehors la rue Tverskaïa dans la tiédeur printanière. Sur le chemin, il achèterait le *Herald* au kiosque de la ruelle Gazetny, passerait devant chez Filippov (en ne marquant qu'un bref arrêt devant la vitrine des pâtisseries), puis se dirigerait vers son rendez-vous avec ses banquiers.

Mais en s'arrêtant au bord du trottoir (afin de laisser passer les voitures), il se souviendrait que son déjeuner au Jockey-Club était prévu à deux heures – et que si ses banquiers l'attendaient à dix heures et demie, ils étaient tout de même au service de leurs commettants, et qu'on pouvait donc sans doute les faire attendre... Ces pensées à l'esprit, il ferait alors demi-tour et, ôtant son haut-de-forme, ouvrirait la porte de chez Filippov.

En un instant, ses sens se retrouveraient récompensés par la preuve irréfutable de la maîtrise du pâtissier. Dans l'air flotterait le doux arôme tout frais de ces bretzels, brioches et pains au goût tellement unique que l'Hermitage s'en faisait livrer tous les jours par train – tandis que, parfaitement alignés derrière la vitrine, les gâteaux étaleraient leurs glaçages aussi colorés que les tulipes d'Amsterdam. S'approchant du comptoir, le comte demanderait à la jeune serveuse en tablier bleu ciel un mille-feuille (au nom bien mérité), puis admirerait la manière dont elle se servirait d'une cuillère à café pour faire délicatement glisser la pâtisserie de la pelle à tarte argentée à l'assiette en porcelaine.

Le comte prendrait alors place aussi près que possible de la petite table où les jeunes femmes à la mode se retrouvaient chaque matin pour commenter les intrigues de la veille. Le regard aux aguets, les trois demoiselles commenceraient par adopter les accents discrets de la distinction ; puis, emportées par les flots de leurs propres émotions, elles finiraient inévitablement par hausser la voix, si bien qu'à onze heures et quart même l'amateur de pâtisseries le plus discret n'aurait d'autre choix que de profiter des mille et une complications de leurs histoires de cœur.

À midi moins le quart, après avoir nettoyé son assiette, débarrassé ses moustaches des miettes qui s'y étaient coincées, adressé un signe

de remerciement à la jeune vendeuse et levé son chapeau en direction des trois demoiselles avec lesquelles il avait échangé quelques mots, il se retrouverait rue Tverskaïa et se demanderait : « Bon, et maintenant ? » Peut-être pourrait-il s'arrêter à la galerie Bertrand pour admirer les toutes dernières toiles venues de Paris, ou bien se faufiler dans le Conservatoire où un jeune quatuor s'essayait à un morceau de Beethoven ; peut-être pourrait-il simplement repartir en direction du jardin Alexandre, où il s'installerait alors sur un banc pour admirer les lilas tandis qu'un pigeon roucoulerait et gratterait des pattes sur le revêtement en zinc du bord de la fenêtre.

Sur le revêtement en zinc du bord de la fenêtre...

– Eh oui, reconnu le comte, je suppose que tout cela, c'est fini.

S'il fermait les yeux et se tournait vers le mur, pourrait-il revenir à son banc juste à temps pour se dire : *Quelle charmante coïncidence*, au moment où les trois jeunes femmes de Filippov passeraient devant lui ?

Sans aucun doute. Mais imaginer ce qui pourrait arriver si votre situation était différente lui parut le plus sûr moyen de devenir fou.

Alors le comte se redressa, posa les pieds bien à plat sur le sol nu et tortilla les bouts des deux points cardinaux de ses moustaches.

Sur le bureau du grand-duc se trouvaient une flûte à champagne et un verre à cognac. À voir la silhouette mince de la première contempler de haut les rondeurs trapues du deuxième, on ne pouvait pas ne pas penser à Don Quichotte et Sancho Pança sur les plaines de la Sierra Morena. Ou encore à Robin des bois et frère Tuck sous les frondaisons de la forêt de Sherwood. Ou bien au prince Hal et Falstaff devant les portes de...

Oui, on frappait à la porte.

Le comte se releva et se cogna la tête contre le plafond.

– Un instant, dit-il en se frottant le crâne et en fouillant dans sa malle à la recherche d'une robe de chambre.

Une fois en tenue convenable, il ouvrit la porte. Pour découvrir sur le seuil un jeune homme à l'air sérieux qui lui apportait son petit déjeuner habituel – du café, deux biscuits et un fruit (aujourd'hui, une prune).

– Excellent, Youri ! Entrez, entrez. Posez ça là.

Pendant que Youri disposait le petit déjeuner sur la malle, le comte s'assit au bureau du grand-duc pour rédiger un petit mot adressé à un certain Constantin Constantinovitch, rue Durnovski.

– Auriez-vous l'amabilité de bien vouloir faire déposer ceci, jeune homme ?

Youri, qui n'était pas du genre à se défilier, prit le message avec une joie manifeste, promit de le déposer lui-même et accepta un pourboire

en inclinant la tête. Au moment de franchir le seuil, il s'arrêta.

– Souhaitez-vous que... je laisse la porte entrouverte ?

La question était censée. En effet, la chambre était affreusement étouffante, et au cinquième étage le risque de voir son intimité compromise était faible.

– Faites.

Youri s'en alla, le bruit de ses pas résonnant dans les profondeurs du beffroi. Alors le comte disposa sa serviette sur ses genoux et se servit une tasse de café qu'il agrémenta de quelques gouttes de lait. À la première gorgée, il devina avec satisfaction que le jeune Youri avait dû grimper les trois étages supplémentaires au pas de course, car le café était exactement à la même température que d'habitude.

Mais au moment où il détachait avec son couteau un morceau de prune du noyau, il remarqua une ombre argentée presque aussi vaporeuse qu'un nuage de fumée qui se glissait derrière sa malle. Il se pencha vers le côté pour jeter un coup d'œil derrière l'un des fauteuils Voltaire. Le fantôme n'était autre que le chat du Metropol, un bleu de Russie borgne qui ne laissait jamais rien de ce qui se passait entre les murs de l'hôtel lui échapper et était visiblement monté au grenier pour inspecter lui-même les nouveaux quartiers du comte. Sortant de l'ombre, il sauta sur l'ambassadrice, de l'ambassadrice à la petite table et de la petite table au bureau à trois pieds, sans un bruit. Lorsqu'il eut atteint ce poste d'observation, il contempla la pièce d'un air critique, puis secoua la tête, déçu.

– Oui, convint le comte après son propre examen des lieux, je vois ce que tu veux dire.

L'empilement désordonné des meubles donnait à son petit domaine un air de dépôt-vente du quartier de l'Arbat. Vu la taille de la pièce, il aurait pu se contenter d'un seul fauteuil, d'une table de chevet et d'une unique lampe. Il aurait pu se passer du service en porcelaine de Limoges de sa grand-mère.

Et les livres ? « Tous ! » avait-il décrété d'un ton de défi. Mais à la lumière du jour, il devait bien reconnaître que cette instruction avait été motivée moins par le bon sens que par le désir quelque peu enfantin d'impressionner les grooms et de remettre les gardes à leur place. Car ces livres n'étaient même pas de son goût. Sa bibliothèque personnelle, constituée de récits majestueux dus à la plume d'auteurs tels Balzac, Dickens ou Tolstoï, était restée à Paris. Les livres que les grooms avaient montés jusqu'au grenier avaient appartenu à son père et, voués comme ils l'étaient à l'étude de la philosophie rationnelle et à la science de l'agriculture moderne, ces poids lourds risquaient bien de se révéler impénétrables.

Sans aucun doute un tri supplémentaire s'imposait-il.

Ainsi, après avoir déjeuné et s'être lavé et habillé, le comte se lança dans l'entreprise. Tout d'abord, il essaya d'ouvrir la porte de la pièce adjacente. Elle devait être bloquée de l'intérieur par quelque chose de très lourd, car elle ne bougea qu'à peine sous la poussée de son épaule. Dans les trois pièces suivantes, il découvrit des objets abandonnés qui s'entassaient du sol au plafond. En revanche, dans la dernière pièce, au milieu des ardoises et des bandes de zinc, un bel espace avait été libéré autour d'un vieux samovar cabossé, où des couvreurs avaient dû un jour prendre le thé.

De retour dans sa chambre, le comte pendit quelques vestes dans son placard. Il posa des pantalons et des chemises sur le coin droit du bureau (pour s'assurer que le monstre à trois pattes ne se renverserait pas). Il traîna sa malle, la moitié de ses meubles et tous les livres de son père à l'exception d'un seul jusqu'au fond du couloir. Si bien qu'en une heure il avait réduit l'ameublement de sa chambre à l'essentiel : un bureau, une chaise, un lit et une table de nuit, un fauteuil Voltaire pour les invités, et un passage long de trois mètres et juste assez large pour qu'un gentleman puisse y faire les cent pas en réfléchissant.

L'air satisfait, il se tourna alors vers le chat (installé bien confortablement sur le fauteuil et occupé à lécher les restes de crème sur ses pattes).

– Alors, qu'en dis-tu, vieux pirate ?

Puis il s'assit à son bureau et prit le livre qu'il avait conservé. Il s'était promis, il devait y avoir dix ans de cela, de lire cette œuvre universellement acclamée et si chère au cœur de son père. Pourtant, chaque fois qu'il avait touché son calendrier du bout de son doigt et avait déclaré : « Voici arrivé le mois où je vais me consacrer aux *Essais* de Michel de Montaigne ! », un aspect diabolique de sa vie avait passé la tête par l'entrebâillement de la porte. Un visage exprimant un intérêt romantique qu'on ne pouvait en bonne conscience ignorer. Ou bien un appel de son banquier. Ou encore un cirque de passage en ville.

La vie est bien tentante, après tout.

Seulement, ici les circonstances avaient conspiré enfin, non pas à distraire le comte, mais à lui offrir le temps et la solitude nécessaires pour rendre justice au livre. Si bien que le volume en main, il posa un pied sur un coin du bureau, se pencha jusqu'à ce que la chaise se retrouve en équilibre sur ses deux pieds arrière et commença à lire :

Par divers moyens on arrive à pareille fin

La plus commune façon d'amollir les cœurs de ceux qu'on a offensés, lorsque, ayant la vengeance en main, ils nous tiennent à leur merci, c'est de les émouvoir par soumission à commisération et

à pitié. Toutefois, la braverie et la constance, moyens tout contraires, ont quelquefois servi à ce même effet...

C'était aux Heures dormantes que le comte avait pris l'habitude de lire sur une chaise en équilibre.

Par ces resplendissantes journées de printemps où les vergers sont en fleurs et où les queues-de-renard s'agitent au-dessus de l'herbe, Helena et lui partaient à la recherche d'un coin agréable où flâner. Un jour, c'était sous la pergola dans le patio du haut, le jour suivant, près de l'immense orme qui ombrageait la boucle du ruisseau. Helena brodait, le comte faisait pencher sa chaise – maintenant son équilibre d'un pied appuyé sur le rebord d'une fontaine ou sur le tronc d'un arbre – et lui lisait tout haut des passages de ses œuvres préférées de Pouchkine. Heure après heure, strophe après strophe, la petite aiguille décrivait des boucles.

– Où donc vont tous ces points ? demandait-il de temps en temps à la fin d'une page. Je suppose qu'à présent les coussins de la maison sont tous ornés d'un papillon, et les mouchoirs d'un monogramme.

Et quand il l'accusait de défaire ses points la nuit comme Pénélope pour qu'il soit obligé de lui lire un autre recueil de poésie, elle souriait mystérieusement.

Quittant un instant Montaigne, le comte posa les yeux sur le portrait d'Helena, appuyé au mur. Peint aux Heures dormantes au mois d'août, il représentait sa sœur assise à la table de la salle à manger devant une assiette de pêches. Comme Serov l'avait bien saisie – avec ses cheveux aile de corbeau, ses joues légèrement rosées, son expression tendre et indulgente ! Peut-être y avait-il quelque chose dans ces points de broderie, songea le comte, une sagesse douce qu'elle maîtrisait à travers la réalisation de chaque petite boucle. Oui, avec une telle bonté à l'âge de quatorze ans, on ne pouvait qu'imaginer la grâce qui l'aurait habitée à l'âge de vingt-cinq ans...

Le comte fut tiré de ses rêveries par un petit bruit à la porte. Fermant le livre de son père, il se tourna. Un Grec d'une soixantaine d'années se tenait sur le seuil.

– Constantin Constantinovitch !

Il laissa bruyamment retomber sur le sol les pieds avant de sa chaise et traversa la pièce pour aller serrer la main de son visiteur.

– Quel bonheur que vous ayez pu venir ! Nous ne nous sommes vus qu'à une ou deux occasions, alors vous ne vous souvenez peut-être pas. Je suis Alexandre Rostov.

Le vieux Grec s'inclina pour montrer qu'il n'y avait pas lieu de lui rafraîchir la mémoire.

– Mais entrez donc. Asseyez-vous.

Agitant le chef-d'œuvre de Montaigne en direction du chat borgne (qui sauta par terre en soufflant), le comte proposa à son invité le voltaire tandis que lui prenait la chaise.

Pendant les quelques secondes qui suivirent, le vieux Grec soutint le regard du comte avec une expression de curiosité relative – ce qui n'avait sans doute rien d'étonnant puisqu'ils ne s'étaient jamais vus dans un cadre professionnel. Après tout, le comte n'avait pas l'habitude de perdre aux cartes.

– Comme vous pouvez le remarquer, Constantin, dit le comte, prenant sur lui d'entamer la conversation, ma situation a changé.

Son invité se laissa aller à exprimer la surprise.

– Si, je vous assure, reprit le comte. Elle a beaucoup changé.

Le vieux Grec regarda autour de lui, puis leva les mains comme pour reconnaître la triste fugacité des choses.

– Peut-être aimeriez-vous avoir accès à un... capital ? suggéra-t-il.

Le vieux Grec avait ménagé une très légère pause devant le mot « capital ». Une pause parfaite, songea le comte en y réfléchissant bien – une pause perfectionnée par plusieurs siècles de conversations délicates. Une pause par laquelle le Grec exprimait une certaine compassion pour son interlocuteur sans pour autant suggérer ne serait-ce qu'un instant qu'il puisse y avoir un changement quelconque dans leurs positions respectives.

– Oh non, assura le comte en secouant la tête pour souligner qu'il n'était pas dans les habitudes des Rostov d'emprunter de l'argent. Bien au contraire, Constantin, j'ai quelque chose qui devrait vous intéresser.

Et là, comme par magie, il fit sortir l'une des pièces d'or du bureau du grand-duc et la tint en équilibre entre son pouce et son index.

Le vieux Grec l'examina une seconde, puis expira lentement pour manifester son admiration. Car non content d'exercer le métier de prêteur, Constantin Constantinovitch excellait dans l'art de deviner la valeur exacte d'un objet après l'avoir regardé pendant une minute et tenu dans la main quelques secondes.

– Je peux ? demanda-t-il.

– Je vous en prie.

Le vieux Grec prit la pièce, la fit pivoter, puis la rendit au comte d'un geste empreint de révérence. En effet, non seulement la pièce était en métal pur, mais l'aigle bicéphale qui clignait de l'œil côté face confirmait à son regard expérimenté qu'il s'agissait de l'une des cinq mille pièces frappées en commémoration du couronnement de Catherine la Grande. En période favorable, une telle pièce achetée à un gentleman dans le besoin pouvait être vendue avec un profit raisonnable à la plus sérieuse de toutes les banques. Mais en ces temps

troublés ? Même à un moment où la demande de produits de luxe chutait, la valeur d'un trésor comme celui-ci ne manquerait pas de grimper.

– Veuillez excuser ma curiosité, Votre Excellence, mais s'agit-il... d'un exemplaire unique ?

– Unique ? Oh non ! Elle ne manque pas de compagnie. Comme un soldat dans une caserne. Ou un esclave dans une cale de bateau négrier. Pas une minute à elle, je le crains.

Le vieux Grec poussa un autre soupir.

– Eh bien, dans ce cas...

En quelques instants, et sans tergiverser, les deux hommes trouvèrent un accord. Non seulement cela, mais le vieux Grec déclara qu'il se ferait un plaisir de délivrer trois messages, que le comte rédigea sur-le-champ. Puis ils se serrèrent la main comme de vieux amis et convinrent de se revoir d'ici trois mois.

Mais alors que le vieux Grec s'apprêtait à sortir de la pièce, il s'arrêta.

– Votre Excellence... Puis-je vous poser une question personnelle ?

– Je vous en prie.

L'homme fit un geste presque timide en direction du bureau du comte.

– Pouvons-nous espérer d'autres vers de vous ?

Le comte lui adressa un sourire reconnaissant.

– Vous me voyez navré, Constantin, J'ai passé l'âge d'écrire des poèmes.

– Alors, monsieur le comte, c'est nous qui sommes navrés.



Discrètement niché dans la partie nord-est du premier étage de l'hôtel se trouvait le Boyarski – le meilleur restaurant de Moscou, voire de toute la Russie. Avec son plafond voûté et ses murs rouge sombre qui rappelaient la retraite d'un boyard, le Boyarski proposait le décor le plus élégant, le service le plus raffiné et la cuisine la plus subtile de toute la ville.

Dîner au Boyarski était une expérience tellement courue qu'il fallait s'attendre, quel que soit le jour de la semaine, à devoir y jouer des coudes au milieu d'une foule de candidats pour attirer le regard d'Andreï, qui présidait au grand registre noir sur lequel étaient inscrits les noms des heureux élus. Et lorsque le maître d'hôtel vous faisait signe d'avancer, il était très probable que vous soyez interpellé cinq fois en quatre langues différentes avant de pouvoir vous installer à votre table dans un angle, où un serveur en veste blanche s'occuperait

de vous sans la moindre fausse note.

Plus exactement, c'est ce à quoi on pouvait s'attendre jusqu'en 1920, date à laquelle, après avoir fermé les frontières, les bolcheviques avaient décidé d'interdire l'utilisation du rouble dans les grands restaurants – ce qui revenait à les interdire à quatre-vingt-dix-neuf pour cent de la population. Si bien que ce soir-là, lorsque le comte attaqua son entrée, ce fut sur fond de cliquetis de couverts et de murmures gênés, tandis que même le serveur le plus dévoué en était réduit à contempler le plafond.

Cela dit, toute période, même troublée, a son charme...

Lorsque Émile Joukovski se laissa convaincre de devenir chef du Metropol en 1912, il se vit confier la responsabilité d'un personnel expérimenté et d'une cuisine de belles dimensions. De plus, il disposait du garde-manger le plus réputé à l'est de Vienne. Sur ses étagères à épices s'alignait un échantillon des saveurs du monde et dans sa glacière un catalogue exhaustif de bêtes à plume et à poil suspendues par les pattes à des crochets. On serait alors tenté tout naturellement de conclure un peu vite que 1912 était l'année idéale pour mesurer les talents du chef. Si ce n'est qu'en période d'abondance n'importe quel idiot équipé d'une cuillère est capable de satisfaire les palais. Pour véritablement tester l'ingéniosité d'un chef, il faut s'intéresser aux périodes de restrictions. Et pour les restrictions, rien ne vaut la guerre.

Dans les années qui suivirent la Révolution – des années de déclin économique, de mauvaises récoltes et de commerce interrompu –, les ingrédients raffinés se firent aussi rares à Moscou que les papillons en pleine mer. Le garde-manger du Metropol s'épuisa peu à peu, goutte à goutte, gramme après gramme, et pour satisfaire aux appétits de sa clientèle, le chef se retrouva avec du maïs, du chou-fleur et du chou – c'est-à-dire, ce sur quoi il pouvait mettre la main.

Bien sûr, pour certains, Émile Joukovski était un grippe-sou ; pour d'autres, un rustre. D'aucuns prétendaient que si le sang lui montait aussi vite à la tête, c'était à cause de sa petite taille. Personne en revanche ne contestait son génie. Il suffisait de voir le plat que le comte était en train de finir en ce moment précis : un saltimbocca inspiré par la nécessité. En lieu et place de l'escalope de veau, Émile avait aplati un filet de poulet. En guise de *prosciutto di Parma*, il avait effilé des copeaux de jambon ukrainien. Et pour remplacer la sauge, cette délicate feuille qui liait les saveurs ? Il avait choisi une herbe aussi douce et aromatique que la sauge, mais plus amère au goût... Il ne s'agissait ni de basilic ni d'origan, le comte en était certain. Pourtant, il l'avait déjà goûtée quelque part...

– Tout se passe bien ce soir, Votre Excellence ?

– Ah, Andreï. Comme d'habitude, tout est parfait.

– Et le saltimbocca ?

– Inspiré. En revanche, j'ai une question : l'herbe aromatique qu'Émile a coincée sous le jambon – je sais qu'il ne s'agit pas de sauge. Serait-ce par hasard de l'ortie ?

– De l'ortie ? Je ne crois pas. Mais je vais demander.

Puis le maître d'hôtel inclina la tête et s'éloigna.

Sans aucun doute Émile Joukovski était-il un génie, songea le comte, mais l'homme qui assurait au Boyarski sa réputation d'excellence en faisant en sorte que tout se déroule sans accroc à l'intérieur de ses quatre murs, c'était Andreï Duras.

Natif du sud de la France, Andreï était beau, grand, grisonnant aux tempes, mais ce qui le distinguait le plus, ce n'était pas sa beauté, sa taille ou ses cheveux. C'était ses mains, blanches, soigneusement manucurées, avec des doigts deux centimètres plus longs que ceux de la plupart des hommes de sa taille. S'il avait été pianiste, Andreï aurait facilement pu jouer un accord de douzième. S'il avait été marionnettiste, il aurait pu recréer le duel entre Macbeth et Macduff avec en prime les trois sorcières. Mais Andreï n'était ni pianiste ni marionnettiste – du moins pas dans le sens traditionnel du terme. Il était capitaine du Boyarski, un capitaine dont les mains exécutaient leurs tâches l'une après l'autre sous votre regard émerveillé.

Par exemple, lorsque Andreï venait d'escorter un groupe de dames jusqu'à leur table, il tirait leurs chaises toutes en même temps. Et si l'une sortait une cigarette, il lui tendait un briquet d'une main tandis que de l'autre il protégeait la flamme (comme s'il y avait jamais eu des courants d'air au Boyarski !). Et lorsque la dame qui lisait la carte des vins lui demandait conseil, il ne pointait pas le doigt vers le bordeaux millésime 1900, du moins pas de manière germanique. Simplement, il tendait légèrement l'index, d'une façon qui n'était pas sans rappeler le geste dépeint sur le plafond de la chapelle Sixtine par lequel le Grand Horloger transmet l'étincelle de la vie. Après quoi, s'excusant d'un signe de tête, Andreï regagnait les cuisines à l'autre bout de la salle de restaurant.

Une petite minute venait de s'écouler lorsque la porte des cuisines s'ouvrit sur Émile.

Le chef – un mètre soixante-cinq et cent kilos – inspecta rapidement la salle du regard puis s'avança d'un pas décidé vers le comte, avec Andreï dans son sillage. Sur le chemin, il se cogna contre la chaise d'un client et manqua faire tomber l'un des serveurs chargé d'un plateau. Arrivé à la table du comte, il pila net, le toisa ainsi qu'on le ferait d'un adversaire qu'on s'apprête à défier en duel.

– *Bravo, monsieur**, déclara-t-il d'un ton indigné. *Bravo* !*

Puis il tourna les talons et regagna ses cuisines.

Andreï, quelque peu essoufflé, s'inclina, manière de présenter tout à

la fois ses excuses et ses compliments.

– C'était bien de l'ortie, Votre Excellence. Votre palais reste inégalé.

Le comte n'était pas homme à se rengorger, mais il ne put réprimer un sourire de satisfaction.

Sachant que son client était gourmand, Andreï fit un geste en direction du chariot à desserts.

– Puis-je vous apporter une part de tarte aux prunes avec les compliments de la maison... ?

– Je vous remercie de l'attention, Andreï. En temps ordinaire, je sauterais sur l'occasion. Mais ce soir, j'ai d'autres engagements.



Reconnaissant qu'un homme devait maîtriser le cours de sa vie s'il ne voulait pas en devenir le jouet, le comte songea qu'il serait avisé de réfléchir à la manière d'atteindre ce but quand on a été condamné à passer sa vie enfermée.

Injustement emprisonné au château d'If, Edmond Dantès avait trouvé dans les idées de vengeance la force de garder l'esprit clair. Il avait traversé les épreuves en préparant méthodiquement la perte de ceux qu'il considérait comme personnellement responsables de son infamie. Réduit en esclavage à Alger par des pirates, Cervantès avait tenu bon grâce à la promesse des pages qu'il n'avait pas encore écrites. Tandis que sur l'île d'Elbe, entre deux promenades au milieu des poulets, des mouches et des flaques de boue, Napoléon avait puisé dans les visions de retour triomphal à Paris de quoi galvaniser son désir de persévérer.

Mais le comte n'avait ni le caractère revanchard, ni l'imagination des créateurs d'épopées, et encore moins l'ego boursoufflé de ceux qui rêvent de restaurer des empires. Loin de là. Son modèle en matière de maîtrise du cours de sa vie aurait plutôt été un captif d'un tout autre genre : un anglican échoué. Tel Robinson Crusoé naufragé sur l'île du Désespoir, le comte entretiendrait sa détermination en se vouant à la gestion des détails pratiques. Ayant renoncé aux rêves de découvertes faciles, les Robinson Crusoé de ce monde cherchent un abri et une source d'eau fraîche, apprennent à faire du feu avec des silex, étudient la topographie, le climat, la faune et la flore de leur île tout en guettant constamment du coin de l'œil l'apparition d'une voile à l'horizon ou d'empreintes de pieds humains sur le sable.

C'était dans ce but précis que le comte avait confié au vieux Grec trois petits mots à remettre à trois destinataires. Et en quelques heures seulement, le comte avait reçu la visite de deux messagers : un jeune garçon de chez Muir & Mirrieles apportant des draps fins et un oreiller convenable, et un autre du passage Petrovski avec quatre

pains de son savon préféré.

Et le troisième destinataire ? Il – ou plutôt elle – était sans doute passé pendant que le comte dînait. Car posée sur son lit l'attendait une boîte bleu ciel contenant un mille-feuille.

Audience

Jamais les douze coups de midi n'avaient été aussi attendus. Que ce soit en Russie. Ou en Europe. Ou dans le monde entier. Si Juliette avait dit à Roméo qu'elle apparaîtrait à son balcon à midi, le ravissement du jeune homme à l'approche de l'heure convenue aurait été sans commune mesure avec celui du comte. Si les enfants de Casse-Noisette – Fritz et Clara Stahlbaum – avaient appris le matin de Noël que les portes du salon seraient ouvertes à midi, leur exultation n'aurait pas pu rivaliser avec celle du comte lorsqu'il entendit sonner le premier des douze coups.

Car après avoir réussi à détourner son esprit de la rue Tverskaïa (et des rencontres fortuites avec de jeunes femmes à la mode), s'être lavé, habillé, avoir bu son café et mangé son fruit (aujourd'hui, une figue), le comte avait, peu après dix heures, ouvert avec enthousiasme le livre de Montaigne, pour se rendre compte finalement que toutes les quinze lignes, son regard se tournait vers la pendule...

Il est vrai que la veille, il avait ressenti une pointe d'inquiétude en soupesant le livre. Car pour un seul et même volume, celui-ci avait la densité d'un dictionnaire ou d'une bible – ces ouvrages que l'on est censé consulter, voire parcourir, mais jamais lire. Surtout, ce fut en découvrant la table des matières – une liste de cent sept essais sur des sujets tels que la constance, la modération, la solitude ou le sommeil – que le comte vit confirmé son soupçon initial, à savoir que le livre avait été écrit pour les nuits d'hiver. Il ne faisait aucun doute que c'était une lecture pour la saison où l'on voit les oiseaux migrer vers le Sud, le bois s'empiler près de la cheminée et les champs se couvrir de neige ; en d'autres termes, pour la saison où vous n'avez aucun désir de vous aventurer dehors et où vos amis n'ont aucun désir de s'aventurer jusque chez vous.

Néanmoins, après un regard décidé vers la pendule, à la manière d'un vieux loup de mer qui, se préparant pour une longue traversée, prend note de l'heure exacte à laquelle il quitte le port, le comte se jeta à nouveau dans les flots de la première méditation : « Par divers moyens on arrive à pareille fin. »

Dans ce premier essai – contenant des exemples adroitement tirés des annales de l'histoire –, l'auteur déploie un argument des plus convaincants selon lequel il convient, lorsque vous vous trouvez à la merci de quelqu'un, de plaider pour votre propre vie.

Ou bien de demeurer fier et inflexible.

Quoi qu'il en soit, après avoir fermement établi que chacune de ces approches pouvait être la plus juste, l'auteur enchaînait sur sa deuxième méditation : « De la tristesse ».

Ici, Montaigne citait un ensemble d'autorités incontestables de l'Âge d'or affirmant de façon probante que la tristesse est une émotion qui doit être partagée.

Ou bien gardée pour soi.

Ce fut quelque part au milieu du troisième essai que le comte se surprit à regarder l'heure pour la quatrième ou cinquième fois. Ou peut-être la sixième ? Si le nombre de coups d'œil était impossible à déterminer, il semblait bien que son attention avait été attirée par la pendule plus d'une fois.

Il faut dire que c'était un sacré chronomètre !

Fabriquée sur commande pour le père du comte par la vénérable entreprise Breguet, la pendule à deux coups était elle-même un chef-d'œuvre. Son cadran en émail blanc avait la circonférence d'un pamplemousse et son corps en lapis-lazuli s'élargissait en courbe asymptote vers sa base, tandis que son précieux mécanisme intérieur avait été ciselé par des artisans réputés dans le monde entier pour leur souci indéfectible de la précision. Réputation sans aucun doute fondée. Car tout en progressant vers le troisième essai (dans lequel Platon, Aristote et Cicéron se trouvaient entassés sur le divan avec l'empereur Maximilien), le comte perçut chaque tic-tac.

Dix heures vingt et cinquante-six secondes, dit la pendule.

Dix heures vingt et cinquante-sept secondes.

Cinquante-huit.

Cinquante-neuf.

Ma foi, cette pendule comptait les secondes aussi parfaitement qu'Homère ses dactyles ou Pierre les péchés des pécheurs.

Peut-être, mais où en étions-nous ?

Ah oui : Troisième essai.

Le comte se décala légèrement vers la gauche afin que la pendule soit hors de sa vue, puis chercha le passage qu'il était en train de lire. Il était pratiquement sûr qu'il se trouvait dans le cinquième paragraphe de la quinzième page. Mais lorsqu'il se replongea dans la prose de ce paragraphe précis, le contexte lui parut parfaitement inconnu, de même que les paragraphes qui précédaient. En fait, il lui fallut revenir trois pages en arrière pour trouver un passage dont il se souvenait suffisamment et reprendre sa progression de bonne foi.

– C'est ainsi qu'il en est avec toi ? s'enquit le comte auprès de Montaigne. Un pas en avant et deux pas en arrière ?

Déterminé à montrer qui était le maître, le comte se jura de ne pas

lever les yeux du livre avant le vingt-cinquième essai. Sous l'aiguillon de sa propre résolution, il vint rapidement à bout des quatrième, cinquième et sixième essais. Et après avoir expédié les septième et huitième plus vite encore, le vingt-cinquième lui parut aussi proche qu'une carafe d'eau sur une table de restaurant.

Si ce n'est qu'au fil des onzième, douzième et treizième essais, il eut l'impression que son but s'évanouissait au loin. Comme si le livre n'était plus une table de restaurant, mais une sorte de Sahara. Et que le comte, une fois sa gourde vide, se retrouvait à ramper d'un paragraphe à l'autre pour découvrir, derrière la page dont il était péniblement venu à bout, une autre page...

Eh bien, qu'il en soit ainsi. Et le comte de ramper.

Jusqu'à onze heures.

Jusqu'au seizième essai.

Jusqu'à ce que, brusquement, au sommet du cadran, la gardienne des minutes rattrape de ses longues enjambées sa sœur à la patte arquée. Au moment où toutes deux s'embrassaient, les ressorts à l'intérieur du corps de la pendule se détendirent, les roues tournèrent sur elles-mêmes, et le marteau miniature s'abattit, déclenchant le premier de ces tintements suaves qui signalaient l'arrivée de midi.

Les pieds avant de la chaise du comte retombèrent bruyamment sur le sol, et Monsieur Montaigne tournoya deux fois en l'air avant d'atterrir sur le couvre-lit. Au quatrième coup, le comte descendait l'escalier du beffroi, et le huitième n'avait pas encore sonné qu'il traversait le vestibule en direction de l'entresol pour son rendez-vous hebdomadaire avec Yaroslav Yaroslav, l'incomparable barbier de l'hôtel Metropol.



Depuis plus de deux siècles (du moins c'est ce que nous disent les historiens), c'est à partir des salons de Saint-Pétersbourg que la culture de notre pays a progressé. Les nouvelles cuisines, modes et idées sont toutes sorties de ces salons majestueux surplombant le canal de la Fontanka pour faire timidement leurs premiers pas dans la société russe. S'il en fut ainsi, on le doit en grande partie à l'activité bourdonnante se déroulant sous les parquets des salons. Car à quelques dizaines de centimètres sous le niveau de la rue officiaient les majordomes, cuisiniers et valets de pied grâce auxquels, au moment même où les idées de Darwin ou de Manet étaient avancées pour la première fois, tout se passait sans accroc.

Et il en était ainsi au Metropol.

Depuis son ouverture en 1905, les suites et les restaurants de l'hôtel avaient servi de lieux de rassemblement pour tout ce que la société

comptait de chic, d'influent et d'érudit ; mais l'élégance nonchalante qui s'y affichait n'aurait jamais pu exister sans les services du petit personnel du sous-sol.

Lorsque depuis la réception on descendait l'escalier en marbre blanc, on passait tout d'abord devant le kiosque à journaux, qui proposait au gentleman une centaine de titres, uniquement en russe ces temps-ci il est vrai.

Ensuite venait la boutique de Fatima Federova, la fleuriste. Victimes obligées de l'époque, les étagères de Fatima avaient été vidées et sa vitrine occultée en 1920, ce qui avait transformé l'un des lieux les plus gais de l'hôtel en l'un de ses plus désolés. Mais du temps de sa splendeur, la boutique vendait des fleurs par brassées. Elle avait fourni les impressionnantes compositions de la réception, les lis des chambres, les bouquets de roses jetés aux pieds des ballerines du Bolchoï, ainsi que les œillets à la boutonnière des hommes qui jetaient ces mêmes roses. De plus, Fatima connaissait à la perfection le langage des fleurs parlé dans la société courtoise depuis l'âge de la chevalerie. Non seulement elle savait quelle fleur offrir pour s'excuser, mais également laquelle envoyer quand on avait été en retard, quand on avait dit ce qu'il ne fallait pas dire, quand, ayant remarqué certaine jeune femme à la porte, on avait imprudemment surcoupé son partenaire. Bref, Fatima connaissait le parfum, la couleur et la fonction d'une fleur mieux qu'une abeille.

Certes la boutique de Fatima avait peut-être été condamnée, songea le comte, mais les fleuristes de Paris n'avaient-ils pas été fermés sous le « règne » de Robespierre, et cette même cité ne croulait-elle pas à présent sous les fleurs ? De même, le temps des fleurs au Metropol ne manquerait pas de revenir.

Enfin, tout au bout du couloir, on arrivait au salon de Yaroslav. Terre d'optimisme, de précision et de neutralité politique, c'était la Suisse de l'hôtel. L'endroit offrait au comte, qui s'était promis de maîtriser le cours de sa vie en se consacrant aux détails pratiques, un moyen d'y parvenir – en honorant religieusement un rendez-vous hebdomadaire chez le barbier.

Lorsque le comte pénétra dans le salon, Yaroslav s'occupait d'un client aux cheveux argentés qui portait un costume gris clair, tandis qu'un type costaud en veste toute fripée patientait sur un banc près du mur. Le barbier salua le comte d'un sourire et l'entraîna vers le fauteuil libre à côté de lui.

En s'installant, le comte adressa un signe de tête amical au malabar, puis se pencha en arrière, et ses yeux se posèrent sur la merveille du salon de Yaroslav : son cabinet à compartiments. Si l'on avait dû demander à Larousse de définir le mot *cabinet*, le célèbre lexicographe

aurait peut-être répondu : *meuble souvent orné d'éléments de décoration et dans lequel des objets peuvent être rangés à l'abri des regards*. Définition fort utile, sans aucun doute – qui engloberait tout, du placard de cuisine campagnarde au meuble Chippendale de Buckingham Palace. Mais le cabinet de Yaroslav ne répondait pas vraiment à ce genre de description : fabriqué exclusivement en nickel et en verre, il avait été conçu non pas pour cacher ce qu'il contenait, mais pour le révéler au regard.

Légitimement. Car ce cabinet pouvait s'enorgueillir de son contenu : savons français enveloppés dans du papier paraffiné, crèmes à raser anglaises dans leurs pots en ivoire, lotions toniques italiennes dans des fioles aux formes fantasques. Et caché tout au fond ? Un petit flacon noir que Yaroslav appelait avec un clin d'œil la Fontaine de Jouvence.

Assis face au miroir, le comte coula un regard vers le talentueux Yaroslav, à l'œuvre avec deux paires de ciseaux sur le gentleman aux cheveux argentés. Dans les mains du barbier, les ciseaux évoquaient les *entrechats** du *danseur** classique dont les jambes s'entrecroisent pendant le temps de suspension. À mesure que Yaroslav avançait, ses mains bougeaient de plus en plus vite, jusqu'à s'envoler dans une dernière cabriole, comme un Cosaque dansant le kazatchok. Au moment du coup de ciseau final, il n'aurait pas été incongru que le rideau se baisse, puis se lève quelques secondes plus tard afin que le public puisse applaudir le barbier qui tirait sa révérence.

Yaroslav retira d'un geste théâtral la serviette blanche qui protégeait son client et la fit claquer en l'air ; talons joints, il accepta l'argent que lui valait ce travail bien fait ; et tandis que le gentleman sortait du salon (l'air plus jeune et plus distingué qu'à son arrivée), le barbier s'approcha du comte, muni d'une serviette toute propre.

- Votre Excellence. Comment vous portez-vous ?
- Magnifiquement, Yaroslav. Au mieux de ma forme.
- Et qu'avons-nous au programme aujourd'hui ?
- Une petite coupe d'entretien, cher ami. Juste une petite coupe.

Les ciseaux commencèrent alors leur minutieux travail, et il parut au comte que le client corpulent assis sur le banc avait subi en quelque sorte une transformation. Le comte lui avait adressé un signe de tête amical quelques minutes auparavant, et déjà, dans l'intervalle, le visage de l'homme avait semblait-il rougi. En fait, le comte en était même certain, car la couleur gagnait ses oreilles.

Il tenta de croiser de nouveau le regard de ce monsieur, avec l'intention de lui adresser un deuxième signe de tête amical, mais celui-ci avait les yeux rivés sur le dos de Yaroslav.

- C'était moi le suivant, dit-il.

Yaroslav, qui comme la plupart des artistes avait tendance à se

plonger tout entier dans son art, continua à jouer de ses ciseaux avec grâce et efficacité. Si bien que le client fut contraint de se répéter, en haussant quelque peu la voix.

– C’était moi le suivant.

Tiré de sa transe artistique par ce ton plus ferme, Yaroslav répondit avec courtoisie :

– Je suis à vous dans un instant, monsieur.

– C’est ce que vous avez dit quand je suis arrivé.

Phrase prononcée avec une hostilité si évidente que Yaroslav suspendit son geste et, se tournant, constata avec étonnement que son client le fusillait du regard.

Bien qu’ayant appris à ne jamais interrompre une conversation, le comte jugea que le barbier ne devrait pas avoir à expliquer la situation à sa place. Si bien qu’il prit la parole en ces termes :

– Yaroslav ne voulait en aucun cas vous offenser, cher monsieur. Il se trouve que j’ai rendez-vous chaque semaine, le même jour, à midi.

Le type braqua alors son regard sur le comte.

– À midi, répéta-t-il.

– Oui.

Alors le type se leva, si brusquement qu’il fit vaciller le banc. Debout, il ne faisait pas plus d’un mètre soixante-dix. Ses poings, qui sortaient des manches de sa veste, étaient aussi pourpres que ses oreilles. Il avança d’un pas, obligeant Yaroslav à reculer jusqu’au comptoir. Puis il fit un pas de plus vers le barbier et lui arracha l’un de ses ciseaux. Alors, avec l’adresse d’un homme qui serait bien plus petit, il se tourna, saisit le comte par le col de sa chemise, et d’un seul geste lui coupa l’aile droite de sa moustache. Resserrant sa prise, il attira le comte vers lui jusqu’à ce qu’ils se retrouvent pratiquement nez à nez.

– Tu vas l’avoir, ton rendez-vous, et plus vite que tu le crois !

Enfin, repoussant le comte, il jeta les ciseaux par terre et sortit tranquillement du salon.

– Votre Excellence, s’exclama Yaroslav, atterré, c’est la première fois de ma vie que je vois ce monsieur ! Je ne sais même pas s’il réside dans l’hôtel. Mais je peux vous assurer qu’il ne sera plus jamais le bienvenu ici.

Le comte, qui s’était mis debout, fut bien tenté de se faire l’écho de ces paroles indignées et de demander un châtiment adapté au crime commis. Certes, mais qu’est-ce qu’il savait de son agresseur ?

Quand il l’avait vu sur le banc avec sa veste fripée, il avait immédiatement conclu qu’il s’agissait d’un travailleur qui, tombant par hasard sur le salon du barbier, avait décidé de s’offrir une petite coupe. Mais pour autant qu’il en savait, le type en question pouvait

fort bien être l'un des nouveaux occupants du premier étage. Devenu adulte à l'ombre d'une aciérie, entré dans un syndicat en 1912, organisateur d'une grève en 1916, chef d'un bataillon de l'Armée rouge en 1918, il se retrouvait maintenant à la tête d'une véritable industrie.

– Il avait parfaitement raison, dit le comte à Yaroslav. Il attendait en toute bonne foi. Vous ne souhaitiez rien d'autre que d'honorer mon rendez-vous. C'était à moi de céder ma place et de suggérer que vous vous occupiez de lui en premier.

– Mais alors, que faire ?

Le comte se tourna vers le miroir et examina son reflet. Il l'examina pour la première fois sans doute depuis des années.

Depuis longtemps, il considérait qu'un gentleman ne devait se tourner vers le miroir qu'avec méfiance. En effet, loin d'être un outil de découverte de soi-même, ce dernier servait davantage à se tromper soi-même. Combien de fois avait-il vu une jeune beauté pivoter de trente degrés devant son miroir pour se voir à son meilleur avantage ? (Comme si, désormais, le monde entier allait la regarder uniquement sous cet angle !) Combien de fois avait-il vu une grande dame arborer un chapeau atrocement démodé, mais qu'elle trouvait dans le coup parce que le cadre de son miroir évoquait cette même époque révolue ? Le comte s'enorgueillissait certes de porter une veste bien coupée, mais plus encore de savoir que c'était son maintien, ses remarques et ses manières – et non la coupe de son manteau – qui annonçaient sa qualité de gentleman.

Oui, songea-t-il, le monde tourne sur lui-même.

En fait, il pivote sur son axe tout en tournant autour du soleil. Et la galaxie tourne également sur elle-même, telle une roue à l'intérieur d'une roue encore plus grande, produisant un tintement d'une nature complètement différente de celui du petit marteau d'une pendule. Et quand l'horloge céleste tintera, peut-être un miroir jouera-t-il alors son véritable rôle – celui de révéler à un homme non pas ce qu'il s' imagine être, mais ce qu'il est devenu.

Le comte reprit sa place dans le fauteuil.

– Rasez-moi tout ça, cher ami, dit-il à Yaroslav. Rasez-moi de près.

Une amie

Il y avait deux restaurants à l'hôtel Metropol : le Boyarski, ce refuge légendaire du premier étage que nous avons déjà visité, et la grande salle à manger attenante au hall d'accueil, dont le nom officiel était le Metropol mais que le comte surnommait affectueusement le Piazza.

Certes, le Piazza ne pouvait rivaliser avec l'élégance du décor du Boyarski, la sophistication de son service ou le raffinement de sa cuisine. Mais il n'aspirait pas à l'élégance, à la sophistication ou au raffinement. Avec ses quatre-vingts tables réparties autour d'une fontaine en marbre et son menu proposant tout, depuis les pirojkis au chou jusqu'aux côtelettes de veau, le Piazza se voulait un prolongement de la ville – de ses jardins, de ses marchés et de ses rues. C'était un endroit où les Russes de tous horizons pouvaient savourer leur café, la compagnie de leurs amis, les discussions animées ou les moments de badinage – un endroit où le dîneur solitaire installé sous l'immense plafond de verre pouvait s'autoriser des instants d'émerveillement, d'indignation, de doute ou de rire sans avoir à quitter sa chaise.

Et les serveurs ? Comme ceux d'un café parisien, les serveurs du Piazza méritaient au mieux le qualificatif d'« efficaces ». Habitué à naviguer au milieu des foules, ils arrivaient aisément à caser votre groupe de huit autour d'une table pour quatre. Quelques minutes après avoir pris en note votre choix de prédilection, malgré le tintamarre de l'orchestre, ils revenaient avec un plateau chargé de vos diverses boissons qu'ils distribuaient prestement l'une après l'autre sans se tromper de destinataire. Si, consultant le menu, vous hésitiez ne serait-ce qu'une seconde, ils se penchaient par-dessus votre épaule pour désigner le nom d'une spécialité de la maison. Et une fois la dernière bouchée de votre dessert avalée, ils faisaient disparaître votre assiette, vous présentaient l'addition et vous rendaient la monnaie en moins d'une minute. En d'autres termes, les serveurs du Piazza connaissaient leur métier sur le bout des doigts, de la disposition des fourchettes à la sauce des paupiettes.

C'est-à-dire qu'il en était ainsi avant la guerre...

Aujourd'hui, la salle de restaurant était pratiquement vide et l'homme qui servait le comte paraissait être non seulement un débutant au Piazza, mais également un débutant en matière de service. Grand, maigre, avec un visage étroit et une expression

dédaigneuse, il n'était pas sans rappeler un fou tout droit sorti d'un jeu d'échecs. Lorsque le comte s'installa, un journal à la main – convention internationale signalant le désir de dîner seul –, le type ne prit pas la peine de retirer le deuxième couvert ; lorsque le comte posa son menu à côté de son assiette – convention internationale signalant qu'on est prêt à commander –, il lui fallut attirer son attention par un signe de la main ; et lorsque le comte commanda l'okrochka et le filet de sole, le serveur lui demanda s'il désirait un verre de sauternes. Suggestion idéale... si seulement le comte avait commandé du foie gras !

– Peut-être une bouteille de votre château Baudelaire, corrigea le comte poliment.

– Fort bien, répondit le Fou avec un sourire en coin.

Certes, une bouteille de Baudelaire, c'était presque une folie pour un déjeuner en solitaire, mais après avoir passé une matinée de plus en compagnie de l'infatigable Michel de Montaigne, le comte sentait que son moral avait besoin d'un petit coup de pouce. En fait, il luttait depuis plusieurs jours contre une certaine impatience. Lors de sa descente régulière jusqu'à la réception, il se surprenait à compter les marches. Quand, assis dans son fauteuil préféré, il parcourait les gros titres des journaux, il se rendait compte qu'il levait la main pour tortiller les bouts de ses moustaches disparues. À l'heure du déjeuner, il passait la porte du Piazza à douze heures une. Et à treize heures trente-cinq, lorsqu'il montait les cent dix marches menant à sa chambre, il calculait déjà le nombre de minutes qu'il lui restait avant de pouvoir redescendre prendre un verre. S'il continuait de la sorte, d'ici peu le plafond se rapprocherait du sol, les murs les uns des autres, et le sol du plafond, jusqu'à ce que l'hôtel tout entier se réduise à la taille d'une boîte à biscuits.

Tout en attendant son vin, le comte parcourut la salle du regard, mais les dîneurs ne lui offrirent aucune distraction. De l'autre côté de la salle se trouvait une table occupée par deux égarés du corps diplomatique qui chipotaient dans leurs assiettes tout en attendant l'avènement de la diplomatie. Là-bas dans l'angle, un binoclard du premier étage avait étalé quatre énormes documents sur sa table, qu'il comparait mot à mot. Personne ne paraissait particulièrement joyeux, et personne ne prêtait attention au comte. C'est-à-dire, si l'on exceptait la fillette au penchant pour le jaune qui semblait l'espionner depuis sa table derrière la fontaine.

Si l'on en croyait Vassili, cette jeune personne aux cheveux blonds et raides âgée de neuf ans était la fille d'un bureaucrate ukrainien veuf. Comme d'habitude, elle était assise en compagnie de sa gouvernante. S'apercevant que le comte l'observait, elle disparut derrière son menu.

- Votre soupe, annonça le Fou.
- Ah. Merci, mon brave. Elle a l'air délicieuse. Mais n'oubliez pas le vin !
- Bien sûr que non.

Le comte se plongea dans l'examen de son okrochka. Un seul regard lui permit de constater que l'exécution en était louable – un bol de soupe que tout Russe présent dans la salle aurait pu se voir proposer par sa grand-mère. Les yeux fermés afin d'accorder à la première cuillère l'attention qu'elle méritait, le comte releva la température, fraîche comme il se devait, le léger excès de sel, le léger excès de kvas, mais la dose parfaite d'aneth – ce messenger de l'été qui appelle les chants des grillons et l'apaisement de l'âme.

Mais lorsqu'il ouvrit les yeux, il faillit lâcher sa cuillère. Car debout près de sa table se trouvait la fillette au penchant pour le jaune – laquelle l'étudiait avec cet intérêt sans fard qui est le propre des enfants et des chiens. Au choc de son apparition soudaine s'ajoutait le fait que la robe qu'elle portait aujourd'hui était couleur citron.

– Qu'est-ce qui lui est arrivé ? demanda-t-elle sans même se présenter.

– Qu'est-ce qui est arrivé à qui ?

Elle pencha la tête sur le côté pour examiner son visage de plus près.

– Enfin, à ta moustache !

Le comte n'avait guère l'occasion de côtoyer des enfants, mais il était suffisamment bien informé pour savoir qu'un enfant n'est pas censé aborder un inconnu sans raison précise, l'interrompre au milieu d'un repas, et surtout lui poser des questions sur son apparence physique. L'école avait-elle renoncé à apprendre aux élèves à se mêler de leurs affaires ?

– Elle a fait comme l'hirondelle, répondit le comte. Elle est partie en voyage pour l'été.

Puis il leva la main pour imiter le vol de l'hirondelle et suggérer qu'une certaine petite fille pourrait faire de même.

Elle hocha la tête pour montrer que la réponse la satisfaisait.

– Moi aussi je passe une partie de l'été ailleurs.

Le comte opina du chef, en signe de félicitations.

– Au bord de la mer Noire, ajouta-t-elle.

Puis elle tira la chaise vide et s'y installa.

– Désires-tu te joindre à moi ? demanda-t-il.

En guise de réponse, elle gigota sur sa chaise pour mieux se caler, puis posa les coudes sur la table. Elle portait autour du cou une chaîne en or à laquelle était accroché un petit pendentif – une breloque porte-bonheur ou un médaillon. Le comte se tourna vers la gouvernante de

la jeune personne dans l'espoir d'attirer son attention, mais elle avait visiblement appris avec l'expérience à rester le nez plongé dans son livre.

La fillette inclina de nouveau la tête comme un chien.

– C'est vrai que tu es comte ?

– C'est exact.

Elle écarquilla les yeux.

– Tu as déjà rencontré une princesse ?

– J'ai rencontré beaucoup de princesses.

Elle écarquilla davantage les yeux, puis les plissa.

– C'était vraiment difficile, d'être une princesse ?

– Oui, vraiment.

À cet instant, alors qu'il restait dans le bol du comte la moitié de l'okrochka, le Fou apparut avec son filet de sole, s'empara du bol et posa l'assiette.

– Merci, dit le comte, la cuillère toujours à la main.

– De rien.

Le comte ouvrit la bouche pour s'enquérir de ce qu'il était advenu du Baudelaire, mais le Fou avait déjà disparu. Lorsque le comte se tourna vers son invitée, elle avait les yeux rivés sur son poisson.

– C'est quoi ? demanda-t-elle.

– Ça ? C'est du filet de sole.

– C'est bon ?

– Tu n'as donc pas déjeuné ?

– Je n'aimais pas ce qu'il y avait à manger.

Le comte fit glisser un morceau de son poisson sur une petite assiette et la lui passa.

– Avec mes compliments.

D'un coup de fourchette, elle enfourna le tout dans sa bouche.

– Miam ! dit-elle, ce qui, tout en n'étant pas nécessairement la façon la plus élégante de formuler les choses, n'en était pas moins vrai.

Puis, avec un sourire triste et un soupir, elle posa ses yeux bleus sur ce qui restait du déjeuner du comte.

– Hum, dit celui-ci.

Il récupéra la petite assiette, y transféra la moitié de sa sole avec une part d'épinards et de carottes, et la redonna à la fillette. Elle gigota de nouveau sur sa chaise, sans doute pour mieux s'installer. Puis, après avoir soigneusement repoussé les légumes sur le bord de l'assiette, elle coupa son poisson en quatre parts égales, mit celle qui se trouvait en haut à droite dans sa bouche et reprit son interrogatoire.

– À quoi ressemble la journée d'une princesse ?

– À celle de n'importe quelle jeune femme, répondit le comte.

D'un signe de tête, elle l'encouragea à poursuivre.

– Le matin, elle prend ses leçons de français, d'histoire, de musique. Ensuite, elle va voir ses amies, ou bien elle se promène dans le parc. Et au déjeuner, elle mange ses légumes.

– Mon père dit que les princesses représentent une époque décadente et révolue.

Le comte en fut tout estomaqué.

– C'est peut-être vrai de certaines, concéda-t-il, mais pas de toutes, je t'assure.

Elle agita sa fourchette.

– Ne t'inquiète pas. Papa est formidable et il sait tout ce qu'il y a à savoir sur le fonctionnement d'un tracteur. Mais il ne connaît absolument rien au fonctionnement des princesses.

Le comte afficha une expression de soulagement.

– Tu as déjà été à un bal ? poursuivit-elle après quelques secondes de réflexion.

– Bien sûr.

– Tu y as dansé ?

– Il se dit que j'ai éraflé le parquet.

Le comte prononça ces paroles avec dans le regard ce fameux éclat – cette petite étincelle qui avait désamorcé bien des disputes et attiré les yeux de nombreuses beautés dans les salons de Saint-Pétersbourg.

– Éraflé le parquet ?

– Hum. Oui, j'ai dansé à des bals.

– Et tu as habité dans un château ?

– Les châteaux sont plus rares dans notre pays qu'ils ne le sont dans les contes de fées. Mais il m'est arrivé de dîner dans un château...

Jugeant la réponse satisfaisante, à défaut d'être idéale, la fillette plissa le front. Elle mit un autre quart de poisson dans sa bouche et mâcha, songeuse. Puis elle se pencha brusquement en avant.

– Tu as été impliqué dans un duel ?

– Dans une *affaire d'honneur** ? Euh... Disons que j'ai été impliqué dans une sorte de duel...

– Avec des pistolets ? À trente-deux pas ?

– Dans mon cas, il s'agissait plutôt d'un duel au sens figuré.

Comme son invitée exprimait sa déception, le comte se sentit obligé de lui offrir une consolation :

– Mon parrain a été témoin en maintes occasions.

– Témoin ?

– Lorsqu'un gentleman a été offensé et exige réparation sur le terrain, lui et son adversaire choisissent chacun un témoin – en

substance, un lieutenant. Ce sont les témoins qui fixent les règles formelles.

– Les règles formelles ?

– Par exemple, l'heure et le lieu du duel. Les armes qui seront utilisées. S'il s'agit de pistolets, à combien de pas, et si oui ou non il y aura plus d'un échange de coups de feu.

– Tu as dit, ton parrain. Mais il vivait où, lui ?

– Ici, à Moscou.

– Et ces duels, ils se sont passés à Moscou ?

– L'un d'eux, oui. En fait, tout a commencé avec une dispute qui s'est déroulée dans l'hôtel où nous sommes – entre un amiral et un prince. Cela faisait un certain temps qu'ils étaient brouillés, ai-je cru comprendre, mais tout a éclaté un soir que leurs chemins se croisaient dans le hall d'accueil, et le défi a été signifié sur les lieux mêmes.

– Quels lieux ?

– À côté du comptoir du concierge.

– Pile là où je m'assois !

– Sans doute.

– Ils aimaient la même femme ?

– Je ne crois pas qu'il y ait eu une femme impliquée dans l'histoire.

La fillette regarda le comte, l'air incrédule.

– Il y a toujours une femme impliquée dans l'histoire.

– Oui. Soit. Quelle qu'en ait été la cause, une offense fut commise, suivie d'une demande d'excuses, d'un refus d'exprimer des excuses et d'un soufflet. À l'époque, l'hôtel était dirigé par un Allemand du nom de Keffler, dont on disait qu'il était baron. Et tous savaient qu'il conservait une paire de pistolets cachés dans son bureau, si bien qu'en cas d'incident les témoins pouvaient s'entretenir en privé, faire venir les carrosses, et les adversaires seraient éloignés discrètement, armes à la main.

– Avant le lever du soleil...

– Avant le lever du soleil...

– Dans un lieu isolé...

– Dans un lieu isolé...

La fillette se pencha en avant.

– Lenski a été tué en duel par Onéguine.

Elle avait baissé la voix, comme si les événements évoqués dans le poème de Pouchkine ne pouvaient être cités qu'avec discrétion.

– Oui, chuchota le comte, ainsi que Pouchkine.

Elle hocha gravement la tête.

– À Saint-Pétersbourg. Sur les berges du ruisseau Noir.

– Sur les berges du ruisseau Noir.

Le poisson de la demoiselle avait à présent disparu. La fillette disposa sa serviette sur son assiette, hocha la tête à l'adresse du comte pour lui signifier qu'il s'était révélé être un convive acceptable, puis se leva.

– Je te préfère sans moustache, dit-elle. Son absence rehausse... l'expression de ton visage.

Puis elle exécuta une révérence approximative avant de disparaître derrière la fontaine.



Une affaire d'honneur...*

Voilà à quoi songeait le comte avec une pointe de culpabilité en s'installant le soir même au bar de l'hôtel avec un verre de cognac.

Le bar américain attendant à la réception et doté de banquettes, d'un comptoir en ébène et d'une muraille de bouteilles, avait reçu du comte le surnom affectueux de Chaliapine, en l'honneur du grand chanteur d'opéra russe qui avait fréquenté les lieux dans les années précédant la Révolution. Autrefois véritable ruche bourdonnant d'activités, le Chaliapine était à présent davantage une chapelle vouée à la prière et à la méditation – mais ce soir, cela convenait à l'état d'esprit du comte.

Oui, songea-t-il, comme une entreprise humaine semble belle quand elle est exprimée en bon français...

– Puis-je vous aider, Votre Excellence ?

C'était Audrius, le barman du Chaliapine, un Lituanien au bouc blond et au sourire facile qui connaissait son métier. À peine étiez-vous installé au bar qu'il se penchait vers vous, l'avant-bras posé sur le comptoir, pour vous demander ce qui vous ferait plaisir ; et à peine votre verre était-il vidé qu'il s'approchait pour le remplir à nouveau. Pourtant, le comte ne comprit pas pourquoi il choisissait ce moment précis pour lui offrir son aide.

– Votre veste, expliqua le barman.

De fait, le comte semblait avoir quelques difficultés à faire rentrer son bras dans la manche de son blazer, que d'ailleurs il ne se rappelait pas avoir ôté. Le comte était arrivé comme d'habitude à six heures au Chaliapine, où il se limitait strictement à un apéritif avant le dîner. Mais comme il n'avait jamais eu sa bouteille de Baudelaire, il s'était autorisé un deuxième verre de Dubonnet. Puis un verre ou deux de cognac. Et tout à coup, il était... il était...

– Mais au fait, quelle heure est-il, Audrius ?

– Dix heures, Votre Excellence.

– Dix heures !

Audrius, passé soudainement de l'autre côté du comptoir, aida le comte à descendre de son tabouret. Puis il le guida (tout à fait inutilement) pour traverser la réception, tandis que le comte lui faisait partager ses réflexions.

– Saviez-vous, Audrius, que lorsque les officiers de l'armée russe découvrirent le duel au début du ^{XVIII}^e siècle, ils se prirent d'une telle passion pour la pratique que le tsar fut contraint de l'interdire de peur qu'il ne reste plus personne pour mener ses troupes.

– Je l'ignorais, Votre Excellence, répondit le barman avec un sourire.

– Eh bien, c'est l'exacte vérité. Et le duel occupe une place centrale non seulement dans *Eugène Onéguine*, mais aussi dans *Guerre et Paix*, *Pères et Fils*, et *Les Frères Karamazov* ! Visiblement, malgré tous leurs pouvoirs d'invention, les maîtres russes ne sont pas parvenus à inventer un artifice scénaristique meilleur que deux personnages-clés réglant un problème de conscience par le truchement de deux coups de pistolet tirés à trente-deux pas.

– Je vois où vous voulez en venir. Tenez, nous y voilà. J'appuie sur le bouton du quatrième étage ?

Le comte, prenant conscience qu'il se trouvait debout devant l'ascenseur, adressa au barman un regard outré.

– Mais, Audrius, je n'ai jamais pris l'ascenseur de ma vie !

Et, après une petite tape sur l'épaule du barman, il entreprit la montée en colimaçon, jusqu'au palier du premier étage seulement, où il s'affala sur une marche.

– Pourquoi donc notre pays s'est-il autant passionné pour le duel ? demanda-t-il à la cage d'escalier sans espérer de réponse.

Certains auraient sans doute répondu par facilité que le duel était un dérivé de la barbarie. Étant donné les longs hivers cruels de la Russie, sa familiarité avec la famine, son sens approximatif de la justice et ainsi de suite, il était naturel à l'aristocratie du pays d'adopter comme moyen de résoudre les conflits un acte d'une violence absolue. Or selon l'opinion mûrement réfléchie du comte, si le duel avait emporté les faveurs des gentlemen russes, c'était uniquement en vertu de leur passion pour tout ce qui était éclatant et grandiloquent.

Certes, par convention, les duels avaient lieu à l'aube dans des lieux isolés afin de garantir l'anonymat des gentlemen impliqués. Mais se déroulaient-ils pour autant derrière un tas de cendres ou dans une décharge ? Bien sûr que non ! Ils se déroulaient dans une clairière recouverte d'une fine couche de neige au cœur d'une forêt de bouleaux. Ou bien sur la berge d'un ruisseau sinueux. Ou encore en lisière d'un domaine familial sous les fleurs des arbres agitées par la

brise... En d'autres termes, dans des décors qu'on n'aurait pas été surpris de découvrir au deuxième acte d'un opéra.

En Russie, quel que soit le spectacle, tant que le décor a de l'éclat et le ténor de la grandiloquence, il trouvera son public. De fait, au fil des années, à mesure que les lieux de duels gagnaient en pittoresque et les pistolets en raffinement, les hommes les plus distingués affichèrent une disposition à défendre leur honneur pour des offenses de moins en moins graves. Si bien qu'en 1900 la tradition du duel, qui était peut-être bien née en réponse à des crimes de la plus haute gravité – trahison, trahison, adultère –, avait peu à peu abandonné toute raison, et l'on se battait pour l'inclinaison d'un chapeau, l'insistance d'un regard, ou l'emplacement d'une virgule.

Dans le très ancien code du duel, il va de soi que le nombre de pas que l'offenseur et l'offensé font avant de tirer doit être inversement proportionnel à la gravité de l'insulte. En d'autres termes, plus l'affront est condamnable, plus le nombre de pas se réduit, afin de s'assurer que l'un des deux hommes ne quittera pas le pré vivant. Eh bien, si c'était le cas, conclut le comte, alors en cette ère nouvelle, les duels auraient dû être livrés à au moins dix mille pas de distance. Et même, l'offenseur, après avoir signifié son défi, nommé les témoins et choisi les armes, devrait embarquer sur un bateau en partance pour l'Amérique, et l'offensé sur un bateau voguant vers le Japon et, à leur arrivée, les deux hommes revêtiraient leurs plus beaux manteaux, descendraient la passerelle jusqu'au quai, se retourneraient et feraient feu.

Assurément

Cinq jours plus tard, le comte accepta avec plaisir une invitation formelle à prendre le thé avec sa nouvelle connaissance, Nina Koulikova. Rendez-vous était fixé pour trois heures de l'après-midi au salon de thé de l'hôtel dans la partie nord-ouest du rez-de-chaussée. Le comte arriva à moins le quart et s'installa à une table pour deux près de la fenêtre. Lorsque son hôtesse apparut à quinze heures cinq habillée façon jonquille – avec une robe jaune pâle et une ceinture large jaune foncé –, le comte se leva pour lui avancer une chaise.

– *Merci**, dit-elle.

– *Je t'en prie**.

Dans les minutes qui suivirent, on fit signe à un serveur, on commanda un samovar et, tandis que les nuages sombres s'accumulaient au-dessus de la place du Théâtre, on échangea des remarques mi-figue mi-raisin sur la probabilité qu'il pleuve. Mais une fois le thé servi et les pâtisseries posées sur la table, Nina adopta une expression sérieuse – signifiant que l'heure était venue d'aborder des problèmes plus importants.

D'aucuns auraient pu trouver la transition un peu abrupte, ou encore inadaptée aux circonstances. Pas le comte. Bien au contraire, il jugea que le fait d'expédier les mondanités et de passer rapidement aux choses sérieuses s'accordait avec l'étiquette du *teatime* – voire faisait par essence partie de cette institution.

Après tout, chaque *teatime* auquel le comte avait été formellement invité suivait le même schéma. Que la chose se déroule dans un boudoir avec vue sur le canal de la Fontanka ou bien dans le salon de thé d'un jardin public, avant même que le premier gâteau soit entamé, la raison d'être de l'invitation était mise sur la table. Après les quelques amabilités de rigueur, même l'hôtesse la plus accomplie signifiait la transition par une expression de son choix.

Pour la grand-mère du comte, cette expression, c'était « Au fait », comme dans « Au fait, Alexandre, j'ai appris des choses très inquiétantes à ton propos, mon petit... » Pour la princesse Poliakova, éternelle victime de son propre cœur, c'était « Oh », comme dans « Oh, Alexandre, j'ai fait une terrible bêtise... » Et pour la jeune Nina, cette expression, c'était « Bref », comme dans :

– Tu as entièrement raison, Alexandre Ilitch. Encore un après-midi pluvieux et les fleurs des lilas n'auront aucune chance. Bref...

Bien entendu, à peine Nina avait-elle changé de ton que le comte se tint prêt. Les bras posés sur les cuisses, le buste en avant à soixante-dix degrés, il prit une expression tout à la fois sérieuse et neutre de manière à pouvoir, selon les circonstances, exprimer dans l'instant sa compassion, son inquiétude ou son indignation.

– ... Je te saurais infiniment gré, poursuivit Nina, de bien vouloir me faire part de certaines des règles à suivre quand on est princesse.

– Des règles ?

– Oui.

– Mais, Nina, être princesse, ça n'est pas un jeu.

Nina regarda le comte, avec l'air de celle qui s'arme de patience.

– Je suis certaine que tu sais ce que je veux dire. Ce qu'on *attendait* d'une princesse.

– Ah oui, je vois.

Le comte se pencha en arrière pour accorder à la demande de son hôtesse la considération qu'elle méritait.

– Eh bien, reprit-il au bout de quelques instants, si l'on met de côté l'étude des arts libéraux, dont nous avons parlé l'autre jour, je suppose que l'art d'être princesse commencerait par l'acquisition de bonnes manières. À cette fin, la princesse doit apprendre à se comporter en société : à s'adresser aux gens de la façon appropriée, à bien se tenir à table, à avoir la posture qui convient...

Nina, qui avait hoché la tête en entendant les premiers éléments de la liste du comte, leva brusquement le menton à la mention du dernier.

– La posture ? Parce que ça fait partie des bonnes manières ?

– Absolument, répondit le comte, sur un ton toutefois quelque peu hésitant. Une posture avachie tend à suggérer une certaine paresse de caractère, ainsi qu'un manque d'intérêt pour autrui. Alors qu'un dos bien droit affirme la maîtrise de soi et le sens des obligations – qualités toutes deux attendues d'une princesse.

Visiblement piquée par l'argument, Nina se redressa sur sa chaise.

– Poursuivons.

Le comte réfléchit.

– Une princesse doit apprendre à témoigner du respect envers ses aînés.

Nina inclina la tête en signe de déférence. Le comte toussa.

– Je ne parlais pas de moi, Nina. Après tout, moi aussi je suis pour ainsi dire jeune, comme toi-même. Non, par aînés, j'entendais les personnes âgées.

Nina hocha la tête pour signifier qu'elle avait compris.

– Tu veux dire, les grands-ducs et les grandes-duchesses ?

– Ma foi, oui. Ceux-là, bien sûr. Mais je voulais dire, les aînés de toutes les classes sociales. Les commerçants, les laitières, les forgerons, les paysans...

Jamais à court de mimiques pour exprimer ses sentiments, Nina fronça les sourcils. Le comte développa alors son idée.

– Le principe est le suivant : chaque nouvelle génération est redevable à chacun des membres de la génération précédente. Nos aînés ont ensemencé les champs, livré bataille ; ils ont fait progresser les arts et la science, et de manière générale ont fait des sacrifices pour nous. Ainsi, par leurs efforts, ils ont gagné notre gratitude et notre respect.

Comme Nina semblait toujours dubitative, le comte chercha la meilleure façon de la convaincre ; or il se trouva qu'à cet instant précis on pouvait voir de l'autre côté des immenses baies du salon de thé s'ouvrir les parapluies.

– Un exemple, dit-il.

C'est ainsi qu'il commença l'histoire de la princesse Galitzine et de la petite vieille de Koudrovo :

Par une nuit de tempête à Saint-Pétersbourg, raconta le comte, la jeune princesse Galitzine se rendait au bal annuel des Touchine. Alors que son carrosse traversait le pont Lomonossov, elle remarqua une très vieille femme qui cheminait, recroquevillée, sous la pluie. Sans une seconde d'hésitation, elle demanda à son cocher d'arrêter la voiture et d'inviter la malheureuse à venir se mettre à l'abri. La vieille femme, qui était pratiquement aveugle, se hissa dans le carrosse avec l'aide du valet de pied et remercia la princesse avec effusion. La princesse devait s'imaginer que sa passagère habitait tout à côté. Après tout, quelle distance pouvait bien parcourir une vieille femme aveugle par une nuit comme celle-ci ? Or, quand la princesse voulut savoir où l'octogénaire se rendait, celle-ci lui répondit qu'elle allait voir son fils, le forgeron, à Koudrovo – à plus de dix kilomètres de là !

Seulement voilà, la princesse était attendue chez les Touchine. Et quelques minutes plus tard, le carrosse passerait devant la maison – illuminée de la cave au grenier, avec un valet de pied posté sur chaque marche. Les règles de la courtoisie auraient donc tout à fait autorisé la princesse à s'excuser et à expédier la voiture jusqu'à Koudrovo avec la vieille. De fait, lorsqu'ils approchèrent de la demeure des Touchine, le cocher ralentit les chevaux et, se tournant vers la princesse, attendit ses instructions.

À cet instant, le comte se tut pour ménager ses effets.

– Et alors, demanda Nina, qu'est-ce qu'elle a fait ?

– Elle lui a ordonné de ne pas s'arrêter, répondit le comte avec un sourire un tantinet triomphant. Et lorsqu'ils arrivèrent à Koudrovo et

que la famille du forgeron entoura le carrosse, la vieille femme invita la princesse à entrer prendre un thé. Le forgeron fit la grimace, le cocher eut le souffle coupé et le valet de pied faillit s'évanouir. Mais la princesse Galitzine accepta gracieusement l'invitation – et manqua le bal des Touchine.

Ayant fait habilement passer le message, le comte leva sa tasse de thé et, après un petit signe de tête, la porta à ses lèvres.

Nina le regardait, impatiente.

– Et alors ?

Le comte reposa sa tasse.

– Et alors quoi ?

– Elle a épousé le fils du forgeron ?

– Le fils du forgeron ! Bonté divine ! Certainement pas ! Après avoir bu son thé, elle est remontée dans son carrosse et elle est rentrée chez elle.

Nina demeura songeuse. De toute évidence, elle trouvait qu'un mariage avec le fils du forgeron offrait une conclusion plus convaincante. Mais malgré les défauts de l'histoire, elle signifia d'un hochement de tête que le comte avait livré un récit bien troussé.

Alors, soucieux de sauvegarder son triomphe, le comte décida de ne pas raconter l'épilogue par lequel il concluait normalement ce charmant morceau de folklore saint-pétersbourgeois : à savoir que la comtesse Touchine était sous son portique à accueillir ses invités lorsque le carrosse bleu vif de la princesse Galitzine, connu de toute la ville, ralentit devant son portail, avant d'accélérer l'allure et de poursuivre son chemin. S'ensuivit une brouille entre les Galitzine et les Touchine qui n'aurait été oubliée qu'au bout de trois générations – si une certaine Révolution n'y avait définitivement mis un terme...

– C'était un comportement digne d'une princesse, reconnut Nina.

– Exactement, confirma le comte.

Puis il lui tendit les pâtisseries et Nina en prit deux, une qu'elle mit dans son assiette et l'autre dans sa bouche.

Le comte n'était pas du genre à attirer l'attention sur les mauvaises manières de ses connaissances mais, enivré par le succès de son histoire, il ne put s'empêcher d'ajouter en souriant :

– Voilà justement un autre exemple.

– Un autre exemple ? Où ça ?

– Une princesse apprend à dire « s'il vous plaît » quand elle veut un gâteau, et « merci » quand on lui en donne un.

Nina parut déconcertée, avant d'afficher son scepticisme.

– Je comprends qu'il soit requis d'une princesse qu'elle dise « s'il vous plaît » quand elle veut un gâteau, mais je ne vois pas pourquoi elle devrait dire « merci » quand on le lui propose !

– Les bonnes manières, Nina, ce n'est pas comme les bonbons. Tu ne peux pas choisir ceux qui te plaisent le plus ; et surtout, tu ne peux pas remettre dans la boîte ceux que tu as à moitié croqués...

Nina dévisagea le comte avec l'indulgence de ceux qui en ont vu d'autres, puis, sans doute dans son intérêt à lui, se mit à parler un peu plus lentement.

– Je comprends qu'une princesse devrait dire « s'il vous plaît » quand elle demande un gâteau parce qu'elle essaie de convaincre quelqu'un de le lui donner. Et je suppose que si, après avoir demandé un gâteau, on le lui sert, alors elle a de bonnes raisons de dire « merci ». Mais dans la deuxième partie de ton exemple, la princesse en question n'a pas demandé un gâteau : on le lui a offert. Je ne vois pas pourquoi elle devrait dire « merci » alors qu'elle ne fait que rendre service à quelqu'un en acceptant ce que cette personne lui offrait.

Et Nina d'avaler une tartelette au citron, manière d'illustrer son propos.

– Je t'accorde que ton argument n'est pas dénué d'intérêt, mais je peux t'assurer, en me fondant sur l'expérience de toute une vie, que...

La fillette l'interrompit d'un doigt impérieux.

– Mais tu viens de dire que tu es une jeune personne.

– C'est exact.

– Dans ce cas, il me semble prématuré de ta part de parler de « l'expérience de toute une vie »...

En effet, songea le comte, ainsi que le montre clairement ce *teatime*.

– Je vais travailler à ma posture, déclara Nina sur un ton ferme en frottant ses doigts couverts de miettes. Et je ne manquerai pas de dire « s'il vous plaît » et « merci » chaque fois que je demande quelque chose. Mais hors de question de remercier les gens pour des choses que je n'ai jamais demandées.

Aventures

Le 12 juillet à sept heures du soir, alors que le comte traversait la réception pour se rendre au Boyarski, Nina, postée derrière l'un des palmiers en pots, attira son regard et lui donna le signal. C'était la première fois qu'elle lui proposait une petite excursion à une heure aussi tardive.

– Vite, lui dit-elle quand il l'eut rejointe derrière l'arbre. Le monsieur est allé dîner.

– Le monsieur ?

Pour éviter de se faire remarquer, ils montèrent l'escalier d'un pas nonchalant. Mais en arrivant au deuxième étage, ils tombèrent nez à nez avec un client qui cherchait ses clés dans sa poche. Juste en face de l'ascenseur se trouvait un vitrail représentant des oiseaux à longues pattes au milieu d'une mare peu profonde et devant lequel le comte était passé des milliers de fois. Nina fit mine de l'examiner attentivement.

– Oui, tu avais raison, déclara-t-elle. Ce sont des grues.

À peine le client fut-il rentré dans sa chambre que Nina repartit à vive allure. Ils dépassèrent au petit trot les chambres 213, 214 et 215. Laissèrent derrière eux la petite table avec la statue d'Hermès installée près de la porte de la 216. Alors, pris d'un léger vertige, le comte se rendit compte qu'ils se dirigeaient vers son ancienne suite.

Une minute !

Nous avons sauté une étape...



Après cette nuit maudite qui s'était terminée sur les marches du premier étage, le comte, soupçonnant l'influence malsaine de l'alcool sur son humeur, avait renoncé à son apéritif du soir. Si ce n'est que cette pieuse abstinence ne se révélait guère tonifiante pour son âme. Comme il avait si peu à faire et tant de temps libre pour le faire, sa tranquillité d'esprit se trouvait constamment menacée par un sentiment d'ennui – cet épouvantable bourbier des émotions humaines.

Et si le sentiment de notre inconsistance est aussi profond au bout de trois semaines, songea le comte, qu'en sera-t-il au bout de trois ans ?

Or aux braves qui se sont égarés, les Parques offrent un guide. Sur l'île de Crète, Thésée avait son Ariane et sa pelote magique pour sortir sain et sauf de l'ancre du Minotaure. Perdus dans ces cavernes habitées par des spectres, Ulysse avait son Tirésias, Dante son Virgile. À l'hôtel Metropol, le comte Alexandre Ilitch Rostov avait une fillette de neuf ans du nom de Nina Koulikova.

C'est ainsi que le premier mercredi du mois de juillet, alors qu'il était assis dans le hall d'accueil, se demandant quoi faire de lui-même, le comte remarqua Nina filer sous ses yeux à toute allure, le regard étonnamment décidé.

– Bonjour, chère amie. Où donc te rends-tu ?

Pivotant sur ses talons comme quand on vient de se faire prendre la main dans le sac, Nina composa son visage, puis répondit d'un geste vague de la main.

– Nulle part en particulier.

Le comte haussa les sourcils.

– Plus précisément ?

– ... À la salle de jeu.

– Ah. Parce que tu aimes jouer aux cartes.

– Pas vraiment...

– Alors pourquoi diable y aller ?

– ...

– Allons... insista le comte. Pas de cachotteries entre nous !

Nina réfléchit, tourna la tête à gauche, à droite, puis avoua. La salle de jeu était rarement utilisée, mais tous les mercredis à trois heures, quatre dames s'y retrouvaient pour une partie de whist ; si on arrivait à deux heures et demie et qu'on se cachait dans le placard, on pouvait entendre tout ce qu'elles disaient – y compris les nombreux jurons échangés ; et après le départ de ces dames, on pouvait manger les gâteaux qu'elles avaient laissés.

Le comte redressa le buste.

– Quels sont les autres lieux où tu passes ton temps ?

Là encore, Nina réfléchit avant de répondre, tourna la tête à gauche, à droite.

– Rendez-vous ici demain après-midi à deux heures.

C'est ainsi que commença l'éducation du comte.

Comme il vivait au Metropol depuis quatre ans, le comte se considérait comme un expert de l'hôtel. Il appelait les membres du personnel par leurs prénoms, savait quels services on pouvait y obtenir, connaissait par cœur les styles des différentes suites. Mais une fois pris en main par Nina, il se rendit compte qu'il restait en réalité un novice.

Depuis dix mois qu'elle résidait au Metropol, la fillette connaissait elle aussi une forme de réclusion. En effet, son père n'ayant été affecté que « temporairement » à Moscou, il ne s'était pas donné la peine de l'inscrire dans une école. Et comme la gouvernante de Nina avait encore un pied fermement planté dans la campagne la plus profonde, elle préférait garder la petite à l'hôtel où elle courait moins le risque d'être corrompue par les réverbères et les tramways. Si bien que les portes à tambour du Metropol tournaient peut-être sur elles-mêmes à l'infini aux yeux du monde entier, mais ce n'était pas le cas pour Nina. Si ce n'est que la demoiselle, esprit entreprenant et inlassable, avait tiré parti de sa situation au mieux en explorant par elle-même les lieux jusqu'à en connaître toutes les pièces, leurs usages et la façon de les exploiter.

Oui, le comte était allé au petit guichet au fond de la réception pour chercher son courrier, mais connaissait-il la salle de tri où les lettres étaient étalées sur une table à dix heures du matin et à deux heures de l'après-midi – y compris celles qui arboraient un tampon indiquant, sans aucune ambiguïté, « À distribuer immédiatement » ?

Oui, il avait visité la boutique de Fatima à l'époque où elle était ouverte, mais avait-il vu l'arrière-boutique ? Derrière une porte étroite au fond du magasin se trouvait une petite niche équipée d'un comptoir vert clair sur lequel les tiges étaient raccourcies et les épines des roses retirées, et où étaient encore éparpillés par terre les pétales séchés de dix plantes vivaces essentielles à la composition de certaines potions.

« Forcément », s'exclama le comte. À l'intérieur du Metropol, il y avait des pièces derrière des pièces, des portes derrière des portes. Les réserves. Les lingeeries. Les offices. Le standard !

C'était comme quand on voyage à bord d'un bateau à vapeur. Après une bonne partie de tir au pigeon sur la proue du navire, vous revêtez vos habits de soirée, vous dînez à la table du capitaine, vous déjouez au baccarat les ruses de cet insolent petit Français, puis vous allez faire une promenade sous les étoiles au bras de votre nouvelle connaissance – tout en vous félicitant de profiter à plein de cette traversée en mer. Mais en réalité, vous ne vous exposez qu'à un aperçu de la vie à bord – puisque vous avez ignoré les ponts inférieurs qui grouillent de vie et rendent la navigation possible.

Nina, elle, ne s'était pas contentée de la vue offerte depuis les ponts supérieurs. Elle était allée en bas. Derrière. De l'autre côté. Partout. Depuis qu'elle habitait l'hôtel, les murs ne s'étaient pas rapprochés les uns des autres. Ils s'étaient écartés et le Metropol avait gagné en ampleur et en complexité. Les premières semaines, il avait englobé la vie de deux pâtés de maisons. Quelques mois plus tard, il avalait la moitié de Moscou. Si elle restait suffisamment longtemps à l'hôtel, il annexerait la Russie tout entière.

Pour initier l'éducation du comte, Nina commença très judicieusement par le bas – le sous-sol et son réseau de couloirs et de culs-de-sac. Ouvrant à grand-peine une lourde porte métallique, elle lui fit découvrir la chaufferie, ses nuages de vapeur et ses tuyaux en accordéon. Avec l'aide du mouchoir du comte, elle ouvrit précautionneusement une petite porte en fonte pour lui montrer le feu qui brûlait jour et nuit et se trouvait être le meilleur endroit de l'hôtel pour détruire messages secrets et lettres d'amour illicites.

– Vous recevez bien des lettres d'amour illicites, monsieur le comte ?

– Forcément.

Ensuite vint le placard électrique, où Nina pria le comte de ne rien toucher, tout à fait inutilement puisque le bourdonnement métallique et l'odeur sulfureuse auraient découragé le plus intrépide des aventuriers. Là elle lui montra, fixé sur le mur du fond au milieu d'un enchevêtrement de fils, le levier qui, une fois baissé, plongeait la salle de bal dans l'obscurité, offrant ainsi une couverture parfaite aux voleurs de perles.

De là, ils tournèrent à gauche, puis deux fois à droite, et arrivèrent dans une petite pièce fort encombrée, une sorte de cabinet de curiosités contenant tous les objets oubliés par les clients de l'hôtel – parapluies, guides *Baedeker*, et ces gros romans qu'ils n'avaient pas finis mais ne voulaient plus trimbaler avec eux. Relégués dans un coin, mais loin d'être en mauvais état, se trouvaient les deux tapis orientaux, le lampadaire et la petite bibliothèque en bois de citronnier que le comte avait laissés dans son ancienne suite.

En s'approchant de l'étroit escalier de service au fond du sous-sol, le comte et Nina passèrent devant une porte peinte en bleu vif.

– Et qu'avons-nous donc là ?

Pour une fois, Nina parut désarçonnée.

– Je crois que je n'y suis jamais entrée.

Le comte tenta d'actionner la poignée.

– Ah. J'ai bien peur que ce soit fermé à clé.

Nina regarda à gauche, à droite...

Le comte fit de même.

Alors la fillette glissa les mains derrière son cou, souleva ses cheveux et défit sa petite chaîne. Le comte vit, suspendu à la parabole dorée, le pendentif qu'il avait repéré au Piazza. Mais ce n'était ni un porte-bonheur ni un médaillon. C'était un passe-partout !

Nina fit glisser la clé de la chaîne et la tendit au comte, lui laissant ainsi les honneurs des lieux. Il l'introduisit dans le trou en forme de crâne et, l'oreille tendue, la tourna délicatement. Les gorges se mirent

en place dans un cliquetis des plus plaisants. Alors la porte s'ouvrit et Nina étouffa un cri – ils étaient tombés sur un trésor.

Au sens littéral du terme.

Les murs étaient couverts du sol au plafond d'étagères sur lesquelles s'entassait l'argenterie de l'hôtel, brillante comme si elle avait été faite le matin même.

– C'est pour quoi, tout ça ? demanda Nina, ébahie.

– Pour les banquets.

Il y avait là, à côté des piles d'assiettes de Sèvres arborant les insignes du Metropol, deux samovars de soixante-dix centimètres de haut et des soupières dignes de servir de coupes aux dieux. Des cafetières et des saucières. Tout un assortiment d'ustensiles, chacun conçu avec le plus grand soin pour exécuter une tâche culinaire bien précise. Nina choisit ce qui ressemblait à une pelle raffinée munie d'un levier et d'un manche en ivoire. Elle appuya sur le levier, et les deux parties de la pelle s'ouvrirent et se refermèrent. Elle regarda le comte, l'air émerveillée.

– Une pince à asperges, expliqua-t-il.

– C'est vraiment utile, une pince à asperges, pour un banquet ?

– C'est vraiment utile, un basson, pour un orchestre ?

Tandis que Nina reposait la pince sur l'étagère, le comte se demanda combien de fois il avait été servi grâce à cet ustensile. Combien de fois avait-il mangé dans ces assiettes ? On avait fêté le bicentenaire de Saint-Pétersbourg dans la salle de bal du Metropol, ainsi que le bicentenaire de la naissance de Pouchkine et le dîner annuel du club de backgammon. Il y avait aussi eu les réunions plus intimes qui se déroulaient dans les deux salons privés jouxtant le Boyarski : le jaune et le rouge. À l'apogée de leur gloire, ces lieux étaient tellement propices à l'expression libre des opinions que quiconque y aurait espionné un mois durant les conversations des convives aurait pu anticiper toutes les faillites, les noces et les guerres à venir.

Le comte laissa son regard s'attarder sur les étagères, puis secoua la tête, perplexe.

– Tout de même, les bolcheviques ont dû découvrir ce trésor. Je me demande pourquoi ils ne l'ont pas embarqué.

Nina réagit avec le bon sens naturel des enfants.

– Peut-être qu'ils en ont besoin ici.

En effet, songea le comte. C'est exactement cela.

Car si incontestable qu'avait pu être leur victoire sur les classes privilégiées au nom du prolétariat, les bolcheviques n'allaient pas tarder à organiser des banquets. Peut-être pas en aussi grand nombre qu'à l'époque des Romanov – fini, les bals de l'automne ou les júbiléés de diamant –, mais il leur faudrait bien fêter quelque chose, que ce

soit le centenaire du *Capital* ou les vingt-cinq ans de la barbe de Lénine. Une liste des invités serait établie, puis resserrée. Les cartons seraient imprimés et distribués. Ensuite, d'un signe de tête (et sans interrompre l'infatigable orateur qui s'était levé), les nouveaux dirigeants assemblés autour de tables formant un immense cercle indiqueraient aux serveurs que oui, ils voulaient bien encore quelques asperges.

Car l'apparat est tenace. Et rusé de surcroît.

Il peut bien incliner la tête avec humilité tandis que l'empereur se fait traîner jusqu'en bas des marches et jeter dans la rue. Mais voilà que, après avoir tranquillement attendu son heure tout en aidant le chef nouvellement nommé à enfiler sa veste, il le félicite pour sa belle allure et suggère le port de deux ou trois médailles. Ou encore, l'ayant servi lors d'un dîner élégant, il se demande tout haut si un siège plus élevé n'aurait pas été davantage adapté à un homme chargé de telles responsabilités. Les soldats de l'homme du peuple auront peut-être jeté les bannières du vieux régime dans le bûcher de la victoire, mais les trompettes ne tarderont pas à résonner et l'apparat à reprendre sa place à côté du trône, assurant de nouveau sa domination sur l'histoire et les rois.

Nina passa les doigts sur les différents ustensiles avec un mélange d'admiration et d'effroi. Puis elle s'immobilisa.

– C'est quoi, ça ?

Sur l'étagère, derrière un candélabre, se trouvait une figure féminine en argent de huit centimètres de haut avec la jupe à cerceaux et l'imposante coiffure d'une Marie-Antoinette.

– C'est une clochette.

– Une clochette ?

Le comte prit la petite dame par ses cheveux bouffants et la secoua. De sous la jupe sortit cet adorable tintement (un *do* aigu) qui avait annoncé la fin de mille plats et le changement de cinquante mille assiettes.

Les jours qui suivirent, Nina fit faire la visite complète à son élève, pas à pas, d'une pièce à l'autre. Au début, le comte avait cru que les leçons se dérouleraient toutes dans les étages inférieurs de l'hôtel, où se trouvaient les locaux techniques. Or, un après-midi, après avoir visité le sous-sol, la salle de tri du courrier, le standard et les moindres recoins du rez-de-chaussée, ils poursuivirent vers les suites à l'étage.

Certes l'exploration d'appartements privés a quelque chose d'inconvenant, mais ce qui intéressait Nina, ce n'était pas la perspective de chaparder. Ni même de fureter dans les affaires des clients. C'était la vue qu'ils offraient.

Chacune des chambres du Metropol jouissait d'une perspective entièrement différente – perspective définie non seulement par l'altitude et l'orientation, mais également par la saison et le moment de la journée. Ainsi, si vous souhaitiez voir les bataillons défiler en direction de la place Rouge le 7 novembre, il vous suffisait de monter dans la chambre 222. Et s'il vous prenait l'envie de jeter des boules de neige sur les passants innocents, le meilleur endroit, c'était depuis les fenêtres à larges rebords de la 305. Même la 144, une petite chambre plutôt déprimante donnant sur la ruelle derrière l'hôtel, avait son avantage : car si vous vous penchiez suffisamment par la fenêtre, vous pouviez voir les marchands de fruits groupés devant la porte de la cuisine et éventuellement attraper une pomme qu'on vous lançait d'en bas.

Mais si vous souhaitiez admirer l'arrivée des invités au Bolchoï par une nuit d'été, le meilleur poste d'observation, c'était sans conteste la fenêtre nord-ouest de la 217. Si bien que...

Le 12 juillet à sept heures du soir, alors que le comte traversait la réception, Nina attira son regard et lui donna le signal. Deux minutes plus tard, il l'avait rejointe dans l'escalier et se laissait entraîner au-delà des chambres 213, 214 et 215 vers la porte de son ancienne suite. Et lorsque la fillette fit tourner la clé dans la serrure et se glissa à l'intérieur, le comte la suivit docilement – malgré une appréhension palpable.

D'un regard, le comte renoua avec chaque centimètre carré du salon. Le canapé et les fauteuils recouverts d'un tissu rouge étaient restés là, ainsi que l'horloge et les grands vases chinois rapportés des Heures dormantes. Sur la petite table basse française (installée là en remplacement de celle de sa grand-mère) étaient posés un exemplaire plié de la *Pravda*, un service en argent et une tasse où il restait du thé.

– Vite, répéta Nina en se dirigeant à pas feutrés vers la fenêtre à l'angle nord-ouest.

Tout au bout de la place du Théâtre, le Bolchoï se dressait, illuminé du portique au fronton. Les bolcheviques, habillés comme à l'accoutumée dans le style des acteurs de *La Bohème*, profitaient de la nuit tiède en circulant au milieu des colonnes. Brusquement, les lumières du grand hall se mirent à trembloter. Les hommes écrasèrent leurs cigarettes et prirent leurs compagnes par le coude. Mais alors que le dernier des spectateurs venait juste d'entrer, un taxi s'arrêta devant le théâtre, l'une des portières s'ouvrit en grand, et une dame vêtue de rouge se rua vers l'entrée et grimpa l'escalier, l'ourlet de sa robe relevé.

Nina se pencha en avant, les mains posées sur la vitre, les yeux plissés.

– Si seulement j’étais là-bas et elle ici ! soupira-t-elle.
Complainte, songea le comte, qui valait pour toute l’humanité.



Plus tard, assis seul sur son lit, le comte songea à cette visite de son ancienne suite.

Ce qui l’avait marqué, ce n’était pas l’horloge familiale à côté de la porte qui faisait encore tic-tac, ni même la splendeur architecturale des lieux, pas plus que la vue depuis la fenêtre nord-ouest. Ce qui l’avait marqué durablement, c’était le service à thé posé sur la desserte à côté du journal replié.

Ce petit tableau, tout innocent qu’il fût, lui rappelait d’une certaine façon tout ce qui pesait sur son âme. Car, d’un regard, il avait deviné la scène. L’occupant de la suite était rentré l’après-midi à quatre heures, avait laissé sa veste sur le dossier d’un fauteuil et demandé qu’on lui monte du thé et le journal de l’après-midi. Puis il s’était installé sur le canapé pour faire passer de manière civilisée l’heure qui le séparait du moment où il lui faudrait s’habiller pour le dîner. En d’autres termes, ce que le comte avait vu dans la suite 217, ce n’était pas simplement une tasse de thé, mais un moment dans le quotidien d’un gentleman libre.

À la lumière de ces pensées, le comte examina alors sa propre chambre – les neuf mètres carrés qui lui avaient été attribués. Jamais l’endroit ne lui avait paru aussi exigü. Le lit était coincé contre la table basse, la table basse contre le voltaire, qu’il fallait déplacer chaque fois que vous vouliez ouvrir le placard. Pour dire les choses plus simplement, le manque de place interdisait de profiter d’un moment aussi civilisé.

Or, tandis que le comte, attristé par ces pensées, regardait autour de lui, une voix qui n’était qu’à moitié la sienne lui rappela qu’au Metropol il y avait des pièces derrière des pièces, des portes derrière des portes...

Quittant son lit, il contourna la desserte de sa grand-mère, déplaça le fauteuil et s’arrêta devant le placard à balais qui faisait office de dressing. À la jonction du placard et du mur courait une élégante moulure. Le comte avait toujours trouvé cette fioriture légèrement excessive, certes, mais peut-être le placard avait-il été installé dans un ancien encadrement de porte ? Le comte ouvrit le placard, déplaça ses vêtements et tapota timidement sur la paroi du fond. Le son creux lui parut prometteur. Pressant sur la paroi avec trois doigts, il la sentit plier. Alors il sortit toutes ses vestes, qu’il jeta sur le lit. Puis, agrippant les montants de la porte du placard, il donna un grand coup de talon. Un craquement bien agréable se fit entendre. Il se pencha en

arrière et recommença à taper jusqu'à ce que la paroi cède. Alors il dégagea les planches cassées et se glissa par l'ouverture.

Il se trouvait à présent dans un petit espace sombre qui sentait le cèdre, certainement l'intérieur d'un placard contigu. Il inspira longuement, il tourna la poignée, ouvrit la porte et découvrit une chambre parfaitement identique à la sienne – à l'exception des cinq cadres de lit qui y étaient entreposés. Deux des cadres un temps appuyés contre le mur étaient tombés, coinçant la porte qui donnait sur le couloir. Le comte les déplaça, ouvrit la porte, vida la pièce et entreprit des travaux d'ameublement.

Il commença par réunir les volaires avec la table de sa grand-mère. Puis il descendit par l'escalier du beffroi jusqu'au cabinet de curiosités du sous-sol, y récupéra l'un de ses tapis, le lampadaire et la petite bibliothèque, qu'il remonta en trois voyages. Enfin, enjambant les marches deux par deux, il fit une dernière virée pour prendre dix des gros romans abandonnés par les clients. Lorsque son nouveau cabinet de lecture fut meublé, il descendit à la réception emprunter le marteau du couvreur et cinq clous.

Le comte n'avait pas manipulé un marteau depuis l'époque où, petit garçon, il aidait Tikhon, le vieux concierge des Heures dormantes, à réparer la clôture au retour du printemps. Quel sentiment agréable que d'abattre le marteau pile sur la tête d'un clou, d'enfoncer celui-ci dans une planche, puis dans le montant de la clôture, tandis que l'impact résonne dans l'air matinal ! Mais cette fois-ci, la première chose sur laquelle le comte abattit le marteau, ce fut son pouce. (Au cas où vous l'auriez oublié, un coup de marteau sur le pouce fait atrocement souffrir. La chose provoque inévitablement des petits sauts sur place et de regrettables blasphèmes.)

Mais la chance sourit bel et bien aux audacieux. C'est ainsi qu'après un deuxième coup de marteau à côté de la tête du clou le comte atteignit enfin sa cible ; et au moment d'attaquer le deuxième clou, il avait retrouvé le rythme – contact, recul, attaque –, cette antique cadence qu'on ne trouve ni dans les quadrilles, ni dans les hexamètres, ni dans les sacoches de Vronski !

Inutile de préciser qu'au bout d'une demi-heure quatre clous avaient été enfoncés dans l'encadrement de la porte – de sorte qu'à compter de ce jour-là l'unique accès au nouveau cabinet de lecture du comte se ferait en se faufilant entre les manches de ses vestes. Quant au cinquième clou, il le garda pour le mur au-dessus de la bibliothèque où il avait l'intention d'accrocher le portrait de sa sœur.

Ses travaux terminés, le comte, s'asseyant dans l'un des volaires, fut pris d'un sentiment de bonheur presque surprenant. Sa chambre et son cabinet improvisé étaient de dimensions identiques et pourtant ils exerçaient sur son humeur une influence complètement différente.

Cette différence provenait, dans une certaine mesure, de la façon dont les deux pièces avaient été meublées. En effet, celle d'à côté – avec le lit, la table et le bureau – restait le domaine des nécessités pratiques, tandis que le cabinet – avec les livres, l'ambassadrice et le portrait d'Helena – avait été aménagé d'une manière plus essentielle à l'esprit. Cela dit, cette différence entre les deux pièces était probablement due plus encore à leur genèse. Car une pièce créée par le pouvoir, l'autorité et la volonté d'autres que vous semble plus petite qu'elle ne l'est, tandis qu'une pièce née dans le secret peut, quelles que soient ses dimensions, paraître aussi grande que vous voulez bien vous l'imaginer.

Le comte se leva de son fauteuil pour prendre le plus gros des dix volumes qu'il était allé chercher au sous-sol. Certes, l'entreprise ne serait pas nouvelle pour lui. Mais fallait-il vraiment qu'elle le soit ? Pouvait-on lui reprocher d'être nostalgique, paresseux, ou simplement de perdre son temps parce qu'il avait déjà lu cette histoire deux ou trois fois ?

Il se renfonça dans son fauteuil, posa le pied sur le bord de la petite table et se pencha jusqu'à ce que le siège se retrouvât en équilibre sur les pieds arrière. Puis il lut la première phrase :

Les familles heureuses se ressemblent toutes ; les familles malheureuses sont malheureuses chacune à leur façon.

– Merveilleux, dit le comte.

Une assemblée

– **A**llez, viens !

– Je préfère m’abstenir.

– Quel vieux schnock !

– Je ne suis pas un vieux schnock.

– Qu’est-ce que tu en sais ?

– J’en sais qu’on ne peut jamais être entièrement sûr de ne pas être un vieux schnock. La chose est par essence impossible à démontrer.

– Précisément.

Ainsi, Nina força le comte à l’accompagner dans l’une de ses expéditions préférées qui consistait à espionner la salle de bal depuis le balcon. Si le comte rechignait à se joindre à Nina lors de cette exploration particulière, c’était pour deux raisons. Premièrement, le balcon surplombant la salle de bal était étroit et poussiéreux, et pour ne pas se faire voir vous étiez obligé de vous accroupir derrière la balustrade – position des plus inconfortables pour tout homme faisant plus d’un mètre quatre-vingts. (La dernière fois que le comte avait suivi Nina, il avait déchiré la couture de son pantalon et il lui avait fallu trois jours pour se soulager de son torticolis.) Deuxièmement, l’événement de cet après-midi-là n’était à coup sûr qu’une assemblée de plus.

Tout au long de l’été, les assemblées s’étaient tenues à l’hôtel à une fréquence croissante. À toute heure, des petits groupes d’hommes traversaient la réception à grands pas, gesticulant, s’interrompant, pressés de se faire entendre. Ils retrouvaient dans la salle de bal la foule grouillante de leurs semblables, chacun d’entre eux tirant sur sa cigarette.

Pour ce qu’en savait le comte, les bolcheviques se réunissaient à la première occasion, quel que fût le lieu ou la cause. En une semaine pouvaient s’enchaîner plusieurs comités, réunions, colloques et conventions, avec pour but d’établir des règles, de définir des plans d’action, de traiter des plaintes, et plus généralement de vociférer contre les plus vieux problèmes du monde en utilisant les termes de la plus nouvelle des nomenclatures.

Si le comte rechignait à observer ces rassemblements, ce n’était pas parce qu’il jugeait déplaisants les penchants idéologiques des participants. Il n’aurait pas davantage voulu s’accroupir sur un balcon pour regarder Cicéron débattre de Catilina, ou Hamlet débattre de lui-

même. Non, il ne s'agissait pas d'une question d'idéologie. Pour faire simple, le comte trouvait les discours politiques ennuyeux, quelle que fût l'opinion exprimée.

Mais au fait, un vieux schnock n'aurait-il pas avancé exactement la même chose ?

Inutile de vous dire que le comte suivit Nina jusqu'au premier étage. Ils évitèrent l'entrée du Boyarski, s'assurèrent que le champ était libre et utilisèrent la clé de Nina pour ouvrir la porte discrète menant au balcon.

Tout en bas, une centaine d'hommes étaient déjà assis, et une centaine de plus s'entretenaient dans les allées entre les chaises, tandis que trois gaillards impressionnants prenaient place derrière une longue table en bois installée sur l'estrade. En d'autres termes, l'assemblée était pratiquement assemblée.

Comme nous étions le 2 août et que deux autres assemblées s'étaient déjà tenues le jour même, il faisait presque trente-trois degrés dans la salle de bal. Nina se mit à quatre pattes pour se cacher derrière la balustrade. En se penchant pour l'imiter, le comte entendit la couture de son pantalon céder à nouveau.

– *Merde**, grommela-t-il.

– Chut, dit Nina.

La première fois que le comte l'avait suivie sur le balcon, il n'avait pas pu réprimer une certaine stupéfaction en constatant à quel point la vie de la salle de bal avait changé. Dix ans à peine auparavant, le Tout-Moscou en grande toilette se serait retrouvé sous les lustres majestueux pour danser la mazurka et porter un toast au tsar. Mais après avoir assisté à quelques-unes de ces assemblées, le comte était parvenu à une conclusion plus stupéfiante encore : malgré la Révolution, la salle avait à peine changé.

Par exemple, en ce moment précis, deux jeunes gens faisaient leur entrée, visiblement prêts à en découdre ; sauf qu'avant même d'échanger un mot avec quiconque ils traversèrent la salle pour présenter leurs hommages à un monsieur âgé assis près du mur. Le vieux révolutionnaire avait peut-être participé aux soulèvements de 1905, ou bien rédigé un pamphlet en 1880, ou encore dîné avec Karl Marx en 1852. Quel que fût le titre qui lui valait cette distinction, il accueillit les marques de déférence des deux jeunes bolcheviques avec un hochement de tête plein d'assurance – assis sur cette même chaise où la grande-duchesse Anapova recevait chaque année les hommages de jeunes princes respectueux lors de son bal de Pâques.

Il y avait aussi ce charmant jeune homme qui, à la manière du prince Tetrakov, faisait maintenant le tour de la salle, serrant les

maines et flattant les dos. Après avoir marqué sa présence un peu partout – par l’entremise d’une remarque importante par ici, d’une plaisanterie par là –, le voilà qui s’excusait « un instant ». Mais une fois la porte passée, il ne réapparaîtrait plus. Tout le monde ayant remarqué sa présence, il pouvait à présent se diriger vers une assemblée d’un genre tout autre – dans une petite chambre douillette de la rue Arbat.

Plus tard, quelque jeune-Turc fringant qui, dit-on, avait l’oreille de Lénine, se ferait un point d’honneur à arriver au moment où l’assemblée touchait à sa fin – exactement comme en son temps le capitaine Radyanko, qui avait l’oreille du tsar –, étalant ainsi son mépris des détails de l’étiquette tout en confortant sa réputation d’homme qui avait trop à faire et trop peu de temps pour le faire.

Bien entendu, on voyait maintenant dans cette salle plus de toile que de cachemire, plus de gris que de doré. Mais cette pièce cousue sur le coude différait-elle tant que cela du galon cousu sur l’épaule ? Ces casquettes d’ouvriers n’étaient-elles pas arborées comme l’avaient été le bicorné ou le shako avant elles, dans le but de créer un certain effet ? Voyez ce bureaucrate sur l’estrade avec son marteau. Il aurait pu sans nul doute s’offrir une veste sur mesure et un pantalon à pli. S’il portait ces haillons, c’était pour assurer l’assistance tout entière que lui aussi était un membre endurci de la classe laborieuse !

Comme s’il avait entendu les pensées du comte, notre secrétaire abattit brusquement son marteau sur la table – rappelant à l’ordre les participants à la deuxième session du premier congrès de la branche moscovite du Syndicat national des cheminots. On ferma les portes, on s’assit, Nina retint son souffle, et l’assemblée commença.

Pendant les quinze premières minutes, six questions d’ordre administratif furent soulevées et expédiées l’une après l’autre – laissant espérer que cette assemblée particulière serait peut-être terminée avant que votre dos ne crie grâce. Or le sujet suivant se révéla plus controversé. Il s’agissait d’une proposition d’amendement de la charte du Syndicat – ou plus précisément, de la septième phrase du deuxième paragraphe, que le secrétaire entreprit de lire dans son intégralité.

C’était là en effet une phrase redoutable – entretenant des liens intimes avec la virgule et un sain mépris pour le point final. Car son but apparent était de dresser un catalogue audacieux et résolu des vertus des adhérents du Syndicat, catalogue incluant, entre autres choses, l’inébranlable solidité de leurs épaules, l’assurance de leur démarche, le bruit métallique de leurs marteaux l’été, le raclement de leurs pelles à charbon l’hiver et le roulement prometteur de leurs sifflets la nuit. Mais dans les dernières propositions de cette impressionnante phrase, à son acmé en quelque sorte, s’imposait la

remarque qu'à travers leurs efforts inlassables les cheminots de Russie « facilitaient la communication et le commerce entre toutes les provinces ».

Après ce crescendo, c'était, concéda le comte, comme un soufflé qui retombait.

Seulement, l'objection soulevée n'était pas motivée par le manque de panache de la phrase, mais plutôt par la présence du verbe « faciliter ». Plus précisément, on reprochait à ce terme d'être tiède et guindé, au point de ne pas rendre justice au dur labeur des hommes présents dans la salle.

– Notre boulot, c'est pas d'aider une dame à enfiler sa veste ! cria une voix depuis le fond de la salle.

– Ou à se mettre du vernis à ongles !

– Bravo !

Ce qu'il fallait bien reconnaître.

Mais alors, quel verbe choisir pour résumer le travail des cheminots ? Quel verbe rendrait justice à la sueur et au dévouement des ingénieurs, à la vigilance infatigable des aiguilleurs, aux muscles nouveaux de ceux qui posaient les rails ?

Les propositions se succédèrent en rafales.

« Aiguillonner ».

« Propulser ».

« Libérer ».

Les atouts et les limites de chacun de ces termes furent débattus avec ardeur. Il y eut des exposés en trois parties avec gestes éloquents à l'appui, des questions rhétoriques, des récapitulations passionnées, et des sifflets au fond de la salle ponctués par des coups de marteau – et pendant ce temps, au balcon, le thermomètre grimpait à trente-cinq degrés.

Alors, au moment même où le comte commençait à redouter une émeute, un jeune homme assis au dixième rang suggéra timidement que l'on remplace « faciliter » par « protéger et préserver ». L'association des deux termes, expliqua-t-il (les joues de plus en plus cramoisies), pourrait inclure non seulement la pose des rails et la conduite des engins, mais également l'entretien permanent du système.

– Mais oui, c'est ça !

– La pose, la conduite, l'entretien.

– Protéger et préserver.

Sous les applaudissements enthousiastes, la proposition du jeune homme semblait filer bon train vers l'adoption, aussi vite et sûrement qu'une locomotive du Syndicat filant à travers la steppe. Mais alors que le but semblait atteint, un gringalet installé au deuxième rang se

leva. Il était tellement maigrichon qu'on pouvait se demander comment il avait réussi à se faire admettre au Syndicat. Une fois assuré d'avoir l'attention de l'assistance, ce petit bureaucrate, ce sous-comptable, bref, ce gratte-papier comme on en voit tant en Russie déclara, d'une voix aussi tiède et guindée que le verbe « faciliter » :

– Le souci de concision poétique oblige à éviter l'utilisation de deux mots quand un seul suffirait.

– Quoi ? Comment ?

– Qu'est-ce qu'il a dit ?

Plusieurs personnes se levèrent avec l'intention de saisir l'échelas par le col pour le faire sortir manu militari. Mais avant qu'elles n'aient pu poser les mains sur lui, une espèce de malabar du cinquième rang prit la parole sans se lever.

– Sans vouloir manquer de respect à la « concision poétique », le sexe mâle de notre espèce en a deux, alors qu'une seule aurait peut-être suffi.

Ce fut un tonnerre d'applaudissements.

La décision de remplacer « faciliter » par « protéger et préserver » fut adoptée à l'unanimité après un vote à main levée accompagné de piétinements bruyants. Tandis qu'au balcon d'aucuns reconnaissaient en leur for intérieur qu'un débat politique n'était finalement peut-être pas si ennuyeux que cela.

Lorsque l'assemblée fut terminée, le comte et Nina descendirent discrètement du balcon et se retrouvèrent dans le couloir. Empli d'un sentiment de contentement, le comte se délecta des petits parallèles qu'il avait établis entre courtisans, flagorneurs et retardataires du présent et ceux du passé. En outre, il avait collectionné une kyrielle de synonymes amusants de l'expression « protéger et préserver », depuis « traîner et trimballer » jusqu'à « chavirer et chalouper ». Et lorsque, comme il fallait s'y attendre, Nina lui demanda ce qu'il pensait du débat du jour, il fut sur le point de répondre qu'il lui avait trouvé quelque chose d'incontestablement shakespearien. Shakespearien à la manière de Dogberry dans *Beaucoup de bruit pour rien*. Beaucoup de bruit pour rien, de fait. Du moins, tel était le mot d'esprit qu'il se réservait de faire.

Si ce n'est que, par chance, il n'en eut pas l'occasion. Car après lui avoir demandé ce qu'il pensait de l'assemblée, Nina, incapable d'attendre sa réponse ne serait-ce qu'une seconde, lui livra tout de suite la sienne.

– C'était fascinant, hein ? Génial, non ? Tu es déjà monté dans un train ?

– Le train est mon moyen de locomotion préféré, répondit le comte,

quelque peu pris de court.

– Chic ! Le mien aussi ! Et quand tu voyageais en train, ça t'arrivait de regarder défiler le paysage, et d'écouter les conversations des autres passagers, et aussi de t'endormir au son des roues qui claquaient ?

– Oui, tout cela, je l'ai fait.

– Forcément. Mais tu t'es déjà demandé, ne serait-ce qu'une seconde, comment le charbon arrive dans le moteur de la locomotive ? Ou comment ça se fait qu'il y ait des rails en plein milieu d'une forêt ou d'une pente de montagne ?

Le comte resta muet à réfléchir, à imaginer, à reconnaître.

– Non. Jamais.

Elle lui décocha un regard entendu.

– N'est-ce pas stupéfiant ?

Vu sous cet angle-là, comment ne pas être d'accord ?



Quelques minutes plus tard, le fond de son pantalon caché derrière un journal replié, le comte frappait à la porte de l'atelier de Marina, l'exquise timide.

Jusqu'à récemment, se souvenait-il, il y avait eu là trois couturières, chacune postée derrière une machine à coudre de fabrication américaine. Telles les Parques, elles filaient, dévidaient et coupaient leur fil – reprenant une robe, raccourcissant un ourlet, élargissant la taille d'un pantalon, tâches tout aussi fatidiques que celles de leurs trois ancêtres. À la suite de la Révolution, toutes trois avaient été congédiées ; les machines à coudre, désormais silencieuses, étaient certainement devenues propriété du peuple. Et la boutique ? Elle tournait au ralenti, comme celle de Fatima la fleuriste. Car ces dernières années n'avaient pas été plus favorables aux travaux d'aiguille qu'au lancer de bouquets ou au port de fleurs à la boutonnière.

Enfin, en 1921, devant les piles grandissantes de draps élimés, de rideaux en lambeaux et de serviettes déchirées – que personne n'avait l'intention de remplacer –, l'hôtel avait engagé Marina, et des coutures bien solides étaient de nouveau réalisées à l'intérieur des murs du Metropol.

– Ah, Marina, dit le comte comme elle ouvrait la porte, une aiguille à la main. Quel plaisir de vous voir coudre dans l'atelier de couture !

Marina lui adressa un regard légèrement soupçonneux.

– Qu'est-ce que je pourrais faire d'autre ?

– C'est précisément ce que je voulais dire.

Alors le comte, lui adressant son sourire le plus engageant, tourna le buste, souleva le journal et lui demanda humblement son aide.

– Je croyais avoir déjà réparé un pantalon la semaine dernière.

– J’ai encore fait l’espion avec Nina, depuis le balcon de la salle de bal, expliqua-t-il.

La couturière le regarda, un œil consterné et l’autre incrédule.

– Puisque vous tenez tant que ça à grimper là-haut avec une gamine de neuf ans, pourquoi persistez-vous à porter ce genre de pantalon ?

– Quand je me suis habillé ce matin, répondit le comte, quelque peu estomaqué par le ton qu’elle avait pris, le crapahutage n’était pas dans mes projets. Dans tous les cas, sachez que ce pantalon a été fait sur mesure dans une boutique de Savile Row.

– Précisément. Fait sur mesure pour manger dans une salle à manger, ou pour réceptionner dans une salle de réception.

– Sauf que je n’ai jamais réceptionné dans une salle de réception.

– Tant mieux. Vous auriez sans doute envoyé le ballon dans le miroir.

Comme Marina ne semblait pas particulièrement timide ni exquise ce jour-là, le comte inclina le buste, façon de lui signifier qu’il prenait congé.

– Bon. Ça suffit, dit-elle alors. Allez zou ! Installez-vous derrière le paravent et enlevez-moi ce pantalon.

Sans un mot, le comte obtempéra, se mit en caleçon et tendit à Marina son pantalon. Au silence qui suivit, il devina qu’elle avait trouvé sa bobine et humecté le fil qu’elle était en train d’enfiler soigneusement dans le chas de l’aiguille.

– Bien, dit-elle. Tant que vous y êtes, autant me raconter ce que vous faisiez là-haut sur le balcon.

C’est ainsi qu’il décrivit l’assemblée et ses impressions variées, tandis que Marina commençait à recoudre son pantalon – y traçant en quelque sorte des rails miniatures. Puis, sur un ton presque nostalgique, le comte fit remarquer qu’au moment même où il relevait l’inflexibilité des conventions sociales et la tendance des hommes à se prendre trop au sérieux Nina se laissait ensorceler par l’énergie et la détermination de l’assemblée.

– Qu’y a-t-il de mal à cela ?

– Rien, je suppose, reconnut le comte. Simplement, il y a quelques semaines à peine, elle m’invitait à prendre le thé pour me questionner sur les règles gouvernant la vie d’une princesse...

Marina lui tendit son pantalon par-dessus le paravent en secouant la tête comme lorsqu’on s’apprête à annoncer une triste vérité à un innocent.

– En grandissant, toutes les petites filles se désintéressent des

princesses, annonça-t-elle. En fait, elles s'en désintéressent plus vite que les petits garçons ne se désintéressent des escapades et du crapahutage.

Lorsque le comte, le fond de son pantalon réparé, quitta l'atelier de Marina en la remerciant et en lui adressant un signe de la main, il faillit trébucher sur l'un des grooms, qui se tenait juste derrière la porte.

– Je vous prie de m'excuser, monsieur le comte !

– Aucun souci, Petya. Nul besoin de vous excuser. C'était ma faute.

Le pauvre garçon, qui avait l'air totalement hébété, n'avait même pas remarqué qu'il avait perdu sa casquette. Si bien que le comte la ramassa et la remplaça sur la tête du groom, avant de l'inviter à reprendre le cours de sa mission.

– Mais ma mission, c'est de vous transmettre un message.

– À moi ?

– De la part de M. Halecki. Il souhaite s'entretenir avec vous. Dans son bureau.

Pas étonnant que le garçon ait cet air hébété. Non seulement le comte n'avait jamais été convoqué par M. Halecki, mais depuis quatre ans qu'il était assigné à résidence au Metropol, il n'avait vu le directeur que cinq fois tout au plus.

En effet, Jozef Halecki comptait parmi ces rares directeurs qui avaient dompté l'art de déléguer – c'est-à-dire qu'après avoir confié la gestion des différents services de l'hôtel à des lieutenants compétents il s'était fait rare. Il arrivait à l'hôtel à huit heures et demie, se dirigeait droit vers son bureau le visage soucieux, comme s'il était déjà en retard à une réunion. En chemin, il répondait aux saluts d'un bref hochement de tête, et en passant devant le bureau de sa secrétaire, il l'informait (sans s'arrêter) qu'il ne voulait pas être dérangé. Ensuite, il disparaissait derrière sa porte.

Et qu'arrivait-il une fois qu'il était dans son bureau ?

C'était difficile à dire, si peu de personnes en ayant franchi le seuil. (Cependant, ceux qui avaient aperçu l'intérieur racontaient que la surface de son bureau était étonnamment dégagée, que son téléphone sonnait rarement et que le long du mur était installée une méridienne bordeaux dont les coussins étaient profondément creusés...)

Lorsque ses lieutenants n'avaient d'autre choix que de frapper à sa porte – pour cause d'incendie dans la cuisine ou de facture contestée –, le directeur leur ouvrait avec un air tellement épuisé, déçu et moralement défait que l'intrus, submergé par la compassion, l'assurait qu'il pourrait résoudre lui-même le problème puis se retirait, tout penaud. En conséquence, le Metropol tournait aussi bien que

n'importe quel autre hôtel en Europe.

Inutile de vous dire que le comte se trouva tout à la fois inquiet et intrigué par ce désir soudain qu'exprimait le directeur de le voir. Sans plus de cérémonie, Petya l'entraîna jusqu'au fond du hall, lui fit traverser les bureaux, et ils arrivèrent enfin devant la porte du directeur, laquelle était, sans surprise, fermée. Comme il s'attendait à ce que Petya l'annonce de façon formelle, le comte s'arrêta à quelques pas du seuil, mais le groom, après un geste penaud en direction de la porte, s'éclipsa. N'ayant d'autre choix, le comte frappa à la porte. Un bruit de froissement se fit entendre, suivi d'un bref silence, et une voix aux abois l'invita à entrer.

En ouvrant la porte, le comte découvrit M. Halecki assis à son bureau armé d'un stylo, mais sans la moindre feuille de papier en vue. Même s'il n'était pas du genre à tirer des conclusions hâtives, le comte nota malgré tout que les cheveux du directeur étaient aplatis sur un côté de sa tête et que ses lunettes étaient posées de travers sur son nez.

– Vous souhaitiez me voir ?

– Ah. Monsieur le comte. Je vous en prie. Entrez.

Comme le comte s'approchait de l'un des deux fauteuils faisant face au bureau, il remarqua, accrochée au-dessus de la méridienne bordeaux, une très jolie série de gravures de style anglais peintes à la main représentant des scènes de chasse.

– Vous avez là des spécimens admirables, déclara-t-il en s'asseyant.

– Pardon ? Ah oui. Les gravures. Admirables. En effet.

Après ces paroles, le directeur retira ses lunettes et passa la main sur ses yeux. Puis il secoua la tête en soupirant. Le comte sentit inéluctablement monter en lui la compassion.

– Que puis-je faire pour vous ? demanda-t-il, assis au bord de son fauteuil.

Par un hochement de tête, le directeur signifia qu'il connaissait bien cette question, l'ayant sans aucun doute entendue mille fois auparavant. Puis il mit les deux mains à plat sur son bureau.

– Monsieur le comte, commença-t-il, vous résidez dans cet hôtel depuis de nombreuses années. En fait, j'ai cru comprendre que votre premier séjour date de l'époque de mon prédécesseur...

– C'est exact. C'était en août 1913.

– Précisément.

– Chambre 115, si je me souviens bien.

Les deux hommes observèrent un moment de silence.

– Il m'a été rapporté, poursuivit le directeur, d'une voix un tantinet hésitante, que plusieurs membres du personnel continuent, lorsqu'ils s'adressent à vous, à faire usage de certains... titres honorifiques.

– Des titres honorifiques ?
– Oui. Pour être précis, j'ai cru comprendre qu'ils vous appellent *Votre Excellence...*

Le comte réfléchit quelques secondes aux paroles du directeur.

– Oui, en effet. Je suppose que certains de vos employés s'adressent à moi en ces termes.

Le directeur fit un signe de tête, accompagné d'un petit sourire triste.

– Vous voyez, j'en suis sûr, dans quelle position cela me met.

En réalité, le comte ne voyait pas du tout dans quelle position cela mettait le directeur mais il éprouvait une compassion sans réserve à son égard et il ne tenait pas à lui attirer le moindre problème. C'est pourquoi il prêta une oreille attentive à ce que M. Halecki ajouta.

– Si cela était de mon ressort, bien sûr, cela va sans dire. Mais maintenant que...

À cet instant-là, alors que le directeur aurait pu désigner la raison précise, il fit un geste vague de la main et laissa sa phrase en suspens. Puis il s'éclaircit la gorge.

– Naturellement, je n'ai d'autre choix que d'insister pour que mes employés s'abstiennent d'utiliser de tels termes. Après tout, nous conviendrons je pense tous les deux, sans craindre d'exagérer ou d'être contredits, que les temps ont changé.

À la fin de sa phrase, le directeur leva des yeux tellement pleins d'espoir vers le comte que ce dernier s'efforça immédiatement de le rassurer.

– Il faut bien que les temps changent, monsieur Halecki. Et un vrai gentleman se doit de changer avec eux.

Le directeur adressa au comte un regard plein de reconnaissance – il avait été parfaitement compris, au point qu'aucune explication supplémentaire n'était nécessaire.

Quelqu'un frappa à la porte, puis ouvrit. C'était Arkady, le chef de la réception. Le directeur fit le dos rond en le voyant, puis esquissa un geste en direction du comte.

– Comme vous pouvez le voir, Arkady, je suis en pleine conversation avec l'un de nos clients.

– Toutes mes excuses, monsieur Halecki. Monsieur le comte.

Arkady inclina la tête devant les deux hommes, sans toutefois se retirer.

– Bon. Alors, de quoi s'agit-il ? dit le directeur.

D'un signe discret de la tête, Arkady suggéra que ce qu'il avait à dire méritait peut-être un entretien en privé.

– Très bien.

Prenant appui sur les accoudoirs de son fauteuil, le directeur se

leva, contourna son bureau, sortit de la pièce et ferma la porte, si bien que le comte se retrouva seul.

« Votre Excellence », songea-t-il avec philosophie. « Votre Éminence », « Votre Sainteté », « Votre Altesse ». Jadis, l'utilisation de ce genre d'expressions indiquait que vous vous trouviez dans une contrée civilisée. Mais de nos jours, maintenant que...

Le comte esquissa un geste de la main.

– Ma foi, c'est certainement mieux ainsi.

Puis il se mit debout et, examinant les gravures de plus près, s'aperçut qu'elles dépeignaient trois phases de la chasse au renard : « La Piste », « Taïaut » et « La Poursuite ». Dans la deuxième gravure, un jeune homme en belles bottes noires et veste rouge vif soufflait dans un cor en cuivre qui décrivait un cercle complet depuis l'embouchoir jusqu'au pavillon. Certes le cor, objet fabriqué avec grand soin, offrait un concentré de beauté et de tradition, mais était-il indispensable au monde moderne ? Pour poursuivre dans la même veine, avait-on vraiment besoin d'un équipage de piqueurs habillés comme des lords, de chevaux pur-sang et de chiens dressés pour coincer un renard dans un trou ? Le comte pouvait répondre à sa propre question par la négative, sans tomber dans l'exagération ou la contradiction.

Car en effet, il faut bien que les temps changent. Et ils changent inexorablement. Inévitablement. Imaginativement. Et en changeant, ils mettent en relief non seulement les titres honorifiques et les cors de chasse, mais également les clochettes en argent, les jumelles de théâtre en nacre et toutes sortes d'objets raffinés qui ont survécu bien que désormais inutiles.

Des objets raffinés qui ont survécu bien que désormais inutiles, songea le comte. Je me demande si...

Sur la pointe des pieds, le comte alla coller son oreille sur la porte et entendit les voix du directeur, d'Arkady et d'une troisième personne. Bien qu'assourdies, celles-ci suggéraient qu'ils n'avaient pas encore tout à fait pris leur décision. Le comte retourna vite devant les gravures et, à deux panneaux de distance de « La Poursuite », plaça les mains à un endroit bien précis du mur et poussa avec fermeté. La surface céda légèrement. En entendant le clic, le comte retira sa main et le panneau s'ouvrit d'un coup, révélant un cabinet secret. À l'intérieur, exactement comme le grand-duc l'avait dit, se trouvait une boîte en marqueterie avec des fermoirs en laiton. Le comte souleva délicatement le couvercle. Ils étaient là, de facture parfaite, reposant paisiblement.

– Merveilleux, dit le comte. Tout simplement merveilleux.

Archéologie

– **P**renez une carte, dit le comte à la plus petite des trois ballerines.

Quand il était arrivé au Chaliapine pour un apéritif redevenu rituel, le comte les avait découvertes debout en rang d'oignons devant le comptoir, leurs doigts délicats posés sur le rebord comme si elles s'apprêtaient à faire quelques pliés. Il était seul avec son verre consolateur, elles étaient seules au bar, alors il lui parut normal de les rejoindre pour entamer la conversation.

En une seconde, il devina qu'elles étaient nouvelles à Moscou – trois colombes parmi celles que Gorski recrutait en province chaque année en septembre pour rejoindre le *corps de ballet**. Leurs torsos courts, leurs jambes et leurs bras longs et fins reflétaient le style classique que recherchait le directeur, mais leur expression n'était pas encore détachée comme celle des ballerines plus expérimentées. Le fait même qu'elles boivent seules au Metropol laissait deviner une naïveté enfantine. Car s'il était vrai que la proximité entre le Bolchoï et l'hôtel faisait de ce dernier un choix tout naturel pour de jeunes ballerines désireuses de s'échapper à la fin d'une répétition, cette même proximité en faisait également le lieu favori de Gorski chaque fois qu'il souhaitait discuter de questions artistiques avec sa *prima ballerina*. Et si jamais ces jeunes colombes se faisaient surprendre en train de siroter du muscat, elles risquaient de partir faire leurs *pas de deux** à Petropavlosk.

Sachant cela, le comte aurait peut-être dû les avertir.

Or en philosophie morale le libre arbitre est, depuis l'Antiquité grecque, un principe bien établi. Et si le comte avait certes passé l'âge de conter fleurette, il est contraire à la nature d'un gentleman, même animé de bonnes intentions, de conseiller à de charmantes jeunes femmes de fuir sa compagnie au nom d'un danger hypothétique.

Ainsi, le comte admira tout haut la beauté des demoiselles, voulut savoir ce qui les amenait à Moscou, les félicita pour leur réussite, insista pour payer leur verre de vin, s'entretint avec elles de leurs villes natales et finit par proposer de leur montrer un tour de passe-passe.

Un jeu de cartes arborant les insignes du Metropol fut fourni par Audrius, toujours aussi attentif.

– Je n'ai pas fait ce tour depuis des années, avoua le comte, alors je sollicite votre indulgence.

Il commença à battre les cartes, observé de près par les trois ballerines. Mais telles les demi-déeses d'un mythe antique, elles le regardaient de trois manières différentes : la première à travers les yeux de l'innocence, la deuxième à travers ceux du romantisme et la troisième à travers ceux du scepticisme. Ce fut à la colombe aux yeux innocents que le comte demanda de choisir une carte.

Pendant que la danseuse s'exécutait, le comte prit conscience d'une présence derrière son épaule. Rien de surprenant à cela. Dans un cadre tel qu'un bar, un tour de cartes attirait inévitablement un ou deux curieux. Mais en se tournant vers la gauche pour adresser un clin d'œil à son public, le comte découvrit non pas un client curieux, mais l'imperturbable Arkady – l'air étonnamment perturbé.

– Veuillez m'excuser, monsieur le comte. Désolé de vous interrompre, mais pourriez-vous m'accorder un instant ?

– Certainement, Arkady.

Adressant un regard penaud aux trois danseuses, le réceptionniste entraîna le comte à l'écart. Là, il relata les événements de la soirée : à six heures et demie, un gentleman avait frappé à la porte de la suite du camarade secrétaire Tarakovski. Lorsque l'honorable secrétaire ouvrit, le gentleman voulut savoir qui il était et ce qu'il faisait là. Interloqué, le camarade Tarakovski expliqua qu'il occupait la suite en ce moment et que c'était la raison pour laquelle il se trouvait là. Peu convaincu par cette logique, le gentleman exigea qu'on le laisse entrer. Comme le camarade Tarakovski refusait, le gentleman l'écarta de son passage, franchit le seuil et se mit à explorer les pièces une par une, y compris, hum-hum, la *salle de bains** – où Mme Tarakovski s'apprêtait pour la soirée.

C'est à ce moment qu'Arkady, appelé par téléphone de toute urgence, entra en scène. Le camarade Tarakovski, très agité, brandit sa canne en exigeant, « en tant que client régulier du Metropol et membre éminent du Parti », de voir le directeur immédiatement.

Le gentleman, assis à présent les bras croisés sur le canapé, répliqua que cela lui convenait parfaitement – lui-même était sur le point de convoquer le directeur. Quant à sa position au sein du Parti, il affirma qu'il en était membre avant même la naissance du camarade Tarakovski – déclaration guère crédible, le camarade Tarakovski étant âgé de quatre-vingt-deux ans...

Le comte, qui avait attentivement écouté le récit d'Arkady, aurait été le premier à reconnaître que l'histoire était palpitante. En fait, c'était le genre d'incident mouvementé qu'un hôtel international rêverait d'ajouter à sa collection d'anecdotes et que lui-même, en tant que client, ne manquerait pas de rapporter à la première occasion. Mais ce qu'il ne comprenait pas, c'était pourquoi Arkady avait choisi ce moment précis pour partager cette histoire-là avec lui.

– Mais parce que le camarade Tarakovski occupe la suite 217 ; et que c'est vous que le gentleman en question cherchait.

– Moi ?

– J'en ai bien peur.

– Comment s'appelle-t-il ?

– Il a refusé de dire son nom.

– Ah. Et où se trouve-t-il à présent ?

Arkady désigna le grand hall.

– Il est en train d'user la moquette derrière les palmiers en pots.

– D'user la moquette ?

Le comte passa la tête par la porte entrouverte du Chaliapine, avec Arkady penché derrière lui. Le gentleman en question était bel et bien là, à l'autre bout du hall, arpentant les trois mètres qui séparaient les deux palmiers.

Le comte sourit.

Bien qu'il ait pris quelques kilos, Mikhaïl Fiodorovitch Minditch avait la même barbe négligée et le même pas nerveux que quand ils avaient vingt-deux ans.

– Vous le connaissez ? demanda le réceptionniste.

– Comme un frère, rien de plus.

Lorsque le comte et Mikhaïl Fiodorovitch avaient fait connaissance à l'Université impériale de Saint-Pétersbourg à l'automne 1907, ils n'avaient rien en commun. Le comte avait grandi dans une demeure de vingt-deux pièces avec quatorze domestiques, Mikhaïl, dans un appartement de deux pièces avec sa mère. Le comte était connu dans tous les salons de la capitale pour son esprit, son intelligence et son charme, quand Mikhaïl ne l'était presque nulle part car son goût le portait à lire dans sa chambre plutôt qu'à gâcher ses soirées dans des conversations frivoles.

Les deux jeunes gens paraissaient donc peu voués à devenir amis. Pourtant, le destin n'aurait pas la réputation qu'on lui prête s'il ne faisait que ce à quoi on s'attendait. Assurément, si Mikhaïl avait tendance à monter au front à la moindre divergence d'opinions, quel que fût le nombre ou la taille de ses opposants, le comte, lui, était enclin à prendre tout de suite la défense de celui qui était en minorité, même si sa cause était peu convaincante. Ainsi, quatre jours après leur première rentrée universitaire, les deux étudiants s'aidaient l'un et l'autre à se relever en essuyant la poussière sur leurs genoux et le sang sur leurs lèvres.

Si les splendeurs qui nous échappaient dans notre jeunesse ont de grandes chances de s'attirer notre mépris désinvolte à l'adolescence et notre attention mesurée à l'âge adulte, elles nous tiennent à jamais

captifs. C'est ainsi qu'au cours des jours qui suivirent leur rencontre le comte éprouva en écoutant Mikhaïl parler avec flamme de ses idéaux une stupéfaction égale à celle que Mikhaïl ressentit aux descriptions que lui fit le comte des salons de la ville. Moins d'un an plus tard, ils partageaient un appartement au-dessus d'une cordonnerie non loin de la perspective Sredni.

Ce fut par pur hasard, devait souligner le comte plus tard, qu'ils se retrouvèrent au-dessus d'une cordonnerie – personne d'autre en Russie n'usait ses chaussures aussi vite que Mikhaïl Minditch. Il était capable de parcourir trente kilomètres à l'intérieur d'une pièce de trente mètres carrés. Cinquante kilomètres dans une loge de théâtre et quatre-vingts dans un confessionnal. Car pour dire les choses simplement, faire les cent pas, c'était l'état naturel de Michka.

Imaginons que le comte ait obtenu pour eux une invitation à boire un verre chez Platonov, à dîner chez Petrovski et à danser chez la princesse Petrossian – Michka la déclinait invariablement au prétexte qu'il aurait déniché au fin fond d'une librairie un volume d'un certain Flammenhescher qu'il devait lire au plus vite de la première à la dernière page. Simplement, une fois seul, après avoir avalé les cinquante premières pages de la petite monographie de Herr Flammenhescher, Mikhaïl se redressait d'un bond et se mettait à faire les cent pas, manière d'exprimer son accord enthousiaste, ou son désaccord enragé, avec la thèse de l'auteur, son style, ou son usage de la ponctuation. Tant et si bien que lorsque le comte rentrait à deux heures du matin, si Michka n'avait pas dépassé la cinquantième page, il avait usé ses semelles davantage qu'un pèlerin sur les pas de saint Paul.

Qu'il prenne d'assaut une suite d'hôtel et use les moquettes n'était donc pas surprenant de la part de son vieil ami. Mais comme Michka venait d'obtenir un poste dans leur vieille université à Saint-Pétersbourg, le comte s'étonna de le voir apparaître si soudainement, et dans un tel état.

Après qu'ils se furent donné l'accolade, les deux hommes grimpèrent les cinq étages jusqu'au grenier. Ayant été averti de ce à quoi il devait s'attendre, Michka n'exprima aucune surprise en découvrant les nouveaux quartiers de son ami. En revanche, il s'arrêta devant le bureau à trois pieds et inclina la tête pour examiner une deuxième fois l'objet qui calait le meuble.

– Les *Essais* de Montaigne ?

– Oui, répondit le comte.

– J'en conclus qu'ils ne te convenaient pas.

– Bien au contraire. Je me suis dit qu'ils avaient l'épaisseur idéale. Mais dis-moi, mon ami, qu'est-ce qui t'amène ici à Moscou ?

– Théoriquement, Sasha, je suis ici pour aider à préparer le congrès inaugural de l'ARAP, qui doit se tenir en juin. Mais surtout...

Là, Michka plongeait la main dans le sac qu'il portait à l'épaule et en sortit une bouteille de vin avec deux clés croisées en relief au-dessus de l'étiquette.

– J'espère que je ne suis pas en retard.

Le comte prit la bouteille, passa le pouce sur la surface du symbole. Puis il secoua la tête avec un sourire exprimant une profonde émotion.

– Non, Michka. Comme toujours, tu es ponctuel.

Et il invita son ami à se faufiler entre ses chemises.



Tandis que le comte rinçait deux verres pris dans Madame l'ambassadrice, Michka inspecta le cabinet de lecture de son ami d'un regard plein de compassion. En effet, ces tables, ces fauteuils, ces *objets d'art**, il les reconnaissait tous. Et il savait pertinemment qu'ils avaient été arrachés aux salons des Heures dormantes pour rappeler un temps élyséen.

C'était, croyait-il se souvenir, en 1908 qu'Alexandre avait pris l'habitude de l'inviter à passer le mois de juillet aux Heures dormantes. Après avoir voyagé depuis Saint-Petersbourg dans des trains de plus en plus courts, ils arrivaient enfin à cette petite gare de la ligne secondaire au milieu des herbes hautes, où les attendait le carrosse à quatre chevaux des Rostov. Avec les bagages sur le toit, le cocher à l'intérieur de la voiture et Alexandre aux rênes, ils traversaient la campagne à bride abattue, saluant les jeunes paysannes avant de s'engouffrer dans l'allée de pommiers qui menait à la demeure familiale.

Pendant qu'ils ôtaient leurs manteaux dans le vestibule, les domestiques allaient déposer avec empressement leurs sacs dans les majestueuses chambres de l'aile est, équipées d'un cordon en velours qu'il suffisait de tirer pour se faire monter un verre de bière bien fraîche ou couler un bain chaud. Mais tout d'abord, les deux amis se rendaient dans le salon où la comtesse – assise devant cette même petite table décorée d'une pagode rouge – offrait le thé à quelque voisin de sang noble.

Invariablement vêtue de noir, la comtesse était de ces douairières dont l'indépendance d'esprit naturelle, l'autorité de l'âge et le désintérêt pour les tracasseries mineures faisaient d'elle l'alliée de toute jeune personne irrévérencieuse. Elle acceptait, ou plutôt elle appréciait que son petit-fils interrompe une conversation polie pour contester le pouvoir de l'Église ou de la classe dirigeante. Et lorsque son invité, devenu rouge pivoine, prenait la mouche, la comtesse

adressait un clin d'œil complice à Michka, comme s'ils livraient côte à côte bataille contre le décorum grossier et les attitudes dépassées de l'époque.

Après avoir présenté leurs respects à la comtesse, Michka et Alexandre sortaient sur la terrasse à la recherche d'Helena. Parfois, ils la trouvaient sous la pergola dominant les jardins, parfois sous l'orme ponctuant la boucle de la rivière ; mais toujours, elle relevait la tête de son livre en les entendant approcher et les accueillait avec un grand sourire – qui n'était pas sans rappeler celui saisi par l'auteur du portrait accroché au mur.

Alexandre n'était jamais aussi fantaisiste qu'en compagnie d'Helena, affirmant par exemple qu'ils avaient rencontré Tolstoï dans le train, ou bien qu'il avait décidé, après mûre réflexion, d'entrer au monastère et de faire vœu de silence. Là, tout de suite. Sans attendre. Enfin, dès qu'ils auraient fini de déjeuner.

– Tu penses vraiment que le silence te conviendrait ? demandait Helena.

– Autant que la surdité à Beethoven.

Alors, Helena jetait un regard amical à Michka, éclatait de rire puis, se tournant de nouveau vers son frère, lui demandait : « Que va-t-il advenir de toi, Alexandre ? »

Ils posaient tous la même question au comte. Helena, la comtesse, le grand-duc. *Que va-t-il advenir de toi, Alexandre ?* Mais ils la posaient de trois manières différentes.

Pour le grand-duc, la question ne pouvait être que rhétorique. À chaque bulletin semestriel catastrophique ou facture impayée, le grand-duc convoquait son filleul dans sa bibliothèque, lui lisait à voix haute le document en question, le laissait retomber sur le bureau, puis posait la fameuse question pour la forme, sachant pertinemment que la réponse, c'était la prison, la faillite, ou les deux.

Pour sa grand-mère, qui posait en général la question lorsque le comte avait dit quelque chose de particulièrement scandaleux, *Que va-t-il advenir de toi, Alexandre ?* signifiait à tous ceux à portée de voix qu'il était son préféré, et que ce n'était pas elle qui le mettrait au pas.

En revanche, lorsque Helena posait LA question, elle le faisait comme si la réponse était un véritable mystère. Comme si, malgré les études poussives et les manières désinvoltes de son frère, le monde n'avait pas encore deviné l'homme qu'il ne manquerait pas de devenir.

– Que va-t-il advenir de toi, Alexandre ? demandait Helena.

– *That is the question*, répondait le comte.

Puis il s'allongeait sur l'herbe et contemplait d'un air songeur les huit décrits par les lucioles, comme si lui aussi cherchait la réponse à cette énigme essentielle.

Oui, c'était des jours élyséens, songea Michka. Mais tout comme l'Élysée, ils appartenaient au passé. Au même monde que les gilets et les corsets, les quadrilles et le bésigue, le servage, les hommages et la pile d'icônes dans le coin. Ils appartenaient à une époque d'artifices subtils et de vile superstition – où une minorité privilégiée dégustait des côtelettes de veau tandis que la majorité ignorante souffrait.

Eux aussi appartiennent à ce monde, songea Michka en détachant ses yeux du portrait d'Helena pour examiner les romans du ^{XIX}^e siècle qui remplissaient la petite bibliothèque si familière. Toutes ces aventures et histoires d'amour racontées dans ces styles fantaisistes que son vieil ami admirait tant. À cet instant, ses yeux tombèrent sur un véritable artefact posé tout en haut du meuble dans son cadre long et étroit – la photo en noir et blanc des hommes qui avaient signé le traité de Portsmouth mettant un terme à la guerre russo-japonaise.

Michka prit la photo et examina les visages sobres et confiants. Posant de manière formelle, les délégués japonais et russes arboraient tous le col blanc, la moustache, le nœud papillon et l'expression assurée de ceux qui sont convaincus d'avoir accompli de grandes choses – après avoir, d'un trait de stylo, mis un terme à la guerre que leurs semblables avaient eux-mêmes déclenchée. Et là, légèrement décalé à gauche par rapport au centre, se tenait le grand-duc en personne, l'envoyé spécial de la cour du tsar.

Ce fut aux Heures dormantes que Michka assista à la vieille tradition des Rostov – celle de se rassembler pour le dixième anniversaire de la mort de l'un des membres de la famille et de boire un verre de châteauneuf-du-pape. Le comte et lui étaient arrivés depuis deux jours lorsque les invités commencèrent à affluer. À quatre heures de l'après-midi, l'allée était bordée de cabriolets, landaus, troïkas et calèches venus de Moscou, de Saint-Petersbourg et des districts voisins. Et lorsque la famille se rassembla dans le vestibule à cinq heures, ce fut le grand-duc qui eut l'honneur de lever le premier verre à la mémoire des parents du comte, morts à quelques heures d'intervalle l'un de l'autre.

Quelle figure impressionnante que le grand-duc ! Né pour ainsi dire en habits de cérémonie, il s'asseyait rarement, ne buvait jamais, et était mort à cheval le 21 septembre 1912 – il y avait précisément dix ans de cela.

– C'était un grand monsieur.

Pivotant sur ses talons, Michka découvrit le comte à côté de lui avec deux verres de bordeaux à la main. « Un homme d'une autre époque », ajouta Michka sur un ton non dénué de révérence, avant de replacer la photo sur son étagère. Alors la bouteille fut ouverte, le vin versé, et les deux amis levèrent bien haut leurs verres.



– C’est un beau groupe que nous avons rassemblé, Sasha...

Après avoir porté un toast au grand-duc et s’être remémoré les jours passés, les vieux amis s’intéressaient maintenant à l’imminent congrès de l’ARAP, en d’autres termes l’Association russe des auteurs prolétariens.

– Ce sera une assemblée extraordinaire. Une assemblée extraordinaire pour une époque extraordinaire. Akhmatova, Boulgakov, Maïakovski, Mandelstam – des écrivains qui hier encore n’auraient pas pu déjeuner à la même table sans craindre d’être arrêtés – seront là. Certes, au fil des ans, ils ont défendu des styles divergents, mais en juin, ils seront réunis pour forger *novaiïa poesia*, une nouvelle poésie. Une poésie universelle, Sasha. Qui n’hésite pas et qui n’a pas besoin de faire des courbettes. Qui se donne pour objet l’esprit humain, et pour muse l’avenir !

Juste avant de prononcer son premier « Qui », Michka s’était mis debout d’un bond et arpentait à présent le petit cabinet de lecture du comte d’un bout à l’autre, comme s’il était en train de formuler ses idées dans l’intimité de son propre appartement.

– Tu te souviens sans doute de ce livre du Danois Thomsen...

(Le comte ne se souvenait pas de ce livre du Danois Thomsen. Mais il hésitait tout autant à interrompre Mikhaïl sur ses pieds que Vivaldi à son violon.)

– En tant qu’archéologue, lorsque Thomsen divisa l’histoire de l’humanité entre âge de la pierre, du bronze et du fer, il le fit tout naturellement en se fondant sur les outils physiques qui définissent chaque époque. Mais quid du développement spirituel de l’humanité ? Et de son développement moral ? Crois-moi, ils ont progressé dans le même sens. À l’âge de la pierre, l’homme des cavernes avait les idées aussi rudimentaires que sa massue, aussi basiques que le silex d’où il tirait des étincelles. À l’âge du bronze, lorsque quelques petits malins découvrirent la science de la métallurgie, combien de temps leur fallut-il pour fabriquer des pièces, des couronnes, des épées ? Cette trinité impie à laquelle l’homme du peuple s’est ensuite retrouvé asservi pendant mille ans.

Michka se tut un instant, les yeux au plafond, avant de reprendre.

– Ensuite vint l’âge du fer – et avec lui la machine à vapeur, la presse, le fusil. Une trinité complètement différente, en effet. Car si ces outils ont été mis au point par la bourgeoisie afin de servir ses propres intérêts, c’est à travers la machine à vapeur, la presse et le fusil que le prolétariat a commencé à se libérer de l’exploitation, de l’ignorance et de la tyrannie.

Michka commenta cette trajectoire historique – ou peut-être ses propres tournures de phrase – d'un signe de tête appréciatif.

– Eh bien, cher ami, nous conviendrons je pense qu'un nouvel âge a commencé : l'âge de l'acier. Nous avons maintenant la capacité de construire des centrales électriques, des gratte-ciel, des avions.

Puis, se tournant vers le comte :

– Tu as vu la tour Choukhov ?

Le comte répondit que non.

– C'est un bien bel objet, Sasha. Une spirale en acier de deux cents mètres de haut depuis laquelle nous diffusons les toutes dernières nouvelles et informations – mais également, eh oui, les mélodies sentimentales de ton cher Tchaïkovski – jusque dans chaque foyer, dans un rayon de cent soixante-dix kilomètres. Et à chaque fois, la morale russe progresse au même rythme que ces avancées. Il se peut que nous assistions de notre vivant à la fin de l'ignorance, de l'oppression et à l'avènement de la fraternité des hommes.

Michka fit une pause, agita la main en l'air.

– Mais quid de la poésie ? me demanderas-tu. Quid de la parole écrite ? Eh bien, je peux t'assurer qu'elle aussi progresse. Façonnée autrefois dans le bronze et le fer, elle l'est à présent dans l'acier. Notre poésie, ce n'est plus l'art des quatrains, dactyles et tropes compliqués. C'est l'art de l'action. Un art qui va traverser les continents et transmettre la musique aux étoiles !

Si le comte avait entendu par hasard un tel discours de la bouche d'un étudiant dans un café, il aurait peut-être relevé, l'œil taquin, qu'un poète ne pouvait visiblement plus se contenter d'écrire des vers. Qu'à présent une œuvre poétique devait être rattachée à une école dotée de son propre manifeste et revendiquer son droit à exister au moyen de la première personne du pluriel et du futur, avec des questions rhétoriques, des majuscules et une armée de points d'exclamation ! Et surtout, elle devait être *noviia*.

Mais comme il a été dit, telles auraient été les pensées du comte s'il avait entendu quelqu'un *d'autre* parler. Le discours venant de Michka, le comte se sentit rempli de joie.

Car il est vrai qu'un homme peut se trouver profondément déphasé par rapport à son époque. Il peut être né dans une ville célèbre pour sa culture singulière et, pourtant, ces mêmes habitudes, modes et idées qui distinguent sa cité aux yeux du monde ne voudront rien dire pour lui. Il avancera dans la vie en posant autour de lui le regard perdu de celui qui ne comprend ni les inclinations ni les aspirations de ses semblables.

Pour un tel homme, aucune chance de succès amoureux ou professionnel – ce sont là les privilèges des hommes en phase avec

leur époque. Resteront à notre homme deux options : braire comme un âne ou trouver le réconfort dans des livres oubliés dénichés dans des librairies oubliées. Et lorsque son colocataire rentrera en titubant à deux heures du matin, il n'aura d'autre choix que d'écouter dans une perplexité silencieuse le récit des tout derniers drames des salons de la ville.

Tel avait été le sort de Michka pratiquement sa vie entière.

Pourtant, il arrive que les événements se déroulent d'une telle façon que, du jour au lendemain, l'homme déphasé se retrouve où il faut, quand il faut. Les modes et les attitudes qui lui paraissaient si étrangères sont brusquement balayées et supplantées par des modes et des attitudes en parfaite harmonie avec ses sentiments les plus profonds. Alors, tel un marin solitaire qui aurait dérivé pendant des années sur un océan hostile, une nuit en se réveillant, il découvre au-dessus de sa tête des constellations familières.

Et quand ceci se produit – cet alignement extraordinaire des étoiles –, l'homme qui était depuis si longtemps en décalage avec son époque éprouve une lucidité suprême. Brusquement, tout ce qui est passé s'organise en une suite d'événements inéluctables, et tout ce qui va se révéler revêt une sonorité et une rationalité limpides.

Lorsque la pendule qui sonnait deux fois sonna les douze coups de midi, même Michka ne refusa pas un deuxième verre de vin. Ils portèrent alors des toasts non seulement au grand-duc, mais aussi à Helena et à la comtesse, à la Russie et aux Heures dormantes, à ceux qui faisaient des poèmes, à ceux qui faisaient les cent pas, et à toutes les autres nobles facettes de la vie auxquelles ils pouvaient penser.

Avènement

Un soir de la fin décembre, alors qu'il traversait le hall en direction du Piazza, le comte sentit nettement une bouffée d'air glacé, bien qu'il se trouvât à cinquante mètres de la sortie la plus proche. Elle le frôla avec toute la fraîcheur et la clarté d'une nuit d'hiver étoilée. Il s'arrêta, regarda autour de lui et comprit que ce courant d'air provenait... du vestiaire. Que Tania, l'employée, avait abandonné. Si bien qu'après un regard à droite et un regard à gauche le comte s'introduisit dans les lieux.

Au cours des minutes précédentes, il y avait eu une telle affluence de convives arrivant pour le dîner que l'air hivernal ne s'était pas encore évaporé des étoffes de leurs manteaux. Il y avait ici la capote d'un soldat aux épaules recouvertes d'une fine couche de neige ; là, toujours humide, la veste en laine d'un bureaucrate ; et là encore, un manteau en vison noir avec col en hermine (ou zibeline peut-être) qui appartenait selon toutes probabilités à la maîtresse d'un commissaire.

Approchant une manche de son visage, le comte détecta une odeur de feu de bois et un soupçon d'eau de Cologne* orientale. La jeune beauté, sortie de quelque élégante demeure sur le boulevard Petrovski, était arrivée à l'hôtel à bord d'une automobile aussi noire que son manteau. Ou peut-être avait-elle choisi de descendre à pied la rue Tverskaïa, où se tenait la statue de Pouchkine, pensive mais inébranlable sous la neige fraîche. Mieux encore, elle était venue en traîneau, au son des sabots des chevaux sur les pavés et du claquement du fouet assorti au *Hue !* du cocher.

C'était ainsi que le comte et sa sœur bravaient le froid le soir de Noël. Après avoir promis à leur grand-mère de rentrer avant minuit, les deux jeunes gens partaient en troïka dans le froid piquant de la nuit pour rendre visite à leurs voisins. Avec le comte aux rênes et une fourrure de loup sur les jambes, ils coupaient à travers près jusqu'à la route du village. Là, le comte demandait : « Par qui commençons-nous ? Par les Bobrinski ? Ou par les Davidov ? »

Mais qu'ils se risquent chez les uns ou les autres, ou tout à fait ailleurs, il y aurait toujours un festin, un feu, des bras ouverts. Des robes de couleurs vives, des visages rougis et des oncles sentimentaux aux yeux larmoyants portant des toasts sous les regards curieux des enfants qui épiaient depuis l'escalier. Et de la musique : des chansons à vous faire vider votre verre et vous dresser d'un coup, à vous faire

sauter en l'air et atterrir d'une façon qui démentirait votre âge, valser et tourbillonner sur vous-même du salon à la salle de bal, du ciel à la terre, jusqu'à en perdre tous vos repères.

À l'approche de minuit, après leur deuxième ou troisième visite, les jeunes Rostov cherchaient en titubant leur traîneau. Leurs rires résonnaient sous les étoiles et leurs pas décrivaient de grandes courbes recoupant les lignes bien droites qu'ils avaient tracées à leur arrivée – tant et si bien qu'au matin leurs hôtes découvraient dans la neige une immense clé de *sol* transcrite par leurs bottes.

De retour dans la troïka, ils traversaient la campagne au grand galop, coupaient par le village de Petrovskoïe où, non loin des murs du monastère, se dressait l'église de l'Ascension. Érigé en 1814 en l'honneur de la défaite de Napoléon, le campanile de l'église avait pour seul rival celui de la tour d'Ivan le Terrible au Kremlin. Ses vingt cloches avaient été forgées à partir de canons abandonnés par l'Usurpateur lors de sa retraite, si bien que chaque son de cloche semblait dire : « Longue vie à la Russie ! Longue vie au tsar ! »

Mais lorsqu'ils arrivaient au virage où le comte faisait normalement claquer les rênes afin que les chevaux accélèrent, Helena posait la main sur son bras pour lui suggérer de ralentir – car minuit venait de sonner et, deux kilomètres derrière eux, les cloches de l'Ascension avaient commencé à se balancer, leurs carillons cascadeant sur la terre gelée en cantiques sacrés. Et entre deux hymnes, si vous prêtiez bien l'oreille, par-dessus le halètement des chevaux, par-dessus le sifflement du vent, vous pouviez entendre les cloches de Saint-Michel, distantes de près de vingt kilomètres, puis les cloches de Sainte-Sophie, plus loin encore, qui s'appelaient les unes les autres comme des oies survolant un étang au crépuscule.

Les cloches de l'Ascension...

Quand le comte était passé par Petrovskoïe en 1918 lors de son retour précipité de Paris, il était tombé sur un rassemblement de paysans attroupés dans un silence consterné devant les murs du monastère. La cavalerie rouge, semblait-il, était arrivée le matin avec une caravane de chariots vides. Sur les instructions de leur jeune capitaine, un groupe de Cosaques avaient escaladé le campanile et descendu les cloches une par une. Quand le moment était venu de soulever la grosse cloche, un deuxième groupe de Cosaques avait été dépêché jusqu'en haut de l'escalier. La vieille géante avait été décrochée, passée par-dessus la balustrade et lancée dans le vide, pour atterrir après un saut périlleux dans la poussière avec un grand bruit sourd.

Lorsque l'abbé avait surgi du monastère pour affronter le capitaine – et exiger au nom du Seigneur qu'ils cessent immédiatement leurs profanations –, le Cosaque, appuyé contre un poteau, avait allumé une

cigarette.

– Rendons à César ce qui appartient à César, avait-il dit, et à Dieu ce qui appartient à Dieu.

Sur ces mots, il avait ordonné à ses hommes de hisser l'abbé jusqu'au sommet du beffroi et de le jeter depuis le clocher dans les bras de son Créateur.

Les cloches de l'église de l'Ascension avaient vraisemblablement été réclamées par les bolcheviques pour servir à la fabrication de pièces d'artillerie, façon de les renvoyer au royaume d'où elles venaient. Même si, pour ce qu'en savait le comte, les canons récupérés après la retraite de Napoléon pour fabriquer les cloches de l'Ascension avaient peut-être été fabriqués par les Français à partir des cloches de La Rochelle ; lesquelles provenaient de tromblons anglais saisis pendant la guerre de Trente Ans. De cloches en canons et vice versa, jusqu'à la fin des temps. Tel est le sort du minerai de fer.

– Monsieur le comte ?

Tiré de sa rêverie, le comte découvrit Tania sur le seuil de la porte.

– De la zibeline, à mon avis, dit le comte en lâchant la manche. Oui, très certainement de la zibeline.



Décembre au Piazza...

Depuis le jour où le Metropol avait ouvert ses portes, c'était le Piazza qui donnait aux yeux du bon peuple de Moscou le ton de la saison. En effet, l'après-midi du 1^{er} décembre à cinq heures, la salle était déjà décorée en prévision des fêtes. Des guirlandes à feuillage vert et baies rouges étaient accrochées à la fontaine. Des chapelets de lumières tombaient des balcons. Quant aux fêtards, ils arrivaient de l'autre bout de Moscou, si nombreux qu'à huit heures, lorsque l'orchestre attaquait sa première chanson festive, toutes les tables étaient occupées. À neuf heures, les serveurs allaient chercher des chaises dans les couloirs pour que les retardataires puissent s'installer, le bras posé sur l'épaule d'un ami. Et au milieu de chacune des tables – qu'elle soit occupée par des puissants ou des humbles – se trouvait un plat de caviar, le génie de ce mets délicat étant qu'il peut être apprécié autant au gramme qu'au kilo.

Ce fut donc avec une pointe de déception que le comte, pénétrant dans le Piazza ce 21 décembre, découvrit une salle sans guirlandes, des balustrades nues, une estrade occupée par un unique joueur d'accordéon et des tables aux deux tiers vides.

Mais comme le savent tous les enfants, le rythme de la saison doit résonner de l'intérieur. Et Nina était là, installée à sa table habituelle

près de la fontaine, en robe jaune vif et la taille ceinte d'un ruban vert foncé.

– Joyeux Noël, lui dit le comte en inclinant la tête.

Nina se leva et fit la révérence.

– Joyeuses fêtes, monsieur.

Une fois qu'ils furent installés avec leur serviette sur les genoux, Nina expliqua que comme elle retrouvait son père pour dîner un peu plus tard, elle avait pris la liberté de commander elle-même un hors-d'œuvre.

– Très bonne idée, commenta le comte.

À ce moment-là, le Fou apparut avec une petite tour de boules glacées.

– Les hors-d'œuvre ?

– *Oui**, répondit Nina.

Le Fou posa le plat devant Nina avec un sourire mystérieux, puis se tourna vers le comte pour lui demander s'il souhaitait voir le menu (comme s'il ne le connaissait pas par cœur !).

– Non, merci, mon brave. Un verre de champagne et une cuillère, ce sera tout.

Méthodique pour toutes les affaires sérieuses, Nina mangea sa glace une saveur après l'autre, de la plus claire à la plus foncée. Ainsi, après avoir expédié la vanille à la française, elle s'attaquait maintenant à une boule de citron parfaitement assortie à sa robe.

– Alors, dit le comte, tu as hâte de retourner chez toi ?

– Oui, je suis contente de revoir tout le monde, répondit la fillette. Mais à notre retour à Moscou en janvier, je vais devoir commencer l'école.

– L'idée n'a pas l'air de t'enchanter.

– Je crains que ça ne soit affreusement ennuyeux, reconnut-elle, avec tous ces enfants partout.

Le comte hocha gravement la tête, façon de confirmer la présence indiscutable d'enfants dans l'école. Puis, tout en plongeant sa propre cuillère dans la boule de fraise, il fit remarquer que lui-même avait beaucoup aimé l'école.

– C'est ce que tous les gens me disent.

– J'ai adoré lire l'*Odyssée* et l'*Énéide* ; et j'y ai rencontré certains de mes meilleurs amis...

– Je sais, je sais, rétorqua-t-elle, les yeux au plafond. Les gens me disent tous la même chose.

– Parfois, les gens disent tous la même chose parce que c'est vrai.

– Parfois, les gens te disent tous la même chose parce que ce sont des personnes comme les autres. Mais pourquoi est-ce qu'il faudrait les

écouter, toutes ces personnes-là ? Elles ont écrit l'*Odyssée* ? L'*Énéide* ? Bien sûr que non. Conclusion : la seule différence entre toutes ces personnes et personne, c'est le nombre de chaussures.

Le comte aurait peut-être dû en rester là. Mais il détestait l'idée que sa jeune amie débute sa scolarité à Moscou avec un point de vue aussi désespérant. Tandis qu'elle entamait la boule violet foncé (parfum myrtille sans doute), il se demanda comment lui expliquer clairement les vertus de vraies études.

– L'école présente certes des aspects ingrats, concéda-t-il, mais je pense que tu finiras par te rendre compte, pour ta plus grande joie, que cette expérience aura élargi tes horizons.

Nina leva la tête.

– Qu'est-ce que ça veut dire ?

– Qu'est-ce que ça veut dire quoi ?

– « Élargir tes horizons ».

Son affirmation lui avait paru tellement évidente que le comte n'avait pas préparé d'explication de texte. Si bien qu'avant de répondre il fit signe au Fou de lui apporter un autre verre de champagne. Depuis des siècles, on utilise le champagne pour baptiser un navire ou lancer des festivités nuptiales, parce que cette boisson est intrinsèquement festive, se dit-on. Or si l'on y a recours au commencement de ces entreprises périlleuses, c'est en réalité parce qu'elle a une capacité extraordinaire à renforcer votre détermination. Une fois son verre posé devant lui, le comte prit une gorgée suffisante pour lui chatouiller les sinus.

– Par élargir tes horizons, je veux dire que cette instruction te donnera une idée de l'étendue du monde, de ses merveilles, de ses multiples et divers modes de vie.

– Voyager, ça ne serait pas plus efficace pour ça ?

– Voyager ?

– Nous parlons bien d'horizon ? De cette ligne horizontale à la limite de ce qu'on peut voir ? Plutôt que de m'asseoir bien sagement sur le banc d'une école, ne vaudrait-il pas mieux marcher vers un véritable horizon, afin de voir ce qu'il y a au-delà ? C'est ce qu'a fait Marco Polo en allant en Chine. Ce qu'a fait Christophe Colomb en allant en Amérique. Et Pierre le Grand en voyageant dans toute l'Europe *incognito* !

Nina s'interrompit, le temps de prendre une grosse bouchée de la glace au chocolat. Puis, comme le comte semblait sur le point de répondre, elle agita sa cuillère pour lui signaler qu'elle n'avait pas fini. Il attendit patiemment qu'elle avale.

– Hier soir, mon père m'a emmenée voir *Shéhérazade*.

– Ah, fit le comte (ravi de ce changement de sujet). Rimski-Korsakov

au sommet de son art.

– Peut-être. Qu'est-ce que j'en sais ? Ce que je veux dire, c'est que d'après le programme, l'œuvre se proposait d'« enchanter » le public avec « le monde des Mille et Une Nuits ».

– Le royaume d'Aladin et la lampe magique, commenta le comte avec un sourire.

– Exactement. Et d'ailleurs, tous les spectateurs semblaient véritablement enchantés.

– Eh bien, tu vois !

– Pourtant, pas un seul n'a l'intention d'aller en Arabie – alors que c'est là que se trouve la lampe !

Par quelque extraordinaire complot du destin, au moment précis où Nina prononçait ces paroles, l'accordéoniste termina un vieil air populaire et le public dispersé se mit à applaudir. Nina se rassit en adressant des signes des deux mains aux autres clients, comme si leur ovation venait confirmer son idée.

On reconnaît le bon joueur d'échecs à sa façon de sacrifier son roi lorsqu'il constate que la défaite est inévitable, indépendamment du nombre de coups qu'il reste à jouer.

– Comment était ton hors-d'œuvre ? demanda donc le comte.

– Excellent.

L'accordéoniste se mit à jouer une petite mélodie enjouée rappelant un chant de Noël anglais. Prenant cela comme un signal qui lui aurait été adressé, le comte annonça qu'il souhaitait porter un toast.

– L'une des tristes mais inévitables vérités de la vie est qu'à mesure que nous vieillissons notre cercle social se rétrécit. Soit que nous ayons de plus en plus d'habitudes, ou de moins en moins de vigueur, nous nous retrouvons brusquement avec pour seule compagnie quelques visages familiers. Alors je considère avoir eu une chance extraordinaire à ce stade de ma vie d'avoir rencontré une amie aussi précieuse.

Sur ce, le comte plongea la main dans sa poche et en sortit un cadeau qu'il présenta à Nina.

– Voici un petit quelque chose dont j'ai fait grand usage à ton âge. Que cet objet t'aide à passer le cap jusqu'à tes voyages *incognito*.

Nina sourit d'une façon qui suggérait (sans véritablement convaincre) qu'il n'aurait vraiment pas dû. Défaisant l'emballage, elle découvrit les jumelles de théâtre hexagonales de la comtesse Rostov.

– Elles appartenaient à ma grand-mère, expliqua le comte.

Pour la première fois depuis leur rencontre, Nina resta muette. Elle fit tourner les petites jumelles dans ses mains, admirant les parties en nacre et le raffinement des garnitures en laiton. Puis elle les approcha de ses yeux et examina lentement la salle.

– Tu me connais mieux que personne, dit-elle enfin. Je les garderai précieusement jusqu'à ma mort.

Qu'elle n'ait pas pensé à lui apporter un cadeau parut au comte parfaitement compréhensible. Après tout, elle n'était qu'une enfant ; et lui-même avait incontestablement passé l'âge des surprises.

– Il se fait tard. Je ne voudrais pas que tu fasses attendre ton père.

– Oui, répondit-elle d'un ton plein de regret. Il est temps que je parte.

Puis elle jeta un coup d'œil en direction du serveur, levant la main comme pour demander l'addition. Mais lorsque l'homme arriva à leur table, ce n'était pas l'addition qu'il apportait, mais une grande boîte jaune avec un ruban vert foncé.

– Tiens, dit Nina, un petit quelque chose pour toi. Mais tu dois promettre de ne pas l'ouvrir avant les douze coups de minuit.

Après que Nina eut quitté le Piazza pour rejoindre son père, l'intention du comte avait été de régler l'addition, de passer au Boyarski (pour une côtelette de mouton aux fines herbes), puis d'attendre, retiré dans son cabinet de lecture en compagnie d'un verre de porto, les douze coups de minuit. Mais l'accordéoniste entama un deuxième chant de Noël, et l'attention du comte fut attirée vers la table voisine, où un jeune homme paraissait plongé dans les premiers instants de la découverte amoureuse.

Il y avait fort à parier que le jeune homme à la moustache naissante avait admiré l'intelligence affûtée et la mine sérieuse de sa camarade étudiante repérée dans un amphithéâtre. Il avait fini par trouver le courage de l'inviter à prendre un verre, peut-être sous le prétexte de discuter d'une question d'intérêt idéologique. Maintenant, elle se trouvait là, assise en face de lui au Piazza, à regarder autour d'elle sans un sourire ni une parole.

Pour rompre le silence, le jeune homme fit une remarque sur l'imminente conférence pour l'unification des républiques soviétiques – une manœuvre raisonnable étant donné le sérieux évident de la demoiselle. Forcément, elle avait des idées sur le sujet ; et à mesure qu'elle développait son opinion à propos de la question transcaucasienne, la conversation prit une teneur résolument technique. Qui plus est, le jeune homme, qui avait adopté une expression aussi sérieuse que celle de sa compagne, se trouvait clairement dépassé. S'il se risquait à exprimer sa propre opinion, il apparaîtrait presque inévitablement comme un poseur, quelqu'un dont les connaissances sur les questions cruciales du moment étaient insuffisantes. À partir de là, les choses ne pourraient qu'empirer, et il

finirait la soirée en traînant derrière lui ses espoirs comme un enfant puni remonte dans sa chambre en traînant derrière lui son ours en peluche qui cogne les marches avec un bruit sourd.

Or, au moment même où la demoiselle l'invitait à faire part de ses pensées sur le sujet, l'accordéoniste entama un petit air aux accents espagnols. La musique devait avoir touché un point sensible car, laissant sa question en suspens, elle se tourna vers le musicien en se demandant tout haut d'où venait cette mélodie.

– De *Casse-Noisette*, répondit le jeune homme sans réfléchir.

– *Casse-Noisette*... répéta-t-elle.

Vu la sobriété qui dominait son visage, il était difficile de savoir ce qu'elle pensait de cette musique venue d'une autre époque. En tout état de cause, plus d'un vétéran aurait conseillé au jeune homme de faire preuve de prudence – d'attendre de voir ce à quoi elle associait cette musique. Or il agit, avec hardiesse de surcroît.

– Quand j'étais petit, ma grand-mère m'y emmenait tous les ans.

La demoiselle se retourna vers lui.

– Certains jugeront sans doute cette musique sentimentale, poursuivit-il, mais je n'ai jamais raté une seule représentation du ballet quand on le donnait en décembre, même s'il fallait que j'y aille seul.

Bravo, mon garçon.

Le visage de la jeune fille s'adoucit nettement et son regard prit une expression de vague intérêt – sa nouvelle connaissance avait révélé un aspect inattendu, quelque chose de pur, de sincère et d'assumé. Les lèvres entrouvertes, elle se prépara à poser une question...

– Êtes-vous prêts à commander ?

C'était le Fou, penché au-dessus de leur table.

Bien sûr que non, ils ne sont pas prêts à commander, faillit crier le comte. N'importe quel imbécile le verrait !

Si le jeune homme avait été malin, il aurait envoyé promener le Fou et invité la demoiselle à poser sa question. Mais il prit docilement le menu. Peut-être s'imaginait-il que le plat parfait s'imposerait à son regard et se signifierait clairement. Or pour un jeune homme désireux d'impressionner une jeune femme, le menu du Piazza était aussi traître que les eaux du détroit de Messine, avec à gauche Scylla, c'est-à-dire des plats bon marché dont le choix risquait de suggérer radinerie et manque de flair ; et à droite Charybde, en l'occurrence des mets raffinés susceptibles de vider votre portefeuille et de vous donner des airs prétentieux. Le regard du jeune homme fit l'aller-retour entre ces deux dangers diamétralement opposés. C'est alors que, dans un coup de génie, il commanda le ragoût letton.

D'un prix raisonnable, ce plat traditionnel composé de porc,

d'oignons et d'abricots était tout aussi raisonnablement exotique ; de plus, il rappelait d'une certaine manière ce monde de grand-mères et de vacances et de mélodies sentimentales dont ils avaient commencé à parler avant d'être interrompus de cette façon si grossière.

– Je prendrai la même chose, décida notre sérieuse demoiselle.

La même chose !

Puis elle jeta à son nouvel ami plein d'espoir un regard contenant cette nuance de tendresse que Natasha manifestait pour Pierre dans *Guerre et Paix* à la fin du volume II.

– Et souhaitez-vous du vin pour accompagner votre ragoût ? demanda le Fou.

Après quelques hésitations, le jeune homme prit la carte des vins d'une main incertaine. Il se trouvait peut-être bien pour la première fois de sa vie à commander une bouteille de vin. En plus de tout ignorer des mérites supérieurs du millésime 1900 par rapport au 1901, il n'aurait pas su distinguer un bourgogne d'un bordeaux.

Après avoir accordé une petite minute au jeune homme pour réfléchir à son choix, le Fou se pencha en avant et, avec un sourire condescendant, pointa le doigt vers la liste des vins.

– Peut-être le rioja.

Le rioja ? C'était là un vin tout aussi adverse au ragoût qu'Achille à Hector. Il massacrerait le plat d'un coup à la tête et le traînerait derrière son char pour tester la force d'âme des Troyens. Ajoutons qu'il coûterait trois fois plus que ce que le jeune homme pouvait se permettre.

Consterné, le comte se fit la réflexion que rien ne pouvait remplacer l'expérience. Le serveur s'était vu offrir une magnifique occasion de se montrer utile. En recommandant un vin approprié, il aurait du même coup mis un jeune homme à l'aise, parfait un repas et œuvré en faveur de l'amour. Or, soit par manque de subtilité, soit par manque de jugeote, le Fou avait non seulement failli à sa mission, mais également acculé son client. Le jeune homme, de toute évidence incertain de la décision à prendre et convaincu que le restaurant tout entier l'observait, était sur le point d'accepter la suggestion du Fou.

– Si je puis me permettre, dit soudain le comte, avec un ragoût letton, vous ne trouverez pas meilleur accompagnement qu'une bouteille de ce mukuzani.

Le comte se pencha alors vers leur table en imitant le geste parfait d'Andreï et désigna le vin en question sur la liste. Qu'il ne coûte qu'une fraction de ce que coûtait le rioja n'avait pas besoin d'être discuté entre gentlemen. Le comte se contenta donc de remarquer :

– Les Géorgiens font pousser leurs raisins dans l'espoir qu'un jour il puisse accompagner un tel ragoût.

Le jeune homme échangea avec sa compagne un bref regard disant « Qui est cet excentrique ? ». Puis il se tourna vers le Fou.

– Une bouteille de mukuzani.

– Fort bien, répondit le Fou.

Quelques minutes plus tard, le vin avait été présenté et servi, et la demoiselle demanda à son compagnon de lui parler de sa grand-mère. Pendant ce temps, le comte, renonçant pour sa part à l'idée d'une côtelette aux fines herbes au Boyarski, demandait à Petya de monter le cadeau de Nina dans sa chambre, puis commandait le ragoût letton et une bouteille de mukuzani.

Et en effet, exactement comme il l'avait prédit, c'était le plat idéal pour la saison. Les oignons caramélisés à cœur, le porc braisé à feu doux et les abricots passés quelques secondes à la vapeur, les trois ingrédients composaient ensemble un mélange sucré et fumé évoquant simultanément le confort d'une taverne nichée sous la neige et le tintement d'un tambourin tzigane.

Au moment où le comte portait son verre à ses lèvres, les jeunes gens croisèrent son regard et levèrent les leurs dans un geste de gratitude et d'accord parfait. Puis ils reprirent leur conversation, à présent tellement intime qu'elle était couverte par le son de l'accordéon.

Amour naissant, songea le comte avec un sourire. Il n'y a là rien de *novaïa*.

– Vous désirez autre chose ?

C'était le Fou s'adressant au comte. Ce dernier réfléchit une seconde, puis demanda une boule – une seule – de glace à la vanille.



Dans le hall, le comte remarqua quatre hommes en tenue de soirée qui entraient dans l'hôtel avec des étuis en cuir noir, sans aucun doute l'un des quatuors à cordes qui jouaient de temps à autre dans les salles à manger privées des étages supérieurs.

Trois des musiciens avaient tout l'air de jouer ensemble depuis le ^{XIX^e} siècle, à en juger par leurs cheveux blancs et leur air de professionnels las. En revanche, le second violon se distinguait des autres, car il avait tout au plus vingt-deux ans et son pas conservait une certaine légèreté. Il fallut que le quatuor s'approche de l'ascenseur pour que le comte le reconnaisse.

Il n'avait pas vu Nikolai Petrov depuis 1914 – ce dernier n'était alors qu'un gamin de treize ans. Et après toutes ces années, le comte n'aurait peut-être pas reconnu le musicien sans ce sourire humble – une caractéristique de la lignée Petrov depuis plusieurs générations.

– Nikolaï ?

Au son de sa voix, les quatre musiciens se retournèrent et posèrent sur lui un regard curieux.

– Alexandre Ilitch... ? demanda le prince.

– C'est bien moi.

Le prince fit signe à ses collègues de ne pas l'attendre, puis adressa au comte le sourire familial.

– Je suis content de te voir, Alexandre.

– Moi aussi.

Ils restèrent silencieux quelques secondes, puis le regard étonné du prince se fit curieux.

– C'est... de la glace ?

– Pardon ? Oh ! Oui. Mais ce n'est pas pour moi.

Le prince fit un signe de tête perplexe, sans aucun autre commentaire.

– Dis-moi, fit le comte timidement, tu as eu des nouvelles de Dimitri ?

– Je crois qu'il est en Suisse.

– Ah, répondit le comte en souriant. L'air le plus pur d'Europe.

Le prince haussa les épaules, comme pour signifier qu'il avait entendu dire la même chose, mais aurait été incapable de se prononcer à titre personnel.

– La dernière fois que je t'ai vu, poursuivit le comte, tu jouais Bach lors de l'un des dîners de ta grand-mère.

Dans un éclat de rire, le prince souleva son étui.

– On va dire que je continue à jouer Bach à des dîners.

Puis il fit un geste en direction de l'ascenseur et ajouta, sur un ton empreint d'une tendresse évidente :

– C'était Sergei Eisenov.

– Pas possible !

Au début du siècle, Sergei Eisenov donnait des leçons de musique à la moitié des garçons du boulevard Petrovski.

– Ce n'est pas facile pour des gens comme nous de trouver du travail, expliqua le prince. Mais Sergei fait appel à moi quand il le peut.

Le comte avait tant de questions à poser. Les autres membres de la famille Petrov se trouvaient-ils encore à Moscou ? Sa grand-mère était-elle vivante ? Habitait-il toujours dans cette merveilleuse demeure de la place Pouchkine ? Hélas tous deux se trouvaient au beau milieu d'un hall d'hôtel, entourés d'hommes et de femmes – certains en habits de soirée – qui montaient vers les étages.

– Ils vont se demander où je suis passé, dit le prince.

– En effet. Bien sûr. Je ne voulais pas te retarder.

Le prince fit un signe d'assentiment, se dirigea vers l'escalier, puis se retourna.

– Nous revenons jouer ici samedi soir, annonça-t-il. Peut-être pourrions-nous nous retrouver après pour prendre un verre.

– J'en serais très heureux, dit le comte¹.

Lorsque le comte arriva au cinquième étage, il fit claquer sa langue trois fois, puis entra dans sa chambre, dont il laissa la porte entrouverte. Le cadeau de Nina était posé sur la table, là où Petya l'avait laissé. Le comte prit le paquet sous son bras, passa dans son cabinet de lecture en se faufilant entre ses chemises, posa le cadeau sur la table de sa grand-mère et le bol de glace fondue par terre. Alors qu'il se versait un verre de porto, une ombre argentée ondula autour de ses pieds et s'approcha du bol.

– Joyeuses fêtes, Herr Drosselmeyer.

– Miaou, répondit le chat.

D'après la pendule à double sonnerie, il n'était que onze heures du soir. Si bien que, son verre de porto dans une main et *Un chant de Noël* de Dickens dans l'autre, le comte s'enfonça dans son fauteuil et attendit sagement les douze coups de minuit. Certes, s'asseoir dans un fauteuil et lire un roman, même de saison, requiert un certain degré de discipline quand un cadeau joliment enveloppé se trouve à portée de main et que votre seul témoin est un chat borgne. Mais c'était une discipline que le comte avait acquise enfant lorsque, les jours précédant Noël, il passait devant les portes closes du salon avec le regard imperturbable d'un garde de Buckingham Palace.

La maîtrise de soi dont faisait preuve le jeune comte ne provenait pas d'une admiration précoce pour le régime militaire ni d'une adhésion moralisatrice aux règles de la maisonnée. À dix ans, le comte n'était clairement ni moralisateur ni soumis (ainsi que pouvaient l'attester une cohorte de précepteurs, gouvernantes et agents de police). Non, si le comte maîtrisait l'art de passer devant les portes closes du salon sans s'arrêter, c'était parce que l'expérience lui avait appris qu'il s'agissait là du meilleur moyen de savourer Noël dans toute sa magnificence.

En effet, la veille de Noël, lorsque son père donnait enfin le signal et qu'Helena et lui étaient autorisés à ouvrir les portes, ils découvraient le sapin haut de plus de trois mètres entièrement illuminé et toutes les étagères décorées de guirlandes. Les bols d'oranges de Séville et les bonbons aux couleurs vives de Vienne. Et, caché quelque part sous le sapin, le fameux cadeau surprise – peut-être une épée en bois pour défendre les remparts, ou bien une lanterne avec laquelle explorer la tombe d'une momie.

La magie de Noël est telle quand vous êtes enfant, songea le comte avec une pointe de nostalgie, qu'un seul cadeau peut vous procurer des heures et des heures d'aventure sans même avoir besoin de sortir de chez vous.

Drosselmeyer, qui s'était réfugié sur l'autre fauteuil et se léchait les pattes, tourna brusquement son œil unique vers la porte du placard, ses petites oreilles dressées. Il avait dû entendre le ronronnement des rouages de la pendule, car une seconde plus tard le premier coup de minuit sonnait.

Le comte posa son livre et son porto à côté de lui, installa le paquet de Nina sur ses genoux, prêt à défaire le nœud vert foncé, et compta les coups de l'horloge. Au douzième seulement, il tira sur les deux bouts du ruban.

– Alors, d'après vous, *mein Herr* ? Serait-ce un chapeau élégant ?

Le chat leva la tête vers le comte et, par égard pour la saison, se mit à ronronner. Le comte répondit d'un signe de tête, avant de soulever avec précaution le couvercle... découvrant ainsi un autre paquet dans un emballage jaune avec un ruban vert foncé.

Il mit de côté la boîte vide, fit un nouveau signe de tête au chat, défit le nœud du deuxième paquet, souleva le deuxième couvercle... découvrant ainsi un troisième paquet. Docilement, il répéta les mêmes gestes – défaire le nœud, soulever le couvercle – pour les trois paquets suivants, jusqu'à se retrouver avec un cadeau de la taille d'une boîte d'allumettes. Mais cette fois-ci, quand il défit le nœud et souleva le couvercle, il trouva, lové douillettement à l'intérieur et attaché avec un bout de ruban vert foncé, le passe de Nina ouvrant les portes de l'hôtel.

En se mettant au lit à minuit et quart avec son Dickens, le comte s'était dit qu'il ne lirait pas plus de deux paragraphes avant d'éteindre la lumière. En fait, il se retrouva à poursuivre sa lecture avec le plus grand intérêt.

Il était arrivé au moment de l'histoire où Scrooge se retrouve entraîné par le joyeux géant, l'Esprit des Noëls présents. Quand le comte était petit, on lui avait lu *Un chant de Noël* au moins trois fois. Si bien qu'il se souvenait parfaitement du passage où Scrooge et son guide arrivent dans la maison du neveu de Scrooge, où se déroule une fête très joyeuse ; tout comme il se souvenait de celui où ils découvrent l'humble, mais non moins sincère fête chez les Cratchit. En revanche, il avait complètement oublié qu'en sortant de chez les Cratchit le deuxième Esprit avait entraîné Scrooge tout à fait en dehors de la ville de Londres, jusqu'à une lande sinistre et déserte où une famille de mineurs fêtait Noël dans sa mesure délabrée près de la mine ; puis jusqu'à un phare au sommet d'un rocher où, au milieu du

rugissement des vagues, deux gardiens aux visages taillés à la serpe chantaient des chants de Noël, les mains jointes ; et de là, l'Esprit avait entraîné Scrooge de plus en plus loin, bravant l'obscurité rugissante de la mer déchaînée, jusqu'à atterrir sur le pont d'un navire dont tous les occupants, bons ou méchants, avaient une pensée affectueuse pour leur famille et échangeaient des paroles amicales avec leurs collègues matelots.

Sait-on jamais.

Peut-être le comte fut-il ému par ces figures lointaines partageant un moment festif malgré une vie de dur labeur sous des climats inhospitaliers. Ou peut-être par le spectacle, aperçu un peu plus tôt dans la soirée, d'un jeune couple entamant une relation amoureuse selon des codes anciens. Ou encore par cette rencontre inattendue avec Nikolaï qui, malgré ses origines, semblait trouver sa place dans la nouvelle Russie. Ou bien par ce bonheur inespéré qu'était son amitié avec Nina. Quelle qu'en fût la cause, lorsque le comte referma le livre et éteignit la lumière, il s'endormit avec un immense sentiment de bien-être.

Mais si l'Esprit des Noëls à venir était brusquement apparu et avait réveillé le comte pour lui montrer quelques images de l'avenir, il aurait vu que son sentiment de bien-être était prématuré. Car moins de quatre ans plus tard, après avoir de nouveau scrupuleusement attendu les douze coups de minuit de la pendule à double sonnerie et revêtu sa plus belle veste, Alexandre Ilitch Rostov grimperait jusqu'au toit de l'hôtel Metropol et s'approcherait hardiment du bord avec l'idée de se jeter dans le vide.

Notes

1. Parmi tout ce que l'on peut lire en littérature européenne, les noms de personnages de romans russes sont notoirement difficiles. Non contents d'avoir recours à des noms de baptême et des noms de famille, nous autres Russes manifestons un goût marqué pour les titres honorifiques, les patronymes, et toute une panoplie de diminutifs – si bien qu'un seul et même personnage d'un de nos romans peut se voir désigner de quatre manières différentes en autant de pages. Comme si les choses n'étaient pas assez compliquées, nos plus grands auteurs semblent, que ce soit par sens profond des traditions ou manque total d'imagination, se limiter à l'usage de trente prénoms. Il est impossible de lire un roman de Tolstoï, Dostoïevski ou Tourgueniev sans tomber sur une Anna, un Andreï ou un Alexandre. C'est donc avec une certaine nervosité que le lecteur occidental rencontre un nouveau personnage de roman russe – sachant qu'au cas peu probable où ce personnage précis jouerait un rôle important dans les chapitres à venir il doit prendre le temps de mémoriser son nom.

Pour cette raison, j'estime de mon devoir de vous informer dès à présent que si le prince Nikolai Petrov a bien accepté d'aller prendre un verre avec le comte samedi soir, il n'honorera pas le rendez-vous.

En effet, à minuit, lorsque le quatuor aura fini son concert, le jeune prince Nikolai boutonnera son manteau, enroulera son écharpe autour de son cou et rentrera à pied dans sa résidence familiale de la place Pouchkine. Inutile de vous dire que quand il arrivera à minuit et demi, il n'y aura aucun valet pour l'accueillir. Son violon à la main, il montera l'escalier vers la chambre du deuxième étage qui a été laissée à sa disposition.

Bien que la maison paraisse vide, au premier étage Nikolai tombera sur deux des nouveaux résidents en train de fumer des cigarettes. Il reconnaîtra l'un d'eux comme étant la dame d'une quarantaine d'années qui occupe à présent la chambre d'enfants. L'autre est un conducteur d'autobus qui vit avec ses quatre enfants dans le boudoir de sa mère. Le prince leur souhaitera une bonne nuit avec le sourire humble de la famille, mais aucun ne lui répondra. En arrivant au deuxième, il comprendra leur froideur et ne pourra pas leur en tenir rigueur. Car debout dans le couloir l'attendent trois hommes de la Tcheka venus fouiller sa chambre.

En les voyant, le prince Nikolai ne créera pas d'incident, pas plus qu'il ne protestera inutilement. Après tout, c'est la troisième fois en six mois qu'ils fouillent sa chambre, et il reconnaît même l'un d'eux. Alors, habitué à la procédure et fatigué après une longue journée, il leur adressera le même sourire humble, les fera entrer et s'installera à

la petite table près de la fenêtre tandis qu'ils s'affaireront.

Le prince n'a rien à cacher. Âgé d'à peine seize ans lorsque le palais de l'Hermitage a été pris, il n'a jamais lu un tract ni éprouvé le moindre ressentiment. Si on lui demandait de jouer l'hymne impérial, sa mémoire lui ferait défaut. Il comprend même la logique qu'il y a à partager son immense et prestigieuse demeure. Avec sa mère et ses sœurs à Paris, ses grands-parents morts, les domestiques éparpillés aux quatre vents, qu'allait-il faire de trente pièces ? Tout ce qu'il lui fallait, c'était un lit, une cuvette pour se laver et la possibilité de travailler.

Mais à deux heures du matin, le prince sera réveillé par une bourrade de l'officier responsable des opérations, qui tiendra dans ses mains un manuel – une grammaire latine datant des années de Nikolai au lycée impérial.

– C'est à toi ?

Inutile de mentir.

– Oui, répondra-t-il. J'ai été élève à l'académie.

L'officier ouvrira le livre ; et là, sur la page de garde, l'air royal et sage, apparaîtra un portrait du tsar Nicolas II – dont la possession est un délit. Le prince ne pourra pas s'empêcher de rire, après tout le mal qu'il s'est donné pour retirer portraits, couronnes et insignes royaux de sa chambre.

Le capitaine détachera la page du manuel avec la lame d'un couteau. Il inscrira au dos la date et le lieu et fera signer le tout par le prince.

Le prince sera emmené à la Loubianka, où il sera retenu pendant plusieurs jours et interrogé au sujet de ses convictions. Le cinquième jour, tout compte fait, le sort l'épargnera. En effet, il ne sera pas emmené discrètement dans la cour pour y être collé dos au mur, pas plus qu'il ne sera expédié en Sibérie. Il se verra simplement infliger ce que l'on appelle la Moins Six : la sanction administrative qui permet d'aller partout en Russie à votre guise, tant que vous ne posez pas le pied à Moscou, à Saint-Pétersbourg, à Kiev, à Kharkov, à Ekaterinbourg et à Tbilissi – c'est-à-dire les six plus grandes villes du pays.

C'est à environ soixante-dix kilomètres de Moscou, à Touchkovo, que le jeune prince reprendra sa vie ; et dans une large part il le fera sans haine, sans indignation, sans nostalgie. Dans sa nouvelle ville, l'herbe continue de croître, les arbres fruitiers de fleurir, et les jeunes filles de devenir femmes. De plus, en raison de son isolement, il ne saura heureusement pas qu'un an après sa propre condamnation un trio d'hommes de la Tcheka attendra son vieux professeur dans le petit appartement que celui-ci occupe avec sa femme vieillissante. Ils le traîneront devant une troïka de juges, et ce qui scellera son sort et l'enverra aux camps sera la preuve qu'à de multiples occasions il aura

embauché pour jouer dans son quatuor Nikolai Petrov, un ci-devant, et ce en dépit d'une interdiction stricte.

Mais après avoir dit que vous n'avez pas besoin de vous embêter à retenir le nom du prince Petrov, je me dois de souligner que malgré la brièveté de son apparition dans le prochain chapitre, l'homme au visage rond et à la calvitie naissante est quelqu'un dont vous devriez vous souvenir, car des années plus tard il jouera un rôle capital dans l'issue de cette histoire.

LIVRE DEUX



1923

Une actrice, une apparition, des abeilles

Le 21 juin après-midi à cinq heures, le comte, debout devant son placard, la main posée sur son blazer gris, hésita. Dans quelques minutes, il se dirigerait vers le salon du barbier pour son rendez-vous hebdomadaire, puis retrouverait au Chaliapine Michka, qui porterait certainement la même veste marron qu'il mettait depuis 1913. Si bien que le blazer gris paraissait être le choix qui convenait le mieux en matière de tenue. Du moins tant que vous oubliez qu'il s'agissait en quelque sorte d'un anniversaire – car cela faisait exactement un an que le comte n'avait pas posé le pied à l'extérieur de l'hôtel Metropol.

Mais comment fêter un tel anniversaire ? Et d'abord, fallait-il le fêter ? Une assignation à domicile est une violation claire et nette de votre liberté, certes, mais cela se veut également une humiliation. Si bien que la fierté et le bon sens vous commanderaient plutôt de ne pas marquer l'occasion.

Pourtant...

Même l'homme plongé dans les circonstances les plus éprouvantes – le naufragé, le prisonnier, par exemple – trouvera le moyen de repérer soigneusement le passage d'une année. Toutes les merveilleuses modulations des saisons et les pittoresques festivités ponctuant le cours d'une année normale auront beau avoir été remplacées par la tyrannie de jours impossibles à différencier, celui qui se trouve dans ce genre de situations gravera toujours ses trois cent soixante-cinq marques sur un morceau de bois, quand il ne les trace pas sur les murs de sa cellule.

Pourquoi se donne-t-il tant de mal pour marquer le passage du temps ? Alors qu'on serait tenté de penser qu'il devrait être le dernier pour qui la chose compterait. Eh bien, tout d'abord, cela lui procure l'occasion de réfléchir à l'inévitable marche en avant du monde qu'il a laissé derrière lui : *Ah oui, maintenant Aliocha arrive certainement à grimper sur l'arbre dans la cour ; et Vania doit être entré au lycée ; et Nadia, cette chère Nadia, approche de l'âge où une jeune fille se marie...*

Tout aussi important est le fait qu'en tenant compte scrupuleusement des jours qui passent l'homme isolé remarque qu'il a

enduré une année de souffrances, y a survécu, l'a vaincue. Qu'il ait trouvé la force de persévérer grâce à une détermination inlassable ou par la vertu d'un optimisme téméraire, ces trois cent soixante-cinq marques attestent sa ténacité à toute épreuve. Après tout, si l'attention se mesure en minutes et la discipline en heures, alors la ténacité doit se mesurer en années. Ou encore, si les spéculations philosophiques ne sont pas de votre goût, disons simplement que le sage fête ce qu'il peut.

C'est ainsi que le comte enfila sa plus belle veste de smoking (taillée sur mesure à Paris dans un velours bordeaux) et se dirigea vers le rez-de-chaussée.

En arrivant à la réception, son regard fut attiré par une silhouette svelte qui entraînait dans l'hôtel. Comme d'ailleurs tous les regards de ceux présents sur les lieux. Avec ses sourcils arqués et ses cheveux châtons, la jeune femme de vingt-cinq ans environ était indéniablement d'une grande beauté. Elle s'approcha de la réception d'une démarche gaie et assurée, comme si elle n'était pas plus consciente de la présence des immenses plumes de son chapeau que de celle des grooms portant péniblement ses bagages derrière elle. Mais ce qui lui assurait d'être naturellement au centre de l'attention, c'était les deux barzoïs qu'elle tenait en laisse.

Le comte vit immédiatement qu'il s'agissait de spécimens exceptionnels. Leurs robes argentées, leurs flancs creux, leurs sens en alerte – ces chiens avaient été élevés pour forcer les proies par une journée froide du mois d'octobre, talonnés par un groupe de chasseurs. Et à la fin de la journée ? Ils étaient faits pour rester assis aux pieds de leur maître, devant la cheminée, dans un manoir – pas pour servir d'accessoire à une beauté svelte dans le grand hall d'un hôtel...

Cette injustice n'avait pas échappé aux chiens. Tandis que leur maîtresse s'adressait à Arkady, ils tirèrent sur leur laisse, reniflant le sol à la recherche de repères familiers.

– Stop ! ordonna la beauté svelte d'une voix étonnamment rauque.

Puis elle donna un coup sec d'une manière indiquant qu'elle n'entretenait pas plus de liens familiers avec les chiens au bout de ses lisses qu'avec les oiseaux sur son chapeau.

Le comte commenta la situation d'un mouvement de tête. Mais en se tournant, il remarqua avec un certain amusement une ombre fluette passer tout d'un coup d'un fauteuil à un palmier en pot. Il s'agissait du maréchal Koutouzov en personne, qui prenait position en hauteur pour estimer les forces de ses ennemis. Lorsque les chiens tournèrent la tête à l'unisson, les oreilles dressées, le chat borgne se cacha derrière le tronc du palmier. Puis, s'étant assuré que les chiens étaient bien attachés, il sauta par terre et, sans même se donner la peine de

faire le gros dos, ouvrit ses petites mâchoires et se mit à souffler.

Poussant des aboiements enragés, les chiens bondirent et arrachèrent leur maîtresse au comptoir de la réception tandis que le stylo du Registre tombait par terre.

– Oh là ! cria la créature. Oh là !

Visiblement peu familiers du langage utilisé en équitation, les chiens bondirent de nouveau, se libérèrent et se précipitèrent sur leur proie.

En un éclair, Koutouzov avait filé. Après s'être glissé sous la haie de fauteuils côté ouest, le chat borgne piqua un sprint en direction de la porte, comme pour s'échapper par la rue. Les chiens donnèrent la chasse sans une seconde d'hésitation. Optant pour la tactique de la tenaille, ils se divisèrent au niveau des palmiers et poursuivirent le chat des deux côtés des fauteuils dans l'espoir de lui couper la route devant la porte. Un lampadaire qui bloquait le chemin du premier chien se retrouva par terre dans une gerbe d'étincelles tandis qu'un cendrier sur pied qui bloquait le deuxième chien tombait, soulevant un nuage de poussière.

Mais juste au moment où les chiens resserraient les rangs, Koutouzov, qui comme son homonyme avait l'avantage d'être en terrain connu, changea brusquement de direction. Virant au niveau d'une table basse, il fila se réfugier sous la haie de fauteuils côté est, puis se sauva par l'escalier.

Il ne fallut que quelques secondes aux barzoïs pour reconnaître la tactique du chat, mais si l'attention se mesure en minutes, la discipline en heures et la ténacité en années, la conquête du champ de bataille, elle, se mesure en fractions de secondes. Les chiens se rendirent compte que le chat avait opéré un changement de direction à l'exact endroit où l'immense tapis d'Orient du hall s'arrêtait. Emportés par leur élan, ils dérapèrent sur le sol en marbre pour s'écraser contre les bagages d'un client qui arrivait.

Avec un avantage de trente mètres sur ses adversaires, Koutouzov grimpa en quelques bonds les premières marches de l'escalier, s'arrêta un instant pour admirer son œuvre, puis disparut.

Vous pourriez reprocher à un chien de manger sans grâce, ou de manifester un enthousiasme déplacé pour ce jeu qui consiste à rapporter un bâton, mais vous ne pourrez jamais l'accuser d'abandonner tout espoir. Le chat avait une avance décisive et connaissait le moindre recoin des étages supérieurs de l'hôtel, mais une fois leur équilibre retrouvé, les chiens donnèrent la charge dans un bel ensemble, fermement déterminés à monter l'escalier.

Or l'hôtel Metropol n'était pas un terrain de chasse. C'était par excellence un lieu de résidence, une oasis dédiée au repos. Raison

pour laquelle le comte, avec un petit mouvement de la langue, siffla un *sol* majeur crescendo. Alors les chiens abandonnèrent la poursuite et se mirent à décrire des cercles au pied de l'escalier. Le comte émit deux autres sifflements rapprochés et les chiens, se résignant à la défaite, rejoignirent le comte au petit trot et vinrent s'asseoir à ses pieds.

– Alors, les chiens, dit-il en les grattouillant derrière les oreilles, vous venez d'où comme ça ?

– Ouaf, répondirent les chiens.

– Ah, commenta le comte. Très bel endroit.

Après qu'elle eut lissé sa jupe et redressé son chapeau, la beauté svelte traversa le hall d'un pas gracieux pour accoster le comte. Juchée sur ses talons hauts, elle le regardait droit dans les yeux. Se retrouvant tout près d'elle, le comte constata qu'elle était plus belle encore qu'il le pensait – et plus hautaine. Sa sympathie persista néanmoins à le porter tout naturellement vers les chiens.

– Merci, dit la beauté svelte (avec un sourire persuadé de pouvoir, comme la belle Hélène dans le *Faust* de Marlowe, lancer aux flots des milliers de navires). J'ai bien peur qu'ils soient très mal élevés.

– Au contraire, répliqua le comte, ces chiens me paraissent parfaitement bien élevés.

La créature tenta un sourire plus convaincant.

– Ce que je veux dire, c'est qu'ils sont indisciplinés.

– Oui, indisciplinés peut-être. Mais ça, c'est l'affaire du dresseur, pas de l'éleveur.

La créature étudia le comte. Celui-ci remarqua alors que les accents circonflexes au-dessus de ses sourcils ressemblaient étrangement au *marcato* porté sur certaines partitions musicales – pour indiquer que le passage doit être joué un peu plus fort. Ceci allait sans doute de pair avec le goût prononcé de la créature pour l'autorité et la voix rauque qui en résultait. Mais alors que le comte arrivait à cette conclusion, la créature arrivait à la sienne. Et se dispensa donc de tout effort pour charmer.

– Le dressage semble effectivement éclipser d'une certaine façon la manière dont on a été élevé, déclara-t-elle d'un ton acerbe. Pour cette raison précise, je suis d'avis que même les chiens les mieux élevés doivent être tenus le plus court possible.

– Conclusion tout à fait compréhensible, répliqua le comte. Mais je suis d'avis que les chiens les mieux élevés doivent être tenus par les mains les plus sûres.



Une heure plus tard, les cheveux fraîchement coupés et le menton rasé de près, le comte fit son entrée au Chaliapine, où il choisit une table dans un angle en attendant l'arrivée de Michka, à Moscou pour le congrès inaugural de l'ARAP.

C'est uniquement en s'installant qu'il s'aperçut que la beauté svelte, à présent en robe longue bleue, était assise sur la banquette juste en face de la sienne. Elle avait décidé d'épargner aux clients du bar le spectacle de ses tentatives pour maîtriser ses chiens, et avait amené à la place un type au visage poupin et à la calvitie naissante qui paraissait tout aussi naturellement dévoué qu'un brave toutou. Alors que le comte souriait en pensant à cette comparaison, il croisa le regard de la créature. Naturellement, les deux adultes réagirent comme s'ils ne s'étaient pas vus, l'une en se tournant vers son toutou, l'autre vers la porte. La chance voulut que Michka arrive à cet instant-là – arborant une veste toute neuve et une barbe soignée.

Le comte s'approcha pour enlacer son ami. Puis, plutôt que de reprendre sa place, il offrit la banquette à Michka – manœuvre tout à la fois courtoise et opportune, car elle lui permettait de tourner le dos à la créature.

– Alors, dit le comte en frappant des mains, que commandons-nous, ami ? Du champagne ? Un château-d'Yquem ? Du caviar bélouga avant de souper ?

Mais Michka fit non de la tête et commanda une bière en expliquant qu'il ne pouvait finalement pas rester dîner.

Bien entendu, le comte fut déçu. Après une petite enquête discrète, il avait appris que le plat du jour du Boyarski était du canard rôti – parfait pour être partagé par deux vieux amis. En outre, Andreï avait promis de mettre de côté un grand cru qui non seulement accompagnerait très bien le canard, mais en plus fournirait un prétexte imparable pour raconter à nouveau cette triste soirée où le comte s'était fait enfermer dans la cave des Rothschild avec la jeune baronne...

Malgré sa déception, le comte devina, en voyant trépigner son vieil ami, que celui-ci avait lui-même quelque chose à raconter. Alors, dès que leurs bières furent servies, le comte demanda si les travaux du congrès avançaient. Après s'être désaltéré, Michka indiqua d'un hochement de tête que c'était bien là le sujet du moment – celui qui bientôt passionnerait la Russie, voire le monde entier.

– Personne pour bavarder aujourd'hui, Sasha. Personne pour somnoler ou tripoter ses crayons. Partout, ce n'était que des mains qui travaillaient.

Le fait de proposer à Michka de prendre la banquette avait été un geste gracieux et opportun, qui offrait de surcroît l'avantage de le forcer à rester assis. S'il n'avait pas été coincé derrière la table, il se

serait certainement mis debout et aurait fait les cent pas devant le bar. Mais au fait, à quoi travaillaient donc toutes ces mains au congrès ? Pour autant que le comte pouvait en juger, il s'agissait de préparer des « Déclarations d'intention », des « Proclamations d'allégeance » et des « Déclarations de solidarité ». En effet, les membres de l'Association russe des auteurs prolétariens n'hésitaient pas à proclamer leur solidarité. Ils l'exprimaient non seulement à l'égard de leurs camarades écrivains, éditeurs et journalistes, mais aussi à l'égard des maçons, des dockers, des soudeurs et des riveurs, et même des balayeurs¹.

Pour plus de réalisme, Michka voulut se mettre debout sur la banquette, renversant sa bière au passage. Il se contenta donc de déclamer, assis et le doigt en l'air :

*Alors, j'éclaire de toutes mes forces,
Et à nouveau le jour carillonne.
Luire toujours,
Luire partout
Jusqu'au tréfonds des jours,
Luire –
Un point c'est tout !
Voilà notre mot d'ordre
À moi
Et au soleil² !*

Naturellement, le poème de Maïakovski avait été suivi d'un tonnerre d'applaudissements et d'un crépitement de verres brisés. Mais alors que le calme était revenu et que tout le monde se préparait à attaquer son poulet, un certain Zelinski s'était mis debout sur sa chaise.

– Car évidemment, il faut que Zelinski se fasse entendre, marmonna Michka. Comme si lui, il pouvait se mesurer à Maïakovski. Comme s'il pouvait se mesurer à une bouteille de lait.

Michka reprit de la bière.

– Tu te souviens de Zelinski. Non ? Celui qui était à la fac en même temps que nous, mais en première année ? Qui portait un monocle en 1916 et une casquette de marin l'année suivante ? Bref, tu vois le genre, Sasha – le type qui veut toujours avoir les mains sur le volant. À la fin du dîner, mettons que vous êtes deux à vous attarder à table, histoire de poursuivre une discussion commencée plus tôt dans la journée – eh bien voilà Zelinski qui se pointe pour vous dire qu'il connaît l'endroit idéal où poursuivre votre conversation. Et sans avoir le temps de dire ouf, vous vous retrouvez à dix autour d'une toute petite table dans un café en sous-sol. Vous vous apprêtez à vous asseoir, et il pose la main sur votre épaule pour vous poster chacun à

un bout opposé de la table. Et quand quelqu'un demande au serveur du pain, lui, Zelenski, a une meilleure idée. C'est ici qu'ils font les meilleurs zavitouchkis de Moscou, d'après lui. Et sans vous laisser le temps de réagir, il est déjà là en train de claquer des doigts.

À cet instant, Michka claqua trois fois des doigts de manière si ostensible que le comte fut obligé de freiner d'un signe de la main Audrius, lequel, toujours aussi attentif, avait déjà traversé la moitié de la salle.

– Quant à ses idées ! poursuivit Michka sur un ton de dédain. Il enchaîne les déclarations, comme s'il était en position d'éclairer qui que ce soit en matière de poésie. Et qu'a-t-il à dire à la jeune personne impressionnable assise à côté de lui ? Que tous les poètes doivent s'incliner devant le haïku. *S'incliner devant le haïku !* Non mais, tu imagines ?

– En ce qui me concerne, commenta le comte, je suis ravi qu'Homère ne soit pas né au Japon.

Michka le fixa quelques instants, avant d'éclater de rire.

– Oui ! s'exclama-t-il en tapant du plat de la main sur la table et en essuyant une larme. Ravi qu'Homère ne soit pas né au Japon ! Celle-là, il faudra que je m'en souviennne la prochaine fois que je vois Katerina.

Et il sourit à cette perspective.

– Katerina ? s'étonna le comte.

Michka tendit l'air de rien la main vers sa bière.

– Katerina Litvinova. Je ne t'en avais jamais parlé ? Une jeune et talentueuse poétesse de Kiev – en deuxième année à l'université. Nous siégeons au même comité.

Michka inclina la tête en arrière pour avaler sa bière. Le comte se pencha en arrière pour sourire à son compagnon – maintenant, il comprenait tout.

Une nouvelle veste, une barbe soignée...

Une discussion commencée plus tôt dans la journée et reprise après le dîner...

Et un Zelinski qui, après avoir traîné tout le monde dans son bar préféré, installe notre jeune poétesse impressionnable vers un bout de la table et notre Michka vers l'autre...

Tout en écoutant Michka lui raconter la soirée de la veille, le comte fut bien forcé de remarquer l'ironie de la situation : pendant toutes ces années où ils avaient occupé cette chambre au-dessus de la cordonnerie, c'était Michka qui ne sortait jamais, et le comte qui, après s'être excusé de ne pouvoir lui tenir compagnie pour le dîner, rentrait des heures plus tard avec des histoires de toasts joyeux, de tête-à-tête animés et de sorties improvisées dans des cafés éclairés aux

chandelles.

Le comte prit-il plaisir à entendre le récit des aventures nocturnes de Michka ? Bien sûr que oui. Surtout en apprenant qu'à la fin de la soirée, au moment où le groupe s'apprêtait à monter dans trois fiacres différents, Michka avait signalé à Zelinski qu'il avait oublié son chapeau ; et comme Zelinski courait récupérer ledit couvre-chef, Katerina de Kiev, se penchant par la fenêtre, avait dit : *Tiens, Mikhaïl Fiodorovitch, pourquoi ne ferais-tu pas le trajet avec nous...*

Oui, le comte savoura l'escapade romantique de son vieil ami ; ce qui ne veut pas dire qu'il ne ressentit pas une pointe de jalousie.

Une demi-heure plus tard, après avoir encouragé Michka à aller participer à une discussion sur l'avenir du mètre (à laquelle selon toute probabilité Katerina de Kiev assisterait), le comte, visiblement voué à manger son canard tout seul, prit la direction du Boyarski. Mais alors qu'il quittait le bar, Audrius lui fit un signe.

– On m'a demandé de vous faire passer ceci, expliqua-t-il à voix basse en faisant glisser un bout de papier plié sur le comptoir.

– Un message pour moi ? De la part de qui ?

– De Mlle Urbanova.

– Mlle Urbanova ?

– Anna Urbanova. La star de cinéma.

Le comte semblait toujours ne pas avoir compris, aussi le barman expliqua-t-il en haussant légèrement la voix :

– La personne qui était assise en face de vous.

– Ah oui. Merci.

Audrius regagna son poste, et le comte déplia le message, sur lequel était inscrite la demande suivante dans une écriture svelte :

*Merci de bien vouloir accorder une deuxième chance
à cette première impression.*

Suite 108.



Lorsque le comte frappa à la porte de la suite 108, ce fut une femme âgée qui lui ouvrit, l'air impatient.

– Oui ?

– Je suis Alexandre Rostov...

– On vous attend. Entrez. Mlle Urbanova vous rejoint dans un instant.

Instinctivement, le comte se préparait à faire à la femme une remarque spirituelle sur le temps, mais lorsqu'il entra, elle sortit et ferma la porte, le laissant seul dans le vestibule.

Décorée dans le style d'un palais vénitien, la suite 108 était l'une des plus raffinées de l'étage, et le fait que les infatigables rédacteurs de directives s'étaient enfin installés au Kremlin lui avait réussi. Elle était composée d'un grand salon flanqué de part et d'autre d'une chambre et d'un petit salon. Au plafond, des figures allégoriques qui vous contemplaient depuis les cieux. Sur une petite table très ornée trônaient deux immenses compositions florales, l'une d'arums et l'autre de roses à longues tiges. Si l'extravagance définissait les deux compositions, la dysharmonie de leurs couleurs suggérait qu'il s'agissait de cadeaux d'admirateurs rivaux. On était libre d'imaginer ce qu'un troisième admirateur se serait senti obligé d'envoyer...

– J'arrive tout de suite, dit une voix depuis la chambre.

– Prenez votre temps, répliqua le comte.

Au son de sa voix, des cliquetis de griffes sur le parquet se firent entendre et les barzoïs apparurent.

– Salut, vous deux ! dit le comte en les grattouillant derrière les oreilles.

Ayant présenté leurs respects, les chiens trottinèrent jusqu'aux fenêtres qui donnaient sur la place du Théâtre et posèrent leurs pattes sur les appuis afin de pouvoir observer le mouvement des voitures.

– Comte Rostov !

Le comte se tourna et découvrit l'actrice vêtue de sa troisième tenue de la journée : un pantalon blanc et un chemisier ivoire. Lui souriant comme une vieille connaissance, elle s'approcha, la main tendue.

– Je suis tellement contente que vous ayez pu venir.

– Tout le plaisir est pour moi, mademoiselle Urbanova.

– J'en doute. Mais je vous en prie, appelez-moi Anna.

Avant que le comte ait eu le temps de répondre, quelqu'un frappa à la porte.

– Ah, dit l'actrice. Nous y voilà.

Elle ouvrit la porte en grand et fit un pas de côté pour laisser passer Oleg, du room service, qui, en apercevant le comte, faillit percuter la table des bouquets rivaux avec son chariot.

– Peut-être par là, près de la fenêtre, suggéra l'actrice.

– Bien, mademoiselle Urbanova, dit Oleg qui, une fois son sang-froid recouvré, entreprit de dresser une table pour deux et d'allumer une bougie avant de s'éclipser.

L'actrice se tourna vers le comte.

– Vous avez dîné ? Je suis allée dans deux restaurants et un bar aujourd'hui, mais je n'ai rien mangé. Je meurs de faim. Vous voulez bien vous joindre à moi ?

– Certainement.

Le comte tira une chaise pour son hôtesse et s'installa en face d'elle,

avec la bougie entre eux deux. Les barzoïs tournèrent la tête vers lui. Sans doute aucun des chiens n'avait anticipé une telle scène. Mais comme tous deux avaient depuis longtemps perdu tout intérêt pour le cours capricieux des affaires des hommes, ils se remirent sur leurs quatre pattes et, sans un regard, regagnèrent le salon au petit trot.

L'actrice les observa qui s'éloignaient d'un air légèrement mélancolique.

– Je dois reconnaître que je n'aime pas beaucoup les chiens.

– Alors, pourquoi en avez-vous ?

– Ils m'ont été... offerts.

– Ah. Par un admirateur.

– Je me serais contentée d'un collier, commenta-t-elle.

Le comte lui rendit son sourire ironique.

– Bon, eh bien, reprit-elle. Voyons ce qu'on nous a servi.

L'actrice souleva le couvercle en argent du plat de service, révélant l'une des spécialités d'Émile : un bar rôti accompagné d'olives noires, de fenouil et de citron.

– Délicieux.

Impossible pour le comte de la contredire. Car en réglant son four à 230°, Émile s'assurait que la chair du poisson restait tendre, que le fenouil conservait son arôme et que les tranches de citron devenaient noires et croquantes.

– Vous disiez donc, deux restaurants et un bar sans pouvoir manger un morceau...

C'est en ces termes que le comte engagea la conversation, avec l'intention toute naturelle de laisser l'actrice raconter sa journée pendant qu'il lui garnissait son assiette. Mais avant qu'il ait pu lever un doigt, elle s'était emparée des couverts de service. Et tout en entamant le récit des obligations professionnelles qui l'avaient monopolisée tout l'après-midi, elle incisa le dos du poisson avec le bout de son couteau et fit des découpes diagonales au niveau de sa tête et de sa queue. Puis, glissant la fourchette entre l'épine dorsale du poisson et sa chair, elle leva adroitement le filet. En quelques mouvements précis, elle avait disposé le fenouil, les olives et recouvert le filet de tranches de citron caramélisé. Après qu'elle eut tendu au comte cette assiette préparée à la perfection, elle dégagea l'épine dorsale et mit dans sa propre assiette le deuxième filet et les accompagnements – opération qui ne lui prit pas plus d'une minute. Enfin, elle posa les couverts de service sur le plat et tourna les yeux vers la bouteille de vin.

Dieu du ciel ! songea le comte. Il avait été tellement absorbé par la technique de l'actrice qu'il en avait négligé ses propres devoirs. Se dressant dans un sursaut, il saisit la bouteille par le col.

– Vous permettez ?

– Merci.

Le comte servit le vin. Il s'agissait, remarqua-t-il, d'un Montrachet sec, un accompagnement parfait pour le bar d'Émile, de toute évidence choisi par Andreï. Le comte leva son verre.

– J'avoue que vous avez, dit-il à son hôtesse, découpé ce poisson d'une main de maître.

Elle éclata de rire.

– Serait-ce un compliment ?

– Bien sûr ! Du moins, ça se veut un compliment.

– En ce cas, merci. Mais je ne me laisserai pas impressionner. J'ai grandi dans un village au bord de la mer Noire, alors j'ai passé mon enfance à faire des nœuds et à découper des poissons.

– Manger du poisson tous les jours, il y a pire.

– C'est vrai. Mais quand on vit dans une cabane de pêcheur, en général on mange les invendus. Si bien que la plupart du temps, nous mangions des poissons plats et de la brème.

– Don de la mer.

– *Fond* de la mer.

Après avoir raconté ce souvenir désarmant, Anna Urbanova se mit brusquement à décrire comment, petite fille, elle échappait à la surveillance de sa mère pour aller rejoindre son père sur la plage et l'aider à réparer ses filets. Tout en l'écoutant, le comte fut bien forcé de reconnaître une nouvelle fois à quel point il convenait de ne pas juger trop vite.

Après tout, nos premières impressions, que nous apprennent-elles d'une personne aperçue une minute dans un hall d'hôtel ? J'irais plus loin : nos premières impressions nous apprennent-elles quelque chose ? Réponse : pas plus que ce qu'un accord nous apprend de Beethoven, ou un coup de pinceau de Botticelli. De par leur nature même, les êtres humains sont tellement capricieux, complexes et délicieusement contradictoires qu'ils méritent non seulement un examen de notre part, mais également un réexamen – ainsi que notre engagement ferme à réserver notre opinion tant que nous n'avons pas eu affaire à eux à des endroits et des moments aussi divers que possible.

Prenons l'exemple simple de la voix d'Anna Urbanova. Dans le hall de l'hôtel, au moment où l'actrice tentait de retenir ses chiens, sa voix rauque avait laissé l'impression d'une impérieuse demoiselle encline à crier. Soit. Mais ici, dans la suite 108, en compagnie de citrons caramélisés, d'un vin français et de souvenirs de la mer, sa voix se révélait être celle d'une femme que son métier autorisait rarement à profiter d'un peu de repos, et encore moins d'un dîner en bonne et due

forme.

En emplissant de nouveau leurs verres, le comte fut ramené brusquement à un souvenir d'enfance qui formait un écho parfait à leur conversation.

– J'ai passé une grande partie de ma jeunesse dans la province de Nijni-Novgorod, qui se trouve être la capitale mondiale de la pomme. À Nijni-Novgorod, il n'y a pas simplement des pommiers éparpillés dans la campagne, mais des forêts de pommiers – des forêts aussi sauvages et anciennes que la Russie elle-même – avec des pommes de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel, certaines de la taille d'une noix, d'autres grosses comme un boulet de canon.

– Je suppose que vous en avez mangé plus qu'à votre tour.

– Ça oui. Elles étaient cachées dans nos omelettes au petit déjeuner, elles nageaient dans nos soupes à midi et remplissaient nos faisans au dîner. Quand Noël arrivait, nous avions mangé toutes les variétés que les vergers pouvaient offrir.

Le comte s'apprêtait à porter un toast à son expérience exhaustive des pommes lorsqu'il se corrigea d'un geste du doigt.

– En fait, il y a une pomme que nous n'avons jamais mangée...

L'actrice leva un sourcil interrogateur.

– Laquelle ?

– Selon les croyances du coin, tout au fond de la forêt il existait un arbre aux pommes noires comme le charbon – et si vous trouviez l'arbre et mangiez de ses fruits, vous pouviez recommencer une nouvelle vie.

Le comte but alors une gorgée généreuse de Montrachet, content d'avoir fait remonter du passé cette petite histoire traditionnelle.

– Alors, vous le feriez ? demanda l'actrice.

– Je ferais quoi ?

– Si vous trouviez cette pomme cachée dans la forêt, vous croqueriez dedans ?

Le comte posa son verre sur la table.

– L'idée d'un nouveau départ a quelque chose d'attirant, dit-il ; mais comment pourrais-je renoncer aux souvenirs que j'ai de mon foyer, de ma sœur, de mes années d'études.

Puis, faisant un geste en direction de la table :

– Comment pourrais-je renoncer au souvenir de cette soirée ensemble ?

Alors Anna Urbanova ayant placé sa serviette sur son assiette, repoussa sa chaise, contourna la table, saisit le comte par le col et l'embrassa sur la bouche.

Depuis qu'il avait lu le message de Mlle Urbanova au Chaliapine, le

comte avait l'impression d'avoir toujours un temps de retard sur elle. La décontraction avec laquelle il avait été accueilli dans sa suite, le dîner aux chandelles, le découpage du poisson suivi des souvenirs d'enfance – ces événements, il n'en avait anticipé aucun. Et forcément, le baiser l'avait pris au dépourvu. À présent, la voilà qui entrait tranquillement dans sa chambre, déboutonnait son chemisier pour le laisser glisser par terre dans un chuintement soyeux.

Jeune homme, le comte s'était enorgueilli d'avoir toujours un temps d'avance. Arriver au moment opportun, prononcer les mots justes, anticiper les besoins de l'autre, voilà qui à ses yeux signalait l'homme bien élevé. Mais aujourd'hui, il se rendait compte qu'avoir un temps de retard présentait certains avantages.

Tout d'abord, c'était beaucoup moins éprouvant. Dans les affaires de cœur, pour toujours avoir un temps d'avance, une vigilance constante s'impose. Si vous voulez courtiser avec succès, il faut être attentif aux moindres paroles, aux moindres gestes et aux moindres regards de l'autre. L'affaire, en d'autres termes, est épuisante. En revanche, avoir un temps de retard, se laisser séduire, ma foi... pour cela il suffit de s'installer bien confortablement dans son fauteuil, un verre de vin à la main, et de répondre aux questions par la toute première pensée qui vous vient à l'esprit.

Étrangement, si le fait d'avoir un temps de retard était plus reposant qu'avoir un temps d'avance, c'était aussi plus excitant. Parce qu'il est détendu, celui qui a un temps de retard imagine que cette soirée en compagnie d'une nouvelle connaissance se déroulera comme toutes les autres – avec, après quelques paroles aimables, un bonsoir poli à la porte. Sauf qu'au milieu du repas, voici qu'arrivent un compliment inattendu, un frôlement de doigts sur votre main, un aveu tendre, un rire modeste. Et soudain un baiser.

Dès lors, les surprises ne feront qu'aller crescendo, de plus en plus saisissantes et variées. Par exemple, celui qui a toujours un temps de retard découvrira (alors que le chemisier glisse par terre) un dos aussi constellé de taches de rousseur que le ciel d'étoiles. Ou encore (après s'être modestement glissé sous les draps), il se retrouvera brusquement découvert, allongé sur le dos avec deux mains appuyées sur sa poitrine et deux lèvres fébriles collées à son oreille qui lui chuchotent ce qu'il faut faire. Cependant, s'il est vrai que chacune de ces surprises le plonge dans un état d'émerveillement renouvelé, aucune ne peut se mesurer au grand respect qu'il éprouve lorsque, à une heure du matin, une femme roulera sur le côté en lui déclarant d'une manière dénuée de toute ambiguïté : « En partant, surtout ferme bien les rideaux. »

Il va sans dire qu'après avoir ramassé ses vêtements le comte ferma docilement les rideaux. Qui plus est, il prit le temps, avant de gagner la porte sur la pointe des pieds, de ramasser le chemisier ivoire de

l'actrice et de le mettre sur son cintre. Après tout, ainsi que le comte l'avait fait remarquer quelques heures auparavant : les chiens les mieux élevés doivent être tenus par les mains les plus sûres.



Le cliquetis de la porte qui se ferme derrière vous...

Le comte doutait d'avoir déjà entendu ce bruit-là. Il était délicat, discret, tout en suggérant sans ambiguïté que vous étiez congédié – ce qui vous encourageait plutôt à vous montrer philosophe.

Même un homme qui d'habitude réprouvait les comportements malpolis et brusques devait reconnaître dans ces circonstances précises qu'il n'y avait rien de scandaleux à se retrouver dans un couloir vide, les chaussures à la main et la chemise sortie du pantalon – tandis que la femme qu'il venait de quitter tombait dans un profond sommeil. En effet, quand un homme a eu la chance de se voir arraché à la foule par une beauté impétueuse, ne doit-il pas s'attendre à être chassé sans cérémonie ?

Ma foi, peut-être. Toujours est-il que, debout dans le couloir avec en face de lui un bol de borchotch à moitié vide, le comte eut l'impression d'être, davantage qu'un philosophe, un fantôme.

Oui, un fantôme, songea-t-il en descendant silencieusement le couloir. Tel le père de Hamlet rôdant sur les remparts d'Elseneur après minuit... Ou bien tel Akaki Akakievitch, cet esprit délaissé qui, chez Gogol, hante le pont Kalinkine au petit matin à la recherche de son manteau volé...

Pourquoi donc tant de fantômes préfèrent-ils arpenter les couloirs de la nuit ? Demandez aux vivants et ils vous répondront que ces esprits sont torturés soit par un désir inassouvi, soit par une injustice jamais réparée qui les tire de leur sommeil et les envoie parcourir le monde en quête de réconfort.

Seulement, les vivants sont si égocentriques.

Pour eux, les errements nocturnes d'un esprit ne peuvent être que le fruit de souvenirs terrestres. Alors qu'en réalité, si ces âmes sans repos voulaient terroriser les avenues grouillantes à midi, rien ne les en empêcherait.

Non, rien. Si elles arpentent les couloirs de la nuit, ce n'est pas à cause d'une injustice ou par jalousie envers les vivants. C'est parce qu'elles n'ont aucune envie de les voir. Pas plus que le serpent ne souhaite voir le jardinier, ou le renard le chien de chasse. Elles flânent à minuit parce que, à cette heure-là, elles peuvent sortir sans se retrouver harcelées par le bruit et la fureur des émotions terrestres. Après toutes ces années d'efforts et de lutte, d'espoir et de prières, d'attentes déçues, d'opinions tues, de convenances négociées et de

conversations subies, ce qu'elles recherchent, tout simplement, c'est un peu de paix et de tranquillité. Du moins, c'est ce que se dit le comte en avançant d'un pas nonchalant dans le couloir.

Le comte s'obligeait toujours à emprunter l'escalier, mais cette nuit-là, comme il arrivait au palier du premier étage, pris d'une lubie spectrale, il appela l'ascenseur, certain de l'avoir pour lui tout seul. Or quand les portes s'ouvrirent, il découvrit à l'intérieur le chat borgne.

– Koutouzov ! s'exclama-t-il, surpris.

Le chat, après avoir examiné le comte de pied en cap, réagit exactement comme le grand-duc avait réagi dans des circonstances comparables bien des années auparavant – à savoir par un regard sévère et un silence déçu.

– Hum, dit le comte tandis qu'il montait dans la cabine tout en essayant de faire rentrer sa chemise dans son pantalon sans lâcher ses chaussures.

Après qu'il eut laissé le chat au quatrième étage, le comte grimpa l'escalier du beffroi en songeant tristement que la célébration de son anniversaire avait été un fiasco. Lui qui avait espéré imposer sa marque sur cette soirée, c'était la soirée qui avait imposé la sienne sur lui. Comme l'expérience le lui avait enseigné bien des années auparavant, lorsque cela se produit, la meilleure chose à faire, c'est de vous laver le visage et les dents, et de vous glisser sous les couvertures.

Mais alors que le comte allait ouvrir la porte de ses appartements, il sentit souffler sur sa nuque quelque chose qui ressemblait fort à une brise d'été. Il se tourna vers la gauche et s'immobilisa. Là, de nouveau, depuis l'autre bout de l'étage...

Intrigué, le comte descendit le couloir. Les portes étaient toutes bien fermées. Tout au fond, il n'y avait visiblement qu'un amas de tuyaux. Mais dans un coin, à l'ombre du tuyau le plus épais, le comte découvrit une échelle fixée au mur menant à une trappe dans le plafond – laquelle avait été laissée ouverte. Le comte enfila ses chaussures, escalada l'échelle sans faire de bruit et se retrouva dehors, sous les étoiles.

La brise estivale qui avait attiré le comte l'enveloppait à présent. Chaude, clément, elle évoquait certaines nuits d'été de ses jeunes années – quand il avait cinq, dix, vingt ans, dans les rues de Saint-Pétersbourg ou les prés des Heures dormantes. Submergé par l'afflux de sentiments anciens, il ressentit le besoin de s'arrêter un instant avant de poursuivre vers le versant occidental du toit.

Devant lui s'étirait l'antique cité de Moscou, redevenue, après une attente de deux siècles, le siège du gouvernement russe. Malgré

l'heure tardive, à chaque fenêtre du Kremlin scintillait une ampoule électrique, comme si les tout nouveaux occupants étaient trop grisés par leur pouvoir pour réussir à dormir. Mais les lumières du Kremlin avaient beau scintiller avec éclat, leur beauté était, comme celle de toutes les lumières terrestres avant elles, diminuée par la majesté des constellations au-dessus d'elles.

Le cou tendu, le comte tenta d'identifier celles qu'il avait appris à reconnaître enfant : Persée, Orion, la Grande Ourse, toutes parfaites et éternelles. Dans quel but, se demanda-t-il, l'Être suprême avait-il créé des astres célestes qui insufflaient l'inspiration à l'homme, pour le convaincre le lendemain de son insignifiance ?

Le comte abaissa le regard jusqu'à l'horizon et le porta au-delà des limites de la ville – jusqu'à l'étoile du matin, cet antique réconfort des marins, l'astre qui brillait plus que tous les autres dans le firmament.

Et il cligna des yeux.

– Bonjour, Votre Excellence.

Le comte pivota sur ses talons.

À quelques pas derrière lui se tenait un homme d'une soixantaine d'années en casquette de toile. Comme il s'avancait, le comte reconnut l'un des ouvriers qui bataillaient avec les tuyaux percés et les portes grinçantes de l'hôtel.

– Eh oui, c'est la tour Choukhov, dit-il.

– La tour Choukhov ?

– La tour radio.

L'ouvrier tendit le bras vers le réconfort des marins.

Ah, songea le comte en souriant. La spirale en acier dont parlait Michka, celle qui diffuse les toutes dernières nouvelles et informations...

Les deux hommes observèrent un instant de silence, comme s'ils attendaient que la tour clignote une nouvelle fois – ce qu'elle s'empressa de faire.

– Bon, eh bien, le café va être prêt. Tant que vous y êtes, suivez-moi.

L'ouvrier entraîna le comte vers la partie nord-est du toit, où il avait installé une sorte de campement entre deux cheminées. Outre un tabouret à trois pieds, il y avait là un petit feu dans un brasero sur lequel fumait une cafetière. Le vieil homme avait choisi le bon endroit, car tout en se trouvant protégé du vent, il avait toujours vue sur le Bolchoï, en dehors d'un coin partiellement occulté par des cageots empilés au bord du toit.

– Je n'ai pas beaucoup de visites, alors je n'ai pas de deuxième tabouret.

– Ne vous inquiétez pas, répondit le comte en posant une planche de

soixante centimètres sur sa tranche et en s'installant dessus.

– Je vous sers ?

– Merci.

Tandis que l'homme lui versait son café, le comte se demanda s'il commençait ou finissait sa journée. Dans un cas comme dans l'autre, une tasse de café, songea-t-il, c'était exactement ce qu'il fallait. En effet, quoi de plus polyvalent ? Adapté au gobelet en fer-blanc tout autant qu'à la porcelaine de Limoges, le café donne de l'énergie au travailleur à l'aube, calme l'âme songeuse à midi et redonne courage aux désespérés au cœur de la nuit.

– Parfait, déclara le comte.

Le vieil homme s'inclina.

– Le secret, c'est le moment où on le moud, dit-il en désignant un petit appareil en bois avec une manivelle métallique. Pas plus d'une minute avant de le mettre sur le feu.

Le comte leva les sourcils avec l'expression intéressée du novice.

Oui, bu à la belle étoile par une nuit d'été, le café du vieil homme était parfait. En fait, la seule chose qui gâchait ce moment, c'était un bourdonnement dans l'air – de ceux émis par un fusible défaillant ou un récepteur radio.

– C'est la tour, ça ? demanda le comte.

– Quoi, ça ?

– Ce bourdonnement.

Le vieil homme regarda en l'air un instant, puis se mit à glousser.

– Ça, c'est les filles qui bossent.

– Les filles ?

L'homme pointa le pouce en direction des caisses qui obstruaient partiellement la vue sur le Bolchoï. Dans la lumière qui précédait l'aube, le comte parvint tout juste à distinguer un tourbillon d'activité au-dessus d'elles.

– Des... des abeilles ?

– Des abeilles.

– Et qu'est-ce qu'elles font ici ?

– Du miel.

– Du miel ?

Le vieil homme se remit à glousser.

– Les abeilles, ça fait du miel. Regardez.

Il se pencha en avant et lui tendit une tuile sur laquelle étaient posées deux tranches de pain noir recouvertes d'une généreuse couche de miel. Le comte en accepta une, qu'il commença à grignoter.

En fait, la première chose qui le frappa, ce fut le pain noir. Quand donc en avait-il mangé pour la dernière fois ? Si on lui avait posé la

question, il aurait été bien en peine de répondre. Avec son goût de seigle et de mélasse, ce pain accompagnait le café à la perfection. Quant au miel, quel extraordinaire contraste ! Le pain avait quelque chose de terrien, de brun, de renfrogné, alors que le miel respirait le soleil, l'or, la gaieté. Avec toutefois une autre dimension... Un élément difficile à cerner, et pourtant familier... Une note gracieuse cachée sous, ou derrière, ou à l'intérieur de la sensation de sucré.

– Quel est ce parfum... ? demanda le comte presque dans sa barbe.

– Les lilas.

Sans se retourner, le vieil homme agita le pouce en direction du jardin Alexandre.

Bien sûr, se dit le comte. C'était ça, précisément. Comment avait-il pu passer à côté ? Pensez donc ! Il fut une époque où personne à Moscou ne connaissait les lilas du jardin Alexandre mieux que lui. Pendant la floraison, il pouvait passer des après-midi entiers allongé béatement sous leurs fleurs blanches et mauves.

– C'est extraordinaire ! s'émerveilla le comte.

– Oui et non, dit le vieil homme. Quand les lilas sont en fleur, les abeilles vont butiner au jardin Alexandre et alors, le miel a le goût de lilas. Mais dans une semaine ou deux, elles iront butiner sur la ceinture des Jardins, et alors vous sentirez en bouche le goût des cerisiers.

– La ceinture des Jardins ! Mais elles peuvent aller jusqu'où ?

– D'après certains, une abeille est capable de traverser l'océan pour une fleur. Même si moi, je ne l'ai jamais vu faire.

Le comte secoua la tête, croqua dans sa tartine et accepta une deuxième tasse de café.

– Petit, je séjournais souvent à Nijni-Novgorod, raconta-t-il pour la deuxième fois de la journée.

– Là où les pétales des pommiers tombent comme des flocons, compléta le vieil homme avec un sourire. J'ai moi-même passé mon enfance là-bas. Mon père était régisseur de la propriété des Chernik.

– Un lieu que je connais très bien ! s'exclama le comte. Quel bel endroit...

Alors, tandis que le soleil d'été commençait à se lever, le feu à mourir et les abeilles à décrire des cercles, les deux hommes évoquèrent leurs enfances respectives, les roues des carrioles crissant sur la route, les libellules volant à ras de l'herbe, et partout, à perte de vue, les pommiers en fleur.

Notes

1. Des balayeurs surtout !

Ces malheureux ignorés qui se lèvent à l'aube et, arpentant les avenues vides, rassemblent les rebuts de l'époque. Attention, pas simplement les boîtes d'allumettes, les emballages de bonbons et vieux tickets, mais aussi les journaux, les revues et les pamphlets ; les livres de catéchisme et les livres de cantiques ; les livres d'histoire et les Mémoires, les contrats, les conventions et les titres ; les traités, les Constitutions, et les dix commandements.

Balaie, brave balayeur ! Balaie, jusqu'à ce que les rues pavées de la Russie scintillent comme de l'or !

2. Extrait de *L'Aventure extraordinaire qui arriva à Vladimir Maïakovski dans une maison d'été*. (N.d.l.T.)

Addendum

Au moment même où le comte entendit la porte de la suite 108 se fermer avec un cliquetis, Anna Urbanova était en train de s'endormir, sans être tout à fait plongée dans le sommeil.

En congédiant le comte (après avoir roulé sur le côté dans un soupir langoureux), elle l'avait regardé avec un plaisir détaché récupérer ses vêtements et tirer les rideaux. Elle avait même éprouvé une certaine satisfaction à le voir ramasser son chemisier à elle et le ranger dans le placard.

Mais dans la nuit, cette image du comte ramassant son chemisier avait commencé à troubler son sommeil. Dans le train qui la ramenait à Saint-Pétersbourg, elle se rendit compte qu'elle marmonnait. Et quand elle arriva chez elle, elle était carrément furieuse. Dans la semaine qui suivit, au moindre temps mort dans son emploi du temps très serré, l'image l'envahissait et ses célèbres joues d'albâtre s'empourpraient de rage.

– Il se prend pour qui, ce comte Rostov ? À tirer les chaises et à siffler les chiens ! Des airs supérieurs qu'il se donne, oui ! Et de quel droit ? Qui lui a donné la permission de ramasser un chemisier et de le remettre sur son cintre ? Si je laisse tomber mon chemisier par terre, qu'est-ce que ça peut lui faire ? C'est mon chemisier à moi et j'en fais ce que je veux !

Ou bien elle se retrouvait à parler toute seule.

Une nuit qu'elle rentrait d'une soirée, le simple souvenir du petit geste du comte la mit dans une telle fureur qu'en se déshabillant, non contente de jeter sa robe en soie rouge par terre, elle demanda en outre au personnel de ne pas y toucher. Et chaque soir, elle jeta par terre un autre vêtement. Robes et chemisiers en velours et soie achetés à Londres ou à Paris, plus c'était cher, mieux c'était. Abandonnés ici sur le carrelage de la salle de bains, là près de la poubelle. En un mot, comme cela lui chantait.

Au bout de deux semaines, son boudoir avait pris des allures de tente berbère, avec par terre des tissus de toutes les couleurs.

Olga, la Géorgienne de soixante ans qui avait accueilli le comte à la porte de la suite 108 et qui remplissait depuis 1920 les fonctions de fidèle costumière de l'actrice, considéra tout d'abord le comportement de sa maîtresse avec l'indifférence de celle qui en a vu d'autres. Mais une nuit, alors qu'Anna venait de laisser tomber une robe dos nu bleue

sur une robe en soie blanche, Olga remarqua d'un ton neutre :

– Ma chère, vous vous comportez comme une enfant. Si vous ne ramassez pas vos vêtements, je n'aurai d'autre choix que de vous donner la fessée.

Anna Urbanova devint rouge comme une pivoine.

– Ramasser mes vêtements ? Tu veux que je ramasse mes vêtements ? Eh bien, tu vas voir comment je les ramasse !

Elle souleva une pleine brassée de vêtements, marcha jusqu'à la fenêtre d'un pas martial et les jeta dans la rue. Ce fut avec la plus grande satisfaction qu'elle les regarda voleter, avant d'atterrir tranquillement sur le trottoir. Comme elle se retournait pour adresser à son habilleuse un regard triomphant, Olga lui fit remarquer d'un ton détaché que les voisins trouveraient fort amusante cette manifestation de mauvaise humeur de l'actrice, puis pivota sur ses talons et quitta la pièce.

Anna éteignit les lumières et se mit au lit, crépitante d'indignation.

– Qu'est-ce que ça peut me faire ce que les voisins disent de mon sale caractère ! J'en ai rien à faire, de ce que dira Saint-Pétersbourg, et même de ce que dira la Russie tout entière !

Mais à deux heures du matin, après avoir passé des heures à se retourner dans son lit, Anna Urbanova descendit discrètement l'escalier majestueux et, une fois dans la rue, ramassa un à un ses vêtements.

1924

Anonymat

Les histoires d'homme invisible sont vieilles comme Hérode. Par le truchement d'un talisman ou d'une potion, ou bien grâce à l'aide des dieux eux-mêmes, l'enveloppe corporelle du héros perd sa substance et il peut, tant que dure l'envoûtement, se promener parmi ses semblables sans être vu.

Un enfant de dix ans pourrait vous dresser en une seconde la liste des avantages d'un tel pouvoir. Se faufiler derrière un dragon, surprendre des intrigues secrètes, accéder à un trésor, dérober un gâteau dans un garde-manger, faire tomber la casquette d'un policier, mettre le feu aux basques du maître d'école : bref, il existe un millier d'histoires louant les bienfaits de l'invisibilité.

Pourtant, il y en a une que l'on raconte rarement, celle où le don d'invisibilité est infligé au héros à son insu sous la forme d'une malédiction. Après avoir vécu toute une vie au cœur des batailles, au centre des conversations ou encore placé au vingtième rang avec une vue imprenable sur les grandes dames assises dans les loges – en d'autres termes, là où tout se passe –, notre héros se retrouve brusquement invisible aussi bien pour ses amis que pour ses ennemis. Le sort jeté au comte par Anna Urbanova en 1923 était de cet ordre-là.

Dans les semaines qui suivirent leur soirée, le comte remarqua que parfois il devenait invisible pendant plusieurs minutes. Mettons qu'il dînait au Piazza. Un couple s'approchait de sa table avec de toute évidence l'intention de s'y installer. Ou bien, s'il se tenait à côté de la réception, un client pressé lui rentrait dedans, manquant le renverser. L'hiver arrivé, ceux qui avaient l'habitude de le saluer d'un geste de la main ou d'un sourire ne le voyaient en général que quand il se trouvait à moins de trois mètres d'eux. Et à présent, un an plus tard, quand il se rendait dans le hall, il fallait à ses amis les plus proches une bonne minute pour le remarquer – alors qu'il se tenait juste devant eux.

– Oh, dit Vassili en raccrochant le téléphone. Excusez-moi, monsieur le comte, je ne vous avais pas vu. Que puis-je pour vous ?

Le comte tapota le comptoir d'un geste délicat.

– Vous ne sauriez pas par hasard où est Nina ?

En posant la question à Vassili, le comte ne choisissait pas son interlocuteur au hasard, car Vassili avait la capacité troublante de savoir toujours où se trouvaient les gens.

– Dans la salle de jeu, je crois.

– Ah, répondit le comte avec un sourire entendu.

Pivotant sur ses talons, il descendit le couloir jusqu'à la salle de jeu, dont il ouvrit discrètement la porte, certain d'y trouver quatre dames d'un certain âge partageant petits gâteaux et jurons autour d'une partie de whist – tandis qu'un esprit attentif retiendrait son souffle, planqué dans le placard. Or ce fut l'objet même de sa quête qu'il découvrit, assise seule à une table. Avec les deux piles de documents posées devant elle et le crayon qu'elle tenait à la main, elle avait tout d'une écolière enthousiaste. Le crayon se déplaçait de façon tellement décidée – défilant la tête bien droite d'un bord à l'autre de la page et pivotant une fois arrivé à la marge pour repartir dans l'autre sens – qu'il ressemblait à un garde d'honneur.

– Salutations, chère amie.

– Bonjour, Votre Excellence, répondit Nina sans lever le nez de son travail.

– Voudrais-tu te joindre à moi pour une petite excursion avant le dîner ? Je me disais qu'on pourrait aller visiter le standard.

– Désolée, mais je ne peux pas pour le moment.

Le comte s'empara de la chaise en face de Nina tandis qu'elle déposait une feuille noircie sur l'une des piles et en attrapait une vierge de l'autre. Par pure habitude, il se saisit du paquet de cartes posé sur un coin de la table et le mélangea deux fois.

– Ça te dit, un petit tour de magie ?

– Une autre fois peut-être.

Le comte arrangea le jeu de cartes en un bloc parfait, qu'il reposa sur la table. Puis il prit la première feuille de la pile de Nina. Il y découvrit tous les nombres cardinaux de 1100 à 1199 soigneusement disposés par colonnes. Obéissant à quelque mystérieux système, treize des nombres avaient été cerclés de rouge.

Inutile de vous dire que le comte fut intrigué.

– Qu'est-ce que c'est que cette petite cuisine-là ?

– Des mathématiques.

– Je vois que tu abordes le sujet avec énergie.

– Mon professeur dit qu'il faut lutter avec les mathématiques comme on lutte avec un ours.

– Vraiment ? Alors, avec quelle race d'ours luttons-nous aujourd'hui ? Plutôt des ours polaires, j'ai l'impression. Certainement pas des pandas.

Nina leva sur le comte un regard propre à tuer toute velléité de plaisanterie.

Le comte s'éclaircit la gorge.

– Je suppose que le projet implique la formation d'un sous-ensemble de nombres entiers... dit-il sur un ton plus sérieux.

– Un nombre premier, tu sais ce que c'est ?

– Tu veux dire 2, 3, 5, 7, 11, 13... ?

– Exactement. Ces nombres entiers qui sont *indivisibles* par un nombre autre que 1 ou eux-mêmes.

Nina avait prononcé le mot « indivisible » d'une manière théâtrale, comme on parlerait du caractère inexpugnable d'une forteresse.

– Dans tous les cas, poursuivit-elle, je suis en train d'en dresser la liste complète.

– Complète ?

– C'est un vrai tonneau des Danaïdes, reconnut-elle (avec toutefois un enthousiasme laissant supposer qu'elle n'avait peut-être pas une connaissance exhaustive de l'origine de l'expression).

Elle indiqua du doigt les pages déjà remplies.

– La liste des nombres premiers commence avec 2, 3 et 5, comme tu disais. Mais plus ils sont grands, plus les nombres premiers deviennent rares. Trouver un 7 ou un 11, c'est une chose. Mais tomber sur 1009, c'est une autre histoire. Tu imagines, trouver un nombre premier à six chiffres ? À neuf chiffres ?

Nina regarda au loin, comme pour distinguer ce nombre ô combien grand et indivisible perché sur un promontoire rocheux où depuis des milliers d'années il repoussait les attaques de dragons cracheurs de feu et de hordes de barbares. Puis elle se remit à la tâche.

Le comte se pencha vers la feuille qu'il tenait dans les mains avec un respect redoublé. Après tout, un homme éduqué se doit d'admirer toute entreprise studieuse, si obscure soit-elle, à condition qu'elle soit menée avec curiosité et dévotion.

– Tiens, dit-il sur le ton de celui qui met son grain de sel, ce nombre-ci n'est pas premier.

Nina leva la tête, l'air incrédule.

– Lequel ?

Il posa la feuille devant elle et tapota du doigt sur un nombre encerclé de rouge.

– 1173.

– Comment sais-tu qu'il n'est pas premier ?

– Si en additionnant les chiffres composant un nombre on tombe sur un multiple de trois, alors le nombre lui-même est un multiple de trois.

– *Mon Dieu**, dit Nina, impressionnée par ce fait extraordinaire.

Puis elle se pencha en arrière et contempla le comte. Elle l'avait peut-être sous-estimé.

Être sous-estimé par un ami, voilà de bonnes raisons de se fâcher – puisque nos amis devraient plutôt surestimer nos capacités. Ils devraient avoir une opinion excessivement favorable de notre force d'âme, de notre sensibilité artistique et de notre envergure intellectuelle. Ils devraient même pouvoir nous imaginer nous échappant par une fenêtre avec les œuvres de Shakespeare dans une main et un pistolet dans l'autre. Mais en l'occurrence, le comte devait reconnaître qu'il avait peu de raisons de se fâcher. Car il aurait bien été incapable de savoir de quel recoin sombre de ses années adolescentes avait surgi ce savoir extraordinaire.

– Bon, eh bien, reprit Nina en désignant du doigt la pile de feuilles en face du comte, passe-moi tout ça.

Abandonnant Nina à sa tâche, le comte se consola à l'idée qu'il allait retrouver Michka pour dîner dans un quart d'heure ; par ailleurs, il devait encore lire les journaux. Si bien qu'il retourna dans le hall, prit sur la petite table un exemplaire de la *Pravda* et s'installa confortablement dans le fauteuil entre les plantes en pots.

Après une lecture rapide des gros titres, il se plongea dans un article traitant d'une usine moscovite qui était en train de dépasser ses quotas. Puis il lut un petit papier sur les différentes améliorations apportées à la vie dans les villages russes. Alors qu'il passait à un reportage sur les écoliers reconnaissants de Kazan, il ne put s'empêcher de remarquer le côté répétitif du nouveau style journalistique. Non contents de s'attarder tous les jours sur le même type de sujets, les bolcheviques mettaient en valeur un éventail si restreint d'opinions dans un vocabulaire d'une telle pauvreté qu'on avait inévitablement l'impression d'avoir déjà lu tout cela quelque part.

Il fallut que le comte arrivât au quatrième article pour s'apercevoir qu'effectivement il avait déjà lu tout cela quelque part : c'était le journal de la veille. Il le jeta sur la table avec un grognement et regarda l'horloge accrochée derrière le comptoir de la réception, qui indiquait que Michka avait déjà quinze minutes de retard.

Or quinze minutes, ce n'est pas du tout la même chose pour un homme occupé que pour un homme qui n'a rien à faire. Si les douze mois précédents pouvaient être poliment qualifiés de tranquilles pour le comte, il n'en avait pas été de même en ce qui concernait Michka. Le vieil ami du comte avait quitté l'édition de 1923 du congrès des ARAP chargé d'une commission pour préparer et annoter une anthologie en plusieurs volumes des nouvelles russes. Cela aurait suffi

à fournir à son retard une excuse raisonnable ; mais un deuxième événement dans la vie de Michka justifiait plus encore sa décontraction quant à la ponctualité.

Petit garçon, le comte avait gagné à juste titre une réputation de fin tireur. On l'avait vu toucher la cloche de l'école avec une pierre tirée de derrière les buissons situés à l'autre bout de la cour. On l'avait vu faire tomber dans un encrier un kopek lancé depuis le fond de la salle de classe. Et il était capable avec un arc et une flèche d'atteindre une orange à cinquante mètres. Mais jamais il n'avait atteint sa cible d'aussi loin que le jour où il remarqua l'intérêt que son ami portait à Katerina de Kiev. Dans les mois qui suivirent le congrès de 1923, la beauté de la jeune femme devint si incontestable, son cœur si tendre et son maintien si aimable que Michka n'eut d'autre choix que de se barricader derrière une pile de livres dans la vieille bibliothèque impériale de Saint-Petersbourg.

– C'est un feu follet, Sasha. Un astre.

Ainsi s'exprima Michka sur le ton mélancolique et stupéfait de celui auquel n'a été accordée qu'une seconde pour contempler l'une des merveilles du monde.

Seulement voilà, un après-midi d'automne, elle apparut à sa table de lecture, avec le besoin de se confier. Ils chuchotèrent pendant une heure cachés derrière ses livres, et lorsque résonna la cloche de fermeture, ils poursuivirent leur conversation sur la perspective Nevski et cheminèrent jusqu'au cimetière Tikhvin où, arrivés à un endroit dominant la Neva, le feu follet, l'astre, la merveille du monde lui prit brusquement la main.

– Ah, monsieur le comte ! s'exclama Arkady qui passait par là. Vous voilà ! Je crois que j'ai un message pour vous...

Puis, retournant à la réception pour fouiller dans une petite pile de messages :

– Tenez.

Dans ce message, recueilli par la réceptionniste de l'hôtel, Michka s'excusait et expliquait que Katerina étant en petite forme, il rentrait à Saint-Petersbourg plus tôt que prévu. Après s'être donné quelques secondes pour masquer sa déception, le comte leva la tête afin de remercier Arkady, mais le chef de réception s'était déjà tourné vers un autre client.

– Bonsoir, monsieur le comte, dit Andreï en jetant un coup d'œil rapide au Registre. Vous êtes deux ce soir, n'est-ce pas ?

– Nous sommes un, j'en ai bien peur, Andreï.

– Cela n'en reste pas moins un plaisir de vous compter parmi nous. Votre table sera prête d'ici quelques minutes.

Maintenant que l'URSS avait été reconnue par l'Allemagne, l'Angleterre et l'Italie, il était devenu de plus en plus fréquent de devoir patienter plusieurs minutes au Boyarski ; mais tel était le prix à payer pour être de nouveau admis dans la grande fraternité des nations et du commerce.

Le comte s'écarta au moment où un homme à barbe taillée en pointe arrivait d'un pas martial, suivi d'un protégé. Le comte ne l'avait vu qu'une ou deux fois auparavant, mais il savait qu'il s'agissait du commissaire de Quelque Chose, car l'homme avançait d'un air pressé, parlait sur un ton pressé, et se montra tout aussi pressé lorsqu'il s'arrêta.

– Bonsoir, camarade Soslovski, dit Andreï avec un sourire accueillant.

– Oui, déclara Soslovski – comme si on venait de lui demander s'il voulait s'asseoir immédiatement.

Faisant signe qu'il avait compris, Andreï attira l'attention d'un serveur, lui tendit deux menus et lui dit d'installer ces messieurs à la table 14.

Sur le plan géométrique, le Boyarski était un carré au centre duquel s'élevait une immense composition florale (aujourd'hui, des branches de forsythia en fleur) entourée de vingt tables de tailles variées. Si l'on imaginait les tables comme les points cardinaux d'une boussole, alors le serveur entraînait à présent, sur les instructions d'Andreï, le commissaire et son protégé vers la table pour deux au nord-est – juste à côté de celle où dînait un Biélorusse aux joues flasques.

– Andreï, mon ami...

Le maître d'hôtel leva les yeux de son Registre.

– Cet homme ne serait-il pas celui qui a eu des mots il y a quelques jours avec le monsieur qui ressemble à un bouledogue ?

« Des mots », c'était une litote de pure politesse. Car l'après-midi dont il était question, lorsque le dénommé Soslovski s'était demandé à voix haute et devant ses compagnons de table pourquoi les Biélorusses paraissaient si lents à adopter les idées de Lénine, le bouledogue (assis à une table voisine) avait jeté sa serviette dans son assiette et exigé de savoir « ce que l'on entendait par là ! ». Avec un mépris aussi délibéré que la forme de sa barbe, Soslovski avait laissé entendre qu'il y avait trois raisons, qu'il commença à énumérer :

– Primo, la paresse relative de la population – un trait national pour lequel les Biélorusses sont connus dans le monde entier. Deussio, leur fascination pour l'Occident, qui sans doute leur vient d'une longue histoire d'endogamie avec les Polonais. Tertio, et c'est là la raison majeure...

Hélas, le restaurant ne put jamais entendre ladite raison majeure.

Car le bouledogue, qui avait renversé sa chaise en entendant le mot *endogamie*, avait soulevé Soslovski de son siège. S'ensuivit une bousculade qui nécessita l'intervention de trois serveurs pour séparer mains et revers de veste, et de deux aides-serveurs pour ramasser le poulet du maréchal tombé par terre.

Se souvenant en un éclair de la scène, Andreï se tourna vers la table 13, où le bouledogue en question était installé en compagnie d'une femme à l'aspect si semblable au sien que n'importe quelle personne un tant soit peu logique aurait conclu qu'il s'agissait de son épouse. Andreï pivota alors sur ses talons, contourna la composition de forsythias et, entraînant Soslovski et son protégé dans l'autre direction, les ramena vers la table 3 – un emplacement charmant au sud-sud-est, prévu pour des groupes de quatre personnes.

– *Merci beaucoup**, dit Andreï en rejoignant le comte.

– *De rien**.



En répondant *De rien** à Andreï, le comte ne se contentait pas d'utiliser une expression typiquement française. En réalité, il méritait d'être remercié pour sa petite intervention au même titre qu'une hirondelle l'aurait été pour ses trilles. En effet, depuis l'âge de quinze ans, Alexandre Rostov était maître dans l'art de placer les convives à table.

Chaque fois qu'il rentrait chez lui pour les vacances, sa grand-mère lui demandait de venir la rejoindre dans la bibliothèque où elle aimait s'installer dans un fauteuil solitaire pour tricoter près de la cheminée.

– Entre, mon garçon. Viens t'asseoir un moment à côté de moi.

– Bien sûr, Grand-mère, répondait le comte, debout en équilibre sur la grille du foyer. En quoi puis-je t'être utile ?

– Le prélat vient dîner vendredi soir – ainsi que la duchesse Obolenski, le comte Keragine et les Minski-Polotov...

Là, elle laissait sa phrase en suspens sans autre explication. Mais aucune explication n'était nécessaire. La comtesse avait décidé qu'un dîner devait permettre d'oublier provisoirement les épreuves et les tribulations de la vie. Si bien qu'elle n'admettait pas que l'on parle politique, religion ou problèmes personnels à sa table. Ce qui compliquait davantage les choses, c'est qu'en plus d'être sourd de l'oreille gauche, le prélat, après un verre de vin, affichait un goût certain pour les épigrammes latines et les décolletés des dames. Tandis que la duchesse Obolenski, particulièrement caustique l'été, acceptait difficilement les aphorismes et ne supportait pas qu'on parle d'art. Quant aux Keragine, leur arrière-grand-père avait été traité de bonapartiste par le prince Minski-Polotov en 1811, et depuis, ils

n'avaient plus jamais adressé la parole à un Minski-Polotov.

– Combien y aura-t-il de convives ? demandait le comte.

– Quarante.

– Les mêmes que d'habitude ?

– Plus ou moins.

– Les Ossipov ?

– Oui. Sauf que Pierre est à Moscou...

– Ah, faisait le comte sur le ton du joueur d'échecs confronté à un nouveau gambit.

Il y avait dans la province de Nijni-Novgorod une centaine de grandes familles, qui depuis deux siècles se mariaient entre elles, divorçaient, se prêtaient et se rendaient de l'argent, se disputaient et se réconciliaient, se soutenaient et se battaient en duel – tout en défendant une batterie d'opinions contradictoires variant selon l'âge, le sexe et le lieu de résidence. Et au centre de ce maelström se trouvait la salle à manger de la comtesse Rostov et ses deux tables pour vingt placées côte à côte.

– Ne t'inquiète pas, Grand-mère, disait le comte. La solution est toute proche.

Dans le jardin, le comte fermait alors les yeux pour visualiser chacune des différentes permutations possibles, tandis que sa sœur le taquinait sur la difficile tâche qui lui avait été confiée.

– Pourquoi fronces-tu ainsi les sourcils, Sasha ? Peu importe le plan de table. Nos dîners sont toujours agrémentés de conversations charmantes.

– « Peu importe le plan de table » ! « Des conversations charmantes » ! Sache, petite sœur, qu'un plan de table maladroit peut défaire les mariages les plus solides et causer la fin des *détentes** les plus durables. De fait, si Pâris n'avait pas été installé à côté d'Hélène lorsqu'il dîna à la cour du roi Ménélas, la guerre de Troie n'aurait jamais eu lieu.

Savoureuse réplique, à n'en pas douter, songea le comte, venue du fond des siècles. Mais où caser les Obolenski et les Minski-Polotov ?

Avec Hector et Achille.

– Votre table est prête, monsieur le comte.

– Ah. Merci, Andreï.

Deux minutes plus tard, le comte était assis confortablement devant un verre de champagne (petit geste de remerciement de la part d'Andreï pour son intervention opportune).

Le comte but une gorgée, puis examina le menu, en commençant par la fin comme il en avait pris l'habitude, l'expérience lui ayant enseigné que s'intéresser à l'entrée avant le plat de résistance ne

pouvait que vous faire regretter votre choix. Et le menu du jour en était l'exemple parfait, car y figurait en dernier l'unique mets absolument indispensable de la soirée : l'osso-buco – un plat qu'il valait mieux faire précéder d'une entrée légère.

Le comte ferma son menu et parcourut la salle du regard. Certes, il était un peu déprimé en montant l'escalier jusqu'au Boyarski, mais maintenant, il avait un verre de champagne à la main, un osso-buco en perspective et la satisfaction d'avoir rendu service à un ami. Peut-être les Parques, qui, de tous leurs enfants, préféraient Revirement avaient-elles décidé de lui redonner le moral.

– Vous avez des questions ?

La voix venait de derrière son dos.

Le comte répondit sans hésiter qu'il était prêt à commander, mais en se retournant, il constata, stupéfait, que c'était le Fou qui se penchait par-dessus son épaule, vêtu de la veste blanche des employés du Boyarski.

Certes, avec le retour récent des clients étrangers, le Boyarski manquait de personnel. Si bien que le comte comprenait parfaitement qu'Andreï ait décidé de renforcer son équipe. Mais parmi tous les serveurs du Piazza, quelle raison avait-il bien pu avoir de choisir celui-ci ?

Le Fou devinait visiblement les pensées du comte. Son sourire prit en effet un air particulièrement satisfait. « Oui, semblait-il dire, me voici dans votre célèbre Boyarski, l'un des élus qui franchissent en toute impunité les portes de la cuisine du chef Joukovski. »

– Peut-être vous faut-il plus de temps... ? suggéra le Fou, le stylo posé sur son carnet.

Pendant quelques secondes, le comte envisagea de le congédier et de demander une autre table. Mais les Rostov s'étaient toujours enorgueillis de savoir reconnaître quand leur comportement manquait d'indulgence.

– Non, mon brave. Je suis prêt à commander. Ce sera la salade fenouil-oranges en entrée et ensuite l'osso-buco.

– Bien sûr. Quelle cuisson pour l'osso-buco ?

Le comte eut les plus grandes peines du monde à dissimuler sa stupéfaction. *Quelle cuisson ? Parce qu'il voudrait que je choisisse le degré de cuisson pour un ragoût ?*

– Je laisse le chef décider, répondit-il d'un ton magnanime.

– Bien sûr. Et vous prendrez du vin ?

– Naturellement. Une bouteille de san lorenzo barolo 1912.

– Rouge ou blanc ?

– Un barolo, expliqua le comte de la manière la plus claire possible, est un rouge d'Italie du Nord qui a du corps. Si bien qu'il accompagne

à la perfection l'osso-buco de Milan.

– Donc vous prendrez du rouge.

Le comte étudia le visage du Fou. Le garçon ne paraissait nullement sourd. De plus, son accent laissait penser que le russe était bien sa langue maternelle. Alors ne devrait-il pas être déjà reparti en cuisine ? Mais ainsi que le disait la comtesse Rostov, si votre patience n'était pas si souvent mise à rude épreuve, elle n'aurait pas grand-chose de vertueux...

– Oui, répondit le comte après avoir compté jusqu'à cinq dans sa tête. Le barolo est en effet un rouge.

Le Fou restait planté là, le stylo posé sur son carnet.

– Veuillez m'excuser, dit-il sur un ton qui n'avait rien de penaud, si je ne suis pas clair, mais vous n'avez le choix qu'entre deux types de vin ce soir : rouge ou blanc.

Les deux hommes se dévisagèrent.

– Vous voulez bien demander à Andreï de venir ?

– Bien sûr, répondit le Fou, qui fit un pas en arrière en inclinant la tête.

Le comte tambourina sur la table.

« Bien sûr ». « Bien sûr, bien sûr, bien sûr ». Bien sûr quoi ? Bien sûr vous êtes là et je suis ici ? Bien sûr vous avez dit quelque chose et j'ai répondu ? Bien sûr l'homme ne dispose que d'un temps limité sur terre qui peut s'arrêter à tout moment !

– Que puis-je pour vous, monsieur le comte ?

– Ah, Andreï. C'est au sujet de votre nouveau serveur. Je le connais puisque je fréquente l'établissement du rez-de-chaussée. Et je suppose que là-bas, un certain manque d'expérience est acceptable, voire inévitable. Mais ici, au Boyarski...

Le comte ouvrit les deux mains pour désigner le sanctuaire, puis leva vers le maître d'hôtel un regard entendu.

Parmi ceux qui connaissaient Andreï, même de loin, personne n'aurait songé à qualifier son maintien d'enjoué. Il n'était pas aboyeur dans une foire, ou imprésario pour vedettes de variétés. Sa fonction de maître d'hôtel au Boyarski exigeait précision, tact et retenue. Si bien que le comte était habitué à lui voir une expression solennelle. Pourtant, depuis tout ce temps qu'il dînait au Boyarski, jamais il ne l'avait vu aussi solennel.

– Il a été promu sur ordre de M. Halecki.

– Mais pourquoi ?

– Je ne sais pas vraiment. Je suppose qu'il a un ami.

– Un ami ?

Andreï eut un haussement d'épaules qui ne lui ressemblait pas.

– Un ami bien placé. Quelqu'un qui fait partie du Syndicat des

serveurs, peut-être, ou bien du commissariat au Travail ; ou encore dans les échelons supérieurs du Parti. À notre époque, comment savoir ?

– Mes condoléances, dit le comte.

Andreï inclina la tête avec gratitude.

– Eh bien, vous n'êtes aucunement responsable si le garçon en question vous a été imposé. Et pour ma part j'adapterai mes exigences en conséquence. Mais avant de vous libérer, puis-je vous demander un petit service ? Pour une raison qui m'échappe, il refuse de me laisser choisir mon vin. J'espérais commander une bouteille de san lorenzo barolo pour accompagner l'osso-buco...

Le visage d'Andreï prit un air encore plus solennel – à supposer que cela fût possible.

– Je vous suggère de me suivre...

Emboîtant le pas à Andreï, le comte traversa la salle de restaurant, la cuisine, descendit un escalier en colimaçon et se retrouva dans un endroit où même Nina n'était jamais allée : la cave à vin du Metropol.

Avec ses voûtes de briques et sa pénombre fraîche, la cave du Metropol rappelait la beauté sombre d'une catacombe. Seulement, au lieu de sarcophages à l'effigie des saints, des rangées entières de casiers remplis de bouteilles de vin s'enfonçaient dans les tréfonds de l'espace. Était assemblée là une collection incroyable de cabernets, de chardonnays, de rieslings et de syrahs, portos et madères – un siècle de millésimes provenant de toute l'Europe.

Au total, il y avait presque dix mille casiers. Plus de cent mille bouteilles. Et sur chacune d'entre elles, on avait enlevé l'étiquette.

– Qu'est-ce qui s'est passé ? s'étrangla le comte.

Andreï hocha la tête d'un air sombre.

– Quelqu'un a déposé plainte auprès du camarade Teodorov, le commissaire au Ravitaillement, au motif que l'existence de notre liste de vins va à l'encontre des idéaux de la Révolution. Que c'est un condensé des privilèges de la noblesse, de la décadence de l'intelligentsia et des pratiques rapaces des spéculateurs.

– Mais c'est grotesque !

Pour la deuxième fois de sa vie, Andreï haussa les épaules.

– Une réunion a été organisée, qui a débouché sur un vote et l'émission d'un ordre... Désormais, le Boyarski ne proposera que du vin rouge ou blanc, à un prix unique.

D'une main qui n'était pas née pour cela, Andreï fit un geste en direction d'un coin de la cave, où des milliers d'étiquettes gisaient en tas par terre à côté de cinq tonneaux d'eau.

– Il a fallu dix hommes pour arriver à bout de ce travail, précisa

tristement le maître d'hôtel.

– Mais qui donc peut bien avoir déposé une telle plainte ?

– Je ne suis pas certain, mais on m'a dit qu'il s'agit peut-être de votre ami...

– Mon ami ?

– Votre serveur du Piazza.

Le comte regarda Andreï, stupéfait. Puis un souvenir lui revint en mémoire – celui d'un Noël passé lorsque le comte s'était penché vers la table voisine pour contester le choix du rioja recommandé par un certain serveur pour accompagner un ragoût letton. Avec quelle suffisance il s'était fait à l'époque la réflexion que rien ne pouvait se substituer à l'expérience !

Ma foi, pensa-t-il, maintenant tu sais ce qui peut la remplacer.

Le comte, suivi d'Andreï, commença à avancer dans l'allée centrale de la cave, comme un commandant et son lieutenant traverseraient un hôpital de campagne après la bataille. Au bout de l'allée, le comte passa de l'autre côté d'une rangée de casiers. Une estimation rapide du nombre de colonnes et de niveaux lui permit de déterminer que dans cette seule rangée, il y avait plus de mille bouteilles – mille bouteilles de forme et de poids presque identiques.

Il en prit une au hasard, remarquant que la courbe de la bouteille se logeait à la perfection dans la paume de sa main, et qu'elle avait un poids idéal. Mais à l'intérieur ? Qu'y avait-il à l'intérieur de cette bouteille vert sombre ? Un chardonnay pour accompagner un camembert ? Un sauvignon blanc pour aller avec un chèvre ?

Quel que soit le vin renfermé dans cette bouteille, il n'était pas du tout identique à ses voisins. Au contraire, le contenu de la bouteille que le comte avait dans la main était le produit d'une histoire aussi unique et complexe que celle d'une nation, ou d'un homme. Sa couleur, ses arômes, son goût exprimaient la géologie particulière et le climat dominant de son terroir. Mais surtout, il rappellerait au buveur tous les phénomènes naturels de son millésime. Une simple gorgée évoquerait la date du dégel cet hiver-là, la pluviométrie estivale, les vents dominants et la fréquence des nuages.

Oui, une bouteille de vin était la distillation suprême du temps et du lieu ; une expression poétique de l'individualité elle-même. Mais là, dans cette cave, elle se retrouvait précipitée dans l'océan de l'anonymat, royaume de l'ordinaire et de l'insignifiant.

Et brusquement, le comte eut un éclair de lucidité. Tout comme Michka en était venu à concevoir le présent comme le sous-produit naturel du passé et à comprendre avec une clarté parfaite comment il déterminait l'avenir, le comte comprenait à présent sa place à lui dans le passage du temps.

En vieillissant, nous en venons toujours à nous consoler avec l'idée qu'il faut des générations pour faire disparaître un mode de vie. Après tout, nous connaissons les chansons que nos grands-parents aimaient, même si jamais nous ne danserions dessus. Lors des repas de fête, les recettes que nous sortons des tiroirs sont souvent vieilles de trente ou quarante ans, et il arrive même que certaines aient été écrites par un parent depuis longtemps décédé. Et quid des objets de nos maisons ? De ces petites tables basses orientales et de ces vieux bureaux patinés que l'on se transmet de génération en génération ? Bien que démodés, ils ajoutent de la beauté à notre quotidien et donnent corps à l'idée que la mort d'une époque sera lente.

Mais dans certaines circonstances, comprenait enfin le comte, le processus pouvait se dérouler en un clin d'œil. Un soulèvement populaire, des troubles politiques, le progrès industriel – la combinaison de ces trois facteurs peut faire évoluer une société si rapidement qu'elle sautera des générations entières, balayant ainsi des aspects du passé qui autrement auraient peut-être survécu plusieurs décennies. Et il ne peut qu'en être ainsi lorsque les hommes nouvellement arrivés au pouvoir se méfient de toute forme d'hésitation ou de nuance et placent les certitudes au-dessus de tout.

Depuis des années déjà, le comte remarquait en souriant qu'il avait passé l'âge de faire telle ou telle autre chose – écrire des poèmes, voyager, vivre des histoires d'amour, par exemple. Sauf qu'il se faisait ce genre de réflexion sans y croire vraiment. Au fond de son cœur, il s'était imaginé que, même ignorés, ces aspects de sa vie subsistaient quelque part, attendant d'être rappelés en première ligne. Mais en regardant la bouteille qu'il avait dans la main, le comte comprit brusquement qu'en fait tout cela était derrière lui. Parce que les bolcheviques, féroceement déterminés à refondre l'avenir dans un moule façonné par leurs propres soins, n'auraient de cesse qu'ils n'arrachent, ne brisent et n'effacent jusqu'aux derniers vestiges de sa Russie à lui.

Le comte remplaça la bouteille et rejoignit Andreï au pied de l'escalier. Tandis qu'il passait devant les casiers, l'idée lui traversa l'esprit que tout cela était derrière lui. Presque. Parce qu'il lui restait une dernière chose à faire.

– Un instant, Andreï.

Partant du bout de la cave, le comte se mit à zigzaguer entre les casiers de façon méthodique, en examinant les étagères depuis la plus haute jusqu'à la plus basse, tant et si bien qu'Andreï crut qu'il avait perdu la raison. À la sixième rangée, il s'arrêta, se pencha vers une étagère à hauteur de genoux et sortit avec précaution une bouteille. Il la leva en l'air avec un sourire mélancolique, passa le pouce sur l'insigne des deux clés entrecroisées en relief sur le verre.

Le 22 juin 1926 – dixième anniversaire de la mort d’Helena –, le comte Alexandre Ilitch Rostov boirait à la mémoire de sa sœur. Puis il abandonnerait son enveloppe terrestre une bonne fois pour toutes.

Adieu*

L'une des réalités de la vie est qu'il faut bien un jour ou l'autre se choisir une philosophie. Du moins telle était l'opinion du comte, qui se tenait debout devant les fenêtres de son ancienne suite, la 217, dans laquelle il s'était introduit grâce au passe de Nina.

Que ce soit au terme de longues méditations inspirées par des livres et des débats animés autour d'un café à deux heures du matin, ou simplement parce que notre inclination nous y porte, nous finissons tous par adopter un cadre théorique, un système raisonnablement cohérent de causes et de conséquences qui nous aidera à comprendre non seulement les événements importants, mais aussi toutes ces petites actions et réactions qui composent notre vie quotidienne – qu'elles soient délibérées ou spontanées, inévitables ou imprévues.

Pour la majorité des Russes, les consolations philosophiques se logeaient depuis des siècles sous le toit d'une église. Qu'ils préférèrent la main inflexible de l'Ancien Testament ou bien celle, plus indulgente, du Nouveau Testament, leur soumission à la volonté de Dieu leur permettait de comprendre, ou du moins d'accepter le cours inévitable des choses.

À présent, en accord avec les tendances du jour, la plupart des camarades de lycée du comte avaient tourné le dos à l'Église, mais uniquement en faveur d'autres types de consolations. Ceux qui préféraient la clarté de la science adhéraient aux idées de Darwin et voyaient partout la marque de la sélection naturelle ; d'autres optaient pour Nietzsche et sa récurrence éternelle, ou bien pour Hegel et sa dialectique – systèmes qui se défendent tous les deux, sans doute, à condition de tenir jusqu'à la page 1000.

Quant au comte, ses penchants philosophiques avaient toujours été de nature essentiellement météorologique. Plus précisément, il croyait en l'inévitable influence du temps, qu'il soit clément ou pas. Il croyait en l'influence des gelées précoces et des longs étés, des nuages menaçants et des pluies fines, de la brume et du soleil et des chutes de neige. Mais surtout il était convaincu que la moindre variation du thermomètre pouvait remodeler une destinée.

Pour prendre un exemple, regardons par la fenêtre. Il y a trois semaines à peine – alors que la température oscillait autour des sept degrés –, la place du Théâtre était vide et grise. Mais une augmentation de cinq degrés avait suffi pour que les arbres commencent à fleurir, que les moineaux se mettent à chanter et que les amoureux, jeunes ou vieux, s'attardent sur les bancs. Si un changement de température aussi minime suffisait à transformer la vie d'une place publique, pourquoi le cours de l'histoire n'y serait-il pas sensible ?

Napoléon aurait été le premier à reconnaître qu'après avoir rassemblé un corps d'officiers intrépides et quinze divisions, évalué les faiblesses de l'ennemi, étudié le terrain et soigneusement conçu un plan de bataille, il faut bien tenir compte de la température. Car les chiffres affichés par le thermomètre décideront non seulement de la vitesse des mouvements, mais aussi du matériel à utiliser, en plus de décupler – ou de saper – le courage des troupes. (Ah, Napoléon, tu n'aurais certes jamais conquis Mère Russie, mais avec dix degrés de plus, tu aurais pu au moins rentrer au pays avec la moitié de tes forces intactes, au lieu de perdre trois cent mille hommes entre les portes de Moscou et le Niémen !)

Au cas où vous ne goûtiez pas les exemples militaires, imaginez une fête à laquelle vous et un groupe plus ou moins soudé d'amis et de connaissances auriez été invités à la fin de l'automne pour fêter les vingt et un ans de la charmante princesse Novobaczki...

L'après-midi, à cinq heures, en jetant un coup d'œil dehors par la fenêtre de votre dressing, vous constatez que le temps semble décidé à gâcher les festivités. Il fait un degré, le ciel est couvert de nuages jusqu'à l'horizon et il commence à bruiner, si bien que les invités de la princesse vont arriver à la fête frigorifiés et trempés. À six heures, quand vous vous mettez en route, la température a chuté, tant et si bien que ce qui tombe sur vos épaules, ce n'est plus une pluie automnale et grise, mais les premiers flocons de la saison. Ainsi, cela même qui aurait pu gâcher la soirée va lui conférer une aura magique. De fait, la façon dont les flocons tournoient en l'air est tellement fascinante que vous vous faites renverser par une troïka lancée au grand galop – conduite par un jeune officier des hussards qui se tient debout tel un centurion dans son char.

Après avoir passé une heure à sortir votre voiture du fossé, vous arrivez en retard chez la princesse, mais le hasard veut que débarque en même temps un vieil ami de lycée plutôt corpulent. Plus précisément, vous êtes là au moment où il descend de son drojki, redresse les épaules, bombe le torse et met immédiatement à l'épreuve l'imperturbabilité des valets de pied – en glissant sur une plaque de verglas et en atterrissant sur son arrière-train. Vous voilà qui l'aidez à

se relever, passez votre bras sous le sien et le guidez jusqu'au vestibule tandis que la foule des autres invités sort du salon.

Dans la salle à manger, vous faites rapidement le tour de la table pour chercher votre nom, certain qu'étant donné votre réputation de conteur vous serez de nouveau placé à côté de quelque cousin empoté. Or on vous a installé à droite de l'invitée d'honneur. Tandis qu'à gauche de la princesse se trouve nul autre que le jeune et fringant hussard qui vous a renversé sur la route.

D'un regard, vous devinez qu'il s' imagine être le bénéficiaire naturel des attentions de la princesse. De toute évidence, il s'attend à la régaler avec les histoires de son régiment tout en lui servant du vin de temps en temps. À la fin du repas, il lui offrira son bras pour l'entraîner vers la salle de bal, où il fera étalage de ses talents de danseur de mazurka. Et lorsque l'orchestre jouera Strauss, il n'aura pas besoin de faire valser la princesse, puisqu'il se trouvera sur la terrasse, dans ses bras.

Mais alors que le jeune lieutenant s'apprête à raconter sa première anecdote, les portes de la cuisine s'ouvrent et trois valets apparaissent avec des plats. Les yeux se tournent pour voir ce que Mrs Trent a préparé pour l'occasion, et lorsque les trois couvercles arrondis sont soulevés en même temps, des cris d'admiration parcourent l'assemblée. Car en l'honneur de la princesse, la cuisinière a préparé sa spécialité : un rosbif à l'anglaise accompagné de Yorkshire pudding.

Dans l'histoire de l'humanité, le sort de l'intendant militaire n'a jamais suscité d'envie. Le souci d'efficacité, le manque d'intérêt et l'absence de touche féminine, tous ces facteurs combinés expliquent que la nourriture préparée dans les cuisines militaires est toujours cuite à gros bouillons jusqu'à faire tomber les couvercles des casseroles. Si bien qu'au bout de trois mois à devoir se contenter de choux et de patates notre jeune lieutenant n'est pas préparé à l'arrivée du rosbif de Mrs Trent. Grillée quinze minutes à 230° puis rôtie deux heures à 175°, la viande est tendre et rouge au centre, tout en restant croustillante et brune à l'extérieur. Alors notre jeune hussard, oubliant ses histoires de régiment, se ressert en viande et en vin. Selon les règles de l'étiquette, c'est donc à vous que revient le devoir d'amuser la princesse avec deux ou trois histoires de votre cru.

Après avoir bien saucé son assiette avec ce qui restait du Yorkshire pudding, notre jeune lieutenant se tourne enfin vers son hôtesse, mais à ce moment précis, les musiciens commencent à accorder leurs instruments dans la salle de bal et les invités se lèvent. Alors il tend son bras à la princesse, tandis que votre ami corpulent apparaît à vos côtés.

Soit, il n'y a rien que votre ami apprécie autant qu'un bon quadrille, et on l'a vu, malgré son embonpoint, bondir comme un lapin et faire

des sauts de cabri. Sauf qu'aujourd'hui il vous explique la main sur les reins que sa chute devant la maison l'a laissé trop endolori pour faire le joli cœur. En revanche, il vous propose une petite partie de cartes. Vous répondez que vous seriez enchanté. Or il se trouve que le jeune lieutenant surprend cet échange et, tout bouillonnant, s'imagine trouver là l'occasion parfaite pour donner à ces dandys deux ou trois leçons sur les jeux de hasard. En outre, raisonne-t-il, l'orchestre va jouer pendant des heures, et la princesse n'est pas près de s'envoler. Sans plus réfléchir, le voilà qui la confie au gentleman le plus proche et s'invite à votre table de jeu – tout en faisant signe au majordome de lui apporter un autre verre de vin.

Soit.

Peut-être était-ce le verre de vin. Ou bien cette tendance chez le lieutenant à sous-estimer tout homme bien habillé. Ou encore tout simplement la malchance. Toujours est-il qu'au bout de deux heures, c'est le lieutenant qui a perdu mille roubles et vous qui tenez son ardoise.

Cependant, même si le garçon est un dangereux conducteur de troïka, vous n'avez aucune envie de le mettre dans l'embarras. « C'est l'anniversaire de la princesse, dites-vous, alors pour lui faire honneur, déclarons match nul. » Et là, vous déchirez en deux la reconnaissance de dette du lieutenant et jetez les deux moitiés du papier sur le feutre vert de la table. En guise de remerciement, le jeune homme renverse son verre de vin par terre dans un grand geste du bras, se lève en faisant tomber sa chaise et sort en titubant sur la terrasse.

Même si au cours de la partie il n'y a pas eu plus de cinq joueurs et trois observateurs, l'histoire de l'ardoise déchirée fait rapidement le tour de la salle de bal, et tout à coup la princesse vous fait venir afin de vous exprimer sa gratitude pour cet acte de courtoisie. Au moment où vous inclinez la tête en répondant « *Je vous en prie* », l'orchestre attaque une valse. Alors vous n'avez pas d'autre choix que de lui prendre le bras, et vous voilà comme par enchantement à l'autre bout de la salle.

La princesse valse divinement bien. Elle a le pied léger, tourne comme une toupie. Mais avec plus de quarante couples de danseurs et deux immenses flambées dans les cheminées, la température ambiante atteint les vingt-six degrés, si bien que les joues de la princesse deviennent toutes rouges et sa poitrine se soulève. Craignant qu'elle ne se sente mal, vous lui demandez naturellement si elle aimerait prendre l'air...

Vous comprenez ?

Si Mrs Trent n'avait pas porté l'art du rôti à un tel degré de perfection, le jeune lieutenant se serait consacré à la princesse au lieu

d'engloutir une troisième assiette de rôti et un huitième verre de vin. Si la température cette nuit-là n'avait pas chuté de six degrés en autant d'heures, le verglas ne se serait pas formé devant la maison, votre ami corpulent ne serait peut-être pas tombé, et il n'y aurait pas eu de jeu de cartes. Et si le spectacle de la neige tombant n'avait pas poussé les valets à alimenter à ce point les cheminées, vous ne vous seriez pas retrouvé sur la terrasse au bras de la princesse – au moment où un jeune hussard rendait son dîner sur l'herbe que ce dernier avait broutée.

De plus, songea le comte, la mine grave, tous les malheureux événements qui suivirent ne se seraient peut-être jamais produits...

– Qui est-ce ? Qui êtes-vous ?

Le comte se retourna. Un couple de quinquagénaires se tenait dans l'encadrement de la porte, la clé de la suite à la main.

– Qu'est-ce que vous faites ici ? voulut savoir le mari.

– Je suis... envoyé par le marchand de tissus.

Le comte se retourna vers la fenêtre, prit le rideau et tira dessus.

– Oui, dit-il, tout va bien.

Puis il ôta la casquette qu'il ne portait pas et prit la fuite.



– Bonsoir, Vassili.

– Oh, bonsoir, monsieur le comte.

Le comte tapota délicatement sur le comptoir.

– Vous auriez vu Nina ?

– Elle est dans la salle de bal, je crois.

– Ah. Parfait.

Le comte fut surpris, mais ravi d'apprendre que Nina retrouvait l'un de ses vieux repaires. Âgée maintenant de treize ans, elle avait pour ainsi dire abandonné ses passe-temps de petite fille pour se consacrer aux livres et à l'école. Il fallait que l'assemblée en cours soit exceptionnelle pour que Nina abandonne momentanément ses études.

Mais lorsque le comte ouvrit la porte, il n'entendit ni raclements de pieds de chaise sur le sol ni coups de poing sur le podium. Nina était assise seule à une petite table sous le lustre central. Le comte remarqua les cheveux coincés derrière ses oreilles, signe indiquant que quelque chose d'important se tramait. De fait, sur le carnet posé devant elle était dessiné un tableau avec six lignes et trois colonnes, et sur la table trônaient une balance, un mètre et un chronomètre.

– Bonjour, chère amie.

– Oh, bonjour, Votre Excellence.

– Qu'est-ce que tu nous prépares, mademoiselle ?

– Nous préparons une expérience.

Le comte parcourut la pièce du regard.

– « Nous » ?

Nina désigna le balcon de la pointe de son crayon.

Levant la tête, le comte découvrit un garçon de l'âge de Nina accroupi sur leur vieux perchoir derrière la balustrade. Vêtu simplement mais proprement, il ouvrait de grands yeux, le visage grave. Sur la balustrade étaient alignés une série d'objets de formes et de tailles variées.

Nina fit les présentations.

– Comte Rostov, Boris. Boris, le comte Rostov.

– Bonjour, Boris.

– Bonjour, monsieur.

Le comte se tourna vers Nina.

– Quelle est la nature de cette expérience ?

– Notre intention est de mettre à l'épreuve dans une seule expérience les hypothèses de deux mathématiciens renommés. Plus précisément, nous allons tester la façon dont Newton calcule la force de gravité et le principe de Galilée selon lequel des objets de masse différente tombent à la même vitesse.

Depuis la balustrade, Boris, les yeux écarquillés, hocha gravement la tête.

Pour illustrer son propos, Nina tendit son crayon vers la première colonne de son tableau, où six objets étaient listés par ordre croissant de taille.

– Cet ananas, tu l'as pris où ?

– Dans la coupe de fruits de la réception, répondit Boris d'une voix enthousiaste.

Nina posa son crayon.

– Commençons par le kopek, Boris. N'oublie pas de le tenir bien au-dessus de la balustrade et de le laisser tomber exactement là où je t'ai dit.

Le comte se demanda un instant si la hauteur du balcon était suffisante pour mesurer l'influence de la masse sur la chute d'objets variés. Après tout, Galilée n'était-il pas monté au sommet de la tour de Pise pour réaliser son expérience ? Le balcon n'était pas assez haut pour calculer l'accélération de la gravité, c'était sûr. Seulement voilà, le rôle de l'observateur de passage n'est pas de mettre en doute la méthodologie du scientifique chevronné. Si bien que le comte garda ses réflexions pour lui.

Boris prit le kopek et, montrant une conscience aiguë du sérieux de sa tâche, se plaça à l'endroit précis où il pouvait tenir l'objet juste au-dessus de la balustrade.

Nina griffonna quelque chose sur son carnet et prit le chronomètre.

– À trois, Boris. Un. Deux. Trois !

Boris lâcha la pièce qui, après un instant de silence, tomba sur le sol dans un bruit métallique.

Nina consulta son chronomètre.

– Une seconde vingt-cinq.

– Très bien, répondit Boris.

Nina nota soigneusement le résultat dans la case adéquate, puis sur une autre feuille divisa le chiffre par un facteur, reporta le reste, retira la différence, et ainsi de suite jusqu'à ce qu'elle ait arrondi la solution à la deuxième décimale. Et là, elle secoua la tête, visiblement déçue.

– Neuf mètres et soixante-quinze centimètres par centième de seconde.

Boris réagit en affichant une inquiétude toute scientifique.

– L'œuf, ordonna Nina.

L'œuf (sans doute libéré de la cuisine du Piazza) fut placé avec soin, lâché avec précision et chronométré au centième de seconde près. L'expérience se poursuivit avec une tasse, une boule de billard, un dictionnaire et l'ananas, et tous accomplirent leur chute jusqu'au sol dans le même temps. Ainsi, le 21 juin 1926, dans la salle de bal de l'hôtel Metropol, l'hérétique Galilée fut innocenté par un ping, un plof, un crac, un boing, un boum et un splash.

Des six objets, la préférence du comte allait à la tasse. Non seulement celle-ci émit un bruit convaincant au moment de l'atterrissage, mais tout de suite après se firent entendre les chuintements des morceaux de porcelaine glissant sur le sol tels des glands sur la glace.

Ayant terminé ses comptes, Nina fit remarquer d'un ton un peu triste :

– Selon le professeur Lissitzki, ces hypothèses ont été vérifiées maintes fois...

– Oui, dit le comte, je suppose en effet que...

Puis, pour alléger l'humeur de la demoiselle, il suggéra, puisqu'il était pratiquement huit heures, qu'elle-même et son jeune ami se joignent à lui pour dîner au Boyarski. Hélas, Boris et Nina avaient une autre expérience à réaliser – une expérience nécessitant un seau d'eau, un vélo et le périmètre de la place Rouge.

En cette soirée si spéciale, le comte fut-il déçu d'apprendre que Nina et son jeune ami ne dîneraient pas avec lui ? Bien évidemment. Pourtant, il avait depuis toujours été d'avis que Dieu, qui aurait facilement pu diviser en deux parts égales les heures d'obscurité et les heures de lumière, avait au contraire choisi de rendre les jours d'été plus longs pour le bénéfice d'explorations scientifiques de ce type. En

outre, le comte soupçonnait avec plaisir que ce jeune Boris pourrait se révéler être le premier d'une longue liste de jeunes hommes sérieux et attentifs qui laisseraient tomber des œufs depuis les balcons et feraient du vélo avec des seaux.

– Alors je vous laisse à vos occupations, dit-il en souriant.

– Comme tu veux. Au fait, tu étais peut-être venu pour une raison précise ?

– Non, répondit le comte après une seconde d'hésitation. Rien de particulier.

Puis, au moment où il se tournait vers la porte, une idée lui traversa l'esprit.

– Nina...

Elle leva les yeux de son travail.

– Même si ces hypothèses ont été vérifiées maintes fois, je pense que tu as eu tout à fait raison de les vérifier de nouveau.

Nina étudia le visage du comte un long moment.

– Oui, dit-elle gravement. C'est toi qui me connais le mieux.



À dix heures, le comte était installé au Boyarski devant une assiette vide et une bouteille de blanc pratiquement vide. Il voyait la fin de cette journée approcher, fier de savoir que tout était parfaitement réglé.

Ce matin-là, il avait reçu la visite de Constantin Constantinovitch, mis à jour ses comptes auprès de Muir & Mirrieles (désormais connus sous le nom de magasin central universel), de Filippov (la Boulangerie 1 de Moscou), et bien sûr, du Metropol. Assis au bureau du grand-duc, il avait écrit une lettre à Michka, qu'il avait ensuite confiée à Petya avec instruction de la poster le lendemain. Dans l'après-midi, il était allé chez le barbier pour son rendez-vous hebdomadaire et avait rangé ses appartements. Il avait enfilé sa veste d'intérieur bordeaux (qui, pour être honnête, était étonnamment confortable) et placé dans l'une des poches une pièce d'or à l'intention du croque-mort, avec la consigne de lui mettre le costume noir fraîchement repassé (disposé sur son lit) et d'enterrer son corps dans le caveau familial aux Heures dormantes.

Si le comte s'enorgueillissait de savoir que tout était parfaitement réglé, il se consolait de savoir que le monde continuerait sans lui – d'ailleurs, c'était ce qui se passait déjà. La veille, il se trouvait devant la réception lorsque Vassili avait montré à l'un des clients de l'hôtel une carte de Moscou. Comme le réceptionniste dessinait une ligne en zigzag depuis le centre-ville jusqu'à la ceinture des Jardins, le comte

s'était aperçu que plus de la moitié des rues qu'il nommait lui étaient inconnues. Un peu plus tôt dans la journée, Vassili l'avait informé que le célèbre grand hall bleu et or du Bolchoï avait été repeint en blanc, tandis que dans le quartier de la rue Arbat, la sombre statue de Gogol, œuvre d'Andreïev, avait été retirée de son piédestal et remplacée par une sculpture plus joyeuse représentant Gorki. Du jour au lendemain, la ville de Moscou s'offrait de nouveaux noms de rues, de nouveaux grands halls et de nouvelles statues – et ni les touristes, ni les amateurs de ballet, ni les pigeons ne paraissaient particulièrement contrariés.

La politique de recrutement qui avait commencé avec la nomination du Fou avait continué sans relâche – tant et si bien que n'importe quel jeune homme dénué de toute expérience avérée, mais doté de connaissances haut placées, pouvait revêtir la veste blanche, desservir à gauche et verser le vin dans des verres à eau.

Marina, qui avait par le passé accueilli avec plaisir la compagnie du comte quand elle cousait dans l'atelier de couture, devait à présent surveiller une aide-couturière dans l'atelier de couture, et un marmot chez elle (Dieu soit béni).

Nina, qui avait fait ses premiers pas dans le monde moderne et le trouvait tout aussi digne de son intelligence impassible que l'étude des princesses, allait s'installer avec son père dans un grand appartement situé dans l'un des nouveaux immeubles conçus pour les hauts responsables du Parti.

Comme nous étions la troisième semaine du mois de juin, le quatrième congrès annuel des ARAP avait commencé ses travaux, mais Michka n'y assistait pas, car il avait pris congé de son poste à l'université afin de finir son anthologie de nouvelles (qui avait atteint les cinq volumes) et suivre sa Katerina qui rentrait à Kiev, où elle enseignait dans une école élémentaire.

Parfois, le comte partageait un café sur le toit avec l'ouvrier, Abram, en parlant des nuits d'été à Nijni-Novgorod. Mais le vieil homme était maintenant tellement myope et instable sur ses pieds qu'un matin, au début du mois, les abeilles avaient disparu de leurs ruches, comme si elles avaient anticipé sa retraite.

Donc oui, la vie continuait, comme elle l'avait toujours fait.

Le comte se souvint comment, la première nuit de son assignation à résidence, il s'était engagé, dans l'esprit de la vieille maxime de son parrain, à maîtriser le cours de sa vie. Eh bien, rétrospectivement, il y avait une autre histoire de son parrain qui pouvait tout aussi bien susciter l'émulation. Elle impliquait le meilleur ami du grand-duc, l'amiral Stepan Makarov, commandant de la marine impériale pendant la guerre russo-japonaise. Le 13 avril 1904, pendant l'attaque de Port-Arthur, Makarov fit entrer ses navires de guerre en lice, repoussant la

flotte japonaise jusqu'à la mer Jaune. Or en retournant au port par mer calme, le navire amiral toucha une mine japonaise et commença à prendre l'eau. Ainsi, alors que la bataille était gagnée et le rivage de sa patrie en vue, Makarov se posta à la barre en grand uniforme et coula avec son bateau.

La bouteille de blanc du comte (un chardonnay de Bourgogne, il en était pratiquement sûr, à servir frais) trônait sur sa table, ruisselante de gouttes d'eau. Le comte se pencha par-dessus son assiette et se servit lui-même. Puis, après un toast de remerciement au Boyarski, il vida son verre et se dirigea vers le Chaliapine pour un dernier petit cognac.



Lorsque le comte arriva au Chaliapine, son intention était de savourer son cognac, de présenter ses respects à Audrius, puis de se retirer dans son cabinet pour attendre les douze coups de minuit. Mais lorsqu'il eut presque fini son cognac, il ne put s'empêcher de prêter l'oreille à une conversation qui se tenait au bar entre un jeune et fringant Britannique et un voyageur allemand pour qui les voyages avaient visiblement perdu tous leurs attraits.

Ce qui avait attiré l'attention du comte, c'était l'enthousiasme exprimé par le Britannique pour la Russie. En particulier, le jeune homme était séduit par l'architecture tarabiscotée des églises et le caractère exubérant de la langue. Quant à l'Allemand, il répondit le visage sévère que l'unique contribution des Russes à la civilisation occidentale était l'invention de la vodka.

– Allons, dit le Britannique, vous plaisantez.

L'Allemand posa sur son jeune voisin le regard de celui qui a passé sa vie entière à être sérieux.

– Je suis prêt à offrir un verre de vodka, annonça-t-il, à tout homme capable d'en nommer trois autres.

La vodka n'était pas la boisson préférée du comte, certes. De fait, malgré son amour pour son pays, il en buvait rarement. Qui plus est, il avait déjà descendu une bouteille de blanc et un verre de cognac, et il lui restait une affaire importante à régler. Mais lorsque votre pays est traité avec autant de désinvolture, impossible de vous cacher derrière vos préférences ou vos obligations – surtout quand vous avez bu une bouteille de blanc et un verre de cognac. Si bien qu'après avoir griffonné des instructions pour Audrius au dos d'une serviette et fait passer celle-ci avec un billet d'un rouble le comte s'éclaircit la gorge.

– Si je puis me permettre, messieurs, je n'ai pas pu faire autrement que d'entendre votre conversation. Je ne doute pas, *mein Herr*, que votre remarque à propos des contributions de la Russie à la civilisation

occidentale soit une forme d'hyperbole inversée – une litote exagérée pour plus d'effet poétique. Néanmoins, je me propose de vous prendre au mot et suis ravi d'accepter votre défi.

– Le diable m'emporte !

– En revanche, j'ai une condition, ajouta le comte.

– Quelle est-elle ? demanda l'Allemand.

– Que pour chacune des contributions que je nomme, nous buvions tous les trois un verre de vodka.

La mine renfrognée, l'Allemand leva la main en l'air comme s'il faisait aussi peu cas du comte que de son pays. Mais Audrius, toujours aussi attentif, avait déjà posé trois verres vides sur le comptoir et était en train de les remplir à ras bord.

– Merci, Audrius.

– Je vous en prie, Votre Excellence.

– Numéro 1, dit le comte en ménageant une pause dramatique : Tchekhov et Tolstoï.

L'Allemand laissa échapper un grognement.

– Oui, oui. Je sais ce que vous allez dire : que chaque nation a ses poètes au panthéon. Mais avec Tchekhov et Tolstoï, nous autres Russes avons posé les bornes du monde romanesque. Désormais, les auteurs de fiction d'où qu'ils viennent devront s'insérer dans cet espace littéraire qui commence avec l'un et finit avec l'autre. En effet, qui, je vous le demande, a montré une meilleure maîtrise de la forme courte que Tchekhov dans ses petites histoires parfaites ? Précises, économes, elles nous invitent à une heure secrète dans un recoin de la maison où la condition humaine se trouve brusquement toute proche, parfois de manière déchirante. À l'autre extrême, comment imaginer une œuvre plus ambitieuse que *Guerre et Paix* ? Une œuvre qui passe avec autant d'aisance du salon au champ de bataille et vice versa ? Qui s'interroge avec autant de profondeur sur la façon dont l'individu est façonné par l'histoire, et l'histoire par l'individu ? Dans les générations à venir, je vous le dis, il n'y aura pas de nouvel auteur capable de prendre la place de ces deux écrivains en tant qu'alpha et oméga du roman.

– Il est probable qu'il ait raison, dit le Britannique.

Puis il leva son verre et le but. Alors le comte vida le sien, et après un grognement, l'Allemand fit de même.

– Numéro 2 ? demanda le Britannique, tandis qu'Audrius emplissait de nouveau les verres.

– Premier acte, scène 1 de *Casse-Noisette*.

– Tchaïkovski ! s'esclaffa l'Allemand.

– Vous riez, *mein Herr*. Pourtant, je suis prêt à parier mille couronnes que vous pouvez l'imaginer vous-même. Le soir de Noël,

après avoir fait la fête avec la famille et les amis dans une pièce décorée de guirlandes, Clara dort profondément par terre à côté de son magnifique nouveau jouet. Mais lorsque sonnent les douze coups de minuit, avec Drosselmeyer le borgne perché sur l'horloge telle une chouette, le sapin de Noël se met à grandir...

Tandis que le comte levait les mains lentement au-dessus du comptoir pour évoquer l'arbre qui grandit, le Britannique se mit à siffler la célèbre marche du premier acte.

– Oui, c'est cela, dit le comte au Britannique. Il est communément admis que les Britanniques savent mieux que personne fêter l'Avent. Mais, sauf le respect que je vous dois, pour profiter de l'essence de l'hiver, il faut s'aventurer un peu plus au nord que Londres. Il faut aller au-delà du cinquantième parallèle jusqu'aux latitudes où la course du soleil est la plus elliptique et la force du vent la plus impitoyable. Sombre, froide, couverte de neige, la Russie a le genre de climat dans lequel l'esprit de Noël brille de tous ses feux. Et c'est la raison pour laquelle Tchaïkovski semble avoir saisi la musique de Noël mieux que quiconque. Je vous le dis, non seulement tous les enfants européens du ^{xx}e siècle connaissent les mélodies de *Casse-Noisette*, mais ils imagineront leur Noël tel qu'il est dépeint dans le ballet, et quand ils seront vieux, le soir de Noël, le sapin de Tchaïkovski ressurgira de leurs souvenirs et grandira jusqu'à ce qu'ils l'admirent à nouveau avec des yeux émerveillés.

Le Britannique vida son verre avec un rire attendri.

– L'histoire a été écrite par un Prussien, dit l'Allemand en levant son verre de mauvaise grâce.

– Je vous l'accorde, concéda le comte. Mais sans Tchaïkovski, elle serait restée en Prusse.

Tout en emplissant de nouveau les verres, Audrius, toujours aussi attentif, remarqua le regard interrogateur du comte et répondit d'un hochement de tête.

– Numéro 3, annonça le comte.

Et là, en guise d'explications, il se contenta de faire un geste en direction de l'entrée du Chaliapine, où un serveur apparut tout à coup avec un plat en argent posé en équilibre sur les paumes de ses mains. Il le déposa sur le comptoir entre les deux étrangers et souleva le couvercle arrondi, révélant une généreuse portion de caviar accompagnée de blinis et de crème aigre. Même l'Allemand ne put s'empêcher de sourire, son appétit prenant le pas sur ses préjugés.

Quiconque a passé une heure à boire de la vodka au verre sait que la taille d'un homme n'a étonnamment que peu à voir avec sa capacité à boire. Il est des hommes tout petits pour qui la limite est de sept verres, et des géants pour lesquels elle est de deux. Pour notre ami

allemand, visiblement, elle se situait à trois. Car si Tolstoï lui fit tourner la tête et Tchaïkovski lui embruma l'esprit, alors le caviar lui fit carrément boire la tasse. Si bien qu'agitant un doigt accusateur en direction du comte il s'éloigna, posa la tête sur ses bras croisés et rêva de la fée Dragée.

Voyant là un signal qui lui était donné, le comte s'apprêtait à descendre de son tabouret haut, mais le jeune Britannique était en train d'emplir de nouveau son verre.

– Le caviar, quel coup de génie ! dit-il. Mais comment avez-vous fait ? On ne vous a pas quitté des yeux.

– Un magicien ne révèle jamais ses secrets.

Le Britannique éclata de rire. Puis il étudia le visage du comte avec une curiosité accrue.

– Qui êtes-vous ?

Le comte haussa les épaules.

– Quelqu'un que vous avez rencontré dans un bar.

– Non. Je ne me contenterai pas de cette réponse. Je sais quand j'ai affaire à un homme érudit. Et j'ai entendu la manière dont le barman s'adresse à vous. Qui êtes-vous, vraiment ?

Le comte esquaissa un sourire modeste.

– Il fut une époque où j'étais le comte Alexandre Ilitch Rostov – membre de l'ordre de Saint-André, membre du Jockey-Club, maître de la Chasse...

– Charles Abercombie, dit le jeune Britannique en lui tendant la main, héritier présomptif du comte de Westmorland, apprenti financier et barreur de l'équipe de Cambridge qui perdit la régates de Henley en 1920.

Les deux gentilshommes se serrèrent la main et burent. Puis l'héritier présomptif du comte de Westmorland étudia encore le visage du comte.

– Ces dix dernières années ont dû être particulières pour vous...

– On peut dire les choses ainsi.

– Vous avez essayé de partir après la Révolution ?

– C'est tout le contraire, Charles : je suis revenu à cause d'elle.

– Vous êtes revenu ?

– J'étais à Paris à la chute de l'Hermitage. J'avais quitté le pays avant la guerre à la suite de certaines... circonstances.

– Ne me dites pas que vous étiez un anarchiste ?

Le comte éclata de rire.

– Loin de là.

– Alors, pourquoi ?

Le comte contempla le fond de son verre vide. Il n'avait pas évoqué

ces événements depuis tant d'années.

– Il se fait tard, dit-il, et c'est une longue histoire.

En guise de réponse, Charles emplit de nouveau leurs verres.

Alors le comte entraîna Charles très loin, jusqu'à l'automne 1913, par une nuit de mauvais temps où il était sorti pour fêter le vingt et unième anniversaire de la princesse Novobaczki. Il décrivit la plaque de verglas devant la maison, le rôti de Mrs Trent et l'ardoise déchirée – et comment une différence de quelques degrés ici et là l'avait amené sur la terrasse dans les bras de la princesse au moment où le lieutenant imprudent rendait sur la pelouse.

Charles éclata de rire.

– Mais, Alexandre, ça m'a l'air formidable, votre histoire ! Vous n'allez pas me faire croire que c'est pour cela que vous avez quitté la Russie.

– Non, reconnut le comte, avant de poursuivre son triste récit. Nous sommes sept mois plus tard, Charles, au printemps 1914. Je rentre passer quelque temps au domaine familial. Je présente mes respects à ma grand-mère dans la bibliothèque, puis je sors dehors retrouver ma sœur, Helena, qui aime lire sous l'immense orme ponctuant une boucle de la rivière. Déjà, à trente mètres, je vois qu'elle n'est pas elle-même – plus exactement, je vois qu'elle est plus qu'elle-même. En m'apercevant, elle se redresse avec une étincelle dans les yeux et un sourire aux lèvres, de toute évidence impatiente de partager avec moi une nouvelle, que je suis à mon tour impatient de découvrir. Mais tandis que je traverse la pelouse, elle regarde par-dessus son épaule et son sourire s'élargit à la vue d'une figure solitaire s'approchant à cheval – une silhouette solitaire vêtue de l'uniforme des hussards...

« Vous comprenez le dilemme que le perfide m'avait imposé, Charles. Pendant que je faisais ribote à Moscou, il avait cherché à rencontrer ma sœur. Il s'était débrouillé pour se faire présenter et lui avait fait une cour prudente, patiente et couronnée de succès. Si bien que lorsqu'il sauta de sa monture et croisa mon regard, il eut les plus grandes peines du monde à dissimuler le sourire narquois qui lui tordait les lèvres. Mais comment allais-je expliquer la situation à Helena ? Cet ange doté de mille vertus ? Comment lui faire comprendre que l'homme dont elle était tombée amoureuse avait recherché ses faveurs non pas par estime pour ses qualités à elle, mais pour prendre sa revanche ?

– Qu'avez-vous fait ?

– Ah, Charles... Ce que j'ai fait ? Rien. Je me suis dit que sa vraie nature finirait bien par s'exprimer – comme elle l'avait fait chez les Novobaczki. Donc, au cours des semaines qui suivirent, je suis resté dans les coulisses à observer leur relation. À composer au déjeuner et

au *teatime*. À serrer les dents en les regardant se promener dans les jardins. Mais plus j'attendais mon heure, plus sa maîtrise de soi dépassait mes attentes les plus folles. Il aidait Helena à s'installer à table, cueillait des fleurs, lisait des poèmes, en écrivait même ! Et chaque fois que son regard croisait le mien, il y avait ce petit rictus.

« Enfin, l'après-midi des vingt ans de ma sœur, alors qu'il était en manœuvres quelque part, nous rentrions chez nous au crépuscule après une visite chez un voisin, et voilà que sa troïka était devant notre maison ! Un coup d'œil à Helena me suffit pour voir qu'elle était transportée de joie. Il a quitté son bataillon, se disait-elle, pour venir à bride abattue me souhaiter un bon anniversaire. Elle sauta presque à bas de sa monture, puis monta l'escalier du perron quatre à quatre. Je la suivais comme un homme condamné va à l'échafaud.

Le comte vida son verre et le posa lentement sur le comptoir.

– Mais ma sœur n'était pas dans ses bras lorsque je suis entré. Elle était debout à deux pas de la porte, tremblante. Tout contre le mur se tenait Nadejda, la femme de chambre d'Helena, le corsage arraché, les bras serrant sa poitrine, le visage rouge d'humiliation. Après un bref regard à ma sœur, elle monta à l'étage en courant. Helena, horrifiée, chancelante, alla s'effondrer dans un fauteuil à l'autre bout du vestibule et se couvrit le visage des mains. Et notre noble lieutenant, me direz-vous ? Il me souriait, la bouche fendue jusqu'aux oreilles.

« Comme j'exprimais mon indignation, il dit : “Allez, Alexandre, c'est l'anniversaire d'Helena. En son honneur, déclarons match nul.” Et là, il sortit en riant aux éclats, sans même accorder un regard à ma sœur.

Charles émit un sifflement discret.

Le comte fit oui de la tête.

– Mais à ce moment-là, Charles, impossible de ne rien faire. Je me suis approché du mur où, sous le blason familial, était accrochée une paire de pistolets. Ma sœur m'a agrippé par la manche en me demandant où j'allais. Je suis sorti moi aussi sans lui accorder un regard.

Le comte secoua la tête, honteux au souvenir de sa propre conduite.

– Il avait une minute d'avance, mais il n'en avait pas profité pour mettre de la distance entre nous deux. Il avait tranquillement grimpé dans sa troïka et mis ses chevaux au petit trot. Vous avez là un résumé du type d'homme qu'il était : le genre qui fonce vers l'occasion de faire la fête, mais s'éloigne sans se presser du lieu de ses crimes.

Charles fit de nouveau le service.

– Notre allée centrale décrivait un grand cercle reliant la maison à la route principale par deux arcs opposés bordés de pommiers. Mon cheval était encore attaché dehors. Alors, quand j'ai vu notre homme

s'éloigner, j'ai sauté en selle et pris au galop l'arc opposé. En quelques minutes, j'étais arrivé à l'endroit où les deux arcs se rejoignent. J'ai mis pied à terre et attendu.

« Vous imaginez la scène – moi seul dans l'allée, le ciel bleu, la brise et les pommiers en fleur. Il avait quitté la maison au petit trot, certes, mais quand il m'a vu, il s'est redressé, a levé son fouet et mis ses chevaux au grand galop. Pas un instant ne s'est posée la question de savoir ce qu'il comptait faire. Alors sans hésiter, j'ai levé le bras, visé et appuyé sur la détente. L'impact de la balle l'a renversé. Il a lâché les rênes, et ses chevaux, emballés, ont quitté l'allée, faisant valser la troïka et le projetant dans la poussière – où il est resté allongé, immobile.

– Vous l'aviez tué ?

– Oui, Charles, je l'ai tué.

L'héritier présomptif du comte de Westmorland hocha lentement la tête.

– Là, dans la poussière...

Le comte soupira et but un peu de vodka.

– Non. Huit mois plus tard.

– Comment cela ?

– Huit mois plus tard, en février 1915. Voyez-vous, depuis tout jeune, j'ai la réputation de ne jamais manquer ma cible, et j'avais la ferme intention de viser au cœur cette brute épaisse. Mais la chaussée était irrégulière... et il agitait les rênes comme un fouet... et les fleurs des pommiers voletaient en tous sens, portées par le vent... En un mot, j'ai raté ma cible. Finalement, je l'ai touché là.

Le comte montra son épaule droite.

– Donc vous ne l'avez pas tué...

– Pas à ce moment-là. J'ai bandé sa blessure, redressé sa troïka et l'ai ramené chez lui. Il m'a maudit tout le long du chemin, comme je le méritais. Car s'il a survécu à sa blessure, il s'est retrouvé avec le bras droit estropié et a été forcé de renoncer à son poste au sein du régiment de hussards. Et lorsque son père a porté plainte officiellement, ma grand-mère m'a expédié à Paris, ainsi que le voulait la coutume à l'époque. Plus tard, lorsque la guerre a éclaté cet été-là, il a insisté malgré sa blessure pour reprendre sa place à la tête de son régiment. Et lors de la seconde bataille des lacs de Mazurie, il a été renversé de son cheval et transpercé par la baïonnette d'un dragon autrichien.

Un silence se fit.

– Je suis navré d'apprendre la mort de ce jeune homme sur le champ de bataille, Alexandre ; cependant je crois pouvoir dire sans me tromper que vous avez plus que largement assumé votre part de

responsabilité dans ces événements.

– Mais j’ai un autre événement à vous raconter. Il y aura dix ans de cela demain, alors que je prenais mon mal en patience à Paris, ma sœur est morte.

– D’un cœur brisé ?

– C’est dans les romans que les jeunes femmes meurent d’un cœur brisé, Charles. Elle a succombé à la scarlatine.

L’héritier présomptif fit signe qu’il ne comprenait pas.

– Vous ne voyez donc pas ? reprit le comte. Ces événements forment une chaîne. Cette nuit-là chez les Novobaczki, lorsque j’ai généreusement déchiré son ardoise, je savais pertinemment que l’histoire parviendrait aux oreilles de la princesse ; et je me suis réjoui de renverser la situation aux dépens de ce goujat. Mais si je ne l’avais pas remis à sa place avec autant de suffisance, il n’aurait pas poursuivi Helena de ses ardeurs, ne l’aurait pas humiliée, je ne lui aurais pas tiré dessus, il ne serait peut-être pas mort en Mazurie, et il y a dix ans j’aurais été là où était ma place – au chevet de ma sœur quand elle a rendu le dernier soupir.



Après qu’il eut couronné son verre de cognac de six verres de vodka, le comte émergea de la trappe donnant sur le toit peu avant minuit et avança en faisant des zigzags. Comme le vent était un peu violent et que le bâtiment tanguait, on se serait cru sur le pont d’un navire en haute mer. C’est tout à fait ça, songea le comte, qui marqua une petite pause pour retrouver son équilibre en s’appuyant sur un conduit de cheminée. Puis, avançant avec précaution entre les ombres irrégulières qui surgissaient ici ou là, il approcha de la partie nord-ouest de l’hôtel.

Le comte regarda une dernière fois cette ville qui était, et n’était pas, la sienne. Grâce à la fréquence des réverbères le long des rues principales, il parvint facilement à identifier le boulevard Petrovski et la ceinture des Jardins – ces cercles concentriques au centre desquels se trouvait le Kremlin, et au-delà desquels s’étendait la Russie.

Depuis qu’il y a des hommes sur terre, songea le comte, il y a des hommes en exil. Que ce soit dans les tribus primitives ou les sociétés les plus avancées, ils sont invités par leurs compatriotes à faire leurs valises, à traverser la frontière et à ne plus jamais poser le pied sur le sol natal. Mais peut-être ne faut-il pas s’en étonner. Après tout, l’exil n’est-il pas le châtement infligé par Dieu à Adam dans le tout premier chapitre de la comédie humaine, et celui qu’Il inflige à Caïn quelques pages plus loin ? Oui, l’exil était aussi vieux que l’humanité. Mais les Russes furent le premier des peuples à maîtriser la notion d’exil dans leur propre pays.

Dès le XVIII^e siècle, les tsars, plutôt que de chasser leurs ennemis du pays, choisirent de les envoyer en Sibérie. Pourquoi ? Parce qu'ils avaient décidé qu'exiler un homme de la Russie comme Dieu avait exilé Adam du jardin d'Éden ne constituait pas un châtiment suffisamment sévère ; car dans un autre pays, un homme peut se jeter à corps perdu dans le travail, construire une maison, fonder une famille. En d'autres termes, recommencer une nouvelle vie.

Mais lorsque vous exilez un homme dans son propre pays, il lui est impossible de recommencer à zéro. Pour l'exilé intérieur – que ce soit en Sibérie ou à travers la Moins Six –, l'amour du pays ne sera jamais flou ou dissimulé par le brouillard du temps qui passe. En fait, comme notre espèce a, au fil de l'évolution, appris à accorder la plus grande attention à ce qui se trouve hors de sa portée, ces exilés rêveront des splendeurs de Moscou selon toute probabilité plus que n'importe quel Moscovite qui peut en profiter librement.

Mais il suffit.

Le comte posa sur un conduit de cheminée un verre de bordeaux qu'il avait sorti de l'ambassadrice. Il déboucha avec quelques difficultés la bouteille sans étiquette de châteauneuf-du-pape récupérée dans la cave du Metropol en 1924. Dès qu'il commença à verser le vin, il vit qu'il s'agissait d'un excellent millésime. Peut-être un 1900 ou 1921. Une fois son verre rempli, il le leva en direction des Heures dormantes.

– À Helena Rostov, dit-il, la fleur de Nijni-Novgorod. Amoureuse de Pouchkine, protectrice d'Alexandre, brodeuse de tous les coussins qui lui tombaient sous la main. Une vie trop brève, un cœur trop tendre.

Puis il but son verre en entier.

La bouteille était loin d'être vide, mais le comte ne se resservit pas, pas plus qu'il ne jeta son verre par-dessus son épaule. Non. Il le posa avec précaution sur la cheminée, puis s'approcha du bord du toit et se tint bien droit. Des légions de lumières scintillaient et valsaient jusqu'à se confondre avec le mouvement des étoiles. Elles tournoyaient, en une seule et même sphère vertigineuse mêlant les créations des hommes à celles des cieux.

Le comte Alexandre Ilitch Rostov avança le pied jusqu'au bord du parapet.

– Adieu, mon pays.

La lumière au sommet de la tour de Michka clignota, comme pour lui répondre.

À présent, l'opération était on ne peut plus simple. Comme lorsqu'on se tient au bout d'un plongeoir prêt à piquer la première tête de la saison, il ne restait plus qu'à sauter. En partant cinq étages au-dessus du trottoir et en tombant à la même vitesse qu'un kopek, une

tasse ou un ananas, le voyage ne durerait en tout que quelques secondes. Alors la boucle serait bouclée. Car comme le lever de soleil est suivi du coucher du soleil, la poussière retombe en poussière et les fleuves vont à la mer, l'homme doit retomber dans les bras de l'oubli, et là...

– Votre Excellence !

Consterné d'être interrompu, le comte se retourna. Abram se tenait derrière lui, surexcité. Dans un tel état d'excitation en fait qu'il ne manifesta aucune surprise en découvrant le comte perché à l'endroit où le toit rencontre le ciel.

– Je me disais bien que c'était votre voix, enchaîna le vieil ouvrier. Comme je suis content de vous voir ici ! Suivez-moi, tout de suite !

– Abram, mon ami...

– Vous ne me croirez pas si je vous le dis. Alors il faut que vous voyiez ça de vos propres yeux.

Et là, sans attendre de réponse, il se dirigea avec une agilité surprenante vers son campement.

Le comte laissa échapper un soupir, assura la ville de son retour imminent et suivit Abram jusqu'au brasero. Le vieil homme s'arrêta et tendit le bras vers la partie nord-est de l'hôtel. Et là, avec en toile de fond la silhouette illuminée du Bolchoï, on percevait une myriade de minuscules ombres traversant l'air telles des flèches.

– Elles sont revenues ! s'exclama Abram.

– Les abeilles... ?

– Oui, mais ce n'est pas tout. Asseyez-vous, là.

Abram fit un geste en direction de la planche de bois qui avait souvent fait office de chaise pour le comte.

Le comte redressa la planche, tandis qu'Abram se penchait au-dessus de sa table de fortune. Un plateau provenant de l'une des ruches était posé dessus. Il plongea un couteau dans le rayon, étala le miel sur une cuillère, qu'il tendit au comte. Puis il se recula en souriant.

– Goûtez.

Docilement, le comte mit la cuillère dans sa bouche. Immédiatement, il sentit la douceur familière du miel – lumineux, doré, joyeux. Étant donné la période de l'année, le comte s'attendait à voir sa première impression suivie d'un arôme de lilas du jardin Alexandre ou de fleurs de cerisiers de la ceinture des Jardins. Or, à mesure que le nectar se dissolvait sous sa langue, il perçut quelque chose de tout autre. Au lieu de rappeler les arbres en fleurs du centre de Moscou, le miel suggérait la berge d'un ruisseau... le souffle d'une brise d'été... la silhouette d'une pergola... Mais surtout, il y avait là l'essence caractéristique de mille pommiers en fleur.

– Oui, fit Abram. Nijni-Novgorod.

C'était cela.

Sans le moindre doute.

– Pendant toutes ces années elles nous écoutaient, ajouta Abram dans un murmure.

Le comte et l'ouvrier se tournèrent tous les deux vers le bord du toit, où les abeilles, après avoir parcouru près de deux cents kilomètres et travaillé de bon cœur, voltigeaient au-dessus de leurs ruches, petits points noirs inversant les étoiles.

Il était près de deux heures du matin lorsque le comte dit bonne nuit à Abram et retourna dans sa chambre. Il sortit la pièce en or de sa poche, la remplaça avec les autres à l'intérieur du pied du bureau de son parrain – d'où personne ne la sortirait avant vingt-huit ans. Et le lendemain soir, à six heures, à l'ouverture du Boyarski, le comte fut le premier à franchir les portes du restaurant.

– Andreï, dit-il au maître d'hôtel. Vous auriez un instant à me consacrer ?

LIVRE TROIS



1930

Le comte Alexandre Ilitch Rostov se réveilla à huit heures et demie au son de la pluie tombant sur le toit. Un œil entrouvert, il repoussa sa couverture et sortit du lit. Il enfila sa robe de chambre, ses pantoufles, prit la boîte de conserve qui se trouvait sur le bureau, versa une cuillère de grains de café dans l'Appareil, et commença à tourner la petite manivelle.

Bien qu'il moulinât énergiquement, la pièce demeurait sous l'emprise ténue du sommeil. La somnolence, non détrônée pour le moment, continuait à jeter son ombre sur tout, embrouillant la vue, les sensations, l'esprit, tout ce qui avait été dit, tout ce qui devait être fait, prêtant à chaque chose l'immatérialité de son règne. Mais lorsque le comte ouvrit le petit tiroir en bois du moulin, le monde et tout ce qu'il contenait furent transfigurés par ce mystère à faire pâlir d'envie un alchimiste – l'arôme de café fraîchement moulu.

À cet instant, les ténèbres se trouvèrent séparées d'avec la lumière, les eaux d'avec les continents et les cieux d'avec la terre. Les arbres portèrent des fruits et les bois bruissèrent du mouvement des oiseaux, des animaux, des petites bêtes rampantes de toutes sortes. Tout près, un pigeon gratta de ses pattes sur le zinc du bord de la fenêtre.

Le comte sortit le petit tiroir de l'Appareil, versa son contenu dans la cafetière (qu'il avait sagement remplie d'eau la veille). Il alluma la cuisinière et éteignit l'allumette d'un geste vigoureux. Tout en attendant que le café soit prêt, il exécuta trente squats et trente étirements et trente respirations profondes. Il sortit du petit placard d'angle un pot de crème, deux biscuits anglais et un fruit (aujourd'hui, une pomme). Puis, après s'être versé un café, il commença à savourer pleinement les sensations du matin :

L'acidité tonifiante de la pomme...

L'amertume brûlante du café...

Le savoureux goût sucré des biscuits avec ce trop-plein de beurre...

La combinaison était tellement parfaite que lorsqu'il eut fini, le comte fut tenté de tout recommencer pour savourer une nouvelle fois son petit déjeuner – tourner la manivelle, couper la pomme en quartiers, croquer ses deux biscuits.

Mais le temps n'attend pas. Alors, après qu'il se fut versé ce qu'il restait de café, le comte fit glisser les miettes de biscuit de son assiette

sur le rebord de la fenêtre pour son ami à plumes. Puis il vida le petit pichet de crème dans une soucoupe et se tourna vers la porte avec l'intention de la déposer dans le couloir. C'est alors qu'il vit l'enveloppe par terre.

Quelqu'un avait dû la glisser sous sa porte au milieu de la nuit.

Il posa la soucoupe pour son ami borgne et prit l'enveloppe. Elle avait quelque chose d'inhabituel au toucher, comme si elle contenait autre chose qu'une lettre. Au dos était inscrit en lettres bleu foncé le nom de l'hôtel, et au recto, en lieu et place d'un nom et d'une adresse, était inscrit : *Quatre heures ?*

Le comte s'assit sur son lit et finit son café. Puis il glissa la pointe de son petit couteau sous le rabat de l'enveloppe, coupa le papier sur toute la longueur et jeta un coup d'œil à l'intérieur.

– *Mon Dieu**, dit-il.

Arachné (et son art)

L'art de l'historien consiste à identifier des événements majeurs, confortablement assis dans un fauteuil. Avec le recul, il regarde vers le passé et désigne une date, à la manière d'un maréchal aux tempes grisonnantes qui montrerait du doigt le méandre d'une rivière sur la carte en décrétant : « C'est là. Le moment décisif. Le jour fatidique qui a déterminé tout ce qui allait suivre. »

C'est là, le 3 janvier 1928, nous disent les historiens, que fut lancé le premier plan quinquennal – une initiative à l'origine de la transformation de la Russie, société agraire du ^{XIX}^e siècle, en puissance industrielle du ^{XX}^e siècle. C'est là, le 17 novembre 1929, que Nikolaï Boukharine, père fondateur, directeur de la *Pravda* et dernier véritable ami du paysan, se retrouva berné par Staline et évincé du Politburo – laissant le champ libre pour un retour à un régime qui aurait tout de l'autocratie, sauf le nom. Et c'est là, le 25 février 1927, que fut préparé l'article 58 du Code criminel – le filet qui devait par la suite nous prendre tous au piège.

Là, le 27 mai, ou bien là, le 6 décembre ; à huit heures, ou bien neuf heures du matin.

C'est là, disent-ils. Comme si – de même qu'à l'opéra – une fois le rideau baissé et un levier actionné, le décor se serait envolé dans les cintres pour laisser place à un autre sur scène, de sorte que quand le rideau se lève quelques instants plus tard, le public se retrouve transporté d'une somptueuse salle de bal aux berges d'un ruisseau bordé d'arbres...

Mais les événements survenus lors de ces différentes dates ne créèrent pas de bouleversements dans la ville de Moscou. Une fois la page arrachée du calendrier, les fenêtres des chambres ne furent pas toutes brusquement illuminées par un million d'ampoules électriques ; le regard du petit père des peuples ne se retrouva pas accroché au-dessus de chaque bureau, pas plus qu'il ne hanta nos rêves ; de même, les conducteurs des fourgons cellulaires ne mirent pas tous leur moteur en route pour se déployer dans les rues obscures. Le lancement du premier plan quinquennal, la disgrâce de Boukharine, l'extension du Code criminel permettant l'arrestation de quiconque aurait ne serait-ce qu'approuvé la dissidence – tout cela n'était alors que des nouvelles circulant, des mauvais présages, des prémices. Et il faudrait attendre dix ans avant que leurs effets ne se fassent pleinement sentir.

Non. Pour la plupart d'entre nous, la fin des années 1920 ne fut pas marquée par une série d'événements majeurs. Elle ressemblait plutôt à un kaléidoscope.

Au fond du kaléidoscope sont enfermés des morceaux de verre coloré disposés au hasard ; mais par la vertu d'un rayon de soleil, d'un jeu de miroirs et de la magie de la symétrie, on découvre en regardant à l'intérieur un motif si coloré, si parfaitement complexe, qu'il nous paraît avoir été conçu avec le plus grand soin. Là, on tourne légèrement le poignet qui tient le cylindre, et les bouts de verre se déplacent pour former une nouvelle configuration – avec sa propre symétrie, sa propre combinaison de couleurs, sa propre façon de suggérer un dessin.

Il en était ainsi dans la ville de Moscou à la fin des années 1920.

Et il en était ainsi à l'hôtel Metropol.

En fait, tout véritable Moscovite traversant la place du Théâtre le dernier jour du printemps 1930 aurait trouvé l'hôtel fort peu différent du souvenir qu'il en gardait.

Là, sur le perron, se tient toujours Pavel vêtu de son long manteau, l'air plus loyal que jamais (même si sa hanche lui cause maintenant quelques soucis par temps de brouillard) ; de l'autre côté des portes à tambour, voici les mêmes jeunes gens impatients coiffés des mêmes casquettes bleues, prêts à monter vos valises en un éclair (même s'ils répondent maintenant aux noms de Grisha et Genya plutôt que Pasha et Petya). Vassili, avec sa troublante capacité à savoir où se trouvent les uns et les autres, tient toujours le bureau de la réception en face d'Arkady, toujours prêt à ouvrir le Registre et à vous prêter un stylo. Et côté direction, M. Halecki est toujours assis derrière son bureau impeccable (même si un nouveau sous-directeur au sourire pieux a une fâcheuse tendance à interrompre ses rêveries pour l'alerter de la moindre infraction au règlement de l'hôtel).

Au Piazza, les Russes de tous horizons (du moins ceux qui peuvent se procurer des devises étrangères) viennent passer un moment et partager un café avec des amis. Tandis que dans la salle de bal, ces réflexions graves et ces arrivées tardives qui ponctuaient autrefois les assemblées sont à présent la marque des dîners d'État (même s'il n'y a plus d'espionne avec un penchant pour le jaune cachée sur le balcon).

Et au Boyarski ?

À deux heures de l'après-midi, les cuisines sont déjà en plein coup de feu. Alignés devant les plans de travail en bois, les aides-cuisiniers coupent des carottes et des oignons tandis que Stanislav, le second, désosse délicatement des pigeons tout en sifflotant. Huit des brûleurs des immenses cuisinières ont été allumés pour faire mijoter sauces,

soupes et ragoûts. Le chef pâtissier, aussi enfariné que ses petits pains, ouvre un four pour en retirer deux plateaux de brioches. Et au centre de cette ruche d'activité, un œil sur chaque commis et un doigt dans chaque plat, se dresse Émile Joukovski, son grand couteau à la main.

Si la cuisine du Boyarski est un orchestre avec Émile au pupitre, alors la baguette du chef, c'est son coupe-coupe. Pourvu d'une lame large de quinze centimètres à la base et de soixante centimètres de long, c'est un outil qu'il ne lâche que rarement et garde toujours à portée de main. La cuisine est certes équipée de couteaux à découper, d'économes et de couperets, mais les tâches variées pour lesquelles ces outils ont été conçus, Émile est capable de les effectuer toutes avec son coupe-coupe. Avec celui-ci, il écorche un lapin, prélève le zeste d'un citron, pèle et coupe en quartiers un grain de raisin. Il retourne une crêpe, remue une soupe, et avec la pointe, mesure l'équivalent d'une cuillère de sucre en poudre ou d'une pincée de sel. Mais surtout, il désigne ses victimes.

– Toi ! lance-t-il au saucier en agitant la pointe de son coupe-coupe. Tu vas laisser bouillir ça jusqu'à ce qu'il n'en reste plus rien ? Tu comptes l'utiliser pour quoi, ta mixture ? Pour paver les routes ? Pour peindre des icônes ?

– Toi ! rugit-il au nouvel apprenti consciencieux installé au bout du plan de travail. Qu'est-ce que tu fabriques ? Ce persil a pris moins de temps à pousser que tu n'en mets pour le hacher !

En ce dernier jour de printemps, c'est Stanislav qui se retrouve en ligne de mire du coupe-coupe. En effet, alors qu'il est en train de dégraisser une carcasse d'agneau, Émile s'arrête brusquement et lui décoche un regard furibond depuis l'autre bout de la table.

– Toi ! fulmine-t-il en pointant son coupe-coupe en direction du nez de Stanislav. C'est quoi, ça ?

Stanislav, un Estonien dégingandé qui a scrupuleusement étudié les moindres gestes de son maître, lève des yeux étonnés.

– C'est quoi quoi, monsieur ?

– C'est quoi, cet air que tu siffles ?

Certes, il y avait une mélodie dans la tête de Stanislav – un petit quelque chose entendu la veille en passant devant le bar de l'hôtel –, mais il ne s'était pas rendu compte qu'il le sifflait. Et maintenant qu'il se retrouve avec le coupe-coupe sous le nez, il est incapable de se souvenir de la mélodie.

– Je ne suis pas sûr, avoue-t-il.

– Pas sûr ? C'était toi qui sifflais, oui ou non ?

– Oui, monsieur. C'était moi qui sifflais. Mais juste une chansonnette, je vous assure.

– Juste une chansonnette ?

– Une petite chanson.
– Pas besoin de m'expliquer ce qu'est une chansonnette ! Mais à quel titre siffles-tu cette chansonnette ? Hein ? Le comité central t'aurait-il nommé commissaire au Sifflement de chansonnettes ? Serait-ce la rosette du Grand Ordre de la chansonnette que je vois là épinglée sur ta poitrine ?

Sans regarder ce qu'il fait, Émile abat son coupe-coupe sur le plan de travail, détachant une côtelette de la carcasse comme s'il détachait la mélodie de la mémoire de Stanislav une bonne fois pour toutes. Le chef lève de nouveau son coupe-coupe et le brandit, mais avant qu'il ait pu développer sa pensée, la porte séparant la cuisine d'Émile du reste du monde s'ouvre. C'est Andreï, toujours aussi pressé, avec le Registre dans la main et une paire de lunettes remontée sur son front. Tel un brigand après une escarmouche, Émile glisse son coupe-coupe derrière la lanière de son tablier et regarde la porte avec l'air d'attendre quelque chose. Elle s'ouvre de nouveau quelques secondes plus tard.

Une légère rotation du poignet, et les morceaux de verre dessinent une autre configuration. La casquette bleue du groom passe d'un jeune homme à un autre, la robe jaune canari est rangée dans une malle, le petit guide rouge est réédité avec le nouveau nom des rues, et le comte Alexandre Ilitch Rostov entre dans la cuisine d'Émile – avec la veste blanche des serveurs du Boyarski sur le bras.

Une minute plus tard, nous retrouvons, assis autour de la table dans le petit bureau qui donne sur la cuisine, Émile, Andreï et le comte – le triumvirat qui se retrouvait tous les après-midi à deux heures et quart pour décider du sort du personnel du restaurant, de ses clients, et de ses tomates et poulets.

Comme à l'accoutumée, Andreï déclara la séance ouverte en glissant ses lunettes sur le bout de son nez et en ouvrant le Registre.

– Pas de réservations pour les salons privés ce soir. En revanche, toutes les tables de la grande salle sont réservées pour deux.

– Ah, commenta Émile avec le sourire sombre du commandant qui apprécie les combats difficiles. Mais nous n'allons pas les presser, n'est-ce pas ?

– Pas du tout, assura le comte. Nous ferons simplement en sorte que les menus leur soient présentés rapidement et leurs commandes prises sans délai.

Émile fit un signe d'approbation.

– D'autres complications ? demanda le comte au maître d'hôtel.

– Rien qui sorte de l'ordinaire.

Andreï fit pivoter le Registre pour que son chef de rang puisse voir

de ses propres yeux.

Le comte passa le doigt sur la liste des réservations. Ainsi que l'avait annoncé Andreï, il n'y avait rien qui sorte de l'ordinaire. Le commissaire aux Transports détestait les journalistes américains ; l'ambassadeur d'Allemagne détestait le commissaire aux Transports ; le chef adjoint de la Guépéou¹ était détesté de tous. La question la plus délicate, c'était que deux membres du Politburo avaient réservé des tables pour le deuxième service. Comme ils avaient tous les deux pris leur fonction depuis peu, il n'était pas essentiel de leur donner les meilleures tables. Ce qui l'était, c'était qu'ils soient traités de manière absolument identique. Ils devaient être servis avec le même soin à des tables de tailles équivalentes et équidistantes de la porte de la cuisine. Et idéalement, ils seraient installés de part et d'autre de la composition florale centrale (ce soir, des iris).

– Alors ? demanda Andreï, le stylo à la main.

Tandis que le comte suggérait à quelles tables installer les clients, quelqu'un frappa à la porte. Stanislav entra avec un bol et un plat.

– Bonjour, messieurs, dit le second à Andreï et au comte en leur adressant un sourire amical. En plus de nos plats habituels, nous proposons ce soir de la soupe de concombres et...

– Oui, oui, l'interrompit Émile en se renfrognant. Nous savons.

Penaud, Stanislav posa le bol et le plat sur la table, tandis qu'Émile lui faisait signe de sortir. Lorsque le second fut parti, Émile désigna les offrandes.

– Outre nos plats habituels, nous proposons ce soir de la soupe de concombres et des côtelettes d'agneau avec une réduction de vin.

Sur la table étaient posées trois tasses. Émile versa la soupe dans deux d'entre elles et attendit que ses collègues la goûtent.

– Excellent, dit Andreï.

Émile hocha la tête et se tourna vers le comte, les sourcils haussés.

Purée de concombres pelés, réfléchit le comte. Du yogourt, forcément. Une pincée de sel. Pas autant d'aneth qu'on aurait pu s'y attendre. En fait, il s'agissait de tout autre chose... Un ingrédient évoquant de façon tout aussi éloquente l'approche de l'été, mais avec un peu plus de style...

– De la menthe ? demanda-t-il.

Le chef répondit avec le sourire de celui qui a été percé à jour.

– *Bravo, monsieur**.

– ... Pour anticiper l'agneau, ajouta le comte, admiratif.

Émile inclina une fois la tête, puis, dégainant son coupe-coupe, détacha quatre côtelettes et en empila deux sur chacune des assiettes de ses collègues.

L'agneau, enrobé d'une chapelure parfumée au romarin, était

savoureux et tendre. Le maître d'hôtel et le chef de rang poussèrent tous les deux un soupir admiratif.

Grâce à un membre du Comité central, qui avait tenté en vain de commander en 1927 une bouteille de bordeaux pour le nouvel ambassadeur de France, on trouvait de nouveau des bouteilles de vin étiquetées dans les caves du Metropol (après tout, le cou d'un dragon peut, paraît-il et malgré la taille considérable de l'animal, fouetter l'air avec autant de vivacité que celui d'un aspic). Si bien que, se tournant vers le comte, Andreï demanda ce qu'ils devraient selon lui recommander pour accompagner l'agneau.

– Pour ceux qui en ont les moyens, le château-latour 1899.

Le chef et le maître d'hôtel hochèrent la tête.

– Et pour les autres ?

Le comte médita la question.

– Peut-être un côtes-du-rhône.

– Excellent, déclara Andreï.

Reprenant son coupe-coupe, Émile le pointa vers le reste de la carcasse.

– Dites à vos gens que mon agneau se sert saignant. Si un client le veut à point, qu'il aille à la cantine !

Le comte fit signe qu'il avait compris et était prêt à se conformer aux désirs du chef. Sur ce, Andreï ferma le Registre tandis qu'Émile essuyait la lame de son coupe-coupe. Mais alors qu'ils s'apprêtaient à se lever, le comte resta immobile.

– Messieurs, dit-il, avant que nous ne suspendions la séance...

En voyant l'expression sur son visage, le chef et le maître d'hôtel se rassirent.

Le comte jeta un coup d'œil vers la cuisine à travers le hublot, afin de s'assurer que les commis étaient absorbés par leur travail. Puis il tira de la poche de sa veste l'enveloppe glissée la veille sous sa porte. Il la retourna au-dessus de la tasse d'Émile, et des filaments aux teintes rouge et or tombèrent dans le récipient.

Les trois hommes observèrent un moment de silence.

Émile se cala au fond de sa chaise.

– *Bravo**, dit-il pour la deuxième fois de la séance.

– Vous permettez ? demanda Andreï.

– Mais bien sûr.

Andreï prit la tasse et la pencha d'avant en arrière. Puis il la reposa sur la soucoupe en porcelaine, si délicatement qu'on n'entendit aucun bruit.

– C'est suffisant ?

Le chef n'eut pas besoin de vérifier. Il avait vu les filaments tomber

de l'enveloppe.

– Tout à fait.

– Nous reste-t-il du fenouil ?

– Il y a quelques bulbes au fond du cellier. Il faudra jeter les premières feuilles, mais sinon, ils sont parfaits.

– Vous avez eu des nouvelles des oranges ? demanda le comte.

L'air sombre, le chef fit signe que non.

– Il nous en faudrait combien ? demanda Andreï.

– Deux. Ou trois peut-être.

– Je crois savoir où nous en procurer...

– Ça serait possible aujourd'hui ? demanda le chef.

Andreï tira sa montre à gousset de son veston et la consulta.

– Avec un peu de chance.

Où donc Andreï allait-il se procurer trois oranges dans un délai aussi bref ? Dans un autre restaurant ? Dans l'un des magasins réservés aux détenteurs de devises fortes ? Auprès d'un client haut dignitaire du Parti ? Tant que nous y sommes, où donc le comte s'était-il procuré quarante grammes de safran ? Ce genre de questions ne se posait plus depuis des années. Alors contentons-nous de savoir que le safran était là, et les oranges dans les parages.

Les trois conspirateurs échangèrent des regards satisfaits, puis repoussèrent leurs chaises. Andreï remonta ses lunettes sur son front tandis qu'Émile se tournait vers le comte.

– Vous leur tendez le menu directement et vous prenez leur commande aussitôt, d'accord ? Ce soir, on ne traîne pas la patte !

– On ne traîne pas la patte.

– Très bien, conclut le chef. On se retrouve à minuit et demi.



Lorsque le comte quitta le Boyarski avec sa veste blanche sur le bras, il flottait sur ses lèvres un sourire, et son pas était léger. En fait, tout son être respirait la gaieté.

– Salutations, Grisha, dit-il en passant devant le groom (qui se dirigeait vers les étages, un vase d'immenses lis tigrés dans les mains).

– *Guten Tag*, dit-il à la charmante *Fräulein* en chemisier bleu lavande (qui attendait devant l'ascenseur).

La bonne humeur du comte était sans nul doute en partie due à ce qu'indiquait le thermomètre. Ces trois dernières semaines, la température avait augmenté de quatre degrés et demi, déclenchant cette chaîne d'événements naturels et humains qui culmine avec un soupçon de menthe dans la soupe aux concombres, des chemisiers bleu lavande devant l'ascenseur et des livraisons de lis tigrés à midi.

L'autre facteur allégeant son pas, c'était la perspective d'une certaine rencontre dans l'après-midi et d'un rendez-vous à minuit. Mais la bonne humeur du comte s'expliquait en premier chef par les deux *bravo** décernés par Émile – chose qui ne s'était produite qu'une ou deux fois en quatre ans.

En traversant la réception, le comte rendit son salut amical au petit nouveau qui tenait le bureau de poste et s'arrêta devant le comptoir, où Vassili était en train de conclure une conversation téléphonique (après avoir très certainement réussi à se procurer deux tickets pour une représentation qui affichait complet).

– Bonjour, cher ami. En plein travail, je vois.

En guise de réponse, le concierge désigna le grand hall, presque aussi plein qu'à son heure de gloire avant la guerre. Comme par hasard, le téléphone se mit à sonner, la clochette du groom retentit trois fois, et une voix cria : « Camarade ! Camarade ! »

Ah, *camarade*, songea le comte. En voilà un mot qui marquera son époque...

Quand le comte était enfant à Saint-Pétersbourg, on l'entendait rarement. Il rôdait derrière les usines, sous les tables des tavernes, laissant parfois son empreinte sur les pamphlets à l'encre encore fraîche qui séchaient par terre dans les sous-sols. À présent, trente ans plus tard, c'était le mot qu'on entendait le plus souvent dans la langue russe.

Merveille d'efficacité sémantique, *camarade* pouvait être utilisé pour saluer, ou pour prendre congé. Pour féliciter, ou mettre en garde. Appeler à agir, ou bien haranguer. Il pouvait aussi servir à attirer l'attention dans le hall bondé d'un grand hôtel. Et grâce à la plasticité du terme, les Russes avaient enfin pu se débarrasser des formalités épuisantes, des titres vieillots, des expressions gênantes – et même des noms ! Dans quel autre pays européen pouvait-on, en criant un simple mot, héler n'importe quel compatriote, homme, femme, jeune, vieux, ami, ennemi ?

– Camarade !

Cette fois-ci, le cri avait une tonalité plus urgente. Le comte sentit quelqu'un tirer sur sa manche.

Surpris, il se retourna. Le petit nouveau du guichet de poste se tenait tout près de lui.

– Bonjour. Que puis-je faire pour vous, jeune homme ?

L'employé, partant du principe que c'était lui qui rendait service aux autres, parut déstabilisé par la question du comte.

– Il y a une lettre pour vous, expliqua-t-il.

– Pour moi ?

– Oui, camarade. Elle est arrivée hier.

Le jeune homme tendit le bras vers le guichet pour indiquer l'endroit où la lettre se trouvait.

– Eh bien dans ce cas, je vous suis, dit le comte.

Fonctionnaire et client prirent place de part et d'autre du petit guichet séparant ce qui a été écrit de ce qui va être lu.

– Voici, dit le jeune homme après avoir cherché quelques instants.

– Merci, mon brave.

Le comte prit l'enveloppe, presque certain de s'y voir désigné sous le terme camarade, mais en réalité (en dessous de deux timbres à l'effigie de Lénine), il découvrit son nom – tracé d'une écriture négligemment soignée, relativement renfermée et occasionnellement raisonneuse.

Si le comte était descendu du Boyarski, c'était pour se rendre dans l'atelier de couture de l'exquise timide, où il espérait se procurer du fil blanc pour un bouton de sa veste en position dangereuse. Mais cela faisait presque six mois qu'il n'avait pas vu Michka. À l'instant précis où il reconnut l'écriture de son vieil ami, une dame avec un tout petit chien se leva de son fauteuil préféré entre les palmiers en pots. Toujours respectueux de ce que le sort décidait, le comte reporta sa visite à la couturière, récupéra son fauteuil et ouvrit la lettre.

Leningrad
14 juin 1930

Cher Sasha,

Ce matin, à quatre heures, ne trouvant pas le sommeil, je me suis aventuré dans la vieille ville. Les fêtards des nuits blanches étaient déjà rentrés chez eux en titubant et les contrôleurs du tramway n'avaient pas encore mis leur casquette. J'ai flâné sur la perspective Nevski. L'air printanier et immobile semblait dérobé à une autre province, voire un autre siècle.

La perspective Nevski, ainsi que la ville elle-même, porte un nouveau nom : la perspective du 25-October – un jour mémorable revendiquant une rue qui a une longue histoire. Mais à l'heure dont je te parle, elle était telle que tu te la rappelles, ami. Sans but précis, j'ai traversé le canal de la Moïka et celui de la Fontanka, je suis passé devant les magasins, les façades roses des somptueuses vieilles demeures et ai enfin atteint le cimetière Tikhvin, où sommeillent, à quelques mètres de distance, les corps de Dostoïevski et de Tchaïkovski. (Te souviens-tu de ces longues nuits que nous passions à débattre du génie de l'un et de l'autre ?)

Soudain, je me suis rendu compte que descendre la perspective Nevski d'un bout à l'autre revenait à parcourir la littérature russe d'un bout à l'autre. Là, tout au début – juste à côté de l'avenue sur le quai Moïka –, se trouve la maison où Pouchkine a passé ses dernières

années. À quelques mètres se situe l'appartement où Gogol commença la rédaction des Âmes mortes. Ensuite vient la Bibliothèque nationale, dont Tolstoï a écumé les archives. Enfin, derrière les murs du cimetière, repose notre frère Fiodor, inlassable témoin de l'âme humaine, enterré sous les cerisiers.

J'étais perdu dans mes pensées lorsque le soleil s'est hissé au-dessus des murs du cimetière et a dardé ses rayons le long de la perspective. Alors là, submergé par l'émotion, je me suis souvenu de cette superbe affirmation, de cette proclamation, de cette promesse :

Luire toujours

Luire partout,

Jusqu'aux tréfonds des jours...

Avant de passer à la deuxième page de la lettre de son vieil ami, le comte, sous le coup de l'émotion, ne put s'empêcher de lever les yeux.

Ce n'était pas les souvenirs de Saint-Pétersbourg qui l'affectaient à ce point – ni la nostalgie de ses jeunes années parmi les maisons à façades roses. Pas plus que l'évocation sentimentale par Michka de la grandeur littéraire de la Russie. Non, ce qui émouvait le comte, c'était d'imaginer son vieil ami s'aventurant dans ce printemps dérobé sans se rendre compte de ce qui l'attendait. Car dès la première ligne de la lettre, le comte avait su exactement ce qui attendait Michka.

Michka s'était installé à Kiev avec Katerina quatre ans auparavant. Elle l'avait quitté pour un autre homme au bout de trois ans, et depuis six mois, de retour à Saint-Pétersbourg, il s'était de nouveau barricadé derrière ses livres. Et là, au printemps, à quatre heures du matin, le voilà sur la perspective Nevski à suivre le même trajet que celui qu'il avait fait avec Katerina le jour où elle lui avait pris la main pour la première fois. Alors, au moment où le soleil se lève, il est submergé par l'idée d'une affirmation, d'une proclamation, d'une promesse – une promesse de luire partout et toujours et jusqu'aux tréfonds des jours –, ce qui, après tout, est la seule chose que l'on demande de l'amour.

En se faisant ces réflexions, le comte craignait-il que Michka ne se languisse toujours de Katerina ? Que son vieil ami ne soit en train de suivre par morbidité les traces d'un amour perdu ?

Le craignait-il ? Mais Michka se languirait de Katerina jusqu'à la fin de ses jours ! Jamais plus il ne pourrait descendre la perspective Nevski, quelle que soit la façon dont on l'aurait rebaptisée, sans éprouver un sentiment de perte insupportable. D'ailleurs, il ne pouvait en être autrement. Ce sentiment de perte est précisément ce qu'il nous faut attendre, anticiper et chérir jusqu'à la fin de nos jours ; car notre immense chagrin est la seule chose qui puisse réfuter tout ce que

l'amour a d'éphémère.

Le comte reprit la lettre de Michka avec l'intention d'en poursuivre la lecture, mais au moment où il tournait la page, trois jeunes gens qui sortaient du Piazza s'arrêtèrent derrière l'un des palmiers afin de poursuivre une conversation importante.

Le trio était formé d'un beau jeune homme, type Komsomol d'une vingtaine d'années, et de deux jeunes femmes – une blonde et une brune. Apparemment, ils devaient se rendre dans la province d'Ivanovo pour une mission officielle et le jeune homme, le capitaine du groupe, prévenait ses compagnes des inévitables privations auxquelles elles devaient faire face, tout en les assurant de l'importance historique de leur travail.

Lorsqu'il eut fini, la brune lui demanda quelle taille faisait la province, et avant qu'il ait pu répondre, la blonde prit la parole :

– Elle fait plus de sept cent quatre-vingts kilomètres carrés, avec cinq cent mille habitants. La région est dans une large mesure agricole, mais on n'y trouve que huit centres de machinerie agricole et six usines modernes.

Le beau capitaine ne parut pas le moins du monde gêné par le fait que sa jeune camarade réponde à sa place. Bien au contraire, il était clair, à en juger par l'expression de son visage, qu'il avait pour elle la plus haute estime. Tandis que la blonde terminait sa leçon de géographie, un quatrième membre du groupe apparut en trotinant. Plus petit et plus jeune que le chef, il portait cette casquette de marin devenue si populaire, depuis *Le Cuirassé Potemkine*, auprès d'une jeunesse qui n'avait jamais vu la mer et à la main une veste en grosse toile qu'il tendit à la jeune femme blonde.

– Je me suis permis de prendre ton manteau, lui dit-il sur un ton empressé, en même temps que je prenais le mien.

Elle accepta le manteau avec un hochement de tête, mais sans un mot de remerciement.

Sans un mot de remerciement ?

Le comte se leva.

– Nina ?

Les quatre jeunes gens se retournèrent.

Laissant sa veste blanche et la lettre de Michka sur le fauteuil, le comte contourna le palmier.

– Nina Koulikova ! s'exclama-t-il. Quelle heureuse surprise !

Car c'était exactement cela pour le comte : une heureuse surprise. Il n'avait pas vu Nina depuis plus de deux ans : et nombreuses avaient été les fois où, passant devant la salle de jeu ou la salle de bal, il s'était demandé où elle était et ce qu'elle faisait.

Mais en une seconde, le comte vit que pour Nina, son apparition

soudaine était moins opportune. Peut-être préférerait-elle ne pas avoir à expliquer à ses camarades ses relations avec un ci-devant. Peut-être n'avait-elle pas mentionné le fait qu'enfant elle avait vécu dans cet hôtel raffiné. Ou peut-être souhaitait-elle simplement poursuivre cette conversation exaltante avec ses amis exaltés.

– Je reviens dans une minute, leur dit-elle.

Puis elle alla rejoindre le comte.

Naturellement, après une séparation aussi longue, le comte voulut instinctivement serrer très fort sa petite Nina dans les bras. Mais par son attitude elle parut vouloir dissuader cette réaction impulsive.

– Cela fait plaisir de te voir, Nina.

– Moi aussi je suis contente de te voir, Alexandre Ilitch.

Les vieux amis se contemplèrent un instant ; puis Nina esquissa un geste en direction de la veste blanche posée sur le bras du fauteuil.

– Je vois que tu présides toujours au service au Boyarski.

– En effet, dit-il en souriant, même si, vu le ton neutre qu'elle y avait mis, il ne savait pas s'il devait interpréter la remarque comme un compliment ou comme une critique...

Il fut tenté de demander à son tour (avec un éclair malicieux dans le regard) si elle avait pris un « hors-d'œuvre » au Piazza, mais se ravisa.

– D'après ce que je comprends, tu es à l'orée d'une nouvelle aventure.

– Je suppose en effet que par certains aspects ça sera aventureux, répondit-elle, mais il va surtout y avoir beaucoup de travail.

Avec ses trois compagnons, expliqua-t-elle, ils devaient partir le lendemain matin en compagnie de dix autres cadres du Komsomol de la région pour le district de Kady – un très vieux centre agricole au cœur de la province d'Ivanovo – pour aider les *oudarniks*, autrement dit les travailleurs de choc, dans leur mission de collectivisation de la région. Fin 1928, seules dix pour cent des fermes d'Ivanovo fonctionnaient de manière collective. Fin 1931, aucune ne ferait exception.

– Depuis des générations les koulaks cultivent la terre pour leur propre bénéfice et utilisent le travail des ouvriers agricoles pour eux-mêmes. L'heure est venue de mettre la terre commune au service du bien commun. C'est une nécessité historique, ajouta-t-elle d'un ton neutre, une évidence. Après tout, un professeur enseigne-t-il uniquement à ses propres enfants ? Un médecin soigne-t-il uniquement ses parents ?

En entendant ce petit discours de Nina, le comte se retrouva tout décontenancé par son ton et son vocabulaire – par son avis tranché sur les koulaks et le besoin inévitable de collectiviser. Mais en la voyant coincer une mèche de cheveux derrière son oreille, il se rendit compte

que cette ferveur n'aurait pas dû le surprendre. Elle apportait simplement au Komsomol le même enthousiasme inébranlable et la même attention scrupuleuse aux détails qu'elle avait apportés aux mathématiques du professeur Lissitzki. Nina Koulikova avait toujours été et serait toujours une âme sérieuse en recherche d'idées sérieuses dont s'occuper avec sérieux.

Nina avait dit à ses camarades qu'elle n'en aurait que pour une minute mais en expliquant dans les détails le travail qui l'attendait, elle parut oublier qu'ils patientaient toujours derrière le palmier.

Le comte sourit intérieurement en notant, d'un coup d'œil derrière Nina, que le beau capitaine s'était proposé d'attendre la jeune femme et avait dit aux autres d'avancer – une manœuvre judicieuse quelle que fût l'idéologie dominante.

– Il faut que j'y aille, dit Nina en concluant ses explications.

– Oui, bien sûr. Tu dois avoir beaucoup à faire.

Elle lui serra la main avec sobriété ; et lorsqu'elle se détourna, elle parut à peine remarquer que deux de ses camarades étaient déjà partis – comme si elle avait déjà pris l'habitude d'être attendue par un beau garçon.

Les deux jeunes gens quittèrent l'hôtel, suivis du regard par le comte, qui observait ce qui se passait au-delà des portes à tambour. Il vit le jeune homme parler à Pavel, et Pavel héler un taxi. Mais lorsque le taxi apparut et que le capitaine ouvrit la portière, Nina fit un geste du bras vers l'autre côté de la place du Théâtre, signalant ainsi qu'elle prenait une autre direction. Le jeune homme fit un geste similaire, sans doute pour proposer de l'accompagner, mais Nina lui serra la main aussi sobrement qu'elle avait serré celle du comte, avant de traverser la place en direction de la nécessité historique.



– Ce ne serait pas plus crème que perle ?

Le comte et Marina contemplaient tous les deux une bobine de fil qu'elle venait de sortir d'un tiroir rempli de toutes les nuances de blanc imaginables.

– Je suis vraiment confuse, Votre Excellence, répondit Marina. Maintenant que vous le mentionnez, en effet, celle-ci semble plus crème que perle.

Le comte leva la tête et rencontra l'un des yeux de Marina, qui exprimait l'inquiétude, tandis que l'autre, celui qui regardait ailleurs, paraissait déborder de gaieté. Elle s'esclaffa comme une écolière.

– Allez, donnez-moi ça ! dit le comte.

– C'est bon, dit-elle d'un ton conciliant, laissez-moi faire.

- Certainement pas !
- Allons...
- Je suis parfaitement capable de le faire moi-même, merci.

Pour sa défense convenons du fait que le comte ne disait pas cela par mauvaise humeur. Il était, en fait, parfaitement capable de réaliser la chose lui-même.

Il va de soi que si vous voulez être un bon serveur, vous devez être maître de votre apparence. Propre, bien peigné et gracieux. Mais également avoir une tenue soignée. Hors de question de vous balader dans la salle de restaurant avec un col ou des manchettes élimés. Et, de grâce, n'allez pas prétendre faire le service avec un bouton qui pendouille – vous le retrouverez soudain flottant dans la vichyssoise de votre client. Ainsi, trois semaines après qu'il eut rejoint l'équipe du Boyarski, le comte avait demandé à Marina de lui enseigner l'art d'Arachné. Pour être prudent, il s'était réservé une heure en vue de la leçon. Au final, elle s'étala sur quatre semaines, pour un total de huit heures.

Qui se serait douté qu'il y avait une telle pléthore de points ? Le point avant, le point arrière, le point de surjet, le point roulé, le point d'ourlet. Aristote, Larousse et Diderot – ces grands encyclopédistes qui avaient passé leur vie à segmenter, cataloguer et définir toutes sortes de phénomènes – n'auraient jamais imaginé qu'il en existait autant, et que chacun répondait à un besoin particulier !

Son fil crème à la main, le comte s'installa dans un fauteuil, et lorsque Marina lui tendit sa pelote à aiguilles, il examina les différents modèles comme un enfant examine le contenu d'une boîte de chocolats.

– Celle-ci, dit-il.

Un œil fermé, il humecta le fil (comme le lui avait enseigné Marina) et l'enfila en moins de temps qu'il n'en fallait aux saints pour franchir les portes du paradis. Il fit ensuite une boucle, un nœud, coupa le fil et, assis bien droit, commença ses travaux d'aiguille tandis que Marina se mettait aux siens (le ravaudage d'une taie d'oreiller).

Comme dans n'importe quel cercle de couture depuis la nuit des temps, les deux membres de celui-ci avaient l'habitude de partager des commentaires sur leur journée tout en cousant. Ils faisaient suivre la plupart de ces commentaires d'un « Mmm » ou d'un « Ah bon ? » sans modifier le moins du monde leur rythme de travail ; mais il arrivait qu'une nouvelle commandant une plus grande attention immobilise leurs aiguilles. Ainsi, après qu'ils eurent échangé des remarques sur le temps et l'élégant manteau neuf de Pavel, l'aiguille de Marina s'arrêta au beau milieu d'un point lorsque le comte mentionna le fait qu'il était tombé par hasard sur Nina.

- Nina Koulikova ? demanda Marina d'un ton surpris.
- En personne.
- Où ça ?
- Dans le grand hall. Elle venait de déjeuner avec trois de ses camarades.
- Vous vous êtes parlé ?
- Un peu.
- Qu'est-ce qu'elle raconte ?
- Visiblement, ils vont à Ivanovo pour rationaliser les koulaks et collectiviser les tracteurs, et je ne sais quoi d'autre.
- Ce n'est pas de cela que je parle, Alexandre. Vous l'avez trouvée comment ?

Le comte interrompit ses travaux d'aiguille.

– En tout point égale à elle-même. Toujours pleine de curiosité, de passion et d'assurance.

– Merveilleux, dit Marina en souriant.

Et elle reprit l'aiguille. Le comte l'observa un instant.

– Pourtant...

L'aiguille de Marina s'arrêta de nouveau.

– Pourtant... répéta-t-elle en cherchant le regard du comte.

– Rien.

– Alexandre. Il y a manifestement quelque chose qui vous préoccupe.

– Eh bien... C'est juste que Nina parle de son voyage à venir avec une telle passion, une telle assurance, et peut-être une telle obstination, qu'elle m'a paru presque dénuée de tout humour. Comme une exploratrice intrépide, elle semble prête à planter son drapeau sur la calotte polaire et à la revendiquer au nom de l'Inévitabilité. Toutefois, je ne peux m'empêcher de penser que pendant tout ce temps-là, son bonheur attend peut-être sous d'autres latitudes.

– Allons, Alexandre, notre petite Nina doit approcher les dix-huit ans. Je suis sûre qu'à cet âge vous et vos amis vous exprimiez avec passion et assurance.

– Bien sûr. Nous nous installions au café et nous disputions pour des idées jusqu'à ce que les employés commencent à passer la serpillière et à éteindre les lumières.

– Vous voyez bien.

– Il est vrai que nous nous disputions pour des idées, Marina. Mais nous n'avions en aucun cas l'intention d'agir pour elles.

Marina leva un œil au ciel.

– Agir pour vos idées ! Dieu nous en préserve !

– Non mais... je suis sérieux. Nina est tellement déterminée... Je

crains que la force de ses convictions n'interfère avec les joies de sa jeunesse.

Marina posa sur ses genoux la taie qu'elle ravaudait.

– Vous avez toujours été très attaché à notre petite Nina.

– Bien sûr.

– Et c'est en partie parce qu'elle est un esprit tellement indépendant.

– Absolument.

– Alors il faut lui faire confiance. Même si elle est obstinée à l'excès, vous devez vous convaincre qu'un jour la vie la rattrapera. Car elle nous rattrape tous.

Hochant la tête, le comte réfléchit à ce que venait de dire Marina. Puis, reprenant ses travaux de couture, il passa l'aiguille dans les trous du bouton, serra bien fort, fit un nœud et coupa le fil avec ses dents. Enfin, il remit l'aiguille à sa place sur la pelote de Marina. Il était déjà seize heures cinq, ce qui confirmait une fois encore comme le temps passe vite lorsqu'on est plongé dans une activité agréable accompagnée d'une conversation agréable.

Une minute, songea le comte.

Seize heures cinq ? Déjà ?

– Grands dieux !

Le comte remercia Marina, attrapa sa veste, traversa le grand hall au pas de course, monta les marches de l'escalier deux par deux. Quand il arriva devant la porte de la suite 211, celle-ci était entrouverte. Il regarda à droite, puis à gauche, se glissa à l'intérieur et ferma derrière lui.

Sur la petite table devant un miroir très orné, il vit les immenses lis tigrés aperçus en début de journée. Le comte regarda rapidement autour de lui, traversa le salon vide et entra dans la chambre. La silhouette d'une beauté svelte se découpait devant l'une des immenses fenêtres. En l'entendant approcher, elle se tourna vers lui et laissa glisser sa robe par terre dans un chuintement soyeux...

Notes

1. Fondée en 1923, la Guépéou a remplacé la Tchéka en tant qu'organe central de la police secrète russe. En 1934, la Guépéou serait remplacée par le NKVD, lequel serait à son tour remplacé par le MGB en 1943 et le KGB en 1954. En apparence, la chose peut paraître compliquée. Mais la bonne nouvelle, c'est que contrairement aux partis politiques, aux mouvements artistiques ou aux écoles de mode – qui subissent des réinventions tellement radicales –, les méthodes et les intentions de la police secrète ne changent jamais. Si bien qu'il n'est nul besoin de se souvenir de tous ces sigles.

Audience de l'après-midi

Le comte regarda rapidement autour de lui, traversa le salon vide et entra dans la chambre. La silhouette d'une beauté svelte se découpait devant l'une des immenses fenêtres. En l'entendant approcher, elle se tourna vers lui et laissa glisser sa robe par terre dans un chuintement soyeux...

Qu'est-ce que c'est que ça ?

Quand nous avons laissé ces deux-là en 1923, Anna Urbanova n'avait-elle pas définitivement congédié le comte en lui demandant de « tirer les rideaux » ? Et après qu'il eut fermé la porte derrière lui avec un cliquetis, n'était-il pas allé tristement s'aventurer sur le toit, pareil à un fantôme ? Et voilà que cette silhouette autrefois hautaine se glissait sous les couvertures et lui adressait un sourire où se lisaient patience, tendresse, gratitude même – des sentiments reflétés pour ainsi dire à la nuance près dans le sourire de son ancien adversaire tandis qu'il posait la veste blanche du Boyarski sur le dossier d'une chaise et commençait à déboutonner sa chemise !

Que diable s'était-il donc produit pour que ces âmes contraires se retrouvent réunies ? Quelle route tortueuse avait pu les ramener à la suite 211 pour les faire retomber dans les bras l'un de l'autre ?

Disons que ce n'était pas la route du comte qui avait fait un détour. En effet, Alexandre Rostov avait passé ces dernières années à monter et à descendre l'escalier du Metropol pour aller de sa chambre au Boyarski et vice versa. Non, la route qui avait fait un détour, changé de direction, opéré un revirement, fait volte-face n'était pas celle du comte ; c'était celle d'Anna.

Lorsque nous avons fait la connaissance de Mlle Urbanova dans le hall du Metropol en 1923, l'arrogance que le comte avait remarquée chez elle n'était pas dénuée de fondement : c'était un produit de son incontestable célébrité. Découverte par Ivan Rosotski dans un théâtre régional de la périphérie d'Odessa en 1919, Anna se vit confier le rôle féminin principal dans ses deux longs métrages suivants, des bluettes historiques mettant à l'honneur la pureté morale de ceux qui travaillaient et critiquant la corruption des autres. Dans le premier, Anna jouait une aide-cuisinière du ^{XVIII}^e siècle pour laquelle un jeune aristocrate abandonnait les fastes de la cour. Dans le second, elle était

une héritière du XIX^e siècle qui renonçait à sa fortune pour épouser un apprenti forgeron. Non content de situer ces fables dans les palais de jadis, Rosotski les baignait de l'aura brumeuse des songes, les filmait avec l'objectif généreux des souvenirs et en ponctuait les premier, deuxième et troisième actes de gros plans de sa starlette : Anna rêvant, Anna désespérant et enfin Anna aimant. Les deux films remportèrent un certain succès public, s'attirèrent les faveurs du Politburo (désireux après les années de guerre d'offrir au peuple quelque répit grâce à des divertissements inoffensifs), et notre jeune starlette récolta sans efforts les fruits de la gloire.

En 1921, Anna fut nommée membre du Syndicat du film russe et autorisée à faire ses achats dans les magasins réservés ; en 1922, elle reçut la jouissance d'une datcha près de Peterhof, puis en 1923, celle d'une demeure appartenant à un ancien marchand de fourrures et meublée de fauteuils à dorures, d'armoires peintes et d'un buffet Louis XIV – tous dignes de servir de décor dans un film de Rosotski. Ce fut lors de l'une des soirées qu'elle organisait dans cette demeure qu'Anna apprit à maîtriser l'art de descendre un escalier. Une main sur la rampe, sa longue traîne en soie derrière elle, elle descendit les marches une à une tandis que peintres, auteurs, acteurs et membres éminents du Parti attendaient au pied de l'escalier¹.

Or l'art est le moins docile des laquais de l'État. Non seulement il est créé par des gens fantasques qui se lassent de la répétition encore plus vite qu'ils se lassent d'être commandés, mais l'art est aussi d'une nature fâcheusement ambiguë. Lorsqu'un petit dialogue joliment troussé s'apprête à exprimer un message d'une clarté limpide, une inflexion légèrement sarcastique ou un mouvement de sourcils peut fort bien en gâcher tout l'effet. En réalité, l'art peut donner consistance à une opinion contraire au message initialement voulu. Si bien que très logiquement, les autorités en place sont vouées à revenir de temps à autre sur leurs goûts artistiques, ne serait-ce que pour ne pas perdre la main.

De fait, lors de la première du quatrième film de Rosotski à Moscou, avec Anna dans le rôle principal (celui d'une princesse qu'on prend à tort pour une orpheline et qui tombe amoureuse d'un orphelin qu'on prend à tort pour un prince), les initiés assis à l'orchestre remarquèrent que le camarade secrétaire général Staline, connu dans son enfance sous le charmant sobriquet de Soso, ne riait pas d'aussi bon cœur que par le passé. Instinctivement, ils réprimèrent leur propre enthousiasme, ce qui modéra l'enthousiasme des spectateurs assis dans les corbeilles, ce qui tempéra celui des spectateurs du balcon – tant et si bien que le public tout entier perçut qu'il se préparait quelque chose.

Deux jours après la première, une lettre ouverte fut envoyée à la

Pravda par un apparatchik plein d'avenir (assis quelques rangs derrière Staline). Le film était distrayant à sa manière, concédait-il, mais comment interpréter cette façon qu'avait Rosotski de sans cesse revenir à l'époque des princes et des princesses ? Des valse et des chandelles et des escaliers en marbre ? Cette fascination pour le passé ne commençait-elle pas à avoir des relents suspects de nostalgie ? Plus encore, son scénario n'était-il pas centré sur les épreuves et les triomphes de l'individu ? Intérêt particulier que le réalisateur renforçait par une utilisation un peu excessive du gros plan. Certes, nous profitons du spectacle d'une jolie femme de plus vêtue d'une belle robe, mais quid de l'immédiateté historique ? Quid de la lutte collective ?

Quatre jours après la publication de la lettre dans la *Pravda*, Soso, quelques minutes avant de s'adresser à la réunion plénière, aborda ce nouveau critique de cinéma pour le complimenter sur ses tournures de phrases. Deux semaines après la réunion, l'esprit de la lettre (et quelques-unes de ses tournures) fut relayé dans trois autres quotidiens et un magazine d'art. Le film eut une circulation limitée dans des cinémas de second ordre, où il fut accueilli par des applaudissements timides. À l'automne, non seulement le nouveau projet de Rosotski ne se concrétisa pas, mais en outre sa crédibilité politique était devenue sujette à caution...

Ingénue sur l'écran, mais pas dans la vie, Anna comprit que la chute de Rosotski risquait de l'entraîner dans les profondeurs. Elle prit l'habitude d'éviter les apparitions publiques avec lui, tout en louant ouvertement l'esthétique d'autres réalisateurs. Et ce stratagème aurait fort bien pu permettre à Anna de retrouver les chemins de la célébrité si un événement malheureux n'était pas survenu outre-Atlantique : le cinéma parlant. Le visage d'Anna restait l'un des plus beaux sur l'écran, mais le public qui pendant des années l'avait imaginée avec une voix suave n'était pas prêt à entendre son organe de ténor enroué. C'est ainsi qu'au printemps 1928, à l'âge alerte de vingt-neuf ans, Anna Urbanova devint ce que les Américains auraient appelé une *has been*.

Hélas, si la petite plaque en cuivre clouée sous un meuble inestimable n'empêche pas un bon camarade de dormir sur ses deux oreilles, les objets dont les numéros de série sont inscrits dans des registres sont par nature susceptibles, sur simple décision bureaucratique, d'être réclamés et affectés à un autre usage. En quelques mois, les fauteuils à dorures, les armoires peintes et le buffet Louis XIV étaient tous partis – de même que le palais du marchand de fourrures et la datcha de Peterhof –, et Anna se retrouva dans la rue avec deux malles de vêtements. Elle avait encore dans son sac son billet de train pour sa ville natale de la périphérie d'Odessa. Mais elle

préféra s'installer dans un deux pièces avec son habilleuse sexagénaire. Car Anna Urbanova avait la ferme intention de ne jamais rentrer dans sa province.

La deuxième fois que le comte vit Anna Urbanova, c'était en novembre 1928, environ huit mois après qu'elle avait perdu son palais. Il était en train de verser du vin dans le verre d'un importateur italien lorsqu'elle passa la porte du Boyarski en robe rouge sans manches et en talons hauts. Tandis qu'il essayait d'éponger les cuisses de l'importateur avec une serviette en se confondant en excuses, le comte entendit l'actrice expliquer à Andreï qu'elle attendait quelqu'un.

Andreï l'installa à une table pour deux dans un angle.

Quarante minutes plus tard, la personne qu'elle attendait arriva.

Depuis son poste de l'autre côté de la composition florale du Boyarski (des tournesols), le comte devina que l'actrice et son invité ne se connaissaient que de réputation. Lui était plutôt bel homme, un peu plus jeune qu'Anna, vêtu d'une veste bien ajustée, mais clairement du genre goujat. En effet, à peine assis, tout en s'excusant pour son retard, il était déjà en train de parcourir le menu ; et quand elle l'assura que ce n'était pas grave, il était déjà en train de faire signe au serveur. Quant à Anna, elle paraissait absolument charmante. Elle raconta ses petites histoires avec un éclair dans le regard et écouta les siennes avec un sourire aux lèvres ; et elle se montra l'image même de la patience à chaque interruption de leur conversation par quelqu'un s'approchant de leur table pour s'extasier sur le dernier film de son compagnon.

Quelques heures plus tard, alors que le Boyarski était désert et la cuisine fermée, le comte traversa le hall juste au moment où Anna et son invité émergeaient du Chaliapine. Comme le réalisateur s'apprêtait à remettre son manteau, Anna fit un geste en direction de l'ascenseur, lui proposant de toute évidence de monter prendre un dernier verre. Mais il continua à enfiler sa manche. Il avait été ravi de la rencontrer, l'assura-t-il tout en consultant sa montre, mais hélas il était attendu ailleurs. Et il fila droit vers la sortie.

À cet instant, songea le comte, Anna paraissait aussi radieuse qu'en 1923. Mais à peine le réalisateur avait-il disparu dans la rue que le sourire et les épaules de l'actrice s'affaissèrent. Puis, passant la main sur son front, elle se retourna... et croisa le regard du comte.

En une seconde, elle redressa les épaules, leva le menton et s'avança vers l'ascenseur. Mais si elle maîtrisait l'art de descendre un escalier sous les regards d'une foule d'admirateurs, elle n'avait pas encore appris à le monter seule. (Ce qui n'est peut-être le cas de personne.) À la troisième marche, elle s'arrêta. Restait immobile un instant. Puis se retourna, redescendit et rejoignit le comte.

– Chaque fois que je me retrouve dans ce hall avec vous, dit-elle, on dirait que c'est pour me faire humilier.

Le comte prit un air surpris.

– Humilier ? Vous n'avez aucune raison de vous sentir humiliée, pour autant que je puisse en juger.

– J'en déduis que vous êtes aveugle.

Elle se tourna vers les portes à tambour, comme si elles tournaient encore, poussées par le réalisateur.

– Je l'ai invité à monter prendre un dernier verre. Il m'a répondu qu'il s'était levé tôt.

– Jamais de ma vie je ne me suis levé tôt, commenta le comte.

Elle lui adressa son premier vrai sourire de la soirée et fit un geste vague en direction de l'escalier.

– Alors... si vous voulez monter.

À l'époque, Anna séjournait dans la suite 328. Ce n'était pas la plus belle du troisième étage, pas non plus la pire. Il y avait une petite chambre et un petit séjour avec un petit canapé, une petite table basse et deux petites fenêtres donnant sur les rails du tramway de la perspective du Théâtre. Le genre de suite qu'on choisissait quand on voulait faire bonne impression sans en avoir les moyens. Sur la table basse, deux verres, une coupe de caviar et une bouteille de vodka dans un seau de glace fondue patientaient.

Tandis qu'ils contemplaient tous deux cette petite mise en scène, Anna secoua la tête.

– Ça va me coûter une fortune.

– Alors il ne faut pas gaspiller tout ça.

Le comte sortit la bouteille de la glace et emplît leurs verres.

– Au bon vieux temps.

– Au bon vieux temps, répéta-t-elle en riant.

Ils burent cul sec.

Lorsque vous subissez un revers important dans le cours d'une vie par ailleurs enviable, une panoplie d'options s'offre à vous. Vous pouvez, poussé par la honte, tenter de dissimuler les preuves de votre changement de situation. Ainsi, le marchand qui perd ses économies au jeu conservera ses beaux costumes jusqu'à ce qu'ils s'effilochent et racontera des anecdotes se déroulant dans les salons de clubs privés dont il n'est plus membre depuis longtemps. Ou bien, vous pouvez vous apitoyer sur votre sort et vous retirer du monde dans lequel vous aviez eu le bonheur de vivre. Ainsi, le mari d'une patience à toute épreuve qui finit par être humilié par sa femme en société sera peut-être bien celui qui quittera le domicile conjugal pour un petit appartement sombre à l'autre bout de la ville. Ou bien, comme le comte et Anna, vous pouvez tout simplement rejoindre la

confédération des perdants.

À l'instar de celle des francs-maçons, la confédération des perdants est une confrérie très unie dont les membres voyagent sans signe distinctif, tout en se reconnaissant dès le premier regard. Car après leur chute, ceux qui en sont membres partagent une certaine façon de voir les choses. Comme ils savent que la beauté, l'influence, la célébrité et les privilèges vous sont simplement prêtés plutôt que donnés, il est difficile de les impressionner. Ils ne sont pas sujets à la jalousie ou au dépit. Loin d'eux l'idée de parcourir les journaux à la recherche de leur nom. Ils tiennent à vivre parmi leurs semblables, mais considèrent l'adulation d'un œil prudent, l'ambition d'un œil compatissant et la condescendance d'un œil amusé.

Pendant que l'actrice les resservait, le comte inspecta la pièce.

– Comment vont les chiens ? demanda-t-il.

– Ils s'en sortent mieux que moi.

– Alors, trinquons aux chiens !

– Oui, dit-elle en souriant. Aux chiens.

C'est ainsi que les choses commencèrent.

Pendant les dix-huit mois qui suivirent, Anna descendit au Metropol tous les deux à trois mois. Elle prenait contact préalablement avec un réalisateur qu'elle avait autrefois connu. Admettant avec un certain soulagement que sa carrière d'actrice de cinéma était derrière elle, elle l'invitait alors au Boyarski. Ayant tiré la leçon de sa mésaventure de 1928, elle n'arrivait plus au restaurant la première. Au prix d'un petit pourboire à la dame du vestiaire, elle faisait en sorte d'apparaître deux minutes après son invité. Au cours du dîner, elle avouait à son invité qu'elle était l'une de ses grandes admiratrices. Elle évoquait alors quelques-unes de ses scènes préférées dans plusieurs des films qu'il avait réalisés, puis s'attardait sur une scène précise – le genre qui passe facilement inaperçu parce qu'on n'y voit que des personnages secondaires qui ne disent pas grand-chose, mais qui a été néanmoins tournée avec une vraie subtilité et un soin évident. Enfin, après avoir raccompagné son invité jusqu'au hall, elle ne lui proposait pas un dernier verre au Chaliapine – et certainement pas dans sa chambre. Bien au contraire, elle disait qu'elle avait été ravie de le revoir, puis prenait congé.

Tout en enfilant son manteau, le réalisateur restait tout songeur. La carrière de star d'Anna Urbanova, reconnaissait-il, était certainement finie – pourtant, le voilà qui se demandait si elle ne serait pas parfaite dans ce petit rôle dans le deuxième acte.

Une fois de retour dans sa chambre du troisième étage, Anna mettait une tenue toute simple (après avoir suspendu sa belle robe

dans la penderie), s'installait confortablement dans un fauteuil avec un bon livre et attendait l'arrivée du comte.

À la suite d'un de ces dîners avec un réalisateur, Anna décrocha un rôle dans une scène où elle jouait une ouvrière quadragénaire travaillant dans une usine qui avait du mal à remplir son quota. Deux semaines avant la fin du trimestre, les ouvrières se rassemblaient pour rédiger une lettre à la direction du Parti détaillant les raisons de leur inévitable échec. Mais alors qu'elles commençaient à énumérer les divers obstacles auxquels elles avaient fait face, Anna – les cheveux tirés en arrière sous un foulard – se levait et faisait un bref discours enflammé pour les inciter à poursuivre leurs efforts.

La caméra s'approchait de ce personnage sans nom, et tout le monde pouvait constater qu'il s'agissait d'une femme ni jeune ni belle, mais toujours fière et intraitable. Oui, mais sa voix ?

Ah, sa voix...

Dès les premiers mots de son discours, le public sentait qu'il n'avait pas affaire à une paresseuse. Car sa voix était celle d'une femme qui avait respiré la poussière des rues non pavées, hurlé en donnant naissance, hélé ses consœurs à l'usine. En d'autres termes, c'était la voix de ma sœur, de ma femme, de ma mère, de mon amie.

Inutile de préciser que le discours d'Anna poussait les femmes à redoubler d'efforts jusqu'à ce qu'elles dépassent leur quota. Mais surtout, à la première du film, il y eut, assis au quinzième rang, un type au visage rond et au front dégarni, ancien admirateur d'Anna ; et s'il n'était que directeur du Département des Arts cinématographiques de Moscou lorsqu'il avait eu le plaisir de la rencontrer au Chaliapine en 1923, il avait depuis obtenu un poste important au ministère de la Culture et serait, d'après la rumeur, bien placé pour prendre la suite du ministre actuel. Il fut tellement ému par le discours d'Anna à l'usine que très vite, il demandait à tous les réalisateurs à portée de voix s'ils n'avaient pas vu sa formidable interprétation. Et chaque fois qu'elle séjournait à Moscou, il faisait porter un bouquet de lis dans sa chambre...

Ah, direz-vous avec un sourire entendu, c'est donc ainsi que ça s'est produit. C'est donc ainsi qu'elle a repris pied dans ce monde-là... Certes, mais Anna Urbanova était une véritable artiste avec une solide formation. De plus, en tant que membre de la confédération des perdants, elle était devenue le genre d'actrice qui arrive à l'heure, connaît son texte et ne se plaint jamais. Les goûts officiels se tournaient de plus en plus vers des films de veine réaliste valorisant la persévérance, aussi y avait-il souvent un rôle pour une femme à la beauté mûre et à la voix rauque. En d'autres termes, maints facteurs, dépendants et indépendants de la volonté d'Anna, contribuèrent à sa

renaissance.

Vous êtes peut-être toujours sceptique. Soit. Alors parlons un peu de vous.

Nul doute qu'à certains moments votre vie a fait de grands bonds en avant, et nul doute que vous vous souvenez de ces moments-là avec assurance et fierté. Mais n'y avait-il vraiment aucun tiers qui mériterait ne serait-ce qu'un tout petit mot de remerciement ? Un mentor, un ami de la famille, un camarade de lycée qui donna les bons conseils au bon moment, vous présenta à qui il fallait, ou bien vous recommanda ?

Bref, ne nous éternisons pas sur le pourquoi et le comment. Contentons-nous de savoir qu'Anna Urbanova était redevenue une star avec une maison sur la Fontanka et des plaques de cuivre clouées sous ses meubles ; à présent cependant, lorsqu'elle avait des invités, elle les accueillait à la porte.



Brusquement, à seize heures quarante-cinq, apparurent sous les yeux du comte les cinq étoiles de la constellation du Dauphin, Delphinus. Tracez un trait à partir des deux étoiles en bas du Dauphin et suivez sa trajectoire dans les cieux : vous arriverez à Aquila, l'Aigle ; tandis qu'en partant des étoiles du haut, vous atteindrez Pégase, l'étalon volant de Bellérophon ; et en allant dans l'autre direction, vous tomberez sur ce qui est visiblement une toute nouvelle étoile – un soleil qui a peut-être explosé il y a mille ans, mais dont la lumière vient seulement d'atteindre l'hémisphère Nord pour guider les voyageurs fatigués, les villégiaturistes et les aventuriers pour le millénaire à venir...

– Qu'est-ce que tu fais ?

Roulant sur elle-même, Anna se tourna vers le comte.

– Je crois que tu as une nouvelle tache de rousseur.

– Ah bon ?

Anna tenta de regarder son dos.

– Ne t'inquiète pas. Elle est jolie.

– Elle est où ?

– Quelques degrés à l'est de Delphinus.

– Delphinus ?

– Tu sais bien. La constellation du Dauphin. Entre tes omoplates.

– J'ai combien de taches de rousseur ?

– Il y a combien d'étoiles au ciel ?

– Mon Dieu !

Anna roula sur le dos.

Le comte alluma une cigarette et tira une bouffée.

– Tu ne connais donc pas l’histoire de Delphinus ? demanda-t-il en lui tendant la cigarette.

– Pourquoi devrais-je connaître l’histoire de Delphinus ? répliqua-t-elle avec un soupir.

– Parce que tu es fille de pêcheur.

– Mmm... Et si tu me la racontais ?

– D’accord. Il y avait un poète riche qui s’appelait Arion. Qui jouait fort bien de la lyre et avait inventé le dithyrambe.

– Le dithyrambe ?

– Un style de poème antique. Bref, un jour qu’il rentrait de Sicile en bateau, son équipage décida de le soulager de sa fortune. Plus précisément, ils lui offrirent le choix entre se suicider ou être jeté à la mer. Tout en réfléchissant à l’alternative peu réjouissante qui lui était proposée, Arion se mit à entonner un chant triste. Son chant était si beau qu’un groupe de dauphins se rassembla autour du bateau. Lorsqu’il se jeta enfin à la mer, l’un des dauphins le porta jusqu’au rivage. Pour la récompenser, Apollon plaça la bête charitable dans les étoiles pour y briller éternellement.

– Belle histoire.

Hochant la tête, le comte prit la cigarette de la bouche d’Anna et roula sur le dos.

– À ton tour, dit-il.

– À mon tour de quoi ?

– De raconter une histoire de marins.

– Je ne connais aucune histoire de marins.

– Allons donc ! Je suis sûr que ton père t’en a raconté quelques-unes. Il n’y a pas un pêcheur dans toute la chrétienté qui ne connaisse une histoire de marins.

– Sasha... j’ai une confession à te faire.

– Une confession ?

– Je n’ai pas passé mon enfance au bord de la mer Noire.

– Mais... et ton père ? Et les fois où tu le retrouvais au bord de la mer pour l’aider à réparer ses filets ?

– Mon père était un paysan de Poltava.

– Mais... mais... pourquoi inventer une histoire aussi ridicule ?

– Je pense que je pensais qu’elle te plairait.

– Tu penses que tu pensais ?

– Exactement.

Le comte réfléchit quelques secondes.

– Et cette fois où tu as retiré les arêtes de ce poisson ?

– J’ai travaillé dans une taverne à Odessa après m’être sauvée de

chez moi.

Le comte esquissa un geste de découragement.

– Comme c’est désolant.

Anna roula sur le côté pour lui faire face.

– Toi, tu m’as bien raconté cette ridicule histoire de pommes à Nijni-Novgorod.

– Mais elle est vraie, cette histoire !

– C’est ça, oui. Des pommes grosses comme des boulets de canon ? De toutes les couleurs de l’arc-en-ciel ?

Le comte resta un moment silencieux. Puis il écrasa la cigarette dans le cendrier posé sur la table de chevet.

– Je dois partir, annonça-t-il en s’apprêtant à sortir du lit.

– D’accord, dit-elle en le retenant. J’en connais une.

– Une quoi ?

– Une histoire de marins.

Il leva les yeux au ciel.

– Je suis sérieuse. C’est une histoire que ma grand-mère me racontait.

– Une histoire de marins.

– Avec un jeune aventurier, une île déserte et un trésor en pièces d’or...

Le comte se rallongea de mauvaise grâce et lui fit signe de commencer.

Il était une fois, se lança Anna, un riche marchand qui avait toute une flotte de navires et trois fils, dont le plus jeune était de très petite taille. Par un jour de printemps, le marchand donna à ses deux premiers fils des vaisseaux chargés de fourrures, de tapis et de linge raffiné, et dit à l’un de voguer vers l’est et à l’autre de voguer vers l’ouest à la recherche de nouveaux royaumes avec lesquels faire commerce. Comme le plus jeune fils voulait savoir où était son vaisseau, le marchand et les deux aînés éclatèrent de rire. Le marchand finit tout de même par donner au benjamin un sloop bringuebalant avec des voiles toutes rapiécées, un équipage édenté et des sacs vides en guise de ballast. Le jeune homme demanda à son père quelle direction il devait prendre, et le marchand lui répondit de voguer jusqu’aux contrées où le soleil ne se couche pas en décembre.

Alors le fils fit route vers le sud avec son vilain équipage. Après avoir passé trois fois trois mois en haute mer, ils atteignirent un pays où le soleil ne se couchait pas en décembre. Là, ils découvrirent une île qui ressemblait à une montagne de neige, mais qui était en réalité une montagne de sel. Le sel était tellement abondant dans le pays natal du jeune homme que les femmes le jetaient par-dessus leur épaule pour s’attirer la chance. Il ordonna néanmoins à ses marins de

remplir les sacs de sel, ne serait-ce que pour augmenter le ballast de leur bateau.

Maintenant qu'ils voguaient plus vite et plus droit qu'avant, ils atteignirent rapidement un immense royaume. Le roi reçut le fils du marchand à sa cour et lui demanda ce qu'il avait à vendre. Le jeune homme répondit qu'il avait une cale entière de sel. Le roi répondit qu'il n'avait jamais entendu parler de cette denrée, souhaita bon voyage au jeune homme et le congédia. Le jeune homme ne se démonta pas : il alla voir les cuisines du roi, et là, discrètement, saupoudra de sel le mouton, la soupe, les tomates et la crème anglaise.

Ce soir-là, le roi s'émerveilla de la saveur de son repas. Le mouton était meilleur, la soupe meilleure, les tomates meilleures, et même la crème anglaise était meilleure. Il fit venir ses cuisiniers et leur demanda, tout excité, quelle nouvelle technique ils avaient utilisée. Déconcertés, les cuisiniers avouèrent qu'ils n'avaient rien fait de différent, mais qu'ils avaient reçu la visite du jeune étranger venu de la mer...

Le lendemain, le fils du marchand fit voile vers son pays à bord d'un navire chargé pour chaque sac de sel d'un sac d'or.

- Mmm... C'est ta grand-mère qui t'a raconté ça ?
- Oui.
- Je vois. C'est une bonne histoire.
- En effet.
- Mais elle ne t'absout pas.
- Je m'en serais doutée.

Notes

1. Dans ces premières années de l'Union soviétique, comment les bolcheviques ont-ils pu admettre l'idée de fauteuils à dorures et de buffets Louis XIV dans les demeures des starlettes ? Tant que nous y sommes, comment ont-ils pu accepter la présence de ce mobilier dans leurs propres appartements ? C'est simple. Sous chaque meuble de valeur était clouée une petite plaque en cuivre frappée d'un numéro. Ce numéro permettait d'identifier le meuble comme faisant partie du vaste patrimoine du peuple. Ainsi, un bon bolchevique pouvait dormir sur ses deux oreilles : le lit en acajou sur lequel il était allongé ne lui appartenait pas, et même si son appartement était meublé de pièces rares, il possédait moins de biens qu'un indigent !

Alliance

À six heures moins le quart de l'après-midi, ses cinq serveurs à leurs postes, le comte passa en revue la salle du Boyarski. Partant du nord-ouest, il fit le tour des vingt tables pour s'assurer que tous les couverts, toutes les salières, tous les vases de fleurs étaient correctement disposés.

À la table 4, un couteau dut être réaligné pour être bien parallèle avec sa fourchette. À la table 5, il fallut déplacer un verre d'eau de minuit à une heure. À la table 6, un verre de vin sur lequel restait une trace de rouge à lèvres fut discrètement retiré, tandis qu'à la table 7 une cuillère portant des marques de savon se retrouvait astiquée jusqu'à ce que sa surface en argent renvoie l'image inversée de la salle de restaurant.

On serait tenté de penser que tel devait apparaître Napoléon à l'aube, quand il passait ses troupes en revue, vérifiant tout, depuis les réserves de munitions jusqu'à la tenue de l'infanterie – ayant appris d'expérience que la victoire sur le champ de bataille commence par des bottes bien cirées.

Si ce n'est que nombre de batailles napoléoniennes ne durèrent qu'un jour et n'eurent lieu qu'une seule fois...

Si bien que la comparaison qui s'impose serait plutôt celle de Gorski au Bolchoï. Quelques minutes avant la bataille, après avoir étudié l'intention du compositeur, collaboré étroitement avec le chef d'orchestre, fait répéter ses danseuses et supervisé la conception des costumes et des décors, Gorski passait lui aussi ses troupes en revue. Mais une fois le rideau levé et le public parti, pas de défilé sur les Champs-Élysées. Car moins de vingt-quatre heures plus tard, danseuses, musiciens et techniciens se retrouveraient pour la même représentation avec le même degré de perfection. Telle était la vie du Boyarski – une bataille à livrer avec une précision absolue tout en donnant une impression de naturel et ce, tous les soirs, toute l'année.

À dix-sept heures cinquante-cinq, s'étant assuré que tout était en place dans la salle à manger, le comte se consacra, brièvement certes, aux cuisines d'Émile. À travers le petit hublot rond de la porte, il vit que les commis se tenaient prêts dans leurs uniformes blancs fraîchement lavés, que les sauces mijotaient sur le fourneau et que les garnitures n'attendaient qu'à être disposées sur les assiettes. Mais quid de notre misanthrope de chef cuisinier ? À quelques minutes de

l'ouverture des portes du Boyarski, que n'était-il en train d'invectiver le personnel, les clients et le monde entier !

À la vérité, Émile Joukovski commençait ses journées dans un état de pessimisme noir. À peine le nez sorti de sous les couvertures, il affrontait la vie en grognant, convaincu de n'y trouver qu'une froideur inhospitalière. À onze heures, ses pires craintes confirmées par la lecture des journaux du matin, il attendait en grommelant « Quel monde ! » le tramway bondé qui l'emmènerait dans un bruit de ferraille jusqu'à l'hôtel.

Mais, petit à petit, au fil de la journée, le pessimisme d'Émile laissait lentement place à l'éventualité que tout n'était pas perdu. Cette perspective plus riante se renforçait aux alentours de midi, quand il entra dans sa cuisine et retrouvait ses casseroles en cuivre. Elles pendaient à leurs crochets, brillantes après avoir été récurées la veille, promesses incontestables de réalisations à venir. Émile allait dans la chambre froide, décrochait un quartier d'agneau qu'il chargeait sur son épaule, et lorsqu'il le laissait tomber sur le plan de travail dans un bruit sourd fort plaisant, sa vision du monde gagnait une centaine de lumens de plus. Si bien que l'après-midi, à trois heures, quand il entendait le bruit des légumes qu'on hachait et sentait l'arôme de l'ail en train de grésiller sur le feu, Émile reconnaissait de mauvaise grâce que la vie offrait quelques consolations. Enfin, à cinq heures et demie, si tout lui paraissait bien réglé, il se permettait éventuellement de goûter le vin avec lequel il avait cuisiné – juste pour finir la bouteille, vous comprenez ; il n'y avait pas de petites économies ; ne sois ni emprunteur ni prêteur, comme disait Hamlet. Et vers dix-huit heures vingt-cinq, cette humeur sombre qui semblait à l'aube être le fondement de l'âme d'Émile devenait irrésistiblement optimiste avec la première commande à arriver en cuisine.

Alors, que vit le comte en regardant par le hublot à dix-sept heures cinquante-cinq ? Il vit Émile plonger une cuillère dans un bol de mousse au chocolat et la lécher goulûment. Rassuré, le comte se tourna vers Andreï et lui fit un signe de tête. Puis il prit position entre la table 1 et la table 2 tandis que le maître d'hôtel tirait les verrous pour ouvrir les portes du Boyarski.

Le soir vers neuf heures, le comte inspecta le restaurant d'un bout à l'autre, content de voir que le premier service s'était déroulé sans anicroche. Les menus avaient été donnés, les commandes prises selon les plans. À quatre reprises, une envie d'agneau bien cuit avait été découragée de justesse ; plus de cinq bouteilles de château-latour avaient été consommées ; et les deux membres du Politburo avaient été installés et servis de manière absolument équitable. C'est alors qu'Andreï (qui venait d'installer le commissaire aux Transports aussi

loin que possible des journalistes américains) fit un signe au comte, l'air manifestement affligé.

– Que se passe-t-il ? demanda le comte en rejoignant le maître d'hôtel.

– On vient juste de me dire que finalement, il va y avoir un dîner privé dans le salon jaune.

– Combien de personnes ?

– On ne nous a pas donné de détails, si ce n'est que les convives seront peu nombreux.

– Alors il n'y a qu'à envoyer Vasenka. Je prendrai les tables 5 et 6, et Maxim pourra prendre la 7 et la 8.

– Mais justement, répondit Andreï, impossible d'envoyer Vasenka.

– Pourquoi ?

– Parce que c'est vous qu'ils ont demandé.



Au garde-à-vous à l'entrée du salon jaune se tenait un Goliath de taille à faire réfléchir n'importe quel David. Le comte s'approcha, mais le géant semblait ne rien remarquer de ce qui l'entourait. Brusquement, toujours sans signaler qu'il avait perçu la présence du comte, il fit un pas de côté et ouvrit la porte d'un geste adroit.

Le comte ne s'étonna guère de la présence d'un géant gardant la porte d'un salon privé au Metropol. Ce qui le surprit, ce fut de découvrir comment le salon avait été préparé à l'intérieur. En effet, la plupart des meubles avaient été repoussés le long des murs, laissant sous le lustre central une seule table dressée pour deux convives – à laquelle était installé un homme d'une quarantaine d'années vêtu d'un costume gris.

Bien que nettement plus petit que le garde et considérablement mieux habillé, l'homme donna au comte l'impression de ne pas être du genre à reculer devant l'usage de la force brute. Il avait le cou et les poignets aussi épais que ceux d'un catcheur et ses cheveux coupés ras révélaient une cicatrice au-dessus de l'oreille gauche, sans doute le résultat d'un coup oblique porté dans l'espoir de lui fendre le crâne. Il jouait avec sa cuillère, comme s'il avait tout son temps.

– Bonsoir, dit le comte en s'inclinant.

– Bonsoir, répondit l'homme en souriant et en reposant sa cuillère sur la table.

– Puis-je vous apporter quelque chose à boire pendant que vous attendez ?

– Personne d'autre ne va venir.

– Ah, fit le comte, qui commença alors à retirer le deuxième

couvert.

– Pas besoin d'enlever tout ça.

– Veuillez m'excuser. Je croyais que vous n'attendiez personne d'autre.

– Je n'attends personne d'autre. La seule personne que j'attends, c'est vous, Alexandre Ilitch.

Les deux hommes s'étudièrent un instant.

– Je vous en prie, asseyez-vous.

Le comte hésita avant de s'installer sur la chaise qu'on lui désignait.

Dans ce genre de circonstances, vous pourriez conclure un peu hâtivement que les hésitations du comte provenaient d'une méfiance, voire d'une crainte au sujet de cet inconnu. En réalité, il hésita surtout pour des questions de convenances, parce qu'il lui paraissait inapproprié de s'asseoir à une table alors qu'on porte la tenue de celui qui est censé y faire le service.

– Allons, dit l'inconnu sur un ton presque aimable, vous ne voudriez pas priver un dîneur solitaire du plaisir de votre compagnie.

– Certainement pas.

Mais si le comte accepta de s'asseoir, il ne déplia pas la serviette sur ses cuisses.

Il y eut un grattement à la porte, et le Goliath apparut. Sans un regard pour le comte, il s'approcha de la table avec une bouteille dans la main qu'il soumit à l'approbation de l'inconnu.

– Excellent, déclara l'hôte après avoir examiné l'étiquette. Merci, Vladimir.

Avec une agilité surprenante, Vladimir, qui aurait sans doute pu se contenter de casser le col de la bouteille à mains nues, sortit un tire-bouchon de sa poche, le fit tourner plusieurs fois, et le bouchon sortit. Puis, sur un signe de tête de son supérieur, il posa la bouteille ouverte sur la table et se retira. L'inconnu se versa un verre. Alors, tenant la bouteille inclinée à quarante-cinq degrés au-dessus de la table, il jeta un coup d'œil au comte.

– Vous vous joignez à moi ?

– Avec plaisir.

Ils trinquèrent.

– Comte Alexandre Ilitch Rostov, dit l'inconnu une fois son verre reposé sur la table. Membre de l'ordre de Saint-André, membre du Jockey-Club, maître de la Chasse...

– Vous avez une longueur d'avance sur moi.

– Vous ne savez pas qui je suis ?

– Je sais que vous êtes un homme qui peut réserver l'un des salons privés du Boyarski pour y dîner seul avec un malabar à la porte.

L'inconnu s'esclaffa.

– Très bon, dit-il en s'enfonçant dans son siège. Que voyez-vous d'autre ?

Le comte étudia son hôte de façon moins discrète, puis haussa les épaules.

– Je dirais que vous avez une quarantaine d'années et que vous avez été dans l'armée. À mon avis, vous vous êtes enrôlé dans l'infanterie, mais vous avez fini la guerre avec le grade de colonel.

– Qu'est-ce qui vous fait dire que je suis devenu colonel ?

– Un gentleman se doit de reconnaître les personnes de haut rang.

– Un gentleman se doit... répéta le colonel en souriant, comme s'il appréciait la tournure de phrase. Et vous pourriez deviner d'où je viens ?

Le comte fit signe qu'il refusait de répondre à ce genre de question.

– Le moyen le plus sûr d'insulter un Wallon est de le prendre pour un Français, même s'ils ne vivent qu'à quelques kilomètres de distance et parlent la même langue.

– C'est sans doute vrai, concéda le colonel. Néanmoins, vos hypothèses m'intéressent ; et je promets de ne pas prendre la mouche.

Le comte but une gorgée de vin et reposa son verre sur la table.

– Vous venez selon toutes probabilités de Géorgie orientale.

Le capitaine se redressa, l'air enthousiaste.

– Extraordinaire ! J'ai un accent ?

– Imperceptible. Mais il est vrai que les armées, comme les universités, sont le genre d'endroit où les accents se perdent en général.

– Alors pourquoi la Géorgie orientale ?

– Il n'y a qu'un Géorgien pour commencer un repas avec une bouteille de rkatsiteli.

– Parce que c'est un péquenaud ?

– Parce que son pays lui manque.

Le colonel s'esclaffa de nouveau.

– Vous êtes vraiment un type futé.

On gratta encore à la porte, qui s'ouvrit pour laisser entrer le géant avec un chariot de service en métal doré.

– Ah. Excellent. Voici le dîner.

Comme Vladimir plaçait le chariot près de la table, le comte commença à se lever, mais son hôte lui fit signe de rester assis. Vladimir souleva le couvercle, posa un plat au centre de la table et se retira. Le colonel prit alors le couteau à découper.

– Voyons voir. Qu'est-ce que nous avons là ? Ah, du canard rôti. J'ai entendu dire que celui du Boyarski était hors pair.

– On ne vous a pas menti. Surtout, prenez des cerises et un peu de peau.

Le colonel se servit, sans oublier les cerises et la peau, puis servit le comte.

– Absolument délicieux, dit-il après la première bouchée.

Le comte inclina la tête, manière d'accepter le compliment au nom d'Émile.

Le colonel agita sa fourchette en direction du comte.

– Vous avez un dossier très intéressant, Alexandre Ilitch.

– Un dossier ?

– Désolé. C'est une vilaine habitude. Ce que je voulais dire, c'est que vous avez un *parcours* intéressant.

– Ah, oui. Ma foi, la vie s'est montrée généreuse avec moi.

Le colonel sourit. Puis, sur le ton de celui qui s'efforce de rendre justice aux faits :

– Vous êtes né à Leningrad...

– Je suis né à Saint-Pétersbourg.

– Oui, bien sûr. Saint-Pétersbourg. Après le décès de vos parents quand vous étiez petit, vous avez été élevé par votre grand-mère. Vous avez fréquenté le lycée, puis l'Université impériale à... Saint-Pétersbourg.

– Exact.

– Et vous avez beaucoup voyagé, d'après ce que j'ai compris.

Le comte haussa les épaules.

– Paris. Londres. Florence.

– Mais quand vous avez quitté le pays en 1914, c'est en France que vous vous êtes rendu ?

– Le 16 mai.

– Correct. Quelques jours après le malencontreux incident avec le lieutenant Poulonov. Dites-moi, pourquoi avez-vous tiré sur ce jeune homme ? N'était-il pas un aristocrate comme vous ?

Le visage du comte prit une expression choquée.

– Je lui ai tiré dessus justement parce que c'était un aristocrate.

– Je n'avais pas envisagé la chose ainsi, dit le colonel, la fourchette pointée vers le comte. Mais en effet, c'est une idée que nous autres bolcheviques devrions comprendre. Vous vous trouviez ainsi à Paris pendant la Révolution, et peu après, vous êtes rentré.

– Tout à fait.

– Bien. Je crois avoir compris la raison de votre retour précipité : c'était pour aider votre grand-mère à quitter le pays en toute sécurité. Mais une fois sa fuite organisée, pourquoi avoir choisi de rester ?

– Pour la gastronomie.

- Soyons sérieux.
- Disons que... j'avais passé l'âge de quitter la Russie.
- Pourtant, vous n'avez pas combattu du côté des Blancs.
- Non.
- Et vous ne me faites pas l'impression d'être un poltron.
- J'espère bien que non.

– Alors, pourquoi ne vous êtes-vous pas battu ?

Le comte resta un instant silencieux, puis haussa les épaules.

– Lorsque je suis parti à Paris en 1914, je me suis juré de ne plus jamais tirer sur un compatriote.

– Et vous considérez les bolcheviques comme vos compatriotes.

– Bien sûr.

– Vous les considérez comme des gentlemen ?

– Ce n'est pas du tout la même chose. Même si je ne doute pas que certains le sont.

– Je vois. Pourtant, rien qu'à la façon dont vous dites cela je devine que vous ne me considérez pas comme un gentleman. Dites-moi un peu... Pourquoi ?

Le comte répondit avec un petit rire, façon de dire qu'aucun gentleman digne de ce nom ne répondrait à une telle question.

– Allons, insista le colonel, nous voilà tous les deux à savourer ensemble le canard rôti du Boyarski avec une bouteille de vin géorgien, ce qui fait pour ainsi dire de nous de vieux amis. Et sincèrement, la réponse m'intéresse. Qu'est-ce qui chez moi vous fait dire avec autant de certitude que je ne suis pas un gentleman ?

En signe d'encouragement, le colonel se pencha pour emplir de nouveau le verre du comte.

– Il ne s'agit pas d'une chose en particulier, répondit le comte au bout de quelques secondes. C'est un ensemble de petits détails.

– Comme dans une mosaïque.

– Exactement. Comme dans une mosaïque.

– Alors, donnez-moi un exemple de l'un de ces petits détails.

Le comte but une gorgée de vin, puis reposa son verre à une heure.

– En tant qu'hôte, il était tout à fait approprié de votre part de prendre les couverts de service. En revanche, un gentleman aurait servi son invité avant de remplir sa propre assiette.

Le colonel, qui venait d'avaler un morceau de canard, sourit.

– Continuez, dit-il, la fourchette pointée.

– Un gentleman n'agiterait pas sa fourchette en direction d'une autre personne, pas plus qu'il ne parlerait la bouche pleine. Mais – et c'est peut-être là le plus important – il se serait présenté dès le début de la conversation, surtout s'il avait l'avantage sur son invité.

Le colonel posa ses couverts.

– En plus, j’ai commandé le mauvais vin, ajouta-t-il en souriant.

Le comte leva un doigt en l’air.

– Non. Un homme peut avoir maintes raisons de commander une bouteille de vin en particulier. L’une des meilleures étant la nostalgie pour sa région d’origine.

– Alors permettez-moi de me présenter : Ossip Ivanovitch Glebnikov – ancien colonel de l’Armée rouge et membre du Parti, autrefois un petit garçon de Géorgie orientale qui rêvait de Moscou, et maintenant un monsieur âgé de trente-neuf ans qui vit à Moscou et rêve de Géorgie orientale.

– Très heureux de faire votre connaissance.

Les deux hommes se serrèrent la main, avant de poursuivre leur repas. Au bout de quelques minutes, le comte reprit la parole.

– Si je peux me permettre cette question, Ossip Ivanovitch... En quoi consiste exactement votre travail au Parti ?

– Disons que ma mission est de suivre certains hommes que nous jugeons intéressants.

– Ah. Bien. Alors j’imagine que votre tâche est grandement facilitée quand vous les assignez à résidence.

– En réalité, il est plus facile de les suivre quand nous les lâchons sur le terrain...

Le comte concéda l’argument.

– Tout me porte à croire, poursuivit Glebnikov, que vous vous êtes fait à votre situation.

– En tant qu’étudiant en histoire, mais aussi partisan d’un ancrage dans le présent, je reconnais que je ne passe guère de temps à envisager les choses autrement qu’elles n’ont été. En revanche, j’aime à me dire que se résigner à une situation, ce n’est pas la même chose que de s’y faire.

Glebnikov partit d’un petit rire et tapa légèrement sur la table.

– Nous y voilà. C’est ce genre de subtilité qui me pousse à venir mendier à votre porte.

Posant ses couverts en argent, le comte contempla son hôte avec intérêt.

– En tant que nation, Alexandre Ilitch, nous nous trouvons à un moment intéressant de notre histoire. Depuis sept ans, nous entretenons à nouveau des relations diplomatiques avec les Français et les Britanniques, et il se dit que nous ne tarderons pas à en avoir avec les Américains. Depuis Pierre le Grand, nous jouons le rôle de parent pauvre des pays occidentaux – en admiration devant leurs idées comme devant leurs vêtements. Mais nous sommes sur le point d’endosser un tout autre rôle. D’ici quelques années, nous exporterons

plus de céréales et produirons plus d'acier que n'importe quel autre pays européen. Et nous les dépassons déjà largement en matière d'idéologie. Par conséquent, nous sommes pour la première fois sur le point de gagner la place qui nous revient sur la scène internationale. Et lorsque nous l'occuperons, il sera dans notre intérêt d'avoir une oreille attentive et un discours clair.

– Vous voulez apprendre le français et l'anglais.

Ossip leva son verre pour confirmer.

– Bien vu. Mais je ne veux pas simplement apprendre ces deux langues. Je veux comprendre ceux qui les parlent. Surtout, je veux comprendre leurs classes privilégiées – car ce sont elles qui restent aux commandes. J'aimerais comprendre leur vision du monde, ce qu'elles sont susceptibles de considérer comme des impératifs moraux, ce qu'elles auront tendance à valoriser ou à dédaigner. Il s'agit de développer un savoir-faire diplomatique, en quelque sorte. Mais pour un homme dans ma position, mieux vaut perfectionner ce genre de savoir-faire... en toute discrétion.

– Et comment puis-je vous être utile ?

– C'est simple. En dînant avec moi une fois par mois dans ce salon. En me parlant en français et en anglais. En partageant avec moi votre vision des sociétés occidentales. Et en échange...

Glebnikov laissa sa phrase en suspens, non pour sous-entendre la modestie des services qu'il pourrait rendre au comte, mais plutôt pour suggérer leur abondance.

Le comte leva la main pour mettre le holà à tout marchandage.

– Si vous êtes un client du Boyarski, Ossip Ivanovitch, alors je suis déjà à votre service.

Absinthe

Lorsque le comte s'approcha du Chaliapine à midi et quart, il s'échappait de cette chapelle autrefois vouée à la prière et à la méditation un son qui eût été inimaginable dix ans auparavant. Un son caractérisé par des éclats de rire, un mélange de langues, le chevrottement d'une trompette et le tintement des verres – en d'autres termes, les échos d'une joyeuse désinvolture.

Quels événements avaient donc pu provoquer une telle transformation ? Dans le cas du Chaliapine, ils avaient été au nombre de trois. Tout d'abord, il y avait eu le retour plutôt fiévreux de cette forme musicale américaine connue sous le nom de jazz. Après avoir tué dans l'œuf cette mode au prétexte de son caractère intrinsèquement décadent, les bolcheviques s'étaient mis à l'encourager. Vraisemblablement dans le but d'étudier de près la façon dont une idée pouvait à elle seule envahir le monde entier. Quelle qu'en ait été la raison, le jazz était donc de retour sur la petite estrade au fond de la salle avec son swing, son scat et ses beep-boop-a-doo.

Le deuxième événement, c'était le retour des correspondants étrangers. À la suite de la Révolution, les bolcheviques leur avaient vertement montré la porte (ainsi qu'aux dieux, doutes et autres fauteurs de troubles). Mais les journalistes sont des malins. Après qu'ils eurent planqué leur machine à écrire, traversé la frontière, changé de vêtements et compté jusqu'à dix, ils commencèrent à revenir discrètement un par un. Si bien que 1928 vit la réouverture du bureau de la presse étrangère au cinquième et dernier étage d'un immeuble situé à mi-chemin entre le Kremlin et les bureaux de la police secrète – lieu qui se trouvait être juste en face du Metropol. Ainsi, quel que soit le soir de la semaine, il y avait à présent une quinzaine de membres de la presse internationale au Chaliapine prêts à vous sauter dessus. Et comme il n'y avait personne pour les écouter, ils s'alignaient le long du bar telles des mouettes sur un rocher et criaient en chœur.

C'est alors que se produisirent les événements extraordinaires de 1929. En avril de cette année-là, le Chaliapine se retrouva brusquement avec non pas une, ni même deux, mais trois hôtes – toutes jeunes, toutes belles et toutes vêtues de robes noires qui s'arrêtaient au-dessus du genou. Et quel charme, quelle élégance quand elles se mouvaient parmi les clients du bar, meublant avec

agrément l'espace de leur fine silhouette, de leur rire délicat et des effluves de leur parfum ! Si les correspondants installés au bar étaient plus d'humeur à parler qu'à écouter, alors, en parfaite symbiose, les hôtessees étaient plus d'humeur à écouter qu'à parler. Bien sûr cela était dû en partie au fait que leur travail l'exigeait. Car une fois par semaine, elles devaient se rendre dans un petit bâtiment gris à l'angle de la rue Dzerjinski où un petit homme gris assis derrière un petit bureau gris prenait en note ce qu'elles avaient entendu mot à mot¹.

Cette obligation dans laquelle se trouvaient les hôtessees incitait-elle les journalistes à la prudence ou au silence de peur qu'une remarque malavisée leur échappe ?

Non, bien au contraire. Les membres de la presse étrangère avaient décidé de miser dix dollars américains sur la tête de celui d'entre eux qui se ferait convoquer par le commissariat aux Affaires intérieures. Pour gagner, ils élaboraient des propos outranciers qu'ils intégraient dans leurs bavardages. Par exemple, un Américain racontait comme par inadvertance qu'au fond du jardin d'une certaine datcha un ingénieur désenchanté construisait un ballon selon des instructions dénichées chez Jules Verne... Un autre expliquait qu'un biologiste anonyme faisait des croisements entre des poussins et des pigeons de manière à créer une troisième espèce qui pondrait un œuf le matin et livrerait un message la nuit... En somme, ils disaient tout ce qui leur passait par la tête en présence des hôtessees – plus exactement, tout ce qui pouvait se retrouver souligné dans un rapport et déposé sans crier gare sur un bureau du Kremlin.

Debout à l'entrée du Chaliapine, le comte constata qu'il y avait encore plus de chahut que d'habitude. Chargée de définir le tempo, la formation de jazz installée dans un angle peinait à suivre le rythme des explosions de rire et des grandes claques dans le dos. Le comte se fraya un chemin au milieu de ce tohu-bohu jusqu'à l'extrémité la plus calme du bar (là où une colonne d'albâtre descendait du plafond jusqu'au sol). Quelques secondes plus tard, Audrius se penchait vers lui, l'avant-bras posé sur le comptoir.

– Bonsoir, monsieur le comte.

– Bonsoir, Audrius. C'est la fête ce soir, dites-moi.

Le barman indiqua l'un des Américains d'une inclinaison de la tête.

– Mr. Lyons s'est retrouvé à la Guépéou aujourd'hui.

– À la Guépéou ! Comment se fait-il ?

– Visiblement, quelqu'un aurait trouvé une lettre écrite de sa main par terre chez Perlov, le salon de thé – une lettre indiquant des mouvements de troupes et des positions d'artillerie dans la périphérie de Smolensk. Seulement, quand Mr. Lyons a été sommé de s'expliquer, il a dit qu'il n'avait fait que recopier son passage préféré dans *Guerre et*

Paix.

– Ah oui, la bataille de Borodino.

– Pour célébrer cet exploit, il a récupéré la cagnotte et est en train d'offrir sa tournée. Bref, que puis-je faire pour vous ce soir ?

Le comte tapa deux fois sur le comptoir.

– Vous n'auriez pas par hasard de l'absinthe ?

Audrius leva un sourcil de manière presque imperceptible.

Le barman connaissait si bien les goûts du comte. Il savait qu'avant le dîner ce dernier buvait un verre de champagne ou de vermouth sec. Il savait qu'après le dîner il buvait un petit verre de cognac, puis, quand la température descendait en dessous de quatre degrés, il passait au whisky ou au porto. Mais l'absinthe ? Depuis dix ans qu'ils se connaissaient, le comte n'en avait jamais réclamé. En fait, il ne s'adonnait pas aux liqueurs sirupeuses – et encore moins à celles de couleur verte qui, disait-on, rendaient fou.

Audrius, toujours aussi professionnel, contint l'expression de sa surprise à ce mouvement de sourcils.

– Je crois qu'il m'en reste une bouteille.

Alors, ouvrant une porte invisible découpée dans le mur, il plongea dans le placard où il conservait ses alcools les plus onéreux et les plus ésotériques.

À l'autre bout de la pièce, l'ensemble de jazz jouait un petit air entraînant. Certes, lors de son premier contact avec le jazz, le comte n'avait pas ressenti d'affinité particulière avec ce style. Dans son enfance, on lui avait appris à apprécier la musique exprimant des sentiments et de la nuance, une musique récompensant votre patience et votre attention à grand renfort de crescendos et de diminuendos, d'allegros et d'adagios organisés avec habileté en quatre mouvements – pas une poignée de notes entassées pêle-mêle dans trente mesures.

Pourtant...

Pourtant, ce style avait fini par le conquérir. À l'instar des correspondants américains, le jazz était une force naturellement grégaire – une force un peu turbulente, qui disait souvent la première chose qui lui passait par la tête, mais en général sans aucune malice ni intention de nuire. Ajoutons que le jazz semblait ne pas prêter la moindre attention à ce qu'il avait fait et à ce qu'il allait faire – manifestant tout à la fois la confiance du maître et le manque d'expérience de l'apprenti. Fallait-il s'étonner alors qu'une telle forme artistique n'ait pas pu naître en Europe ?

Les songeries du comte furent interrompues par le bruit d'une bouteille qu'on posait sur le comptoir.

– Absinthe Roberte, annonça Audrius en penchant la bouteille pour permettre au comte de lire l'étiquette. Seulement, je crains qu'il n'en

reste qu'un ou deux doigts à peine.

– Nous nous en contenterons.

Le barman vida la bouteille dans un verre à liqueur.

– Merci, Audrius. Vous mettez ça sur ma note.

– Ce ne sera pas nécessaire. C'est Mr. Lyons qui régale.

Au moment où le comte se tournait pour sortir, un Américain qui avait réquisitionné le piano entama un petit morceau sautillant de Billy Jones qui déclare gaiement que nous n'avons pas de bananes, pas de bananes aujourd'hui². En une seconde, tous les journalistes se mirent à chanter en chœur. Un autre soir, le comte serait éventuellement resté pour observer les festivités, mais il avait ses propres festivités. Si bien que sa précieuse cargaison à la main, il joua des coudes parmi la foule en prenant garde de ne pas renverser ne serait-ce qu'une goutte.

Oui, songea le comte en montant l'escalier, ce soir, le triumvirat a une bonne raison de faire la fête...

Le Plan avait été conçu presque trois ans auparavant, à partir d'une des remarques nostalgiques d'Andreï, qu'Émile avait relayée.

– Hélas, c'est impossible ! s'était lamenté le maître d'hôtel.

– En effet, avait reconnu le chef en secouant la tête.

Impossible ? Vraiment ?

En tout, il y avait quinze ingrédients. Six pouvaient être récupérés dans le garde-manger du Boyarski quel que soit le moment de l'année. Cinq autres étaient faciles à trouver en saison. Le problème, c'était que malgré les avancées en matière d'accès aux marchandises de toutes sortes, les quatre derniers ingrédients demeuraient relativement rares.

Dès le départ, on se mit d'accord pour dire qu'il était hors de question de bâcler la chose – pas de solution de facilité ni de succédané. C'était la symphonie, ou le silence. Si bien que les membres du triumvirat allaient devoir faire preuve de patience et de vigilance. Ils allaient devoir être prêts à supplier, marchander, se commettre et, si nécessaire, recourir à la mauvaise foi. Par trois fois, ils avaient cru le rêve à leur portée, avant qu'il ne leur échappe à la dernière minute pour des raisons imprévues (un contretemps une fois, la moisissure une autre fois, et la dernière fois les souris).

Mais en début de semaine, les étoiles s'étaient de nouveau alignées. Neuf ingrédients attendaient déjà dans les cuisines d'Émile, et quatre haddocks entiers ainsi qu'un panier de moules adressés à l'hôtel National avaient été livrés au Metropol par erreur. Cela faisait donc le 10 et le 11 d'un seul coup. Le triumvirat s'assembla pour conférer. Andreï demanderait une faveur, Émile un échange ; quant au comte, il tenterait sa chance auprès d'Audrius. Cela nous faisait donc le 12, le

13 et le 14. Mais l'ingrédient numéro 15 ? Pour l'obtenir, il faudrait avoir accès à un magasin offrant les produits les plus raffinés – en d'autres termes un magasin réservé aux membres du Parti. Le comte mena une enquête discrète au sujet d'une certaine actrice bénéficiant de relations bien placées. Et là, ô miracle ! voilà qu'une enveloppe non signée était glissée sous sa porte. Maintenant que les quinze ingrédients étaient rassemblés, la patience du triumvirat se voyait sur le point d'être récompensée. Dans moins d'une heure, ils savoureraient de nouveau cette combinaison subtile de saveurs, cette divine concoction, ce goût aussi riche et insaisissable que...

– Bonsoir, camarade.

Le comte stoppa net.

Après une seconde d'hésitation, il se retourna lentement – alors que des tréfonds d'une alcôve émergeait... le sous-directeur de l'hôtel.

Comme son double du jeu d'échecs, le Fou du Metropol ne se déplaçait jamais en ligne droite. Il prenait toujours la tangente, glissant d'un angle à l'autre, surgissant de derrière une plante, se faufilant par l'entrebâillement d'une porte. Vous l'aperceviez du coin de l'œil, si jamais vous arriviez à le repérer.

– Bonsoir, répondit le comte.

Les deux hommes s'examinèrent de pied en cap – ayant tous les deux l'habitude de voir leurs pires soupçons confirmés d'un regard. Le Fou se pencha légèrement vers la droite et son visage prit une expression de curiosité oisive.

– Tiens tiens, qu'est-ce que vous nous cachez là ?

– Où ça, là ?

– Là, pardi ! Derrière votre dos !

– Derrière mon dos ?

Le comte tendit lentement les mains devant lui et les tourna vers le plafond pour montrer qu'elles étaient vides. La lèvre supérieure droit du Fou se retroussa, ébauchant un rictus. Le comte lui rendit son geste, puis inclina la tête pour prendre congé.

– Alors comme ça on va au Boyarski ?

– Oui. C'est exact. Au Boyarski, répondit le comte en se retournant.

– Il est fermé, non ?

– En effet. Mais je crois que j'ai laissé mon stylo dans le bureau d'Émile.

– Ah. L'homme de lettres a perdu son stylo. « Où est-il à présent... », hein ? S'il n'est pas dans la cuisine, je vous suggère de regarder peut-être dans votre pagode bleue en porcelaine fine.

Sur ce, le Fou tourna les talons, toujours ricanant, et partit en diagonale vers l'autre bout de la réception.

Le comte attendit qu'il soit hors de vue, puis fila vers l'autre

direction tout en marmonnant.

– « Où est-il à présent... ? Peut-être dans votre pagode bleue... » Très fin. Surtout de la part d'un homme qui ne saurait même pas faire rimer « vache » et « tache ». Et pourquoi tous ces points de suspension ?

Depuis sa promotion, le Fou avait pris l'habitude d'ajouter une ellipse à la fin de chacune de ses questions. Que fallait-il en conclure... ? Que ce signe de ponctuation-là devrait être écarté... ? Qu'une phrase interrogative ne devrait jamais se terminer... ? Que même s'il posait une question, il n'avait nul besoin d'une réponse puisqu'il s'était déjà formé une opinion... ?

Bien sûr.

Passant les portes du Boyarski, qu'Andreï n'avait pas verrouillées, le comte traversa la salle de restaurant déserte et poussa les portes battantes menant aux cuisines. Il trouva le chef en train de couper un fenouil en rondelles, tandis que quatre branches de céleri soigneusement alignées attendaient leur sort dans un stoïcisme spartiate. À côté se trouvaient les filets de haddock et le panier de moules, tandis que sur le fourneau trônait une immense casserole en cuivre d'où s'échappaient des petits nuages de vapeur parfumant l'air de souvenirs de mer.

Levant la tête, Émile croisa le regard du comte et sourit. Le comte vit tout de suite que le chef était d'humeur optimiste. Émile, qui avait senti à deux heures de l'après-midi que tout ne serait peut-être pas perdu, ne doutait pas à minuit et demi que le soleil brillerait à nouveau au matin, que la plupart des gens étaient généreux au fond, et que, en fin de compte, les choses en général s'arrangeaient.

Le chef ne perdit pas de temps en mondanités. Sans même arrêter le mouvement de son hachoir, il inclina la tête vers la petite table qui avait été déplacée de son bureau aux cuisines et attendait patiemment d'être dressée.

Mais chaque chose en son temps.

Le comte sortit avec précaution le petit verre à liqueur de sa poche arrière et le posa sur le plan de travail.

– Ah ! dit le chef en s'essuyant les mains sur son tablier.

– Est-ce que cela suffira ?

– Il ne s'agit que de suggérer. De faire un aparté. Une allusion. Si c'est le produit authentique, cela suffira amplement.

Émile plongeait son petit doigt dans l'absinthe et le lécha.

– Parfait, décréta-t-il.

Le comte choisit une nappe appropriée dans le placard à linge, la déplia dans un claquement et la laissa retomber lentement sur la table. Tandis qu'il plaçait les couverts, le chef se mit à siffler un air. Le

comte sourit en reconnaissant cette même chanson qu'il avait entendue au Chaliapine à propos de bananes. Comme un fait exprès, la porte menant à l'escalier de service s'ouvrit, et Andreï déboula avec dans les bras une pile d'oranges prête à s'effondrer. Arrivé près d'Émile, il se plia en deux au niveau de la taille et déversa sa cargaison sur le plan de travail.

Comme autant de bagnards devinant instinctivement que la porte de leur prison est ouverte, les oranges se mirent à rouler dans toutes les directions pour augmenter leurs chances de s'échapper. En un éclair, Andreï ouvrit les bras pour les contenir. Mais l'une des oranges échappa au maître d'hôtel et roula sur le plan de travail – droit vers le verre d'absinthe ! Lâchant son hachoir, Émile plongea et souleva le verre juste à temps. L'orange, qui prenait de l'assurance, passa derrière le fenouil, sauta par terre et fila vers la sortie. Au tout dernier moment, la porte séparant les cuisines d'Émile du reste du monde s'ouvrit vers l'intérieur, projetant l'orange dans l'autre sens – et faisant apparaître le Fou.

Les trois membres du triumvirat se figèrent sur place.

Le Fou fit deux pas en direction du nord-nord-ouest.

– Bonsoir, messieurs, dit-il de sa voix la plus aimable. Qu'est-ce qui vous amène tous en cuisine à cette heure-ci... ?

Andreï, qui avait eu la présence d'esprit de se placer juste devant la casserole fumante, désigna les ingrédients sur le plan de travail.

– Nous sommes en train de faire l'inventaire.

– L'inventaire ?

– Oui. Comme chaque trimestre.

– Bien sûr, fit le Fou avec un sourire pervers. Sur l'ordre de qui faites-vous un inventaire trimestriel... ?

Le comte remarqua qu'Émile, devenu pâle en voyant s'ouvrir la porte, reprenait des couleurs. Tout d'abord, ses joues avaient légèrement rosé au moment où le Fou avait passé le seuil. Puis elles avaient pris une teinte fuchsia lorsque le Fou avait voulu savoir ce qui les amenait dans la cuisine. Mais quand il avait demandé « Sur l'ordre de qui... ? », les joues, le cou et les oreilles du chef s'étaient empourprés au point qu'on en arrivait à se demander si la simple présence d'un point d'interrogation dans ses cuisines n'était pas un crime capital.

– Sur l'ordre de qui ? rugit Émile.

Le Fou se tourna vers lui, de toute évidence frappé par cette transformation chez le chef. Il parut hésiter.

– Sur l'ordre de qui ???

Puis, sans détacher ses yeux du Fou, Émile tendit le bras pour prendre son coupe-coupe.

– SUR L'ORDRE DE QUI ???

Émile fit un pas en avant, le bras levé au-dessus de la tête. Le Fou devint aussi blanc que la chair du haddock. Puis la porte se mit à balancer sur ses gonds. Le Fou avait disparu.

Andreï et le comte regardèrent Émile. Alors, les yeux écarquillés, Andreï tendit un doigt délicat vers le bras levé d'Émile. Emporté par son indignation, le chef s'était emparé non pas de son coupe-coupe, mais d'une branche de céleri, dont les petites feuilles vertes tremblaient en l'air. Alors, comme un seul homme, le triumvirat éclata de rire.

À une heure du matin, les conspirateurs prirent position à table. Devant eux étaient posés une bougie, un pain, une bouteille de rosé et trois assiettes creuses remplies de bouillabaisse.

Les trois hommes échangèrent un regard, puis tous ensemble plongèrent leur cuillère dans le plat mijoté, sauf que pour Émile, le geste était une feinte. Car tandis qu'Andreï et le comte approchaient leur cuillère de leur bouche, le chef laissa la sienne en suspension au-dessus de son assiette – et guetta le visage de ses amis au moment de leur première bouchée.

Pleinement conscient d'être observé, le comte ferma les yeux pour se concentrer au mieux sur ses impressions.

Comment les décrire ?

Tout d'abord, vous goûtez le bouillon – cette préparation mijotée où arêtes de poisson, fenouil et tomates expriment la nature généreuse de la Provence. Puis vous savourez les tendres petits morceaux de haddock et la chair élastique et salée des moules, achetées à la criée. Vous vous émerveillez de la vigueur des oranges venues d'Espagne et de l'absinthe qu'on boit dans les tavernes. Et toutes ces impressions variées se retrouvent étrangement rassemblées, recomposées et rehaussées par le safran – quintessence du soleil d'été qui, récoltée sur les flancs des collines grecques et expédiée à dos de mule jusqu'à Athènes, a traversé la Méditerranée en felouque. En d'autres termes, dès la première bouchée, vous vous retrouvez transporté jusqu'au port de Marseille – avec ses ruelles bondées de marins, de voyous et de madones, de soleil et d'été, de dialectes et de vie.

Le comte ouvrit les yeux.

– *Magnifique**, dit-il.

Dans un geste empreint de respect, Andreï, qui avait posé sa cuillère, fit mine d'applaudir.

Rayonnant de bonheur, le chef inclina la tête et se joignit à ses amis pour savourer ce repas tant attendu.

Pendant deux heures, les trois membres du triumvirat engloutirent chacun trois assiettes de bouillabaisse et une bouteille de vin, tout en parlant à cœur ouvert l'un après l'autre.

Et de quoi ces vieux amis parlèrent-ils ? Ou plutôt, de quoi ne parlèrent-ils pas ! Ils parlèrent de leur enfance à Saint-Petersbourg, Minsk et Lyon. De leur premier, et de leur deuxième amour. Du fils d'Andreï, âgé de quatre ans, et du lumbago d'Émile, né la même année. Ils parlèrent d'autrefois, d'avant, de leurs désirs et de leurs émerveillements.

Émile, qui veillait rarement aussi tard, était dans un état d'euphorie sans précédent. Au moment où ils se racontaient leurs histoires de jeunesse, il rit si fort que sa tête roula sur ses épaules, et il dut s'essuyer les yeux deux fois plus souvent que les lèvres.

Mais au fait, et la *pièce de résistance** ? À trois heures du matin, Andreï fit brièvement, sur un ton désinvolte, presque entre parenthèses, référence à sa vie sous le grand chapiteau.

– Pardon ? Sous quoi ?

– Sous « le grand chapiteau » ?

Oui, en effet. Sous le grand chapiteau... d'un cirque.

Élevé après la mort de sa mère par un père alcoolique aux tendances violentes, Andreï avait quitté la maison à l'âge de seize ans pour rejoindre un cirque ambulante. C'est avec cette troupe qu'il arriva à Moscou en 1913. Là, il tomba amoureux d'une libraire de la rue Arbat et dit adieu au cirque. Deux mois plus tard, il était engagé en tant que serveur au Boyarski, qu'il n'avait pas quitté depuis.

– Vous faisiez quoi au cirque ? demanda le comte.

– L'acrobate ? suggéra Émile. Le clown ?

– Le dompteur de lions ?

– Je jonglais.

– Pas possible ! fit Émile.

En guise de réponse, le maître d'hôtel se leva et prit trois des oranges qui restaient sur le plan de travail. Les fruits dans les mains, il se redressa bien droit. Ou plutôt, il s'inclina légèrement, à douze heures deux, sous l'effet du vin. Puis, après quelques secondes de silence, il commença à faire tourner les sphères.

À vrai dire, le comte et Émile doutaient de ce que leur avait affirmé leur vieil ami. Mais dès qu'il commença, ils ne purent que s'étonner de ne pas avoir deviné plus tôt. En effet, les mains d'Andreï avaient été créées par Dieu pour jongler. Son toucher était si habile que les oranges semblaient se mouvoir toutes seules. Mieux encore, elles se mouvaient comme des planètes gouvernées par une force de gravité qui les propulsait en l'air tout en les empêchant de s'envoler dans l'espace ; quant à Andreï, debout face à ces planètes, il donnait

l'impression de ne faire que les cueillir au milieu de leur orbite pour les laisser une fraction de seconde plus tard poursuivre leur course naturelle.

Les mouvements des mains d'Andreï étaient tellement réguliers et doux que vous vous retrouviez constamment menacé de tomber sous hypnose. De fait, sans même qu'Émile ou le comte le remarque, une autre orange avait rejoint le système solaire. Enfin, dans un geste théâtral, Andreï rattrapa les quatre sphères et inclina le buste.

À présent, c'était au tour du comte et d'Émile d'applaudir.

– Quand même, vous ne jongliez pas avec des oranges, dit Émile.

– En effet, reconnut Andreï en reposant soigneusement les fruits sur le plan de travail. Je jonglais avec des couteaux.

Sans laisser le temps à Émile et au comte d'exprimer leur incrédulité, Andreï sortit trois couteaux d'un tiroir et les envoya en l'air. Cette fois-ci, il ne s'agissait pas de planètes, loin de là. Les couteaux tournoyaient comme les pièces de quelque machine infernale, effet que renforçaient les éclairs lumineux provoqués par le reflet de la flamme de la bougie sur les lames. Enfin, d'un geste aussi rapide que celui par lequel il avait commencé à faire tourner les couteaux, Andreï les rattrapa tous les trois par le manche.

– Fort bien, mais vous pourriez le faire avec quatre couteaux ? demanda le comte d'un ton de défi.

Sans un mot, Andreï se dirigea vers le tiroir à couteaux ; mais avant qu'il ait pu en sortir un, Émile se leva. L'air aussi captivé qu'un petit garçon fasciné par un magicien, il s'avança timidement et tendit son coupe-coupe – la lame qu'aucune autre main que la sienne n'avait touchée en presque quinze ans. Avec un sens de la cérémonie fort approprié, Andreï inclina le buste pour l'accepter. Et lorsqu'il fit voler les quatre couteaux, Émile se pencha en arrière sur sa chaise et, la larme à l'œil, regarda son fidèle ustensile voltiger dans les airs sans effort, avec le sentiment que ce moment précis, cette heure, cet univers ne pouvaient pas être meilleurs.



À trois heures et demie, le comte grimpa l'escalier d'un pas instable, prit le virage menant à sa chambre, traversa son placard en titubant et se laissa tomber sur son fauteuil avec un soupir de satisfaction. Tandis qu'accrochée au mur, Helena le contemplait avec un sourire tendre et complice.

– Oui, oui, reconnut-il. Il est un peu tard, et je suis un peu saoul. Mais je dirais à ma décharge que la journée a été riche en événements.

Comme pour illustrer son propos, le comte se leva brusquement et

tira l'un des plis de sa veste.

– Tu vois ce bouton ? Sache que c'est moi qui l'ai cousu.

Puis il retomba sur son fauteuil, prit son verre de cognac, but une gorgée et réfléchit.

– Elle avait tout à fait raison, tu sais. Je veux dire, Marina. Complètement, parfaitement, entièrement raison.

Le comte poussa de nouveau un soupir. Puis il s'adressa à sa sœur.

Depuis que les histoires existent, expliqua-t-il, la Mort s'en prend aux victimes innocentes. On trouve toujours un récit où Elle arrive discrètement en ville et prend une chambre à l'auberge, ou bien Elle rôde dans les ruelles, autour du marché, sournoisement. Et à l'instant où le héros trouve un moment de répit entre deux affaires à régler, la Mort lui rend visite.

Tout cela est fort bien, reconnut le comte. Mais ce que l'on raconte rarement, c'est que la Vie est tout aussi retorse que la Mort. Elle aussi peut se cacher sous une capuche. S'introduire dans la ville, rôder dans les ruelles, attendre dans l'arrière-salle d'une taverne.

N'était-ce pas le genre de visite qu'elle avait rendu à Michka ? Ne l'avait-elle pas trouvé planqué derrière ses livres, débusqué de la bibliothèque, n'avait-elle pas pris sa main dans un endroit retiré dominant la Neva ?

N'avait-elle pas déniché Andreï à Lyon et ne l'avait-elle pas attiré sous le grand chapiteau ?

Le comte vida son verre, se leva et se cogna dans les étagères en essayant d'attraper la bouteille de cognac.

– *Excusez-moi, monsieur**.

Il se versa un fond de verre, juste une goutte, une lichette, pas plus, et retomba sur son fauteuil. Puis, agitant un doigt en l'air, il poursuivit :

– La collectivisation des collectifs, Helena, la dékoulakisation des koulaks... selon toute probabilité, ces choses-là sont probables. Elles sont même vraisemblablement vraisemblables. Mais tout de même, *inévitables** ?

Un sourire entendu aux lèvres, le comte secoua la tête au moment où le mot sortait de sa bouche.

– Je vais te dire, moi, ce qui est inévitable. Ce qui est inévitable, c'est que la Vie va également rendre visite à Nina. Notre amie est peut-être aussi sobre que saint Augustin, mais elle est trop vive, trop ardente pour que la Vie se contente d'une poignée de main avec elle. La Vie la suivra en taxi. Elle croisera sa route par hasard. Elle gagnera son cœur. Et pour cela, elle suppliera, marchandera, se commettra et, si besoin est, aura recours à la mauvaise foi.

« Quel monde, soupira enfin le comte, avant de s'endormir dans son

fauteuil.



Le lendemain matin, les yeux un peu vitreux et le crâne un peu douloureux, le comte se versa une deuxième tasse de café, s'installa dans son fauteuil et se pencha pour prendre la lettre de Michka dans la poche de sa veste.

Sauf qu'elle ne s'y trouvait pas.

Le comte se souvenait parfaitement de l'avoir mise dans la poche intérieure la veille au moment où il quittait la réception ; et elle y était quand il avait recousu le bouton dans l'atelier de Marina...

Elle avait dû tomber quand il avait posé la veste sur le dossier du fauteuil. Si bien qu'une fois son café fini le comte descendit à la suite 211 – et là, il constata que la porte était ouverte, les placards vides et les poubelles entièrement vidées.

Or la lettre à moitié lue de Michka n'était pas tombée de la veste du comte dans la chambre d'Anna. La veille à trois heures et demie, quand il avait vidé ses poches et manqué tomber en voulant prendre la bouteille de cognac, le comte avait fait glisser la lettre dans l'espace entre les étagères et le mur, où elle était vouée à rester.

Mais peut-être cela valait-il mieux.

Car si le comte avait été tellement ému par la promenade douce-amère de Michka le long de la perspective Nevski et par ses vers romantiques, ces derniers ne sortaient pas de la plume de Michka. Ils étaient tirés du poème que Maïakovski avait créé debout sur une chaise en 1923. Et ce qui avait poussé Michka à les citer n'avait rien à voir avec le jour où Katerina lui avait pris la main pour la première fois. La raison de cette citation, et tant que nous y sommes, la raison d'être de la lettre, c'était le fait que, le 14 avril, Vladimir Maïakovski, poète de la Révolution, s'était tiré une balle dans le cœur avec un pistolet de théâtre.

Notes

1. Oui, ce petit homme gris derrière son petit bureau gris avait pour mission non seulement de consigner les informations que les hôtessees récoltaient, mais également de s'assurer de leur pleine participation en les rappelant à leurs devoirs de patriotes, en évoquant le risque de perdre leur travail et, si nécessaire, en faisant quelques allusions menaçantes. Mais ne jetons pas trop vite la pierre à ce personnage.

En effet, il n'a jamais posé les pieds au Chaliapine. Pas plus qu'il n'a dîné au Boyarski. On l'a contraint à une vie par procuration – une vie d'expériences déniées et de sensations empruntées. Pas de solo de trompette, pas de verres s'entrechoquant, pas de genou féminin pour lui. Tel l'assistant d'un scientifique, il est condamné à simplement enregistrer les données, puis à transmettre un résumé à ses supérieurs sans rien embellir ni développer.

À vrai dire, il a toujours fait preuve de diligence dans son travail et a même la réputation dans son département d'être une sorte de prodige. Personne d'autre en effet à Moscou n'est capable d'écrire un rapport dans un style aussi parfaitement lisse. Cet homme muni d'une instruction limitée a perfectionné l'art de garder pour soi toute intuition, de renoncer à tout trait d'esprit, de limiter l'utilisation des métaphores, des comparaisons et des analogies – en gros, de recourir à tous les muscles de la retenue poétique. En fait, si les reporters dont il transcrivait docilement les paroles avaient vu ses écrits, ils lui auraient tiré leur chapeau et se seraient inclinés en reconnaissant qu'ils avaient devant eux un maître de l'objectivité.

2. Billy Jones, *Yes, We Have No Bananas* (1923). (N.d.l.T.)

Addenda

Le matin du 22 juin, alors que le comte cherchait la lettre de Michka dans ses poches, Nina Koulikova et ses trois camarades montaient à bord d'un train en partance pour l'est de la province d'Ivanovo, pleins d'énergie, de fièvre et de certitudes quant au but de leur mission.

Depuis le lancement du premier plan quinquennal en 1928, des dizaines de milliers de camarades des centres urbains travaillaient sans relâche à la construction de centrales électriques, d'aciéries et d'usines de fabrication de machines. Il était essentiel, au moment où un tel effort historique était accompli, que les régions céréalières du pays y contribuent – en pourvoyant à la demande accrue de pain dans les villes par une augmentation massive de leur production agricole.

Mais pour préparer cet effort ambitieux, il avait été jugé nécessaire d'exiler un million de koulaks – ces profiteurs, ces ennemis du bien commun, qui se trouvaient également être les paysans les plus compétents. Les autres paysans, ceux qui regardaient les techniques agricoles récemment introduites d'un œil méfiant et haineux, se révélèrent opposés à la moindre innovation. Les tracteurs, censés introduire une nouvelle ère, arrivèrent en nombre insuffisant. À ces difficultés s'ajouta une météo peu coopérative qui provoqua l'effondrement de la production agricole. Mais l'impératif était de nourrir les villes, et la baisse précipitée des récoltes entraîna une hausse des quotas et des réquisitions réalisées sous la menace des fusils.

En 1932, la combinaison de ces forces irréconciliables déboucha sur une période de grandes difficultés pour les provinces agricoles de la vieille Russie, et sur une famine qui fit des millions de victimes parmi les paysans d'Ukraine¹.

Mais, comme nous l'avons noté, tout cela était encore à venir. Et lorsque le train de Nina atteignit enfin le fin fond de la province d'Ivanovo, où les champs de jeunes épis de blé s'inclinaient sous la brise à perte de vue, elle fut bouleversée par la beauté du paysage et par le sentiment que sa vie venait de commencer.

Notes

1. Si, parmi les jeunes loyalistes (comme Nina) partis rejoindre les *oudarniks* dans les régions rurales, nombreux furent ceux qui virent leur foi dans le Parti ébranlée par ce dont ils furent témoins, le spectacle de ce désastre causé par l'homme fut épargné à la majeure partie de la Russie, du monde même. En effet, de même que les paysans des campagnes n'avaient pas accès aux villes, les journalistes venus des villes n'avaient pas accès aux campagnes ; la distribution de courrier autre qu'officiel fut suspendue et les fenêtres des trains de passagers occultées. En fait, la campagne de dissimulation de la crise se révéla si efficace que lorsque des informations sur les millions de paysans ukrainiens mourant de faim commencèrent à filtrer, Walter Duranty, le chef du bureau du *New York Times* en Russie (ainsi que l'un des meneurs de la petite bande du Chaliapine) affirma que ces rumeurs de famine étaient exagérées et avaient probablement été lancées par la propagande antisoviétique. Si bien que le monde haussa les épaules. Et qu'au moment même où se déroulait cette tragédie, Duranty recevait le prix Pulitzer

1938

Arrivée

Certes, le début des années 1930 fut une période difficile en Russie.

Outre la famine dans les campagnes, la disette de 1932 provoqua un afflux de paysans dans les villes, avec pour conséquences une surpopulation, la pénurie des denrées de première nécessité, et même le développement du vandalisme. À la même période, dans les centres urbains, les ouvriers les plus robustes commençaient à ployer sous la charge de semaines de labeur incessant ; les artistes étaient confrontés à des règles toujours plus strictes sur ce qu'ils pouvaient ou ne pouvaient pas imaginer ; les églises étaient fermées, rasées, ou bien affectées à d'autres fonctions ; et à la suite de l'assassinat de Sergueï Kirov, héros révolutionnaire, la nation fut purgée de toute une collection d'éléments politiquement suspects.

Enfin, le 17 novembre 1935, lors de la première conférence intersyndicale des stakhanovistes, Staline en personne déclara : « La vie s'est améliorée, camarades. La vie est plus joyeuse... »

En règle générale, une telle remarque sortant des lèvres d'un homme d'État devrait être mise à la poubelle avec la poussière et la peluche. Sauf que quand elle sortait de la bouche de Soso, il fallait bien lui ajouter foi. Car c'était souvent au moyen de remarques anodines glissées au milieu de discours anodins que le secrétaire général du Comité central du Parti communiste signalait ses changements de pensée.

La vérité, c'est que quelques jours avant de prononcer ce discours, Soso avait vu dans le *Herald Tribune* une photo de trois jeunes et vigoureuses bolcheviques posant devant la grille d'une usine, vêtues de la tunique et coiffées du foulard prônés depuis longtemps par le Parti. Normalement, une telle photo lui aurait réchauffé le cœur. Mais comme elle était publiée par la presse occidentale, le secrétaire suprême se fit la réflexion que cette tenue simple risquait d'entretenir l'idée qu'après dix-huit ans de communisme les jeunes filles russes vivaient encore comme des paysannes. C'est ainsi que les phrases fatales se glissèrent dans le discours – et que le pays prit une autre direction.

En lisant dans la *Pravda* que la vie s'était améliorée, les apparatchiks attentifs comprirent en effet qu'on était arrivé à un tournant – qu'au regard de la réussite incontestable de la Révolution le moment était venu pour le Parti non seulement d'approuver, mais surtout d'encourager le glamour, le luxe, la gaieté. En quelques semaines, le sapin de Noël et la musique tzigane, de retour à la maison après leur exil, retrouvèrent un accueil chaleureux ; Polina Molotova, la femme du ministre des Affaires étrangères, fut chargée de lancer les premiers parfums soviétiques et l'usine New Light de produire du champagne au rythme de dix mille bouteilles par jour (avec l'aide de quelques machines importées) ; les membres du Politburo troquèrent leurs uniformes militaires contre des costumes sur mesure ; et ces jeunes ouvrières qui posaient devant leurs usines furent encouragées à s'habiller non pas comme des paysannes, mais comme des Parisiennes sur les Champs-Élysées.¹

Et donc, un peu comme celui qui disait dans la Genèse « Que ceci soit » ou « Que cela soit », et « ceci » et « cela » étaient, lorsque Soso déclara « La vie s'est améliorée, camarades », la vie – de fait – s'améliora !

Un exemple : à l'instant, deux jeunes femmes se promènent sur le pont Kouznetski en robes colorées serrées à la taille et s'arrêtant au genou. L'une arbore même un chapeau jaune dont le bord s'incline coquettement sur un œil ourlé de cils interminables. Tandis que le métro tout neuf gronde sous leurs pieds, elles font une pause devant trois des immenses vitrines du TsUM, magasin central universel, où s'offrent aux regards une pyramide de chapeaux, une deuxième de montres et une troisième de chaussures à talons hauts.

Certes, ces jeunes femmes vivent toujours dans des appartements surpeuplés et lavent leurs jolies robes dans un évier commun, mais est-il haineux, le regard avec lequel elles contemplent ces vitrines ? Pas le moins du monde. Il est peut-être envieux, ou béat, mais haineux, non. En effet, l'accès au TsUM ne leur est plus interdit. Après avoir pendant longtemps servi exclusivement les étrangers et les hauts dignitaires du Parti, le magasin avait été ouvert à l'ensemble des citoyens en 1936 – à condition qu'ils puissent payer leurs achats en devises étrangères, en argent ou en or. En réalité, il y avait au sous-sol du TsUM un certain bureau bien pratique où un gentleman très discret vous donnait un avoir pour la moitié de la valeur des bijoux de votre grand-mère.

Vous voyez ? La vie était en effet plus joyeuse.

Alors, après avoir admiré les vitrines et imaginé le jour où elles pourraient elles aussi avoir un appartement avec des placards pour y ranger leurs chapeaux, leurs montres et leurs chaussures, nos deux beautés se remirent en marche, tout en parlant des deux jeunes gens

qu'elles allaient retrouver pour dîner et qui avaient des relations haut placées.

Au niveau de la perspective du Théâtre, elles attendirent au bord du trottoir le moment pour se faufiler entre les voitures. Puis elles traversèrent la rue d'un pas léger, entrèrent au Metropol où, en passant devant la réception, elles attirèrent les regards admiratifs d'un monsieur distingué aux cheveux grisonnants...

– Ah, la fin du printemps ! fit remarquer le comte à Vassili (qui était en train d'examiner la liste des réservations du soir). Quand je vois les ourlets de ces demoiselles, je suis prêt à parier qu'il ne doit pas faire loin de vingt et un degrés sur la Tverskaïa, bien qu'il soit sept heures du soir. D'ici quelques jours, les jeunes gens iront voler les fleurs du jardin Alexandre et Émile fera valser les petits pois dans ses assiettes...

– Certainement, répondit le concierge sur le ton du bibliothécaire s'adressant à un lettré.

En début de journée, les premières fraises de la saison étaient arrivées en cuisine et Émile en avait discrètement donné une poignée au comte pour son petit déjeuner du lendemain.

– Il ne fait aucun doute, reprit le comte, que l'été se trouve à nos portes et que les jours à venir seront longs et insoucians...

– Alexandre Ilitch.

Surpris d'entendre son nom, le comte se retourna. Une jeune femme se tenait derrière lui, mais vêtue d'un pantalon cette fois-ci. Elle mesurait un mètre soixante-sept, avait des cheveux blonds raides, des yeux bleu clair et semblait dotée d'une rare maîtrise d'elle-même.

– Nina ! s'exclama le comte. Quel bonheur de te voir ! Nous n'avions pas de nouvelles de toi depuis des lustres. Quand es-tu rentrée à Moscou ?

– Je peux te parler un instant ?

– Mais bien sûr...

Pressentant qu'un motif personnel devait motiver cette visite, le comte suivit Nina qui l'entraîna à l'écart.

– C'est mon mari... commença-t-elle.

– Ton mari ! Tu es mariée ?

– Oui. Leo et moi sommes mariés depuis six ans. On travaillait ensemble à Ivanovo...

– Mais oui ! Je me souviens de lui !

Irritée par les interruptions du comte, Nina secoua la tête.

– Tu n'as pas pu le rencontrer.

– Tu as raison. Nous ne nous sommes pas rencontrés à proprement parler, mais il était là avec toi dans l'hôtel juste avant votre départ.

Le comte ne put s'empêcher de sourire au souvenir du beau

capitaine du Komsomol qui avait dit aux autres d'avancer afin d'être seul à attendre Nina.

Nina tenta brièvement de se souvenir de cette visite au Metropol avec son mari, puis agita la main comme pour dire qu'après tant d'années peu importait le fait qu'ils soient passés à l'hôtel ou pas.

– Je t'en prie, Alexandre Ilitch. J'ai très peu de temps. Il y a deux semaines, on nous a demandé de quitter Ivanovo pour aller assister à un colloque sur l'avenir de la planification agricole. Le premier jour, Leo a été arrêté. J'ai fini par retrouver sa trace à la Loubianka, mais ils ne m'ont pas laissée le voir. Bien entendu, je commençais à craindre le pire. Et voilà qu'hier je reçois un message m'informant qu'il a été condamné à cinq ans de travail forcé. Ils le mettent dans un train ce soir à destination de Sevvostlag. Je vais l'y rejoindre. Ce dont j'ai besoin, c'est de quelqu'un pour s'occuper de Sofia pendant que je m'installe là-bas.

– Sofia ?

Le comte suivit le regard de Nina. À l'autre bout de la réception, une fillette de cinq ou six ans aux cheveux noirs et à la peau ivoire était assise dans un fauteuil, ses pieds se balançant à une dizaine de centimètres du sol.

– Je ne peux pas l'emmener avec moi pour l'instant. Il va falloir que je trouve du travail... un endroit où vivre. Ça peut me prendre un à deux mois. Mais une fois que je serai installée, je reviendrai la chercher.

Nina avait expliqué tout cela comme on déroulerait une liste de résultats scientifiques – une succession de faits susceptibles d'inspirer la peur et l'indignation tout autant que les lois de la gravitation ou du mouvement des corps. Le comte ne put toutefois contenir son émotion, ne serait-ce qu'à cause de la vitesse à laquelle les détails lui étaient révélés : un mari, une petite fille, une arrestation, la Loubianka, le travail forcé...

Interprétant l'expression du comte comme un signe d'hésitation, Nina – jeune être autonome s'il en était – l'agrippa par le bras.

– Je n'ai personne d'autre vers qui me tourner, Alexandre.

Puis, après quelques secondes de silence :

– Je t'en prie.

Le comte et Nina s'approchèrent de la fillette de cinq ou six ans aux cheveux noirs, à la peau ivoire et aux yeux bleu foncé. Si le comte avait fait sa connaissance dans d'autres circonstances, il aurait peut-être relevé avec amusement les signes de l'esprit pratique et farouche de Nina dans les vêtements simples que portait Sofia, dans ses cheveux presque aussi courts que ceux d'un garçon, dans le fait que la poupée

de chiffon qu'elle serrait par le cou n'avait même pas de robe.

Nina s'agenouilla pour regarder sa fille les yeux dans les yeux. Une main posée sur le genou de la petite, elle prit la parole sur un ton que le comte n'avait jamais entendu chez elle. Le ton de la tendresse.

– Sofia, voici ton oncle Sasha, dont je t'ai parlé si souvent.

– Celui qui t'a donné les jolies jumelles ?

– Oui, répondit Nina en souriant. Celui-là même.

– Bonjour, Sofia, dit le comte.

Ensuite, Nina expliqua que pendant que Maman allait préparer leur nouvelle maison, Sofia resterait dans ce joli hôtel quelques semaines. Jusqu'au retour de Maman, il faudrait qu'elle soit forte et respectueuse et qu'elle écoute bien son oncle.

– Et puis on prendra le grand train pour aller rejoindre Papa, dit la petite fille.

– C'est ça, mon ange. Ensuite on prendra le grand train pour aller rejoindre Papa.

Sofia fit tout son possible pour se montrer aussi forte que sa maman, mais elle n'arrivait pas encore à maîtriser ses émotions comme le faisait sa mère. Certes elle ne protesta pas, pas plus qu'elle ne supplia ou prit un air consterné en faisant signe qu'elle avait compris. Simplement, les larmes coulèrent sur ses joues.

Avec son pouce, Nina essuya une joue de sa petite fille tandis que cette dernière se frottait l'autre avec le dos de sa main. Puis elle regarda la fillette dans les yeux jusqu'à être certaine que les larmes avaient cessé. Enfin, elle hocha la tête, déposa un baiser sur le front de Sofia et entraîna le comte à quelques mètres de là.

– Tiens, dit-elle en lui tendant un sac à dos en tissu, le genre qu'on aurait pu voir porté par un soldat. Voici ses affaires. Et tant qu'à faire, prends aussi ça.

Elle lui donna une petite photo sans cadre.

– Il vaut peut-être mieux que tu la gardes toi-même. Je ne sais pas. À toi de voir.

Nina agrippa une nouvelle fois le bras du comte. Puis elle s'éloigna comme on s'éloigne quand on ne veut pas risquer de changer d'avis.

Le comte l'observa qui sortait de l'hôtel et traversait la place du Théâtre, exactement comme elle l'avait fait huit ans auparavant. Quand elle fut hors de sa vue, il regarda la photo. C'était un portrait de Nina et son mari, le père de Sofia. Le comte devina d'après le visage de la jeune femme qu'elle avait été prise plusieurs années auparavant. Il constata également qu'il n'avait qu'en partie raison. Il avait en effet bien vu le mari à la réception du Metropol ce jour-là, seulement ce n'était pas le beau capitaine que Nina avait épousé, mais l'infortuné jeune homme à casquette de marin qui lui avait apporté sa

veste avec un tel empressement.

Au total, l'échange – depuis le moment où Nina avait prononcé le nom du comte jusqu'à ce qu'elle sorte de l'hôtel – n'avait pas duré plus de quinze minutes. Si bien que le comte n'eut que quelques secondes pour prendre la mesure des engagements qu'on exigeait de lui.

Certes, ce n'était que pour un à deux mois. Il ne serait pas responsable de l'éducation de la fillette, de son instruction morale ou religieuse. Mais quid de sa santé, de son bien-être ? Comment la nourrir ? Où la faire dormir ? Et puis, il disposait de sa soirée aujourd'hui, mais que faire d'elle demain, quand il devrait à nouveau revêtir la veste blanche des serveurs du Boyarski ?

Soit. Imaginons alors qu'avant de s'engager le comte ait eu le temps de réfléchir au problème sous toutes les coutures, d'examiner les difficultés et les obstacles à prévoir, d'évaluer son propre manque d'expérience, de reconnaître que selon toutes probabilités il était le moins prêt, le moins bien équipé, le moins bien placé parmi la gent masculine de Moscou pour s'occuper d'une enfant. S'il avait eu le temps et la présence d'esprit de considérer tous ces aspects, aurait-il refusé d'accéder à la demande de Nina ?

Il n'aurait même pas tenté de la faire changer d'avis.

Il n'aurait pas pu.

Il s'agissait de cette même jeune femme qui, enfant, avait traversé le hall pour devenir son amie ; celle qui lui avait montré les recoins cachés de l'hôtel et lui avait légué, au sens quasi littéral du terme, la clé de ses mystères. Lorsqu'une telle amie vient vous voir pour vous demander votre aide – surtout une amie pour qui le fait de demander de l'aide dans les moments difficiles ne va pas de soi –, alors il n'y a qu'une réponse acceptable.

Le comte glissa la photo de Nina dans sa poche. Remit de l'ordre dans ses idées. Puis il se tourna et croisa le regard de l'enfant qu'on venait de lui confier.

– Bon. Alors, Sofia, tu as faim ? Tu voudrais manger quelque chose ? Elle fit non de la tête.

– Dans ce cas, si nous montions pour voir comment nous organiser ?

Le comte aida Sofia à descendre de son fauteuil et l'entraîna vers l'escalier. Mais au moment où il s'apprêtait à gravir les marches, il remarqua qu'elle regardait avec grand intérêt l'ascenseur qui s'ouvrait pour laisser sortir deux des clients de l'hôtel.

– Tu es déjà montée dans un ascenseur ?

Serrant sa poupée par le cou, Sofia fit de nouveau non de la tête.

– Dans ce cas...

Tout en maintenant les portes ouvertes, le comte fit signe à Sofia

d'avancer. Le visage empreint d'une curiosité prudente, elle entra dans la cabine, fit de la place pour le comte et regarda les portes se fermer.

Dans un geste théâtral accompagné d'un « Abracadabra ! », le comte appuya sur le bouton du quatrième étage. L'ascenseur fit une embardée, puis commença sa montée. Tout d'abord figée sur place, Sofia se pencha ensuite légèrement vers la droite pour voir les étages défiler à travers le grillage.

– *Et voilà** ! annonça le comte quand ils arrivèrent quelques secondes plus tard à leur destination.

Il entraîna Sofia jusqu'au beffroi à l'autre bout du couloir et lui fit signe une nouvelle fois d'avancer. Elle contempla l'escalier étroit, se tourna vers le comte et leva les deux mains en l'air dans ce geste universel qui veut dire « Prends-moi dans les bras ».

– Hum, fit le comte.

Puis, nonobstant son âge, il la prit dans les bras.

Elle bâilla.

Une fois arrivé dans sa chambre, le comte déposa Sofia sur son lit, son sac à dos sur le bureau du grand-duc et lui dit qu'il revenait tout de suite. Puis il alla dans l'une des autres pièces chercher une couverture bien chaude dans sa malle. Son intention était de faire à la fillette un petit lit par terre à côté du sien et de lui prêter l'un de ses oreillers. Il faudrait juste qu'il fasse attention à ne pas lui marcher dessus si jamais il se réveillait la nuit.

Mais il n'aurait pas dû se soucier de ce genre de détail. En effet, lorsqu'il regagna sa chambre avec la couverture, Sofia s'était déjà glissée dans son lit à lui et dormait.

Notes

1. Certes, il restait une purge à effectuer, mais elle allait viser des hauts membres du Parti et de la police secrète. En fait, Genrikh Yagoda, le chef redouté du NKVD, était sur le point d'en faire l'objet. Accusé de trahison, de complot et de contrebande de diamants, il serait, à l'issue d'un procès public au palais des Syndicats – juste en face du Metropol –, déclaré coupable et exécuté sommairement. Ce qui, pour beaucoup, serait le signe avant-coureur de jours meilleurs...

Ajustements

Jamais sonnerie n'avait été aussi attendue. Que ce soit à Moscou, en Europe, ou dans le monde entier. Lors de son combat contre l'Américain Dempsey, le Français Carpentier n'avait sans doute pas éprouvé, en entendant la cloche qui signalait la fin du troisième round, le sentiment de soulagement que le comte ressentit en entendant sa propre pendule sonner midi. La même chose vaut pour les citoyens de Prague au son des cloches qui indiquaient la fin du siège de la ville par Frédéric le Grand.

Quel était le problème chez cette enfant pour qu'un adulte compte aussi scrupuleusement les minutes jusqu'au déjeuner ? Des babillages sans queue ni tête ? Des gloussements incessants ? Des larmes ou des caprices à la moindre occasion ?

Rien de tout cela, bien au contraire. Le problème, c'était son silence.

Un silence perturbant.

À son réveil, elle s'était levée, habillée, avait fait son lit sans un mot. Lorsque le comte servit le petit déjeuner, elle grignota ses biscuits à la façon d'un moine trappiste. Puis, après qu'elle eut rangé son assiette sans dire un mot, elle s'installa sur le fauteuil du comte, les mains sous les cuisses, et le regarda, silencieuse. Et quel regard ! Un regard aux iris aussi sombres et inquiétants que les grandes profondeurs, un regard des plus troublants. Un regard qui, sans exprimer la moindre timidité ou la moindre impatience, semblait simplement dire : « Bien, et maintenant, oncle Alexandre ? »

Bonne question. Maintenant qu'ils avaient fait leur lit et grignoté leurs biscuits, tous deux avaient la journée devant eux. Seize heures. Neuf cent soixante minutes. Cinquante-sept mille six cents secondes !

Perspective incontestablement décourageante.

Heureusement, s'il y avait bien un art dans lequel Alexandre Rostov excellait, c'était celui de la conversation. De Moscou à Saint-Petersbourg, que ce soit pour un mariage ou un baptême, il se retrouvait immanquablement placé à côté des convives les plus difficiles. Des tantes prudes. Des oncles pompeux. Des tristes sires, des petits roquets, des grands timides. Pourquoi ? Parce qu'on pouvait toujours compter sur Alexandre Rostov pour engager ses voisins dans une conversation animée, et ce quelles que soient leurs dispositions.

Si par hasard il s'était retrouvé assis à côté de Sofia lors d'un dîner – ou, tant que nous y sommes, dans le compartiment d'un train

traversant la campagne –, qu'aurait-il fait ? Naturellement, il lui aurait posé des questions sur sa vie : « D'où venez-vous, très chère ? Ivanovo, dites-vous ? Je n'y suis jamais allé, mais j'ai toujours voulu découvrir la région. Quelle est la meilleure saison pour s'y rendre ? Et que voir quand on y séjourne ? »

– Alors dis-moi... commença le comte en souriant, sous le regard écarquillé de Sofia.

Sauf qu'à l'instant où les mots sortaient de sa bouche le comte se ravisa. Car Sofia et lui n'étaient ni à un dîner en ville ni dans un wagon. Il avait affaire à une petite fille qui, sans explication aucune, se retrouvait déracinée, loin de chez elle. Se lancer dans un questionnaire sur les centres d'intérêt d'Ivanovo, le temps qu'il y faisait ou la vie quotidienne avec ses parents ne pouvait que faire surgir toute une armée de pensées tristes, et susciter la nostalgie et le désespoir.

– Alors dis-moi... reprit-il, saisi de vertige en voyant les yeux de Sofia s'ouvrir plus encore.

C'est là que, brusquement, l'inspiration vint :

– Comment s'appelle ta petite poupée ?

Très bon choix, songea le comte en se félicitant intérieurement d'une petite tape dans le dos.

– Petite poupée n'a pas de nom.

– Comment cela, pas de nom ? Tout de même, il faut bien que ta poupée ait un nom !

Sofia contempla le comte quelques secondes, puis pencha la tête comme un corbeau.

– Pourquoi ?

– Pourquoi ? Mais... pour que tu puisses l'appeler, l'inviter à venir prendre le thé, lui demander de te rejoindre, pour que tu puisses parler d'elle en son absence, l'inclure dans tes prières. Bref, pour ces mêmes raisons qui font que toi tu as un nom.

Tandis que Sofia réfléchissait, le comte se pencha en avant, prêt à développer son argumentaire. Alors la petite fille hocha la tête et dit :

– Je l'appellerai Poupée.

Puis elle leva vers le comte ses grands yeux bleus comme pour dire : « Bon, et maintenant que la question est réglée, quoi d'autre ? »

Le comte se renfonça dans son fauteuil et commença à fouiller dans son vaste catalogue de questions anodines, qu'il rejeta l'une après l'autre. Par chance, le regard de Sofia, remarqua-t-il, s'était posé furtivement sur quelque chose qui se trouvait derrière lui.

Il jeta un coup d'œil discret en arrière.

Ah. L'éléphant en ébène. Il sourit. La petite, qui avait passé l'intégralité de sa courte vie dans une province rurale, n'avait sans

doute jamais ne serait-ce qu'imaginé l'existence d'un tel animal. « Qu'est-ce que c'est que cette bête fantastique ? devait-elle se demander. Un mammifère ? Un reptile ? Réel ou imaginaire ? »

– Tu en as déjà vu ? demanda le comte avec un sourire et un geste vers l'arrière.

– Quoi ? Des éléphants ? Ou des lampes ?

Le comte toussota.

– Je veux dire, des éléphants.

– Uniquement dans les livres, reconnut-elle sur un ton un peu triste.

– Ah. Bon. L'éléphant est un animal splendide. Une merveille de la création.

Voyant l'intérêt de Sofia éveillé, le comte se lança dans une description de la bête, mimant chacune de ses caractéristiques d'un geste théâtral.

– Natif du continent noir, l'adulte peut dépasser les quatre tonnes et demie. Ses jambes sont grosses comme des troncs d'arbres, et il se lave en aspirant de l'eau par son appendice nasal et en s'aspergeant.

– Alors tu en as vu, toi, des éléphants ? l'interrompit-elle d'une voix animée. Sur le continent noir ?

– Euh... Pas tout à fait sur le continent noir...

– Alors où ça ?

– Dans des livres...

– Oh, trancha Sofia avec l'efficacité d'une guillotine.

Silence.

Le comte se demanda pendant quelques secondes quelle merveille pourrait bien stimuler l'imagination de la fillette, une merveille qu'il aurait vue de ses propres yeux.

– Ça te plairait, une histoire de princesse ? proposa-t-il.

Sofia se redressa.

– L'âge de la noblesse a laissé place à l'âge de l'homme du peuple, déclara-t-elle sur le ton fier de l'élève qui a récité ses tables de multiplication correctement. C'était historiquement inévitable.

– Oui, dit le comte. C'est ce que j'ai cru comprendre.

S'ensuivit un long silence.

– Tu aimes les images ? reprit le comte en prenant un guide illustré du Louvre qu'il avait récupéré dans la pièce du sous-sol. Tu as là une réserve infinie. Pendant que je me lave, tu pourrais y jeter un coup d'œil...

Sofia se déplaça légèrement pour poser Poupée à côté d'elle, puis accepta le livre avec l'air déterminé de celle qui est fin prête.

Réfugié dans la salle d'eau, le comte ôta sa chemise, se lava le haut du corps et se savonna les joues, tout en marmonnant l'énigme du

jour :

– Elle pèse quinze kilos toute mouillée, mesure moins d'un mètre ; ses affaires occuperaient tout au plus un tiroir ; elle ne parle que si on s'adresse à elle ; et son cœur ne bat pas plus fort que celui d'un oiseau. Alors comment se fait-il qu'elle prenne tant de place ?

Au fil des ans, le comte avait fini par trouver ses appartements plutôt grands. Le matin, il pouvait aisément y faire vingt squats et vingt étirements, y prendre tranquillement son petit déjeuner et y lire un roman dans une chaise en équilibre sur les pieds arrière. Le soir après le travail, ses quartiers lui inspiraient de folles idées, le plongeant dans ses souvenirs de voyage ou dans des méditations sur l'histoire, le tout couronné par une bonne nuit de sommeil. Pourtant, cette petite invitée avec son sac à dos et sa poupée en chiffon avait, il ignorait comment, modifié les dimensions de l'espace. Elle avait fait descendre le plafond et remonter le plancher en même temps que les murs se rapprochaient les uns des autres, si bien que chaque fois qu'il voulait se déplacer quelque part, elle y était déjà. Il se réveillait après une nuit agitée par terre, prêt pour sa gymnastique quotidienne, et elle était là, à l'endroit précis où il faisait ses exercices. Au petit déjeuner, après avoir mangé plus que sa part à elle de fraises, elle regardait d'un air si affamé le biscuit que le comte s'apprêtait à tremper dans sa deuxième tasse de café qu'il n'avait pas d'autre choix que de lui demander si elle le voulait. Et lorsque enfin il était prêt à s'asseoir tranquillement dans son fauteuil avec un livre, elle y était déjà installée, les yeux levés vers lui avec l'air d'attendre quelque chose.

Se surprenant en train d'agiter son blaireau dans tous les sens devant le miroir, le comte s'arrêta net.

Bonté divine, se dit-il. Est-ce possible ?

Déjà ?

À l'âge de quarante-huit ans ?

– Alexandre Rostov, auriez-vous par hasard pris des habitudes de vieux garçon ?

Jeune homme, le comte n'était pas du genre à être gêné par une autre personne. Il cherchait la compagnie dès le réveil.

Quand il lisait dans son fauteuil, aucune interruption ne le dérangeait. En fait, il préférait lire avec du bruit en arrière-fond. Par exemple les cris d'un vendeur dans la rue, ou bien les gammes d'un voisin au piano, ou mieux encore, des bruits de pas dans l'escalier – qui, après avoir gravi deux étages, s'arrêteraient, viendraient frapper à sa porte et lui expliqueraient, quelque peu essoufflés, que deux amis l'attendaient en bas dans une voiture. (Après tout, n'est-ce pas pour cette raison que les pages des livres sont numérotées ? Pour vous

permettre de reprendre plus facilement le fil de votre lecture après une interruption.)

Quant aux objets, il s'en souciait comme d'une guigne. Il était le premier à prêter un livre ou un parapluie à une connaissance (et peu importait que, depuis Adam, les connaissances ne rapportent jamais les livres et les parapluies prêtés).

Quant aux petites habitudes, il s'enorgueillissait autrefois de n'en point avoir. Un jour, il prenait le petit déjeuner à dix heures du matin, le lendemain à deux heures de l'après-midi. Au restaurant, il ne commandait jamais le même plat deux fois dans une même saison. Il préférait explorer les menus comme M. Livingstone avait exploré l'Afrique et Magellan toutes les mers du globe.

Non, à l'âge de vingt-deux ans, le comte Alexandre Rostov ne pouvait pas être interrompu, gêné, dérangé. Car il accueillait chaque apparition, commentaire, ou péripétie-surprise comme un feu d'artifice sur fond de ciel d'été – un événement dont il fallait s'émerveiller et se réjouir.

Mais, visiblement, ce n'était plus le cas...

L'arrivée inattendue d'un paquet de quinze kilos avait déchiré la voile qui lui couvrait les yeux. Sans même s'en apercevoir – sans s'en rendre compte, sans rien faire pour, sans qu'il le veuille –, la routine s'était immiscée dans sa vie quotidienne. Visiblement, il prenait maintenant son petit déjeuner à heure fixe. Visiblement, il grignotait ses biscuits et buvait son café d'une seule traite. Il lisait assis dans une chaise bien précise placée en équilibre sur les pieds arrière avec pour tout dérangement le grattement des pattes d'un pigeon sur le rebord en zinc de la fenêtre. Il se rasait la joue droite, puis la gauche, et seulement ensuite le dessous du menton.

Pour ce faire, le comte pencha la tête en arrière et leva son rasoir. C'est alors qu'il vit, reflétés dans le miroir, deux yeux insondables qui le fixaient.

– Sacrebleu !

– J'ai fini de regarder les images, annonça Sofia.

– Lesquelles ?

– Toutes.

– Toutes !

C'était maintenant au tour du comte d'écarquiller les yeux.

– Ma foi, c'est très bien.

– C'est pour toi, ça, je crois, reprit-elle en lui tendant une petite enveloppe.

– Ça vient d'où ?

– Quelqu'un l'a glissée sous ta porte...

Le comte prit l'enveloppe. Elle était vide, mais à la place de

l'adresse, quelqu'un avait tracé d'une écriture élégante la question *Trois heures ?*

– Ah. Oui, dit le comte en fourrant l'enveloppe dans sa poche. Un petit truc pour le travail.

Puis il remercia Sofia sur un ton indiquant qu'elle pouvait disposer.

Elle répondit « De rien » sur un ton indiquant qu'elle n'avait nullement l'intention de disposer.

C'est pourquoi le comte bondit de son lit et frappa des mains en entendant sonner midi.

– Bien, dit-il. Et si nous allions déjeuner ? Tu dois avoir faim. Je suis sûr que le Piazza va beaucoup te plaire. Plus qu'un simple restaurant, le Piazza a été conçu comme un prolongement de la ville – de ses jardins, de ses marchés, de ses rues.

Tout en poursuivant sa description des atouts du Piazza, le comte remarqua l'air surpris avec lequel Sofia regardait la pendule de son père. Et quand ils franchirent le seuil pour descendre, elle l'examina une dernière fois puis eut une seconde d'hésitation – comme si elle avait été sur le point de demander comment un instrument aussi délicat pouvait produire un aussi joli son.

Eh bien, songea le comte en fermant derrière lui, si elle voulait découvrir les secrets de la pendule qui sonnait deux fois, alors elle avait frappé à la bonne porte. Non seulement le comte s'y connaissait en horlogerie, mais en plus il savait absolument tout ce qu'il y avait à savoir sur cette...

– Oncle Alexandre, dit Sofia sur le ton compatissant de celle qui doit annoncer une mauvaise nouvelle, j'ai peur que ta pendule soit cassée.

Éberlué, le comte lâcha la poignée de la porte.

– Cassée ? Pas du tout, je t'assure, Sofia. Ma pendule est d'une parfaite exactitude. En fait, elle a été fabriquée par des artisans connus dans le monde entier pour leur grand souci de précision.

– Ce n'est pas le chronomètre qui est en panne, c'est le carillon.

– Pourtant, elle vient juste de sonner admirablement.

– Oui. Elle a sonné à midi. Mais pas à neuf heures, ni à dix, ni à onze.

– Ah, répondit le comte avec un grand sourire. Normalement, tu aurais tout à fait raison, ma chère. Mais vois-tu, celle-ci est une pendule qui sonne deux fois. Quand elle a été fabriquée, il y a fort longtemps, mon père a exigé qu'elle ne sonne que deux fois par jour.

– Mais pourquoi ?

– Pourquoi ? Bonne question, petite amie. Je te propose quelque chose. Allons au Piazza, et quand nous aurons passé commande et serons confortablement installés, nous nous pencherons sur les

pourquoi et les comment de la pendule de mon père. Car il n'y a rien de plus essentiel à un repas réussi qu'un sujet de conversation intéressant.



À midi dix, ce n'était pas encore le coup de feu au Piazza, mais peut-être cela valait-il mieux. Car le comte et Sofia furent installés à l'une des meilleures tables et servis rapidement par Martyn – un nouveau serveur compétent qui tira la chaise de Sofia avec un remarquable sens de la politesse.

– Ma nièce, expliqua le comte tandis que Sofia jetait des regards stupéfaits autour d'elle.

– Moi j'en ai une de six ans, répondit Martyn, un sourire aux lèvres. Je vous laisse un instant.

Certes Sofia n'était pas naïve au point de ne pas connaître les éléphants, mais elle n'avait jamais vu qui ressemblât au Piazza. Elle s'émerveilla non seulement de la taille et de l'élégance des lieux, mais aussi de tous ces éléments qui semblaient défier le bon sens : un plafond en verre, un jardin tropical à l'intérieur, une fontaine au milieu d'une salle !

Lorsque Sofia eut terminé son inventaire des paradoxes du Piazza, elle parut comprendre d'instinct qu'un tel décor méritait un comportement à la hauteur. Elle ôta sa poupée de la table et l'installa sur la chaise vide à sa droite ; lorsque le comte tira sa serviette de sous ses couverts pour la placer sur ses genoux, la fillette fit de même, tout en prenant soin de ne pas faire de bruit avec son couteau et sa fourchette ; et lorsque, une fois la commande passée auprès de Martyn, le comte dit « Merci infiniment, mon brave », Sofia répéta la formule mot à mot. Puis elle leva vers lui un regard plein d'expectative.

– Alors ? demanda-t-elle.

– Alors quoi, très chère ?

– C'est maintenant que tu vas m'expliquer, pour ta pendule qui sonne deux fois ?

– Ah oui. Parfaitement.

Mais par où commencer ?

Tout naturellement par le début.

La pendule qui sonnait deux fois, expliqua le comte, avait été commandée par son père à la vénérable entreprise Breguet. Les Breguet, qui avaient installé leur boutique à Paris en 1775, devinrent rapidement célèbres de par le monde non seulement pour la précision de leurs chronomètres (en d'autres termes, pour l'exactitude de leurs

pendules), mais également pour les techniques élaborées par lesquelles leurs créations signalaient le passage du temps. Il y en avait qui jouaient quelques mesures de Mozart à la fin de l'heure. D'autres qui sonnaient non seulement l'heure exacte mais également la demie et le quart d'heure. D'autres encore qui affichaient les phases de la lune, les saisons et le cycle des marées. Mais lorsque le père du comte alla voir la boutique des Breguet en 1882, il proposa aux horlogers un défi tout autre : celui de créer une pendule qui ne sonnerait que deux fois par jour.

– Pourquoi donc ? demanda le comte (anticipant ainsi sur le pronom interrogatif préféré de son interlocutrice).

La raison était toute simple. Le père du comte était convaincu qu'un homme devait coller à la vie, mais pas à l'horloge. Fin connaisseur des stoïques et de Montaigne, il estimait que notre Créateur avait réservé les heures de la matinée pour l'industrie. Ce qui voulait dire que si vous vous réveilliez à six heures au plus tard, que vous déjeuniez légèrement et que vous vous consacriez à l'ouvrage sans interruption, alors à midi vous aviez abattu l'équivalent d'une journée entière de travail.

La sonnerie de midi signalait donc le moment du Jugement dernier. En l'entendant, l'homme diligent constatait avec fierté qu'il avait bien mis à profit sa matinée et pouvait passer à table la conscience tranquille. En revanche, aux douze coups de midi, l'homme frivole – c'est-à-dire celui qui avait gaspillé sa matinée à traîner au lit, ou bien à prendre son petit déjeuner en compagnie de trois journaux, ou encore à bavarder inutilement au salon – n'avait plus qu'à demander pardon au Seigneur.

Pour ce qui était de l'après-midi, le père du comte était d'avis qu'un homme devait s'attacher à ne pas vivre l'œil rivé sur sa montre à gousset – à ne pas compter les minutes comme si les événements de sa vie étaient autant de gares sur une ligne de chemin de fer. Bien au contraire, après avoir consacré la matinée au travail, il pouvait s'offrir un après-midi de liberté éclairée. C'est-à-dire qu'il pouvait aller se promener sous les saules, lire un texte intemporel, converser avec un ami sous la pergola, ou encore méditer devant la cheminée – en d'autres termes, se consacrer à des entreprises qui n'ont pas d'horaires fixes, et qui commandent elles-mêmes leur propre début et leur propre fin.

Mais alors, la deuxième sonnerie ?

Le père du comte était d'avis que l'entendre était mauvais signe. Si vous aviez bien occupé votre journée – au service du travail, de la liberté et du Seigneur –, alors vous deviez être profondément endormi bien avant minuit. Si bien que la deuxième sonnerie de la pendule qui sonnait deux fois n'était ni plus ni moins qu'un reproche. « Qu'est-ce

que tu fais encore debout ? était-elle censée dire. Te serais-tu montré trop dispendieux de ton temps pendant la journée pour te retrouver à chercher des choses à faire dans le noir ? »

– Votre veau.

– Ah. Merci, Martyn.

Martyn servit tout d’abord Sofia, puis le comte, comme il convenait. Puis il resta là, posté légèrement plus près de la table que nécessaire.

– Merci, dit le comte, façon de signifier poliment qu’il pouvait disposer.

Mais au moment où le comte prenait ses couverts et commençait à raconter à Sofia comment sa sœur et lui s’installaient à côté de la pendule le soir du 31 décembre afin de signaler l’arrivée de la nouvelle année, Martyn fit un pas en avant.

– Oui ? demanda le comte sur un ton où pointait l’impatience.

Martyn hésita.

– Souhaitez-vous que... je coupe la viande de la demoiselle ?

Le comte regarda en face de lui. Sofia, fourchette à la main, contemplait son assiette.

*Mon Dieu**, songea le comte.

– Inutile, mon ami. Je m’en charge.

Martyn se retira en inclinant le buste. Alors le comte fit le tour de la table et en quelques gestes rapides, coupa la viande de Sofia en huit. Puis, alors qu’il s’apprêtait à reposer les couverts, il recoupa chacun des huit morceaux en deux. Avant même qu’il ait eu le temps de se rasseoir, la fillette avait déjà englouti quatre bouchées.

Maintenant que la nourriture lui avait redonné de l’énergie, Sofia se lança dans une salve de « Pourquoi ». Pourquoi valait-il mieux communier avec le travail le matin et avec la nature l’après-midi ? Pourquoi lire trois journaux ? Pourquoi se promener sous les saules plutôt que sous une autre espèce d’arbre ? Et c’était quoi, une pergola ? Question qui, à son tour, mena à d’autres interrogations à propos des Heures dormantes, de la comtesse et d’Helena.

En principe, le comte jugeait inconvenant ce genre de questions en rafales. À eux seuls, les termes « Qui », « Comment », « Pourquoi » et « Où » ne constituaient pas une conversation. Mais en commençant à répondre à la litanie des questions de Sofia, à tracer grossièrement le plan des Heures dormantes du bout de sa fourchette, à décrire les personnalités des membres de sa famille et à expliquer certaines traditions, il s’aperçut que la fillette était entièrement, complètement, absolument fascinée. Là où les éléphants et les princesses avaient échoué, la petite vie des Heures dormantes accomplissait visiblement l’exploit. Si bien qu’en un rien de temps le veau de la demoiselle se volatilisa.

Lorsque les assiettes furent retirées, Martyn réapparut pour leur demander s'ils souhaitaient un dessert. Le comte regarda Sofia en souriant, persuadé qu'elle sauterait sur l'occasion. Elle se mordit la lèvre inférieure et fit non de la tête.

– Tu es sûre ? Vraiment ? lui demanda le comte. Une glace ? Des biscuits ? Une tranche de gâteau ?

Elle secoua à nouveau la tête en se tortillant sur sa chaise.

La nouvelle génération ! songea le comte en rendant le menu à Martyn.

– Visiblement, nous avons terminé.

Martyn reprit le menu, mais s'attarda à nouveau. Enfin, tournant légèrement le dos à la table, il se pencha vers le comte, de toute évidence avec l'intention de lui murmurer quelque chose à l'oreille.

Bonté divine ! se dit le comte. Quoi encore ?

– Monsieur le comte, je crois que votre nièce a envie de...

– Envie de quoi ?

– De... euh... D'aller au petit coin.

Le comte leva la tête, puis se tourna vers Sofia.

– N'en dites pas plus, Martyn.

Le serveur s'inclina et s'éloigna.

– Sofia, suggéra le comte avec embarras, et si nous allions faire un petit tour aux toilettes des dames ?

Sofia fit oui de la tête sans cesser de se mordre la lèvre.

– Veux-tu que... que je t'accompagne ? demanda-t-il après l'avoir guidée jusqu'au fond du couloir.

Sofia fit signe que non, puis disparut derrière la porte des toilettes.

Le comte attendit, contrit. Quel balourd ! Non seulement il n'avait pas pensé à lui couper sa viande et à l'emmener aux toilettes, mais en plus il avait oublié de l'aider à défaire sa valise : elle portait exactement les mêmes vêtements que la veille.

Et dire que tu te prends pour un serveur ! songea-t-il.

Quelques minutes plus tard, Sofia réapparut, visiblement soulagée. Pourtant, en dépit de son goût clairement marqué pour les pronoms interrogatifs, elle parut hésiter, comme quelqu'un qui se demande s'il va ou non poser une question.

– Qu'y a-t-il, très chère ? Quelque chose qui te turlupine ?

Sofia hésita encore quelques secondes, avant de se lancer :

– On peut quand même prendre un dessert, oncle Alexandre ?

À présent, ce fut au tour du comte de paraître soulagé.

– Mais bien sûr, très chère. Bien sûr.

Ascensions et descensions

À deux heures, lorsque Marina, ouvrant la porte de son atelier, découvrit sur le seuil le comte accompagné d'une petite fille qui serrait par le cou une poupée en chiffon, elle fut surprise au point que ses yeux faillirent cesser de diverger.

– Ah, Marina, dit le comte en haussant les sourcils de façon marquée, vous souvenez-vous de Nina Koulikova ? Eh bien, je vous présente sa fille, Sofia. Elle va séjourner avec nous à l'hôtel quelque temps...

Maman de deux enfants, Marina n'aurait pas eu besoin du signe du comte pour se rendre compte que quelque chose de grave s'était produit dans la vie de la petite. Mais elle vit aussi que la fillette était intriguée par le ronronnement qui provenait du fond de l'atelier.

– C'est un grand plaisir de te rencontrer, Sofia, dit-elle. Je connaissais bien ta mère quand elle avait juste quelques années de plus que toi. Mais dis-moi : tu as déjà vu une machine à coudre ?

Sofia fit signe que non.

– Alors, viens. Je vais te montrer.

Elle tendit la main à Sofia et l'entraîna vers le fond de l'atelier, où son ouvrière réparait une tenture bleu roi. Se baissant pour se mettre à la hauteur de la fillette, Marina lui montra les différentes parties de la machine en lui expliquant à quoi elles servaient. Puis elle demanda à la jeune couturière de faire voir à Sofia leur collection de tissus et de boutons, et elle rejoignit le comte, le regard interrogateur.

Le comte lui fit à voix basse le récit des événements de la veille.

– Vous voyez la situation difficile dans laquelle je me trouve.

– Ce que je vois, c'est la situation difficile dans laquelle se trouve Sofia, corrigea Marina.

– Oui. Vous avez raison, reconnut le comte d'un ton penaud.

Puis, alors qu'il s'apprêtait à reprendre la parole, il lui vint une idée – une idée tellement évidente qu'il s'étonna de ne pas y avoir songé plus tôt.

– Je suis venu, Marina, pour voir si vous voudriez bien vous occuper de Sofia pendant une heure, le temps de ma réunion de travail du Boyarski.

– Il n'y a pas de problème.

– Comme je le disais, c'est pour cela que je suis venu... Mais ainsi que vous l'avez si justement remarqué, c'est Sofia qui a besoin de

notre soutien et de nos attentions. En vous observant toutes les deux il y a une minute, en voyant votre tendresse instinctive, et comment elle s'est immédiatement sentie à l'aise en votre compagnie, il m'est apparu clairement que ce dont elle a besoin, surtout à ce moment de sa vie, c'est d'une mère, de sa chaleur, de son attention, de...

Marina ne le laissa pas continuer. Comme un cri du cœur, elle dit :

– Ce n'est pas de moi qu'il faut attendre cela, Alexandre Ilitch. C'est de vous.

Ça, je peux, se dit le comte en grimpant l'escalier d'un pas léger. Après tout, il ne s'agissait que de faire quelques ajustements – déplacer quelques meubles, modifier quelques habitudes. Puisque Sofia était trop jeune pour être laissée seule, il allait devoir trouver quelqu'un qui pourrait la surveiller pendant qu'il travaillait. En attendant, aujourd'hui, il demanderait sa soirée et proposerait que son service soit confié à Denis et à Dimitri.

Mais voilà qu'au moment où le comte retrouvait les autres membres du triumvirat Andreï lui offrit un exemple extraordinaire de cette capacité qu'ont les amis à anticiper vos besoins.

– Vous voilà, Alexandre. Émile et moi nous disions justement que Denis et Dimitri pourraient se charger de vos tables ce soir.

Le comte s'effondra dans son fauteuil en poussant un soupir de soulagement.

– Parfait, dit-il. D'ici demain, j'aurai trouvé une solution plus pérenne.

Le chef et le maître d'hôtel le regardèrent, l'air perdus.

– Une solution plus pérenne ?

– Vous répartissiez ma charge de travail pour que je puisse être libéré ce soir, n'est-ce pas ?

– Libéré ce soir ? fit Andreï, estomaqué, tandis qu'Émile s'esclaffait.

– Alexandre, mon ami, nous sommes le troisième samedi du mois. On vous attend dans le salon jaune à dix heures ce soir...

Mein Gott, songea le comte. Il avait complètement oublié.

– En outre, nous avons le dîner de la GAZ dans le salon rouge à sept heures et demie.

Le directeur de la GAZ (*Gorkovski Avtomobilni Zavod*), la plus importante association des fabricants d'automobile, donnait un grand dîner pour commémorer le cinquième anniversaire de l'organisation. En plus des dirigeants haut placés, on attendait le commissaire à l'Industrie lourde, et trois représentants de la Ford Motor Company – qui ne parlaient pas un mot de russe.

– Je m'en occupe personnellement, dit le comte.

– Fort bien, répondit le maître d'hôtel. Dimitri a déjà préparé la

salle.

Sur ce, il fit glisser deux enveloppes vers le comte.

En accord avec les coutumes bolcheviques, les tables du salon rouge avaient été disposées en U avec des chaises sur le pourtour extérieur, afin que les convives puissent voir celui qui présidait l'assemblée sans avoir à se tordre le cou. Content de constater que tout était en ordre, le comte tourna son attention vers les enveloppes qu'Andreï lui avait passées. Dans la plus petite, il trouva le plan de table, sans doute concocté dans quelque bureau du Kremlin. Puis il ouvrit la grande enveloppe, fit tomber les cartons sur la table et commença à les placer. Après qu'il eut fait une deuxième fois le tour de la table pour vérifier à nouveau qu'il avait bien tout disposé, le comte fourra les deux enveloppes dans la poche de son pantalon. Et c'est là qu'il en découvrit une troisième.

Il l'examina, le front plissé. Puis, la retournant, il reconnut l'écriture svelte.

– Grands dieux !

La pendule accrochée au mur affichait déjà trois heures et quart.

Le comte sortit à toute vitesse du salon rouge, traversa le hall et monta au troisième étage. La porte de la suite 311 était ouverte, il se glissa à l'intérieur, ferma derrière lui et traversa le grand salon. Dans la chambre, une silhouette postée devant la fenêtre se tourna vers lui pendant que sa robe glissait par terre dans un chuintement soyeux.

Le comte signala sa présence par une toux discrète.

– Anna, mon amour...

Remarquant l'expression sur le visage du comte, l'actrice remonta sa robe.

– Je suis vraiment désolé, mais à la suite de la conjonction d'événements inattendus, je ne pourrai pas honorer notre rendez-vous aujourd'hui. En fait, pour des raisons liées à ces événements, je vais peut-être te demander un petit service...

Depuis quinze ans qu'ils se connaissaient, le comte n'avait qu'une seule fois demandé une faveur à Anna, et la faveur en question pesait moins de soixante grammes.

– Bien sûr, Alexandre. De quoi s'agit-il ?

– Tu voyages avec combien de valises ?

Quelques minutes plus tard, le comte descendait l'escalier quatre à quatre avec deux valises à la main. Il songea avec un respect accru à Grisha, Genya et tous leurs prédécesseurs. Car si les valises d'Anna avaient été fabriquées avec les matériaux les plus raffinés, leurs concepteurs n'avaient visiblement pas pris en compte le fait qu'elles

allaient devoir être portées. Leurs poignées en cuir étaient tellement petites qu'on pouvait à peine y glisser deux doigts ; et leurs dimensions étaient si généreuses qu'à chaque pas elles venaient rebondir sur la rampe et heurter votre genou. Comment les grooms se débrouillaient-ils pour trimballer ces monstres avec autant d'aisance ? Avec souvent en plus un carton à chapeaux, histoire de ne pas faire les choses à moitié !

Arrivé à l'entresol, le comte poussa les portes de service donnant sur la lingerie. Dans la première valise, il mit deux draps, un dessus-de-lit et une serviette. Dans la seconde, deux oreillers. Puis il remonta les six étages, se cognant les genoux à chaque virage de l'escalier du beffroi. Lorsqu'il fut dans sa chambre, il sortit les draps, puis alla chercher un deuxième matelas dans l'une des pièces abandonnées.

L'idée lui avait semblé excellente quand elle lui vint à l'esprit, mais le matelas n'était pas du tout de cet avis. Comme le comte se penchait pour le soulever, le matelas fit de la résistance, se braqua et refusa de bouger. À peine le comte avait-il réussi à le mettre en position debout qu'il lui retombait immédiatement sur la tête, manquant lui faire perdre l'équilibre. Et lorsque enfin le comte, après l'avoir traîné dans le couloir, le balança dans sa chambre, il s'étala de toute sa largeur, accaparant l'espace au sol.

Ça ne va pas, ça, songea le comte, les mains sur les hanches. S'il laissait le matelas à cet endroit, comment allaient-ils circuler dans la pièce ? Hors de question de faire des allers et retours avec ce monstre tous les jours. C'est alors que l'inspiration vint au comte : il se souvint de ce matin, seize ans auparavant, quand il s'était consolé avec l'idée que vivre dans cette chambre, c'était comme faire un grand voyage en train.

Oui, se dit-il. C'est cela. Tout à fait.

Il souleva le matelas et le plaça contre le mur en le prévenant qu'il avait intérêt à ne pas bouger, sinon, gare... Puis il prit les valises d'Anna et descendit jusqu'au garde-manger du Boyarski, où étaient entreposées les boîtes de tomates en conserve. Ces dernières, hautes d'environ vingt centimètres avec un diamètre de quinze centimètres, étaient parfaitement adaptées à l'utilisation qu'il voulait en faire. Le comte les monta péniblement jusqu'à sa chambre (en soufflant comme un bœuf), puis empila, hissa, tira et souleva jusqu'à ce que la chambre soit prête. Puis, après qu'il eut rendu à Anna ses valises, il fonça vers l'entresol.

Lorsque le comte arriva dans l'atelier de Marina (avec plus d'une heure de retard), il fut soulagé de trouver la couturière et Sofia assises par terre têtes rapprochées. Sofia se redressa d'un bond et lui tendit sa poupée, maintenant vêtue d'une robe bleu roi avec des petits boutons

noirs sur le devant.

– Tu as vu ce qu'on a fait pour Poupée, oncle Alexandre ?

– Comme c'est joli !

– C'est une vraie petite couturière, dit Marina.

Sofia se jeta dans les bras de Marina, puis s'avança vers la porte en compagnie de sa petite amie parée de ses nouveaux habits. Le comte allait la suivre, quand Marina le rappela.

– Alexandre, comment vous êtes-vous organisé par rapport à Sofia pour ce soir quand vous serez au travail ?

Le comte se mordit la lèvre.

– J'ai compris. Bon, je resterai avec elle. Mais pour demain, il faudra que vous trouviez quelqu'un. Touchez-en deux mots à nos jeunes femmes de chambre. Natasha, par exemple. Elle est célibataire, et saurait se débrouiller avec des enfants. Seulement, il faudra que vous la payiez correctement.

– Natasha, répéta le comte avec reconnaissance. Je lui parlerai demain matin sans faute. Pour ce qui est de la payer correctement, bien sûr. Merci infiniment, Marina. Je vous ferai porter un repas pour Sofia et vous vers sept heures ; et si tout se passe aujourd'hui comme hier, à neuf heures elle dormira à poings fermés.

Le comte commença à s'éloigner, puis se ravisa.

– Et veuillez m'excuser pour ce qui s'est passé tout à l'heure...

– Ce n'est rien, Alexandre. Vous étiez inquiet parce que vous n'avez pas beaucoup fréquenté d'enfants jusque-là. Mais je suis sûre que vous saurez vous montrer à la hauteur. Si vous vous posez des questions, souvenez-vous que, contrairement aux adultes, les enfants veulent sincèrement être heureux. Ils ont la capacité de s'émerveiller des choses les plus simples.

Pour illustrer son propos, la couturière déposa un petit objet apparemment insignifiant dans la main du comte en lui donnant quelques instructions.

Ainsi, lorsque le comte et Sofia eurent grimpé leurs cinq étages pour regagner leurs quartiers et que la fillette tourna vers le comte ses yeux bleu foncé pleins d'espoir, le comte était fin prêt.

– Ça te dirait, un petit jeu ? demanda-t-il.

– Oh oui !

– Alors suis-moi.

D'un geste un peu cérémonieux, le comte fit entrer Sofia dans le placard ouvrant sur le cabinet de lecture.

– Oh ! dit-elle en émergeant de l'autre côté. C'est ton cabinet secret ?

– C'est notre cabinet secret, répondit le comte.

Sofia hochait gravement la tête pour indiquer qu'elle avait compris.

Mais il est vrai que les enfants comprennent l'intérêt d'un cabinet secret mieux qu'ils ne comprennent celui d'un congrès, d'un tribunal ou d'une banque.

Sofia tendit un doigt timide vers le tableau.

– C'est elle, ta sœur ?

– Oui. C'est Helena.

– Moi aussi j'aime les pêches.

Puis, laissant courir ses doigts sur le rebord de la petite table :

– C'est là que ta grand-mère prenait le thé ?

– Exactement.

Sofia hocha de nouveau la tête gravement.

– Je suis prête pour le jeu.

– Très bien. Alors, voilà comment il se joue. Tu retournes dans la chambre et tu comptes jusqu'à deux cents. Moi, je reste ici pour cacher ceci dans cette pièce.

Et là, comme par magie, le comte fit apparaître le dé en argent que Marina lui avait donné.

– Sofia, tu sais compter jusqu'à deux cents ?

– Non, reconnu la fillette. Mais je peux compter deux fois jusqu'à cent.

– Parfait.

Sofia sortit par le placard, tirant la porte derrière elle.

Le comte regarda autour de lui à la recherche d'une bonne cachette – qui se révélerait raisonnablement difficile à trouver pour la petite fille sans pour autant profiter honteusement de son jeune âge. Au bout de quelques instants de réflexion, il s'approcha de la petite bibliothèque et plaça avec précaution le dé sur la tranche de *Anna Karénine*. Puis il s'assit.

Au bout de deux cents, la porte du placard s'ouvrit dans un craquement.

– Tu es prêt ? demanda Sofia.

– Oui.

Le comte s'attendait à la voir trotter partout dans la pièce sans savoir où aller et à regarder un peu partout. Au lieu de cela, elle resta immobile à étudier l'espace dans un silence presque perturbant, en procédant quartier par quartier. En haut à gauche, en bas à gauche, en haut à droite, en bas à droite. Puis, sans un mot, elle s'avança droit vers la bibliothèque et récupéra le dé posé sur Tolstoï. Le tout avait pris moins de temps qu'il n'en aurait fallu au comte pour compter une fois jusqu'à cent.

– Très bien, dit-il non sans hypocrisie. Allez, on recommence.

Sofia lui rendit le dé. Mais à peine fut-elle sortie que le comte se

reprocha, furieux, de ne pas avoir réfléchi à sa deuxième cachette avant de reprendre la partie. À présent, il ne lui restait que deux cents secondes pour trouver l'endroit idéal. Comme si elle le faisait exprès pour le déstabiliser, Sofia se mit à compter si fort qu'il l'entendait bien que la porte du placard soit fermée.

– Vingt et un, vingt-deux, vingt-trois...

Brusquement, ce fut le comte qui se mit à trotter partout sans savoir où aller et à regarder un peu partout – écartant cet endroit-ci parce qu'il était trop facile à trouver, et celui-là parce qu'il était trop difficile. Il finit par coincer le dé sous la poignée de Madame l'ambassadrice – à l'exact opposé de la bibliothèque.

Lorsque Sofia revint, elle suivit la même procédure que précédemment. Sauf que cette fois-ci, elle commença son inspection par le coin opposé à celui où elle avait trouvé le dé lors de la première manche, comme si elle avait prévu le vilain petit tour du comte. Il ne lui fallut pas plus de vingt secondes pour tirer le dé de sa cachette.

Le comte avait de toute évidence sous-estimé son adversaire. Mais en plaçant le dé dans des endroits à hauteur d'enfant, il avait permis à Sofia d'exploiter ses aptitudes naturelles. Pour la prochaine manche, il profiterait de sa petite taille et cacherait le dé à deux ou trois mètres du sol.

– On continue, déclara-t-il avec un sourire de renard.

– C'est ton tour.

– Plaît-il ?

– C'est ton tour de chercher, et mon tour de cacher.

– Pas du tout. Vois-tu, dans ce jeu, c'est moi qui cache et toi qui cherches.

Sofia étudia le visage du comte ainsi que l'aurait fait sa mère.

– Si chaque fois tu caches et moi je cherche, ce n'est pas un jeu.

Le comte fronça les sourcils en reconnaissant le caractère indiscutable de ce point de vue. Si bien que la fillette tendit la main paume vers le ciel et qu'il y déposa docilement le dé. Et comme si ce retournement de situation ne suffisait pas, elle lui dit, tirant sur sa manche alors qu'il s'apprêtait à sortir de la pièce :

– Tu ne tricheras pas, oncle Alexandre, hein ?

Tricher ? Le comte se retint à grand-peine de dire à la demoiselle un ou deux mots sur l'intégrité des Rostov.

– Non, Sofia, je ne tricherai pas.

– Promis ?

– Promis.

Le comte sortit de la pièce en marmonnant que sa parole l'engageait, qu'il n'avait jamais triché aux cartes ni manqué à une promesse, puis se mit à compter. Au moment où il s'approchait de

cent cinquante, il entendit Sofia se mouvoir dans le cabinet, et à cent soixante-quinze, il perçut le bruit d'un fauteuil qu'on déplaçait. Soucieux de se comporter en gentleman, et surtout pas en goujat, il continua à compter jusqu'à ce qu'il n'entende plus rien dans la pièce d'à côté – c'est-à-dire, jusqu'à deux cent vingt-deux.

– Prête ? demanda-t-il.

Lorsqu'il entra, Sofia était assise sur l'un des voltaires.

Les mains derrière le dos dans une posture quelque peu théâtrale, le comte fit le tour de la pièce en murmurant « Mmm ». Mais au bout de deux tours, le petit dé en argent demeurait introuvable. Alors le comte commença à chercher plus sérieusement. Empruntant à Sofia sa technique, il divisa la pièce en quartiers qu'il examina soigneusement. En vain.

Se souvenant qu'il avait entendu l'un des fauteuils bouger, et tenant compte de la taille de Sofia et de l'extension de ses bras, il estima qu'elle pouvait atteindre un endroit à au moins un mètre cinquante du sol. Il regarda donc derrière le portrait de sa sœur, sous la petite fenêtre. Il regarda même au-dessus de l'encadrement de la porte.

Toujours pas de dé.

De temps en temps, il jetait un coup d'œil à Sofia dans l'espoir qu'elle se trahisse en regardant la cachette qu'elle avait choisie. Mais elle conservait une expression d'indifférence agaçante, comme si elle n'était pas consciente de ce qui était en train de se passer. Le tout en balançant ses petits pieds d'avant en arrière.

Fin psychologue, le comte décida de résoudre le problème en l'examinant du point de vue de son adversaire. De même qu'il avait voulu tirer parti de sa petite taille à elle, peut-être avait-elle tiré parti de sa grande taille à lui. *Mais bien sûr !* Le bruit qu'il avait entendu ne signifiait pas nécessairement qu'elle avait grimpé sur un fauteuil ; il signalait peut-être qu'elle avait déplacé quelque chose pour cacher l'objet dessous. Alors le comte se mit à quatre pattes et rampa comme un lézard de la bibliothèque à Madame l'ambassadrice et vice versa.

Et elle restait là à balancer ses petits pieds.

Le comte se redressa et se cogna la tête contre le plafond. En outre, il avait mal aux genoux à cause du contact avec le plancher et sa veste était couverte de poussière. C'est alors que tout en jetant des regards éperdus autour de lui, il prit conscience d'une éventualité qui s'imposait peu à peu. Une éventualité qui s'avavançait vers lui comme une chatte traversant la pelouse – une chatte qui s'appellerait Défaite.

Était-ce possible ?

Lui, un Rostov, se préparerait-il à se rendre ?

En un mot : oui.

C'était incontestable. Il avait été battu, il le savait. Bien entendu, il

n'avait à s'en prendre qu'à lui-même, mais pour commencer, il maudit Marina et les prétendues joies des petits jeux simples. Puis il prit une longue inspiration, expira, et enfin se présenta à Sofia tel le général Mack devant Napoléon après qu'il eut laissé filer l'armée russe.

– Bravo, Sofia, dit-il.

Sofia le regarda droit dans les yeux pour la première fois depuis qu'il avait pénétré dans la pièce.

– Tu as perdu ?

– Je m'avoue vaincu.

– C'est la même chose que perdre ?

– Euh... Oui, c'est la même chose.

– Alors dis-le.

Forcément. Son humiliation devait être complète.

– J'ai perdu.

Sofia accepta sa reddition sans manifester la moindre jubilation. Puis elle sauta du fauteuil et s'avança vers lui. Il se décala, pensant qu'elle devait avoir dissimulé le dé quelque part dans la bibliothèque. Mais ce fut devant lui qu'elle s'arrêta. Là, elle tendit la main vers la poche de sa veste et en sortit le dé.

Le comte fut atterré au point d'en bafouiller.

– Mais... mais... mais... Sofia... ce n'est pas du jeu !

Elle l'étudia avec curiosité.

– Pourquoi ce n'est pas du jeu ?

Toujours ces satanés Pourquoi.

– Parce que.

– Mais tu as dit qu'on pouvait cacher le dé n'importe où dans cette pièce.

– Précisément, Sofia. Ma poche n'était pas ici.

– Elle y était quand j'ai mis le dé et elle y était quand tu cherchais...

Comme le comte scrutait le petit visage innocent, tout devint clair. Lui, grand maître de la nuance et des tours de passe-passe, s'était fait rouler du début à la fin. Lorsqu'elle l'avait rappelé, insistant pour qu'il ne triche pas, et l'avait si gentiment tiré par la manche, c'était une ruse pour dissimuler le fait qu'elle glissait le dé dans sa poche. Le déplacement des meubles à l'approche de la deux centième seconde ? Un exemple cruel de duplicité. Et tandis qu'il cherchait, elle était restée assise là, à serrer contre sa poitrine sa petite Poupée en robe bleue, sans jamais trahir ses méfaits.

Le comte recula d'un pas et inclina le buste.



À six heures, après être descendu à l'entresol pour confier Sofia à Marina, avoir remonté les six étages pour récupérer la poupée de Sofia et les avoir redescendus pour la lui donner, le comte prit le chemin du Boyarski.

Il s'excusa de son retard auprès d'Andreï, inspecta rapidement son équipe, vérifia les tables, déplaça quelques verres, aligna les couverts, jeta un coup d'œil en cuisine puis donna enfin le signal que le restaurant pouvait être ouvert. À sept heures et demie, il descendit au salon rouge pour superviser le dîner de la GAZ. Puis, à dix heures, il traversa la réception en direction du salon jaune, dont les portes étaient gardées par un certain Goliath.

Depuis 1930, le comte et Ossip dînaient ensemble le troisième samedi de chaque mois dans le but de perfectionner les connaissances de l'ancien colonel de l'Armée rouge en matière d'Occident.

Après avoir consacré les premières années à l'étude des Français (c'est-à-dire de leur idiome, de leurs formules de courtoisie, des personnalités de leurs Napoléon, Richelieu et Talleyrand, de l'esprit de leurs Lumières, du génie de leurs impressionnistes et de leur disposition générale pour ce *je ne sais quoi**), le comte et Ossip passèrent les années qui suivirent à étudier les Britanniques (c'est-à-dire à se pencher sur l'importance de leur thé, les improbables règles de leur cricket, leur étiquette en matière de chasse à courre, leur incorrigible – mais peut-être abusive – fierté de Shakespeare, et cette importance suprême qu'ils accordaient au pub). Mais plus récemment, ils avaient décidé de s'intéresser aux États-Unis.

Pour ce faire, étaient posés sur la table à côté de leurs assiettes presque vides deux exemplaires du chef-d'œuvre d'Alexis de Tocqueville, *De la démocratie en Amérique*. Ossip en avait trouvé l'épaisseur quelque peu intimidante, mais le comte lui avait assuré qu'il n'existait pas de meilleur ouvrage pour comprendre les fondements de la culture américaine. Si bien que quand l'ancien colonel, qui pendant trois semaines avait veillé très tard dans la nuit, arriva au salon jaune, il piaffait d'impatience, tel le lycéen qui a bien révisé pour le baccalauréat. Et après avoir approuvé l'amour que le comte exprimait pour les soirées d'été, s'être fait l'écho de son éloge de la *sauce au poivre** et avoir partagé ses remarques sur le nez de ce bordeaux, Ossip bouillait de se mettre au travail.

– Le vin est en effet exquis, le steak savoureux et la soirée délicieuse, mais nous pourrions peut-être nous intéresser au livre ?

– Oui, bien sûr, répondit le comte en posant son verre. Intéressons-nous au livre. Et si vous lanciez notre discussion... ?

– Eh bien, pour commencer, je dirais que ce n'est pas *L'Appel de la*

forêt.

– En effet, concéda le comte avec un sourire, c'est loin d'être *L'Appel de la forêt*.

– En outre, je dois avouer que, tout en appréciant l'attention que Tocqueville porte aux détails, dans l'ensemble j'ai trouvé le premier tome, celui sur le système politique des Américains, un peu longuet.

– En effet. On pourrait dire du premier tome qu'il est excessivement détaillé...

– En revanche, j'ai trouvé le deuxième tome – celui sur les traits caractéristiques de leur société – absolument fascinant.

– Vous n'êtes pas le seul.

– En fait, dès la première ligne... Attendez. C'est où ? Ah, nous y voici : *Je pense qu'il n'y a pas, dans le monde civilisé, de pays où l'on s'occupe moins de philosophie qu'aux États-Unis*. Ah ah ! Voilà qui devrait nous donner deux ou trois éléments.

– En effet, dit le comte avec un petit rire.

– Et là, tenez... Quelques chapitres plus loin, il traite plus spécifiquement de leur passion insolite pour le bien-être matériel. *Le soin de satisfaire les moindres besoins du corps et de pourvoir aux petites commodités de la vie*, dit-il, *y préoccupe universellement les esprits*. Et ça, c'était en 1840. Imaginez s'il leur avait rendu visite dans les années 1920 !

– S'il leur avait rendu visite dans les années 1920 ! Bien dit, mon ami.

– Mais dites-moi, Alexandre : comment interpréter son affirmation selon laquelle la démocratie est particulièrement adaptée à l'industrie ?

Le comte se pencha en arrière en jouant avec ses couverts.

– Oui. La question de l'industrie. C'est un très bon sujet à creuser, Ossip. Qui touche au cœur des choses. Vous en penseriez quoi ?

– Mais justement, je vous demandais ce que vous en pensiez, vous.

– Vous le saurez sous peu. Mais en tant que précepteur, je faillirais à ma mission si j'influçais votre perception des choses avant que vous ayez eu l'occasion de la formuler vous-même. Commençons donc avec vos pensées toutes fraîches.

Ossip examina le comte, lequel tendit la main pour attraper son verre de vin.

– Alexandre... Vous avez bien sûr lu le livre...

– Évidemment que j'ai lu le livre, fit le comte en reposant son verre.

– Je veux dire, vous avez lu les deux tomes – jusqu'à la dernière page.

– Ossip, mon ami, l'une des règles fondamentales du travail universitaire est qu'il importe moins de savoir si un étudiant a lu une

œuvre dans ses moindres détails que de savoir s'il a établi une familiarité raisonnable avec ses idées essentielles.

– Et votre familiarité raisonnable avec cet ouvrage précis s'étend jusqu'à quelle page ?

– Hum hum, fit le comte en ouvrant le livre à la table des matières. Voyons voir... Oui, c'est ça. Page quatre-vingt-sept.

Ossip considéra le comte un instant. Puis il prit le Tocqueville et le jeta à l'autre bout de la pièce. L'historien français atterrit tête la première sur une photographie de Lénine haranguant une foule sur la place du Théâtre, fracassa la vitre et retomba au sol dans un bruit sourd. La porte s'ouvrit en grand, et le Goliath apparut, pistolet à la main.

– Morbleu ! s'exclama le comte en levant les mains en l'air.

Ossip, qui était sur le point d'ordonner à son garde du corps d'abattre son précepteur, prit une longue inspiration, puis se contenta de secouer la tête.

– Tout va bien, Vladimir.

Vladimir hocha une fois de la tête et reprit son poste devant la porte.

Ossip croisa les mains sur la table et, les yeux posés sur le comte, attendit ses explications.

– Je suis vraiment désolé, dit le comte, sincèrement penaud. Je voulais le terminer, Ossip. En fait, je m'étais réservé du temps libre hier soir pour finir ma lecture lorsque... des événements m'en ont empêché.

– Des événements.

– Des événements imprévus.

– Et quel genre d'événements imprévus ?

– Une jeune demoiselle.

– Une jeune demoiselle !

– La fille d'une vieille amie. Elle est apparue à l'improviste, et va rester avec moi quelque temps.

Ossip regarda le comte d'un air stupéfait, puis éclata de rire.

– Bien bien bien, Alexandre Ilitch. Une jeune demoiselle qui séjourne avec vous. Pourquoi ne pas me l'avoir dit ? Vous êtes entièrement pardonné, vieille canaille. Ou du moins, presque. Nous n'échapperons pas à notre ami Tocqueville, voyez-vous. Et vous le lirez jusqu'au bout. Mais pour l'instant, je ne vous retiens pas une seconde de plus. Il n'est pas encore trop tard pour une coupe de caviar au Chaliapine. Puis vous pourrez emmener votre jeune amie danser au Piazza.

– En fait... il s'agit d'une toute jeune demoiselle.

– Ah. Toute jeune ? C'est-à-dire ?

- Cinq ou six ans.
 - Cinq ou six ans !
 - Mettons, six ans.
 - Vous hébergez une demoiselle de, mettons, six ans.
 - Oui...
 - Dans votre chambre.
 - Exact.
 - Pour combien de temps ?
 - Quelques semaines. Un mois peut-être. Mais pas plus de deux...
- Ossip sourit en hochant la tête.
- Je vois.
 - Pour être honnête, jusqu'à présent sa visite a quelque peu bouleversé le train-train quotidien. Ce qui n'a rien de surprenant, je suppose, étant donné qu'elle vient d'arriver. Lorsque nous aurons fait quelques menus ajustements et qu'elle aura eu le temps de s'acclimater, tout devrait rentrer dans l'ordre.
 - Certainement, dit Ossip. En attendant, je ne vous retiens pas.
- Avec la promesse de lire son Tocqueville d'ici leur prochain rendez-vous, le comte prit congé et sortit tandis qu'Ossip attrapait la bouteille de bordeaux. Se rendant compte qu'elle était vide, il se pencha vers l'autre bout de la table et vida le verre du comte dans le sien.
- Se rappelait-il cette époque où ses propres enfants avaient, mettons, six ans ? Où on entendait des bruits de petits pieds dans le couloir une heure avant l'aube ? Où tout objet plus petit qu'une pomme demeurerait introuvable, jusqu'à ce qu'on le retrouve pile sous son pied ? Où il était impossible de finir un livre, de répondre à un courrier ou de poursuivre le fil de sa pensée ? Oui, il s'en souvenait comme si c'était hier.
- Certainement, répéta Ossip en souriant. Une fois qu'ils auront fait quelques menus ajustements, tout devrait à nouveau rentrer dans l'ordre...



Le comte était en général d'avis que les messieurs ne devraient pas courir dans les couloirs. Mais lorsqu'il quitta Ossip, il était presque onze heures du soir et il avait déjà largement profité de la bonne nature de Marina. Alors, faisant exception, il piqua un sprint jusqu'au fond du couloir, tourna vers l'escalier et percuta un type à la barbe négligée qui faisait les cent pas sur le palier.

– Michka !

– Ah. Te voilà, Sasha !

Immédiatement après qu'il eut reconnu son vieil ami, la première

pensée du comte fut qu'il allait devoir lui dire de rentrer chez lui. Que faire d'autre ? Il n'y avait pas moyen de tergiverser.

Seulement, en observant attentivement le visage de Michka, il vit que la chose serait impossible. Un événement de grande importance s'était de toute évidence produit. Alors, au lieu de demander à Michka de rentrer chez lui, le comte l'entraîna jusqu'à ses appartements. Là, Michka s'assit et fit tourner son chapeau dans ses mains.

– Ne devais-tu pas arriver à Moscou demain ? demanda prudemment le comte après quelques seconde de silence.

– Si, répondit Michka en agitant vaguement son chapeau. Mais je suis arrivé un jour plus tôt sur demande de Chalamov.

Victor Chalamov, qu'ils avaient connu à l'université, occupait à présent le poste de directeur des éditions *Goslitizdat*. C'était lui qui avait eu l'idée de demander à Michka de diriger la publication de leur ouvrage à paraître rassemblant la correspondance d'Anton Tchekhov – un projet sur lequel Michka travaillait d'arrache-pied depuis 1934.

– Ah, dit le comte d'un ton guilleret. Tu en as presque fini, je suppose.

– Presque ! répéta Michka en s'esclaffant. Tu as tout à fait raison, Sasha. J'en ai presque fini. En fait, il ne me reste plus qu'à retirer un mot.

Voici les faits :

Ce matin-là, Mikhaïl Minditch était arrivé à Moscou par le train de nuit en provenance de Leningrad. Les épreuves étaient parties chez l'imprimeur, et Chalamov avait déclaré qu'il voulait emmener Michka à la Maison centrale des écrivains pour fêter cela autour d'un déjeuner. Mais lorsque Michka avait débarqué chez l'éditeur un peu avant une heure de l'après-midi, Chalamov lui avait demandé de venir dans son bureau.

Lorsqu'ils avaient été installés, Chalamov avait félicité Michka pour la qualité de son travail. Puis il avait tapoté la pile des épreuves qui, finalement, n'étaient pas chez l'éditeur, mais posées là sur le bureau du directeur.

Oui, c'était un travail savant et subtil, avait poursuivi Chalamov. Un exemple d'érudition. Cependant, il y avait un petit détail à traiter avant l'impression. Une coupe dans la lettre datée du 6 juin 1904.

Michka connaissait bien la lettre en question. Il s'agissait de cette missive aigre-douce écrite par Tchekhov à sa sœur Maria, et dans laquelle, quelques semaines avant sa mort, il prédisait sa guérison complète. Un mot avait dû être oublié au cours de la composition – ce qui montrait bien que vous aviez beau relire des épreuves plusieurs fois, il y avait toujours une faute qui vous échappait.

– Voyons ça, avait dit Michka.

– Voici, avait dit Chalamov en faisant tourner la pile des épreuves pour que Michka puisse lire la lettre lui-même.

Berlin,
6 juin 1904

Chère Macha,

Je t'écris de Berlin, où je suis depuis peu. La température est devenue glaciale à Moscou, et il a même neigé après ton départ ; c'est sans doute à cause du mauvais temps que j'ai attrapé froid. J'ai commencé à avoir des douleurs rhumatismales dans les bras et dans les jambes, à ne plus pouvoir dormir la nuit, j'ai perdu beaucoup de poids, ai pris de la morphine, des milliers d'autres médicaments et ne garde un bon souvenir que de l'héroïne qu'Altschuller m'a prescrite un jour. J'ai néanmoins retrouvé quelques forces à l'approche de mon départ. Mon appétit est revenu, j'ai commencé à m'injecter moi-même de l'arsenic, et ainsi de suite, et enfin jeudi, j'ai quitté le pays, très maigre, avec des jambes très maigres, émaciées. Le voyage a été agréable. Ici à Berlin, nous avons pris une chambre confortable dans le meilleur hôtel de la ville. Je profite bien de la vie ici et n'ai pas mangé aussi bien ni avec si bon appétit depuis bien longtemps. Le pain ici est extraordinaire. J'en fais des orgies, le café est excellent, et les dîners incomparables. Les gens qui n'ont jamais voyagé à l'étranger n'ont aucune idée de ce que c'est que du bon pain. Le thé ne vaut rien (mais nous avons le nôtre), pas plus que leurs hors-d'œuvre, mais tout le reste est succulent, et pourtant c'est moins cher ici qu'en Russie. J'ai déjà pris du poids, et aujourd'hui, bien que le fond de l'air soit frais, je suis allé faire la grande balade vers Tiergarten. Tu peux donc dire à Père et Mère et tous ceux que ça intéresse que je suis déjà guéri... Etc., etc.

Bien à toi,

A. Tchekhov

Michka avait lu le passage une fois, puis l'avait relu en revoyant dans son esprit l'image de la lettre originale. Quatre ans après, il la connaissait quasiment par cœur. Mais malgré tous ses efforts, il n'avait pu identifier la différence.

– Que manque-t-il ? avait-il fini par demander.

– Oh, avait dit Chalamov sur le ton de celui qui comprend brusquement qu'un ami ne l'a pas tout à fait bien compris, ce n'est pas qu'il manque un passage. C'est qu'un passage doit être retiré. Ici.

Chalamov s'était penché par-dessus le bureau pour désigner les phrases par lesquelles Tchekhov faisait part de ses premières impressions berlinoises, mais surtout où il exprimait son admiration

pour le pain qu'on y trouvait et remarquait que les Russes qui ne voyageaient jamais n'avaient aucune idée de ce que c'était que du bon pain.

– C'est cette partie qu'il faut enlever ?

– Oui. Celle-ci.

– En d'autres termes, supprimer.

– Si vous voulez dire les choses ainsi.

– Et pourquoi, si je puis me permettre ?

– Dans l'intérêt de la concision.

– Alors c'est pour économiser du papier ! Et une fois que j'aurai retiré ce petit passage sur le 6 juin, où me suggérez-vous de le mettre ? À la banque ? Dans un tiroir ? Dans la tombe de Lénine ?

Lorsque Michka raconta la scène au comte, sa voix devint de plus en plus forte, comme si un sentiment d'indignation le saisissait à nouveau ; puis il retomba brusquement dans le silence.

– Et alors Chalamov, reprit-il au bout de quelques secondes, ce Chalamov que nous avons connu jeune étudiant, il me dit que je peux fourrer ce passage dans la bouche d'un canon si ça me chante, mais qu'il doit être retiré. Et tu sais ce que j'ai fait, Sasha ? En as-tu la moindre idée ?

Vous seriez tenté de supposer qu'un homme qui fait les cent pas est un homme qui agit judicieusement – si l'on tient compte du temps anormalement long qu'il passe à réfléchir aux causes et aux conséquences, aux ramifications et répercussions. Mais le comte savait d'expérience que les hommes qui font les cent pas se trouvent toujours sur le point d'agir de manière impulsive. Car si les hommes qui font les cent pas sont torturés par la logique, il s'agit d'une logique aux facettes multiples qui, loin de les aider à mieux comprendre les choses ou à prendre position, les plonge dans un tel état de confusion qu'ils finissent par être exposés à l'influence du premier caprice venu, à la séduction de l'acte irréfléchi, voire imprudent – presque comme s'ils n'avaient pas du tout réfléchi à la question.

– Non, Michka, reconnut le comte, agité d'un sombre pressentiment, je n'en ai pas la moindre idée. Qu'as-tu fait ?

Michka se passa la main sur le front.

– Qu'est-ce qu'un homme est censé faire face à une telle folie ? J'ai supprimé le passage. Et je suis sorti sans un mot.

En entendant ce dénouement, le comte se sentit grandement soulagé. Si son ami n'avait pas eu cette mine défaite, il aurait même peut-être souri. Car il fallait bien reconnaître que la situation avait quelque chose de foncièrement comique. Le genre d'histoire qu'on aurait pu trouver sous la plume de Gogol, avec Chalamov jouant le rôle d'un membre du conseil privé bien nourri et impressionné par son

propre rang. Et le passage incriminé ayant eu vent du sort qui l'attendait se serait sauvé par la fenêtre et aurait filé dans les ruelles et on n'en aurait plus entendu parler – avant de réapparaître dix ans plus tard au bras d'une comtesse française, arborant un pince-nez et la rosette de la *Légion d'honneur**.

Non, le comte ne se départit pas de son expression solennelle.

– Tu as eu parfaitement raison, dit-il d'un ton consolateur. Il ne s'agissait que de quelques phrases. De quatre-vingts mots sur un total de plusieurs centaines de milliers.

Le comte souligna que tout compte fait, Michka avait de bonnes raisons d'être fier. Cela faisait longtemps que l'on attendait la publication d'une correspondance de Tchekhov faisant autorité. Elle ne manquerait pas d'inspirer toute une nouvelle génération de spécialistes et d'étudiants, de lecteurs et d'écrivains. Quant à Chalamov, avec son long nez et ses petits yeux, le comte lui avait toujours trouvé un air de furet, et il ne fallait surtout pas laisser un furet vous gâcher la joie de l'œuvre accomplie ou le plaisir d'avoir quelque chose à fêter.

– Écoute, ami, conclut le comte en souriant, tu es arrivé par le train de nuit et tu as sauté le déjeuner. C'est une grosse partie du problème. Rentre à ton hôtel. Prends un bain. Mange un morceau et bois un verre de vin. Offre-toi une bonne nuit de sommeil. Et demain soir, nous nous retrouverons au Chaliapine comme prévu, pour trinquer à la santé de frère Anton et rire aux dépens du furet.

C'est ainsi que le comte tenta de reconforter son vieil ami et de lui redonner le moral, avant de le reconduire doucement vers la porte.

À vingt-trois heures quarante, le comte descendit enfin à l'entresol et frappa à la porte de Marina.

– Je suis vraiment désolé pour le retard, murmura-t-il quand elle lui ouvrit. Où est Sofia ? Je vais la porter jusque là-haut.

– Inutile de murmurer, Alexandre. Elle ne dort pas.

– Vous l'avez empêchée de dormir !

– Je n'ai empêché personne, répliqua Marina. C'est elle qui a insisté pour vous attendre.

Ils entrèrent tous les deux dans l'atelier. Sofia était assise sur une chaise, droite comme un i. En voyant le comte, elle sauta par terre, s'approcha de lui et le prit par la main.

Marina haussa un sourcil, comme pour dire : Vous voyez...

Le comte fit de même, comme pour répondre : Imaginez si...

– Merci pour le dîner, tante Marina, dit Sofia à la couturière.

– Merci d'être venue, Sofia.

Alors Sofia leva la tête vers le comte.

– On y va, maintenant ?

– Bien sûr, très chère.

Lorsqu'ils sortirent de l'atelier de Marina, tout portait le comte à penser que Sofia était prête à dormir. Sans lui lâcher la main, elle l'entraîna directement jusqu'au grand hall, puis dans l'ascenseur, où elle appuya sur le bouton du quatrième étage en disant *Presto*. Quand ils arrivèrent devant l'escalier du beffroi, elle ne demanda pas à être portée, et de fait ce fut elle qui le tira pratiquement dans les dernières marches. Et lorsqu'il lui présenta son ingénieux système de lits superposés, ce fut à peine si elle l'écouta. Elle fila à l'autre bout du couloir se brosser les dents et mettre sa chemise de nuit.

Mais à son retour, au lieu de se glisser sous les couvertures, elle grimpa sur le fauteuil.

– Je croyais que tu allais te mettre au lit ! dit le comte, surpris.

– Attends, répondit-elle en lui intimant de se taire d'un geste de la main.

Puis elle se pencha légèrement vers la droite pour voir quelque chose que le torse du comte lui dissimulait. Perplexe, le comte fit un pas sur le côté et se tourna – juste à temps pour voir le gardien des minutes rattraper à longues enjambées son frère aux pattes arquées. Les deux aiguilles s'embrassèrent, les ressorts se détendirent, les rouages tournèrent, et le minuscule marteau de la pendule commença à sonner l'arrivée de minuit. Sofia écouta, parfaitement immobile. Puis, une fois arrivé le douzième et dernier coup, elle bondit par terre et se mit au lit.

– Bonne nuit, oncle Alexandre, dit-elle.

Et avant que le comte ait pu la border, elle avait plongé dans un profond sommeil.



La journée avait été longue pour le comte, l'une des plus longues dont il se souvienne. Au bord de l'épuisement, il se brossa les dents et enfila son pyjama presque aussi vite que Sofia l'avait fait. Puis, retournant dans la chambre, il éteignit la lumière et s'installa sur le matelas posé sous les ressorts du lit de Sofia. Certes son lit à lui n'avait pas de ressorts, et les boîtes de conserve empilées rehaussaient celui de Sofia tout juste assez pour que le comte puisse se retourner, mais c'était nettement mieux que de dormir sur le plancher. Alors, après avoir vécu une journée dont son père aurait été fier, le comte, bercé par la respiration délicate de Sofia, ferma les yeux et se prépara à glisser dans un sommeil sans rêves. Hélas, le sommeil refusa de venir visiter notre ami épuisé.

Comme dans ces danses où les partenaires forment deux rangées pour que l'un d'entre eux descende en sautillant gaiement l'allée centrale, le comte vit chacune de ses préoccupations se présenter devant lui pour examen, faire sa révérence puis reprendre sa place au bout de la file afin que la préoccupation suivante puisse s'avancer vers lui en dansant.

Quelles étaient donc les préoccupations du comte ?

Tout d'abord, il s'inquiétait pour Michka. Même s'il avait été sincèrement soulagé d'apprendre que la détresse de son ami avait été causée par la suppression de cinq phrases à la page 300 du troisième tome, il ne pouvait s'empêcher de craindre que la question des quatre-vingts mots ne soit pas totalement réglée...

Il s'inquiétait pour Nina et pour son voyage vers l'Est. Le comte ne savait pas grand-chose de Sevvostlag, mais il avait suffisamment entendu parler de la Sibérie pour deviner le caractère inhospitalier du chemin que Nina s'était choisi...

Il s'inquiétait pour la petite Sofia – pas simplement parce qu'il fallait lui découper sa viande et lui trouver des vêtements propres. Qu'elle dîne au Piazza ou prenne l'ascenseur jusqu'au quatrième étage, une petite fille n'avait guère de chances de passer longtemps inaperçue au Metropol. Même si elle ne resterait que quelques semaines avec le comte, il y avait toujours le risque qu'avant le retour de Nina quelque bureaucrate zélé s'aperçoive de sa présence et veuille y mettre un terme...

Enfin, pour être totalement honnête, il convient d'ajouter que le comte s'inquiétait pour le lendemain matin – quand, après avoir grignoté son biscuit et lui avoir chipé ses fraises, Sofia s'installerait de nouveau dans son voltaire et le regarderait avec ses yeux bleu foncé.

Sans doute est-il inévitable que dans des périodes où nos vies changent sans arrêt, nous ne pouvions faire autrement, malgré le confort de nos lits, que de rester éveillés face à nos angoisses, qu'elles soient petites ou grandes, réelles ou imaginées. Si ce n'est que dans notre cas, le comte avait de bonnes raisons de s'inquiéter au sujet de son vieil ami Michka.

En quittant le Metropol tard dans la nuit du 21 juin, Mikhaïl Minditch suivit à la lettre les conseils du comte. Il rentra directement à son hôtel, prit un bain, mangea et se mit au lit, décidé à passer une bonne nuit. Et quand il se réveilla, il examina les événements de la veille avec plus de recul.

À la lumière du jour, il vit que le comte avait parfaitement raison – il ne s'agissait que de quatre-vingts mots. Et Chalamov ne lui avait

tout de même pas demandé de supprimer les dernières lignes de *La Cerisaie* ou de *La Mouette*. Le passage en question aurait pu figurer dans la correspondance de n'importe quelle personne voyageant en Europe, et Tchekhov l'avait sans aucun doute rédigé sans y réfléchir.

Mais après s'être habillé et avoir pris un petit déjeuner tardif, Michka, sur le chemin de la Maison centrale des écrivains, passa devant la fameuse statue de Gorki sur la place Arbatskaïa, là où auparavant se dressait la figure sombre de Gogol. En-dehors de Maïakovski, Maxime Gorki était le plus grand de ses héros contemporains.

– Voilà un homme, se dit Michka (debout au milieu du trottoir, totalement indifférent aux passants), qui autrefois écrivait avec une franchise tellement fraîche et directe que ses souvenirs de jeunesse sont devenus les nôtres.

Installé en Italie, Gorki s'était laissé convaincre par Staline en 1934 de rentrer en Russie et avait emménagé dans la demeure de Riabouchinski – afin de pouvoir présider à l'établissement du social-réalisme en tant qu'unique style artistique de tout le peuple russe...

– Et quelles répercussions cela a-t-il eu ? demanda Michka à la statue.

Quasi ruiné, Boulgakov n'avait rien écrit depuis des années. Akhmatova avait posé son stylo. Mandelstam, après avoir purgé sa peine, avait visiblement été de nouveau arrêté. Et Maïakovski ? Oh, Maïakovski...

Michka se tira les poils de la barbe.

En 1922, il avait eu l'audace de prédire à Sasha que ces quatre écrivains se rassembleraient pour forger une nouvelle poésie pour la Russie. Folie, sans doute. Mais au final, c'était exactement ce qu'ils avaient fait. Ils avaient créé la poésie du silence.

– Oui, le silence, ça peut être une opinion, dit Michka. Le silence peut être une forme de protestation. Un moyen de survie. Mais aussi une école poétique – avec sa propre métrique, ses figures de style et ses conventions. Qui n'a besoin ni de stylo ni de papier, mais peut être gravée sur l'âme avec un revolver contre la poitrine.

Sur ces mots, Michka, tournant le dos à Maxime Gorki et à la Maison des écrivains, se dirigea vers les bureaux des éditions *Goslitizdat*. Il monta l'escalier, passa devant la réceptionniste sans s'arrêter et ouvrit toutes les portes sur son passage jusqu'à trouver dans une salle de conférences le furet en train de présider une réunion éditoriale. Au milieu de la table se trouvaient des assiettes de fromages, de figues et de harengs séchés dont, pour une raison mystérieuse, la simple vue emplait Michka de fureur. Les éditeurs et les assistants d'édition, tous jeunes et sérieux – ce qui ne fit qu'ajouter à

la fureur de Michka –, tournèrent la tête pour voir qui avait fait ainsi irruption dans la pièce.

– Très bien ! cria-t-il. Je vois que vous avez sorti vos couteaux. Alors, qui allez-vous couper en deux aujourd'hui ? *Les Frères Karamazov* ?

– Mikhaïl Fiodorovitch ! s'exclama Chalamov, choqué.

– Et ça, c'est quoi ? hurla Michka en désignant une jeune femme qui se trouvait tenir dans sa main une tartine de pain garnie de hareng. C'est du pain de Berlin ? Attention, camarade ! Si tu mords dans cette tartine, Chalamov t'exécutera au canon.

Michka vit que la jeune femme le prenait pour un fou. Malgré tout, elle posa sa tartine sur la table.

– Ah ah ! cria-t-il d'un ton triomphant.

Chalamov se leva, tout à la fois troublé et inquiet.

– Mikhaïl, tu n'es de toute évidence pas dans ton état normal. Je me ferai un plaisir de m'entretenir avec toi dans mon bureau de ce qui tourmente ton esprit. Simplement, comme tu peux le voir, nous sommes en pleine réunion. Et nous avons plusieurs heures de travail devant nous...

– Plusieurs heures de travail. Je n'en doute pas.

Michka commença à dérouler la liste des tâches de la journée, et à chaque nouvel item, il saisit l'un des manuscrits posés devant les participants à la réunion et le jeta à travers la pièce en direction de Chalamov.

– Trois statues à déplacer ! Des lignes à supprimer ! Et à cinq heures, surtout, ne pas être en retard pour votre bain de vapeur en compagnie du camarade Staline. Parce que sinon, qui va lui frotter le dos ?

– Il délire, dit un jeune homme à lunettes.

– Mikhaïl, supplia Chalamov.

– L'avenir de la poésie russe, c'est le haïku ! hurla Michka en guise de conclusion.

Puis il claqua la porte en sortant et en éprouva une grande satisfaction. En fait, une telle satisfaction qu'il répéta le geste à chaque porte devant laquelle il passa avant d'atteindre la rue.

Et quelles répercussions, comme dirait l'autre, tout cela eut-il ?

En moins de vingt-quatre heures, l'essentiel des commentaires de Michka parvenait aux oreilles des autorités. Une semaine plus tard, ils étaient retranscrits mot à mot. En août, Michka fut invité dans les bureaux du NKVD à Leningrad pour y être interrogé. En novembre, il fut traduit devant l'un des tribunaux extrajudiciaires de l'époque. Et en mars 1939, il se retrouva dans un train l'emmenant vers la Sibérie et le royaume des regrets.

Le comte avait vraisemblablement raison de se faire du souci pour Nina, même si nous ne le saurons jamais – en effet, un mois plus tard, elle n'était pas revenue au Metropol, ni même un an plus tard, ni même jamais. En octobre, le comte fit quelques tentatives pour savoir où elle était, qui ne donnèrent rien. On peut imaginer que Nina fit elle-même quelques tentatives pour entrer en communication avec le comte, mais aucun message ne parvint à celui-ci, et Nina Koulikova fut tout bonnement engloutie dans l'immensité des territoires orientaux de la Russie.

Le comte avait également raison de craindre que la présence de Sofia soit remarquée. En effet, non seulement elle fut remarquée, mais moins de deux semaines après son arrivée, une lettre était envoyée à un bureau du Kremlin expliquant qu'un ci-devant assigné à domicile au dernier étage du Metropol avait la garde d'une fillette de cinq ans de parents inconnus.

La lettre fut soigneusement lue dès réception, datée et transmise à l'échelon supérieur – où elle fut de nouveau datée et envoyée deux étages plus haut. Là, elle tomba sur le genre de bureau où, d'un trait de stylo, les surveillantes d'un orphelinat d'État pouvaient être dépêchées en mission.

Il se trouva pourtant qu'une enquête rapide sur les relations du ci-devant en question mena à une certaine actrice à silhouette svelte – qui depuis plusieurs années était la maîtresse affichée d'un commissaire au visage rond, lequel venait d'être nommé au Politburo. Quand on travaille entre les quatre murs d'un petit bureau gris servant une branche particulièrement bureaucratique du gouvernement, il est en général difficile de se faire une idée précise du monde extérieur. En revanche, il n'est jamais difficile d'imaginer comment évoluerait votre carrière si vous deviez appréhender la fille illégitime d'un membre du Politburo et la confier à une institution. Une telle initiative vous vaudrait comme récompense un bandeau sur les yeux et une dernière cigarette.

Par conséquent, les enquêtes menées demeurèrent très discrètes. Selon certains renseignements obtenus, l'actrice entretenait cette relation avec le membre du Politburo depuis au moins six ans. En outre, un employé de l'hôtel confirma que le jour même de l'arrivée de la petite fille, l'actrice était descendue à l'hôtel. Toutes les informations récoltées au cours de l'enquête furent déposées dans un tiroir fermé à double tour (au cas peu probable où elles puissent servir plus tard). Quant à la petite lettre pernicieuse qui avait déclenché l'enquête, elle fut brûlée et jetée à la poubelle, là où était sa place.

Oui, le comte avait de bonnes raisons de s'inquiéter pour Michka, Nina et Sofia. Mais pourquoi redouter le lendemain matin ?

En fait, une fois qu'ils eurent fait leurs lits et grignoté leurs biscuits, Sofia certes s'installa sur le voltaire, mais au lieu de lever vers le comte un regard impatient, elle déroula une litanie de questions sur les Heures dormantes et sur sa famille, comme si elle les avait composées dans son sommeil.

Et dans les jours qui suivirent, l'homme qui s'enorgueillissait de sa capacité à raconter une histoire de la manière la plus succincte qui soit, en insistant sur les points les plus frappants, devint par nécessité maître de la digression, de la parenthèse, de la note de bas de page, finissant même par apprendre à anticiper les inlassables questionnements de Sofia avant qu'elle ait eu le temps de les formuler.



La sagesse populaire nous enseigne que si le flot de nos soucis interfère avec notre capacité d'endormissement, le meilleur remède, c'est de compter les moutons qui sautent la barrière. Or son mouton, le comte le préférerait cuit sous une croûte de fines herbes et servi avec une réduction au vin rouge. Si bien qu'il choisit une tout autre méthode. Tout en écoutant la respiration de Sofia, il se remémora le moment où il s'était réveillé après une nuit passée sur le plancher, et en reconstituant systématiquement ses divers allers et retours entre la réception, le Piazza, le Boyarski, la suite d'Anna, le sous-sol et l'atelier de Marina, il calcula combien d'étages il avait montés ou descendus au cours de la journée. Il se revit montant, descendant, et compta les étages un par un, jusqu'à l'ascension finale vers la pendule qui sonnait deux fois, où il atteignit la somme astronomique de cinquante-neuf – et là, il tomba dans un sommeil bien mérité.

Addenda

- **O**ncle Alexandre... ?
- Mmm... Oui, Sofia ?
 - Euh... Tu es réveillé, oncle Alexandre ?
 - Maintenant, oui, très chère. Qu'y a-t-il ?
 - Euh... euh... J'ai laissé Poupée dans l'atelier de tante Marina.
 - Ah. Je vois.

1946

Le samedi 21 juin 1946, tandis que le soleil se levait bien haut au-dessus du Kremlin, une silhouette solitaire remonta l'escalier longeant les berges de la Moskova, passa devant la cathédrale Saint-Basile et se dirigea vers la place Rouge.

L'homme, vêtu d'un manteau d'hiver en piteux état, décrivait un petit demi-cercle avec sa jambe droite en marchant. En d'autres temps, avec ce manteau en loques et cette patte folle, il se serait probablement fait remarquer par une aussi belle journée d'été. Mais en 1946, il y avait des hommes claudiquant dans des vêtements empruntés partout dans la capitale. Et même, partout dans toutes les villes d'Europe.

Cet après-midi-là, la place était aussi bondée qu'un jour de marché. Des femmes en robes à fleurs s'attardaient sous les arcades du vieux grand magasin d'État. Des écoliers grimpaient sur les deux chars désarmés installés devant les portes du Kremlin, sous les regards attentifs des soldats en vestes blanches ajustées qui montaient la garde à intervalles réguliers, les mains derrière le dos. Et devant l'entrée du mausolée de Lénine serpentait une queue de cent cinquante personnes.

L'homme au manteau en haillons s'arrêta quelques secondes pour admirer la discipline avec laquelle ses compatriotes venus des provinces éloignées faisaient la queue. En tête patientaient huit Ouzbeks aux moustaches tombantes vêtus de leurs belles vestes de soie ; puis il y avait quatre jeunes femmes de l'Est avec de longues nattes et des casquettes brodées de couleurs vives ; ensuite, dix moujiks de Géorgie, etc., etc. – chaque province attendant patiemment son tour pour rendre hommage à la dépouille d'un homme mort plus de vingt ans auparavant.

Nous n'avons peut-être pas appris grand-chose d'autre, songea notre solitaire en souriant amèrement, mais au moins, maintenant, nous savons faire la queue.

Un étranger se serait fait la réflexion que la Russie était devenue le pays des dix mille files d'attente. Il y en avait aux arrêts de tramway, devant chez l'épicier, devant les agences pour le travail, l'instruction et le logement. Plus exactement, il n'y avait pas dix mille files d'attente, ni même dix. Il y en avait une seule, qui les englobait toutes, qui prenait le pays dans ses méandres et lui faisait remonter le temps.

C'était cela, la plus grande innovation de Lénine : une file d'attente qui, comme le prolétariat lui-même, était universelle et infinie. Il l'avait établie par décret en 1917, en prenant personnellement la tête tandis que ses camarades se disputaient pour s'aligner derrière lui. Un par un, chaque Russe avait pris sa place, et la file s'allongea jusqu'à réunir tous les aspects de la vie. C'était là que se formaient les amitiés, là que les amours s'enflammaient, que l'on apprenait la patience, que l'on pratiquait les bonnes manières, là même que l'on atteignait la sagesse.

Si vous êtes prêt à faire la queue pendant huit heures pour acheter un pain, songea notre solitaire, qu'est-ce qu'une heure ou deux pour voir gratis la dépouille d'un héros ?

Il passa l'endroit où la cathédrale de Kazan se dressait autrefois, tourna à droite et poursuivit son chemin. Mais arrivé sur la place du Théâtre, il pila net. Et tandis que son regard passait du palais des Syndicats au Bolchoï, du Bolchoï au théâtre Maly et enfin à l'hôtel Metropol, il ne put que s'émerveiller de revoir autant de vieilles façades intactes.

Cinq ans auparavant jour pour jour, les Allemands avaient lancé l'opération Barbarossa – l'offensive au cours de laquelle plus de trois millions de soldats déployés d'Odessa à la Baltique traversèrent la frontière russe.

Lorsque l'opération commença, Hitler était convaincu qu'il ne faudrait pas plus de quatre mois à la Wehrmacht pour s'emparer de Moscou. En fait, fin octobre, après avoir pris Minsk, Kiev et Smolensk, les forces allemandes avaient déjà avancé de près de mille kilomètres et commençaient à s'approcher de Moscou par le nord et le sud dans un classique mouvement de tenailles. Il suffirait de quelques jours pour que la ville se retrouve à portée de leurs canons.

À ce stade, un certain degré d'anarchie commençait à régner dans la capitale russe. Réfugiés et déserteurs s'entassaient dans les rues, dormant dans des campements de fortune et faisant cuire sur des feux de bois la nourriture pillée dans les magasins. Le gouvernement était en train de fuir à Kouïbychev, et les seize ponts de la ville avaient été minés afin de pouvoir être détruits dès que l'ordre en serait donné. Des colonnes de fumée s'échappaient du Kremlin où l'on faisait brûler les dossiers secrets, tandis que dans la rue, ouvriers et employés municipaux, sans salaires depuis plusieurs mois, contemplaient, craintifs et désabusés, les fenêtres éternellement illuminées de la vieille forteresse qui s'éteignaient l'une après l'autre.

Mais l'après-midi du trentième jour d'octobre, un observateur qui se serait tenu à l'endroit même où se trouvait à présent notre vagabond en guenilles aurait assisté à un bien étrange spectacle. Une petite

cohorte de travailleurs encadrés par la police secrète sortaient des fauteuils du Bolchoï et prenaient avec leur chargement la direction de la station de métro Maïakovski.

Plus tard dans la soirée, les membres du Politburo au grand complet se rassemblèrent sur le quai du métro, à presque deux cents mètres sous la surface de la cité, à l'abri des tirs de l'artillerie allemande. À neuf heures, ils s'assirent autour d'une grande table sur laquelle étaient posés des victuailles et du vin, et quelques instants plus tard, un métro entra dans la station. Les portes du wagon s'ouvrirent, et Staline en sortit en grande tenue militaire. Prenant la place qui lui revenait en tête de table, le maréchal Soso expliqua qu'il avait convoqué les hauts dignitaires du Parti pour deux raisons. Tout d'abord, pour déclarer que les personnes présentes pouvaient fuir à Kouïbychev si elles le souhaitaient, mais que lui-même n'avait nullement l'intention de partir et qu'il resterait à Moscou jusqu'à ce que la dernière goutte de sang russe soit versée. Ensuite, pour annoncer que l'anniversaire de la Révolution serait commémoré le 7 novembre, sur la place Rouge, comme d'habitude.

De nombreux Moscovites se souviendraient plus tard de cette parade comme d'un moment-clé. Le fait d'entendre les accents bouleversants de *L'Internationale* accompagnés du claquement de cinquante mille bottes tandis que leur leader se dressait fièrement sur le podium fit redoubler leur confiance et leur détermination. Ce jour-là, se souviendraient-ils, la chance tourna.

D'autres en revanche évoqueraient les sept cent mille soldats que Soso gardait en réserve dans l'Est et qui, à l'heure même où se déroulait la commémoration, étaient en train de traverser le pays pour venir en aide à Moscou. D'autres encore rappelleraient qu'il neigea vingt-huit jours sur trente et un ce décembre-là, clouant la Luftwaffe au sol. En outre, la température moyenne tomba à moins vingt degrés – un froid tout aussi inhabituel pour la Wehrmacht qu'il l'avait été pour les troupes de Napoléon. Bref, quelle qu'en fût la raison, les troupes de Hitler n'avaient certes pas mis plus de cinq mois pour parcourir la distance entre la frontière russe et la périphérie de Moscou, mais elles ne franchiraient jamais les portes de la ville. En janvier 1942, après avoir fait plus d'un million de prisonniers et un million de victimes, elles commencèrent leur retraite, laissant une ville étonnamment intacte.

Notre promeneur solitaire descendit du trottoir et laissa passer un jeune officier à moto avec une jeune fille en robe orange vif dans son side-car. Il avança entre les deux avions de chasse allemands exposés sur la place aux arbres nus. Puis, contournant l'entrée principale du Metropol, il tourna à l'angle et disparut dans la ruelle à l'arrière de

l'hôtel.

Accident, cabrioles et paradoxes

Arrivé l'après-midi à une heure et demie dans le bureau du directeur de l'hôtel Metropol, le comte Alexandre Ilitch Rostov prit le fauteuil placé en face de celui de l'homme au crâne étroit et à l'attitude hautaine.

En apprenant qu'il était convoqué par le Fou, le comte avait supposé l'affaire urgente. Le messenger l'avait en effet entraîné en toute hâte jusqu'aux bureaux de la direction à peine sa tasse de café noir finie. Mais une fois le comte dans le bureau du directeur, c'est à peine si le Fou leva les yeux des documents qu'il était en train de signer, se contentant d'agiter son stylo en direction du fauteuil vide comme le fait celui qui veut vous demander de patienter un instant.

– Merci, dit le comte en répondant à cette invitation de pure forme par une inclinaison de la tête de pure forme.

N'étant pas du genre à rester assis à ne rien faire, il mit à profit ces minutes vides pour examiner la pièce, qui avait subi quelques transformations depuis l'époque où Josef Halecki l'occupait. Si le bureau de l'ancien directeur était resté, il n'était plus aussi remarquablement dépouillé. En plus de six piles de documents, on y découvrait à présent une agrafeuse, un porte-plume et rien de moins que deux téléphones (sans doute pour que le Fou puisse mettre le Comité central en attente pendant qu'il composait le numéro du Politburo). À la place de la méridienne bordeaux sur laquelle le vieux Polonais faisait, disait-on, ses siestes, se trouvaient à présent trois classeurs gris équipés de serrures en acier inoxydable prêts à l'usage. Et les charmantes scènes de chasse qui décoraient autrefois les panneaux en acajou avaient été remplacées – évidemment – par des portraits de MM. Staline, Lénine et Marx.

Après avoir apposé sa signature sur douze documents, le Fou, tout content, posa une septième pile de papiers sur le bord du bureau, et pour la première fois regarda le comte dans les yeux.

– Je suppose que vous êtes un lève-tôt, Alexandre Ilitch, dit-il après quelques secondes de silence.

– Les hommes qui ont un but le sont tous.

La bouche du Fou esquissa un sourire.

– Oui, bien sûr. Les hommes qui ont un but.

Il se pencha au-dessus de son bureau pour remettre bien droite sa toute nouvelle pile de documents.

– Et vous prenez le petit déjeuner dans votre chambre vers sept heures... ?

– C'est cela, oui.

– Puis à huit heures, vous avez l'habitude de lire les journaux dans le hall.

Qu'il aille au diable, songea le comte. Il interrompt un déjeuner tout à fait agréable en me faisant remettre une convocation. Il a de toute évidence une idée derrière la tête. Mais pourquoi faut-il toujours qu'il prenne des chemins détournés ? Il ne connaît donc pas les questions directes ? Il n'en voit pas l'intérêt ? Allaient-ils passer des heures ici à examiner minute par minute l'organisation d'une journée ordinaire du comte – alors que le triumvirat devait se réunir dans moins d'une heure ?

– Oui, confirma le comte sur un ton quelque peu impatient. Je lis les journaux du matin.

– Mais dans le hall. Vous descendez dans le hall.

– Immanquablement. Je descends l'escalier pour lire, bien confortablement installé dans le hall.

Le Fou se renfonça dans son fauteuil avec l'ombre d'un sourire.

– Alors vous êtes peut-être au courant de l'incident qui s'est produit ce matin dans le couloir du troisième étage à huit heures moins le quart...

Pour mémoire, notons que le comte s'était levé peu après sept heures. Il avait fait ses quinze squats et ses quinze étirements, savouré son café, son biscuit et son fruit (aujourd'hui, une mandarine), fait sa toilette, s'était rasé et habillé. Après avoir embrassé Sofia sur le front, il avait quitté leur chambre avec l'intention d'aller lire les journaux dans son fauteuil préféré. Il avait descendu un étage, était sorti du beffroi et avait traversé le couloir jusqu'à l'escalier principal, comme il en avait l'habitude. Mais arrivé sur le palier du quatrième étage, il avait entendu un véritable vacarme provenant de plus bas.

Il avait eu tout d'abord l'impression que quinze voix différentes hurlaient dans vingt langues différentes. À cela s'étaient ajoutés un claquement de porte, le fracas d'une assiette tombant par terre et un cri rauque assez insistant aux accents nettement aviaires. Arrivé au troisième étage – il était aux environs de huit heures moins le quart –, il avait découvert ce qu'on ne peut appeler autrement qu'un beau remue-ménage.

Pratiquement toutes les portes étaient ouvertes et les clients dans le couloir. Parmi eux, se trouvaient deux journalistes français, un diplomate suisse, trois marchands de fourrures ouzbeks, un

représentant de l'Église catholique romaine et un ténor rapatrié avec toute sa petite famille. La plupart des membres de cette noble assemblée, encore en pyjama, agitaient les bras et s'exprimaient sans discrétion – tandis que trois oies adultes leur filaient entre les jambes tout en cacardant et en battant des ailes.

Certaines des femmes paraissaient aussi terrifiées que si les Harpies leur avaient fondu dessus. L'épouse du ténor se cachait toute tremblante derrière le torse prodigieux de son mari, et Kristina, l'une des femmes de chambre de l'hôtel, se tenait debout plaquée contre le mur, un amas de couverts et de kacha à ses pieds, un plateau vide contre sa poitrine.

Alors que les trois fils du ténor affichaient leur courage en pourchassant les trois oies qui chacune partait dans une direction différente, l'ambassadeur du Vatican avait donné au ténor son avis sur ce qu'étaient des enfants bien élevés. Le ténor, qui ne parlait que quelques mots d'italien, avait informé le prélat (*fortissimo*) qu'il n'était pas homme à se laisser marcher sur les pieds. Le diplomate suisse, lequel parlait russe et italien couramment, avait fait honneur à la réputation de neutralité de son pays en écoutant les deux hommes sans piper mot. Comme le prélat s'avavançait pour donner à son propos un poids plus pontifical, l'une des oies, coincée par le fils aîné du ténor, lui avait passé sous les jambes et s'était retrouvée dans sa suite – moment qu'avait choisi une jeune femme qui n'était certainement pas une représentante de l'Église catholique romaine pour en sortir, vêtue d'un simple kimono bleu.

À ce stade, le tohu-bohu avait réveillé les clients du quatrième étage, dont plusieurs avaient bruyamment descendu l'escalier pour voir la cause de tout ce chahut. À la tête de ce contingent se trouvait le général américain – un homme raisonnable originaire de ce qui visiblement était connu sous le nom de « Grand État du Texas ». Ayant rapidement évalué la situation, il avait saisi l'une des oies par le cou. La rapidité avec laquelle il avait capturé l'animal avait donné un regain de confiance à ceux qui se trouvaient là. Certains étaient allés jusqu'à l'acclamer. Du moins, jusqu'à ce qu'il pose son autre main autour du cou de l'oie avec la claire intention de le lui tordre. Ce qui avait provoqué les cris de la jeune femme en kimono, les larmes de la fille du ténor et les remontrances du diplomate suisse. Bloqué au moment même d'une action décisive, le général avait fait savoir l'exaspération que provoquait chez lui l'incompétence des civils, était entré dans la suite du prélat et était allé jeter l'oie par la fenêtre.

Décidé à restaurer l'ordre, il était revenu dans le couloir quelques instants plus tard et avait attrapé avec adresse une deuxième oie. C'est alors que son nœud de ceinture s'était défait et que sa robe de chambre s'était ouverte en grand, révélant un slip vert olive qui avait

vécu, et à la vue duquel la femme du ténor s'était évanouie.

Le comte, qui observait les événements depuis le palier, avait senti une présence à ses côtés. Il s'était tourné. C'était l'aide de camp du général, un type sociable qui faisait presque partie du mobilier au Chaliapine. L'homme avait lancé un coup d'œil à la scène, puis poussé un soupir satisfait avant de dire, sans s'adresser à personne en particulier :

– Qu'est-ce que j'aime cet hôtel !

Reprenons. Le comte était-il « au courant » de ce qui s'était passé dans le couloir du troisième étage à huit heures moins le quart ? Autant demander si Noé était au courant du déluge, ou si Adam savait pour la pomme. Bien entendu qu'il était au courant. Personne au monde ne l'était plus que lui. Mais cela justifiait-il qu'on interrompe la dégustation de son café noir ?

– J'ai eu vent des événements de ce matin, confirma le comte, puisqu'il se trouve que j'étais sur le palier au moment même où ils se sont produits.

– Alors vous avez été témoin en personne de cette pagaille... ?

– En effet. J'ai été un témoin direct de tout ce cirque. Cela dit, je ne comprends pas vraiment pourquoi je me trouve dans ce bureau.

– Vous êtes perdu, pour ainsi dire.

– Plus exactement, je suis sans voix. Perplexe.

– Bien sûr.

Il y eut un moment de silence. Le Fou adressa au comte son sourire le plus pieux. Puis, comme s'il était parfaitement normal de se promener dans un bureau au beau milieu d'une conversation, il se leva et alla délicatement remettre droit le portrait de M. Marx qui, ayant glissé sur son crochet, ébranlait, il faut bien l'avouer, l'autorité idéologique de la pièce.

– Je vois, reprit le Fou en se retournant, pourquoi dans votre description de ces malheureux événements, vous avez préféré le mot « cirque » au mot « pagaille ». « Cirque » en effet évoque quelque chose d'enfantin...

Le comte réfléchit quelques secondes.

– Ne me dites pas que vous soupçonnez les fils du ténor ?

– Pas du tout. Les oies étaient enfermées dans une cage dans le garde-manger du Boyarski.

– Insinuez-vous qu'Émile aurait quelque chose à voir avec tout ça ?

Ignorant la question du comte, le Fou reprit sa place derrière le bureau.

– L'hôtel Metropol, expliqua-t-il au comte, bien inutilement d'ailleurs, accueille les hommes d'État les plus éminents, les artistes

les plus importants. Lorsqu'ils franchissent nos portes, ils sont en droit d'exiger un confort unique, un service incomparable et des matinées sans pagaille. Inutile de vous dire que j'irai jusqu'au fond de cette affaire.

– Eh bien, répondit le comte en se levant, s'il faut vraiment aller au fond, alors je suis sûr que vous êtes l'homme de la situation.

« Quelque chose d'enfantin », marmonna le comte en sortant des bureaux de la direction. « Des matinées sans pagaille... »

Le Fou le prenait-il pour un imbécile ? Imaginait-il une seconde que le comte ne voyait pas où il voulait en venir ? Ce qu'il insinuait ? À savoir que la petite Sofia était, d'une manière ou d'une autre, impliquée dans l'histoire !

Non seulement le comte savait exactement où le Fou voulait en venir, mais il aurait pu répliquer avec quelques insinuations bien senties – et en pentamètres iambiques, s'il vous plaît. Mais l'idée même que Sofia puisse être impliquée était tellement infondée, tellement grotesque et outrancière qu'elle ne méritait pas une réponse.

Certes, le comte ne pouvait nier qu'il y avait chez Sofia une tendance à l'espèglerie, comme chez n'importe quelle enfant de treize ans. Mais elle n'était ni une coquine, ni une friponne, ni une canaille. De fait, lorsque le comte rentra de chez le directeur, elle était installée dans le grand hall, penchée sur quelque manuel bien épais, offrant ainsi un tableau familial à tous les membres du personnel du Metropol. Elle pouvait rester assise des heures durant dans ce même fauteuil à mémoriser des capitales, à conjuguer des verbes et à résoudre des équations. C'était avec tout autant de dévouement qu'elle travaillait ses points avec Marina et ses sauces avec Émile. Vous n'aviez qu'à demander à n'importe laquelle des personnes connaissant Sofia de la décrire et on vous répondrait qu'elle était studieuse, timide et bien élevée – en un mot, *sage*.

En gravissant l'escalier, le comte énuméra les faits comme un avocat : en huit ans, Sofia n'avait pas fait un seul caprice ; elle se brossait les dents et allait à l'école tous les jours sans protester ; et qu'il s'agisse de s'habiller, de se mettre au travail, ou de manger ses petits pois, elle s'exécutait de bonne grâce. Même ce petit jeu qu'elle avait inventé, et auquel elle aimait tant jouer, requérait une impassibilité rare chez les personnes de son âge.

Voici en quoi il consistait :

Le comte et Sofia étaient assis quelque part dans l'hôtel – mettons qu'ils lisaient dans leur cabinet de lecture le dimanche matin. Aux douze coups de midi, le comte fermait son livre et prenait congé de Sofia pour aller honorer son rendez-vous hebdomadaire chez le

barbier. Il descendait la volée de marches du beffroi, traversait le couloir pour rejoindre l'escalier principal, poursuivait son trajet jusqu'à l'entresol, cinq étages plus bas, et là, après être passé devant la fleuriste et le kiosque à journaux, il entrait chez le barbier et tombait sur... Sofia en train de lire tranquillement, assise sur le banc contre le mur.

Naturellement, il en résultait quelques vilains jurons, et la chute de ce qu'il portait ce jour-là dans les mains (bilan de l'année : trois livres et un verre de vin).

En dehors du fait qu'un tel jeu pouvait se révéler fatal pour un homme approchant de la soixantaine, il fallait bien s'émerveiller des talents exceptionnels de la demoiselle. Elle était visiblement capable de se transporter d'un bout à l'autre de l'hôtel en un clin d'œil. Au fil des ans, elle avait dû mémoriser tous les couloirs cachés, les passages secrets et les portes communicantes du Metropol, tout en développant un sens troublant de la synchronisation. Mais ce qui était particulièrement impressionnant, c'était son calme surnaturel au moment où le comte la découvrait. En effet, si long ou rapide qu'ait été son déplacement, elle n'avait jamais l'air d'avoir fait le moindre effort. Pas de main portée sur le cœur, pas de souffle court, pas une goutte de transpiration sur son front. De même, elle n'émettait aucun gloussement, pas plus qu'elle n'arborait un sourire railleur. Bien au contraire. Le visage studieux, l'air timide et poli, elle accueillait le comte avec un signe amical de la tête et, se replongeant dans son livre, tournait très sagement la page.

L'idée qu'une enfant aussi calme puisse conspirer pour la libération de trois oies était tout simplement grotesque. Autant l'accuser d'avoir détruit la tour de Babel ou fait tomber le nez du Sphinx.

Certes, elle était en train de prendre son dîner dans la cuisine le soir où le chef apprit qu'un certain diplomate suisse, qui avait commandé l'oie rôtie, exprimait des doutes sur la fraîcheur de la volaille. Mais tout de même, comment une jeune fille de treize ans aurait-elle pu transporter en secret trois oies adultes jusqu'au troisième étage d'un hôtel international à sept heures du matin sans se faire surprendre ? L'idée, conclut le comte en ouvrant la porte de sa chambre, défiait l'entendement, les lois de la nature, et le bon...

– Doux Jésus !

Sofia, qui se trouvait dans le hall principal quelques instants auparavant, était installée au bureau du grand-duc, la tête penchée studieusement sur son livre.

– Oh, bonjour, Papa, dit-elle sans lever les yeux.

Le comte se racla la gorge.

– Visiblement, abandonner une seconde son travail quand un

gentleman entre dans la pièce n'est plus considéré comme poli.

Sofia tourna le buste.

– Désolée, Papa. J'étais complètement absorbée par ma lecture.

– Mmm. Quel livre ?

– Un essai sur le cannibalisme.

– Un essai sur le cannibalisme !

– Par Michel de Montaigne.

– Ah. Oui. Je vois. Je suis sûr que c'est une bonne manière d'occuper son temps.

Sauf qu'en se dirigeant vers l'autre pièce le comte trouva cette lecture étonnante. *Michel de Montaigne ? Mais alors, sous le pied du bureau... ?*

– Mais... C'est *Anna Karénine*, ça !

Sofia suivit son regard.

– Oui, je crois.

– Mais que fait-elle là-dessous ?

– C'était elle la plus proche du Montaigne en épaisseur.

– La plus proche en épaisseur !

– Il y a quelque chose qui ne va pas ?

– Je me bornerai à te rappeler ceci : Anna Karénine ne t'aurait jamais choisie pour caler son bureau pour l'unique raison que tu serais aussi épaisse que Montaigne.



– L'idée même est grotesque, expliqua le comte. Comment une fillette de treize ans pourrait-elle transporter trois oies adultes sur deux étages sans se faire surprendre ? De plus, je vous le demande : un tel comportement, est-ce le genre de Sofia ?

– Certainement pas, répondit Émile.

– Non, pas du tout, confirma Andreï.

Les trois hommes secouèrent la tête en signe d'indignation.

L'un des avantages de travailler ensemble depuis de nombreuses années, c'est que vous pouvez vous dispenser de tout un tas de formalités quotidiennes, ce qui vous laisse largement le temps de discuter d'affaires autrement plus sérieuses – les rhumatismes, l'inefficacité des transports publics et le comportement mesquin de vos collègues mystérieusement promus. Au bout de vingt ans, les membres du triumvirat en savaient pas mal sur les hommes un peu bornés qui travaillaient planqués derrière des piles de documents et sur les soi-disant gourmets genevois incapables de différencier une oie d'une

grouse.

– Scandaleux ! déclara le comte.

– Cela va sans dire.

– Me convoquer une demi-heure avant notre réunion quotidienne, alors que nous ne manquons jamais de sujets importants à traiter !

– Tout à fait, approuva Andreï. Ce qui me fait penser, Alexandre...

– Oui ?

– Avant de faire l'ouverture ce soir, vous pourriez demander à quelqu'un de nettoyer le passe-plat ?

– Bien sûr. Il est sale ?

– J'en ai bien peur. Il est rempli de plumes. Étrange, non... ?

En disant cela, Andreï utilisa l'un de ses doigts légendaires pour se gratter la lèvre supérieure tandis qu'Émile faisait semblant de boire son thé. Et le comte ? Il ouvrit la bouche, décidé à lancer la réplique parfaite – celle qui, après avoir piqué sa victime au vif, serait citée des années plus tard.

Sauf qu'on frappa à la porte et que le jeune Ilya entra avec sa cuillère en bois.

Au cours de la Grande Guerre patriotique, Émile avait perdu les membres expérimentés de sa brigade les uns après les autres, même Stanislas le siffloteur. Tous les hommes valides finissant par se retrouver dans l'armée, il avait été donc obligé de recruter des adolescents. C'est ainsi qu'en 1945, Ilya, engagé deux ans plus tôt, avait été promu au titre de l'ancienneté au rang de second, à l'âge vénérable de dix-neuf ans. Pour signaler la confiance limitée qu'il plaçait en lui, Émile lui avait confié non pas un couteau, mais une cuillère.

– Eh bien ? fit Émile sur un ton impatient.

Ilya hésita.

Émile regarda les autres membres du triumvirat et leva les yeux au ciel comme pour dire : « Vous voyez ce que je dois supporter ? » Puis il se tourna vers son second.

– Comme n'importe qui le verrait, nous sommes des hommes affairés. Mais visiblement, tu as quelque chose à me dire qui est d'une telle importance que tu estimes nécessaire de nous interrompre. Eh bien vas-y – avant que nous ne soyons terrassés par l'impatience.

Le jeune homme ouvrit la bouche, mais au lieu de s'expliquer, il pointa sa cuillère vers les cuisines. Suivant des yeux la direction indiquée par l'ustensile, les membres du triumvirat regardèrent par le hublot, et là, près de la porte menant à l'escalier de service, aperçurent un miséreux vêtu d'un manteau d'hiver en loques. À sa vue, le visage d'Émile s'empourpra.

– Qui l'a laissé entrer ?

– Moi, monsieur.

Émile se leva si brusquement qu'il faillit renverser sa chaise. Puis, à la manière d'un commandant arrachant les épaulettes des épaules d'un officier pris en faute, il prit la cuillère de la main d'Ilya.

– Alors comme ça, c'est toi le commissaire aux Cornichons ? Tu as profité que j'aie le dos tourné pour te faire promouvoir au rang de secrétaire général des Incompétents ?

Le jeune homme recula d'un pas.

– Non, monsieur, je n'ai pas eu de promotion.

Émile abattit la cuillère sur la table, manquant rompre en deux l'ustensile.

– Bien sûr que non ! Combien de fois t'ai-je dit de ne pas laisser entrer les mendiants dans les cuisines ? Tu ne vois donc pas que si tu lui donnes un croûton de pain aujourd'hui, demain, c'est cinq de ses copains qui rappliquent, et cinquante le jour d'après ?

– Oui, monsieur, mais... mais...

– Quoi, « mais-mais-mais » ?

– Il ne voulait pas à manger.

– Hein ?

Le jeune homme désigna le comte.

– Il a demandé à voir Alexandre Ilitch.

Stupéfaits, Andreï et Émile se tournèrent tous les deux vers leur collègue. Le comte pivota à son tour vers le hublot pour regarder une nouvelle fois le mendiant. Alors, sans mot dire, il se leva, sortit du bureau et prit dans les bras son vieux compagnon de virée qu'il n'avait pas vu depuis huit longues années.

Andreï et Émile n'avaient jamais rencontré l'inconnu, mais dès qu'ils entendirent son nom, ils surent exactement qui il était : celui qui avait vécu avec le comte au-dessus de la cordonnerie ; celui qui avait parcouru mille kilomètres par une accumulation d'étapes de quatre mètres ; l'amoureux de Maïakovski et de Mandelstam qui, comme tant d'autres, avait été jugé et condamné au titre de l'article 58.

– Mettez-vous à l'aise, proposa Andreï. Vous pouvez utiliser le bureau d'Émile.

– Bien sûr, confirma Émile. Pas de problème.

Mû par son sens parfait de la situation, Andreï entraîna Michka jusqu'au fauteuil, dos aux cuisines, tandis qu'Émile posait du pain et du sel sur la table – ces vieux symboles de l'hospitalité en Russie. Quelques instants plus tard, il revint avec une assiette de pommes de terre et de côtelettes de veau. Puis le chef et le maître d'hôtel s'éclipsèrent, fermant la porte derrière eux afin que les deux vieux

amis puissent parler tranquillement.

Michka contempla la table.

– Du pain et du sel, dit-il avec un sourire.

Le comte regardait Michka, agité par deux vagues d'émotions contraires. Il y avait cette joie toute particulière de revoir brusquement un ami de jeunesse – événement heureux quel que soit le lieu ou l'heure. Mais en même temps, le comte se retrouvait confronté à l'impossibilité de nier ce que l'apparence de Michka lui suggérait. Amaigri de quinze kilos, vêtu d'un manteau usé jusqu'à la corde, traînant la jambe – pas étonnant qu'Émile l'ait pris pour un mendiant. Naturellement, le comte avait vu ces dernières années le temps faire son œuvre sur les membres du triumvirat. Il avait constaté chez Andreï ce tremblement occasionnel de la main gauche, et chez Émile cette surdité qui gagnait l'oreille droite. Il avait remarqué le grisonnement des cheveux du premier et l'éclaircissement de ceux du second. Mais chez Michka, il ne s'agissait pas simplement des ravages du temps. Il s'agissait des marques laissées par un homme sur un autre, par une époque sur son enfant.

Le plus frappant peut-être, c'était le sourire. Quand ils étaient jeunes, Michka était presque trop sérieux et ne s'exprimait jamais sur le mode ironique. Or aujourd'hui, il avait accompagné l'expression « du pain et du sel » d'un sourire sarcastique.

– C'est si bon de te revoir, Michka, dit enfin le comte. Tu ne peux pas imaginer mon soulagement quand j'ai appris par ton message que tu avais été libéré. Tu es rentré quand à Moscou ?

– Je ne suis pas rentré à Moscou, répondit son ami avec ce sourire nouveau chez lui.

Après avoir docilement purgé ses huit ans de camp, expliqua-t-il, il avait été récompensé d'une Moins Six. Pour se rendre à Moscou, il avait emprunté le passeport d'une âme compatissante qui lui ressemblait vaguement.

– Est-ce bien raisonnable ? demanda le comte d'un ton inquiet.

Michka haussa les épaules.

– Je suis arrivé ce matin par le train de Yavas. Ce soir, je serai de retour à Yavas.

– Yavas... Ça se trouve où ?

– Quelque part entre là où on fait pousser le blé et là où on mange le pain.

– Tu... enseignes ?

– Non. On ne nous encourage pas à enseigner. Cela dit, on ne nous encourage pas à lire ou à écrire. C'est à peine si on nous encourage à manger.

Alors Michka commença à décrire sa vie à Yavas ; et comme il

utilisait la première personne du pluriel très souvent, le comte supposa qu'il s'était installé là-bas avec un camarade de camp. Pourtant, peu à peu, il comprit qu'en disant « nous » Michka ne pensait à personne en particulier. Pour lui, « nous », c'était tous ses camarades prisonniers – et pas simplement ceux qu'il avait connus à Arkhangelsk. C'était ces centaines de milliers, ces millions de prisonniers qui avaient travaillé comme des esclaves sur les îles Solovetski, ou bien à Sevvostlag ou encore sur le canal de la mer Blanche à la Baltique, dans les années 1920, les années 1930, et encore en ce moment même¹.

– C'est drôle, ce à quoi on peut penser la nuit, reprit Michka. Nous lâchions nos pelles, rentrions dans nos baraquements, avalions notre gruau, remontions nos couvertures jusqu'au menton pour vite nous endormir. Mais fatalement, une pensée que nous n'attendions pas s'imposait, un souvenir qui, sans être invité, demandait à être mesuré, pesé, sondé. Combien de nuits je me suis retrouvé à penser à cet Allemand que tu avais rencontré au bar – celui qui prétendait que l'unique contribution de la Russie à la civilisation occidentale, c'était la vodka, et qui nous mettait au défi d'en nommer trois autres !

– Je me souviens très bien. J'avais emprunté ta remarque sur le fait que Tolstoï et Tchekhov étaient les bornes du monde romanesque, invoqué Tchaïkovski, puis fait servir un bol de caviar à cette brute épaisse.

– Exactement.

Michka secoua la tête, puis adressa au comte son nouveau sourire.

– Une nuit, il y a quelques années de cela, j'ai pensé à une autre, Sasha.

– Une cinquième contribution ?

– Une cinquième, oui : l'incendie de Moscou.

Le comte le regarda, stupéfait.

– Tu veux dire, celui de 1812 ?

Michka fit signe que oui.

– Tu imagines la tête de Napoléon quand on l'a tiré du lit à deux heures du matin et qu'en sortant de sa toute nouvelle chambre au Kremlin il a constaté que la ville dont il venait de s'emparer quelques heures auparavant avait été incendiée par ses habitants ? Oui, l'incendie de Moscou était spécifiquement russe, mon ami. Cela ne fait aucun doute. Parce que ce n'était pas un événement en soi ; c'était les contours d'un événement. Un exemple parmi des milliers d'autres. Car en tant que peuple, nous autres Russes avons démontré notre incroyable talent à détruire ce que nous avons créé.

Peut-être à cause de sa jambe, Michka ne se levait plus pour faire les cent pas dans la pièce ; mais le comte vit qu'il l'arpentait du

regard.

– Chaque pays a son grand tableau, Sasha – ce prétendu chef-d'œuvre accroché dans un hall vénérable qui résume pour les générations futures l'identité nationale. Pour les Français, c'est *La Liberté guidant le peuple* de Delacroix, pour les Hollandais, c'est *La Ronde de nuit* de Rembrandt, pour les Américains, *Washington traversant le Delaware* d'Emanuel Leutze. Et pour nous autres Russes ? C'est une paire de jumeaux : *Pierre le Grand interrogeant le tsarévitch Alexis* de Nikolaï Gay, et *Ivan le Terrible et son fils* d'Ilya Répine. Depuis des décennies, ces deux tableaux sont vénérés par le public russe, encensés par nos critiques, copiés studieusement par nos étudiants d'art. Pourtant, que décrivent-ils ? Dans l'un, notre tsar le plus éclairé contemple d'un œil soupçonneux son fils, qu'il s'apprête à condamner à mort ; tandis que dans l'autre, l'inflexible Ivan serre contre sa poitrine le corps de son fils aîné, auquel il a déjà, d'un coup de sceptre sur le crâne, fait subir le châtement suprême.

« Nos églises, connues dans le monde entier pour leur singulière beauté, leurs clochers de couleurs vives et leurs coupoles improbables, nous les rasons l'une après l'autre. Nous renversons les statues des anciens héros, rayons leurs noms des plaques de nos rues, comme s'ils n'avaient été que des produits de notre imagination. Nos poètes, soit nous les réduisons au silence, soit nous attendons patiemment qu'ils s'y réduisent eux-mêmes.

Saisissant alors sa fourchette, Michka la planta dans le morceau de veau intact et la leva en l'air.

– Savais-tu que dans les années 1930, quand a été annoncée la collectivisation forcée de l'agriculture, la moitié de nos paysans ont abattu leurs propres bêtes plutôt que de les laisser aux coopératives ? Quatorze millions de têtes de bétail abandonnées aux vautours et aux mouches !

Il reposa délicatement la viande dans l'assiette, comme pour lui témoigner son respect.

– Va comprendre, Sasha. Qu'est-ce qui, dans une nation, fait que son peuple est prêt à détruire ses propres œuvres d'art, à ravager ses propres cités, à tuer sa propre progéniture sans aucun scrupule ? Les étrangers doivent trouver ça choquant. Sans doute s'imaginent-ils que nous autres Russes sommes de telles brutes indifférentes que rien, pas même le fruit de nos entrailles, n'est considéré chez nous comme sacro-saint. Cette idée, elle m'est douloureuse. Elle me perturbe. Certaines fois, elle me tenait éveillé jusqu'à l'aube, tout épuisé que j'étais.

« Et puis une nuit, il est venu lui-même à moi dans un rêve, Sasha : Maïakovski. Il a récité un bout de poème – des vers beaux, envoûtants, inconnus pour moi jusque-là – où il est question de l'écorce d'un

bouleau qui scintille sous le soleil d'hiver. Ensuite il a chargé son revolver avec un point d'exclamation et pointé le canon sur sa poitrine. À mon réveil, j'ai compris que ses tendances autodestructrices n'étaient pas quelque chose d'abominable, de honteux ou de détestable : c'était notre plus grande force. Nous tournons l'arme contre nous-mêmes non pas parce que nous sommes plus indifférents ou moins cultivés que les Anglais, les Français ou les Italiens. Loin de là. Nous sommes prêts à détruire ce que nous avons créé parce que nous croyons, plus que n'importe lequel de ces peuples, dans le pouvoir de l'image, du poème, de la prière ou de l'individu.

Michka secoua la tête.

– Retiens mes paroles, ami : ce n'est pas la première ni la dernière fois que nous livrons Moscou aux flammes.

Comme autrefois, Michka parlait avec une intensité fiévreuse, presque comme pour se convaincre lui-même. Mais lorsqu'il eut terminé son petit discours, il regarda le comte assis en face de lui et découvrit l'expression peinée de son visage. Alors il partit d'un bon rire franc, dénué de toute amertume ou ironie, et se pencha au-dessus de la table pour serrer l'avant-bras de son vieil ami.

– Je vois que cette histoire de revolver t'a perturbé, Sasha. Mais ne t'en fais pas, je n'ai pas dit mon dernier mot. Il me reste quelque chose à faire. En fait, c'est la raison pour laquelle je suis venu en cachette : pour me rendre à la bibliothèque dans le cadre d'un petit projet sur lequel je travaille...

Soulagé, le comte reconnut cette vieille étincelle au fond du regard de Michka – celle qui luisait toujours avant qu'il ne se jette tête la première dans une aventure perdue d'avance.

– Est-ce que ça a à voir avec la poésie ? demanda le comte.

– La poésie ? Oui, d'une certaine manière je suppose qu'on peut dire ça... Mais c'est aussi quelque chose de plus fondamental. Quelque chose sur lequel on peut construire. Je ne suis pas encore tout à fait prêt à t'en faire part : mais le moment venu, tu seras le premier à savoir.

Quand ils sortirent du bureau et que le comte entraîna Michka vers l'escalier de service, la cuisine était en plein coup de feu. Les oignons se faisaient émincer, les betteraves trancher en rondelles, les volailles plumer. Posté devant le fourneau sur lequel mijotaient six casseroles, Émile fit signe au comte d'attendre quelques instants. Puis, s'essuyant les mains sur son tablier, il vint à la porte avec de la nourriture emballée dans du papier kraft.

– Un petit quelque chose pour votre voyage, Mikhaïl Fiodorovitch.

Michka eut l'air stupéfait par l'offrande, et l'espace d'une minute le

comte crut que son ami allait la refuser par principe. Mais Michka remercia le chef et prit le paquet.

Andreï aussi les avait rejoints, pour dire à Michka le plaisir qu'il avait eu à faire enfin sa connaissance et pour lui souhaiter plein de bonnes choses.

Michka fit de même, ouvrit la porte menant à la cage d'escalier et s'immobilisa. Il s'accorda quelques secondes pour jeter un dernier coup d'œil à la cuisine, son activité et ses garde-manger bien garnis, au doux Andreï et au généreux Émile, puis il se tourna vers le comte.

– Qui aurait pu imaginer, Sasha, quand tu t'es retrouvé assigné à résidence au Metropol il y a des années de cela, que tu venais de devenir l'homme le plus verni de toute la Russie ?



Ce soir-là à sept heures et demie, lorsque le comte entra dans le salon jaune, Ossip écrasa sa cigarette et bondit de sa chaise.

– Ah ! Vous voici, Alexandre. Je me disais qu'un petit saut à San Franchesko était à l'ordre du jour. Nous n'y sommes pas retournés depuis un an. Vous voulez bien vous occuper de la lumière ?

Tandis qu'Ossip gagnait le fond de la pièce à la hâte, le comte s'installa à table d'un air distrait et étala sa serviette sur ses genoux.

Ossip se racla la gorge.

– Alexandre.

Le comte releva la tête.

– Oui ?

– Les lumières.

– Oh. Désolé.

Le comte se leva, éteignit les lumières et resta près du mur.

– Dites-moi, Alexandre, vous ne vous rasseyez pas ?

– Ah oui ! Si, bien sûr.

Le comte retourna à la table et s'installa sur la chaise d'Ossip.

– Tout va bien, cher ami ? Vous ne semblez pas vous-même...

– Non, je vous assure. Tout va très bien. Je vous en prie. Commencez.

Ossip attendit un instant, puis pressa sur le bouton. Alors il regagna vite la table, tandis que les immenses ombres commençaient à sautiller sur le mur du salon.

Deux mois après ce qu'Ossip se plaisait à appeler « l'affaire Tocqueville », il avait débarqué dans le salon jaune avec un projecteur et une copie non censurée de *Un jour aux courses*. Depuis ce soir-là, les deux hommes avaient laissé les volumes historiques à la place qui leur

revenait – sur les étagères – et approfondi leurs connaissances de l'Amérique à travers le cinéma.

En 1939, déjà, Ossip Ivanovitch maîtrisait la langue anglaise jusqu'à l'utilisation du *past perfect* progressif. Mais les films américains, dit-il, méritaient de leur part un examen soigneux, pas simplement en tant que fenêtres offrant une perspective sur la culture occidentale, mais également en tant que mécanismes inédits de répression de classe. Car avec leur cinéma, les Yankees avaient semblait-il découvert comment calmer une classe ouvrière tout entière pour la modique somme de cinq cents par semaine.

– Regardez leur Dépression, expliquait-il. Elle a duré dix ans en tout. Une décennie complète, pendant laquelle ils ont laissé le prolétariat se débrouiller tout seul en fouillant dans les poubelles et en mendiant à la sortie des églises. S'il y a bien une période pendant laquelle les travailleurs américains auraient dû secouer le joug, c'est celle-là. Pourtant, ont-ils rejoint leurs frères d'armes ? Ont-ils pris leurs haches et défoncé les portes des grandes demeures ? Jamais. Tant s'en faut. Ils se sont traînés jusqu'au cinéma le plus proche, où on a fait miroiter sous leurs yeux la dernière fantaisie en date. Oui, Alexandre, il nous incombe d'étudier le phénomène avec la plus grande diligence et le soin le plus extrême.

Et ils l'étudièrent.

Le comte aurait pu attester du fait qu'Ossip aborda cette tâche avec la plus grande diligence et le soin le plus extrême, car au cours d'une projection, il parvenait à peine à rester immobile. Pendant un western, si une bagarre éclatait dans le saloon, il serrait les poings, esquivait les coups, filait un direct du gauche dans le ventre et un uppercut dans la mâchoire. Quand Fiodor Astaire dansait avec Gingyr Roger, ses doigts s'ouvraient en éventail et sa main se posait toute légère sur sa taille tandis que ses pieds glissaient d'avant en arrière sur le tapis. Et lorsque Bela Lugosi émergeait de l'obscurité, Ossip bondissait de sa chaise et manquait tomber par terre. Pour finalement, au générique, secouer la tête avec une grimace désapprobatrice.

– Quelle honte ! disait-il. Un scandale ! Une tromperie !

Tel un scientifique chevronné, Ossip disséquait froidement ce qu'ils venaient de regarder. Les comédies musicales ? Des « pâtisseries conçues pour calmer les pauvres avec des rêves de bonheur inaccessible ». Les films d'horreur ? Des « tours de passe-passe dans lesquels les ouvriers voyaient leurs peurs supplantées par celles de jolies jeunes filles ». Les comédies légères ? De « grotesques narcotiques ». Et les westerns ? La pire propagande qui soit. Des fables dans lesquelles le mal était représenté par des masses criminelles et voleuses de bétail tandis que le bien apparaissait sous les traits d'un individu solitaire qui risquait sa vie pour défendre le caractère sacré

de la propriété privée. En somme, « Hollywood est la force la plus dangereuse qui soit dans toute l'histoire de la lutte des classes ».

Du moins, c'est ce qu'affirmait Ossip, avant de découvrir ce genre cinématographique américain qui plus tard serait désigné sous le terme *film noir**. Et c'est avec fascination qu'il regarda *Tueur à gages*, *L'Ombre d'un doute*, et *Assurance sur la mort*.

– Qu'est-ce que c'est que ça ? demanda-t-il alors sans s'adresser à personne en particulier. Qui réalise ces films-là ? Sous le patronage de qui ?

Chacun de ces films semblait dépeindre une Amérique dans laquelle prospéraient la corruption et la cruauté, où la loyauté avait la consistance d'une feuille de papier et l'égoïsme celle d'une plaque d'acier. En d'autres termes, ils offraient un portrait sans concession du capitalisme tel qu'il était réellement.

– Comment cela est-il arrivé, Alexandre ? Pourquoi ont-ils autorisé la réalisation de ces films ? Ne comprennent-ils donc pas qu'ils sont en train de saper leurs propres fondations ?

La star du genre qui fascinait Ossip plus que toute autre, c'était Humphrey Bogart. À l'exception de *Casablanca* (qu'Ossip considérait comme un film de femme), ils avaient regardé les films de Bogey au moins deux fois chacun. Que ce soit dans *La Forêt pétrifiée*, *Le Port de l'angoisse* mais surtout *Le Faucon maltais*, Ossip appréciait beaucoup le visage endurci de l'acteur, ses remarques sardoniques, son absence générale de sentimentalité.

– Remarquez comment dans le premier acte il paraît toujours si lointain, si indifférent ; mais dès que l'indignation le saisit, Alexandre, alors là, personne n'est plus déterminé que lui à faire le nécessaire – à agir avec lucidité, rapidité et sans aucun scrupule. Voilà un Homme qui a un But, vraiment.

Dans le salon jaune, Ossip avala deux bouchées du veau braisé d'Émile avec sa sauce au caviar, une gorgée de vin géorgien et releva la tête juste à temps pour voir l'image du Golden Gate Bridge.

Dans les minutes qui suivirent, les services de Sam Spade furent de nouveau requis par la séduisante, quoiqu'un brin mystérieuse, Miss Wonderly. De nouveau, l'associé de Spade fut abattu dans une ruelle quelques heures seulement avant que Floyd Thursby ne subisse le même sort. Et de nouveau, après qu'ils eurent subrepticement fait alliance, Joel Cairo, le Gros et Brigid O'Shaughnessy versèrent une drogue dans le whisky de Spade et se dirigèrent vers le quai pour enfin mettre la main sur l'objet qui leur avait jusque-là échappé. Mais au moment où Sam Spade se remettait du coup qu'il avait reçu à la tête, un inconnu portant un manteau et un chapeau noir entra dans

son bureau, laissait tomber un paquet par terre et s'effondrait, mort, sur le divan !

– Pensez-vous que les Russes sont particulièrement brutaux, Ossip ? demanda le comte.

– Hein ? Quoi ? chuchota Ossip, comme s'il y avait d'autres personnes dans la pièce qu'il ne voulait pas déranger.

– Pensez-vous que nous sommes par nature plus brutaux que les Français, les Anglais ou ces Américains ?

– Alexandre, siffla Ossip entre ses dents (tandis que Spade nettoyait ses mains couvertes du sang de l'inconnu), de quoi vous parlez à la fin ?

– Pensez-vous que nous sommes plus disposés que d'autres peuples à détruire ce que nous avons créé ?

Ossip, qui n'avait toujours pas détaché ses yeux de l'écran, se tourna enfin vers le comte, l'air incrédule. Puis il se leva d'un coup, s'approcha du projecteur et arrêta le film au moment précis où Spade, après avoir posé l'objet grossièrement emballé sur son bureau, sortait son couteau de sa poche.

– Vous ne voyez donc pas ce qui est en train d'arriver ? demanda-t-il en désignant l'écran. Après avoir voyagé depuis l'Orient jusqu'aux quais de San Franchesko, le capitaine Jacoby s'est fait tirer dessus cinq fois. Il a sauté d'un navire en flammes, traversé la ville en titubant et réservé son dernier souffle pour apporter au camarade Spadski ce mystérieux objet emballé avec du papier et de la ficelle. Et c'est ce moment-là que vous choisissez pour me parler de métaphysique !

Le comte se retourna, la main en l'air pour se protéger de la lumière du projecteur.

– Mais, Ossip, nous l'avons vu ouvrir le paquet au moins trois fois.

– Et alors, quelle différence ça fait ? Vous avez lu *Anna Karénine* au moins trois fois, mais je suis prêt à parier que vous pleurez toujours quand elle se jette sous le train.

– Ça n'a rien à voir.

– Vraiment ?

Il y eut un silence. Puis, en poussant un soupir d'exaspération, Ossip éteignit le projecteur, ralluma les lumières et revint s'asseoir à table.

– D'accord, ami. Je vois que quelque chose vous contrarie. Voyons voir si on peut y comprendre quelque chose, afin de pouvoir reprendre le fil de notre étude.

C'est ainsi que le comte raconta à Ossip la conversation qu'il avait eue avec Michka. Plus exactement, qu'il rapporta les propos de Michka sur l'incendie de Moscou, la destruction des statues, le silence forcé des poètes et le massacre de quatorze millions de têtes de bétail.

Ossip, maintenant qu'il avait donné libre cours à ses frustrations,

écouta le comte avec attention, hochant ici et là la tête, manière d'approuver les différents arguments de Michka.

– Très bien, dit-il une fois que le comte eut fini. Alors, qu'est-ce qui vous chagrine exactement, Alexandre ? La position de votre ami vous choque-t-elle ? Heurte-t-elle votre sensibilité ? Je comprends que vous vous inquiétiez de son état mental. Mais ne pourrait-il pas avoir raison sur le plan intellectuel tout en se trompant en ce qui concerne les sentiments ?

– Que voulez-vous dire ?

– C'est comme le Faucon maltais.

– Ossip. Je vous en prie.

– Non, je suis sérieux. Qu'est-ce que cet oiseau noir, sinon un symbole du patrimoine culturel occidental ? Cette sculpture d'or et de pierres précieuses façonnée par des chevaliers des croisades pour rendre hommage à un roi, c'est un emblème de l'Église et des monarchies – ces institutions rapaces sur lesquelles toute la vie artistique et intellectuelle de l'Europe s'est construite. Qui sait, peut-être leur amour de ce patrimoine est-il tout aussi peu judicieux que celui que le Gros porte à son faucon ? Peut-être est-ce cela précisément dont il faut se débarrasser pour que leurs peuples puissent espérer progresser.

« Les bolcheviques, poursuivit Ossip d'une voix adoucie, ne sont pas des Wisigoths, Alexandre. Nous ne sommes pas des hordes de barbares fondant sur Rome pour détruire tout ce qui est beau, simplement par ignorance et jalousie. Bien au contraire. En 1916, la Russie était un État barbare. La nation la plus illettrée d'Europe, dont la majorité des habitants vivaient en quasi-servage, travaillaient les champs avec des charrues en bois, battaient leurs femmes le soir à la chandelle, s'effondraient sur un banc ivres de vodka, avant de se lever à l'aube pour se prosterner devant leurs icônes. En d'autres termes, vivaient exactement comme leurs ancêtres cinq cents ans auparavant. Notre vénération pour toutes ces statues, cathédrales et institutions antiques ne pourrait-elle pas justement avoir été cela même qui nous empêchait d'avancer ?

Ossip marqua une pause, pour prendre le temps de remplir leurs verres de vin.

– Et au fait, où en sommes-nous maintenant ? Jusqu'où avons-nous avancé ? En mariant le tempo américain et les objectifs soviétiques, nous sommes près d'atteindre le taux d'alphabétisation maximum. Les endurantes femmes russes, elles aussi esclaves autrefois, ont été élevées au rang d'égaux. Nous avons construit de nouvelles cités, et notre production industrielle dépasse celle de la majeure partie des pays européens.

– Mais à quel prix ?

Ossip frappa du plat de la main sur la table.

– À un prix exorbitant ! Vous pensez que les réussites des Américains – que le monde entier leur envie – ne leur ont rien coûté ? Demandez un peu à leurs frères africains ! Vous pensez que les ingénieurs qui ont conçu leurs illustres gratte-ciel ou construit leurs routes ont hésité une seconde avant d'aplatir les charmants petits quartiers qui leur barraient le chemin ? Je vous garantis, Alexandre, qu'ils ont posé les bâtons de dynamite et appuyé sur le détonateur eux-mêmes. Comme je vous l'ai déjà dit, les Américains et nous serons les nations dirigeantes de ce siècle parce que nous sommes les seules nations à avoir appris à balayer le passé plutôt que de nous incliner devant lui. Seulement eux ont agi de la sorte au nom de leur cher individualisme, alors que nos efforts à nous sont au service du bien commun.



Lorsqu'il quitta Ossip à dix heures, le comte, plutôt que de grimper jusqu'au cinquième étage, se dirigea vers le Chaliapine, espérant trouver l'endroit vide. Or en entrant dans le bar, il tomba sur un groupe bruyant composé de journalistes, de membres du corps diplomatique et de deux des jeunes hôtessees vêtues de leurs petites robes noires – et au centre de toute cette agitation, pour la troisième soirée d'affilée, se trouvait l'aide de camp du général américain. Penché en avant les bras grands ouverts, l'homme se balançait sur ses talons tout en jetant son histoire sur le tapis tel un lutteur son adversaire.

– ... Évitant le Monsignor, le vieux Porterhouse s'approche lentement de la deuxième oie, attend que sa proie le regarde dans les yeux... C'est ça le secret, voyez-vous : que votre proie vous regarde dans les yeux. C'est le moment où Porterhouse laisse brièvement son adversaire s'imaginer être son égal. Bref, il fait deux pas vers la gauche, puis brusquement trois vers la droite. Déséquilibrée, l'oie croise le regard de notre vieux malin – et c'est là que Porterhouse lui saute dessus !

L'aide de camp sauta en l'air.

Les deux hôtessees poussèrent un cri.

Puis s'esclaffèrent.

Lorsque l'aide de camp se redressa de toute sa hauteur, il avait un ananas dans les mains. Tenant le fruit par le col et par la queue, il le leva pour que tous puissent le voir, ainsi que l'avait fait le général avec la deuxième oie.

– Et c'est à ce moment fatidique que la ceinture de notre cher

général choisit de se défaire et sa robe de chambre de s'ouvrir, révélant un bon vieux slip de l'armée américaine dont la simple vue fit s'évanouir Mme Velochki.

Tandis que le public applaudissait, l'aide de camp inclina la tête. Puis il reposa l'ananas délicatement sur le comptoir et leva son verre.

– La réaction de Mme Velochki semble parfaitement compréhensible, déclara l'un des journalistes. Mais vous, qu'avez-vous fait en voyant le slip du vieux général ?

– Ce que j'ai fait ? Quelle question ! J'ai fait le salut militaire, pardi !

Et il vida son verre dans l'hilarité générale.

– Sur ce, messieurs, je suggère que nous sortions affronter la nuit. Je peux vous le dire d'expérience, c'est au National qu'on joue la samba la plus improbable de tout l'hémisphère Nord. Le batteur est aveugle d'un œil et n'arrive pas à frapper ses cymbales. Le chef d'orchestre n'a pas la moindre idée de ce qu'est un tempo latino. Le seul jour où il a vu de près l'Amérique du Sud, c'est quand il a dégringolé de l'escalier en acajou. En revanche, il a les meilleures intentions du monde et une moumoute d'enfer.

Sur ces mots, l'assemblée bigarrée sortit, laissant au comte la jouissance d'un bar relativement calme et silencieux.

– Bonsoir, Audrius.

– Bonsoir, monsieur le comte. Qu'est-ce qui vous ferait plaisir ?

– Un verre d'armagnac peut-être.

Quelques instants plus tard, tout en faisant tourner le cognac dans son verre, le comte se surprit à sourire au portrait que l'aide de camp avait fait du général, ce qui l'incita à réfléchir à la personnalité des généraux américains dans leur ensemble. Avec sa force de conviction, Ossip avait affirmé que pendant la Dépression, Hollywood avait sapé les forces de la révolution grâce à sa force de manipulation élaborée. Pourtant, le comte se demanda si Ossip n'avait pas analysé les choses à l'envers. Certes, ces comédies musicales somptueuses et ces grosses farces avaient, semblait-il, prospéré pendant les années 1930 en Amérique. Mais le jazz et les gratte-ciel également. S'agissait-il pour autant là aussi de narcotiques conçus pour endormir une nation remuante ? Ou bien de manifestations d'un esprit propre au pays lui-même et tellement irréductible que même une Dépression ne pouvait l'écraser ?

Le comte fit de nouveau tourner son cognac dans son verre, tandis qu'un client venait s'asseoir sur le quatrième tabouret à sa gauche. Le comte constata, surpris, qu'il s'agissait de l'aide de camp.

Toujours aussi attentif, Audrius se pencha vers lui, l'avant-bras posé sur le comptoir.

- Content de vous revoir, capitaine.
- Merci, Audrius.
- Que puis-je pour vous ?
- La même chose, je suppose.

Tandis qu'Audrius se tournait pour préparer sa boisson, le capitaine tambourina des mains sur le comptoir en regardant nonchalamment autour de lui. Croisant les yeux du comte, il lui adressa un sourire amical accompagné d'un signe de tête.

– Vous n'allez donc pas au National ? ne put s'empêcher de lui demander le comte.

– Visiblement, mes amis étaient tellement pressés de m'accompagner qu'ils m'ont abandonné.

– Désolé de l'apprendre.

– Non, je vous en prie. J'aime bien être abandonné. Ça me donne toujours l'occasion d'un nouveau regard sur l'endroit que je pensais quitter. En outre, je repars au pays tôt demain matin, alors cela vaut mieux ainsi.

Il tendit la main au comte.

– Richard Vanderwhile.

– Alexandre Rostov.

Le capitaine fit un autre signe amical de la tête, regarda un instant ailleurs, puis de nouveau le comte.

– Ça ne serait pas vous qui m'avez servi hier soir au Boyarski ?

– Oui, en effet.

Le capitaine poussa un soupir de soulagement.

– Dieu merci. Sinon, il aurait fallu que je renonce à mon verre.

Comme averti par un signal, Audrius choisit ce moment pour poser le verre en question sur le bar. Le capitaine but une gorgée, puis poussa un nouveau soupir, cette fois-ci de satisfaction. Alors il étudia quelques secondes le visage du comte.

– Vous êtes russe ?

– Jusqu'à la moelle.

– Alors, laissez-moi vous dire une chose : je suis amoureux de votre pays. J'aime votre drôle d'alphabet et vos petits chaussons fourrés à la viande. Seulement, votre nation a une conception quelque peu perturbante du cocktail...

– Comment cela ?

Le capitaine pointa un doigt discret vers le bar, où un apparatchik aux sourcils épais discutait avec une petite brune. Tous les deux avaient dans la main un verre rempli d'un liquide rose pétant.

– Si j'en crois Audrius, cette concoction est composée de dix ingrédients différents. En plus de la vodka, du rhum, du cognac et de

la grenadine, elle contient de l'extrait de rose, un soupçon de bitter et une sucette fondue. Le problème, c'est qu'un cocktail, ce n'est pas censé être un mélange. Ni un pot-pourri ou un défilé de carnaval. Idéalement, un cocktail, c'est une boisson épurée, élégante, sincère – et limitée à deux ingrédients.

– Deux seulement ?

– Oui. Mais ces deux ingrédients doivent être complémentaires, ils doivent rire de leurs plaisanteries, faire preuve de tolérance envers leurs défauts respectifs et ne jamais hausser la voix lors de leurs conversations. Comme le gin et le tonic, poursuivit-il en désignant son verre. Ou bien le bourbon et l'eau... Ou encore le whisky et l'eau de Seltz.

Sur ce, tout en secouant la tête, il leva son verre et le porta à ses lèvres.

– Veuillez m'excuser pour ce long exposé.

– Je vous en prie.

Le capitaine fit glisser son verre sur le comptoir et se rapprocha du comte.

– On dirait que quelque chose vous tracasse. Tenez, vous faites tourner ce cognac dans votre verre depuis une demi-heure. Si vous continuez, le vortex que vous avez créé va percer un trou par terre et on va tous se retrouver au sous-sol.

Le comte posa son verre dans un éclat de rire.

– Vous avez sans doute raison. Il doit y avoir quelque chose qui me tracasse.

– Dans ce cas, vous avez choisi le bon endroit. Depuis l'aube des temps, les hommes bien élevés se retrouvent dans des bars comme celui-ci afin de se décharger de leur fardeau en compagnie d'âmes compatissantes.

– Ou d'inconnus ?

Le capitaine leva un doigt en l'air.

– Il n'y a pas plus d'âmes compatissantes que d'inconnus. Si on sautait le préambule ? C'est quoi alors : les femmes ? L'argent ? La peur de la page blanche ?

Le comte éclata encore de rire. Puis, comme tant d'autres hommes bien élevés depuis l'aube des temps, il se déchargea de son fardeau devant cette âme compatissante. Il décrivit Michka et détailla son idée selon laquelle les Russes étaient exceptionnellement doués pour détruire ce qu'ils avaient créé. Puis il décrivit Ossip et détailla son idée selon laquelle Michka avait parfaitement raison, même si la destruction de monuments et de chefs-d'œuvre était un élément essentiel au progrès d'une nation.

– Alors c'est donc ça, dit le capitaine, comme s'il aurait de toute

façon fini par le deviner.

– Oui. Quelles conclusions en tireriez-vous ?

– Quelles conclusions ?

Richard but une gorgée de son gin tonic.

– Je pense que vos amis ont tous les deux un esprit très agile. Tout de même, il en faut, de la dextérité, pour tirer un fil de cette pelote sans le casser. Malgré tout, je ne peux pas m'empêcher de penser qu'ils passent à côté de quelque chose...

Il tambourina des doigts sur le comptoir comme s'il cherchait comment formuler sa pensée.

– Je vois bien que l'idée de table rase n'est pas vraiment nouvelle ici en Russie, et que la destruction d'un beau bâtiment ancien suscite forcément la nostalgie de ce qui n'est plus et l'ivresse de ce qui est à venir. Mais somme toute, je me dis que certaines grandes choses demeurent.

« Prenez ce type, là, Socrate. Il se promène il y a deux mille ans de cela sur la place du marché en partageant ses pensées avec quiconque croise son chemin – sans même prendre la peine de les coucher par écrit. Et puis, à la suite d'une sorte d'embrouille, le voilà qui se fait hara-kiri, qui se fait sauter le caisson, bref, qui se fait servir le bouillon de onze heures. Adiós. Adieu. Fini.

« Le temps passe, comme toujours. Les Romains prennent le pouvoir. Suivis par les Barbares. Et voilà le Moyen Âge qui nous saute à la figure. Des centaines d'années de pestes, d'empoisonnements, d'autodafés. Pourtant, après tout cela, les grandes choses que ce type a prononcées sur la place du marché nous accompagnent toujours.

« Ce que j'essaie de dire, c'est que, en tant qu'espèce, nous sommes tout bonnement incapables d'écrire une nécrologie. Nous ne savons pas comment un homme ou son œuvre seront perçus dans trois générations, pas plus que ce que ses arrière-arrière-petits-enfants prendront au petit déjeuner tel mardi du mois de mars. Parce que quand le destin transmet quelque chose à la postérité, il le fait en cachette.

Les deux hommes observèrent un instant de silence. Puis le capitaine vida son verre et désigna le cognac du comte.

– Dites-moi, ce truc, ça fait de l'effet ou pas ?



Lorsque le comte quitta le Chaliapine une heure plus tard (après avoir accompagné le capitaine Vanderwhile pour deux tournées de la concoction rose d'Audrius), il constata à sa grande surprise que Sofia lisait encore dans le hall. Croisant son regard, il lui adressa un petit

signe de la main qu'elle lui retourna avant de se replonger dans son livre, bien sagement...

Il fallut au comte toute sa présence d'esprit pour traverser le hall sans se presser. Revêtant l'apparence indéniable d'un homme tranquille, il posa un pied prudent sur la première marche de l'escalier et commença une lente ascension. Pour piquer un sprint au premier virage.

Alors, réfrénant à grand-peine sa jubilation, il grimpa les marches quatre à quatre. Ce que le petit jeu de Sofia avait de secrètement génial, c'était qu'elle choisissait toujours son moment. Forcément, elle attendait l'heure où il était distrait, où elle pouvait le prendre au dépourvu, si bien qu'en général le jeu était fini avant même qu'il sache qu'il avait commencé. Mais ce soir, les choses seraient différentes – parce que le comte savait, ayant perçu la nonchalance du geste de Sofia, qu'elle lui préparait quelque chose.

Je la tiens, se dit-il en passant le premier étage avec un petit rire sinistre. Seulement, en arrivant au palier du troisième étage, il dut bien reconnaître que Sofia avait un autre atout : sa jeunesse. Car il avait indubitablement et considérablement ralenti l'allure. À en juger par son souffle court, il serait sur les genoux avant même d'avoir atteint le cinquième étage – à supposer qu'il parvienne jusque-là vivant. Par prudence, en arrivant au quatrième, il ralentit, passant à un pas décidé.

Il ouvrit la porte du beffroi et tendit l'oreille. Rien venant du bas. Avait-elle déjà dépassé ce niveau ? Impossible. Elle n'avait pas eu le temps. Pourtant, au cas hautement improbable où elle se serait transportée jusqu'en haut par quelque pouvoir de sorcellerie, le comte gravit la dernière volée de marches sur la pointe des pieds, et lorsqu'il ouvrit la porte de leur chambre, il le fit en affectant l'indifférence – pour au bout du compte découvrir une pièce vide.

Bien, où vais-je m'installer ? se demanda-t-il en se frottant les mains. Il pourrait peut-être se mettre au lit et feindre d'être endormi. Oui, mais il voulait voir l'expression de son visage. Alors il s'installa au bureau, mit sa chaise en équilibre sur les pieds arrière et attrapa le premier livre qui traînait, M. Montaigne en l'occurrence. Il ouvrit le volume au hasard et tomba sur l'essai intitulé « De l'institution des enfants ».

– Tiens, justement, dit-il avec un sourire empreint d'ironie.

Puis il entreprit de faire semblant de lire avec l'air du parfait érudit.

Mais au bout de cinq minutes, elle n'était pas arrivée.

– Ah. Bon. J'ai dû me tromper, concéda-t-il, quelque peu déçu.

La porte s'ouvrit alors. Ce n'était pas Sofia, mais l'une des femmes de chambre. L'air bouleversée.

- Ilana ? Que se passe-t-il ?
- C'est Sofia ! Elle est tombée !
- Le comte bondit de sa chaise.
- Tombée ! Où ça ?
- Dans l'escalier de service.

Le comte passa devant la femme de chambre et s'engouffra dans le beffroi. Après qu'il eut descendu deux étages sans voir personne, une voix quelque part dans sa tête commença à lui suggérer qu'Ilana avait dû faire erreur. Mais en arrivant au palier du troisième étage, il découvrit Sofia, étendue sur les marches, les yeux fermés, les cheveux collés par le sang.

- Oh mon Dieu !
- Le comte tomba à genoux.
- Sofia...

Elle ne répondit pas.

Le comte lui souleva délicatement la tête. Une plaie barrait son front. Le crâne ne semblait pas atteint, mais elle saignait et avait perdu connaissance.

Ilana était derrière lui à présent, en larmes.

- Je vais chercher un médecin, dit-elle.

Il était onze heures passées. Combien de temps cela allait-il prendre ?

Le comte glissa les bras sous le cou et les genoux de Sofia, la souleva et la porta jusqu'en bas des marches. Au rez-de-chaussée, il poussa la porte avec son épaule et traversa le hall en courant. C'est à peine s'il perçut la présence d'un couple d'âge moyen qui attendait devant l'ascenseur, celle de Vassili à son bureau, et le son des voix au bar. Brusquement, il se retrouva sur les marches du Metropol, à l'air libre – pour la première fois depuis plus de vingt ans.

Rodion, le portier de nuit, le regarda, interloqué.

- Un taxi ! dit le comte. J'ai besoin d'un taxi !

Par-dessus l'épaule du portier, il en vit quatre garés à quinze mètres de l'entrée qui attendaient les derniers clients du Chaliapine. En tête de station, deux chauffeurs fumaient et papotaient.

Sans laisser à Rodion le temps de porter son sifflet à ses lèvres, le comte se précipita vers eux.

En le voyant approcher, l'un des chauffeurs afficha un sourire entendu tandis qu'un autre arborait une expression réprobatrice – tous les deux ayant conclu que le gentleman portait une jeune fille ivre dans les bras. Mais en voyant le sang sur le visage de Sofia, ils se mirent au garde-à-vous.

- Ma fille, expliqua le comte.

– Montez, dit l'un des chauffeurs en jetant sa cigarette par terre et en ouvrant à toute vitesse la portière arrière de son taxi.

– À Saint-Anselme ! ordonna le comte.

– Saint-Anselme... ?

– Le plus vite possible !

Le chauffeur enclencha une vitesse, s'engagea sur la place du Théâtre et prit la direction du nord tandis que le comte, appliquant un mouchoir sur la blessure de Sofia d'une main et lui caressant les cheveux de l'autre, murmurait des paroles rassurantes qui restaient inaudibles – tandis que les rues de la cité défilaient sans qu'il leur accorde un regard.

Quelques minutes plus tard, le taxi s'arrêta.

– Nous y sommes, dit le chauffeur.

Il sortit pour ouvrir la portière arrière. Le comte descendit prudemment avec Sofia dans les bras, puis marqua un temps d'arrêt.

– Je n'ai pas d'argent, dit-il.

– De l'argent ? Pour l'amour de Dieu, ne perdez pas de temps !

Le comte se précipita vers l'hôpital. Mais au moment où il franchissait les portes, il comprit qu'il s'était lourdement trompé. Dans le hall d'entrée quasi désert, des hommes dormaient sur des bancs, comme des réfugiés dans une gare. Les lampes clignotaient, à croire que l'électricité provenait d'un groupe électrogène défectueux, et l'air était chargé d'odeurs d'ammoniaque et de fumée de cigarette. À l'époque où le comte était un jeune homme, Saint-Anselme était l'un des meilleurs hôpitaux de la ville. Mais cela, c'était vingt ans auparavant. À présent, les bolcheviques avaient sans doute construit de nouveaux hôpitaux – modernes, rutilants et propres –, et ce vieux bâtiment abandonné était devenu une sorte de dispensaire pour anciens combattants, clochards et autres naufragés.

Le comte passa devant un type qui semblait dormir littéralement debout et s'approcha d'un bureau où une jeune infirmière lisait.

– C'est ma fille, dit-il. Elle est blessée.

L'infirmière leva les yeux, lâcha son magazine, puis disparut derrière une porte. Après ce qui parut au comte une éternité, elle revint en compagnie d'un jeune homme vêtu de la blouse blanche des internes. Le comte approcha Sofia de lui tout en soulevant le mouchoir imbibé de sang pour lui montrer la blessure. L'interne passa la main sur sa bouche.

– Cette jeune fille doit être vue par un chirurgien, décréta-t-il.

– Il y en a un, ici ?

– Quoi ? Non, bien sûr que non.

Puis, après un coup d'œil à l'horloge :

– À six heures peut-être.

– À six heures ? C'est maintenant qu'elle a besoin de soins. Faites quelque chose !

L'interne se passa de nouveau la main sur la bouche, puis se tourna vers l'infirmière.

– Allez chercher le Dr Kraznakov. Dites-lui de se présenter en salle d'opération 4.

L'infirmière s'éclipsa de nouveau et l'interne avança un lit à roulettes.

– Allongez-la là-dessus et suivez-moi.

L'interne, accompagné du comte, poussa le lit de Sofia jusqu'à un ascenseur. Au troisième étage, ils passèrent des portes battantes ouvrant sur un long couloir dans lequel se trouvaient deux autres lits à roulettes, chacun occupé par un patient endormi.

– Par ici.

Le comte poussa la porte et l'interne fit entrer le lit de Sofia dans la salle d'opération 4, une pièce froide, carrelée du sol au plafond. Dans un angle, les carreaux commençaient à se détacher du plâtre. Il y avait une table d'opération, un dispositif d'éclairage à bras mobile et un plateau à instruments. Au bout de quelques minutes d'attente, la porte s'ouvrit et un médecin mal rasé entra, accompagné de la jeune infirmière. On aurait qu'il venait d'être tiré du lit.

– Alors, de quoi s'agit-il ? demanda-t-il d'une voix lasse.

– D'une jeune fille blessée à la tête, docteur.

– Très bien, très bien, répondit le praticien.

Puis, agitant la main en direction du comte :

– Pas de visiteur en salle d'opération.

L'interne prit le comte par le coude.

– Une seconde, lui dit le comte. Cet homme est-il compétent ?

Kraznakov se tourna vers lui, le visage rougi.

– Qu'est-ce qu'il dit ?

– Vous avez dit, poursuivit le comte, toujours en s'adressant à l'interne, qu'elle devait être examinée par un chirurgien. Cet homme est-il chirurgien ?

– Foutez-moi ça dehors ! hurla Kraznakov.

À cet instant, la porte s'ouvrit et un grand homme frisant la cinquantaine entra en compagnie d'une assistante tirée à quatre épingles.

– C'est qui, le chef ici ? demanda-t-il.

– Le chef ? C'est moi, répondit Kraznakov. Vous êtes qui, vous ? Qu'est-ce que ça veut dire, tout ça ?

Écartant Kraznakov de son passage, le nouveau venu approcha de la table d'opération et se pencha au-dessus de Sofia. D'un geste délicat, il

lui dégagea le front pour examiner la blessure. Il souleva avec son pouce l'une de ses paupières puis, la main sur son poignet, lui prit le pouls en consultant sa montre. Enfin, il se tourna vers Kraznakov.

– Je suis le Dr Lazovski, chirurgien-chef à l'hôpital municipal 1. C'est moi qui vais m'occuper de cette patiente.

– Comment ça ? Non mais dites donc !

Lazovski se tourna vers le comte.

– C'est vous, Rostov ?

– Oui, répondit le comte, ébahi.

– Dites-moi quand et comment l'accident s'est produit. Soyez aussi précis que possible.

– Elle est tombée en courant dans l'escalier. Je pense que sa tête a heurté le rebord du palier. Cela s'est produit à l'hôtel Metropol, il y a une demi-heure tout au plus.

– Elle avait bu ?

– Comment ? Non ! C'est une enfant.

– Quel âge ?

– Treize ans.

– Son nom ?

– Sofia.

– Très bien. Parfait.

Ignorant le flot de protestations de Kraznakov, Lazovski se tourna vers la jeune femme tirée à quatre épingle et commença à lui donner des instructions : trouver des blouses pour l'équipe et un endroit adapté pour le nettoyage, rassembler les instruments chirurgicaux nécessaires, tout stériliser.

La porte s'ouvrit alors en grand sur un jeune homme arborant l'expression hardie de celui qui sort d'un bal.

– Bonsoir, camarade Lazovski, dit le nouveau venu avec un grand sourire. Quel charmant endroit dans lequel vous me conviez !

– C'est bon, Antonovitch. Ça suffira comme ça. Nous avons une fracture sur la partie avant du pariétal gauche avec un risque probable d'hématome subdural. Mettez-vous en tenue. Et voyez si vous pouvez m'arranger cet éclairage.

– Bien, monsieur.

– Mais d'abord, faites-moi sortir tout ça.

Antonovitch poussa les deux médecins résidents vers la sortie avec son sourire insouciant.

– Vous, dit Lazovski le doigt pointé vers l'infirmière, vous restez. Préparez-vous à m'assister.

Puis il se tourna vers le comte.

– Votre fille a une belle fracture, Rostov, mais elle n'est pas tombée

d'un avion la tête la première. Le crâne a été conçu pour supporter les chocs, jusqu'à un certain point. Dans les cas comme celui-ci, le danger le plus grand, c'est le gonflement du cerveau plutôt que des dégâts directs. Mais des cas comme celui-ci, nous en avons déjà traité. Nous allons nous occuper de votre fille immédiatement. En attendant, vous allez vous installer à l'extérieur de cette pièce. Je viendrai vous faire mon compte rendu dès que possible.

Le comte fut invité à s'asseoir sur un banc dans le couloir. Il lui fallut plusieurs secondes pour s'apercevoir que ce dernier avait été vidé de ses occupants : les deux lits à roulettes et leurs occupants endormis n'étaient plus là. La porte du fond s'ouvrit et Antonovitch, qui avait passé une blouse de chirurgien, entra en sifflotant. Au moment où la porte se refermait, le comte aperçut un homme en costume noir qui la retenait. Antonovitch regagna la salle d'opération, et le comte se retrouva seul dans le couloir vide.

Comment passa-t-il les minutes qui suivirent ? Comme n'importe quel homme les passerait.

Il pria pour la première fois depuis qu'il était enfant. Il se laissa aller à imaginer le pire, se repassa sans cesse dans la tête les quelques paroles du chirurgien.

– Le crâne a été conçu pour supporter les chocs, se répéta-t-il.

Pourtant, bien malgré lui, il fut envahi par des exemples contraires. Il se souvint d'un sympathique bûcheron du village de Petrovskoïe qui, à la fleur de l'âge, avait été touché à la tête par une branche qui lui était tombée dessus. Quand il reprit connaissance, il avait conservé toutes ses forces, mais était devenu maussade ; il lui arrivait de ne pas reconnaître ses amis et de s'emporter sans la moindre raison contre ses propres sœurs – comme si pendant son sommeil il était devenu un autre homme.

Le comte commença à s'adresser à lui-même des reproches : comment avait-il pu laisser Sofia se livrer à un jeu aussi dangereux ? Comment avait-il pu passer une heure tranquillement dans un bar à s'inquiéter pour des peintures et des statues historiques – alors même que le sort s'apprêtait à mettre en danger la vie de sa fille ?

Élever un enfant s'accompagne de toute une série de tracasseries – à propos de l'école, des vêtements, des bonnes manières –, mais au bout du compte, le devoir d'un parent n'a rien de bien compliqué : il s'agit d'amener sans encombre l'enfant jusqu'à l'âge adulte afin qu'il ou elle puisse avoir une chance de vivre une vie qui a du sens et, si Dieu le permet, dans la joie.

Les minutes passèrent.

La porte de la salle d'opération s'ouvrit. Le Dr Lazovski apparut, le masque descendu sur son menton, les mains nues et la blouse maculée

de sang.

Le comte se leva d'un bond.

– Je vous en prie, restez assis.

Le comte retomba sur le banc.

Au lieu de s'installer à côté de lui, Lazovski posa les poings sur les hanches et le regarda avec une expression affichant son indéniable compétence.

– Comme je vous l'ai dit, dans ce genre de situation, le plus gros risque, c'est que le cerveau gonfle. Ce risque, nous l'avons écarté. Néanmoins, elle souffre d'une commotion cérébrale, autrement dit un hématome au cerveau. Elle va endurer des maux de tête et aura besoin de beaucoup de repos, mais dans une semaine, elle sera sur pied.

Le chirurgien se tourna alors pour partir.

Le comte tendit la main.

– Docteur Lazovski... dit-il à la façon de quelqu'un qui voudrait poser une question mais se retrouve brusquement incapable de le faire.

Le chirurgien, pour qui la situation n'était pas nouvelle, comprit.

– Elle n'aura aucune séquelle, Rostov.

Alors que le comte commençait à le remercier, l'homme en costume noir ouvrit une nouvelle fois la porte au fond du couloir. Simplement, ce coup-ci, ce fut pour laisser entrer Ossip Glebnikov.

– Excusez-moi, dit le chirurgien au comte.

Ossip et Lazovski se rejoignirent au milieu du couloir et conférèrent quelques instants en silence sous les yeux ébahis du comte.

Puis le chirurgien regagna la salle d'opération et Ossip vint s'asseoir à côté du comte sur le banc.

– Alors, mon ami, dit-il, les mains sur les genoux, votre petite Sofia nous a fait une de ces frayeurs !

– Ossip... Qu'est-ce que vous faites ici ?

– Je voulais m'assurer que vous alliez bien tous les deux.

– Mais comment avez-vous réussi à nous trouver ?

Ossip sourit.

– Comme je vous l'ai dit, Alexandre, mon métier est de suivre certains hommes que nous jugeons intéressants. Mais ce n'est pas le plus important pour le moment. Le plus important, c'est que Sofia va se remettre. Lazovski est le meilleur chirurgien de toute la ville. Demain matin, il va l'emmener à l'hôpital municipal 1, et là elle pourra entamer sa convalescence dans le confort. En revanche, j'ai bien peur que vous ne puissiez rester ici.

Devant les protestations du comte, Ossip leva une main rassurante.

– Écoutez-moi, Sasha. Si moi je suis au courant de ce qui s'est passé

cette nuit, alors d'autres ne vont pas tarder à l'être également. Et si on vous découvrait assis dans ce couloir, ce ne serait pas vraiment dans votre intérêt, ni dans celui de Sofia, d'ailleurs. Alors voici ce que vous allez faire : il y a un escalier au fond de ce couloir : descendez jusqu'au rez-de-chaussée et ouvrez la porte métallique noire qui donne sur la ruelle derrière l'hôpital. Deux hommes vous attendront pour vous ramener à l'hôtel.

– Je ne peux pas quitter Sofia.

– Il va bien le falloir, je le crains. Mais votre inquiétude est parfaitement compréhensible. C'est pourquoi j'ai fait en sorte que quelqu'un vous remplace au chevet de Sofia jusqu'à ce qu'elle soit prête à sortir d'ici.

À ce moment la porte s'ouvrit et une femme d'une quarantaine d'années à l'air apeuré et complètement perdu fit son apparition. C'était Marina, suivie d'une surveillante générale en uniforme.

– Ah, fit Ossip en se levant. La voilà.

Comme il était debout, Marina le repéra en premier. Ne l'ayant jamais vu auparavant, elle prit un air effarouché en croisant son regard. Mais alors elle vit le comte sur le banc et se précipita vers lui.

– Alexandre ! Que s'est-il passé ? Que faites-vous ici ? Ils n'ont rien voulu m'expliquer.

– Il s'agit de Sofia, Marina. Elle a fait une mauvaise chute dans l'escalier de service, mais un chirurgien s'occupe d'elle. Elle va s'en sortir.

– Dieu soit loué.

Le comte se tourna vers Ossip comme s'il s'apprêtait à faire les présentations, mais Ossip le devança.

– Camarade Samarova, dit-il avec un sourire, nous ne nous sommes jamais vus mais je suis moi aussi un ami d'Alexandre. Je crains qu'il ne soit obligé de retourner à l'hôtel. Ce serait un vrai réconfort pour lui si vous pouviez rester avec Sofia jusqu'à ce qu'elle soit rétablie. N'est-ce pas, cher ami ?

Ossip posa la main sur l'épaule d'Alexandre sans quitter Marina des yeux.

– C'est vous demander beaucoup, Marina, je sais, dit le comte, mais...

– Pas un mot de plus, Alexandre. Bien sûr que je reste.

– Parfait, dit Ossip.

Puis, se tournant vers la surveillante générale :

– Vous voudrez bien vous assurer que la camarade Samarova a tout ce dont elle a besoin ?

– Oui, monsieur.

Ossip adressa à Marina un sourire rassurant avant de prendre le

comte par le coude.

– Par ici, cher ami.

Il l'entraîna jusqu'au bout du couloir. Ensemble, ils descendirent l'escalier de service sans un mot. Entre deux étages, Ossip s'arrêta.

– C'est ici que nous nous séparons. N'oubliez pas : descendez encore un étage et sortez par la porte métallique noire. Naturellement, l'idéal serait que vous ne mentionniez jamais à quiconque notre présence dans cet établissement.

– Ossip, comment vous remercier ?

– Alexandre, vous êtes à mon service depuis plus de quinze ans. C'est un plaisir pour moi que d'inverser les rôles pour une fois.

Sur ces mots, il s'éloigna.

Le comte descendit le dernier étage et sortit par la porte métallique. L'aube approchait, et bien qu'il se trouvât dans une ruelle, le comte sentit la douceur du printemps dans l'air. Au bout de la ruelle, il aperçut une camionnette blanche avec les mots *Boulangerie collective de l'Étoile rouge* peints en grandes lettres sur le côté. Un jeune homme mal rasé fumait, appuyé contre la portière. En voyant le comte, il jeta sa cigarette et, sans lui demander qui il était, contourna la camionnette pour aller ouvrir l'arrière du véhicule.

– Merci, dit le comte en grimpant à l'intérieur.

Pas de réponse.

Le jeune homme ferma la portière et le comte se retrouva plié en deux à l'arrière de la camionnette. C'est seulement à ce moment-là qu'il prit conscience d'une sensation extraordinaire : l'odeur de pain tout frais. Il avait supposé que le nom de la boulangerie collective était une ruse. Or sur les étagères aménagées contre l'une des parois étaient soigneusement rangés plus de deux cents pains. Délicatement, comme dans un rêve, le comte tendit la main pour en toucher un : il était doux et chaud – sans doute sorti du four moins d'une heure auparavant.

La portière avant claqua et le moteur commença à tourner. Le comte s'assit sur le banc métallique face aux étagères, et le véhicule démarra.

Seul le bruit des vitesses qu'on passait brisait le silence. Après avoir plusieurs fois ralenti ou accéléré à l'entrée et à la sortie des différents virages que le véhicule prenait, le moteur passa au régime supérieur, indiquant qu'ils étaient sur une route dégagée.

Le dos courbé, le comte s'approcha de l'arrière de la camionnette pour regarder par la petite fenêtre carrée. Des bâtiments, des devantures et des enseignes défilèrent sous ses yeux, mais il fut au début incapable de reconnaître l'endroit. Enfin il aperçut le vieux *Club* et comprit qu'ils roulaient sur Tsverskaïa – la route partant du Kremlin

en direction de Saint-Pétersbourg qu'il avait parcourue tant de fois.

À la fin des années 1930, la rue Tsverskaïa avait été élargie pour laisser passer les parades officielles qui se terminaient sur la place Rouge. Si à l'époque certains des plus beaux bâtiments avaient été déplacés de quelques mètres, la plupart avaient été rasés et remplacés par des tours, en accord avec une nouvelle ordonnance qui exigeait que les immeubles bordant les rues les plus prestigieuses fassent au moins dix étages de haut. Le résultat, c'est que le comte aurait eu bien du mal à retrouver des repères familiers. Seulement il avait cessé de chercher ce qui lui était familier, et regardait les façades et les lampadaires filer dans un brouillard, comme si quelque chose les aspirait vers le lointain.



De retour dans le grenier du Metropol, le comte constata que sa porte était toujours ouverte et que Montaigne était resté par terre. Il ramassa le livre de son père et s'assit sur le lit de Sofia. Puis, pour la première fois depuis le début de la soirée, il laissa couler ses larmes. Ce n'était pas des larmes de tristesse. C'était les larmes de l'homme le plus verni de toute la Russie.

Au bout de quelques minutes, le comte prit une profonde inspiration et se sentit apaisé. S'apercevant qu'il tenait toujours le livre de son père, il se leva pour aller le poser – et c'est alors qu'il vit la boîte en cuir noir laissée sur le bureau du grand-duc. Elle faisait environ trente centimètres carrés, quinze centimètres de haut, et était équipée d'une poignée en cuir avec des fermoirs en chrome. Un message rédigé dans une écriture qu'il ne reconnaissait pas était scotché sur le dessus. Il le détacha et lut les mots suivants :

Alexandre,

Quel bonheur de faire votre connaissance ce soir. Comme je l'ai dit, je rentre en Amérique pour quelque temps. En attendant, j'ai pensé que ceci pourrait vous être fort utile. Je vous conseille d'accorder une attention toute particulière à ce qu'il y a dans la première pochette. En effet, vous devriez trouver la chose tout à fait pertinente à la suite de notre petite discussion.

Bien cordialement, en attendant le plaisir de vous revoir,

Richard Vanderwhile

Le comte ouvrit les fermoirs et souleva le couvercle de la boîte. Il s'agissait d'un phonographe portatif. À l'intérieur, il découvrit également une petite pile de disques rangés dans des pochettes en

papier brun. Suivant la suggestion de Richard, le comte sortit le premier. L'étiquette collée au milieu indiquait qu'il s'agissait d'un enregistrement de Vladimir Horowitz interprétant le premier concerto pour piano de Tchaïkovski au Carnegie Hall à New York.

Le comte avait vu Horowitz jouer à Moscou en 1921, moins de quatre ans avant que le pianiste ne parte pour Berlin – avec une liasse de devises étrangères planquées dans ses chaussures...

Au fond de la boîte, le comte découvrit un petit compartiment dans lequel était logé le fil électrique. Il le déplia et le brancha sur une prise. Il sortit le disque de sa pochette, le plaça sur la platine, mit en route l'appareil et posa l'aiguille sur le sillon. Alors il retourna s'asseoir sur le lit de Sofia.

Au début, il entendit quelques murmures, des toussotements, les bruits du public finissant de s'installer. Puis le silence ; et enfin les applaudissements chaleureux saluant sans doute l'arrivée de l'artiste sur scène.

Le comte retint son souffle.

Les trompettes sonnèrent leurs premières notes martiales, les cordes montèrent en puissance, et alors son compatriote commença à jouer, créant pour un public américain le mouvement d'un loup dans une forêt de bouleaux, le souffle du vent sur la steppe, le vacillement d'une chandelle dans une salle de bal, le grondement d'un canon à Borodino.

Notes

1. Dépossédés de leurs noms, de leurs liens familiaux, de leurs professions et de leurs possessions, condamnés à vivre les uns sur les autres une existence de privations et de souffrances, les occupants du Goulag – les *zeks* – finirent par former une masse indifférenciée. Ce qui, bien entendu, constituait l'un des objectifs. Non contentes du nombre de victimes de ce genre d'incarcération et de travail forcé dans des régions inhospitalières, les autorités suprêmes cherchaient en effet à effacer les ennemis du peuple.

Or l'une des conséquences imprévues de cette stratégie fut la création d'un État dans l'État. Ayant été dépouillés de leurs identités, les *zeks* – qui étaient pourtant des millions – survécurent en parfait unisson, partageant les mêmes privations ainsi que la même volonté de tenir. Désormais, ils se reconnaissaient partout, quel que soit le lieu. Et toujours ils trouvaient un toit ou une place à table chez ceux ou celles qu'ils appelaient « frères » ou « sœurs » ou « amis », mais jamais, au grand jamais, « camarades ».

Addenda

Le 23 juin à quatre heures de l'après-midi, Andreï Duras était dans le bus qui le ramenait chez lui dans son appartement de l'Arbat, après qu'il avait profité de son jour de congé pour aller voir Sofia à l'hôpital municipal 1.

Il se réjouissait à l'avance de pouvoir raconter à la prochaine réunion du triumvirat prévue le lendemain qu'elle avait un bon moral. Hospitalisée dans une aile indépendante de l'établissement, elle bénéficiait d'une chambre privée baignée de soleil et des attentions constantes de tout un bataillon d'infirmières. Émile serait content d'apprendre que ses biscuits avaient été reçus avec plaisir et que Sofia avait promis de le prévenir dès qu'elle aurait épuisé le stock. Pour sa part, Andreï avait apporté un livre d'aventures qui avait compté parmi les préférés de son fils.

À la place Smolenskaïa, Andreï laissa son siège à une vieille dame. De toute façon, il descendait dans quelques stations, pour aller acheter concombres et pommes de terre au marché paysan sur la place. Émile lui avait donné deux cent cinquante grammes de viande de porc hachée et il comptait préparer des kotlety pour sa femme.

Andreï et sa femme vivaient dans un immeuble étroit de trois étages. Leur appartement était le plus petit des seize que comptait l'immeuble, mais ils en avaient la jouissance exclusive. Du moins, pour l'instant.

Une fois ses achats faits au marché, Andreï monta l'escalier jusqu'au deuxième. En passant devant les portes de ses voisins, il sentit les oignons qu'on faisait revenir dans un appartement et entendit la radio qu'on écoutait dans un autre. Il fit passer son sac de courses dans sa main gauche et sortit sa clé.

Il entra dans l'appartement en appelant sa femme, même s'il savait qu'elle ne serait pas là. Elle devait sans doute faire la queue devant la nouvelle crèmerie qui avait ouvert dans une église reconvertie à l'autre bout du quartier. D'après elle, le lait y était plus frais et la queue moins longue, mais Andreï savait que c'était faux. Comme beaucoup d'autres personnes, elle se rendait dans ce magasin-là parce qu'il y avait dans la petite chapelle au fond de l'église une mosaïque du Christ et de la femme au puits que personne ne s'était donné la peine de démonter ; et les femmes qui attendaient de pouvoir acheter

leur lait étaient prêtes à vous garder votre place pendant que vous filiez discrètement faire une petite prière.

Andreï entra avec ses courses dans la minuscule pièce donnant sur la rue qui leur servait à la fois de cuisine et de salon. Il posa les légumes sur le petit plan de travail. Il se lava les mains, puis prépara les concombres. Il pela les pommes de terre et les mit dans une casserole d'eau. Il mélangea la viande d'Émile avec des oignons, forma les kotlety et les couvrit d'un torchon. Il mit la poêle sur le feu et y versa de l'huile pour plus tard. Ensuite, il dégagea le plan de travail, se lava de nouveau les mains, mit la table, puis décida d'aller s'allonger sur le lit. Seulement, sans réfléchir, il entra dans la pièce qui jouxtait leur chambre.

Bien des années auparavant, Andreï avait visité l'appartement de Pouchkine à Saint-Pétersbourg – celui où le poète avait vécu ses dernières années. Les pièces avaient été conservées dans l'état où elles étaient le jour de la mort du poète. Il y avait même un poème inachevé et un porte-plume posés sur le bureau. À l'époque, planté derrière la petite corde le séparant du bureau du poète, Andreï avait trouvé le dispositif plutôt grotesque – comme si, en conservant quelques objets sur place, on pouvait protéger l'instant des attaques imitoyables du temps.

Mais quand Ilya, leur fils unique, était mort au cours de la bataille de Berlin – quelques mois avant la fin de la guerre –, sa femme et lui avaient fait de même : ils avaient laissé toutes les couvertures, tous les livres, les vêtements à l'endroit précis où ils se trouvaient le jour où on leur avait appris la nouvelle.

Andreï devait bien reconnaître que, au début, cela avait été un grand réconfort. Quand il était seul dans l'appartement, il allait dans la chambre ; et alors, en regardant là où le lit se creusait, il pouvait deviner l'endroit où sa femme s'était assise tandis que lui était au travail. Pourtant, à présent, il craignait que cette chambre soigneusement conservée ne prolongeât leur douleur plutôt de l'alléger. Le moment était sans doute venu de se débarrasser des affaires de leur fils.

Pourtant, il n'abordait jamais la question avec sa femme. Car il savait également qu'un de leurs voisins dans l'immeuble ne tarderait pas à attirer l'attention des autorités gérant les logements sur le fait que leur fils était mort ; alors ils se retrouveraient dans un appartement plus petit encore ou bien contraints à accueillir un inconnu, et la vie reprendrait possession de la chambre.

Cette pensée n'empêcha pas Andreï de s'approcher du lit et de lisser les couvertures à l'endroit où sa femme s'était assise. Et alors seulement, il éteignit la lumière.

LIVRE QUATRE



1950

Adagio, andante, allegro

– **E**n un clin d’œil.

Ce fut ainsi que le 21 juin, le comte Alexandre Rostov résuma la vitesse à laquelle sa fille était passée de treize à dix-sept ans, quand Vassili lui fit la remarque qu’elle avait beaucoup grandi.

– Un jour elle galope dans l’escalier – une coquine, une friponne, une canaille –, et le lendemain, la voilà devenue une jeune femme douée d’intelligence et de raffinement.

Et c’était vrai dans une large mesure. Car si le comte avait fait preuve d’une certaine précipitation en qualifiant Sofia de « sage » quand elle avait treize ans, il avait parfaitement saisi son personnage à son entrée dans l’âge adulte. Le teint pâle, les cheveux noirs (en dehors de la longue mèche blanche correspondant à l’endroit où elle avait été blessée), Sofia pouvait rester des heures à écouter de la musique dans leur cabinet de lecture. Elle pouvait coudre des heures durant en compagnie de Marina dans l’atelier de couture, ou bien papoter plusieurs heures d’affilée avec Émile dans la cuisine sans bouger une seule fois de sa chaise.

Quand Sofia n’avait que cinq ans, le comte avait supposé, peut-être naïvement, qu’elle deviendrait en grandissant une version brune de sa mère. Or, si Sofia partageait la vision claire et les opinions bien arrêtées de Nina, elle ne lui ressemblait en rien pour ce qui était du comportement. Là où sa mère était encline à exprimer son impatience devant la moindre imperfection du monde, Sofia pensait visiblement que si la Terre tournait de guingois de temps à autre, en général c’était tout de même une planète bien intentionnée. Et là où Nina n’aurait pas hésité à vous interrompre au milieu d’une phrase pour vous contredire, avant de déclarer la discussion close une bonne fois pour toutes, Sofia écoutait si attentivement et avec un sourire si bienveillant que son interlocuteur, qui avait eu tout le loisir d’exprimer son opinion en long, en large et en travers, se retrouvait souvent à bout de souffle au moment où il commençait à mettre en doute ses propres hypothèses...

Sage. Il n’y avait pas d’autre mot. Et la transition s’était produite en

un clin d'œil.

– Quand on arrive à notre âge, Vassili, tout va tellement vite. Les saisons passent sans laisser la moindre trace dans nos souvenirs.

– C'est bien vrai... dit le concierge (tout en triant une collection de tickets).

– Tout de même, ça a quelque chose de rassurant. Car si les semaines défilent dans un brouillard pour nous, elles laissent des traces indélébiles sur nos enfants. À dix-sept ans, quand on commence à vivre nos premiers moments de véritable indépendance, nos sens sont tellement éveillés, nos sentiments tellement aiguisés que la moindre conversation, le moindre regard, le moindre rire s'inscrivent de manière indélébile dans notre mémoire. Quant aux amis que nous nous faisons au cours de ces années marquantes, c'est toujours avec le cœur débordant d'affection que nous les retrouverons.

Lorsqu'il eut exprimé ce paradoxe, le comte aperçut à l'autre bout du hall Grisha traînant les bagages d'un client vers la réception et Genya traînant ceux d'un autre client vers la porte.

– Peut-être est-ce une question d'équilibre céleste. D'accord cosmique. Peut-être l'addition de nos expériences du temps forme-t-elle une constante, si bien que pour permettre à nos enfants de conserver des souvenirs aussi vifs de ce mois de juin, nous devons renoncer à notre part.

– Pour qu'ils puissent se souvenir, nous devons oublier, résuma Vassili.

– Exactement ! Pour qu'ils puissent se souvenir, nous devons oublier. Mais faut-il pour autant en prendre ombrage ? Nous sentir lésés à l'idée que leurs expériences du moment sont plus riches que les nôtres ? Je ne le pense pas. Car à ce stade avancé de notre vie, nous ne sommes pas là pour consigner un nouveau catalogue de souvenirs impérissables. Nous devrions plutôt tout faire pour qu'eux profitent librement de ces expériences. Faire tout notre possible, sans appréhension. Au lieu de les border au lit ou de leur boutonner leur manteau, nous devons avoir confiance en eux et les laisser faire. Et s'ils ne savent pas trop quoi faire de cette liberté nouvelle, restons calme, généreux, raisonnable. Encourageons-les à s'éloigner de notre regard vigilant, et le soupir de soulagement que nous pousserons en les voyant enfin passer les portes à tambour de la vie sera empreint de fierté...

Comme pour illustrer son propos, le comte fit un geste calme et généreux vers l'entrée de l'hôtel tout en poussant un soupir exemplaire. Enfin, il cogna délicatement sur le comptoir.

– Au fait. Vous ne sauriez pas où elle est par hasard ?

Vassili leva le nez de ses tickets.

- Mlle Sofia ?
- Oui.
- Dans la salle de bal avec Victor, je crois.
- Ah. Je suppose qu'elle l'aide à cirer le parquet avant le prochain banquet.
- Non. Il ne s'agit pas de Victor Ivanovitch. Mais de Victor Stepanovitch.
- Victor Stepanovitch ?
- Oui. Victor Stepanovitch Skadovski. Le chef d'orchestre du Piazza.

Si le comte avait en partie essayé de faire comprendre à Vassili comment à l'âge mûr un moment peut passer si vite et laisser si peu d'empreinte sur notre mémoire qu'on penserait qu'il ne s'est jamais produit – eh bien, il en tenait là l'exemple parfait.

Car les trois minutes qu'il lui fallut pour passer d'une délicieuse conversation au comptoir du concierge à la salle de bal où il attrapa un vaurien par les revers de son veston s'écoulèrent en un clin d'œil. Tellement vite qu'il ne se souvint pas d'avoir fait tomber la valise que Grisha tenait, pas plus qu'il ne se souvint d'avoir ouvert en grand la porte en criant « Tiens tiens ! », ni d'avoir soulevé en l'air l'apprenti Casanova, qu'il avait surpris installé sur une causeuse intime, les doigts mêlés à ceux de Sofia.

Non, le comte ne se souvenait de rien. Mais pour assurer un équilibre céleste et un accord cosmique, ce vaurien à moustaches vêtu d'un smoking ne manquerait pas de se souvenir de chaque seconde jusqu'à la fin de ses jours.

– Votre Excellence, implora-t-il, les pieds dans le vide. C'est une regrettable erreur !

Le comte examina le visage éberlué attaché au cou qu'il serrait entre ses poings. Non, il n'y avait pas erreur. Il s'agissait bel et bien du type qui agitait si allègrement sa baguette, perché sur l'estrade du Piazza. Et même si au moment opportun il avait brandi un titre honorifique, il n'en restait pas moins la plus perfide des vipères sortant des buissons d'Éden.

Bref, quel que fût son degré de fourberie, la situation présente mettait le comte face à un dilemme. Car une fois que vous avez soulevé un vaurien par les revers de son veston, qu'est-ce que vous en faites ? Au moins, quand vous tenez le gredin par la peau du cou, vous pouvez l'entraîner hors de la pièce et le jeter dans l'escalier. Mais quand vous le tenez par les revers du veston, comment vous en débarrasser ? Avant que le comte ait pu répondre à cette question, Sofia lui posa la sienne.

– Papa ! Qu'est-ce que tu fais ?

– Va dans ta chambre, Sofia ! Ce monsieur et moi avons deux mots à nous dire – avant que je ne lui flanque la raclée de sa vie.

– La raclée de sa vie ? Mais... Victor Stepanovitch est mon professeur !

Tout en surveillant le vaurien d'un œil, le comte tourna l'autre vers Sofia.

– Ton quoi ?

– Mon professeur. Il m'apprend le piano.

À quoi le soi-disant professeur répondit par quatre hochements de tête.

Sans desserrer son étreinte, le comte pencha la tête en arrière pour étudier le lieu du crime un peu plus attentivement. À y regarder de plus près, la causeuse intime sur laquelle les deux jeunes gens étaient assis se révéla être un tabouret de piano. Et à l'endroit où leurs mains étaient mêlées s'étirait une rangée bien ordonnée de touches en ivoire.

Le comte serra plus fort encore.

– Alors c'est ça, votre petit jeu, hein ? Séduire les jeunes filles avec des airs de boogie-woogie ?

Le soi-disant professeur prit un air atterré.

– Pas du tout, Votre Excellence. Je n'ai jamais séduit personne avec un air de boogie-woogie. Nous travaillons des gammes et des sonates. Moi-même, j'ai été formé au Conservatoire – où j'ai reçu la médaille Moussorgski. Je viens diriger l'orchestre du restaurant uniquement pour joindre les deux bouts.

Profitant d'un moment d'hésitation du comte, il fit un signe de tête en direction du piano.

– Laissez-nous vous montrer. Sofia, et si tu jouais le Nocturne que nous avons travaillé ?

Le Nocturne ?

– Comme vous voudrez, Victor Stepanovitch, répondit Sofia poliment, avant de se tourner vers le clavier pour disposer sa partition.

– Peut-être... commença le professeur avec un nouveau signe de tête en direction du piano. Si vous me le permettez...

– Oh, dit le comte. Bien sûr.

Il posa le jeune homme par terre et épousseta rapidement ses revers de veston.

Alors le professeur rejoignit son élève sur le banc.

– C'est bon, Sofia.

Sofia se redressa, posa les doigts sur les touches, puis, avec une extrême délicatesse, commença à jouer.

Au son de la première mesure, le comte recula de deux pas.

Ces huit notes lui étaient-elles familières ? Les reconnaissait-il au moins ? Parbleu, il les aurait reconnues même si, au bout de trente ans, elles étaient entrées par hasard dans son compartiment de train ! Il les aurait reconnues même s'il les avait rencontrées par hasard dans les rues de Florence en pleine saison touristique. En un mot, il les aurait reconnues n'importe où.

C'était Chopin.

Opus 9, n° 2, en *mi* bémol majeur.

Alors que Sofia terminait la première itération de la mélodie dans un pianissimo parfait et enchaînait sur la deuxième, avec ce soupçon de force émotionnelle grandissante, le comte recula de nouveau de deux pas et se retrouva assis.

S'était-il senti fier de Sofia auparavant ? Bien sûr que oui. Tous les jours. Il était fier de ses réussites scolaires, de sa beauté, de son sang-froid, de l'affection qu'elle inspirait à tous ceux qui travaillaient dans l'hôtel. Si bien qu'il fut certain à ce moment précis que ce qu'il ressentait n'était pas de la fierté. Car on sait pourquoi on est fier. *Regardez, ne vous avais-je pas dit qu'elle était unique ? Intelligente ? Adorable ? Eh bien maintenant, vous pouvez le constater vous-même.* Seulement, en écoutant Sofia jouer Chopin, le comte n'était plus dans le domaine de la constatation : il avait pénétré dans celui de la stupéfaction.

La stupéfaction de découvrir que non seulement Sofia savait jouer du piano, mais qu'en plus elle abordait les mélodies principales et secondaires avec un tel talent. Ce qui était proprement stupéfiant, c'était son expressivité musicale. Vous pouviez pendant toute une vie maîtriser les aspects techniques de l'instrument sans jamais atteindre le moindre degré d'expressivité musicale – cette alchimie par laquelle l'artiste non seulement saisit les sentiments du compositeur, mais les communique mystérieusement au public grâce à sa façon de jouer.

Quelle que fût la douleur personnelle que Chopin avait voulu exprimer à travers ce petit morceau – la perte d'un amour, ou simplement cette douce inquiétude que l'on éprouve devant une prairie voilée par la brume matinale –, elle était bien là, et on la ressentait pleinement, dans la salle de bal du Metropol cent ans après la mort du compositeur. Ce qui n'expliquait pas toutefois comment une jeune fille de dix-sept ans pouvait atteindre ce degré d'expressivité – à moins de canaliser par là un sentiment personnel de perte, de nostalgie...

Alors que Sofia entamait la troisième répétition de la mélodie, Victor Stepanovitch jeta un coup d'œil par-dessus son épaule, les sourcils levés, comme pour dire : « Incroyable, non ? Vous auriez imaginé une chose pareille ? » Puis il se mit de nouveau face au piano et tourna consciencieusement la page pour Sofia, presque à la manière

d'un apprenti tournant la page pour son maître.

Le comte ramena Victor Stepanovitch dans le hall pour qu'ils puissent conférer un moment en privé, puis retourna dans la salle de bal. Sofia était toujours au piano. Il s'installa à côté d'elle, dos au clavier.

Ils restèrent quelques instants silencieux.

– Pourquoi ne m'as-tu pas dit que tu apprenais le piano ? finit par demander le comte.

– Je comptais te faire la surprise. Pour ton anniversaire. Je ne voulais pas te faire de la peine. Je te prie de m'excuser si c'est le cas.

– Sofia, si quelqu'un doit s'excuser, c'est moi. Tu n'as rien fait de mal. Bien au contraire. C'était merveilleux – et sans aucune ambiguïté.

Sofia rougit, les yeux baissés.

– C'est un morceau charmant, dit-elle.

– Oui, c'est un morceau charmant. Mais c'est aussi un bout de papier avec des ronds, des lignes et des points. Depuis un siècle, pratiquement tous ceux qui étudient le piano apprennent ce petit morceau de Chopin. Mais la plupart ne font que répéter. Il n'y en a qu'un sur mille – sur cent mille même – capable de rendre cette musique vivante comme tu l'as fait.

Sofia gardait les yeux baissés vers le clavier. Le comte hésita.

– Tout va bien ? finit-il par demander avec une certaine appréhension.

Sofia leva la tête, surprise. Puis, voyant le visage grave de son père, elle sourit.

– Bien sûr, Papa. Pourquoi cette question ?

Le comte secoua la tête.

– Même si je n'ai jamais appris à jouer d'un instrument, je m'y connais un peu en musique. Tu as joué les premières mesures de ce morceau avec une expressivité qui traduit si parfaitement le chagrin que l'on peut se demander si tu n'aurais pas puisé pour cela dans une source intérieure de tristesse.

– Oh, je vois, dit-elle.

Puis, avec les accents enthousiastes d'une jeune élève :

– Victor Stepanovitch appelle ça l'humeur. D'après lui, avant de jouer une note, il faut chercher dans son propre cœur un exemple de l'humeur du morceau. Alors pour ce morceau, je pense à ma mère. Je pense au fait que les quelques souvenirs que j'ai d'elle semblent s'effacer, et alors je commence à jouer.

Submergé de nouveau par la stupéfaction, le comte garda le silence.

– Tu comprends ?

– Parfaitement, répondit-il.

Puis, après avoir réfléchi quelques secondes :

– Jeune homme, je ressentais la même chose au sujet de ma sœur. À chaque année qui passait, j'avais l'impression qu'une petite part d'elle disparaissait ; et j'ai commencé à craindre de finir par l'oublier un jour. Mais la vérité, c'est que le temps peut bien passer, ceux que nous aimons ne nous quittent jamais.

Ils étaient à présent tous les deux silencieux. Puis, regardant autour de lui, le comte fit un grand geste.

– C'est l'une des salles qu'elle préférait.

– Ta sœur ?

– Non. Ta mère.

Sofia eut un regard surpris.

– La salle de bal ?

– Absolument. Après la Révolution, toutes les anciennes façons de faire ont été abandonnées – ce qui était l'idée, je suppose. Mais il restait à en établir de nouvelles. Alors, partout en Russie, des groupes de toutes sortes – syndicats, comités de citoyens, commissariats – se sont rassemblés dans des salles comme celle-ci pour discuter de ces questions.

Le comte montra du doigt le balcon.

– À neuf ans, ta mère s'accroupissait tout là-haut derrière la balustrade pour regarder ces assemblées des heures durant. Elle trouvait tout cela palpitant. Les chaises qu'on déplaçait, les discours enflammés, les coups de marteau du président de séance. Rétrospectivement, elle avait entièrement raison. Après tout, un nouvel avenir pour le pays était en train d'être dessiné sous nos yeux. Mais à l'époque, avec toutes ces escalades et positions inconfortables, cela me donnait juste le torticolis.

– Toi aussi tu montais ?

– Elle y tenait.

Le comte et Sofia sourirent.

– Tiens, je me rappelle... ajouta le comte, c'est comme ça que j'ai fait la connaissance de ta tante Marina. Parce que je revenais une fois sur deux de ces expéditions le fond du pantalon déchiré.

Sofia éclata de rire. Le comte agita le doigt comme on le fait quand on vient de se souvenir de quelque chose d'autre.

– Plus tard – ta mère devait avoir treize ou quatorze ans –, elle venait ici faire des expériences.

– Des expériences ?

– Ta mère n'était pas du genre à tout croire aveuglément. Si elle n'avait pas constaté un phénomène de ses propres yeux, alors il ne relevait pour elle que de l'hypothèse. Y compris toutes les lois de la

physique et des mathématiques. Un jour, je l'ai trouvée ici en train de vérifier les principes de Galilée et de Newton en laissant tomber du balcon des objets et en mesurant avec un chronomètre le temps que prenait leur chute.

– Je ne savais même pas que c'était possible !

– Ça l'était pour ta mère.

Ils observèrent quelques instants de silence, puis Sofia, se tournant, embrassa le comte sur la joue.



Ensuite Sofia partit rejoindre une amie quelque part, et le comte entra au Piazza avec l'intention d'accompagner son déjeuner d'un verre de vin – un petit plaisir auquel il s'était adonné entre trente et quarante ans mais qu'il s'était rarement offert depuis. Après les révélations de la matinée, cela semblait s'imposer. De fait, après qu'il eut terminé son plat et sagement décliné le dessert, il commanda un deuxième verre.

Bien calé sur sa chaise avec son verre à la main, il observa le jeune homme installé à la table voisine, qui faisait des croquis dans un carnet. Le comte l'avait remarqué dans le hall la veille avec son carnet posé sur les genoux et une petite boîte de crayons de couleur à côté de lui.

Le comte se pencha légèrement à droite.

– Paysage, portrait ou nature morte ?

Le jeune homme leva la tête, quelque peu surpris.

– Pardon ?

– Je n'ai pas pu m'empêcher de remarquer que vous faisiez des croquis. Je me demandais s'il s'agissait d'un paysage, d'un portrait, ou d'une nature morte.

– Rien de tout ça, j'en ai peur, répondit le jeune homme poliment. C'est un intérieur.

– Du restaurant ?

– Oui.

– Je peux voir ?

Après une seconde d'hésitation, le jeune homme passa son carnet au comte.

Dès qu'il l'eut entre les mains, ce dernier regretta d'avoir parlé de croquis. Le terme ne rendait pas justice aux talents artistiques du jeune homme, qui avait en effet saisi l'intérieur du Piazza à la perfection. Les clients attablés étaient représentés par les petites touches de couleurs vives des impressionnistes, ce qui contribuait à donner le sentiment qu'ils participaient à des conversations animées,

tandis que les serveurs qui circulaient avec adresse entre les tables prenaient des contours flous. Mais le style suggestif par lequel l'artiste avait dessiné les personnages tranchait nettement avec la précision avec laquelle il avait dessiné la salle elle-même. Les colonnes, les fontaines, les arches étaient toutes réalisées avec un sens de la perspective et des proportions parfaits, et chaque décoration était à sa place.

– C'est un dessin superbe, dit le comte. Mais je dois dire que votre sens de l'espace est particulièrement exquis.

L'inconnu esquissa un sourire un peu triste.

– C'est parce que je suis architecte de formation, pas artiste.

– Vous êtes en train de concevoir un hôtel ?

L'architecte éclata de rire.

– En l'état actuel des choses, je serais ravi de pouvoir concevoir une cage à oiseaux.

Devant la mine intriguée du comte, il s'expliqua.

– Pour le moment, on construit beaucoup d'immeubles à Moscou, mais on ne fait pas appel à des architectes. Alors je travaille pour Intourist. Ils sont en train de préparer une brochure sur les plus beaux hôtels de Moscou, et c'est moi qui dessine les intérieurs¹.

– Ah, dit le comte. Parce qu'une photo est incapable de rendre compte de l'atmosphère d'un lieu ?

– Plus exactement, parce qu'une photo rend trop bien compte de l'état dans lequel il se trouve.

– Oh. Je vois, répondit le comte, quelque peu vexé au nom du Piazza.

Il ne put s'empêcher de faire remarquer, à la défense du restaurant, que si les lieux avaient été autrefois loués pour leur élégance, cela n'avait jamais été à leur mobilier ou à leurs détails architecturaux qu'ils devaient leur prestige.

– À quoi alors ? demanda le jeune homme.

– À l'ensemble des citoyens.

– Que voulez-vous dire par là ?

Le comte tourna sa chaise pour faire face à son interlocuteur.

– Dans ma jeunesse, j'ai eu le privilège de voyager un peu. Et je peux vous dire, pour l'avoir constaté moi-même, que la plupart des restaurants d'hôtels – attention, pas simplement en Russie, mais partout en Europe ! – ont été conçus pour servir – et servaient effectivement – les clients de l'hôtel. Ce qui n'est pas, et n'a jamais été le cas du Piazza. Ce restaurant-ci a été conçu pour servir de lieu où toute la population de Moscou pouvait se retrouver.

Le comte fit un geste en direction du centre de la salle.

– Depuis quarante ans, tous les samedis soir à quelques exceptions

près, les Russes de tous horizons se retrouvent autour de cette fontaine et entament la conversation avec les gens de la table voisine. Naturellement, cet état de fait est à l'origine d'histoires d'amour impromptues et de débats animés autour des mérites comparés de Pouchkine et de Pétrarque. Tenez, moi-même j'ai vu des chauffeurs de taxi côtoyer des commissaires, des évêques frayer avec des vendeurs du marché noir ; et, au moins une fois, j'ai même vu une jeune femme faire changer d'avis un vieux monsieur.

Le comte désigna un point à six mètres.

– Vous voyez ces deux tables là-bas ? Un après-midi de 1939, j'ai vu deux inconnus convaincus de s'être déjà rencontrés passer leur entrée, leur plat et leur dessert à retracer leurs vies entières pas à pas pour retrouver le moment où ils avaient fait connaissance.

L'architecte promena sur la salle un regard empreint d'un intérêt nouveau.

– Je suppose, observa-t-il, qu'une pièce est un concentré de tout ce qui s'y est passé.

– Oui, sans doute. Et même si je ne sais pas exactement ce qui est sorti de tous ces mélanges dans cette salle précise, ce dont je suis certain, c'est que le monde est meilleur grâce à ce lieu.

Le comte regarda quelques instants autour de lui en silence. Puis, tendant le doigt, il attira l'attention de l'architecte vers l'estrade de l'autre côté de la salle.

– Cela vous est-il déjà arrivé de voir l'orchestre jouer ici le soir ?

– Non, jamais. Pourquoi ?

– Il m'est arrivé une chose incroyable aujourd'hui.



– Visiblement, il traversait le hall quand il a entendu une variation de Mozart provenant de la salle de bal. Intrigué, il a passé la tête par l'entrebâillement de la porte et découvert Sofia au clavier.

– Pas possible ! s'exclama Richard Vanderwhile.

– Bien entendu, il lui a demandé où elle prenait des cours. Quelle n'a pas été sa surprise d'apprendre qu'elle étudiait sans l'aide de personne ! Elle avait appris toute seule à jouer ce morceau en écoutant l'un des enregistrements que vous m'aviez offerts et en retrouvant les notes une par une.

– Incroyable !

– Il était tellement impressionné par son talent naturel qu'il l'a prise sur-le-champ comme élève. Depuis, il lui apprend le répertoire classique dans la salle de bal.

- Vous dites que c’est le type du Piazza ?
- Lui-même.
- Celui qui agite sa baguette ?
- Exactement.
- Eh bien, Audrius, fit Richard, vous avez entendu ça ? Il faut trinquer à cette jeune fille, tout de suite ! Deux Solidago, mon brave.

Le barman à l’attention sans faille était déjà en train d’aligner des bouteilles de tailles variées, dont de la chartreuse jaune, des bières brunes, du miel et une vodka parfumée au citron. Ce soir de 1946, lorsque le comte et Richard avaient fait connaissance autour de la concoction rose d’Audrius, l’Américain avait défié le barman de créer plusieurs cocktails, chacun reprenant l’une des couleurs de la cathédrale Saint-Basile. Ainsi étaient nés le Solidago, le Bleu Tiffany, le Mur de briques, ainsi qu’une potion vert foncé du nom de Sapin de Noël. Ajoutons que pratiquement tout le monde au bar savait que si vous arriviez à boire ces quatre cocktails à la suite, vous gagniez le droit au titre de « Patriarche de toutes les Russies » – après avoir repris connaissance.

Même si Richard, attaché à présent au Département d’État, séjournait en général à l’ambassade quand il venait à Moscou, il continuait de passer de temps en temps au Metropol pour prendre un dernier verre avec le comte. Bref, leurs Solidago servis, les deux gentlemen firent tinter leurs verres en trinquant aux « vieux amis ».

Certains pourraient s’étonner que deux hommes se considèrent comme de vieux amis alors qu’ils ne se connaissaient que depuis quatre ans ; mais la solidité d’une amitié ne se mesure pas au passage du temps. Ces deux-là auraient eu l’impression d’être de vieux amis même quelques heures après s’être rencontrés. Cela était dans une certaine mesure dû au fait qu’ils étaient âmes sœurs – le genre à se découvrir au cours d’une conversation parfaitement fluide de multiples points communs et des raisons de rire. Mais il s’agissait aussi très certainement d’une question d’éducation. Élevés dans de grandes demeures au sein de villes cosmopolites, sensibilisés aux arts, jouissant de longs moments d’oisiveté et exposés aux plus beaux objets, le comte et l’Américain, pourtant nés à dix ans et six mille cinq cents kilomètres d’écart, avaient plus de choses en commun l’un avec l’autre qu’avec la majorité de leurs compatriotes respectifs.

C’est pour cette même raison, bien sûr, que les hôtels prestigieux des capitales du monde se ressemblent tous. Le Plaza à New York, le Ritz à Paris, le Claridge à Londres, le Metropol à Moscou – construits dans la même période de quinze ans : eux aussi étaient des âmes sœurs, les premiers hôtels de la ville équipés du chauffage central, de l’eau chaude et du téléphone dans les chambres, avec la presse internationale à disposition des clients dans le grand hall, une cuisine

cosmopolite et des bars américains juste à côté de la réception. Ces hôtels avaient été construits pour des gens comme Richard Vanderwhile et Alexandre Rostov, afin qu'ils puissent lors de leurs voyages dans des villes étrangères se sentir tout à fait chez eux, en compagnie de gens de leur milieu.

– Je n'arrive toujours pas à croire qu'il s'agit du type du Piazza, reprit Richard.

– Je sais. En réalité, il a étudié au Conservatoire ici à Moscou et reçu la médaille Moussorgski. Il fait le chef d'orchestre au Piazza uniquement pour joindre les deux bouts.

– Il faut bien joindre les deux bouts, confirma Audrius d'un ton neutre, si on ne veut pas se retrouver à bout.

Richard étudia quelques secondes le visage du barman.

– Eh oui, ça se résume à ça, au fond, pas vrai ?

Audrius haussa les épaules, manière de montrer que ce genre de formule était le fond de commerce des barmen. Puis il s'excusa pour aller répondre au téléphone, laissant le comte particulièrement frappé par sa remarque.

– Vous connaissez l'histoire des papillons de Manchester ? demanda-t-il à Richard.

– Les papillons de Manchester... Ça ne serait pas une équipe de football ?

– Non, répondit le comte en souriant. Il ne s'agit pas d'une équipe de football, mais d'un cas extraordinaire tiré des annales des sciences naturelles que mon père m'a raconté quand j'étais enfant.

Avant que le comte puisse aller plus loin, Audrius revint.

– C'était votre femme au téléphone, Mr Vanderwhile. Elle m'a demandé de vous rappeler votre rendez-vous de ce matin et de vous prévenir que votre chauffeur vous attend dehors.

Même si la plupart des clients du bar n'avaient jamais rencontré Mrs Vanderwhile, tous la savaient aussi imperturbable qu'Arkady, aussi attentive qu'Audrius, et aussi au fait de tout que Vassili – quand il s'agissait de mettre un terme aux soirées de Mr Vanderwhile.

– Ah, bon. Très bien, fit Mr Vanderwhile.

Convenant que le devoir passait avant toute chose, le comte et lui se serrèrent la main et se souhaitèrent bonne chance jusqu'à leur prochaine rencontre.

Lorsque Richard fut parti, le comte parcourut le bar du regard pour voir s'il y avait quelqu'un qu'il connaissait, et constata avec plaisir que le jeune architecte rencontré au Piazza était assis à une table dans un angle, penché au-dessus de son carnet, sans doute en train de dessiner le bar.

Lui aussi, songea le comte, est l'un des papillons de nuit de

Manchester.

Le comte avait neuf ans quand son père le fit s'asseoir pour lui expliquer la théorie darwinienne de la sélection naturelle. L'essence de l'idée du scientifique anglais – qu'une espèce puisse évoluer lentement, sur une période de plusieurs dizaines de milliers d'années, dans le but d'optimiser ses chances de survie – parut aux oreilles du petit garçon parfaitement intuitive. Après tout, si les griffes du lion deviennent plus aiguisées, la gazelle a intérêt à courir plus vite. En revanche, ce qui déconcerta le comte, ce fut lorsque son père précisa que la sélection naturelle n'avait pas besoin de plusieurs dizaines de milliers d'années pour s'opérer. Pas même d'une centaine d'années. On l'avait vue se mettre en place sur quelques décennies.

Il était vrai, expliqua son père, que dans un environnement relativement statique, le rythme de l'évolution devrait en toute logique ralentir, vu que les espèces rencontrent peu d'éléments nouveaux auxquels s'adapter. Seulement un environnement ne reste jamais statique bien longtemps. Les forces de la nature finissent inévitablement par se déchaîner, et la capacité à s'adapter se retrouve sollicitée. Une sécheresse prolongée, un hiver inhabituellement long, une éruption volcanique – n'importe lequel de ces événements peut modifier l'équilibre entre les caractéristiques qui augmentent les chances de survie d'une espèce et celles qui les réduisent. C'est ce qui s'était produit à Manchester, en Angleterre, au ^{XIX}^e siècle, lorsque la ville était devenue l'une des premières capitales de la révolution industrielle.

Depuis des milliers d'années, la phalène du bouleau de Manchester avait des ailes blanches avec des mouchetures noires, ce qui offrait à ces papillons un camouflage parfait chaque fois qu'ils se posaient sur l'écorce gris clair des arbres de la région. Il y avait bien à chaque génération quelques aberrations – des spécimens aux ailes noires comme du charbon –, mais ils se faisaient cueillir par les oiseaux avant d'avoir eu le temps de s'accoupler.

Mais lorsque Manchester se couvrit d'usines au début du ^{XIX}^e siècle, la suie des cheminées industrielles commença à se déposer sur toutes les surfaces, y compris l'écorce des arbres ; si bien que les ailes délicatement mouchetées qui avaient jusque-là protégé la plupart des phalènes du bouleau les exposèrent impitoyablement à leurs prédateurs – alors que celles, plus sombres, des aberrations les rendaient invisibles. C'est ainsi que les variétés noires, qui comptaient pour moins de dix pour cent de la population de phalènes de Manchester en 1800, en représentaient plus de quatre-vingt-dix pour cent à la fin du siècle. Telles furent les explications du père du comte, données sur le ton satisfait de l'amateur de sciences.

Si ce n'est que la leçon ne fut pas du goût du jeune comte. Si une

telle chose pouvait arriver si facilement à des papillons, se dit-il, qu'est-ce qui empêchait qu'elle se produise pour des enfants ? Qu'arriverait-il à sa sœur et lui par exemple, s'ils se retrouvaient exposés à un volume trop important de fumée de cheminée ou à des conditions climatiques extrêmes ? Ne risquaient-ils pas d'être les victimes d'une évolution accélérée ? En fait, le comte était tellement déconcerté par l'idée que lorsque les Heures dormantes subirent des pluies diluviennes cet automne-là, ses nuits furent tourmentées par des rêves de papillons noirs géants.

Quelques années plus tard, le comte comprendrait qu'il avait pris la question à l'envers. Le rythme de l'évolution n'était pas à craindre. Car la nature n'a aucun intérêt particulier à ce que les ailes d'une phalène soient noires ou blanches. En revanche, elle espère sincèrement que l'espèce survivra. Raison pour laquelle elle a fait en sorte que les forces de l'évolution s'exercent à l'échelle de plusieurs générations, plutôt que de se développer sur des lustres – ce qui laisse aux papillons et aux hommes une chance de s'adapter.

Comme Victor Stepanovitch, songea le comte. Marié et père de deux enfants, il doit joindre les deux bouts. Alors il agite sa baguette au Piazza, malmenant ostensiblement le répertoire classique. Puis, un après-midi, il tombe sur une jeune pianiste prometteuse et décide de lui enseigner, dans le peu de temps libre dont il dispose, les nocturnes de Chopin sur un piano emprunté. De même, Michka a son « projet » et ce jeune architecte qui ne peut pas construire de bâtiments trouve dans ses méticuleux croquis d'intérieurs d'hôtels une source de fierté et de plaisir.

L'espace d'un instant, le comte envisagea d'aller voir le jeune homme, mais ce dernier paraissait plongé dans l'exercice de son art avec une telle satisfaction que le déranger eût été un crime. Alors le comte vida son verre, tapa deux fois du plat de la main sur le comptoir, puis monta se coucher.



Bien entendu, le comte avait parfaitement raison. Car lorsque la vie empêche un homme de poursuivre ses rêves, il fera tout pour les poursuivre quand même. Ainsi, au moment où le comte se brossait les dents, Victor Stepanovitch remettait à plus tard un arrangement sur lequel il avait commencé à travailler pour son orchestre et se plongeait dans les *Variations Goldberg* – à la recherche d'un passage qui conviendrait à Sofia. Tandis que dans le village de Yavas, dans une chambre louée guère plus grande que celle du comte, Mikhail Minditch écrivait à la lumière d'une bougie, penché sur une table, une autre missive de seize pages. Et au Chaliapine ? Le jeune architecte

trouvait toujours une source de fierté et de plaisir dans ce qu'il faisait. Mais contrairement à ce qu'imaginait le comte, il n'était pas en train de compléter sa collection d'intérieurs d'hôtels par un croquis du bar. En fait, il travaillait à un carnet de croquis complètement différent.

Sur la première des nombreuses pages de ce carnet, on découvrait le dessin d'un gratte-ciel de deux cents étages – avec un plongeur sur le toit d'où les locataires pouvaient sauter en parachute pour atterrir tout en bas dans un parc verdoyant. Sur une autre page, on voyait une cathédrale dédiée à l'athéisme avec cinquante coupes, dont plusieurs permettaient de lancer des fusées vers la Lune. Et sur une autre page encore, c'était un immense musée de l'architecture présentant des répliques grandeur nature de tous ces vieux bâtiments majestueux rasés à Moscou pour faire place aux constructions neuves.

À cet instant précis, l'architecte travaillait sur un dessin détaillé représentant un restaurant bondé qui ressemblait fort au Piazza. Mais sous le parquet de ce restaurant était installé un mécanisme complexe avec des axes, des rouages, des engrenages et, dépassant des murs, une manivelle géante. Et chaque fois qu'on actionnait celle-ci, chacune des chaises du restaurant faisait des pirouettes comme ces ballerines de boîtes à musique, puis se déplaçait en tournant dans la salle jusqu'à une table complètement différente. Enfin, surplombant ce petit tableau, l'œil aux aguets derrière le plafond de verre, se tenait un monsieur d'une soixantaine d'années qui, la main sur la manivelle, se préparait à faire valser les convives.

1. Quelles circonstances chaotiques avaient bien pu entraîner une explosion des chantiers et une absence de commandes pour les architectes ? La réponse est simple : en janvier, le maire de Moscou avait convoqué une convention des architectes de la ville pour discuter des besoins de la capitale étant donné la croissance rapide de sa population. En trois jours, dans un consensus enthousiaste, les différents comités s'étaient mis d'accord pour dire que l'heure était venue de prendre des décisions audacieuses. Profitant de l'existence des tout nouveaux matériaux et technologies de pointe, ils suggérèrent de construire des tours de quarante étages avec des ascenseurs montant du rez-de-chaussée jusqu'au sommet, et des appartements pouvant être configurés pour satisfaire à chaque besoin individuel, tous équipés d'une cuisine moderne, d'une salle de bains privée et de grandes surfaces vitrées laissant entrer la lumière naturelle !

Lors de la cérémonie de clôture de la convention, le maire – une espèce de brute chauve que nous reverrons plus tard – remercia les participants pour leur talent artistique, leur ingéniosité et leur dévouement pour le Parti. « C'est un grand plaisir que de constater comme nous sommes tous d'accord, conclut-il. Pour loger nos camarades de la manière la plus rapide et la plus économique qui soit, nous devons en effet prendre des décisions audacieuses. Mais ne nous enlisons pas dans des projets trop compliqués. Ne nous soumettons pas à un esthétisme futile. Travaillons pour un idéal universel qui conviendra à notre époque. »

Ainsi naquit l'âge d'or de l'immeuble préfabriqué avec cinq étages et murs en ciment – et des unités d'habitation de trente-sept mètres carrés avec accès à des salles de bains communautaires équipées de baignoires d'un mètre vingt de longueur (après tout, pas le temps de se prélasser au bain quand vos voisins frappent à la porte).

Les plans de ces nouveaux immeubles étaient si ingénieux, et leur architecture si intuitive qu'on pouvait les construire en suivant une simple page d'instructions – et ce, quel que soit le sens dans lequel vous la lisiez ! En moins de six mois, des milliers d'immeubles de ce type surgirent à la périphérie de Moscou, comme autant de champignons après la pluie. Et leur construction était tellement standardisée que vous pouviez entrer dans n'importe quel appartement de votre immeuble et vous croire tout de suite chez vous.

1952

L'Amérique

Un mercredi de la fin du mois de juin, le comte et Sofia entrèrent au Boyarski en se tenant par le bras, comme c'était leur habitude les soirs où le comte ne travaillait pas.

– Bonsoir, Andreï.

– *Bonsoir, mon ami. Bonsoir, mademoiselle.** Votre table vous attend.

D'un geste de la main, Andreï les invita à entrer. Le comte constata que le restaurant était de nouveau plein. En se dirigeant vers la table 10, ils passèrent à côté de deux épouses de commissaires installées table 4. Seul à la table 6 se trouvait un éminent professeur de littérature – qui, disait-on, avait fait rendre gorge à lui seul à l'œuvre de Dostoïevski. Et à la table 7 était assise nulle autre que l'envoûtante Anna Urbanova en compagnie d'un envoûté.

En 1948, après avoir réussi son come-back au cinéma dans les années 1930, Anna, cédant aux arguments du directeur du théâtre Maly, avait fait son retour sur scène. Une chance pour l'actrice cinquantenaire, car si le cinéma manifestait une nette préférence pour les jeunes beautés, le théâtre semblait comprendre les vertus de l'âge. Après tout, Médée, Lady Macbeth et Irina Arkadina n'étaient pas des rôles pour de jeunes premières rougissantes. C'était des rôles pour des femmes qui avaient connu l'amertume de la joie et la douceur du désespoir. Mais le retour d'Anna sur scène se révéla également heureux pour le comte, parce que au lieu de passer quelques jours par an au Metropol, elle y résidait à présent plusieurs mois d'affilée, ce qui lassait tout loisir à notre astronome amateur de cartographier méticuleusement ses nouvelles constellations...

Lorsqu'ils furent assis, le comte et Sofia étudièrent soigneusement leurs menus (en les lisant à l'envers, depuis les plats principaux jusqu'aux entrées), passèrent commande auprès de Martyn (qui, sur les recommandations du comte, avait été promu au Boyarski en 1942), puis se penchèrent enfin sur l'affaire en cours.

Certes, l'intervalle entre le moment où vous passez votre commande et celui où arrivent les entrées est l'un des plus périlleux de toutes les interactions humaines. Quels jeunes amants ne se sont pas retrouvés

plongés alors dans un silence si soudain, si insurmontable en apparence qu'il menaçait de jeter le doute sur leur relation amoureuse ? Quels mari et femme ne se sont pas sentis brusquement troublés par la crainte de ne plus jamais avoir quoi que ce soit d'urgent, de passionné ou de surprenant à se dire ? C'est donc pour de bonnes raisons que la plupart d'entre nous abordons cet interstice dangereux avec un certain pressentiment.

Et le comte et Sofia ? Eux attendaient ce moment avec impatience – parce que c'était celui qu'ils consacraient à *Zut**.

Jeu de leur propre invention, *Zut** suivait des règles simples. Le joueur A propose une catégorie correspondant à un ensemble d'éléments bien précis – par exemple, les instruments à cordes, les îles célèbres, ou les créatures à plumes autres que les oiseaux. Les deux joueurs se passent alors le relais jusqu'à ce que l'un d'entre eux ne réussisse pas à trouver d'exemple probant dans un intervalle de temps raisonnable (mettons, deux minutes et demie). La victoire va au premier joueur qui a gagné deux manches sur trois. Mais pourquoi ce jeu s'appelait-il *Zut** ? Parce que, à en croire le comte, *Zut alors** ! était la seule interjection appropriée en cas de défaite.

Ainsi, après avoir cherché toute la journée des catégories difficiles et envisagé les réponses possibles, lorsque Martyn récupéra les menus, père et fille se firent face, prêts à commencer.

Comme il avait perdu la partie précédente, le comte avait le droit de proposer la première catégorie, ce qu'il fit d'un ton assuré :

- Les quatuors célèbres.
- Bien choisi, fit Sofia.
- Merci.

Ils burent chacun une gorgée d'eau, puis le comte commença.

- Les quatre saisons.
- Les quatre éléments.
- Le Nord, le Sud, l'Est et l'Ouest.
- Carreau, trèfle, cœur et pique.
- Basse, ténor, alto et soprano.

C'était au tour de Sofia.

- Euh... Matthieu, Marc, Luc et Jean – les quatre évangélistes.
- Borée, Zéphyr, Notos et Euros – les quatre vents.

S'ensuivit un long silence.

Souriant intérieurement, le comte commença à compter les secondes – prématurément.

– La bile jaune, la bile noire, le sang et le phlegme – les quatre humeurs, dit Sofia.

- *Très bien** !

– *Merci**.

Sofia but une gorgée d'eau afin de dissimuler un début de sourire jubilatoire. Hélas, maintenant c'était elle qui se réjouissait prématurément.

– Les quatre cavaliers de l'Apocalypse.

– Ah, dit Sofia sur le ton de celle qui reçoit le *coup de grâce**, au moment où Martyn arrivait avec le château-d'Yquem.

Le serveur présenta la bouteille, la déboucha, proposa de goûter le vin et servit.

– Deuxième manche ? proposa Sofia lorsque Martyn fut parti.

– Avec plaisir.

– Les animaux noirs et blancs – le zèbre par exemple.

– Excellent.

Le comte arrangea ses couverts. Puis il but une gorgée de vin et reposa lentement le verre sur la table.

– Le manchot.

– Le macareux.

– La moufette.

– Le panda.

Le comte réfléchit, puis sourit.

– L'orque.

– La phalène du bouleau.

Le comte se redressa, indigné.

– Mais c'est mon animal !

– Ce n'est pas ton animal. En revanche, c'est bien ton tour...

Le comte fronça les sourcils.

– Le dalmatien !

À présent, c'était Sofia qui arrangeait ses couverts et buvait une gorgée de vin.

– Le temps passe...

– Moi, répondit enfin Sofia.

– Comment ça, toi ?

Inclinant la tête, la jeune fille sépara sa longue mèche blanche de sa chevelure noire.

– Mais tu n'es pas un animal.

– À ton tour, dit Sofia en adressant au comte un sourire navré.

Ça existe, un poisson noir et blanc ? se demanda le comte. *Une araignée noire et blanche ? Un serpent noir et blanc ?*

– Tic-tac, tic-tac, fit Sofia.

– C'est bon. Une seconde.

Je sais qu'il y a un autre animal noir et blanc. Une espèce relativement répandue. J'en ai vu moi-même. J'ai le nom sur le bout de...

– Est-ce bien à Alexandre Rostov que j'ai le plaisir de m'adresser ?

Le comte et Sofia levèrent la tête, surpris. Debout devant eux se trouvait l'éminent professeur de la table 6.

– Oui, dit le comte en se levant, je suis bien Alexandre Rostov. Et voici ma fille, Sofia.

– Je me présente : Mateï Sirovitch, professeur à l'université d'État de Leningrad.

– Votre renommée vous précède.

Le professeur inclina la tête en signe de gratitude.

– Comme tant d'autres, poursuivit-il, je suis un grand admirateur de votre poésie. Me feriez-vous l'honneur de vous joindre à moi pour un verre de cognac après votre repas ?

– Tout le plaisir sera pour moi.

– J'occupe la suite 217.

– J'y serai dans moins d'une heure.

– Je vous en prie, rien ne presse.

Le professeur sourit, puis s'éloigna discrètement.

Reprenant sa place, le comte étala négligemment sa serviette sur ses genoux.

– Vois-tu, Sofia, Mateï Sirovitch est l'un de nos professeurs de littérature les plus respectés ; et visiblement, il aimerait parler de poésie avec moi autour d'un verre de cognac. Qu'est-ce que tu en penses ?

– Je pense que ton temps est écoulé.

Le comte fronça les sourcils.

– Oui. Bon. J'avais une réponse sur le bout de la langue. Je l'aurais donnée à un moment ou à un autre, si nous n'avions pas été interrompus...

Sofia hocha aimablement la tête comme celle qui n'a nullement l'intention d'examiner le bien-fondé d'un appel à la clémence.

– Soit, concéda le comte. Une manche chacun.

Puisqu'ils ne jouaient jamais en mangeant, ils se plongèrent dans une discussion plaisante sur les événements de la journée. Le comte était en train d'étaler ce qui restait de son pâté sur un morceau de toast lorsque Sofia observa sur un ton plutôt désinvolte qu'Anna Urbanova était dans le restaurant.

– Plaît-il ? demanda le comte.

– Anna Urbanova, l'actrice. Elle est assise là-bas. Table 7.

– Vraiment ?

Le comte leva la tête pour regarder avec l'air curieux de l'oisif, puis revint à sa tartine.

– Pourquoi tu ne l'invites jamais à venir dîner avec nous ?

Le comte leva la tête, l'air quelque peu choqué.

– L'inviter à dîner avec nous ! Et pourquoi pas Charlie Chaplin tant que nous y sommes ? Non, l'usage, vois-tu, ma chère, c'est d'avoir fait connaissance avec la personne avant de l'inviter à dîner.

Sur ce, il entreprit d'en finir avec sa tartine comme il en avait fini avec le sujet.

– Je crois, moi, que tu crains que je sois choquée. Marina, elle, pense que c'est parce que...

– Marina ? Parce que Marina a son avis sur la raison pour laquelle j'accepterais ou je refuserais de proposer à... cette Anna Urbanova de venir dîner avec nous ?

– Naturellement, Papa.

Le comte s'enfonça dans son siège.

– Je vois. Alors, quel est l'avis que Marina a aussi *naturellement* ?

– Elle pense que c'est parce que tu préfères ranger tes boutons dans des boîtes différentes.

– Mes boutons dans des boîtes ?

– Tu sais bien : tes boutons bleus dans une boîte, tes boutons noirs dans une autre, tes boutons rouges dans une troisième. Tu as tes relations par-ci, tes relations par-là, et tu préfères ne pas les mélanger.

– Vraiment ? J'ignorais que j'avais la réputation de traiter les gens comme des boutons.

– Pas tous les gens, Papa. Uniquement tes amis.

– Tu m'en vois soulagé.

– Puis-je ?

C'était Martyn, qui fit un signe en direction des assiettes vides.

– Merci, répondit sèchement le comte.

Comprenant qu'il avait interrompu un échange animé, Martyn débarrassa rapidement l'entrée, revint avec deux assiettes de veau Pojarski et emplît de nouveau les verres de vin avant de disparaître sans un mot. Le comte et Sofia humèrent le parfum boisé des champignons, puis commencèrent à manger en silence.

– Émile s'est surpassé, dit le comte après quelques bouchées.

– En effet.

Le comte but une généreuse gorgée de château-d'Yquem – un 1921 qui s'accordait parfaitement avec le veau.

– Anna pense que c'est parce que tu as des habitudes de vieux garçon.

Le comte toussa dans sa serviette : c'était, avait-il découvert il y avait longtemps, le moyen le plus efficace de réagir quand son vin descendait par le mauvais tuyau.

– Ça va ? s'inquiéta Sofia.

Le comte posa sa serviette sur ses genoux et agita vaguement la main en direction de la table 7.

– Et puis-je savoir comment tu sais ce que cette Anna Urbanova pense ?

– Parce qu'elle me l'a dit.

– Donc vous vous connaissez.

– Bien sûr. Depuis des années.

– Eh bien c'est parfait, rétorqua le comte d'un ton vexé. Pourquoi tu ne l'invites pas à dîner, toi ? En fait, puisque je suis un vieux maniaque, peut-être que vous devriez, Marina, Mlle Urbanova et toi, dîner ensemble sans moi !

– Ça alors ! C'est exactement ce qu'Andreï suggérerait !

– Tout va bien ce soir ?

– Tiens ! Quand on parle du loup... ! s'exclama le comte en jetant sa serviette sur son assiette.

Stupéfait, Andreï regarda le comte, puis Sofia, avec inquiétude.

– Quelque chose ne va pas ?

– La nourriture au Boyarski est de qualité supérieure, le service excellent... Mais les commérages... En vérité, ils sont inégalés !

Puis, se levant :

– Il me semble qu'il est l'heure de travailler votre piano, mademoiselle, dit-il à Sofia. Et maintenant, si vous voulez bien tous les deux m'excuser, je suis attendu en haut.

Tout en traversant le hall, le comte ne put s'empêcher de se faire la réflexion qu'à une époque pas si lointaine que cela un gentleman pouvait s'attendre à un certain respect de sa vie privée. Il pouvait sans trop d'inquiétude déposer sa correspondance dans un tiroir de son bureau et laisser son journal intime sur sa table de chevet.

Cela dit, depuis toujours, nombreux étaient les hommes en quête de sagesse qui se retiraient au sommet d'une montagne, dans une caverne ou encore une cabane dans les bois. Alors c'était peut-être dans ce genre d'endroits qu'il fallait se cacher, si vous vouliez avoir une chance raisonnable d'être éclairé sans que personne se mêle de vos affaires. Un exemple ? Alors que le comte se dirigeait vers l'escalier, sur qui tomba-t-il en train d'attendre l'ascenseur ? Je vous le donne en mille : Anna Urbanova, grande experte en matière de comportement humain.

– Bonsoir, Votre Excellence... dit-elle au comte avec un sourire plein de sous-entendus.

Puis, haussant les sourcils en remarquant l'expression de son visage :

– Tout va bien ?

– Quand je pense que tu as eu des conversations secrètes avec Sofia ! Incroyable ! murmura le comte alors qu’il n’y avait personne pour entendre.

– Elles n’avaient rien de secret. Elles se sont déroulées quand tu étais occupé, c’est tout.

– Et tu trouves ça convenable ? De lier amitié avec ma fille en mon absence ?

– Eh bien, Sasha, on peut dire que tes boutons, tu les ranges dans des boîtes différentes...

– C’est ce que j’ai cru comprendre !

Le comte pivota sur ses talons, prêt à partir, avant de se raviser.

– Et à supposer – je dis bien à supposer – que j’aime ranger mes boutons dans des boîtes différentes, quel mal y a-t-il à cela ?

– Aucun.

– Le monde serait-il meilleur si nous rangions tous nos boutons dans un gros bocal en verre ? Dans ce genre de monde-là, chaque fois que tu voudrais prendre un bouton d’une couleur particulière, tu l’enfoncerais au fond du pot en cherchant à l’attraper, et alors tu ne le verrais plus. Pour finir, tu serais tellement énervée que tu renverserais tout le contenu du bocal par terre – et tu passerais une heure et demie à ramasser tes boutons.

– C’est de vrais boutons que nous parlons ? demanda Anna avec un intérêt non feint. Ou bien s’agit-il d’une allégorie ?

– Je vais te dire ce qui n’est pas une allégorie : mon rendez-vous avec un éminent professeur. Qui, soit dit en passant, me force à annuler tout autre rendez-vous pour la soirée !

Dix minutes plus tard, le comte frappait à la porte qu’il avait ouverte un millier de fois, mais à laquelle il n’avait jamais toqué.

– Ah, vous voilà, dit le professeur. Je vous en prie, entrez.

Le comte n’était pas revenu dans son ancienne suite depuis plus de vingt-cinq ans – depuis cette nuit de 1926, quand il s’était perché au bord du parapet.

Toujours meublées dans le style d’un salon français du ^{XIXe} siècle, les pièces avaient conservé leur élégance, quelque peu fanée. Il ne restait aux murs qu’un seul des deux miroirs dorés, le rouge foncé des rideaux avait perdu de son éclat, le canapé et les fauteuils assortis auraient bien eu besoin d’être retapissés, et si l’horloge de sa famille montait toujours la garde près de la porte, les aiguilles s’étaient arrêtées à quatorze heures vingt-deux – faisant de cet instrument essentiel pour honorer ses rendez-vous un élément de décoration. Cependant, si l’on n’entendait plus dans la suite le tic-tac délicat du temps qui passait, on y percevait à la place les accords d’une valse

provenant d'un poste de radio électrique posé sur la tablette de la cheminée dans la salle à manger.

Le comte, entrant à la suite du professeur dans le salon, regarda par habitude la fenêtre nord-ouest de la pièce, qui offrait une vue unique sur le Bolchoï. Là, il découvrit la silhouette d'un homme qui contemplait la nuit. Grand, mince, avec un maintien aristocratique, l'homme aurait pu être l'ombre du comte venue du passé. Mais quand l'ombre se tourna pour venir à sa rencontre la main tendue...

– Alexandre !

– ... Richard ?

C'était bien lui. Vêtu d'un costume sur mesure, Richard Vanderwhile, la bouche fendue d'un large sourire, prit la main du comte.

– C'est si bon de te revoir ! Ça fait combien de temps ? Presque deux ans, non ?

Les accents de valse provenant de la salle à manger se firent un peu plus forts. Le comte se tourna juste à temps pour apercevoir le professeur Sirovitch qui fermait les portes menant à sa chambre et tirait le verrou en cuivre. Richard fit un geste en direction de l'une des chaises près de la petite table sur laquelle était posé un assortiment de zakouski.

– Assieds-toi. Je suppose que tu as mangé, mais ça ne te dérange pas que je grignote un morceau, n'est-ce pas ? Je meurs de faim.

Richard s'installa sur le canapé, plaça une tranche de saumon fumé sur un morceau de pain et mâcha le tout avec délices tout en étalant du caviar sur un blini.

– J'ai vu Sofia dans le hall cet après-midi. Je n'en croyais pas mes yeux. Une vraie beauté ! Je suis sûr que tous les garçons de Moscou font le siège devant chez toi.

– Richard, qu'est-ce que nous faisons ici, dans cette suite ?

Richard hocha la tête, se frotta les mains pour faire partir les miettes.

– Désolé pour cette petite mise en scène. Le professeur Sirovitch est un vieil ami, et il a la générosité de me prêter son salon de temps en temps. Je ne reste que quelques jours à Moscou, et je ne voulais pas rater l'occasion de te parler en privé, car que je ne sais pas exactement quand je reviendrai.

– Il est arrivé quelque chose ? demanda le comte d'un ton inquiet.

– Loin de là. En fait, d'après eux c'est une promotion. Je vais être nommé à notre ambassade parisienne pendant quelques années pour superviser une petite initiative, ce qui risque fort de m'obliger à rester coincé à mon bureau. En fait, Alexandre, c'est pour cela que je voulais te voir...

Richard pencha le buste en avant, les coudes sur les genoux.

– Depuis la guerre, les relations entre nos pays ne sont pas particulièrement cordiales, mais elles sont prévisibles. Nous lançons le plan Marshall, vous lancez le plan Molotov. Nous créons l'OTAN, vous créez le Kominform. Nous mettons au point une bombe atomique, vous mettez au point une bombe atomique. Une partie de tennis en quelque sorte – ce qui non seulement constitue un très bon exercice, mais en outre est infiniment drôle à regarder. Vodka ?

Richard remplit deux verres.

– *Za vas.*

– *Za vas*, répondit le comte.

Ils burent tous les deux cul sec. Richard emplît de nouveau les verres.

– Le problème, c'est que votre leader joue si bien, depuis si longtemps, qu'il est le seul joueur que nous connaissons. S'il devait laisser sa place demain, nous n'aurions aucune idée de qui pourrait reprendre sa raquette, ni si le type en question est du genre à jouer en fond de court ou à monter au filet.

Richard marqua un temps d'arrêt.

– Tu joues au tennis, n'est-ce pas ?

– Non, j'en ai bien peur.

– Ah. Je vois. Ce que je veux dire, c'est que le camarade Staline semble à bout de souffle et, quand il rendra l'âme, tout va devenir très imprévisible. Et je ne veux pas dire simplement en matière de diplomatie internationale. Mais ici, à Moscou. Selon qui se retrouvera aux commandes, les portes de la cité pourraient soit être grandes ouvertes au monde, soit refermées et verrouillées de l'intérieur.

– Il faut espérer que la première hypothèse sera la bonne.

– Bien sûr. Il n'est nullement dans notre intérêt d'espérer la réalisation de la seconde. Mais quoi qu'il arrive, mieux vaut anticiper. Ce qui m'amène à la raison de ma visite. Vois-tu, le groupe que je vais diriger à Paris travaille dans le domaine de l'espionnage. Une sorte d'unité de recherche, si l'on veut. Et nous cherchons des amis ici et là susceptibles d'éclaircir de temps à autre tel ou tel point...

– Richard ! Tu n'es tout de même pas en train de me demander d'espionner mon propre pays !

– Comment ? Espionner ton propre pays ? Pas du tout, Alexandre. Je préfère voir la chose comme une pratique de l'art du potin cosmopolite. Tu vois le genre : qui était invité au bal, qui a débarqué sans carton d'invitation, qui tenait la main de qui dans un recoin, qui s'est mis dans tous ses états. Les sujets de conversation propres au petit déjeuner du dimanche partout dans le monde. Et en échange de ces petits riens, nous pourrions nous montrer très généreux...

Le comte sourit.

– Richard, je ne suis pas plus enclin aux potins que je ne le suis à faire l'espion. Alors n'en parlons plus si nous voulons rester les meilleurs amis du monde.

– Soit. Aux meilleurs amis du monde ! dit Richard en faisant tinter son verre contre celui du comte.

Et pendant une heure, les deux hommes, laissant de côté le tennis, s'entretenaient de leurs vies. Le comte parla de Sofia, qui faisait des progrès admirables au Conservatoire et restait toujours aussi réfléchie et discrète. Ils évoquèrent Paris, Tolstoï et le Carnegie Hall. Puis, à neuf heures, les deux âmes sœurs se levèrent.

– Il vaut sans doute mieux que je ne te raccompagne pas, dit Richard. Au fait, si jamais on te pose la question, le professeur Sirovitch et toi avez eu un long débat sur l'avenir du sonnet. Tu étais optimiste, lui, non.

Ils se serrèrent la main. Le comte regarda Richard disparaître dans la chambre. Puis il se tourna vers la porte pour sortir. Mais lorsqu'il passa devant l'horloge, il eut un instant d'hésitation. Elle avait monté la garde si fidèlement dans le salon de sa grand-mère, sonnait l'heure du thé, du dîner, du coucher. Le 24 décembre, elle indiquait l'heure où le comte et sa sœur pouvaient faire glisser les portes coulissantes.

Le comte ouvrit l'étroite porte vitrée du corps de l'horloge, passa la main à l'intérieur et trouva la petite clé toujours accrochée à sa place. Il l'inséra dans le trou, remonta à fond le mécanisme, mit la pendule à l'heure et lança le balancier. *On va laisser cette bonne vieille horloge marquer le temps encore quelques heures*, se dit-il.

Pratiquement neuf mois plus tard, le 3 mars 1953, l'homme qu'on appelait selon le cas le petit père des peuples, Vozhd, Koba, Soso ou simplement Staline succombait à une attaque dans sa résidence de Kountsevo.

Le lendemain, des ouvriers et des camions chargés de fleurs arrivèrent au palais des Syndicats sur la place du Théâtre, et en quelques heures, la façade du bâtiment était décorée d'un portrait de Staline haut de trois étages.

Le sixième jour, Harrison Salisbury, le nouveau chef du bureau moscovite du *New York Times*, était dans l'ancienne suite du comte (à présent occupée par le chargé d'affaires mexicain) pour voir arriver la procession de limousines ZIM des membres du Praesidium, tandis qu'on sortait le cercueil de Soso d'une ambulance bleu vif et qu'on le portait à l'intérieur du palais avec cérémonie. Le septième jour, lorsque le palais des Syndicats fut ouvert au public, la file des citoyens attendant de pouvoir rendre leurs hommages s'étirait sur huit

kilomètres à travers la ville, sous le regard stupéfait de Salisbury.

Pourquoi, se demandèrent maints observateurs occidentaux, un million de citoyens étaient-ils prêts à faire la queue pour voir le cadavre d'un tyran ? Certains désinvoltés expliquèrent que c'était pour s'assurer qu'il était bien mort. Mais une telle remarque ne rendait pas justice aux hommes et aux femmes qui attendaient en pleurant. De fait, ils furent des millions à pleurer la perte de celui qui les avait menés à la victoire dans la Grande Guerre patriotique contre les forces hitlériennes ; et ils furent tout aussi nombreux à pleurer la perte de l'homme qui avait de manière aussi résolue hissé la Russie au rang de puissance mondiale ; tandis que d'autres sanglotaient simplement en comprenant qu'une nouvelle ère d'incertitudes commençait.

Car bien sûr, la prédiction de Richard s'avéra juste. Lorsque Soso rendit l'âme, rien n'avait été prévu pour sa succession, et aucun héritier ne s'imposait. Au sein du Praesidium, huit hommes pouvaient prétendre au titre de dirigeant : Beria, le ministre de la Sécurité, Boulganine, le ministre des Forces armées, Malenkov, le vice-président du Conseil des ministres, Mikoïan, le ministre du Commerce international, Molotov, le ministre des Affaires étrangères, Kaganovitch et Vorochilov, membres du Comité central, et même l'ancien maire de Moscou, Nikita Khrouchtchev – cet apparatchik brusque, brutal et chauve qui peu de temps auparavant avait mis au point l'immeuble en béton à cinq niveaux.

Au grand soulagement des pays de l'Ouest, il apparut à la suite des funérailles que l'homme qui avait le plus de chances de l'emporter était Malenkov, internationaliste progressiste et pourfendeur déclaré de l'arme nucléaire – étant donné que, comme Staline, il avait été nommé à la fois premier secrétaire du Parti et secrétaire général du Comité central. Seulement, le consensus se forma rapidement au sein des hauts dignitaires du Parti qu'il ne fallait désormais plus laisser quiconque occuper simultanément ces deux fonctions. Si bien que dix jours plus tard, Malenkov se vit contraint de laisser le poste de premier secrétaire au conservateur Khrouchtchev, préparant le terrain pour un duumvirat de rivaux – avec un équilibre précaire entre deux hommes aux vues contraires et aux alliances ambiguës, ce qui, pendant plusieurs années, plongerait le monde dans un état d'incertitude.



– Comment peut-on vivre sa vie en se disant que c'est la seconde hypothèse qui va se réaliser ?

Bien qu'il ait annoncé ne plus avoir de temps pour les rendez-vous ce soir-là, le comte se trouvait dans le lit d'Anna Urbanova lorsqu'il

posa la question...

– Je sais que rêver de la première hypothèse a quelque chose de chimérique, poursuivit-il, mais en définitive, même à supposer que la première ne soit qu'une possibilité lointaine, comment peut-on accepter l'éventualité de la seconde ? Cela serait contraire à l'âme humaine. Notre désir d'entrapercevoir une autre façon de vivre ou de partager quelques instants de notre mode de vie avec autrui est tellement fondamental que même lorsque les forces de la seconde ont fermé à double tour les portes de la cité, celles de la première trouveront le moyen de s'introduire par les interstices.

Le comte se pencha, emprunta la cigarette d'Anna pour en tirer une bouffée. Après quelques instants de réflexion, il agita la cigarette vers le plafond.

– Ces dernières années, j'ai servi des Américains qui faisaient tout le trajet jusqu'à Moscou pour voir un spectacle au Bolchoï. Pendant ce temps, au Chaliapine, notre petit trio informel essaie d'attraper le moindre petit bout de musique américaine passée à la radio. Nous avons là indubitablement les forces de la première.

Le comte prit une autre bouffée.

– Quand Émile, reprit-il, est dans sa cuisine, que prépare-t-il ? La seconde ? Bien sûr que non. Il fait mijoter, griller et servir la première. Du veau de Vienne, du pigeon de Paris, de la soupe de poissons du sud de la France. Ou bien, si l'on prend l'exemple de Victor Stepanovitch...

– Tu ne vas pas recommencer avec tes histoires de papillons de Manchester ?

– Mais non. Ce n'est pas du tout là où je veux en venir. Quand Victor et Sofia se mettent au piano, est-ce qu'ils jouent Moussorgski, Moussorgski et Moussorgski ? Non. Ils jouent Bach, Beethoven, Rossini, Puccini. Et pendant ce temps-là, au Carnegie Hall, le public applaudit à tout rompre l'interprétation que donne Horowitz de Tchaïkovski.

Le comte se tourna sur le côté pour étudier le visage de l'actrice.

– Je te trouve étrangement silencieuse, dit-il en lui rendant sa cigarette. Peut-être n'es-tu pas d'accord ?

Anna tira sur la cigarette, puis expira lentement.

– Ce n'est pas que je ne suis pas d'accord avec toi, Sasha. Mais je ne suis pas sûre que l'on puisse vivre en toute insouciance sa vie et valser aux accents de la Première, comme tu l'appelles. Il faut bien faire face à certaines réalités, quel que soit l'endroit où tu vis, et en Russie cela implique parfois de se soumettre à la Seconde. Prends ta chère bouillabaisse, ou bien cette ovation au Carnegie Hall. Que les villes où se situent tes exemples – Marseille et New York – soient des ports n'est

nullement une coïncidence. Tu trouverais probablement des exemples similaires à Shanghai et à Rotterdam. Mais Moscou n'est pas un port, mon chéri. Au centre de tout ce qui constitue la Russie – sa culture, sa psychologie, et peut-être sa destinée – se dresse le Kremlin, une forteresse vieille de mille ans située à six cent cinquante kilomètres de la mer. Certes ses murailles ne sont pas suffisamment hautes pour repousser une attaque. Pourtant, leur ombre domine encore le pays tout entier.

Le comte roula sur le dos et contempla le plafond.

– Sasha, je sais que tu n'acceptes pas l'idée que la Russie puisse être par nature repliée sur elle-même, mais crois-tu qu'en Amérique il y ait des gens qui ont ce genre de conversation ? À se demander si les portes de New York sont sur le point de se fermer ou bien de s'ouvrir ? Si la Première est plus probable que la Seconde ? De toute évidence, l'Amérique a été construite sur la Première. Ils ne savent même pas ce qu'est la Seconde.

– À t'entendre, on dirait que tu rêves de vivre en Amérique.

– Tout le monde rêve de vivre en Amérique.

– C'est ridicule.

– Ridicule ? La moitié des habitants en Europe iraient s'y installer demain rien que pour la vie facile.

– La vie facile ?

Se tournant sur le côté, Anna écrasa sa cigarette, ouvrit le tiroir de la table de nuit et en sortit un magazine américain grand format qui, remarqua le comte, portait le titre plutôt présomptueux de *LIFE*. Anna se mit à le feuilleter en lui montrant différentes photos très colorées. Sur chacune, une femme, toujours la même mais chaque fois dans une robe différente, posait tout sourire devant une machine ultramoderne.

– Des lave-vaisselle. Des lave-linge. Des aspirateurs. Des grille-pain. Des téléviseurs. Et tiens, là, une porte de garage automatique.

– C'est-à-dire ?

– Une porte de garage qui s'ouvre et qui se ferme toute seule. Qu'est-ce que tu en penses ?

– J'en pense que si j'étais une porte de garage, je regretterais le bon vieux temps.

Anna alluma une nouvelle cigarette qu'elle tendit au comte. Il tira une bouffée et regarda la fumée monter en spirale vers le plafond où les Muses les observaient depuis les nuages.

– Je vais te dire ce que c'est pour moi, la vie facile. C'est dormir jusqu'à midi et se faire apporter son petit déjeuner au lit. C'est annuler un rendez-vous à la dernière minute. Avoir ton carrosse qui t'attend à la sortie d'une soirée, pour pouvoir filer en douce à une autre soirée dès que tu le souhaites. C'est esquiver le mariage dans ta jeunesse et

décider de ne pas avoir d'enfant. La voilà, la vie facile, Anouchka – et il fut une époque où j'en jouissais. Mais finalement, ce sont les difficultés de la vie qui ont compté le plus pour moi.

Anna Urbanova prit la cigarette des doigts du comte, la plongea dans un verre d'eau et l'embrassa sur le nez.

Apôtres et apostats

– **C**omme le mouvement des étoiles, marmonna le comte en faisant les cent pas.

C'est ainsi que passe le temps lorsqu'on vous fait attendre sans explications. Les heures deviennent interminables. Les minutes impitoyables. Et les secondes ? Non seulement chacune d'elles réclame son heure de gloire sur scène, mais en outre elle met un point d'honneur à déclamer un monologue ponctué de silences pesants et d'hésitations habilement placées, pour ensuite enchaîner sur un bis au moindre soupçon d'applaudissements.

Attendez. Le comte n'avait-il pas donné dans le lyrisme en décrivant la lenteur avec laquelle les étoiles se mouvaient ? Ne s'était-il pas extasié sur la façon dont les constellations semblaient interrompre leur course lorsque, par une chaude nuit d'été, vous étiez allongé sur le dos à guetter des bruits de pas dans l'herbe – comme si la nature elle-même conspirait à étirer les dernières heures précédant l'aube afin qu'elles puissent être pleinement savourées ?

Oui. Admettons. Certes, c'était le cas quand vous aviez vingt-deux ans et que vous attendiez une jeune demoiselle dans une prairie – après avoir escaladé le lierre et tapé au carreau. Mais faire attendre un monsieur de soixante-trois ans ? Alors que son crâne s'est dégarni, ses articulations raidies et qu'il peut pousser son dernier soupir à tout moment ? Après tout, la courtoisie, ça existe, non ?

Il ne doit pas être loin d'une heure du matin, calcula le comte. Le spectacle était censé être terminé à onze heures. La réception à minuit. Elles devraient être rentrées depuis une demi-heure.

– Il n'y a donc plus de taxis à Moscou ? Plus de tramways ? s'interrogea le comte à voix haute.

Ou peut-être s'étaient-elles arrêtées quelque part en chemin ? Et si, en passant devant un café, elles n'avaient pas pu résister à l'envie d'entrer pour savourer une pâtisserie pendant qu'il attendait des heures et des heures ? Avaient-elles été à ce point cruelles ? (Dans l'affirmative, gare à elles si elles tentaient de dissimuler les faits : il pouvait déceler la consommation d'une pâtisserie même à une

distance de quinze mètres !)

Le comte interrompit ses déambulations pour jeter un coup d'œil derrière Madame l'ambassadrice, où il avait soigneusement dissimulé le Dom Pérignon.

Se préparer pour une éventuelle célébration a quelque chose de délicat. Si la Fortune vous sourit, tenez-vous prêt à faire sauter le bouchon de champagne. Mais si la Fortune passe son chemin, vous devrez vous comporter comme si c'était une soirée comme les autres, sans conséquences particulières – et précipiter la bouteille non débouchée au fond de la mer.

Le comte plongeait la main dans le seau. La glace avait à moitié fondu et l'eau avait atteint la température idéale de dix degrés. Si elles ne rentraient pas vite, l'eau deviendrait si tiède que la bouteille serait effectivement à jeter au fond de la mer.

Eh bien, ça serait tant pis pour elles !

Lorsque le comte retira sa main et se redressa, il entendit un son extraordinaire provenant de la pièce voisine. Il s'agissait du carillon de la pendule qui sonnait deux fois. La fidèle Breguet annonçant les douze coups de minuit.

Impossible ! Le comte attendait depuis deux heures. Il avait arpenté plus de trente kilomètres. Non, il était une heure et demie, pas moins.

Peut-être la fidèle Breguet n'était-elle plus aussi fidèle. Après tout, la pendule avait plus de cinquante ans, et même les chronomètres les plus perfectionnés sont sujets aux ravages du temps. Les engrenages finissent par ne plus s'engrener et les ressorts par perdre leur ressort. Mais au moment où le comte se faisait cette réflexion, il entendit par la petite fenêtre sous les toits un clocher tout au loin sonner une fois, deux fois, trois fois...

– C'est bon, c'est bon, dit-il en s'effondrant sur son fauteuil. Le message est clair.

Visiblement, la journée était placée sous le signe de la contrariété.

Cet après-midi-là, le directeur adjoint avait rassemblé le personnel du Boyarski pour lui expliquer les nouvelles procédures à suivre pour la prise des commandes, leur suivi et leur facturation.

À partir de maintenant, avait-il expliqué, lorsqu'un serveur prenait une commande, il l'écrirait sur un carnet conçu à cet effet. Il apporterait la commande au comptable qui, après avoir ajouté une ligne dans son grand livre, fournirait un ticket repas à destination des cuisines. En cuisine, une ligne serait ajoutée dans le registre repas, et là, la préparation dudit repas pourrait commencer. Lorsque les assiettes seraient prêtes, un ticket de confirmation serait fourni par la cuisine au comptable, qui pour sa part donnerait un reçu tamponné au

serveur l'autorisant à aller chercher les assiettes. Ainsi, quelques minutes plus tard, le serveur pourrait confirmer dans son carnet que le plat commandé, inscrit, préparé et livré était enfin sur la table...

Or il n'existait personne dans toute la Russie qui admire plus le pouvoir de l'écrit que le comte Alexandre Ilitch Rostov. En son temps, il avait vu un poème de Pouchkine faire balancer un cœur hésitant. Il avait vu un simple passage de Dostoïevski susciter chez l'un l'action et chez l'autre l'indifférence – en une heure. Il se félicitait qu'au moment où Socrate faisait ses discours à l'agora et Jésus les siens sur le mont des Oliviers quelqu'un parmi le public ait eu la présence d'esprit de coucher leurs paroles par écrit pour la postérité. Nous conviendrons donc que les réticences du comte par rapport à ce nouveau régime n'étaient pas motivées par une aversion pour les stylos et le papier.

Il s'agissait plutôt d'une question de contexte. Car si vous aviez choisi de dîner au Piazza, alors vous ne deviez pas vous étonner de voir votre serveur s'appuyer sur votre table pour griffonner sur son petit carnet. Mais depuis que le comte était à la tête du service au Boyarski, les clients étaient en droit d'avoir un serveur qui les regarde dans les yeux, réponde à leurs questions, fasse des suggestions et enregistre leurs choix sans se tromper – le tout en gardant les mains derrière le dos.

Certes, lorsque le nouveau régime fut appliqué le soir même, les clients du Boyarski découvrirent avec stupéfaction un employé assis à un petit bureau derrière le podium d'un maître d'hôtel. Ils observèrent avec perplexité des petits bouts de papier voleter d'un bout à l'autre de la salle comme à la Bourse. Mais ce fut avec fureur qu'ils virent leurs côtelettes de veau et leurs asperges arriver sur leur table froides comme de la gelée.

Bien entendu, cela ne pouvait pas marcher.

Le hasard voulut qu'au milieu du second service le comte repérât le Fou qui marquait un temps d'arrêt en passant devant la porte du restaurant. Alors le comte, qui avait été élevé dans l'idée que les hommes civilisés devaient partager leurs inquiétudes et agir selon les règles du bon sens, suivit le Fou dans le hall.

– Monsieur le directeur !

– Camarade serveur Rostov, dit le Fou, manifestement surpris de se voir héler par le comte, que puis-je faire pour vous... ?

– Il s'agit d'un problème si mineur que je ne voudrais surtout pas vous déranger pour cela.

– Si le problème concerne l'hôtel, alors il me concerne.

– C'est le cas. Tout d'abord, je vous assure, monsieur le directeur, qu'il n'y a personne dans toute la Russie qui n'admire plus le pouvoir de l'écrit...

Ayant ainsi abordé le sujet, le comte poursuivit en louant les vers de Pouchkine, les paragraphes de Dostoïevski et les transcriptions de Socrate et Jésus. Puis il expliqua la menace que les stylos et les carnets représentaient pour cette tradition d'élégance romantique propre au Boyarski.

– Vous vous imaginez, conclut-il avec un éclat malicieux dans le regard, si au moment de demander la main de votre femme, vous aviez dû faire apposer sur votre demande le tampon de l'administration compétente, puis rapporter sur un petit carnet sa réponse en trois exemplaires – pour pouvoir en fournir une copie à la demoiselle, à son père et au prêtre de la paroisse ?

Mais alors même que le comte lançait ce quolibet, le visage du Fou vint lui rappeler qu'il vaut mieux éviter les quolibets impliquant le couple de votre victime...

– Je ne vois pas ce que ma femme a à voir là-dedans !

– En effet, reconnut le comte. Je me suis mal exprimé. Ce que je voulais dire, c'est qu'Andreï, Émile et moi...

– Donc vous formulez ce grief au nom des camarades Duras et Joukovski ?

– En fait, non. C'est de mon propre chef que j'ai décidé de vous interpellier. Et il ne s'agit pas d'un grief à proprement parler. Il n'en reste pas moins que nous sommes tous les trois soucieux de satisfaire au mieux les clients du Boyarski.

Le Fou sourit.

– Bien sûr. Et je suis certain que vous avez tous les trois vos propres inquiétudes concernant vos obligations respectives. Cependant, en tant que directeur du Metropol, je suis la personne qui doit s'assurer que l'hôtel satisfait à des critères de perfection dans tous les domaines, ce qui exige d'attacher une attention particulière à l'élimination des écarts.

– Des écarts ? Quelle sorte d'écarts ? demanda le comte, perdu.

– Des écarts de toutes sortes. Il peut y avoir un écart entre le nombre d'oignons livrés en cuisine et le nombre d'oignons utilisés pour le ragoût. Ou encore, un écart entre le nombre de verres de vin commandés et le nombre de verres de vin servis.

– C'est donc de vol que vous parlez, dit le comte sur un ton froid.

– Vraiment ?

Les deux hommes se toisèrent quelques instants, puis le Fou esquissa un sourire narquois.

– Étant donné votre dévouement à tous les trois, n'hésitez pas à rapporter notre conversation aux camarades Joukovski et Duras dès que cela vous sera possible.

Le comte serra les dents.

– Soyez assuré que je n’y manquerai pas, mot à mot, demain lors de notre réunion quotidienne.

Le Fou étudia le visage du comte.

– Parce que vous vous réunissez tous les jours... ?

Qu’il suffise de dire que lors du second service au Boyarski, les clients furent de nouveau choqués, perplexes et furieux à la vue de ces bouts de papier volant en tous sens dans la salle de restaurant tels des faisans à la saison de la chasse. Et maintenant, retrouvons le comte assis seul dans son cabinet de lecture à compter les minutes après avoir enduré tout cela.

Il tambourina des doigts sur l’accoudoir de son fauteuil, puis se leva et recommença à faire les cent pas tout en fredonnant la sonate n° 1 en *do* majeur pour piano de Mozart.

– Dom di dom di dom.

Il fallait bien reconnaître que c’était une charmante composition, tout à fait adaptée à la personnalité de sa fille. Le premier mouvement reprenait le tempo de Sofia à dix ans, rentrant de l’école avec mille choses à raconter. Sans prendre le temps d’expliquer de qui ou de quoi il s’agissait, elle se montrait intarissable, ponctuant son rapport de « et alors... et alors... et alors... et alors... ». Dans le second mouvement, la sonate se transformait en tempo andante plus conforme à la Sofia de dix-sept ans qui se félicitait qu’il y ait de l’orage le samedi après-midi parce qu’elle pouvait alors rester dans leur cabinet avec un livre sur les genoux ou un disque sur le phonographe. Dans le troisième mouvement, au rythme enlevé et au style pointilliste, vous pouviez presque entendre la jeune fille de treize ans qui descendait l’escalier de l’hôtel en courant, s’immobilisait quelques instants sur le palier pour laisser passer quelqu’un, avant de reprendre sa course joyeuse.

Oui, c’était une charmante composition. Aucun doute là-dessus. Mais était-elle trop charmante ? Les juges la considéreraient-ils comme insuffisamment sérieuse pour l’époque ? Quand Sofia avait choisi ce morceau, le comte avait tenté d’exprimer ses inquiétudes avec diplomatie, disant qu’il était « agréable » et « plutôt divertissant ». Puis il s’était tu. Car le rôle d’un parent, c’est d’exprimer ses inquiétudes, puis de reculer de trois pas. Pas de un, ni de deux, non. De trois. Voire quatre. (Mais surtout pas cinq.) Oui, un parent devait faire part de ses hésitations, puis reculer de trois ou quatre pas, afin que l’enfant puisse prendre seul sa décision – quand bien même cette décision risquait d’aboutir à une déception.

Mais attendez un peu !

Qu’est-ce que c’était que ça ?

Le comte se retourna, la porte du placard s’ouvrit, et Anna déboula,

tirant Sofia derrière elle.

– Elle a gagné !

Pour la première fois depuis vingt ans, le comte laissa échapper un « Ah ah ! » tonitruant.

Il étreignit Anna pour la remercier d'avoir annoncé la nouvelle.

Puis il étreignit Sofia pour la remercier d'avoir gagné.

Puis il étreignit de nouveau Anna.

– Désolées d'être aussi en retard, dit Anna, le souffle court. Mais ils ne voulaient pas la laisser quitter la réception.

– Ne vous excusez pas ! Je n'avais même pas remarqué l'heure. Asseyez-vous vite, et racontez-moi tout.

Offrant les voltagaires à ces dames, le comte s'installa au bord de Madame l'ambassadrice et posa un regard impatient sur Anna. Avec un sourire timide, Sofia laissa à Anna le soin de parler.

– C'était incroyable ! raconta l'actrice. Il y avait cinq concurrents avant Sofia. Deux violonistes, un violoncelliste...

– Ça se passait où ? Dans quelle salle de concert ?

– Dans le Grand Hall.

– Je connais très bien. Il a été conçu par Zagorski au début du siècle. Il y avait du monde ? Qui était là ?

Anna fronça les sourcils, tandis que Sofia éclatait de rire.

– Papa, laisse-la raconter.

– D'accord. C'est bon.

Alors le comte fit ce qu'on lui demandait de faire : il laissa Anna raconter. Elle raconta qu'il y avait cinq concurrents avant Sofia : deux violonistes, un violoncelliste, un corniste et un autre pianiste. Tous firent honneur au Conservatoire par un comportement de professionnel et un jeu très précis. Ils interprétèrent deux morceaux de Tchaïkovski, un de Rimski-Korsakov, et quelque chose de Borodine. Ensuite vint le tour de Sofia.

– Je te le dis, Sasha, la salle a eu le souffle coupé en la voyant arriver. Elle a traversé la scène jusqu'au piano sans que sa robe fasse le moindre froufrou. On aurait dit qu'elle flottait.

– C'est toi qui m'as appris ça, tante Anna.

– Pas du tout, Sofia. La façon dont tu es entrée en scène ne peut pas s'apprendre.

– C'est sûr, dit le comte.

– Bref, quand le directeur a annoncé que Sofia allait jouer la sonate pour piano n° 1 de Mozart, on a entendu des murmures et des bruits de chaises. Mais dès qu'elle s'est mise à jouer, ils ont été saisis.

– Je le savais. Je l'avais dit, non ? Je l'avais bien dit, qu'un petit Mozart ne pouvait pas ne pas plaire.

– Papa...

– Elle a joué avec une telle douceur, poursuivit Anna, une telle joie, que le public a été conquis dès le début. Je peux te dire que tout le monde au premier rang souriait. Sans parler de ces applaudissements quand elle a fini ! Si seulement tu avais pu entendre ça, Sasha ! De quoi soulever la poussière des lustres !

Le comte applaudit des deux mains et se les frotta.

– Combien de musiciens ont joué après Sofia ?

– Personne n'y a prêté attention. Le concours était terminé, nous le savions tous. Il a fallu pratiquement traîner sur scène le pauvre garçon qui devait passer après elle. Et ensuite, elle a été la reine de la réception, tout le monde lui portait un toast.

– *Mon Dieu** ! s'exclama le comte, et il se leva brusquement. J'ai failli oublier !

Il déplaça Madame l'ambassadrice et leur montra le seau avec la bouteille de champagne.

– *Voilà** !

En trempant sa main dans l'eau, le comte constata que la température était montée jusqu'à onze degrés et demi, mais ça, c'était un détail. D'un simple mouvement circulaire des doigts, il retira le muselet, et le bouchon sauta jusqu'au plafond. Le champagne lui coula sur les mains, déclenchant l'hilarité générale. Le comte emplit deux flûtes pour les dames et un verre à vin pour lui-même.

– À Sofia ! Que cette soirée marque le début d'une belle aventure – qui ne manquera pas de lui faire voir le monde.

– Papa, protesta Sofia, les joues rosies, c'était juste le concours de l'école.

– Juste le concours de l'école ! Ma chère, l'un des inconvénients intrinsèques à la jeunesse, c'est qu'on ne sait jamais quand une grande aventure vient de commencer. Mais en tant qu'homme d'expérience, je peux t'assurer que...

Tout à coup, Anna fit taire le comte d'un geste de la main, puis se tourna vers la porte du placard.

– Vous avez entendu ?

Ils restèrent tous les trois immobiles. De fait, ils pouvaient distinguer une voix. Il devait y avoir quelqu'un à la porte de la chambre.

– Je vais voir qui c'est, chuchota le comte.

Il posa son verre, se faufila entre ses vestons, ouvrit la porte du placard et entra dans sa chambre où il tomba nez à nez avec... Andreï et Émile debout au pied du lit, qui chuchotaient avec animation. Émile tenait dans les mains une sorte de mille-feuille au chocolat en forme de piano. Andreï avait sans doute proposé de le laisser sur le lit

accompagné d'un message, parce que Émile était en train de répondre qu'« une Dobas Torta, ça ne se pose pas comme ça sur un vulgaire couvre-lit » – et c'est alors que la porte du placard s'ouvrit et que le comte surgit.

Andreï laissa échapper un petit cri.

Émile laissa échapper la Dobas Torta.

Et la soirée aurait fort bien pu se terminer là, sans l'incapacité dans laquelle Andreï était de laisser quoi que ce soit tomber par terre. Du bout des doigts, dans un mouvement presque imperceptible, l'ancien jongleur rattrapa la Torta au milieu de sa chute.

Andreï poussa un soupir de soulagement, sous le regard écarquillé d'Émile.

– Tiens, tiens, Andreï ! Émile ! dit le comte en s'efforçant de ne rien laisser paraître, quelle heureuse surprise...

Imitant le comte, Andreï réagit comme si rien d'inhabituel ne s'était produit.

– Émile a préparé un petit quelque chose pour Sofia, en prévision de sa victoire. Surtout, transmettez-lui nos félicitations les plus sincères.

Puis, déposant délicatement le gâteau sur le bureau du grand-duc, il se tourna vers la porte.

Seulement Émile, lui, ne bougea pas.

– Alexandre Ilitch, que diable faisiez-vous dans le placard ?

– Dans le placard, Émile ? Mais je... je...

Lui adressant un sourire compatissant, Andreï fit un petit geste circulaire des mains comme pour dire : « Le monde est vaste, et les usages des hommes sont merveilleux... »

Émile se tourna vers lui, sourcils froncés comme pour dire : « N'importe quoi ! »

Le comte les regarda l'un après l'autre.

– Mais où sont passées mes bonnes manières ? Sofia va être ravie de vous voir. Je vous en prie. Par ici.

Et il leur fit signe d'entrer dans le placard.

Émile le regarda comme s'il avait perdu la tête. Mais Andreï, incapable de refuser une invitation aussi courtoise, reprit le gâteau et fit un pas en avant.

– S'il faut vraiment entrer là-dedans, grommela Émile d'un ton exaspéré, attention à ne pas mettre de glaçage sur les manches.

Alors le maître d'hôtel lui passa le gâteau et, de ses mains délicates, écarta les vestons du comte.

Lorsqu'il émergea de l'autre côté, Andreï, tout stupéfait qu'il fut de découvrir le cabinet de lecture du comte, le fut encore plus d'y voir Sofia.

– *Notre championne** ! s'exclama-t-il en la prenant dans les bras et en l'embrassant sur les deux joues.

Quant à Émile, tout stupéfait qu'il fut de découvrir le cabinet de lecture du comte, il le fut plus encore d'y trouver Anna Urbanova, la star de cinéma. Car à l'insu des autres membres du triumvirat, le chef avait vu chacun de ses films, et en général, assis au deuxième rang.

Andreï, remarquant l'expression médusée d'Émile, s'empressa de placer ses mains sous le gâteau. Heureusement, cette fois-ci, Émile ne lâcha pas prise, bien au contraire : il plaça la Dobas Torta sous le nez d'Anna, comme si c'était pour elle qu'il l'avait préparée.

– Merci beaucoup, dit l'actrice. Mais ça ne serait pas plutôt destiné à Sofia ?

Émile rougit des épaules au sommet de son crâne chauve et se tourna vers Sofia.

– J'ai fait ton gâteau préféré. Une Dobas Torta avec de la crème au chocolat.

– Merci, oncle Émile.

– Elle est en forme de piano.

Émile tira son coupe-coupe de sa ceinture de tablier et entreprit de couper le gâteau, tandis que le comte sortait deux verres de Madame l'ambassadrice et les remplissait de champagne. L'histoire de la victoire de Sofia fut de nouveau racontée et la perfection de son jeu comparée par Anna à celle du gâteau d'Émile. Le chef expliqua à l'actrice la délicate préparation de ce genre de torta, et Andreï raconta à Sofia cette nuit remontant à bien des années où il avait en compagnie de plusieurs autres personnes fêté l'arrivée du comte au cinquième étage.

– Tu te souviens, Alexandre ?

– Comme si c'était hier. Tu as fait les honneurs avec le cognac cette nuit-là, ami, et Marina était là, tout comme Vassili...

Comme par magie, à l'instant où le comte prononçait le nom du concierge, ce dernier apparut. Il claqua des talons à la mode militaire et salua l'un après l'autre les membres de l'assemblée sans manifester la moindre surprise quant à leur présence en ces lieux.

– Mademoiselle Urbanova. Sofia. Andreï. Émile.

Puis, se tournant vers le comte :

– Alexandre Ilitch, puis-je m'entretenir avec vous un instant ?

À la façon dont Vassili avait posé la question, il était clair qu'il souhaitait parler avec le comte en privé. Mais comme le cabinet du comte ne faisait guère que neuf mètres carrés, ils ne purent s'éloigner des autres que d'un mètre – mouvement immédiatement rendu inutile par un mouvement similaire, dans la même direction, des quatre autres personnes présentes.

– Je voulais vous informer, dit Vassili (sur un ton de conspirateur), que le directeur de l'hôtel est en chemin.

Ce fut au tour du comte d'exprimer sa surprise.

– En chemin ? Pour où ?

– Pour ici. Ou plutôt pour là, précisa Vassili en désignant la chambre du comte.

– Mais quelle raison peut-il bien avoir ?

Vassili expliqua qu'au moment de vérifier les réservations de la soirée il avait remarqué par hasard le Fou qui s'attardait dans le hall. Quelques minutes plus tard, un tout petit gentleman portant un chapeau à rebord s'était approché de la réception et avait demandé à voir le comte. Le Fou s'était présenté alors au visiteur, avait indiqué qu'il l'attendait, et proposé de l'emmener lui-même dans la chambre du comte.

– Et c'était quand, ça ?

– Ils venaient d'entrer dans l'ascenseur quand j'ai emprunté l'escalier ; mais ils étaient en compagnie de M. Harriman, de la suite 115, et des Tarkov, de la suite 326. En tenant compte des arrêts aux premier et troisième étages, ils devraient arriver d'ici peu.

– Grands dieux !

Les membres de l'assemblée se regardèrent les uns les autres.

– Pas un bruit, dit le comte.

Il pénétra dans le placard, ferma la porte du cabinet derrière lui, puis ouvrit la porte donnant sur sa chambre un peu plus prudemment que la fois précédente. Soulagé de trouver la pièce vide, il ferma la porte du placard, prit le *Pères et Fils* de Sofia, s'installa sur son fauteuil et le mit en équilibre sur les pieds arrière juste au moment où on frappait à la porte.

– Qui est là ?

– M. Leplevski, le directeur, dit le Fou.

Le comte laissa retomber les deux pieds avant de son fauteuil dans un bruit sourd, puis ouvrit la porte. Le Fou se tenait dans le couloir en compagnie d'un inconnu.

– J'espère que nous ne vous dérangeons pas, dit le Fou.

– À vrai dire, c'est une heure plutôt étrange pour une visite...

– Certes... Mais permettez-moi de vous présenter le camarade Frinovski. Il demandait à vous voir à la réception, alors j'ai pris la liberté de lui montrer le chemin, vu que votre chambre est un peu... éloignée.

– C'est vraiment gentil de votre part.

Lorsque Vassili avait remarqué que le camarade Frinovski était tout petit, le comte avait supposé que le concierge exagérait légèrement dans son choix d'adverbe. En fait, *très* petit n'aurait même pas suffi à

donner une idée de la taille du camarade Frinovski. Lorsque le comte voulut s'adresser à son visiteur, il eut toutes les peines du monde à résister à la tentation de s'accroupir.

– Comment puis-je vous être utile, monsieur Frinovski ?

– Je suis ici pour une affaire concernant votre fille, expliqua Frinovski en retirant son petit chapeau.

– Sofia ?

– Oui, Sofia. Je suis le directeur de l'Orchestre des jeunes d'Octobre rouge. Les talents de pianiste de votre fille nous ont été récemment rapportés. En fait, j'ai eu le plaisir d'assister au spectacle ce soir, ce qui explique ma visite tardive. C'est avec grand plaisir que je viens lui proposer une place de second piano.

– L'Orchestre des jeunes de Moscou ! s'exclama le comte. C'est merveilleux. Où êtes-vous exactement ?

– Désolé si je ne me suis pas bien fait comprendre. L'Orchestre Octobre rouge ne se trouve pas à Moscou, mais à Stalingrad.

Après quelques secondes de stupéfaction, le comte tenta de recouvrer son calme.

– Comme je disais, c'est une proposition merveilleuse, monsieur Frinovski... Mais j'ai peur que Sofia ne soit pas intéressée.

Frinovski regarda le Fou comme s'il n'avait pas compris la remarque du comte.

Le Fou se contenta de secouer la tête.

– Il ne s'agit pas d'être intéressée ou non, reprit Frinovski. Un ordre a été émis et un poste accordé – par le sous-secrétaire régional aux Affaires culturelles.

Le directeur sortit une lettre de sa veste, la tendit au comte et se pencha pour attirer son attention sur la signature du sous-secrétaire.

– Comme vous le voyez, Sofia est censée se présenter devant l'orchestre le 1^{er} septembre.

Pris de nausée, le comte lut la lettre qui, dans le plus technocratique des langages, souhaitait la bienvenue à sa fille au sein d'un orchestre basé dans une ville industrielle distante de près de mille kilomètres.

– L'Orchestre des jeunes de Stalingrad ! dit le Fou. Quelle joie ça doit être pour vous, Alexandre Ilitch...

Le comte perçut la lueur de malveillance dans le sourire du Fou. Alors, en un éclair, sa nausée et son ahurissement s'envolèrent, pour laisser place à une froide colère. Il se redressa de toute sa taille, s'avança d'un pas vers le Fou avec la ferme intention de le saisir par les revers de sa veste, ou, mieux encore, à la gorge – quand la porte du placard s'ouvrit et qu'Anna Urbanova fit son apparition.

Le comte, le Fou et le tout petit directeur musical levèrent tous la tête, surpris.

Anna s'avança d'un pas gracieux jusqu'au comte et posa délicatement la main sur le bas de son dos. Après qu'elle eut étudié les visages des deux hommes qui se tenaient sur le seuil, elle s'adressa au Fou, tout sourire.

– Ça alors, monsieur le directeur, on dirait que vous n'avez jamais vu une jolie femme sortir d'un placard !

– En effet, jamais, répondit le Fou.

– Forcément... dit Anna l'air désolée.

Puis, se tournant vers l'inconnu :

– Et ce monsieur, qui est-ce ?

Sans laisser le temps au Fou ou au comte de répondre, le petit homme fit entendre sa voix.

– Camarade Ivan Frinovski, directeur de l'Orchestre des jeunes d'Octobre rouge de Stalingrad. C'est un honneur et un privilège de vous rencontrer, camarade Urbanova !

– Un honneur et un privilège, répondit Anna avec un sourire des plus désarmants. Vous exagérez, camarade Frinovski ; mais je ne vous en tiendrai pas rigueur.

Le camarade Frinovski, tout rougissant, rendit à l'actrice son sourire.

– Tenez, reprit-elle, je vais vous aider avec votre chapeau.

En effet, le directeur musical avait plié son chapeau en quatre. Anna le lui prit des mains, redonna sa forme à la couronne, remit le bord en place et retourna l'objet à son propriétaire d'une manière que le directeur raconterait plusieurs centaines de fois au cours des années à venir.

– Alors vous êtes le directeur musical de l'Orchestre des jeunes de Stalingrad ?

– Exact.

– Vous devez donc connaître le camarade Nachevko...

En entendant mentionner le nom du ministre de la Culture au visage poupin, le directeur se redressa tant et si bien qu'il grandit de six centimètres.

– Je n'ai jamais eu l'honneur de le rencontrer.

– Pantéléimon est un homme charmant et un ardent défenseur des jeunes artistes. En fait, il s'intéresse à titre personnel à la fille d'Alexandre, Sofia.

– À titre personnel ?

– Tout à fait. Tenez, pas plus tard qu'hier soir au dîner, il me disait quelle joie ce serait de voir son talent s'épanouir. J'ai l'impression qu'il a de grands projets pour elle ici dans la capitale.

– Je l'ignorais...

Le directeur regarda le Fou avec l'expression de celui qui se retrouve dans une position gênante à cause d'une autre personne. Puis il se tourna de nouveau vers le comte et reprit délicatement sa lettre.

– Si votre fille, dit-il, a envie de jouer à Stalingrad, j'espère que vous n'hésitez pas à me contacter.

– Merci, camarade Frinovski, dit le comte. C'est très aimable de votre part.

Son regard faisant l'aller et retour entre Anna et le comte, Frinovski dit :

– Je suis vraiment désolé de vous avoir dérangés à un moment si inopportun.

Enfin le camarade Frinovski posa son chapeau sur sa tête et se dirigea vers le beffroi, talonné par le Fou.

Le comte ferma discrètement la porte et se tourna vers Anna, qui paraissait étrangement grave.

– Quand le ministère de la Culture a-t-il commencé à s'intéresser à titre personnel à Sofia ?

– Demain après-midi, répondit-elle. Au plus tard.



Si les personnes qui s'étaient rassemblées dans le cabinet du comte avaient de bonnes raisons de faire la fête avant l'arrivée du Fou, elles en eurent encore plus après son départ. De fait, tandis que le comte ouvrait une bouteille de cognac, Anna dénicha un disque de jazz américain que Richard avait glissé au milieu des enregistrements classiques et le mit sur le phonographe. Dans les minutes qui suivirent, le cognac coula à flots, le gâteau d'Émile fut englouti, le disque repassé plusieurs fois, et chacun des gentlemen érafla le parquet en compagnie des dames présentes.

Quand la dernière goutte de cognac fut versée, Émile – qui, vu l'heure, était pratiquement en état d'extase – suggéra qu'ils descendent tous pour boire une autre tournée, faire un autre tour de piste et partager les festivités avec Victor Stepanovitch, qui était toujours sur l'estrade au Piazza.

La motion d'Émile fut immédiatement appuyée et votée à l'unanimité.

– Mais avant d'y aller, dit Sofia, les joues un peu rouges, j'aimerais porter un toast : à mon ange gardien, mon père, et mon ami, le comte Alexandre Rostov. Un homme enclin à voir le meilleur chez chacun d'entre nous.

– Bravo ! Bravo !

– Et tu n'as aucune raison de t'inquiéter, Papa, poursuivit Sofia. Peu

importe qui vient frapper à notre porte, je n'ai nullement l'intention de quitter le Metropol.

Les membres de la petite assemblée poussèrent des cris de joie, puis, leurs verres vidés, traversèrent le placard et se retrouvèrent dans le couloir. Le comte ouvrit la porte du beffroi et, accompagnant son geste d'une inclination de la tête, invita les autres à descendre. Mais alors qu'il s'apprêtait à les suivre dans l'escalier, une femme d'une cinquantaine d'années avec un sac en bandoulière et un fichu sur la tête émergea de la pénombre au bout du couloir. Le comte ne l'avait jamais vue auparavant, mais il comprit à son attitude qu'elle attendait l'occasion de lui parler seul à seul.

– Andreï, dit-il, j'ai oublié quelque chose dans la chambre. Avancez. Je vous rejoins dans un instant...

C'est uniquement lorsque le son des voix dans l'escalier disparut que la femme s'approcha. À la lumière, le comte vit que son visage avait une sorte de beauté sévère – comme chez ceux pour qui les affaires de cœur ne connaissent pas la demi-mesure.

– Je suis Katerina Litvinova, dit-elle sans un sourire.

Il fallut au comte quelques instants pour comprendre qu'il s'agissait de rien de moins que la Katerina de Michka, la poétesse de Kiev avec laquelle il avait vécu dans les années 1920.

– Katerina Litvinova ! Ça alors ! À quoi dois-je le...

– Y a-t-il un endroit où on peut se parler ?

– Oh, bien sûr...

Le comte entraîna Katerina dans la chambre puis, après quelques hésitations, lui fit traverser le placard. Ses hésitations étaient d'ailleurs inutiles, car elle examina le cabinet avec l'air de celle qui en a entendu parler, avec de légers signes de la tête en passant de la bibliothèque à la petite table puis à Madame l'ambadrice. Alors, le visage brusquement las, elle se libéra de son sac.

– Tenez, dit le comte en lui proposant un fauteuil.

Elle s'assit et posa le sac sur ses genoux. Puis, passant la main sur ses cheveux, elle retira son fichu, révélant des cheveux châtain clair aussi courts que ceux d'un homme.

– C'est Michka, n'est-ce pas... fit le comte au bout de quelques instants.

– Oui.

– Quand ?

– Il y a une semaine aujourd'hui.

Le comte hocha la tête, comme à une nouvelle qu'il attendait depuis longtemps. Il ne demanda pas à Katerina comment son vieil ami était mort, et elle ne proposa pas de le lui raconter. Il avait été trahi par son époque, c'était évident.

- Vous étiez avec lui ? demanda le comte.
- Oui.
- À Yavas ?
- Oui.
- Ah. Je croyais que...
- J'ai perdu mon mari il y a de cela quelque temps.
- Navré. Je ne savais pas. Vous avez des enfants ?
- Non.

Elle avait répondu sèchement, comme si la question était idiote ; mais c'est d'une voix adoucie qu'elle poursuivit.

– J'ai reçu un message de Mikhaïl en janvier. Je suis allée le rejoindre à Yavas. Nous avons passé les six derniers mois ensemble.

Puis, après une courte interruption :

- Il parlait souvent de vous.
- C'était un ami fidèle.
- Un homme aux attachements profonds, corrigea Katerina.

Le comte s'abstint de rappeler cette propension qu'avait Michka de s'attirer des ennuis et de faire les cent pas : Katerina venait de décrire son vieil ami mieux qu'il ne l'avait jamais fait. Oui, Mikhaïl Fiodorovitch Minditch était un homme aux attachements profonds.

– En plus d'être un poète remarquable, ajouta le comte, presque pour lui-même.

– Il n'y avait pas que lui.

Le comte regarda Katerina comme s'il ne comprenait pas. Puis il lui adressa un sourire triste.

– Je n'ai jamais écrit un seul vers de ma vie.

À présent, c'était au tour de Katerina de ne pas comprendre.

– Comment cela ? Et « Où est-il à présent ? ».

– Ce poème, c'est Michka qui l'a écrit. Dans le salon sud des Heures dormantes... À l'été 1913...

Voyant l'air perdu de Katerina, le comte poursuivit.

– Avec la révolte de 1905 et les répressions qui ont suivi, il était encore dangereux à l'époque où nous passions nos diplômes d'écrire des poèmes exprimant une impatience politique. Vu le passé de Michka, l'Okhrana se serait débarrassée de lui d'un coup de balai. Alors un soir – après avoir fini une bouteille de margaux particulièrement bonne – nous avons décidé de publier le poème sous mon nom.

– Pourquoi le vôtre ?

– Que risquaient-ils de faire au comte Alexandre Rostov – membre du Jockey-Club et filleul d'un conseiller du tsar ? Rien ! L'ironie de l'histoire, c'est qu'au final, c'est ma vie qui a été épargnée, pas la

sienne. Sans ce poème, on m'aurait fusillé dès 1922.

Katerina, qui avait écouté avec attention ses explications, eut brusquement les yeux inondés de larmes.

– Ah, c'était tout lui ! dit-elle.

Ils restèrent tous les deux silencieux, le temps qu'elle recouvre son calme.

– Je veux que vous sachiez à quel point j'apprécie que vous soyez venue en personne m'annoncer la nouvelle.

– Si je suis venue, c'est à la demande de Michka. Il voulait que je vous apporte quelque chose.

Elle tira de son sac un paquet rectangulaire enveloppé dans du papier kraft et entouré d'une simple ficelle.

Le comte le prit. Vu son poids, il ne pouvait que s'agir d'un livre.

– Son projet, dit-il en souriant.

– Oui. Si vous saviez le temps qu'il y a consacré !

Le comte hocha la tête, façon de dire qu'il avait compris et d'assurer Katerina qu'il ne prenait pas le geste à la légère.

Katerina examina de nouveau le cabinet en hochant la tête, comme si la pièce, d'une manière ou d'une autre, présentait une illustration parfaite du mystère des dénouements ; puis elle annonça qu'elle devait partir.

Le comte se leva en même temps qu'elle, posant le projet de Michka sur le fauteuil.

– Vous retournez à Yavas ?

– Non.

– Vous comptez rester à Moscou ?

– Non.

– Alors, où ça ?

– Qu'est-ce que ça peut faire ?

Elle se tourna vers la sortie.

– Katerina...

– Oui ?

– Y a-t-il quelque chose que je peux faire pour vous ?

Katerina parut tout d'abord surprise de la proposition du comte, puis décidée à la refuser. Mais au bout de quelques secondes, elle finit par dire :

– Souvenez-vous de lui.

Et elle sortit.

Le comte se réinstalla sur son fauteuil et resta un moment silencieux. Au bout de quelques minutes, il prit le paquet légué par Michka, défit la ficelle et l'emballage et découvrit un petit livre relié en cuir. Un motif géométrique simple était gravé sur la couverture, au

centre duquel se trouvait le titre de l'ouvrage : *Du pain et du sel*. Les pages coupées grossièrement et les fils qui dépassaient indiquaient que la reliure était l'œuvre d'un amateur enthousiaste.

Le comte passa la main sur la couverture, puis ouvrit le livre à la page de titre. Là, coincée au niveau de la couture centrale, il découvrit la photo qu'il avait absolument voulu faire prendre en 1912, au grand désespoir de Michka. À gauche, un tout jeune comte se tenait debout, un chapeau haut de forme à la main, le regard malicieux et les moustaches déployées, tandis qu'à droite Michka avait l'air de vouloir se sauver à toutes jambes.

Et pourtant, cette photo, il l'avait gardée toutes ces années.

Le comte la posa avec un sourire triste, puis tourna la page de titre. La suivante ne contenait qu'une seule citation dont les lettres n'avaient pas tout à fait la même taille :

Il dit à l'homme : Puisque tu as écouté la voix de ta femme, et que tu as mangé de l'arbre au sujet duquel je t'avais donné cet ordre : Tu n'en mangeras point ! le sol sera maudit à cause de toi... C'est à la sueur de ton visage que tu mangeras du **PAIN**, jusqu'à ce que tu retournes dans la terre, car tu es poussière, et tu retourneras dans la poussière.

Genèse 3,17-19

Le comte passa alors à la deuxième page, sur laquelle se trouvait également une citation :

Le tentateur, s'étant approché, lui dit : Si tu es Fils de Dieu, ordonne que ces pierres deviennent des **PAINS**. Jésus répondit : Il est écrit : L'homme ne vivra pas de **PAIN** seulement, mais de toute parole qui sort de la bouche de Dieu.

Matthieu 4,3-4

Puis à la troisième...

Ensuite il prit du **PAIN**, et après avoir rendu grâce, il le rompit et le leur donna en disant : Ceci est mon corps, qui est donné pour vous, faites ceci en mémoire de moi.

Luc 22,19

En continuant à tourner lentement les pages, le comte se surprit à rire. Car là se trouvait résumé en un mot le projet de Michka : un ensemble de citations de textes majeurs présentées par ordre chronologique, dans lesquelles le mot « pain » était mis en lettres majuscules et imprimé en gras. Les citations commençaient avec la Bible, continuaient avec les œuvres d'auteurs grecs et romains puis celles d'auteurs tels Shakespeare, Milton et Goethe. Un hommage marqué était rendu à l'âge d'or de la littérature russe :

Respectueux des convenances, Ivan Yakovlévitch passa son habit par-dessus sa chemise et se mit en devoir de déjeuner. Il posa devant lui une pincée de sel, nettoya deux oignons, prit son couteau et, la mine grave, coupa son **PAIN** en deux. Il aperçut alors, à sa grande surprise, un objet blanchâtre au beau milieu ; il le tâta précautionneusement du couteau, le palpa du doigt... « Qu'est-ce que cela peut bien être ? » se dit-il en éprouvant de la résistance.

Il fourra alors ses doigts dans le **PAIN** et en retira... un nez !

Nicolas Gogol,
Le Nez,
1836

Celui qui ne doit pas rester sur terre, le soleil ne le réchauffe pas, le **PAIN** ne lui profite point.

Ivan Tourgueniev,
Mémoires d'un chasseur,
1852

Le présent et le passé s'étaient fondus et mêlés.

Dans son rêve, il avait atteint cette terre promise où coulaient les rivières de lait et de miel, où l'on mangeait le **PAIN** qu'on n'avait pas gagné, où l'on se parait d'or et d'argent...

Ivan Goncharov,
Oblomov,
1859

Balivernes que tout cela, se dit-il avec espoir – il n'y avait pas de quoi s'inquiéter ! Ce n'est qu'un malaise physique ! Un seul verre de bière, un morceau de **PAIN** sec, et instantanément le cerveau retrouve sa force, la pensée s'éclaircit, les intentions se raffermissent.

Fiodor Dostoïevski,
Crime et Châtiment,
1866

Et moi, l'abject Lébédév, je ne crois pas aux charrettes qui apportent le **PAIN** à l'humanité ! Car, si une idée morale ne les dirige pas, ces charrettes peuvent froidement exclure du droit au **PAIN** qu'elles transportent une bonne partie du genre humain.

Fiodor Dostoïevski,
L'Idiot,
1869

Savez-vous, savez-vous que sans l'Anglais l'humanité peut vivre,

sans l'Allemand elle le peut aussi, sans le Russe elle ne le peut que trop, sans la science elle le peut, sans **PAIN** aussi, c'est sans la beauté seulement que cela est impossible...

Fiodor Dostoïevski,
Les Démons,
1872

Tout cela tenait du prodige. Un écolier courut vers les pigeons ; l'un d'eux secoua les ailes et prit son vol, brillant au soleil à travers une fine poussière de neige, et un parfum de **PAIN** chaud s'exhala de la vitrine où apparurent les gâteaux. Tout cela réuni formait une scène si touchante que Levine se prit à rire et à pleurer à la fois.

Léon Tolstoï,
Anna Karénine,
1877

Tu vois ces pierres dans ce désert aride ? Change-les en **PAINS**, et l'humanité accourra sur tes pas, tel qu'un troupeau docile et reconnaissant... Mais tu n'as pas voulu priver l'homme de la liberté, et tu as refusé, estimant qu'elle était incompatible avec l'obéissance achetée par des **PAINS**.

Fiodor Dostoïevski,
« Le Grand Inquisiteur »,
Les Frères Karamazov,
1880¹

Tout en tournant les pages, le comte sourit en reconnaissant cette fougue si caractéristique que le projet de Michka exprimait. Si ce n'est qu'après la citation du « Grand Inquisiteur », il y en avait une seconde des *Frères Karamazov*, extraite d'une scène que le comte avait totalement oubliée. Elle se référait au petit garçon, Iliuchechka – celui qui est harcelé par ses camarades au point d'en tomber gravement malade. Lorsque le garçon finit par mourir, son père effondré dit au saint Aliocha Karamazov que son fils avait formulé une dernière volonté :

Papa, quand ils jetteront la terre dans ma tombe, émiette un morceau de **PAIN** au-dessus pour que les moineaux viennent, et je saurai qu'il sont venus et je serai heureux de ne pas être seul.

À la lecture de ces lignes, Alexandre Rostov finit par craquer et se mit à pleurer. Pour son ami, certainement, cette âme généreuse mais lunatique qui ne s'était inscrite dans le cours du temps que brièvement – et qui, comme cet enfant solitaire, se refusait à condamner le monde pour toutes ses injustices.

Et puis, bien sûr, le comte pleura aussi pour lui-même. Car malgré

ses liens d'amitié avec Marina, Andreï et Émile, malgré l'amour qu'il portait à Anna, malgré Sofia – cet incroyable bonheur qui était comme tombé du ciel –, la mort de Mikhaïl Fiodorovitch Minditch, c'était la disparition du dernier de ceux qui l'avaient connu jeune homme. Même si, comme l'avait si justement remarqué Katerina, au moins lui-même restait là à se souvenir.

Décidé à lire jusqu'aux dernières pages le dernier discours de son vieil ami, le comte inspira profondément pour retrouver son calme. Les citations, qui couvraient plus de deux mille ans, ne se poursuivaient guère au-delà. Car au lieu de se prolonger jusqu'au présent, la recension se terminait en juin 1904, avec les phrases que Michka avait supprimées de la lettre de Tchekhov il y avait bien longtemps de cela :

Ici à Berlin, nous avons pris une chambre confortable dans le meilleur hôtel de la ville. Je profite bien de la vie ici et n'ai pas mangé aussi bien ni avec si bon appétit depuis bien longtemps. Le **PAIN** ici est extraordinaire. J'en fais des orgies, le café est excellent, et les dîners incomparables. Les gens qui n'ont jamais voyagé à l'étranger n'ont aucune idée de ce que c'est que du bon **PAIN**.

Le comte songea qu'il pouvait, étant donné les épreuves des années 1930, comprendre pourquoi Chalamov (ou ses supérieurs) avait tenu à cette petite censure – dans la crainte que l'observation de Tchekhov ne suscite le mécontentement ou la malveillance. Mais l'ironie de l'histoire, c'était bien sûr que l'observation de Tchekhov ne correspondait même plus à la réalité. Car maintenant, les Russes savaient à n'en pas douter mieux que quiconque en Europe à quel point le pain pouvait être bon.

Après qu'il eut fermé le livre de Michka, le comte, au lieu de descendre rejoindre les autres, resta dans son cabinet de lecture, perdu dans ses pensées.

Les circonstances auraient pu tout naturellement amener un observateur à la conclusion que le comte était en train de se repasser des souvenirs de son vieil ami. La vérité, c'est qu'il ne pensait plus à Michka, mais à Katerina. Plus précisément, il songeait – avec un léger pressentiment – qu'au bout de vingt ans ce feu follet, cet astre, cette merveille du monde était devenue une femme qui, lorsqu'on lui demandait où elle allait, répondait sans la moindre hésitation : « Qu'est-ce que ça peut faire ? »

Notes

1. Les références des ouvrages cités de la page 464 à 467 se trouvent en fin d'ouvrage (p. [575](#)).

LIVRE CINQ



1954

Applaudissements et acclamations

– **P**aris... ?

Telle fut la question que posa Andreï sur le ton de celui qui n'en croit pas ses oreilles.

– Oui, répondit Émile.

– Paris... en *France* ?

Émile fronça les sourcils.

– Tu es saoul ou quoi ? Tu as reçu un coup sur la tête ?

– Mais, comment ça ?

Émile s'enfonça dans sa chaise en hochant la tête. Car il s'agissait là d'une question digne d'un homme informé.

C'est une vérité universellement reconnue que de toutes les espèces vivant sur terre, *Homo sapiens* est l'une des plus adaptables. Installez les membres d'une tribu dans le désert et ils s'envelopperont de coton, dormiront sous des tentes et se déplaceront à dos de chameau ; installez-les dans l'Arctique et ils s'envelopperont de peaux de phoque, dormiront dans des igloos et se déplaceront en traîneaux tirés par des chiens. Et si vous les installez sous des cieux soviétiques ? Ils apprendront à entamer des conversations amicales avec des inconnus pendant qu'ils font la queue, à empiler soigneusement leurs vêtements dans la moitié du tiroir du bureau qui leur est allouée et à dessiner des bâtiments imaginaires dans leurs carnets. En d'autres termes, ils s'adapteront. Mais nul doute que pour ceux des Russes qui avaient vu Paris avant la Révolution, s'adapter voulait aussi dire accepter que jamais plus ils ne reverraient la Ville lumière...

– Le voilà, dit Émile au moment où le comte passait la porte. Demande-lui toi-même.

Après s'être assis, le comte confirma que d'ici six mois, le 21 juin, Sofia serait à Paris, en France. Et à la question de savoir comment cela avait pu devenir possible, il répondit avec un haussement d'épaules : « VOKS. » En d'autres termes, la Société pour les relations culturelles avec les pays étrangers.

Ce fut alors au tour d'Émile d'exprimer son incrédulité.

– Parce que nous avons des relations avec les pays étrangers ?
– Visiblement, nous envoyons nos artistes partout dans le monde. En avril, nous envoyons nos danseurs à New York ; en mai, un ensemble d'acteurs à Londres ; et en juin, c'est l'orchestre du Conservatoire de Moscou qui se rend à Minsk, Prague et Paris, où Sofia jouera Rachmaninov au palais Garnier.

– Incroyable ! dit Andreï.

– Fantastique, dit Émile.

– Je sais.

Les trois hommes éclatèrent de rire, jusqu'à ce qu'Émile pointe son coupe-coupe en direction de ses collègues.

– Mais amplement mérité.

– Oh, tout à fait.

– C'est certain.

Les trois amis restèrent un moment silencieux, chacun perdu dans ses propres souvenirs de la Ville lumière.

– Vous pensez que ça a changé là-bas ? se demanda Andreï.

– Oui, dit Émile. Autant que les pyramides.

Et là, les trois membres du triumvirat se seraient immergés dans l'évocation d'un passé rose bonbon si la porte du bureau d'Émile ne s'était pas ouverte en grand pour laisser passer le membre le plus récent du comité quotidien du Boyarski : le Fou.

– Bonjour, messieurs. Désolé de vous avoir fait attendre. Il y avait des choses à régler à la réception qui nécessitaient mon attention immédiate. À l'avenir, ne vous sentez pas obligés de vous réunir tant que je ne suis pas arrivé.

Émile poussa un grognement à moitié inaudible.

Ignorant le chef, le Fou se tourna vers le comte.

– Camarade Rostov, n'est-ce pas votre jour de repos aujourd'hui ? Vous ne devriez pas vous sentir obligé d'assister à la réunion quotidienne si vous n'êtes pas de service.

– Qui veut se préparer cherche à s'informer, répondit le comte.

– Bien sûr.

Quelques années auparavant, le Fou s'était donné la peine d'expliquer au comte que si les employés du Metropol étaient chacun chargés de tâches précises, seul le directeur se devait d'assurer un niveau d'excellence pour l'hôtel tout entier. Et pour être honnête, la personnalité du Fou le rendait parfaitement adapté à cette fonction. En effet, que ce fût dans les chambres des clients, à la réception ou dans le placard à linge du premier étage, tout, du plus petit détail au défaut le plus négligeable, avait l'honneur des interventions précieuses, pointilleuses et vaguement méprisantes du Fou, si inopportun que soit le moment. Et cela valait bien sûr pour tout ce qui

se passait à l'intérieur des murs du Boyarski.

La réunion quotidienne commença par une description détaillée des plats du jour. Naturellement, le Fou avait supprimé la tradition de les goûter, au prétexte que le chef connaissait parfaitement la saveur de ses plats et que préparer des échantillons pour le personnel était à la fois inconsidéré et inutile. Émile avait donc reçu l'instruction d'écrire à la main une description détaillée des plats du jour.

Le chef fit glisser vers lui son menu en poussant un deuxième grognement. Le stylo du Fou décrivit une série de cercles, de flèches et de x, puis s'immobilisa.

– Je pense que des betteraves accompagneront le porc aussi bien que des pommes. Et si je ne m'abuse, camarade Joukovski, il vous reste un boisseau de betteraves dans la réserve.

Tandis que le Fou insérait cette amélioration dans le menu d'Émile, le chef lança un regard furibond à l'homme qu'il avait baptisé le comte Blablabla.

Tendant le menu corrigé au chef, le Fou se tourna ensuite vers le maître d'hôtel, qui fit glisser vers lui le Registre. Bien que la scène se passât l'un des derniers jours de l'année 1953, le Fou ouvrit le Registre à la première page et passa en revue toutes les semaines de l'année une par une. Lorsqu'il arriva enfin à la date du jour, il examina les réservations de la soirée, le crayon à la main. Puis il donna des instructions à Andreï concernant les plans de table et lui rendit le Registre. Pour clore cette réunion de travail, il avertit le maître d'hôtel que les fleurs de la composition installée au centre du restaurant avaient commencé à se faner.

– Je l'avais également remarqué, répondit Andreï. Mais je crains que notre fleuriste n'ait pas fait les commandes nécessaires pour garantir un renouvellement fréquent de la composition.

– Si Eisenberg ne peut pas vous garantir des fleurs suffisamment fraîches, alors peut-être le moment est-il venu de passer à une composition en fleurs de soie. Cela éviterait de devoir rafraîchir la composition et présenterait en outre l'avantage d'être plus économique.

– Je parlerai à Eisenberg aujourd'hui, dit Andreï.

– Bien sûr.

Après que le Fou mit un terme à la réunion et qu'Émile partit en marmonnant chercher son boisseau de betteraves, le comte accompagna Andreï jusqu'à l'escalier principal.

– À *tout à l'heure**, dit le maître d'hôtel en poursuivant sa descente vers le fleuriste.

– À *bientôt**, répondit le comte en montant vers ses quartiers.

Mais à peine Andreï hors de vue, le comte redescendit au premier étage. Après un coup d'œil discret pour s'assurer que son ami était bien parti, il courut jusqu'au Boyarski, verrouilla la porte derrière lui et vérifia qu'Émile et ses assistants étaient occupés dans les cuisines. Ces précautions prises, il s'approcha enfin du pupitre du maître d'hôtel, ouvrit le tiroir, se signa deux fois et sortit l'édition 1954 du Registre.

En quelques minutes, il avait passé en revue toutes les réservations de janvier et février. Il s'attarda sur un dîner prévu dans le salon jaune en mars et un autre dans le salon rouge en avril, mais ni l'un ni l'autre ne ferait l'affaire. À mesure qu'il progressait vers le futur, les pages du Registre se firent de plus en plus vides. Des semaines entières sans une seule réservation. Le comte se mit à tourner les pages rapidement, avec même un soupçon de désespoir – jusqu'à ce qu'enfin il tombe sur le 11 juin. Il étudia les notes écrites dans la marge par Andreï de sa main délicate, puis tapota la rubrique deux fois. Un dîner combiné du Praesidium et du Conseil des ministres – deux des institutions les plus puissantes de l'Union soviétique.

Il remit le Registre dans son tiroir, puis grimpa les escaliers jusqu'à ses quartiers. Là, il poussa son fauteuil, s'assit par terre et, pour la première fois depuis presque trente ans, ouvrit l'un des compartiments secrets ménagés dans les pieds du bureau du grand-duc. Car si le comte avait décidé d'agir le soir où Katerina était venue le voir six mois auparavant, c'était uniquement après la nouvelle de la tournée du Conservatoire que le compte à rebours avait commencé.



Lorsque le comte arriva au Chaliapine le soir à six heures, les habitants du bar fêtaient les mésaventures de « Bouboule » Webster, un Américain sociable quoiqu'un peu infortuné qui était récemment arrivé dans la capitale. Âgé de vingt-neuf ans et toujours affligé de ces kilos qui lui avaient valu son surnom dès l'enfance, Bouboule avait été envoyé en Russie par son père – le propriétaire d'une entreprise de distributeurs de boissons de Montclair, dans le New Jersey – avec ordre de ne pas revenir tant qu'il n'aurait pas vendu mille machines. Au bout de trois semaines, il avait enfin obtenu son premier rendez-vous avec un haut responsable du Parti (l'assistant du directeur de la patinoire du parc Gorki) et s'était laissé convaincre par quelques journalistes de payer sa tournée au champagne.

Le comte s'installa à l'autre bout du bar et accepta la flûte que lui proposait Audrius avec une gracieuse inclinaison de la tête et le sourire de celui qui a ses propres raisons de se réjouir. Nous savons

tous hélas que les desseins des hommes sont gouvernés par le hasard, les hésitations et la précipitation ; il n'en reste pas moins que si quelqu'un avait donné au comte le pouvoir de provoquer les événements les plus favorables, il n'aurait pas mieux fait que ce que le destin concoctait de lui-même. C'est pourquoi, le sourire aux lèvres, il leva son verre.

Or trinquer au destin, c'est tenter le sort. Effectivement, alors même que le comte posait sa flûte sur le bar, une bouffée d'air froid vint lui caresser la nuque, suivie d'un murmure impérieux.

– Votre Excellence !

Pivotant sur son tabouret, le comte eut la surprise de découvrir Victor Stepanovitch debout derrière lui, les épaules couvertes de givre et la casquette de neige. Quelques mois auparavant, Victor avait rejoint un orchestre de chambre et sa présence à l'hôtel en soirée s'était donc faite rare. Ce soir-là, il était essoufflé, comme s'il venait de traverser la ville au pas de course.

– Victor ! s'exclama le comte. Que se passe-t-il ? Vous avez l'air bouleversé.

Ignorant la remarque, Victor prit la parole avec une impatience qui ne lui ressemblait pas.

– Je sais que vous souhaitez protéger votre fille, Votre Excellence, et à juste titre. Telle est la prérogative de tout parent, et le devoir de quiconque a la charge d'un cœur tendre. Mais avec tout le respect que je vous dois, je pense que vous êtes en train de faire une grave erreur. Elle passe son diplôme dans six mois et ses chances d'obtenir un poste digne d'elle ne peuvent qu'être compromises par votre décision.

– Victor, j'ignore totalement de quoi vous parlez.

Victor étudia le visage du comte.

– Ce n'est pas vous qui avez dit à Sofia de retirer son nom ?

– Retirer son nom de quoi ?

– Je viens de recevoir un appel de Vavilov, le directeur de l'orchestre, m'informant qu'elle avait décliné l'invitation de voyager avec le Conservatoire.

– Décliné l'invitation ? Je vous assure, cher ami, que je n'en savais rien. En fait, je suis entièrement d'accord avec vous : son avenir est conditionné par sa participation à cette tournée.

Les deux hommes échangèrent un regard interloqué.

– Elle a dû prendre la décision toute seule, dit le comte.

– Mais pourquoi ?

– J'ai bien peur que cela ne soit ma faute, Victor. Hier après-midi, quand nous avons appris la nouvelle, j'en ai fait une montagne : *La chance de jouer Rachmaninov devant un public de plusieurs milliers de personnes au palais Garnier !* J'ai dû éveiller en elle une certaine

appréhension. Elle a le cœur tendre, comme vous dites. Cela dit, elle a aussi du cran. Je suis sûr qu'elle changera d'avis dans les semaines qui viennent.

Victor saisit la manche du comte.

– Sauf qu'elle n'en a pas le temps. C'est ce vendredi que doit être annoncé en public l'itinéraire de l'orchestre et son programme musical. Le directeur aura besoin d'avoir tous les pupitres pourvus avant l'annonce. Pensant que la décision de retirer Sofia de la tournée venait de vous, j'ai obtenu du directeur la garantie qu'il attendrait vingt-quatre heures avant de nommer un autre musicien – afin de me donner le temps de vous convaincre. Si c'est elle qui a pris la décision, alors vous devez lui parler ce soir et la faire changer d'avis. Elle doit venir défendre son talent !

Une heure plus tard à la table 10 du Boyarski, après qu'ils eurent consulté le menu et passé leur commande, Sofia posa sur le comte un regard plein d'espoir – comme si c'était son tour à lui de lancer une partie de *Zut**. Mais bien qu'ayant choisi une catégorie prometteuse (celle des usages communs que l'on peut faire de la cire)¹, le comte décida de faire surgir du passé une histoire qu'il n'avait jamais racontée.

– Je t'ai déjà parlé du jour de kermesse au lycée ? demanda-t-il.

– Oui.

Fronçant les sourcils, le comte passa en revue, et dans l'ordre chronologique, toutes les conversations qu'il avait eues avec sa fille, sans trouver le moindre signe indiquant qu'il lui avait déjà raconté l'histoire.

– Il se peut que j'aie mentionné la remise des prix une ou deux fois, concéda-t-il par pure politesse, mais je suis à peu près sûr de ne jamais t'avoir raconté cette histoire précise. Vois-tu, quand j'étais petit, j'étais assez doué au tir. Et un jour, au printemps – j'avais à peu près ton âge –, il y a eu une kermesse au lycée et nous avons tous été choisis pour participer à diverses compétitions...

– Tu n'avais pas plutôt environ treize ans ?

– Plaît-il ?

– Tu n'avais pas treize ans quand c'est arrivé ?

Les yeux fermés, le comte fit quelques calculs.

– Eh bien... Mettons, reprit-il sur un ton quelque peu impatient. Je devais avoir aux alentours de treize ans, d'accord. Le plus important, c'est qu'étant donné mes talents, on me considérait comme le favori au tir à l'arc, et j'avais hâte de participer au concours. Mais plus le jour fatidique approchait, moins je visais bien. Moi qui avais la réputation de transpercer un grain de raisin à quarante mètres, tout à

coup je me retrouvais incapable d'atteindre le derrière d'un éléphant à quatre mètres. Rien qu'à la vue de mon arc j'avais les mains qui tremblaient et les yeux qui se mettaient à pleurer. Alors me voilà, moi, un Rostov, à flirter avec l'idée de m'inventer une maladie et de me faire porter pâle.

– Pourtant, tu n'en as rien fait.

– En effet. Je n'en ai rien fait.

Le comte but une gorgée de vin et laissa passer quelques secondes de silence pour ménager ses effets.

– Enfin, le jour tant redouté arriva ; et devant tous les spectateurs réunis autour du terrain de sport, le concours de tir à l'arc débuta. Face à la cible, je m'imaginai l'humiliation qui, c'était certain, m'envahirait quand, contredisant ma réputation, ma flèche se planterait loin de son objectif. Mais alors que je bandais mon arc d'une main tremblante, j'aperçus du coin de l'œil le vieux professeur Tartakov qui se prenait les pieds dans sa canne et atterrissait dans un tas de fumier. Le spectacle m'emplit d'une telle joie que mes doigts relâchèrent la flèche...

– Et celle-ci, fendant l'air, est venue se planter au milieu de la cible.

– Euh... Oui. C'est exact. En plein dans le mille. Je t'ai peut-être bien raconté cette histoire finalement. Mais savais-tu que depuis, chaque fois que j'ai peur de ne pas atteindre mon but, je pense au vieux professeur Tartakov et à son tas de fumier et alors je mets dans le mille.

En guise de conclusion, le comte fit tourner sa main en l'air dans un geste théâtral.

Sofia sourit, mais de façon perplexe, comme si elle ne comprenait pas vraiment pourquoi ce fameux tireur d'exception avait choisi de lui raconter cette histoire-là à ce moment précis. Le comte entreprit donc de le lui expliquer.

– Dans la vie, c'est la même chose pour nous tous. Nous sommes voués à devoir affronter des moments impressionnants, que ce soit à la tribune du Sénat, sur un terrain de sport ou... sur la scène d'une salle de concert.

Sofia regarda le comte quelques secondes, puis laissa échapper un éclat de rire.

– La scène d'une salle de concert !

– Oui, reprit le comte, quelque peu vexé. La scène d'une salle de concert.

– Quelqu'un t'a parlé de ma conversation avec Vavilov...

Le comte réaligna sa fourchette et son couteau, bizarrement déplacés.

– On m'a en effet peut-être rapporté quelque chose, dit-il d'un ton

qui se voulait neutre.

– Papa, je n’ai pas peur de jouer en public avec l’orchestre.

– En es-tu sûre ?

– Absolument.

– Tu n’as jamais joué dans une salle de la taille du palais Garnier...

– Je sais.

– Et les Français ont la réputation d’être un public difficile.

Sofia éclata de nouveau de rire.

– Si tu essaies de me mettre à l’aise, alors tu t’y prends vraiment mal. Franchement, Papa, le trac n’entre pas dans ma décision.

– Alors, pourquoi ?

– Je ne veux pas y aller, c’est tout.

– C’est ridicule.

Sofia baissa les yeux et déplaça elle aussi ses couverts.

– Je me plais ici, dit-elle enfin en désignant la salle et, par extension, l’hôtel. Je me plais ici avec toi.

Le comte étudia sa fille. Avec ses longs cheveux noirs, son teint pâle et ses yeux bleu foncé, elle respirait une sérénité inhabituelle pour son âge. Et c’était peut-être bien là le problème. Car si la sérénité est la marque de la maturité, alors l’impétuosité devrait être celle de la jeunesse.

– Je vais te raconter une autre histoire, une histoire que tu n’as jamais entendue, j’en suis sûr. Elle s’est passée ici même, dans cet hôtel, il y a une trentaine d’années – par une nuit de décembre où il neigeait, qui me rappelle beaucoup aujourd’hui...

Alors le comte raconta à Sofia le Noël qu’il avait fêté avec sa mère au Piazza en 1922. Il lui parla des glaces que Nina avait prises en entrée, de sa difficulté à accepter la discipline, et de son argument selon lequel celui ou celle qui voulait élargir ses horizons avait tout intérêt à chercher au-delà de l’horizon.

– Je crains de ne pas t’avoir rendu service, Sofia, poursuivit-il, brusquement sombre. Depuis ta plus tendre enfance, je t’ai attirée vers une vie en grande partie circonscrite par les quatre murs de cet hôtel. Comme nous tous, d’ailleurs. Marina, Andreï, Émile et moi. Tous, nous nous sommes efforcés de faire en sorte que l’hôtel te paraisse aussi vaste et merveilleux que le monde, afin que tu choisisses d’y passer plus de temps avec nous. Mais ta mère avait parfaitement raison. On ne réalise pas son potentiel en écoutant *Shéhérazade* dans une salle de bal à dorures, ou en lisant *l’Odyssée* dans sa chambre. On le réalise en s’aventurant dans l’inconnu – exactement comme Marco Polo en Chine ou Christophe Colomb en Amérique.

Sofia hocha la tête pour signifier qu’elle avait compris.

– Tu m’as donné d’innombrables raisons d’être fier de toi, poursuivit

le comte, et l'une de celles qui comptent le plus, c'est certainement le jour du concours du Conservatoire. Mais le moment où j'ai ressenti cette fierté, ce n'est pas quand Anna et toi êtes revenues nous apprendre ta victoire. C'est plus tôt dans la soirée, quand je t'ai regardée sortir de l'hôtel. Car ce qui compte dans la vie, ce n'est pas si oui ou non on va nous applaudir ; non, ce qui compte, c'est si oui ou non nous avons le courage de prendre le risque malgré le caractère incertain de notre victoire.

– À supposer que je joue à Paris, finit par dire Sofia, mon unique désir, c'est que tu sois là dans le public à m'entendre.

– Je t'assure, mon cœur, que si jamais tu devais jouer sur la Lune, je ne manquerais pas un accord.

Notes

1. Fabriquer une bougie ; sceller une lettre ; sculpter une maquette ; polir le parquet ; s'épiler ; mettre en forme sa moustache !

Les affres d'Achille

– **B**onjour, Arkady.

– Bonjour, monsieur le comte. Qu'est-ce que je peux faire pour vous aujourd'hui ?

– Si cela ne vous dérangeait pas trop, pourriez-vous me donner du papier à lettres et une enveloppe ?

– Mais certainement.

Debout au comptoir de la réception, le comte rédigea une phrase sous le blason de l'hôtel et écrivit une adresse sur l'enveloppe en adoptant une écriture délibérément penchée. Puis, voyant Arkady occupé, il traversa le hall comme si de rien n'était, glissa le message sur le bureau du groom, puis prit la direction de l'entresol pour honorer son rendez-vous hebdomadaire chez le barbier.

Yaroslav Yaroslavl avait cessé d'exercer ses talents au Metropol depuis plusieurs années, et un certain nombre de successeurs avaient tenté de le remplacer. Le dernier en date – Boris Quelquechosovitch – avait toutes les qualifications requises pour couper les cheveux d'un gentleman, mais il n'avait ni les talents artistiques de Yaroslav ni son art de la conversation. En fait, il exécutait sa tâche avec une efficacité tellement silencieuse qu'on en venait à se demander s'il n'était pas en partie une machine.

– La coupe ? demanda-t-il au comte sans perdre de temps avec les sujets, verbes et autres coquetteries de langage.

Avec le peu de cheveux qu'il restait au comte et la prédisposition du barbier à l'efficacité, une coupe prendrait tout au plus dix minutes.

– Oui, faites-moi une coupe, dit le comte, et vous pourriez peut-être aussi me raser...

Le barbier fronça les sourcils. L'homme en lui devait être tenté de faire remarquer au comte qu'il s'était visiblement rasé quelques heures auparavant, mais la machine était si parfaitement réglée qu'elle avait déjà posé les ciseaux et tendait la main vers le blaireau.

Ayant préparé une bonne quantité de mousse, Boris l'appliqua sur les endroits du visage où se serait trouvée sa moustache si le comte avait vraiment eu besoin qu'on le rase. Le barbier affûta l'un de ses rasoirs, se pencha au-dessus du fauteuil et d'une main sûre et d'un seul geste, rasa la pommette droite du comte. Il essuya alors la lame sur la serviette accrochée à sa ceinture puis, penché au-dessus de la joue gauche de son client, la rasa avec le même empressement.

À ce rythme, s'inquiéta le comte, il aurait terminé dans une minute et demie.

D'un doigt replié, le barbier redressa le menton du comte. Ce dernier sentit le contact du métal du rasoir sur sa gorge. C'est à ce moment-là que l'un des nouveaux grooms fit son apparition.

– Excusez-moi, monsieur.

– Oui ? dit le barbier, la lame plaquée contre la jugulaire du comte.

– J'ai un message pour vous.

– Pose. Sur le banc.

– Mais c'est urgent, insista le jeune homme d'un ton inquiet.

– Urgent ?

– Oui, monsieur. Ça vient du directeur.

Le barbier regarda le groom pour la première fois.

– Le directeur ?

– Oui, monsieur.

Avec un long soupir, le barbier décolla la lame de la gorge du comte, prit le message et – tandis que le groom disparaissait – ouvrit l'enveloppe d'un coup de rasoir.

Il déplia le message et le contempla une bonne minute. Il eut le temps de le lire dix fois au cours de ces soixante secondes, car il n'était composé que de quatre mots : *Venez me voir immédiatement !*

Le barbier poussa un autre soupir, puis se tourna vers le mur.

– Je ne vois vraiment pas, dit-il dans le vide.

Puis, après une autre minute de réflexion, s'adressant au comte :

– Je dois m'occuper de quelque chose.

– Je vous en prie. Faites ce que vous avez à faire. Je ne suis pas pressé.

Pour appuyer ce qu'il venait de dire, le comte pencha la tête en arrière et ferma les yeux comme s'il allait faire la sieste ; mais quand le bruit des pas du barbier se fut évanoui, il bondit de son fauteuil comme un chat.



Jeune homme, le comte s'enorgueillissait de son indifférence au tic-tac de l'horloge. Au début du ^{XXe} siècle, certains parmi ses connaissances commencèrent à imprimer à la moindre de leur entreprise une urgence nouvelle, minutant le temps qu'ils mettaient à prendre le petit déjeuner, marcher jusqu'au bureau ou accrocher leur chapeau à sa place avec autant de précision que s'ils préparaient une campagne militaire. Ils répondaient au téléphone dès la première sonnerie, parcouraient rapidement les gros titres des journaux, limitaient leur conversation à ce qui était le plus pertinent, et de

manière générale, passaient leurs journées à poursuivre l'aiguille des minutes. Grand bien leur fasse.

Pour sa part, le comte avait choisi la vie de ceux qui refusent de se presser. Non seulement était-il peu enclin à respecter des horaires établis – allant jusqu'à dédaigner le port d'une montre –, mais il tirait un immense plaisir à dire à un ami qu'une affaire terrestre pouvait bien passer après un déjeuner tranquille et une balade le long d'un quai. Après tout, le vin ne se bonifiait-il pas avec les années ? N'était-ce pas le passage du temps qui donnait aux meubles cette merveilleuse patine ? Somme toute, les entreprises considérées comme urgentes par la plupart des hommes modernes (un rendez-vous avec le banquier par exemple, ou bien un train à prendre) auraient sans doute pu attendre, tandis que celles qu'ils estimaient frivoles (une tasse de thé, ou une conversation entre amis) méritaient leur attention immédiate.

Une tasse de thé ! Une conversation entre amis ! protestera l'homme moderne. *S'il faut mettre du temps de côté pour de telles activités futiles, comment s'occuper de nos obligations d'adultes ?*

Heureusement, la réponse à ce dilemme nous a été fournie par le philosophe Zénon au ^{ve} siècle avant J.-C. Normalement, Achille, homme de l'action et de l'immédiateté formé à mesurer ses efforts au dixième de seconde près, devrait pouvoir expédier une course de vingt mètres en un rien de temps. Mais pour avancer d'un mètre, il lui faut d'abord avancer de cinquante centimètres, et pour avancer de cinquante centimètres, il doit avancer de vingt-cinq. Etc. Ainsi, avant de parcourir vingt mètres, Achille sera obligé de passer par un nombre infini de distances – ce qui, par définition, lui prendra un temps infini. Si l'on étend ce raisonnement (ainsi que le comte s'était plu à le faire remarquer), celui qui a un rendez-vous à midi voit s'offrir devant lui un nombre infini de moments où s'adonner aux plaisirs de l'esprit.

Quod erat demonstrandum.

Mais depuis que Sofia était rentrée ce soir de fin décembre pour lui apprendre que le Conservatoire partait en tournée, le comte avait une vision du passage du temps tout à fait différente. Avant même qu'ils aient fini de fêter la nouvelle, il avait calculé qu'il restait moins de six mois avant le départ de Sofia. Cent soixante-huit jours, pour être précis ; trois cent cinquante-six coups à l'horloge qui sonnait deux fois. Et dans ce bref intervalle, il y avait tant à faire...

Le comte avait appartenu jeune homme à la catégorie de ceux qui refusent de se presser. Aussi aurait-on pu s'attendre que le tic-tac de l'horloge l'importune comme un moustique la nuit, ou le pousse, comme Oblomov, à se tourner sur le côté et à regarder le mur avec un sentiment de malaise. Or c'est le contraire qui se produisit. Dans les jours qui suivirent, son pas se fit plus gai, ses sens plus affûtés, et son esprit plus vif. Car de même que Humphrey Bogart finissait par révéler

sa capacité à s'indigner, le tic-tac de la pendule révélait que le comte était un Homme Résolu.

Fin décembre, l'une des Catherine que le comte avait sorties du bureau du grand-duc fut déposée par Vassili dans l'entresol du magasin TsUM en échange de bons d'achat, avec lesquels le concierge fit l'acquisition d'une petite valise couleur cuir et d'un nécessaire de voyage : serviette de bain, savon, dentifrice et brosse à dents. Le tout, enveloppé dans du papier cadeau, fut offert à Sofia le jour de Noël (à minuit).

Vavilov avait décidé que le deuxième concerto pour piano de Rachmaninov joué par Sofia serait l'avant-dernier morceau du programme, suivi d'un concerto de Dvořák joué par un violoniste prodige, avec l'orchestre au grand complet accompagnant les deux œuvres solistes. Pour le comte, il ne faisait aucun doute que le Rachmaninov était tout à fait à la portée de Sofia. Mais même Horowitz eut son Tarnovski. C'est ainsi que début janvier, le comte engagea Victor Stepanovitch pour faire travailler la jeune fille.

Fin janvier, le comte demanda à Marina de créer une nouvelle robe pour le concert. À l'issue d'une réunion rassemblant Marina, Anna et Sofia – mais, pour une raison mystérieuse, pas le comte –, Vassili fut chargé d'aller acheter du taffetas bleu au TsUM.

Au fil des années, le comte avait enseigné à Sofia les bases du français, avec un certain succès. Mais à partir de février, père et fille renoncèrent à leurs parties de *Zut** pour réviser, en attendant leurs entrées, les aspects les plus pratiques de la langue française.

- *Pardonnez-moi, monsieur, avez-vous l'heure, s'il vous plaît* ?*
- *Oui, mademoiselle, il est dix heures*.*
- *Merci. Et pourriez-vous me dire où se trouvent les Champs-Élysées* ?*
- *Oui, continuez tout droit dans cette direction*.*
- *Merci beaucoup*.*
- *Je vous en prie*.*

Début mars, le comte fit, pour la première fois depuis des années, une incursion au sous-sol du Metropol. Il passa devant la chaufferie et le placard électrique, puis poursuivit son chemin jusqu'à la petite pièce où l'hôtel stockait les objets oubliés par les clients. À genoux devant les étagères de livres, il examina les dos des volumes en prêtant une attention particulière à ceux qui étaient rouges avec un titre en lettres dorées : les *Baedeker*. Tout naturellement, la plupart de ces guides de voyage concernaient la Russie, mais quelques-uns, sans doute abandonnés au terme d'un long périple, portaient sur d'autres pays. C'est ainsi qu'au milieu des romans oubliés le comte en découvrit un sur l'Italie, un sur la Finlande, un autre sur l'Angleterre

et deux sur Paris.

Enfin, le 21 mars, le comte, adoptant une écriture penchée, écrivit cette unique phrase sur un papier à monogramme de l'hôtel, glissa l'enveloppe sur le bureau du chef des grooms, alla rendre au barbier sa visite hebdomadaire en attendant que le message arrive à destination...



Après qu'il eut jeté un coup d'œil dans le couloir pour s'assurer que Boris montait l'escalier, le comte ferma la porte de la boutique du barbier et se tourna vers le fameux cabinet en verre de Yaroslav. Sur le devant étaient alignées deux rangées de grandes bouteilles blanches portant les insignes du fabricant de shampoing Hammer and Sickle. Mais derrière ces soldats de la propreté universelle se trouvait une sélection de flacons colorés d'autan pour ainsi dire oubliés de tous. Le comte sortit quelques-unes des bouteilles de shampoing et passa en revue les toniques, savons et huiles – sans trouver ce qu'il cherchait.

Pourtant, elle est là, j'en suis sûr, songea-t-il.

Il commença alors à déplacer les bouteilles comme des pièces d'un jeu d'échecs – pour voir ce qui se cachait derrière. Et là, dissimulée dans un coin derrière deux fioles d'eau de Cologne, recouverte de poussière, il découvrit la petite bouteille noire que Yaroslav Yaroslavl appelait avec un clin d'œil la Fontaine de Jouvence.

Le comte la fourra dans sa poche, et une fois le cabinet regarni, en ferma les portes. Puis, regagnant à la hâte son fauteuil, il lissa le devant de sa cape de coiffure et pencha la tête en arrière. Mais alors même qu'il fermait les yeux, il revit en un éclair Boris ouvrant l'enveloppe avec son rasoir. Il sauta du fauteuil, s'empara de l'un des rasoirs de rechange posés sur le comptoir, le glissa dans sa poche et reprit sa place – au moment où le barbier réapparaissait en grommelant qu'il s'était déplacé pour rien et avait perdu son temps.

Une fois remonté dans sa chambre, le comte déposa la petite bouteille noire au fond de son tiroir puis s'installa au bureau avec le *Baedeker* de Paris. Il consulta la table des matières et ouvrit le livre à la page 50, où commençait la section sur le 8^e arrondissement. Et là, juste avant la description de l'Arc de Triomphe, du Grand Palais, de la Madeleine et de chez Maxim's, il trouva un plan détaillé du quartier sur papier fin qui se dépliait. Avec le rasoir de Boris, il le détacha soigneusement du guide, puis traça au stylo rouge une ligne en zigzag allant de l'avenue George-V à la rue Pierre-Charron et aux Champs-Élysées.

Quand il en eut fini avec le plan, il alla prendre l'exemplaire des *Essais* de Montaigne dans son cabinet où le volume résidait confortablement sur une étagère de la bibliothèque depuis que Sofia l'avait tiré de sous le pied du bureau du grand-duc. Il le posa devant lui et commença à le feuilleter en s'arrêtant ici ou là pour lire les passages que son père avait soulignés. Alors qu'il s'attardait sur une section de « De l'institution des enfants », la pendule qui sonnait deux fois marqua midi.

Encore cent soixante-treize sonneries, se dit le comte.

Alors il secoua la tête en soupirant, se signa deux fois et, armé du rasoir de Boris, entreprit de priver le chef-d'œuvre de deux cents pages.

Arrivederci

Un soir du début mai, alors qu'il était assis dans le fauteuil entre les palmiers, le comte aperçut par-dessus son journal le jeune couple italien qui sortait de l'ascenseur. La femme était une beauté longue et brune vêtue d'une robe longue et noire, et l'homme, plus petit, portait un pantalon en toile et une veste. Le comte ne savait pas exactement ce qui avait amené ces deux-là à Moscou. Toujours est-il qu'ils quittaient l'hôtel tous les soirs à sept heures, sans doute pour profiter de la vie nocturne de la capitale. Par exemple ce soir, ils sortirent de l'ascenseur à dix-huit heures cinquante cinq, se rendirent tout droit au bureau du concierge, où Vassili leur gardait deux billets pour *Boris Godounov* et une réservation pour un souper. Ensuite, les deux Italiens passèrent à la réception déposer leur clé, qu'Arkady rangea dans le vingt-huitième casier de la quatrième rangée.

Le comte posa son journal sur la table, se leva, bâilla et s'étira. Il s'avança tranquillement vers les portes à tambour comme s'il voulait voir le temps qu'il faisait. Dehors sur le perron, Rodion, après avoir échangé quelques politesses avec le jeune couple, leur appela un taxi et leur tint la portière arrière ouverte. Dès que le véhicule fut parti, le comte pivota sur ses talons et gagna l'escalier. Grimpant les marches une à une (comme il en avait l'habitude depuis 1952), il monta jusqu'au troisième étage, avança jusqu'au fond du couloir et s'arrêta devant la vingt-huitième porte. Là, il glissa deux doigts dans la petite poche de son veston et en tira le passe de Nina. Un regard à gauche, un regard à droite, et il se glissa à l'intérieur.

Il n'était pas entré dans la 328 depuis le début des années 1930 – période à laquelle Anna tentait de relancer sa carrière –, mais au lieu de perdre du temps à repérer ce qui avait changé dans la décoration du petit salon, il entra directement dans la chambre et ouvrit la porte du placard de gauche. Il était rempli de robes comme celle que la beauté brune portait ce soir-là : descendant au genou, avec des manches courtes, monochromes (après tout, ce style lui allait à ravir). Le comte ferma la partie féminine du placard et s'attaqua à la partie masculine. Il y trouva des pantalons et des vestes sur des cintres et, sur un crochet, une casquette plate. Il choisit un pantalon marron, puis ferma la porte. Dans le deuxième tiroir du bureau, il dénicha une chemise en oxford blanche. Il tira une taie d'oreiller de sa poche et fourra les vêtements à l'intérieur. Puis il retourna dans le salon, entrouvrit la porte et, ayant la confirmation que le couloir était désert,

sortit.

C'est seulement en entendant le bruit du verrou que le comte songea qu'il aurait pu prendre la casquette. Mais alors même qu'il glissait les doigts dans la petite poche de son veston, il entendit un grincement de roues tout à fait reconnaissable. Trois enjambées plus tard, il disparaissait dans le beffroi – alors qu'Oleg, le garçon d'étage, débouchait alors dans le couloir avec son chariot.



À onze heures, le comte était au Chaliapine à vérifier sa liste, un petit verre de cognac à côté de lui. Les Catherine, le *Baedeker*, la Fontaine de Jouvence, le pantalon et la chemise, une aiguille et du fil robuste donnés par Marina : tout était prêt. Il restait deux ou trois choses à faire, mais seulement un problème non résolu : comment prévenir. Depuis le début, le comte savait que la question se révélerait la plus difficile à résoudre. Après tout, impossible d'envoyer tout simplement un télégramme. Cela dit, ce n'était pas indispensable. S'il n'avait pas le choix, le comte était prêt à s'en passer.

Il vida son verre, décidé à remonter dans ses quartiers. Si ce n'est qu'avant même qu'il se lève Audrius s'approcha, une bouteille à la main.

– Un verre offert par la maison ?

Depuis qu'il avait passé les soixante ans, le comte s'abstenait en général de toute consommation d'alcool après onze heures du soir, car il s'était aperçu que ce genre de dernier petit verre était susceptible, tel un enfant surexcité, de vous réveiller à trois ou quatre heures du matin. Cependant, il aurait été malpoli de sa part de refuser l'offre du barman, d'autant que ce dernier avait pris la peine de déboucher la bouteille. C'est ainsi qu'acceptant le verre avec la gratitude de circonstance le comte prit ses aises et porta son attention vers le petit groupe d'Américains hilares à l'autre bout du comptoir.

De nouveau, la raison de toute cette bonne humeur, c'était Bouboule, le malheureux vendeur du New Jersey. Après avoir eu les pires difficultés à avoir un interlocuteur influent au téléphone, il avait obtenu en avril des rendez-vous personnels avec des hauts fonctionnaires de toutes les branches possibles et imaginables du gouvernement. Il avait ainsi rencontré personnellement des huiles du commissariat du peuple au Ravitaillement, aux Finances, au Travail, à l'Éducation et même aux Affaires étrangères. Sachant qu'un distributeur avait autant de chances de se vendre au Kremlin qu'un portrait de George Washington, les journalistes avaient observé, stupéfaits, la tournure que prenaient les événements. C'est-à-dire, avant d'apprendre que pour mieux démontrer le fonctionnement de

ses machines, Webster avait demandé à son père de lui envoyer cinquante valises de cigarettes américaines et de barres chocolatées. Ainsi, le vendeur qui avait été incapable d'obtenir un rendez-vous s'était retrouvé brusquement accueilli les bras grands ouverts dans une centaine de bureaux – et congédié les mains et le carnet de commandes vides.

– Je pensais vraiment que j'en tenais un ce coup-ci, disait-il.

Tandis que l'Américain se lançait dans le récit détaillé de sa presque réussite, le comte ne put s'empêcher de penser à Richard, qui était tout aussi naïf que Webster, tout aussi sociable et prêt à raconter une histoire drôle dont il était la victime.

Le comte posa son verre sur le comptoir.

Je me demande, songea-t-il. Est-ce possible ?

Mais avant qu'il pût répondre à sa propre question, l'Américain grassouillet fit un signe amical de la main à quelqu'un qui arrivait. Et qui lui répondit, si ce n'est un certain éminent professeur ?



Peu après minuit, l'Américain régla sa note au bar, distribua des tapes dans le dos à ses compagnons et monta l'escalier en sifflant une version approximative de *L'Internationale*. Arrivé devant sa suite au troisième étage, il eut quelques difficultés avec ses clés, mais une fois fermée la porte derrière lui, il se redressa légèrement, l'air plus sobre.

C'est alors que le comte alluma la lampe.

Bien que sans doute surpris de découvrir un inconnu assis sur l'un de ses fauteuils, l'Américain ne sursauta pas, pas plus qu'il ne cria.

– Excusez-moi, dit-il avec un sourire pompette, j'ai dû me tromper de chambre.

– Pas du tout. Vous êtes dans la vôtre.

– Alors si je suis dans la mienne, c'est vous qui vous êtes trompé...

– Peut-être, mais j'en doute.

L'Américain fit un pas en avant et étudia de plus près le visage de son invité surprise.

– Vous ne seriez pas le serveur du Boyarski ?

– Oui. Je suis le serveur.

L'Américain hocha lentement la tête.

– Je vois. Monsieur... ?

– Rostov. Alexandre Rostov.

– Eh bien, monsieur Rostov, je vous aurais volontiers proposé un verre, mais il se fait tard et j'ai un rendez-vous tôt demain matin. Y a-t-il quelque chose que je peux faire pour vous ?

– En fait, Mr Webster, je pense que oui. Voyez-vous, j'ai une lettre à

faire porter à un ami à Paris, que vous devez sans doute connaître...

Malgré l'heure tardive et le rendez-vous matinal, Pudgy Webster finit par servir au comte un verre de whisky.

Entendons-nous bien : si en règle générale le comte évitait l'alcool après onze heures, il s'en abstenait après minuit. En fait, il s'était même surpris à citer son père à Sofia à ce propos, affirmant que ce qui résultait de ce manque de tempérance, c'était des imprudences, des liaisons hasardeuses et des dettes de jeu.

Or, après s'être introduit dans la chambre de cet Américain et s'être arrangé pour faire remettre son message, le comte songea que Humphrey Bogart n'aurait jamais refusé un verre après minuit. En fait, tout tendait à prouver que Bogart préférait boire après minuit – quand l'orchestre avait cessé de jouer, que les tabourets du bar étaient vides et que les fêtards s'étaient enfoncés en titubant dans la nuit. C'était l'heure où, une fois les portes du saloon fermées, les lumières baissées et la bouteille de whisky sur la table, les Hommes Résolus pouvaient parler sans être interrompus par des déclarations d'amour ou des éclats de rire.

– Oui, merci, dit le comte à Mr Webster. Un verre de whisky fera parfaitement l'affaire.

En fait, l'instinct du comte ne l'avait pas trompé, car le verre de whisky fit parfaitement l'affaire. De même que le deuxième.

C'est ainsi qu'après avoir salué Mr Webster (avec dans une poche un paquet de cigarettes américaines pour Anna et dans l'autre une barre chocolatée pour Sofia) le comte se dirigea vers ses quartiers dans un état quelque peu exalté.

Le couloir du troisième était vide et silencieux. Derrière la rangée de portes fermées sommeillaient les esprits pratiques et prévisibles, prudents et rassurants. Bien au chaud sous leurs couvertures, ils rêvaient de petit déjeuner, abandonnant les couloirs de la nuit aux Samuel Spadski, Philip Marlov, Alexandre Ilitch Rostov et autres personnages de cet acabit...

– Oui, dit le comte en faisant des zigzags dans le couloir. C'est moi le serveur.

Ses sens étaient affûtés comme souvent quand on est dans cet état-là, aussi remarqua-t-il du coin de l'œil quelque chose de tentant – la porte de la suite 328.

Boris Godounov durait trois heures et demie, un dîner après le spectacle une heure et demie. Si bien que, selon toute probabilité, les Italiens ne seraient pas rentrés avant une demi-heure. Le comte frappa à la porte, puis attendit. Il frappa de nouveau pour être sûr. Puis,

sortant le passe de son veston, il ouvrit la porte et, rapide, l'esprit clair et dénué de tout scrupule, il entra.

Un regard lui suffit pour voir que les femmes de chambre étaient déjà passées, car tout était à sa place : les fauteuils, les magazines, la carafe d'eau et les verres. Dans la chambre, il trouva un lit impeccablement fait.

Il ouvrit la porte du placard de droite avec l'intention de prendre la casquette quand il remarqua quelque chose qui lui avait échappé. Sur l'étagère au-dessus des vêtements se trouvait un paquet enveloppé dans du papier et entouré de ficelle – un paquet de la taille d'une petite statuette...

Il mit la casquette, prit le paquet et le posa sur le lit. Il défit la ficelle, retira soigneusement l'emballage et découvrit tout simplement des poupées russes. Peintes dans un style simple et traditionnel, en vente dans une bonne centaine de magasins, les matriochkas étaient le genre de jouet saugrenu que des parents rapportaient de Russie à leur enfant.

Et dans lequel ils pouvaient fort bien cacher quelque chose...

Assis sur le lit, le comte ouvrit la plus grande des poupées. Puis la deuxième. Puis la troisième. Et il était sur le point d'ouvrir la quatrième lorsqu'il entendit tourner une clé dans la serrure.

Pendant quelques secondes, notre Homme Résolu devint un Homme qui ne Savait pas Quoi Faire. Puis, entendant la porte s'ouvrir et les voix des deux Italiens, le comte ramassa les moitiés de poupées, se faufila dans le placard et ferma discrètement la porte.

L'étagère devait être à moins d'un mètre quatre-vingts du sol, obligeant le comte à baisser la tête comme un pénitent (message compris).

Très vite, les deux Italiens eurent retiré leurs manteaux et entrèrent dans la chambre. S'ils allaient faire en même temps leurs ablutions nocturnes, songea le comte, alors il tenait une occasion idéale de s'échapper. Si ce n'est que la 328 n'avait qu'une petite salle de bains, et plutôt que de se bousculer devant le lavabo, mari et femme décidèrent d'y aller à tour de rôle.

Le comte les entendit se brosser chacun les dents, ouvrir des tiroirs et mettre leur pyjama. Il entendit le bruit des draps qu'on rabattait, des voix étouffées, le bruissement des pages qu'on feuilletait. Au bout de quinze minutes – c'est-à-dire une éternité –, il y eut un échange de petits mots tendres, un baiser délicat, et les lumières s'éteignirent. Par la grâce de Dieu, notre joli petit couple avait choisi de se reposer plutôt que de prolonger la soirée...

Certes, mais combien de temps leur faudrait-il pour s'endormir ? Prenant soin de ne bouger aucun muscle, le comte les entendit

respirer, tousser, renifler, soupirer. Puis l'un d'eux roula sur le côté. Le comte lui-même aurait pu craindre de s'endormir s'il n'y avait pas eu cette douleur paralysante dans le cou et cet inconfort croissant qu'il ne pouvait qu'interpréter comme le besoin d'aller lui-même assez rapidement faire un petit tour à la salle de bains.

Oui, le message est clair, songea le comte : voici une raison de plus de ne pas boire après minuit...



– *Che cos'era questo ? Tesoro, svegliati !*

– *Cos'è ?*

– *C'è qualcuno nella stanza !*

(Boum !)

– *Chi è la ?*

– Scusa.

– *Claudio ! Accendi la luce !*

(Paf !)

– Scusa.

(Crac !)

– Arrivederci !

L'âge adulte

– Vous êtes prêts ? demanda Marina.

Assis côte à côte sur le canapé dans la suite de l'actrice, le comte et Anna répondirent que oui.

Avec toute la solennité que réclamaient les circonstances, Marina ouvrit la porte de la chambre et Sofia apparut.

La couturière avait créé pour le concert une robe à manches longues ajustée au niveau de la taille et évasée sous les genoux. Le bleu du tissu, qui rappelait les eaux profondes de l'océan, offrait un contraste saisissant avec le teint pâle de Sofia et ses cheveux noirs.

Anna poussa un petit cri.

Le visage de Marina rayonna.

Et le comte ?

Alexandre Rostov n'était ni un scientifique ni un sage ; mais à l'âge de soixante-quatre ans il était suffisamment averti pour savoir que la vie n'avance pas à pas de géant. Elle se déplie. Elle est l'expression d'un millier de transitions. Nos facultés se développent puis s'amenuisent, nos expériences s'accumulent, nos opinions se modifient – si ce n'est lentement, du moins graduellement. De sorte que les événements d'une journée ordinaire sont tout aussi susceptibles de modifier ce que nous sommes qu'une pincée de poivre un ragoût. Pourtant, aux yeux du comte, lorsque les portes de la chambre d'Anna s'ouvrirent et que Sofia s'avança dans sa robe, à cet instant précis, elle franchit le seuil séparant l'enfance de l'âge adulte. D'un côté de ce fossé, il y avait la demoiselle de cinq, dix ou vingt ans au comportement discret et à l'imagination débridée pour laquelle lui-même était un compagnon et un conseiller indispensable, tandis que de l'autre se révélait une jeune femme intelligente et gracieuse qui n'avait pas besoin de compter sur d'autres que sur elle-même.

– Alors ? Qu'est-ce que vous en pensez ? demanda Sofia timidement.

– Je suis sans voix, dit le comte avec une fierté assumée.

– Tu es magnifique, dit Anna.

– N'est-ce pas ? dit Marina.

Enchantée de tous ces compliments et des applaudissements d'Anna, Sofia fit une pirouette.

C'est alors que le comte découvrit à sa plus grande surprise que la robe n'avait pas de dos. Le taffetas (acheté au rouleau, précisons) tombait des épaules jusqu'au creux des reins en de larges courbes

paraboliques.

Le comte se tourna vers Anna.

– Hum. Je suppose que c'est ton idée !

L'actrice cessa d'applaudir.

– Pardon ?

Il agita la main en direction de Sofia.

– Cette robe qui n'en est pas une. Elle sort de l'un de tes magazines modernes, forcément.

Sans laisser le temps à Anna de répondre, Marina tapa du pied.

– Non ! C'est mon idée à moi !

Le comte, stupéfait par le ton de la couturière, constata avec une certaine appréhension que l'un des yeux de Marina s'était levé au plafond en signe d'exaspération, alors que l'autre fonçait sur lui comme un boulet de canon.

– C'est une robe que j'ai créée, de mes propres mains, pour ma Sofia.

S'apercevant qu'il avait peut-être sans le vouloir insulté une artiste, le comte prit un ton plus conciliant.

– C'est incontestablement une belle robe, Marina. L'une des plus jolies que j'aie jamais vues – et j'en ai vu, des belles robes dans ma jeunesse.

Le comte partit d'un petit rire maladroit dans l'espoir de détendre l'atmosphère.

– Mais après des mois de préparation, poursuivit-il sur le ton de la camaraderie et du bon sens, Sofia va jouer Rachmaninov au palais Garnier. Ne serait-il pas dommage, Marina, qu'au lieu de l'écouter, le public n'ait d'yeux que pour son dos ?

– On pourrait peut-être lui faire enfiler un sac à patates. Histoire d'être sûrs que le public ne sera pas distrait.

– Je n'irais pas jusqu'à prôner le sac à patates, mais je suggère un peu de modération, tout en restant dans les limites du glamour.

Marina tapa de nouveau du pied.

– Ça suffit ! Vos scrupules ne nous intéressent pas, Alexandre Ilitch. Ce n'est pas parce que vous avez vu passer la comète de 1812 que Sofia doit porter un jupon et une tournure !

Le comte s'apprêtait à répondre, mais Anna intervint.

– Nous devrions peut-être écouter ce que Sofia a à dire.

Ils se tournèrent tous vers la jeune fille qui, inconsciente de la discussion en cours, s'admirait dans le miroir.

– Elle est splendide, dit-elle en prenant les mains de Marina.

La couturière adressa au comte un regard triomphant, puis pivota vers Sofia pour étudier son œuvre d'un œil plus critique.

– Qu'est-ce qu'il y a ? demanda Anna en venant se placer à côté de la couturière.

– Il manque quelque chose...

– Une cape ? marmonna le comte.

Les trois femmes l'ignorèrent.

– Je sais ! dit enfin Anna.

Elle fila dans sa chambre et revint avec un collier orné d'un pendentif en saphir. Elle le tendit à Marina, qui l'attacha autour du cou de Sofia. Puis les deux femmes se reculèrent.

– Parfait, dirent-elles de concert.

– C'est vrai ? demanda Anna au comte dans le couloir après la séance d'essayage.

– C'est vrai quoi ?

– Que tu as vu passer la comète de 1812 ?

Le comte se racla la gorge.

– J'ai peut-être un sens des convenances aigu, mais ça ne veut pas dire que je suis un vieux barbon.

– Tu te rends compte, j'espère, que tu viens de te racler la gorge, répondit Anna, un sourire aux lèvres.

– Peut-être bien. Mais je n'en reste pas moins son père. Tu voulais que je fasse quoi ? Que j'abdique toute responsabilité ?

– Que vous abdiez ! Certainement pas, Votre Excellence !

Ils étaient arrivés à l'endroit du couloir où se trouvait la porte de l'escalier de service, offerte aux regards mais invisible. Le comte s'arrêta et se tourna vers Anna avec un sourire d'une politesse artificielle.

– C'est l'heure de la réunion quotidienne du Boyarski. Par conséquent, je crains de devoir te dire *adieu**.

Puis, après un signe de tête, il disparut derrière la porte.

Il commença à descendre, soulagé. Avec sa géométrie précise et son silence enveloppant, le beffroi faisait penser à une chapelle ou une salle de lecture – bref, un endroit conçu pour procurer solitude et répit. Enfin, jusqu'à ce que la porte s'ouvre et qu'Anna avance sur le palier.

Incrédule, le comte remonta les marches.

– Qu'est-ce que tu fais ?

– Il faut que j'aille à la réception. Je me suis dit que je pourrais te tenir compagnie jusqu'en bas.

– Tu ne peux pas me tenir compagnie. Ceci est l'escalier de service !

– Mais je suis cliente de cet hôtel.

– C'est exactement ce que je veux dire. L'escalier de service est

réservé à ceux qui servent. À l'autre bout du couloir tu trouveras un escalier chic réservé à nos clients chics.

Anna s'avança vers le comte, tout sourire.

– Qu'est-ce qui te préoccupe ?

– Rien. Je ne suis pas préoccupé.

– Je suppose que c'est compréhensible, poursuivit-elle d'un ton philosophe. Il est normal pour un père d'être déstabilisé quand il découvre que sa fille est devenue une jolie jeune femme.

– Je ne suis pas déstabilisé. Je voulais simplement dire que sa robe aurait pu être moins échancrée dans le dos.

– Reconnais qu'elle a un joli dos.

– Peut-être. Mais le monde n'a pas besoin qu'on lui en montre toutes les vertèbres.

Anna continua à s'avancer.

– Tu as souvent admiré mes vertèbres...

– Ce n'est pas du tout la même chose.

Le comte voulut reculer, mais se retrouva collé au mur.

– Je vais te la montrer, moi, la comète de 1812...



– Alors, on commence ?

Cette question d'une franchise à l'état pur venait de celui qui mangeait, buvait et dormait sournement.

Émile fit glisser le menu vers lui en poussant un grognement.

Le comte et Andreï se tortillèrent sur leurs fauteuils. Le Fou, qui avait pris l'habitude de participer aux réunions quotidiennes du Boyarski, les avait transférées du bureau d'Émile au sien, au prétexte que l'activité dans les cuisines empêchait de se concentrer. Pour accueillir les membres du triumvirat, il avait fait aligner trois bergères devant son bureau. Ces bergères étaient de proportions si délicates qu'on était en droit de se demander si elles n'avaient pas été conçues pour de toutes jeunes demoiselles à la cour de Louis XIV. Autrement dit, il était impossible pour un homme de taille adulte de s'y sentir à l'aise, surtout quand elles étaient serrées les unes contre les autres. Le dispositif avait pour effet que le maître d'hôtel, le cuisinier et le serveur en chef se sentaient comme des écoliers convoqués par le directeur.

Le Fou prit le menu et le posa contre le rebord de son bureau. Puis, avec la pointe d'un crayon à papier, il passa en revue tous les mets proposés à la manière d'un banquier qui vérifie les calculs de son apprenti.

Tout naturellement, les trois écoliers désœuvrés se retrouvèrent à

regarder autour d'eux. Si seulement les murs avaient été décorés de cartes du monde ou du tableau de Mendeleïev, ils auraient pu faire bon usage de ce temps qui leur était donné – en imaginant qu'ils étaient Christophe Colomb traversant l'Atlantique ou bien un alchimiste de l'antique Alexandrie. Mais les portraits de Staline, Lénine et Marx ne leur laissaient pas d'autre choix que de trépigner sur place.

Lorsque le Fou eut corrigé le menu et l'eut rendu au cuisinier, il se tourna vers Andreï, qui lui tendit docilement le Registre. Comme d'habitude, le Fou l'ouvrit à la première page et le triumvirat attendit dans un silence agacé qu'il arrive enfin à la dernière soirée du mois de mai.

– Nous y voilà, dit le directeur.

De nouveau la pointe du crayon à papier se déplaça d'une ligne à l'autre et d'une colonne à l'autre. Le Fou donna à Andreï ses instructions pour les plans de table de la soirée, puis posa son crayon.

Sentant que la réunion touchait à sa fin, les membres du triumvirat glissèrent les fesses vers le bord de leurs bergères. Mais voilà qu'au lieu de fermer le Registre le Fou se mit à tourner les pages pour examiner la semaine suivante.

– Où en sont les préparatifs pour le dîner combiné du Praesidium et du Conseil des ministres ?

Andreï s'éclaircit la gorge.

– Tout est en place. Sur requête officielle, le dîner se tiendra non pas dans le salon rouge, mais dans la suite 317 – Arkady fait en sorte qu'elle soit libre. Émile vient de mettre la touche finale au menu et Alexandre, qui supervisera le dîner, travaille en étroite collaboration avec le camarade Propp, notre contact au Kremlin, afin d'assurer le bon déroulement de la soirée.

Le Fou leva les yeux.

– Étant donné l'importance de l'événement, ne devriez-vous pas le superviser vous-même, camarade Duras ?

– Mon intention était de rester au Boyarski, mais je peux bien sûr m'occuper de ce dîner si vous estimez que c'est préférable.

– Excellent, dit le Fou. Alors le camarade Rostov restera au Boyarski pour s'assurer que tout s'y déroule au mieux.

Tandis que le Fou fermait le Registre, le comte se figea.

Le dîner pour le Praesidium et le Conseil des ministres était taillé sur mesure pour ce qu'il avait l'intention de faire. Impossible de trouver une meilleure occasion. Et à supposer qu'il y en ait une, maintenant qu'il ne restait plus que seize jours avant la tournée du Conservatoire, il n'avait tout bonnement pas le temps.

Le Fou fit glisser le Registre vers Andreï et la séance fut levée.

Comme d'habitude, les membres du triumvirat parcoururent la distance entre le bureau du directeur et l'escalier en silence. Mais sur le palier, alors qu'Émile commençait à monter, le comte tira Andreï par la manche.

– Andreï, mon ami, dit-il *sotto voce*, vous auriez une minute... ?

Une annonce

Le 11 juin au soir, à sept heures moins le quart, le comte Alexandre Rostov, à son poste dans la suite 317 en veste blanche du Boyarski, s'assura que la table était bien mise et les membres de son équipe convenablement habillés avant d'ouvrir les portes pour le dîner combiné du Praesidium et du Conseil des ministres.

Onze jours auparavant, comme nous l'avons vu, le comte avait été écarté de cette mission de façon plutôt brusque. Mais le 10 juin, en début d'après-midi, le camarade Duras, maître d'hôtel, était arrivé à la réunion quotidienne du Boyarski avec une mauvaise nouvelle. Depuis quelque temps, expliqua-t-il, il ressentait un tremblement des mains qui pourrait fort bien signaler un début de paralysie. Un matin, il s'était réveillé après une nuit agitée et s'était rendu compte que le mal avait considérablement empiré. Pour illustrer son propos, il tendit au-dessus de la table sa main droite, qui tremblait comme une feuille.

Émile regarda la scène, choqué. *Quelle sorte de Dieu, semblait-il se dire, crée un monde dans lequel la maladie d'un homme vieillissant affecte cela même qui l'a toujours différencié de ses semblables et distingué aux yeux de tous ?*

Quelle sorte de Dieu, Émile ? Celui-là même qui a rendu Beethoven sourd et Monet aveugle. Car ce que l'Éternel a donné, c'est précisément ce qu'Il vient plus tard t'ôter.

Si le visage d'Émile exprimait une indignation presque sacrilège devant l'état dans lequel se trouvait son ami, celui du Fou exprima l'embarras de celui qui se retrouve face à un désagrément.

Remarquant la contrariété du directeur, Andreï tenta de le rassurer.

– Ne vous inquiétez pas, camarade directeur. J'ai déjà contacté le camarade Propp au Kremlin et l'ai assuré que comme je ne suis pas en mesure de superviser la soirée de demain, le camarade Rostov, serveur en chef, assumera mes responsabilités. Inutile de préciser que le camarade Propp était grandement soulagé en apprenant cela.

– Bien sûr, dit le Fou.



En rapportant que le camarade Propp était grandement soulagé d'apprendre que le camarade Rostov serait aux commandes pour ce dîner d'État, Andreï n'exagérait pas. Né dix ans après la Révolution, le

camarade Propp ne savait pas que le camarade Rostov était en résidence surveillée au Metropol ; il ne savait même pas qu'il s'agissait d'un ci-devant. En revanche, il savait – par expérience personnelle – qu'on pouvait compter sur le camarade Rostov pour s'occuper de la table jusque dans les moindres détails et réagir immédiatement à la première ombre de mécontentement chez un client. Et même si le camarade Propp était encore relativement peu expérimenté en matière d'us et coutumes du Kremlin, il l'était suffisamment pour savoir que le moindre défaut constaté lors de cette soirée lui serait mis sur le dos aussi sûrement que si c'était lui qui avait dressé la table, préparé le repas et servi le vin.

Le camarade Propp fit part en personne de son soulagement au comte lors d'une brève rencontre le matin de l'événement. Installé à une table pour deux au Boyarski, le jeune agent de liaison passa en revue avec le comte tous les détails de la soirée : l'heure (les portes devaient être ouvertes à neuf heures précises), la disposition des tables (un grand U avec vingt sièges se faisant face et six au haut bout de la table), le menu (un festin russe traditionnel revisité par le camarade cuisinier Joukovski), le vin (un blanc ukrainien) et l'obligation d'éteindre les bougies à vingt-deux heures cinquante-neuf précisément. Enfin, peut-être pour souligner l'importance de la soirée, le camarade Propp laissa le comte jeter un coup d'œil à la liste des invités.

S'il est vrai qu'en général le comte ne se préoccupait pas du fonctionnement interne du Kremlin, cela ne veut pas dire pour autant qu'il ne connaissait pas les noms figurant sur la liste – car il les avait tous servis. Il les avait servis lors de dîners officiels dans le salon rouge ou jaune, mais il les avait également servis au Boyarski lors de dîners plus intimes et détendus en compagnie de leurs femmes, leurs maîtresses, leurs amis ou leurs ennemis, leurs patrons ou leurs protégés. Il savait distinguer le rustre du dîneur pressé, l'homme amer du vantard. Il les avait tous vus sobres et presque tous saouls.

– Nous nous occuperons de tout, dit-il tandis que le jeune apparatchik se levait pour partir. Mais, camarade Propp...

– Oui, camarade Rostov ? Ai-je oublié quelque chose ?

– Vous ne m'avez pas donné le plan de table.

– Ah. Ne vous inquiétez pas. Ce soir, il n'y a pas de plan de table.

– Alors soyez assuré, répondit le comte en souriant, que la soirée ne pourra qu'être réussie.

Pourquoi le comte était-il aussi content d'apprendre que ce dîner d'État se déroulerait sans plan de table ?

Depuis mille ans, dans toutes les civilisations, présider la table est

un privilège. Quand vous regardez une table dressée avec cérémonie, vous savez instinctivement que le siège placé au haut bout est plus désirable que ceux placés sur les côtés – parce qu’il confère automatiquement à la personne qui l’occupe puissance, importance et légitimité. Par extension, vous savez également que plus vous êtes loin de celui qui préside, moins vous avez de chances d’être perçu comme puissant, important et légitime. Ainsi, inviter quarante-six dirigeants d’un parti politique à dîner autour d’une table en U sans prévoir qui allait s’asseoir où, c’était aller au-devant d’un certain degré de désordre...

Thomas Hobbes aurait sans nul doute vu dans cette situation un exemple parfait d’« homme dans l’état de nature » et vous aurait conseillé de vous préparer à une bagarre générale. Nés avec des facultés similaires et mus par des désirs tout aussi similaires, les quarante-six hommes présents pouvaient tous prétendre à n’importe quelle place à table. Si bien que la conséquence la plus probable serait une bousculade pour présider la table, avec force accusations, récriminations, coups de poing, voire coups de feu.

John Locke, en revanche, aurait affirmé qu’une fois les portes du salon ouvertes, après un court moment de confusion, la nature foncièrement bonne des quarante-six hommes l’aurait emporté, et leur prédisposition à la raison les aurait guidés vers une attribution des sièges juste et ordonnée. Ainsi, les convives auraient peut-être procédé à un tirage au sort pour décider de leur placement, ou bien encore tout simplement disposé les tables en cercle – exactement comme le roi Arthur l’avait fait, pour garantir l’équité entre ses chevaliers.

Faisant entendre le son de sa voix depuis la moitié du XVIII^e siècle, Jean-Jacques Rousseau aurait informé MM. Locke et Hobbes que les quarante-six convives – enfin libérés du joug des conventions sociales – pousseraient les tables le long des murs et attraperaient à main nue les fruits de la terre pour les partager librement dans un état de bonheur naturel.

Peut-être, mais le Parti communiste n’était pas un « état de nature », bien au contraire. C’était l’une des machines les plus complexes et les plus réfléchies jamais construites par l’homme. En résumé : la hiérarchie des hiérarchies.

Si bien qu’à l’arrivée des invités le comte était certain qu’on ne verrait pas un poing levé, pas un tirage au sort, pas un fruit partagé librement. Tant s’en faut : après quelques bousculades et jeux de coudes négligeables, chacun des quarante-six convives trouverait lui-même sa place à table, et cet arrangement « spontané » dirait à l’observateur attentif tout ce qu’il avait besoin de savoir sur la gouvernance de la Russie pour les vingt ans à venir.



Au signal du comte, les portes de la suite 317 furent ouvertes à neuf heures précises. À vingt et une heures quinze, quarante-six hommes de rangs et d'anciennetés divers s'installaient aux emplacements appropriés à leur position. Sans un mot de concertation, le haut bout de la table fut laissé à Boulganine, Khrouchtchev, Malenkov, Mikoïan, Molotov et Vorochilov – les six plus éminents membres du Parti –, les deux sièges du milieu étaient réservés au Premier ministre, Malenkov, et au secrétaire général, Khrouchtchev¹.

Or, lorsque Khrouchtchev entra, au lieu de s'avancer vers le haut bout de la table, il alla comme si de rien n'était échanger quelques mots avec Viatcheslav Malichev, le plutôt terne ministre des Constructions mécaniques, assis pratiquement en bout de table. C'est seulement lorsque tout le monde fut confortablement installé que l'ancien maire de Moscou, après une tape affectueuse sur l'épaule de Malichev, gagna tranquillement la place à côté de Malenkov – le dernier siège libre.

Au cours des deux heures qui suivirent, les convives mangèrent avec appétit, burent sans modération et portèrent des toasts sur toute une gamme de tons allant du solennel à l'humoristique, mais toujours dans un esprit des plus patriotiques. Et entre les toasts, pendant que le comte présentait les plats, emplissait les verres, changeait les couverts, retirait les assiettes et enlevait les miettes des nappes, les convives parlaient en aparté avec leurs voisins de gauche, conféraient avec leurs voisins de droite, ou marmonnaient dans leur barbe au milieu du bourdonnement des festivités.

En lisant cela, vous serez peut-être tenté de demander avec une pointe de sarcasme si le comte Rostov – ce gentleman autoproclamé – s'autorisa à prêter l'oreille aux conversations privées conduites autour de la table. Mais votre question et votre cynisme seraient entièrement déplacés. Car comme pour les meilleurs des domestiques, l'art des vrais serveurs, c'est de tendre l'oreille.

Prenons l'exemple du majordome du grand-duc Demidov. Au fait de sa carrière, Kemp pouvait rester debout des heures durant sur le seuil de la bibliothèque, aussi silencieux et raide qu'une statue. Mais si l'un des invités du grand-duc laissait entendre qu'il avait soif, alors Kemp était déjà là à lui proposer un verre. Si quelqu'un se plaignait discrètement d'avoir un peu froid, Kemp était déjà en train de ranimer le feu dans la cheminée. Et quand le grand-duc faisait remarquer à un ami que la comtesse Chermatova était « un régal » mais que son fils était « douteux », Kemp savait sans qu'on le lui dise que si l'un ou l'autre des Chermatov se présentait à la porte sans être annoncé, le

grand-duc serait disponible pour l'une et souffrant pour l'autre.

Alors, le comte surprit-il certaines des conversations privées des convives ? Entendit-il les remarques sournoises, les apartés lourds de sous-entendus, les remarques dédaigneuses faites *sotto voce* ?

Oui, il entendit tout.

Chaque homme a sa personnalité à table, et nul besoin de servir les membres du Parti communiste pendant vingt-huit ans pour savoir que le camarade Malenkov ne portait des toasts que lorsque l'occasion se présentait, et encore, avec un verre de vin blanc, mais que le camarade Khrouchtchev, lui, en portait quatre en une soirée, et toujours avec de la vodka. Il n'échappa donc pas au comte qu'au cours du repas l'ancien maire de Moscou ne se leva pas une seule fois. Mais à vingt-deux heures cinquante, alors que le repas touchait à sa fin, le secrétaire général fit tinter la lame de son couteau contre son verre.

– Messieurs, le Metropol est familier des événements historiques. En fait, c'est ici qu'en 1918 le camarade Sverdlov a enfermé les membres du comité de rédaction de la Constitution, dans la suite qui se trouve deux étages en dessous, en les informant qu'ils ne sortiraient pas tant que leurs travaux ne seraient pas terminés.

Tous de rire et d'applaudir.

– À Sverdlov ! s'exclama une voix.

Et comme Khrouchtchev vidait son verre avec un sourire plein d'assurance, tout le monde autour de la table l'imita.

– Ce soir, poursuivit Khrouchtchev, nous avons l'honneur d'assister à un autre événement historique au Metropol. Si vous voulez bien vous rapprocher avec moi des fenêtres, camarades, je crois que Malichev a quelque chose à nous annoncer...

Les visages exprimant qui la curiosité, qui la perplexité, les quarante-quatre autres convives se levèrent de leurs chaises et s'approchèrent des immenses fenêtres donnant sur la place du Théâtre, où Malichev se tenait déjà.

– Merci, camarade secrétaire général, dit Malichev en s'inclinant devant Khrouchtchev. Camarades, comme le savent la plupart d'entre vous, il y a trois ans et demi nous avons démarré la construction de notre nouvelle centrale électrique dans la ville d'Obninsk. Je suis fier de vous annoncer que lundi après-midi, elle est devenue opérationnelle – avec six mois d'avance sur le calendrier.

Éloges et hochements de tête de rigueur.

– De plus, poursuivit Malichev, ce soir à onze heures précises – dans moins de deux minutes –, la centrale va commencer à fournir en électricité la moitié de la ville de Moscou...

Sur ces mots, Malichev se tourna vers les fenêtres (tandis que le

comte et Martyn éteignaient discrètement les bougies posées sur la table). Dehors, les lumières de Moscou scintillaient comme à l'habitude, et à mesure que les secondes s'écoulaient, les convives commencèrent à s'impatisser et à échanger des remarques. Soudain, tout là-bas au nord-ouest de la ville, les lumières d'un quartier de cinq kilomètres carrés s'éteignirent toutes en même temps. Quelques instants plus tard, la même chose se produisit dans un quartier voisin. Puis l'obscurité envahit la ville comme une ombre projetée sur une plaine, se rapprochant de plus en plus, jusqu'à ce que, à vingt-trois heures deux environ, les fenêtres du Kremlin qui étaient toujours allumées s'éteignent, suivies quelques secondes plus tard par celles du Metropol.

Dans l'obscurité, les murmures gagnèrent en volume en même temps que s'y mêlaient la surprise et la consternation. Mais l'observateur attentif aurait remarqué que lorsque l'obscurité s'était faite, Malichev n'avait ni parlé ni bougé et qu'il continuait à regarder par la fenêtre. Tout à coup, tout là-bas au nord-ouest, les lumières du quartier plongé le premier dans le noir se rallumèrent en tremblotant. À présent, cette luminescence progressait dans la ville, s'approchant de plus en plus, jusqu'à ce que les fenêtres du Kremlin se rallument, suivies par le lustre au-dessus des têtes des convives – sous les applaudissements enthousiastes et mérités des participants au dîner combiné du Praesidium et du Conseil des ministres. Car en effet les lumières de la ville semblaient briller davantage encore avec l'électricité fournie par la première centrale nucléaire du monde.



Nul doute que le final de ce dîner d'État fut le plus bel exemple de théâtre politique jamais vu à Moscou. Mais lorsque les lumières s'éteignirent, cela incommoda-t-il certains des citoyens de la ville ?

Par chance, en 1954 Moscou n'était pas la capitale mondiale de l'électroménager. Cela dit, lors de cette brève coupure de courant, au moins trois cent mille horloges s'arrêtèrent, quarante mille postes de radio se turent et des miaulements retentirent. Ajoutons à cela des lampadaires renversés, des enfants en larmes, des parents qui se cognèrent le tibia contre la table basse, et un nombre non négligeable de conducteurs qui, levant les yeux pour regarder à travers le pare-brise les immeubles brusquement plongés dans le noir, emboutirent la voiture de devant.

Dans certain petit immeuble gris à l'angle de la rue Dzerjinski, certain petit homme gris chargé de taper à la machine les propos entendus à la dérobée par les serveuses n'interrompt pas son travail. Car à l'instar de tout bon bureaucrate, il savait taper à la machine les

yeux fermés. Toutefois, lorsque, quelques instants après la coupure de courant, quelqu'un trébucha dans le couloir, notre dactylographe sursauta et leva la tête, si bien que ses doigts se décalèrent d'une touche vers la droite – ce qui rendit la deuxième partie de son rapport soit inintelligible, soit cryptée, selon votre point de vue.

Pendant ce temps-là, au théâtre Maly où Anna Urbanova, coiffée d'une perruque teintée de gris, jouait le rôle d'Irina Arkadina dans *La Mouette* de Tchekhov, le public étouffa des cris d'inquiétude. Anna et ses partenaires avaient beau avoir l'habitude de quitter la scène dans le noir, ils ne s'y aventurèrent pas cette fois-ci. Formés à la méthode Stanislavski, ils se mirent illico à jouer exactement comme leurs personnages auraient agi s'ils s'étaient brusquement retrouvés dans le noir :

ARKADINA (*inquiète*) : Les lumières se sont éteintes !

TRIGORIN : Restez où vous êtes, très chère. Je vais chercher une bougie. (*Bruits de déplacement prudent tandis que TRIGORIN sort côté cour, puis le silence*)

ARKADINA : Oh, Constantin, j'ai peur.

CONSTANTIN : C'est la pénombre, Mère – là d'où nous venons, et là où nous retournerons.

ARKADINA (*faisant comme si elle n'avait pas entendu son fils*) : Tu penses que les lumières se sont éteintes partout en Russie ?

CONSTANTIN : Non, Mère. Elles se sont éteintes partout dans le monde...

Et au Metropol ? Deux serveurs du Piazza qui apportaient des plateaux à leurs tables entrèrent en collision. Au Chaliapine, quatre verres furent renversés et un autre subtilisé. Bouboule Webster, coincé dans l'ascenseur entre le premier et le troisième étage, partagea ses barres chocolatées et ses cigarettes avec ses compagnons d'infortune, tandis que, seul dans son bureau, le directeur de l'hôtel se promettait d'aller « au fond des choses ».

En revanche, au Boyarski, où depuis près de cinquante ans l'ambiance était définie par la lumière des bougies, le service continua sans interruption.

Notes

1. Le lecteur attentif se souviendra qu'à la mort de Staline il y avait huit personnages éminents au sommet du Parti. Alors, où se trouvaient les deux autres à l'époque de ce dîner ? Lazare Kaganovitch, un staliniste de la vieille école, avait été envoyé en mission administrative en Ukraine. Au bout de quelques années, on le retrouverait dirigeant une usine de potasse à dix-sept cents kilomètres de Moscou. Mais il s'en sortit mieux que Lavrenti Beria. L'ancien chef de la police secrète, que de nombreux observateurs occidentaux croyaient bien placé pour hériter du trône à la mort de Staline, reçut à la place en guise de décoration une balle dans la tête de la part du Parti. Si bien qu'il n'en restait que six.

Anecdotes

Le soir du 16 juin, le comte posa à côté de la valise et du sac à dos vides de Sofia les différents articles qu'il avait rassemblés pour elle. La veille, quand elle était rentrée de répétition, il l'avait fait s'asseoir pour lui expliquer précisément ce qu'elle allait devoir faire.

– Pourquoi est-ce que tu as attendu jusqu'à maintenant pour me parler de ça ? lui demanda-t-elle, au bord des larmes.

– Je craignais qu'en te le disant plus tôt tu aurais protesté.

– Eh bien, je proteste !

– Je sais, dit-il en lui prenant les mains. Mais il arrive souvent, Sofia, que notre décision la meilleure paraisse contestable au début. En fait, c'est presque toujours le cas.

Il s'ensuivit un débat entre père et fille sur les pourquoi et les comment, avec confrontation de points de vue, comparaison d'horizons temporels et expressions passionnées d'espoirs contradictoires. Mais au final, ce fut le comte qui demanda à Sofia de lui faire confiance ; et cette requête se révéla impossible à refuser pour la jeune femme. Ainsi, après quelques minutes d'un silence partagé, avec ce courage qui la caractérisait depuis leur première rencontre, Sofia écouta attentivement le comte lui expliquer tous les détails pas à pas.

Le soir, alors qu'il finissait de disposer les articles, le comte passa silencieusement en revue les mêmes détails, pour s'assurer qu'il n'avait rien oublié ou négligé ; et alors qu'il se disait enfin que tout était prêt, la porte s'ouvrit en grand.

– Ils ont changé le lieu du concert ! s'exclama Sofia, hors d'haleine.

Père et fille échangèrent des regards inquiets.

– Pour où ?

Sofia, qui avait été sur le point de répondre, marqua un temps d'arrêt, les yeux fermés. Avant de les rouvrir, l'air affolé.

– J'ai oublié.

– Ce n'est pas grave, l'assura le comte, sachant pertinemment que l'affolement n'était guère ami de la mémoire. Qu'est-ce qu'a dit le directeur exactement ? Tu te souviens au moins d'un détail concernant le nouveau lieu du concert ? Le quartier ? Le nom ?

Sofia ferma de nouveau les yeux.

– C'est un endroit avec je crois le mot *salle**.

– La salle Pleyel ?

– C'est ça !

Le comte poussa un soupir de soulagement.

– Pas d'inquiétude à avoir. Je connais bien l'endroit. C'est une salle de concert historique avec une bonne acoustique – qui se trouve être également dans le 8^e arrondissement...

Alors, pendant que Sofia préparait ses valises, le comte descendit au sous-sol. Il y trouva le deuxième *Baedeker* Paris, déchira la page où se trouvait le plan, remonta les escaliers, s'installa au bureau du grand-duc et traça une nouvelle ligne rouge. Puis, lorsque les sacs et les valises furent bouclés, il entraîna cérémonieusement Sofia de l'autre côté du placard, un peu comme il l'avait fait seize ans auparavant. Et exactement comme elle l'avait fait ce jour-là, elle poussa un cri d'admiration.

Car depuis qu'elle était sortie dans l'après-midi pour participer à sa dernière répétition, leur cabinet secret avait subi quelques transformations. Un candélabre brillait de mille feux en haut de la bibliothèque. Les deux voltaires avaient été placés de part et d'autre de la petite table orientale de la comtesse, elle-même parée d'une nappe en lin, d'une petite composition florale et des plus beaux couverts en argent de l'hôtel.

– Votre table vous attend, dit le comte tout sourire en l'invitant à s'asseoir.

– De l'okrochka ? s'étonna-t-elle, sa serviette étalée sur les genoux.

– Exactement. Avant de voyager, le mieux, c'est de manger une soupe familiale simple et réconfortante, pour pouvoir s'en souvenir avec bonheur si on a le moral un peu en berne.

– Je n'y manquerai pas, dès que j'aurai le mal du pays.

Alors qu'ils finissaient leur soupe, Sofia remarqua tout contre la composition florale une petite dame en argent vêtue d'une robe XVIII^e siècle.

– Qu'est-ce que c'est ?

– Et si tu regardais toi-même ?

Sofia souleva la petite dame et, percevant un très léger tintement, la secoua vigoureusement. Au son du carillon qui retentit alors, la porte du cabinet s'ouvrit sur Andreï poussant un chariot de service avec dôme argenté.

– *Bonsoir, monsieur* ! Bonsoir, mademoiselle* !*

Sofia éclata de rire.

– J'espère que vous avez apprécié la soupe.

– Elle était délicieuse.

– *Très bien**.

Andreï retira leurs bols et les posa sur l'étagère inférieure de son

chariot, tandis que le comte et Sofia contemplaient le dôme argenté avec impatience. Mais en se relevant, Andreï, au lieu de révéler la surprise que le chef leur réservait, sortit un petit carnet.

– Avant de servir le plat suivant, j’ai besoin de prendre note de votre degré de satisfaction pour la soupe. Veuillez signer ici, ici et ici.

Le comte prit un air tellement choqué qu’Andreï et Sofia éclatèrent de rire. Puis le maître d’hôtel souleva le dôme dans un grand geste et leur présenta la toute nouvelle spécialité d’Émile : l’oie à la Sofia. « Plat pour lequel, expliqua-t-il, l’oie sera hissée dans un monte-plat, poursuivie dans un couloir et jetée par une fenêtre avant d’être rôtie. »

Andreï découpa la bête, servit les légumes et versa le château-margaux dans un seul mouvement fluide des mains. Enfin, il souhaita aux convives « *Bon appétit** » et sortit à reculons.

Ils commencèrent à savourer la dernière création d’Émile. Le comte raconta à Sofia avec force détails la belle pagaille qu’il avait découverte au deuxième étage un matin de l’année 1946 – y compris le slip de l’armée devant lequel Richard Vanderwhile avait fait le salut militaire. Et bizarrement, de là il passa au récit de cette soirée où Anna Urbanova avait jeté tous ses vêtements par la fenêtre – avant de finalement descendre les récupérer au milieu de la nuit. En d’autres termes, ils partagèrent les petites anecdotes amusantes qui construisent les légendes familiales.

Peut-être certains d’entre vous s’étonneront-ils que le comte ne profite pas de ce dîner si spécial pour, en bon papa, fournir à Sofia quelques conseils un peu naïfs, ou bien lui exprimer sa tristesse. Mais ces choses, le comte avait choisi exprès de les faire la veille, après leur discussion sur ce qu’il convenait de faire.

Avec un sens de la mesure qui ne lui ressemblait guère, il s’était limité à deux conseils parentaux succincts, le premier étant que si un homme ne maîtrisait pas le cours de la vie, alors il en deviendrait forcément le jouet, et le second – la maxime de Montaigne – que le signe le plus évident de la sagesse, c’était une constante bonne humeur. En revanche, lorsque le moment fut venu d’exprimer sa tristesse, le comte ne se retint pas. Il expliqua précisément à Sofia combien il serait triste en son absence, et combien il se sentirait malgré tout heureux en pensant à la grande aventure qu’elle vivait.

Pourquoi le comte tenait-il tant à s’assurer que tout cela était fait la veille du départ de Sofia ? Parce qu’il savait pertinemment que lorsque vous voyagez à l’étranger pour la première fois, vous n’avez pas envie de revenir sur des instructions laborieuses, des conseils pesants, des sentiments larmoyants. Non, quand vous avez le mal du pays, ce qui vous console le mieux, c’est, autant que le souvenir d’une soupe toute simple, celui de ces petites histoires gaies qu’on vous a racontées mille fois déjà.

Lorsque leurs assiettes furent enfin vides, le comte tenta d'aborder un sujet qui de toute évidence le tourmentait.

– Je me suis dit... commença-t-il d'une voix hésitante. Ou plutôt, l'idée m'est venue... que tu aimerais peut-être... Un jour, sait-on jamais...

Amusée de voir que pour une fois son père ne savait pas quoi dire, Sofia éclata de rire.

– Qu'est-ce qu'il y a, Papa ? Qu'est-ce que j'aimerais peut-être ?

Le comte plongea la main à l'intérieur de sa veste et sortit timidement la photo que Michka avait coincée dans les pages de son projet.

– Je sais à quel point tu tiens à la photo de tes parents, alors je me suis dit... que tu aimerais aussi en avoir une de moi.

Rougissant pour la première fois depuis plus de quarante ans, il lui tendit la photo.

– C'est la seule que j'aie.

Sincèrement émue, Sofia la prit avec la ferme intention d'exprimer sa plus profonde gratitude ; mais en jetant un coup d'œil à la photo, elle plaqua la main sur sa bouche et explosa de rire.

– Ta moustache ! lâcha-t-elle.

– Je sais, je sais. Pourtant – tu me croiras si tu veux –, il fut une époque où elle faisait des jaloux au Jockey-Club.

Sofia pouffa à nouveau.

– D'accord, dit le comte en tendant la main. Si tu ne la veux pas, je comprends.

Elle serra la photo contre sa poitrine.

– Je ne me séparerai d'elle pour rien au monde.

Elle regarda de nouveau la moustache en souriant, puis leva vers son père des yeux interrogateurs.

– Qu'est-ce qui lui est arrivé ?

– Ce qui lui est arrivé ? Bonne question.

Après une généreuse gorgée de vin, le comte raconta à Sofia ce qui s'était passé un après-midi de 1922 chez le barbier de l'hôtel, quand une aile de sa moustache avait été coupée sans cérémonie par un type corpulent.

– Quelle brute !

– En effet, dit le comte. Et un aperçu de ce qui nous attendait. Cela dit, d'une certaine manière, je lui dois cette vie avec toi.

– Qu'est-ce que tu veux dire ?

Le comte expliqua comment, quelques jours après l'incident chez le barbier, sa mère à elle avait pointé le bout de son nez à sa table au Piazza pour poser, en gros, cette même question que Sofia venait de

poser : « Qu'est-ce qui lui est arrivé ? » Et avec cette simple question, leur amitié avait commencé.

À présent, c'était Sofia qui plongeait le nez dans son vin.

– T'est-il arrivé de regretter d'être revenu en Russie ? demanda-t-elle au bout de quelques secondes. Je veux dire, après la Révolution.

Le comte étudia le visage de sa fille. Certes, lorsqu'elle était sortie de la chambre d'Anna dans sa robe bleue, il avait senti qu'elle entrait dans l'âge adulte. Là, il en avait une confirmation incontestable. En effet, aussi bien par son ton que par ses intentions, elle avait posé cette question non pas comme un enfant à un adulte, mais comme un adulte qui en consulte un autre à propos des choix qu'il a faits. Si bien que le comte accorda à la question toute l'attention qu'elle méritait. Et lui dit la vérité.

– Quand j'y pense, il me semble que certaines personnes peuvent jouer un rôle essentiel à tout instant. Et je ne parle pas simplement des Napoléon qui infléchissent le cours de l'histoire ; je pense à ces hommes et à ces femmes que l'on voit apparaître à des moments critiques de l'avancée des arts, du commerce ou de l'évolution des idées – comme si la vie elle-même les avait convoqués de nouveau pour l'aider à atteindre son but. Vois-tu, Sofia, depuis ma naissance, il n'est arrivé qu'un seul moment où la vie a eu besoin que je me trouve à un endroit précis à un moment précis : quand ta mère t'a amenée au Metropol. Et jamais je n'échangerais ma présence à l'hôtel à ce moment précis, même contre la couronne de tsar de toutes les Russies.

Sofia se leva pour embrasser son père sur la joue. Puis, retournant s'asseoir, elle s'enfonça dans son fauteuil et dit en louchant :

– Les trios célèbres.

– Ah ah ! s'exclama le comte.

Alors, tandis que les bougies se consumaient et que la bouteille de margaux se vidait jusqu'à la lie, on évoqua le Père, le Fils et le Saint-Esprit ; le purgatoire, l'enfer et le paradis ; les trois boulevards concentriques de Moscou ; les trois Rois mages ; les trois Parques ; les trois Mousquetaires ; les trois sorcières de Macbeth ; l'énigme du Sphinx ; les têtes de Cerbère ; le théorème de Pythagore ; les fourchettes, couteaux et cuillères ; lire, écrire et compter ; la foi, l'espoir et l'amour (le plus extraordinaire des trois étant l'amour).

– Le passé, le présent, le futur.

– Le début, le milieu, la fin.

– Le matin, l'après-midi, la nuit.

– Le soleil, la lune, les étoiles.

Avec cette catégorie-là, le jeu aurait peut-être pu se prolonger toute la nuit, si le comte ne s'était pas avoué vaincu d'une inclinaison de la tête quand Sofia proposa « Andreï, Émile et Alexandre ».

À dix heures, comme le comte et Sofia soufflaient les bougies et s'apprêtaient à retourner dans leur chambre, quelqu'un frappa doucement à la porte. Ils échangèrent un regard avec le sourire mélancolique de ceux qui savent que l'heure est venue.

– Entrez, dit le comte.

C'était Marina, prête à sortir avec son manteau et son chapeau.

– Désolée si je suis en retard.

– Pas du tout. Vous êtes pile à l'heure.

Sofia prit une veste dans le placard, et le comte se chargea de sa valise et de son sac à dos qui attendaient sur le lit. Puis tous trois entrèrent dans le beffroi, en descendirent au quatrième étage, s'engagèrent dans le couloir et poursuivirent enfin leur descente par l'escalier principal.

Sofia avait fait ses adieux à Arkady et à Vassili plus tôt dans la journée. Ils quittèrent néanmoins leur comptoir à la réception pour l'accompagner vers la sortie, rejoints quelques instants plus tard par Andreï en smoking et Émile en tablier. Même Audrius abandonna le bar du Chaliapine et ses clients. La petite assemblée se regroupa en cercle pour souhaiter bonne chance à Sofia, tout en éprouvant cette pointe d'envie qui est parfaitement acceptable parmi la famille et les amis, entre générations.

– Tu seras la reine de Paris, dit l'un.

– Raconte-nous vite comment ça s'est passé.

– Quelqu'un lui prend sa valise ?

– Oui, son train part dans moins d'une heure !

Lorsque Marina alla dehors pour appeler un taxi, Arkady, Vassili, Audrius, Andreï et Émile reculèrent tous de quelques pas comme d'un commun accord afin de laisser le comte et Sofia échanger quelques mots seul à seul. Puis père et fille s'enlacèrent, et Sofia passa, au seuil d'un triomphe incertain, les portes à tambour de l'hôtel Metropol qui jamais ne cessent de tourner.

Le comte retourna à son cinquième étage, où il consacra un bon moment à examiner sa chambre d'un coin à l'autre. Déjà, elle lui paraissait anormalement calme.

C'est donc cela, un nid vide, songea-t-il. Quelle tristesse.

Il se versa un verre de cognac, en but une bonne gorgée, s'assit au bureau du grand-duc et écrivit cinq lettres sur le papier à en-tête de l'hôtel. Puis il plaça les lettres dans le tiroir, se brossa les dents, mit son pyjama. Et là, bien que Sofia soit partie, il s'étendit sur le matelas placé sous les ressorts du lit.

Association

Avec la déclaration de la Seconde Guerre mondiale, beaucoup dans l'Europe emprisonnée regardaient avec espoir ou désespoir vers l'Amérique et ses libertés. Lisbonne devint donc le port d'embarquement principal. Mais tous ne pouvaient joindre ce port directement. Ce fut le début d'une route longue et détournée pour ces réfugiés. De Paris à Marseille, puis de Marseille à Oran. De là, en chemin de fer, en voiture, à pied, ils gagnaient Casablanca au Maroc. Là, ceux qui avaient de l'argent, des relations ou de la chance pouvaient peut-être obtenir un visa pour Lisbonne. Et de là, vers le Nouveau Monde. Les autres croupissaient à Casablanca. Ils attendaient et attendaient toujours.

– **J**e dois vous reconnaître ce mérite, Alexandre, chuchota Ossip. Voilà un excellent choix. J'avais complètement oublié à quel point ce film était passionnant.

– Chut. Ça commence...

Après avoir entamé leurs études en 1930 par des réunions mensuelles, le comte et Ossip s'étaient au fil des années rencontrés moins fréquemment. Comme cela arrive souvent, les deux hommes étaient passés à des rencontres trimestrielles, puis semestrielles. Et brusquement ils cessèrent de se voir.

Pourquoi ? me demanderez-vous.

Faut-il vraiment qu'il y ait une raison ? Vous dînez toujours avec tous les amis avec lesquels vous dîniez il y a vingt ans ? Bornons-nous à dire que ces deux-là avaient de l'affection l'un pour l'autre mais que, malgré toute leur bonne volonté, la vie était passée par là. Ainsi, lorsque Ossip vint par hasard un soir dîner au Boyarski début juin avec un collègue, il aborda le comte en sortant du restaurant pour lui dire que cela faisait bien longtemps.

– En effet, dit le comte. Nous devrions nous retrouver pour une séance cinéma.

– Le plus tôt sera le mieux.

Ils auraient pu en rester là, si ce n'est qu'au moment où Ossip s'apprêtait à rejoindre son ami à la porte le comte le retint brusquement par la manche.

– Qu'est-ce qu'une intention comparée à un projet ? dit-il. Si « le plus tôt sera le mieux », alors, pourquoi pas la semaine prochaine ?

Ossip se retourna et examina le visage du comte quelques instants.

- Vous avez parfaitement raison, Alexandre. Que dites-vous du 19 ?
 - Le 19 serait parfait.
 - Et nous regarderons quel film ?
 - *Casablanca*, répondit le comte sans une hésitation.
 - Pfff... *Casablanca*.
 - Je croyais que Humphrey Bogart était votre acteur préféré...
 - Bien sûr qu'il l'est. Mais *Casablanca* n'est pas un film de Humphrey Bogart. C'est juste une histoire d'amour dans laquelle il joue.
 - C'est tout le contraire. Je compte vous montrer que *Casablanca* est le film de Bogart par excellence.
 - Vous pensez ça uniquement parce qu'il passe pratiquement tout le film en veste de smoking blanche.
 - C'est ridicule, répliqua le comte avec une certaine raideur.
 - Peut-être bien, mais je ne veux pas regarder *Casablanca*.
- Le comte, qui n'était pas du genre à céder aux enfantillages, se mit à faire la moue.
- Bon, d'accord, soupira Ossip. Mais si c'est vous qui choisissez le film, alors moi je choisis les plats.

Or, une fois le film lancé, Ossip fut captivé. Après tout, on y voyait le meurtre de deux courriers allemands dans le désert, des suspects rassemblés sur la place du marché, un fugitif qui se faisait abattre, un Anglais victime d'un pickpocket, l'arrivée par avion de la Gestapo, des musiciens et des jeux d'argent chez Rick's, un bar américain, ainsi que deux lettres de transit planquées dans un piano – et tout cela dans les dix premières minutes !

À la vingtième minute, lorsque le capitaine Renault ordonna à son officier d'emmener Ugarte discrètement et que l'officier fit le salut militaire, Ossip fit lui aussi le salut militaire. Quand Ugarte alla chercher l'argent qu'il avait gagné, Ossip fit de même. Et au moment où Ugarte fonçait entre les gardes, filait en trombe vers la sortie, dégainait son pistolet et tirait quatre fois, Ossip fonça, fila, dégaina et tira.

(Sans nulle part où se cacher, Ugarte court désespérément vers le fond du couloir. Apercevant Rick à l'autre bout, il s'accroche à lui.)

UGARTE : Rick ! Rick, aide-moi !

RICK : Ne sois pas bête. Tu ne peux pas t'échapper.

UGARTE : Rick, cache-moi. Fais quelque chose ! Il faut que tu m'aides, Rick. Fais quelque chose ! Rick ! Rick !

(Rick reste impassible tandis que des gardes et des gendarmes emmènent Ugarte.)

CLIENT : Quand ils viendront me chercher, Rick, j'espère que vous vous montrerez plus utile.

RICK : Je ne prends de risques pour personne.

(Rick circule tranquillement entre les tables sous les regards déconcertés des clients, dont certains s'apprêtent à partir. Il s'adresse alors à la compagnie d'une voix calme.)

RICK : Désolé pour cet incident, c'est fini maintenant. Tout va bien. Asseyez-vous, détendez-vous. Amusez-vous... OK, Sam.

Tandis que Sam et son orchestre commençaient à jouer, redonnant au bar un peu de son insouciance, Ossip se pencha vers le comte.

– Peut-être aviez-vous raison, Alexandre. Bogart est sans doute là au sommet de son art. Vous avez vu son air indifférent quand Ugarte s'est accroché désespérément à lui ? Et lorsque cet Américain dédaigneux fait cette remarque pleine de suffisance, Bogart lui répond sans daigner le regarder. Et après avoir demandé au pianiste de jouer, il reprend ses petites affaires comme si de rien n'était...

Le comte, qui avait écouté Ossip les sourcils froncés, se leva tout d'un coup et éteignit le projecteur.

– Allons-nous regarder le film ou bien en parler ?

– Euh... le regarder, répondit Ossip, pris au dépourvu.

– Jusqu'au bout ?

– Jusqu'au générique de fin.

Alors le comte ralluma le projecteur.

À dire vrai, le comte, après avoir fait tant d'histoires pour un manque de concentration, ne se montra pas lui-même tout à fait attentif. Certes, il regardait bel et bien l'écran lorsque, à la minute trente-huit, Sam trouva Rick en train de boire du whisky seul au bar. Mais au moment où la fumée de la cigarette de Rick se transformait en petit film de sa vie à Paris avec Ilsa, les pensées du comte se transformèrent en un tout autre petit film parisien.

Contrairement à celui de Rick, le petit film du comte ne s'inspirait pas de ses souvenirs, mais plutôt de son imagination. Il commençait avec l'arrivée de Sofia en gare du Nord sur un quai envahi par les gros nuages de vapeur de la locomotive. Quelques instants plus tard, elle se retrouvait devant la gare avec ses bagages à la main, prête à monter dans le bus avec ses collègues musiciens. Puis elle regardait par la fenêtre les attractions touristiques de Paris. Ensuite ils arrivaient à l'hôtel, où les jeunes musiciens demeureraient jusqu'au concert – sous les regards attentifs de deux membres du Conservatoire, deux représentants de la VOKS et trois « chaperons » employés par le KGB...

Lorsque le film quitta Paris pour Casablanca, le comte fit de même. Chassant de son esprit les images de sa fille, il suivit l'action tout en

relevant du coin de l'œil l'entière fascination d'Ossip pour le triste sort des protagonistes.

L'implication de son ami pendant les dernières minutes du film le réjouit tout particulièrement. L'avion pour Lisbonne avait décollé. Le corps du major Strasser était étendu par terre. Le capitaine Renault fronça les sourcils en direction de la bouteille d'eau de Vichy, la jeta dans une poubelle et shoota dedans. Et là, assis tout au bord de sa chaise, Ossip Glebnikov, ancien colonel de l'Armée rouge et grand dignitaire du Parti, se versa un verre, fronça les sourcils en le fixant du regard, le jeta et shoota dedans.

Adversaires d'armes (et absolution)

– **B**onsoir et bienvenue au Boyarski, commença le comte en russe, s'adressant au couple de quarantenaires blonds aux yeux bleus qui consultaient leur menu.

– Vous parlez anglais ? demanda le mari en anglais avec un accent scandinave marqué.

– Bonsoir et bienvenue au Boyarski, enchaîna le comte en anglais. Je m'appelle Alexandre et je serai votre serveur ce soir. Mais avant de vous présenter nos plats du jour, puis-je vous proposer un apéritif ?

– Nous sommes prêts à commander, je pense.

– Nous venons d'arriver à l'hôtel après une longue journée de voyage, expliqua la femme avec un sourire las.

– Et... si je puis me permettre... d'où venez-vous... ?

– D'Helsinki, répondit le mari avec une pointe d'impatience.

– Alors, *tervetouloa Moskova*, dit le comte.

– *Kiitos*, répondit la femme en souriant.

– Vous avez fait un long voyage, je veillerai à ce que l'on vous serve vite un délicieux repas. Mais avant de prendre votre commande, auriez-vous l'amabilité de m'indiquer le numéro de votre chambre ?

Dès le début, le comte avait décidé qu'il lui faudrait dérober un certain nombre d'articles chez un Norvégien, un Danois, un Suédois ou un Finlandais. À première vue, la tâche n'aurait pas dû poser de problèmes particuliers, les visiteurs scandinaves étaient monnaie relativement courante au Metropol. Le problème, c'est que la victime, dès qu'elle s'apercevrait du vol, ne manquerait pas de le signaler au directeur de l'hôtel, ce qui à son tour entraînerait un signalement aux autorités, l'interrogatoire du personnel de l'hôtel, voire la fouille des chambres et l'installation de gardes dans les gares. Si bien que le vol devrait être exécuté à la toute dernière minute. En attendant, le comte ne pouvait que croiser les doigts en priant pour qu'un Scandinave de sexe masculin veuille bien descendre à l'hôtel au moment critique.

Il avait assisté, la mine sombre, au départ d'un vendeur de Stockholm le 13 juin. Puis, le 17, un journaliste d'Oslo avait été rappelé par sa rédaction. Le comte s'était alors amèrement reproché de ne pas avoir agi plus tôt. Il ne lui restait plus que vingt-quatre heures. Et voilà que deux Finlandais épuisés débarquaient au Boyarski

et s'installaient justement à la table qu'il servait.

Pourtant, il restait un petit problème : le tout premier article dont le comte espérait s'emparer, c'était le passeport du gentleman. Et comme la plupart des étrangers en Russie gardaient leur passeport sur eux, inutile d'aller faire un petit tour dans la suite des Finlandais le lendemain matin pendant qu'ils visitaient Moscou : le comte allait devoir y aller ce soir – pendant qu'ils y étaient.

Même si nous refusons de le reconnaître, il est un fait que le Sort ne favorise personne. Il est juste, et préfère de manière générale maintenir un équilibre entre les chances de succès et d'échec de nos entreprises. C'est ainsi qu'après avoir placé le comte dans la position délicate de devoir voler un passeport à la toute dernière minute le Sort lui offrit une petite consolation : en effet, à neuf heures et demie, lorsque le comte demanda aux Finlandais s'ils aimeraient voir le chariot des desserts, ils déclinèrent la proposition, expliquant qu'ils étaient épuisés et voulaient se coucher.

Peu après minuit, lorsque le Boyarski fut fermé, le comte, après avoir dit bonne nuit à Andreï et à Émile, grimpa jusqu'au deuxième étage, avança jusqu'à la moitié du couloir, retira ses chaussures puis, en chaussettes, s'introduisit grâce au passe de Nina dans la suite 222.

Bien des années auparavant, ensorcelé par une certaine actrice, il avait séjourné un temps parmi les invisibles. Si bien qu'en entrant sur la pointe des pieds dans la chambre des Finlandais il pria Vénus de l'envelopper dans un nuage de brume – exactement comme elle l'avait fait pour son fils Énée quand il errait dans les rues de Carthage – pour que ses pas soient silencieux, son cœur inaudible et sa présence dans la pièce encore moins perceptible qu'un courant d'air.

Comme nous étions fin juin, les Finlandais avaient tiré les rideaux pour bloquer la clarté des nuits blanches, mais une lame de lumière passait encore à l'endroit où les deux rideaux se rejoignaient. Se guidant à cet éclairage étroit, le comte s'approcha du pied du lit, où reposaient les formes endormies des voyageurs. Dieu merci, ils avaient dans les quarante ans. S'ils avaient eu quinze ans de moins, ils n'auraient pas été en train de dormir. Remontés en titubant tard dans la nuit après un dîner dans la rue Arbat arrosé de deux bouteilles de vin, ils seraient à présent dans les bras l'un de l'autre. Avec quinze ans de plus, ils se retourneraient sans cesse dans le lit, se levant deux fois dans la nuit pour une visite aux toilettes. Mais à quarante ans, ils avaient suffisamment d'appétit pour bien manger, de modération pour boire en quantités raisonnables et de sagesse pour profiter de l'absence de leurs enfants en s'offrant une bonne nuit de sommeil.

En l'espace de quelques minutes, le comte s'était emparé du passeport du gentleman et de cent cinquante marks finlandais trouvés

dans le bureau, avait traversé le salon sur la pointe des pieds et s'était glissé discrètement dans le couloir, qui était vide.

Tellement vide en fait que même ses chaussures n'y étaient pas.

– La barbe ! marmonna le comte. Quelqu'un de l'équipe de nuit a dû les prendre pour les cirer.

Après s'être adressé une litanie de reproches, le comte se consola en se disant que selon toute probabilité, ses chaussures seraient tout simplement rapportées par les Finlandais à la réception le lendemain matin, et de là, ajoutées à la collection d'objets non identifiés trouvés dans l'hôtel. Tout en grimpant l'escalier du beffroi, il trouva une consolation supplémentaire : tout le reste s'était déroulé comme prévu. *À cette heure demain soir...* Il ouvrit la porte de sa chambre... et découvrit le Fou, assis au bureau du grand-duc.

Tout naturellement, sa première réaction fut de s'indigner. Non seulement le comptable des écarts l'arracheur d'étiquettes de bouteilles de vin, était entré sans invitation dans ses quartiers, mais il avait carrément posé les coudes à même cette surface ridée sur laquelle avaient été autrefois rédigés des arguments convaincants pour les hommes d'État et des conseils précieux pour les amis. Le comte était en train d'ouvrir la bouche pour demander une explication lorsqu'il s'aperçut qu'un tiroir avait été ouvert, et que le Fou tenait une feuille de papier à la main.

Les lettres, s'alarma-t-il.

Oh, si cela n'avait été que les lettres...

Des messages d'affection et de camaraderie soigneusement rédigés ne sont peut-être pas communs entre collègues, mais ils ne pouvaient guère en soi éveiller les soupçons. Un homme a parfaitement le droit – et le devoir – de faire part de ses bons sentiments à ses amis. Mais ce n'était pas l'une des lettres récemment écrites que le Fou tenait. C'était le premier des plans *Baedeker* – celui sur lequel le comte avait tracé la ligne rouge vif reliant le palais Garnier et l'ambassade américaine en passant par l'avenue George-V.

Cela dit, que ce soit une lettre ou un plan importait peu. Car en se retournant au bruit de la porte qui s'ouvrait, le Fou avait surpris sur le visage du comte le passage de l'indignation à l'horreur – un passage confirmant un état de culpabilité avant même qu'une accusation soit formulée.

– Camarade Rostov ! s'exclama le Fou, comme s'il était surpris de voir le comte dans sa propre chambre. Vous êtes en vérité un homme aux intérêts multiples : le vin... la cuisine... les rues de Paris...

– En effet, répondit le comte tout en tâchant de retrouver son sang-froid. J'étais en train de lire un peu de Proust ces derniers temps, et je me suis donc familiarisé de nouveau avec l'organisation de la ville en

arrondissements.

– Bien sûr.

La cruauté sait qu'elle n'a pas besoin de trop en faire. Elle peut se montrer aussi calme et discrète qu'elle le souhaite. Elle peut soupirer, secouer légèrement la tête avec incrédulité, s'excuser avec compassion de ce qu'elle va devoir faire. Elle peut s'avancer lentement, méthodiquement, inévitablement. Ainsi le Fou, après qu'il eut posé le plan sur la surface ridée du bureau du grand-duc, se leva, traversa la pièce et passa devant le comte sans un mot.

À quoi pensa le Fou en descendant les cinq volées de marches du grenier au rez-de-chaussée ? Qu'éprouvait-il ?

Peut-être de la jubilation. Lui qui s'était senti rabaissé par le comte depuis plus de trente ans, peut-être éprouvait-il à présent le plaisir de remettre cet esprit universel et prétentieux à sa place. Ou peut-être la certitude d'avoir raison. Peut-être le camarade Leplevski était-il tellement dévoué à la grande fraternité du prolétariat (dont il était issu) que l'obstination de ce ci-devant à exister dans la nouvelle Russie heurtait son sens de la justice. Ou encore peut-être tout simplement éprouvait-il la froide satisfaction de l'envieux. Car ceux qui, enfants, ont eu des difficultés à l'école ou en amitié reconnaîtront toujours avec une pointe d'amertume les personnes pour qui la vie semble avoir été facile.

Jubilation, certitude, satisfaction, qui sait ? Toujours est-il qu'en ouvrant la porte de son bureau il éprouva à n'en point douter de la stupéfaction – car l'adversaire qu'il avait laissé dans le grenier quelques minutes auparavant se trouvait maintenant assis derrière son bureau, un pistolet à la main.

Comment était-ce possible ?

Lorsque le Fou quitta la chambre du comte, ce dernier resta figé sur place, envahi par un torrent d'émotions – la fureur, l'incrédulité, l'autoflagellation et la peur. Plutôt que de brûler le plan, il l'avait comme un imbécile mis dans son tiroir. Six mois d'une organisation minutieuse et scrupuleuse se retrouvaient par terre à cause d'une seule imprudence. Pire encore, il avait mis Sofia en danger. Quel prix allait-elle devoir payer pour sa légèreté à lui ?

Cela dit, si le comte resta figé sur place, ce fut tout au plus pendant cinq secondes. Car ces sentiments parfaitement compréhensibles qui menaçaient de lui vider le cœur se retrouvèrent vite balayés par la détermination.

Pivotant sur ses talons, le comte se dirigea vers l'entrée du beffroi et tendit l'oreille pour vérifier que le Fou avait dépassé les deux étages.

Toujours en chaussettes, il descendit jusqu'au quatrième étage, sortit du beffroi et piqua un sprint jusqu'à l'escalier principal, exactement comme Sofia le faisait à treize ans.

Arrivé en bas, le comte traversa le hall et entra dans les bureaux sans être vu de personne, comme s'il était toujours enveloppé d'un nuage de brume. Mais arrivé devant la porte du Fou, il se rendit compte qu'elle était verrouillée. Il était en train d'invoquer en vain le nom du Seigneur lorsqu'il plaqua la main sur sa poche de veston et constata, soulagé, qu'il avait toujours le passe de Nina. Il s'introduisit dans le bureau, verrouilla la porte derrière lui et s'approcha du mur où les classeurs avaient remplacé la méridienne de M. Halecki. Partant du portrait de Karl Marx, il plaça la main au centre du deuxième panneau de droite, exerça une petite pression et le compartiment s'ouvrit. Il sortit la boîte en marqueterie, la posa sur le bureau et ouvrit le couvercle.

– Tout simplement merveilleux.

Puis, installé dans le fauteuil du directeur, il retira les deux pistolets, les chargea et attendit. Il devait lui rester pas plus de quelques secondes avant que la porte ne s'ouvre, mais il les mit à profit pour ralentir sa respiration, faire baisser son rythme cardiaque et calmer ses nerfs ; si bien qu'au moment où le Fou fit tourner la clé dans la serrure il était d'une froideur de tueur.

La présence du comte à son bureau était tellement inattendue que le Fou ne la remarqua qu'après avoir fermé la porte. Mais s'il est vrai que tout homme a ses points forts, l'un de ceux du Fou consistait à ne jamais s'éloigner de plus d'un pas d'un protocole étroit et d'un sens inhérent de sa propre supériorité.

– Camarade Rostov, dit-il sur un ton presque maussade, vous n'avez rien à faire ici. J'exige que vous sortiez immédiatement.

Le comte leva un des pistolets.

– Asseyez-vous.

– Comment osez-vous !

– Asseyez-vous, répéta le comte plus lentement.

Le Fou aurait été le premier à reconnaître qu'il n'avait pas la moindre expérience des armes à feu. En fait, c'est à peine s'il pouvait faire la différence entre un revolver et un semi-automatique. Il n'en restait pas moins que même un imbécile aurait pu voir que ce que le comte brandissait était une antiquité. Une pièce de musée. Une curiosité.

– Vous ne me laissez d'autre choix que d'alerter les autorités.

Alors, s'avancant, le Fou décrocha l'un de ses deux téléphones.

Le comte tira sur le portrait de Staline, atteignant l'ancien premier secrétaire entre les deux yeux.

Choqué – par le bruit ou par le sacrilège –, le Fou fit un bond en arrière et laissa tomber le combiné.

Le comte leva le deuxième pistolet et le pointa sur la poitrine du Fou.

– Asseyez-vous.

Cette fois-ci, le Fou s'exécuta.

Tenant toujours le Fou en joue avec le deuxième pistolet, le comte se leva, reposa le combiné et contourna le fauteuil du directeur pour aller verrouiller la porte. Puis il regagna sa place derrière le bureau.

Les deux hommes observèrent quelques instants de silence.

– Eh bien, camarade Rostov, dit le Fou qui avait retrouvé son sentiment de supériorité, il me semble qu'en menaçant de faire usage de violence vous avez réussi à m'enfermer contre ma volonté. Qu'avez-vous l'intention de faire à présent ?

– Nous allons attendre.

– Attendre quoi ?

Le comte ne répondit pas.

Au bout de quelques secondes, l'un des téléphones se mit à sonner. Le Fou tendit automatiquement le bras vers le combiné, mais le comte fit non de la tête. Au bout de onze sonneries, le téléphone se tut.

– Vous comptez me retenir ici combien de temps ? Une heure ? Deux heures ? Jusqu'à demain matin ?

La question était bonne. Le comte regarda autour de lui à la recherche d'une horloge, en vain.

– Donnez-moi votre montre, dit-il.

– Pardon ?

– Vous m'avez entendu.

Le Fou retira la montre de son poignet et la jeta sur le bureau. De manière générale, le comte n'était pas partisan de délester les gens de leurs possessions sous la menace d'une arme à feu, mais après avoir mis un point d'honneur pendant toutes ces années à mépriser le marché de l'occasion, le temps était venu pour le comte de s'y intéresser.

D'après la montre du Fou (sans doute réglée avec cinq minutes d'avance pour être sûr de n'être jamais en retard au travail), il était presque une heure du matin. Il ne restait plus debout que quelques clients de l'hôtel de retour après un souper tardif, trois ou quatre traînards au bar, les employés nettoyant le Piazza et préparant la salle pour le lendemain, la personne passant l'aspirateur dans la réception. Mais à deux heures et demie, l'hôtel serait plongé dans le silence.

– Mettez-vous à l'aise, dit le comte.

Puis il se mit à siffler un air de *Così fan tutte*, histoire de passer le temps. Quelque part au milieu du second mouvement, il se rendit

compte que le Fou souriait d'un air dédaigneux.

– Vous avez quelque chose derrière la tête, peut-être ? lui demanda le comte.

Le coin gauche de la lèvre supérieure du Fou se contracta.

– Les gens de votre espèce, vous êtes toujours tellement sûrs d'avoir raison ! Comme si Dieu Lui-même était impressionné par vos manières précieuses et votre façon délicieuse de dire les choses au point de vous laisser agir comme il vous plaît. Quelle vanité !

Le Fou laissa alors échapper ce qui chez lui devait tenir lieu de rire.

– Bon. Vous avez eu votre heure de gloire, poursuivit-il. Vous avez eu l'occasion de danser avec vos illusions et d'agir avec impunité. Mais votre petit orchestre a cessé de jouer. Tout ce que vous dites, faites, tout ce que vous pensez, même à deux ou trois heures du matin derrière une porte verrouillée, sera révélé. Et alors, vous devrez en répondre.

Le comte écouta le Fou avec un intérêt sincère et un certain étonnement. Les gens de son espèce ? Dieu qui l'aurait laissé agir comme il lui plaisait ? En dansant avec ses illusions ? Il n'avait aucune idée de ce dont le Fou parlait. Après tout, il avait passé plus de la moitié de sa vie en résidence surveillée au Metropol. Il se retint de sourire et de lancer une plaisanterie sur l'immense imagination des hommes. Il songea à la manière suffisante dont le Fou avait affirmé que tout serait « révélé ».

Son regard se tourna vers les classeurs, au nombre de cinq.

Le pistolet toujours braqué sur le Fou, le comte s'approcha et tenta d'ouvrir le tiroir supérieur. Il était verrouillé.

– Où est la clé ?

– Vous n'avez pas à ouvrir ces classeurs. Ils contiennent mes dossiers personnels.

Le comte passa derrière le bureau et constata, surpris, que les tiroirs étaient vides.

Où donc un homme tel que le Fou pouvait-il bien dissimuler la clé ouvrant ses dossiers personnels ? Mais bien sûr ! Sur lui.

Le comte passa de l'autre côté du bureau.

– Soit vous me donnez cette clé, soit je la prends moi-même. Il n'y aura pas de troisième voie.

Le Fou, prêt à s'insurger, constata que le comte avait levé le vieux pistolet en l'air avec clairement l'intention de le frapper au visage. Alors il sortit un petit trousseau de clés de l'une de ses poches et le jeta sur le bureau.

Au moment où l'objet atterrissait dans un bruit de ferraille, le comte vit que le Fou avait subi une transformation : il avait brusquement perdu son air supérieur, comme si depuis le début celui-ci dépendait

de la possession de ces clés. Le comte prit le trousseau et examina les clés l'une après l'autre jusqu'à trouver la plus petite. Puis il ouvrit les classeurs du Fou un par un.

Dans les trois premiers classeurs, il découvrit une collection bien ordonnée de rapports sur les opérations de l'hôtel : les revenus, les taux d'occupation, le personnel, les frais d'entretien, les inventaires et – forcément – les écarts. Mais les dossiers des autres classeurs étaient consacrés aux individus. En plus de ceux sur les différents clients ayant séjourné à l'hôtel, il y avait, rangés par ordre alphabétique, des dossiers sur les membres du personnel. Sur Arkady, Vassili, Andreï et Émile. Sur Marina même. Un regard suffit au comte pour savoir quel était leur but. Ils offraient une comptabilité minutieuse des défauts de l'être humain, avec des exemples précis de retard, d'impertinence, de mauvaise humeur, d'ivresse, de paresse, de désir. Impossible d'en qualifier le contenu de fallacieux ou d'inexact. Les personnes susmentionnées s'étaient à n'en pas douter rendues coupables de ces faiblesses humaines à un moment ou à un autre ; mais pour chacune d'entre elles le comte aurait pu constituer un catalogue cinquante fois plus épais de leurs vertus. Après avoir sorti les dossiers de ses amis et les avoir lâchés sur le bureau, le comte reprit ses recherches à la lettre R. Ayant trouvé son propre dossier, il constata avec plaisir qu'il faisait partie des plus épais.

Le comte regarda sa montre (ou plutôt, celle du Fou). Il était deux heures et demie : l'heure des fantômes. Il rechargea le premier pistolet, le coinça dans sa ceinture, puis pointa l'autre vers le Fou.

– Il est temps d'y aller, dit-il.

Puis, désignant du bout du pistolet les dossiers sur le bureau :

– Ils vous appartiennent. À vous de les porter.

Le Fou obtempéra sans protester.

– Où allons-nous ?

– Vous le saurez en temps utile.

Le comte entraîna le Fou de bureau vide en bureau vide jusqu'à une cage d'escalier. Ils se retrouvèrent au sous-sol.

En dépit de sa maîtrise pointilleuse de tous les détails relatifs à l'hôtel, le Fou n'avait de toute évidence jamais été au sous-sol. Arrivé en bas de l'escalier, il regarda autour de lui d'un œil mi-craintif, mi-dégoûté.

– Premier arrêt, annonça le comte en tirant la lourde porte métallique menant à la chaufferie.

Comme le Fou hésitait, le comte l'incita à avancer avec le canon de son pistolet.

– Par là.

Tirant un mouchoir de sa poche, il ouvrit la petite porte de la

chaudière.

– Jetez-les là-dedans.

Sans un mot, le Fou livra ses dossiers aux flammes. Était-ce à cause de sa proximité avec la chaudière, ou bien à la suite de l'effort déployé pour descendre deux volées de marches chargé d'une pile de dossiers ? Toujours est-il que le Fou s'était mis à transpirer d'une manière qui ne lui ressemblait pas du tout.

– Allons-y, prochain arrêt, dit le comte.

Lorsqu'ils furent sortis de la chaufferie, le comte fit avancer le Fou jusqu'au cabinet de curiosités au fond du couloir.

– Là. Sur l'étagère du bas. Le petit livre rouge. Prenez-le.

S'exécutant, le Fou tendit au comte le *Baedeker* sur la Finlande.

Le comte hocha la tête pour indiquer qu'ils devaient avancer. Le Fou était à présent livide, et au bout de quelques pas, ses genoux semblaient prêts à se dérober sous lui.

– Encore un peu plus loin, dit le comte.

Ils se retrouvèrent vite devant la porte bleu vif.

Le comte sortit le passe de Nina et ouvrit.

– Entrez.

– Qu'est-ce que vous allez faire de moi ? demanda le Fou.

– Rien du tout.

– Alors vous revenez quand ?

– Je ne reviens pas.

– Vous ne pouvez pas me laisser ici ! Ça peut leur prendre des semaines pour me trouver !

– Vous assistez aux réunions quotidiennes au Boyarski, camarade Leplevski. À supposer que vous étiez attentif lors de la dernière, vous vous souviendrez qu'il y a un banquet mardi soir dans la salle de bal. Je suis certain qu'on vous trouvera à ce moment-là.

Sur ce, le comte ferma la porte, enfermant le Fou dans la pièce où l'apparat attend son heure.

Ils devraient s'entendre comme larrons en foire, songea le comte.

Il était trois heures du matin quand le comte entra dans le beffroi. Il monta l'escalier, soulagé de l'avoir échappé de justesse. Il tira du fond de sa poche le passeport volé et les marks finlandais, et les coinça entre deux pages du *Baedeker*. Mais arrivé au deuxième étage, un frisson lui parcourut l'échine. Sur le palier juste au-dessus de lui se trouvait le fantôme du chat borgne. Du haut de son perchoir, le chat contempla ce ci-devant – en chaussettes, avec des pistolets coincés dans sa ceinture et des objets volés dans la main.

On dit que l'amiral Nelson, éborgné lors de la bataille du Nil en

1798, porta sa longue-vue à son œil mort trois ans plus tard au cours de celle de Copenhague au moment où son commandant faisait hisser le signal de la retraite – poursuivant l'assaut jusqu'à ce que la marine danoise soit disposée à négocier une trêve.

Cette histoire était certes l'une des préférées du grand-duc, qui la racontait souvent au jeune comte comme exemple de persévérance et de courage dans une situation désespérée, mais le comte l'avait toujours soupçonnée d'être quelque peu apocryphe. Après tout, en plein conflit armé, les faits sont forcément tout aussi vulnérables que les navires et les hommes, si ce n'est plus. Pourtant, en ce début de solstice d'été de l'année 1954, le chat borgne du Metropol ferma son unique œil sur les biens mal acquis du comte et, sans exprimer la moindre consternation, disparut dans l'escalier.

Apothéoses

Le 21 juin, bien que s'étant couché à quatre heures du matin, le comte se leva à son heure habituelle. Il fit cinq squats, cinq étirements et prit quatre longues inspirations. Il but du café, mangea un biscuit et son fruit quotidien (aujourd'hui, un assortiment de baies). Après quoi, il descendit lire les journaux et papoter avec Vassili. Il déjeuna au Piazza. L'après-midi, il rendit visite à Marina dans l'atelier de couture. Comme c'était sa journée de congé, il but un apéritif à sept heures au Chaliapine, où il s'extasia en présence du toujours attentif Audrius sur l'arrivée de l'été. Enfin, à huit heures, il dîna à la table 10 du Boyarski. En d'autres termes, il traita cette journée comme une journée ordinaire. Si ce n'est qu'en quittant le restaurant à dix heures après avoir dit à Marina que le directeur souhaitait la voir il se glissa dans le vestiaire vide afin d'emprunter l'imperméable et le chapeau mou de Salisbury, le journaliste américain.

De retour au cinquième étage, le comte fouilla dans le fond de sa vieille malle pour récupérer le sac à dos qu'il avait utilisé en 1918 lors du périple qui l'avait mené de Paris aux Heures dormantes. Aujourd'hui comme autrefois, il voyagerait en emportant le strict minimum. C'est-à-dire, trois changes, une brosse à dents, du dentifrice, *Anna Karénine*, le projet de Michka et enfin la bouteille de châteauneuf-du-pape qu'il comptait boire le 14 juin 1963 – dix ans jour pour jour après la mort de son vieil ami.

Il rassembla ses affaires puis alla rendre une dernière visite à son cabinet de lecture. Bien des années auparavant, il avait dit adieu à toute une maison. Puis, quelques années plus tard, à une suite d'hôtel. Maintenant, il devait dire adieu à une pièce de neuf mètres carrés – sans conteste la plus petite pièce qu'il ait jamais occupée de toute sa vie. Pourtant, bizarrement, à l'intérieur de ses quatre murs le monde était passé. Sur cette réflexion, le comte porta la main à son chapeau pour saluer le portrait d'Helena et éteignit la lumière.



Au moment où le comte descendait vers la réception, Sofia achevait son morceau sur la scène de la salle Pleyel à Paris. Se levant de son tabouret, elle se tourna vers le public, éblouie presque – car chaque fois qu'elle jouait, elle s'immergeait dans son morceau au point d'oublier qu'il y avait des spectateurs. À présent, ramenée à la réalité

par le bruit des applaudissements, elle n'omit pas, avant un dernier salut, de faire un geste gracieux en direction de l'orchestre et de son chef.

À sa sortie de scène, elle eut immédiatement droit aux félicitations officielles de l'attaché culturel et à l'accolade affectueuse de Vavilov. Jamais elle n'avait aussi bien joué, lui dit le directeur. Puis les deux hommes se tournèrent vers la scène, où le violoniste prodige prenait place. La salle devint silencieuse, et tous ceux présents purent entendre le petit tapotement de la baguette du chef. Enfin, après ce temps de pause universelle, les musiciens commencèrent à jouer tandis que Sofia regagnait sa loge.

L'orchestre du Conservatoire jouerait le concerto de Dvořák en un peu plus de trente minutes. Sofia s'en accorderait quinze pour atteindre la sortie.

Elle prit son sac à dos, se dirigea droit vers l'une des salles de bains réservées aux musiciens. Verrouillant la porte derrière elle, elle se débarrassa de ses chaussures et ôta la belle robe bleue que Marina lui avait faite. Elle retira le collier offert par Anna et le laissa tomber sur la robe. Elle enfila le pantalon et la chemise empruntés par son père au gentleman italien. Puis, postée devant le miroir au-dessus du lavabo, elle sortit les ciseaux que le comte lui avait donnés et entreprit de se couper les cheveux.

Ce petit instrument en forme d'aigrette auquel la sœur de son père accordait autrefois tant de prix avait de toute évidence été conçu pour la coupe d'entretien, pas pour la tonte. Les anneaux blessaient le pouce et l'index de Sofia sans qu'elle réussît, malgré tous ses efforts, à tailler dans l'épaisseur de ses cheveux. Pleurant de frustration, elle ferma les yeux et prit une longue inspiration. *Ce n'est pas le moment de pleurer*, se dit-elle. Elle essuya ses joues couvertes de larmes du revers de la main, puis recommença – petit à petit, une mèche après l'autre.

Quand elle eut fini, elle ramassa les mèches coupées et les jeta dans les toilettes, suivant scrupuleusement les instructions de son père. Puis elle sortit d'une poche de son sac à dos la petite bouteille noire que le barbier du Metropol utilisait autrefois pour teindre les premiers poils gris apparaissant dans les barbes de ses clients. Le couvercle de la bouteille était équipé d'une petite brosse. Sofia attrapa la mèche de cheveux blancs qui la distinguait depuis l'âge de treize ans et, penchée au-dessus du lavabo, passa de la teinture dessus jusqu'à ce qu'elle devienne aussi noire que le reste de sa chevelure.

Cette tâche accomplie, elle remit la bouteille et les ciseaux à leur place, sortit la casquette de l'Italien et la posa sur le lavabo. Puis ses yeux s'arrêtèrent sur la pile de vêtements par terre – et là, elle se rendit compte qu'ils n'avaient pas pensé aux chaussures. Tout ce qu'elle avait, c'était les élégants escarpins à talons hauts qu'Anna

l'avait aidée à choisir pour le concours du Conservatoire l'année précédente. Elle n'eut d'autre choix que de les mettre à la poubelle.

Elle ramassa la robe et le collier pour s'en débarrasser également. Certes, c'était Marina qui avait fait la robe et Anna qui lui avait donné le collier, mais elle ne pouvait pas les prendre avec elle – sur ce point, son père avait été catégorique. Si on l'arrêtait et qu'on fouillait son sac, ces luxueux articles féminins la trahiraient. Elle hésita une seconde, puis mit la robe à la poubelle, comme les chaussures. Quant au collier, elle le glissa dans sa poche.

Elle ajusta les bretelles de son sac, le mit sur son dos, enfonça la casquette sur sa tête et, ouvrant la porte de la salle de bains, tendit l'oreille. Les cordes commençaient leur crescendo, signalant la fin du troisième mouvement. Elle sortit, prit la direction opposée à celle des loges, vers l'arrière du bâtiment. La musique enfla alors qu'elle passait derrière la scène. Et les premières notes du dernier mouvement résonnaient au moment où elle poussa la porte au fond du couloir et se retrouva pieds nus dans la nuit.

Marchant vite, mais sans courir, elle contourna le bâtiment jusqu'à la rue du Faubourg-Saint-Honoré, où se trouvait l'entrée illuminée de la salle de concert. Elle traversa l'artère, s'abrita sous un porche et retira la casquette de l'Italien pour récupérer le petit plan que son père avait découpé dans le *Baedeker* et plié plusieurs fois pour pouvoir le loger sous la visière. Elle l'ouvrit, s'orienta dans la bonne direction, puis commença à suivre la ligne rouge qui longeait le faubourg Saint-Honoré, descendait l'avenue Hoche jusqu'à l'Arc de Triomphe, puis prenait à gauche les Champs-Élysées vers la place de la Concorde.

En traçant cette ligne en zigzag depuis les portes de la salle Pleyel jusqu'à l'ambassade américaine, le comte n'avait pas choisi le chemin le plus direct, qui aurait été de suivre la rue du Faubourg-Saint-Honoré sur deux kilomètres. Mais il voulait éloigner Sofia de la salle de concert le plus vite possible. Le léger détour n'ajouterait que quelques minutes au trajet de Sofia, mais il lui permettrait de se fondre dans l'anonymat des Champs-Élysées tout en lui laissant suffisamment de temps pour atteindre l'ambassade avant que son absence ne soit découverte.

Le problème, c'est qu'en faisant ses calculs le comte n'avait pas pensé à prendre en compte l'impact que peut avoir sur une jeune femme de vingt et un ans le spectacle tout nouveau de l'Arc de Triomphe et du Louvre illuminés la nuit. Certes, Sofia les avait vus la veille, de même que de nombreuses autres attractions touristiques, mais, comme l'avait imaginé le comte, à travers les vitres d'un autobus. Les voir par une nuit d'été, après avoir reçu une ovation, s'être déguisée et échappée dans la nuit, voilà qui était complètement

différent.

Car s'il n'existe pas dans la tradition classique de muse de l'architecture, nous tomberons, je pense, tout de même d'accord pour dire que dans des circonstances propices, un monument peut s'imprimer dans votre mémoire, influencer sur vos sentiments, et même changer votre vie. C'est ainsi que Sofia, gaspillant des minutes qu'elle ne pouvait pas se permettre de perdre, pila net à la place de la Concorde et tourna lentement sur elle-même, comme pour tenter de reconnaître les lieux.

En quittant Moscou la veille au soir, elle avait dit l'état de détresse dans lequel la plongeait ce que son père lui demandait de faire. Alors, pour tenter de la consoler, il lui avait expliqué que nos vies sont gouvernées par les incertitudes, qui sont souvent perturbantes, intimidantes même, mais que si nous persévérons et gardons notre cœur ouvert, nous nous verrons peut-être accorder un moment de lucidité suprême – où tout ce qui nous est arrivé s'organisera en une suite logique d'événements, au moment où nous nous trouvons au seuil de la vie nouvelle et libre qui nous était destinée depuis toujours.

Quand elle l'avait entendue, cette affirmation de son père lui avait paru si extravagante, si exagérée, qu'elle n'avait pas calmé ses angoisses. Mais maintenant qu'elle faisait la toupie place de la Concorde avec l'Arc de Triomphe, et la tour Eiffel, et les Tuileries, et les voitures et les Vespa qui passaient en sifflant devant l'immense obélisque, Sofia commença à comprendre ce que son père avait voulu lui dire.



– Elle était comme ça toute la soirée ?

Richard Vanderwhile venait juste de remarquer en se regardant dans le miroir de sa chambre à l'ambassade que sa cravate était de travers de vingt-cinq degrés.

– Ta cravate est toujours comme ça, mon cher.

Richard se tourna vers sa femme, horrifié.

– Toujours ! Mais pourquoi diable ne me l'as-tu jamais dit ?

– Parce que je trouve que ça te donne un air canaille.

Avec un hochement de tête tout à fait compatible avec le genre « canaille », Richard se regarda de nouveau dans le miroir, puis défit sa cravate, posa sa veste de smoking sur le dossier de la chaise, et s'apprêtait à suggérer un dernier petit verre quand on frappa à la porte. C'était son attaché.

– Oui, Billy, qu'y a-t-il ?

– Désolé de vous déranger à une heure pareille, monsieur, mais il y

a un jeune homme qui demande à vous voir.

– Un jeune homme ?

– Oui. Visiblement, il demande l’asile...

– L’asile ? Pour quels motifs ?

– Je l’ignore, monsieur. Mais il ne porte pas de chaussures.

Mr et Mrs Vanderwhile échangèrent un regard.

– Dans ce cas, faites-le entrer.

L’attaché revint une minute plus tard avec un jeune homme coiffé d’une casquette et effectivement pieds nus. Dans un geste empreint de politesse, mais aussi d’inquiétude, il ôta son couvre-chef et le serra des deux mains contre son ventre.

– Billy, ce n’est pas un jeune homme, dit Mrs Vanderwhile.

L’attaché écarquilla les yeux.

– Ça par exemple ! s’exclama Richard. Sofia Rostov !

– Mr Vanderwhile, dit Sofia avec un sourire soulagé.

Richard donna congé à son attaché puis, s’approchant de Sofia avec un grand sourire, la prit par les coudes.

– Laisse-moi te regarder comme il faut.

Puis, se tournant vers son épouse sans lâcher la jeune femme :

– Je t’avais bien dit que c’était une beauté !

– En effet, répondit Mrs Vanderwhile, ravie.

Même si, aux yeux de Sofia, c’était Mrs Vanderwhile la beauté.

– Incroyable ! reprit Richard.

– Vous ne... m’attendiez pas ? demanda Sofia timidement.

– Bien sûr que si ! Mais ton père a fini par se croire dans un roman d’espionnage. Il m’a certes assuré que tu nous rejoindrais, mais s’est refusé à me dire où, quand et comment. Et bien sûr, il ne m’avait pas dit que tu débarquerais pieds nus déguisée en garçon. Ce sac à dos, c’est tout ce que tu as ?

– J’ai bien peur que oui.

– Tu as faim ? demanda Mrs Vanderwhile.

Richard ne laissa pas le temps à Sofia de répondre.

– Bien sûr qu’elle a faim. Moi aussi j’ai faim, et pourtant je sors de table. Voici ce que je te propose, ma chère : tu vas voir ce que tu peux récupérer comme vêtements pour Sofia, et pendant ce temps elle et moi discutons un peu. Ensuite on se retrouve tous dans la cuisine.

Mrs Vanderwhile partit donc chercher des vêtements, pendant que Richard entraînait Sofia dans son bureau.

– Impossible de te dire à quel point nous sommes heureux de t’avoir ici en sécurité, Sofia. Et puis, je déteste devoir faire passer le travail avant le plaisir. Mais une fois que nous serons installés autour de la table, j’ai dans l’idée que nous serons trop passionnés par le récit de

tes aventures. Alors, avant d'aller dans la cuisine... ton père m'a dit que tu aurais peut-être quelque chose à me donner...

– Mon père, répondit Sofia, l'air timide et hésitant, a dit que vous auriez peut-être quelque chose à me donner en premier...

Richard tapa des mains sur ses cuisses dans un grand éclat de rire.

– Tu as tout à fait raison ! J'avais oublié.

Il s'approcha alors de l'une des bibliothèques, se mit sur la pointe des pieds et prit sur l'étagère du haut quelque chose qui ressemblait à un grand livre – mais qui était en fait un paquet enveloppé dans du papier kraft. Richard le posa sur le bureau dans un bruit sourd.

Sofia plongeait alors la main dans son sac à dos.

– Avant de me donner quoi que ce soit, je te conseille de vérifier que ce paquet contient bien ce qu'il est censé contenir...

– Ah. Je vois.

– Sans compter, ajouta Richard, que je meurs de curiosité de voir ça.

Sofia défit la ficelle et le papier d'emballage et découvrit une vieille édition des *Essais* de Montaigne.

– Eh bien, fit Richard d'un ton légèrement perplexe, il faut reconnaître que ce vieux Français est nettement plus lourd qu'Adam Smith ou Platon. Vraiment, j'étais loin de me douter...

Mais lorsque Sofia ouvrit le livre, une cavité rectangulaire découpée dans les pages apparut, avec huit petites piles de pièces d'or à l'intérieur.

– Naturellement, dit Richard.

Sofia ferma le livre et renoua la ficelle. Puis elle vida le contenu de son sac à dos sur un fauteuil et le tendit, vide, à Richard.

– Père a dit qu'il faut défaire la couture en haut des bretelles.

On frappa à la porte. C'était Mrs Vanderwhile.

– J'ai quelques vêtements à te montrer, Sofia. Tu es prête ?

– Quel timing ! fit Richard en adressant un clin d'œil à Sofia. Vas-y. Je te suis dans une minute.

Une fois seul, Richard sortit un canif de sa poche. Il entailla soigneusement la couture habilement faite en haut des bretelles. Dans l'espace étroit courant sur toute la longueur de l'une des bretelles, il trouva une feuille roulée.

Il sortit le rouleau de sa cachette, s'assit à son bureau et le déroula. Au recto était dessiné un diagramme intitulé « Dîner combiné du Conseil des ministres et du Praesidium, 11 juin 1954 ». Le diagramme représentait un U allongé avec quarante-six noms inscrits tout autour. Sous chacun étaient portés le titre officiel et un résumé en trois mots de la personnalité du dignitaire concerné. Au verso se trouvait un compte rendu détaillé de la soirée en question.

Certes le comte racontait l'annonce concernant la centrale

d'Obninsk et la façon théâtrale dont sa connexion au réseau de Moscou avait été mise en scène. Mais il donnait surtout moult détails sur l'aspect relationnel de la soirée.

Tout d'abord, il remarquait qu'à leur arrivée les invités avaient tous paru surpris par le lieu choisi pour ce dîner. Eux qui s'attendaient visiblement à manger dans l'un des salons officiels du Boyarski s'étaient vus dirigés vers la suite 317. Seul avait fait exception Khrouchtchev – lequel était entré dans la pièce avec l'air tranquillement satisfait de celui qui non seulement savait où le dîner se tiendrait, mais en plus était ravi de voir que tout était en ordre. Le secrétaire général avait effacé tout doute quant à son implication personnelle dans l'organisation de la soirée quand, après être resté inhabituellement silencieux, il s'était levé à vingt-deux heures cinquante pour porter un toast faisant référence à l'histoire de la suite située deux étages en dessous.

Mais pour le comte, le clou de la soirée avait été la façon dont, l'air de rien, Khrouchtchev avait affiché son alignement avec Malichev. Ces derniers mois, Malenkov n'avait pas fait secret de son désaccord avec Khrouchtchev sur la question de l'armement nucléaire. Pour Malenkov, une course à l'arme nucléaire contre l'Ouest, « politique apocalyptique » selon ses termes, ne pouvait qu'avoir des résultats désastreux. Or avec cette petite mise en scène politique, Khrouchtchev avait exécuté un tour de passe-passe parfait – en substituant à la menace d'un Armageddon nucléaire la vision enthousiasmante d'une ville étincelante par les vertus de l'énergie nucléaire.

En un seul coup, le faucon conservateur se donnait l'apparence de l'homme du futur et faisait passer son opposant progressiste pour un réactionnaire.

Comme prévu, Malichev, encouragé par la vision de cette ville étincelante à l'horizon et de ces bouteilles de vodka fraîche sur la table, avait traversé la salle pour aller s'entretenir avec le secrétaire général. Alors que la plupart des autres convives restaient agglutinés devant les fenêtres à sourire béatement, Malichev s'était installé tout naturellement sur le siège à côté de celui de Khrouchtchev. Et lorsque tout le monde avait repris sa place, Malenkov s'était retrouvé debout derrière Khrouchtchev et Malichev ; et le chef du Parti communiste avait dû piteusement attendre qu'ils aient fini leur conversation pour récupérer son siège, tout cela sans qu'aucun des autres convives bronche.

Quand il eut fini de lire la description du comte, Richard se renfonça dans son fauteuil et sourit. Oui, il aurait bien besoin d'une centaine d'hommes comme Alexandre Rostov. C'est alors qu'il remarqua le petit morceau de papier légèrement enroulé sur lui-même

qui était resté sur son bureau. Il reconnut immédiatement l'écriture du comte. Le message, sans doute roulé dans le rapport, contenait des instructions précises sur la manière de confirmer que Sofia était arrivée saine et sauve à l'ambassade, puis une longue série de nombres à sept chiffres.

Richard se leva d'un bond.

– Billy !

La porte s'ouvrit et la tête de l'attaché apparut dans l'entrebâillement.

– Oui, monsieur ?

– Mettons qu'il soit presque dix heures du soir à Paris. Cela nous fait quelle heure à Moscou, environ ?

– Minuit.

– Nous avons combien de filles au standard ?

– Je ne sais pas exactement, répondit le lieutenant, quelque peu troublé. À cette heure-ci, deux, trois peut-être.

– Ce n'est pas assez ! Allez voir au bureau des dactylos, dans la salle de décodage, en cuisine. Rassemblez-moi tous ceux qui peuvent se servir d'un doigt !



Lorsque le comte arriva à la réception avec son sac à dos sur l'épaule pour s'asseoir sur le fauteuil entre les palmiers, il ne donna aucun signe d'impatience. Il ne se leva pas, il ne se mit pas à faire les cent pas, il ne se plongea pas dans la lecture du journal du soir. Pas plus qu'il ne consulta la montre du Fou.

Si vous lui aviez demandé auparavant ce que cela lui ferait, de rester assis à cet endroit précis dans ce genre de circonstances, il aurait dit qu'il se sentirait à coup sûr angoissé. Or, à mesure que les minutes s'écoulaient, le comte ne trouva pas l'attente pénible, loin de là : à sa grande surprise, elle était paisible. Avec une patience qui avait quelque chose de presque irréel, il observa les clients de l'hôtel qui entraient ou sortaient. Il vit les portes de l'ascenseur qui s'ouvraient et se fermaient. Il écouta la musique et les rires qui émanaient du bar du Chaliapine.

Il lui parut à cet instant que tout le monde était à sa place, que la moindre petite chose qui se produisait faisait partie d'une sorte de schéma directeur, et que ce schéma lui dictait d'être assis dans le fauteuil entre les palmiers et d'attendre. Quelques secondes avant minuit, le comte vit sa patience récompensée. Car conformément aux instructions qu'il avait fait parvenir à Richard, tous les téléphones du rez-de-chaussée se mirent à sonner.

Les quatre téléphones de la réception sonnèrent. Les deux téléphones près de l'ascenseur sonnèrent. Les téléphones dans le bureau de Vassili et du chef des grooms sonnèrent. De même que les quatre téléphones du Piazza, les trois du café, les huit de l'administration et les deux posés sur le bureau du Fou. En tout et pour tout, il devait y avoir une trentaine d'appareils sonnant en même temps.

Quelle idée toute simple, celle de faire sonner en même temps trente téléphones ! Pourtant, elle créa immédiatement une véritable pagaille. Les personnes se trouvant à la réception commencèrent à regarder partout dans les coins. Qu'est-ce qui pouvait faire sonner trente téléphones à minuit ? Le Metropol avait-il été frappé par la foudre ? La Russie était-elle attaquée ? Ou bien était-ce les esprits du passé qui prenaient leur revanche sur le présent ?

Quelle que fût l'explication, le son était pour le moins déconcertant.

Quand un seul téléphone sonne, instinctivement nous décrochons immédiatement et disons « Allô ? ». Mais quand trente se mettent à sonner, alors instinctivement nous reculons de deux pas, le regard écarquillé. L'équipe de nuit, aux effectifs réduits, se mit à courir de téléphone en téléphone sans trouver le courage d'en décrocher un seul. La bande de saoulards du Chaliapine se déversa dans le hall tandis que les clients du premier étage, réveillés, descendaient l'escalier. Et au milieu de toute cette agitation, le comte Alexandre Ilitch Rostov enfila discrètement le manteau du journaliste et, son sac à dos sur l'épaule, sortit du Metropol.

APRÈS-PROPOS



Après...

Le 21 juin 1954, Victor Stepanovitch Skadovski quitta son appartement peu avant minuit afin d'honorer un rendez-vous.

Sa femme l'avait supplié de ne pas y aller. Un rendez-vous à cette heure-là ? Quelle idée ! Pensait-il vraiment qu'il n'y avait plus de patrouille de police dans les rues à minuit ? Parce que la police, au contraire, se faisait un devoir de patrouiller les rues à minuit. Parce que depuis la nuit des temps, c'était à cette heure-là que les imbéciles se donnaient rendez-vous !

Victor répondit à sa femme qu'elle disait n'importe quoi, qu'elle s'en faisait toute une montagne. Mais après être sorti de leur immeuble, il parcourut deux kilomètres à pied jusqu'à la ceinture des Jardins et là, monta dans un autobus. L'indifférence avec laquelle les autres passagers le regardèrent le réconforta.

Oui, sa femme s'inquiétait parce qu'il avait un rendez-vous à minuit. Or, si elle avait su la raison de ce rendez-vous, elle aurait été dans tous ses états. Et si, une fois ses intentions connues, elle lui avait demandé pourquoi diable il avait accepté de faire quelque chose d'aussi imprudent, il se serait trouvé incapable de lui répondre. Lui-même n'en était pas certain.

Ce n'était pas simplement à cause de Sofia. Certes, il éprouvait une fierté presque paternelle devant une pianiste aussi accomplie. L'idée même d'aider une jeune artiste à découvrir son propre talent était un rêve qu'il avait abandonné de longue date ; alors comment décrire ce qu'il vivait maintenant de façon aussi inattendue ? Et puis toutes ces heures passées à donner des cours à Sofia l'avaient encouragé à poursuivre un autre rêve abandonné, celui de jouer le répertoire

classique avec un orchestre de chambre. Il n'en restait pas moins que tout cela n'était pas juste à cause d'elle.

C'était, dans une plus large mesure, à cause du comte. Car si inexplicable que cela puisse paraître, Victor éprouvait une loyauté profonde envers Alexandre Ilitch Rostov, une loyauté enracinée dans un sentiment de respect que Victor aurait peiné à formuler – et que sa femme, malgré toutes ses qualités, n'aurait jamais comprise.

Mais peut-être avait-il accepté de faire ce que lui demandait le comte surtout parce qu'il trouvait cela juste ; et rien que cette certitude procurait un plaisir qui devenait de plus en plus rare.

Sur ces pensées, Victor descendit du bus, entra dans la vieille gare de Saint-Petersbourg et traversa le hall central en direction du café illuminé où il avait reçu instruction d'attendre.

Victor était assis sur une banquette dans un coin – en train d'observer le vieux joueur d'accordéon qui passait de table en table – lorsque le comte entra dans le café. Il portait un trench-coat américain et un chapeau mou gris. Il repéra Victor, traversa le café, posa son sac à dos, ôta son manteau et son chapeau et vint le rejoindre. Lorsque la serveuse arriva quelques instants plus tard, il commanda un café et attendit que celui-ci arrive pour faire glisser sur la table un petit livre rouge.

– Je tiens à vous remercier pour ce que vous faites, dit-il.

– Vous n'avez pas à me remercier, Votre Excellence.

– Je vous en prie, Victor, appelez-moi Alexandre.

Victor s'apprêtait à demander si le comte avait eu des nouvelles de Sofia, mais il fut interrompu par des bruits de rixe à l'autre bout du café. Deux pitoyables vendeurs de fruits portant des paniers en osier se disputaient le territoire. À cette heure tardive, il ne leur restait plus que quelques fruits en piteux état. Mais ce qui aurait pu faire paraître leur conflit futile aux yeux des observateurs ne diminuait en rien l'importance de l'enjeu aux yeux des principaux intéressés. Après un bref échange d'insultes, l'un d'eux frappa l'autre au visage. La lèvre en sang et sa marchandise par terre, la victime rendit à l'autre la monnaie de sa pièce.

Les clients du café avaient interrompu leurs conversations pour suivre l'échauffourée d'un regard las et entendu. Le patron des lieux sortit de derrière le bar pour faire sortir les combattants manu militari. En silence, les clients observèrent par la baie vitrée les deux vendeurs de fruits qui s'étaient retrouvés assis par terre à un mètre l'un de l'autre. C'est alors que le vieux joueur d'accordéon – qui avait cessé de jouer pendant la bagarre – entama un petit air guilleret, sans doute dans l'espoir de restaurer la bonne entente.

Victor but une gorgée de son café, tandis que le comte observait attentivement le joueur d'accordéon.

– Vous avez déjà vu *Casablanca* ? demanda-t-il.

Quelque peu interloqué, Victor avoua que non.

– Ah. Il faut le voir un jour.

Ainsi le comte parla à Victor de son ami Ossip et de leur visionnage récent du film. Il décrivit en particulier la scène dans laquelle un escroc à la petite semaine est arrêté par la police et comment, après avoir assuré à ses clients que tout va bien, le propriétaire américain du bar ordonne tranquillement à son chef d'orchestre de continuer à jouer.

– Mon ami a trouvé la scène très impressionnante. Pour lui, si le propriétaire du bar demande au pianiste de se mettre à jouer si vite après l'arrestation, c'est qu'il est indifférent au sort des autres. Mais moi je me demande...



Le lendemain matin à onze heures et demie, deux officiers du KGB arrivèrent au Metropol afin d'interroger le camarade chef serveur Rostov à propos de faits gardés secrets.

Escortés par un groom jusqu'à la chambre de Rostov au cinquième étage, les officiers la trouvèrent vide. Rostov n'était pas en train de se faire raser chez le barbier, pas plus qu'il ne déjeunait au Piazza ou lisait les journaux dans le hall. La plupart de ses collègues les plus proches, parmi lesquels le camarade cuisinier Joukovski et le camarade maître d'hôtel Duras furent interrogés, mais aucun d'entre eux n'avait vu Rostov depuis la veille. (Les officiers demandèrent également à s'entretenir avec le directeur de l'hôtel, tout cela pour s'entendre répondre qu'il ne s'était pas encore présenté sur son lieu de travail – un fait soigneusement consigné dans son dossier !) À une heure de l'après-midi, on fit venir deux autres membres du KGB pour pouvoir mener une fouille plus approfondie de l'hôtel. À deux heures, l'officier dirigeant les opérations se vit encouragé à parler à Vassili, le concierge. Il le trouva à son bureau dans le hall (en train de réserver des places de théâtre pour un client) et décida de foncer bille en tête.

– Savez-vous où se trouve Alexandre Rostov ? lui demanda-t-il sans détour.

À quoi le concierge répondit :

– Je n'en ai pas la moindre idée.



Lorsqu'ils apprirent que le camarade directeur Leplevski et le

camarade chef serveur Rostov avaient tous les deux disparu, le camarade cuisinier Joukovski et le camarade maître d'hôtel Duras, réunis à deux heures et quart dans le bureau du cuisinier, entamèrent immédiatement une conversation privée. Pour être tout à fait franc, ils consacrèrent peu de temps à l'absence du camarade directeur Leplevski. En revanche, ils s'étendirent fort longtemps sur celle du camarade chef serveur Rostov...

Tout d'abord inquiets en apprenant la disparition de leur ami, les deux membres du triumvirat se consolèrent en constatant l'évidente frustration du KGB – car elle confirmait que le comte n'était pas tombé entre leurs griffes. La question demeurerait néanmoins : *Où donc était-il passé ?*

C'est alors qu'une rumeur commença à circuler parmi les employés de l'hôtel. Car les hommes du KGB avaient beau avoir appris à être impénétrables, les gestes, paroles et expressions obéissent à une syntaxe fondamentalement rebelle. Ainsi, au fil de cette matinée, certaines choses leur avaient échappé et il en avait été conclu qu'à Paris Sofia s'était volatilisée.

– Est-il possible que... ? se demanda Andreï à voix haute, suggérant par là même à Émile que leur ami s'était peut-être également échappé dans la nuit.

Comme il n'était encore que quatorze heures vingt-cinq et que le camarade cuisinier Joukovski n'était pas encore entré dans sa phase optimiste, il répondit : « Bien sûr que non ! »

Ce qui mena à une discussion houleuse sur les différences entre ce qui était probable, plausible et possible – discussion qui aurait pu durer une bonne heure si on n'avait pas frappé à la porte. Répondant d'un « Oui ? » irrité, Émile se tourna, certain qu'il s'agissait d'Ilya armé de sa cuillère en bois. Or c'était l'employé en charge du courrier.

Le cuisinier et le maître d'hôtel furent tellement stupéfaits par cette apparition soudaine qu'ils en restèrent muets.

– C'est bien vous le camarade cuisinier Joukovski et le camarade maître d'hôtel Duras ? finit par demander l'employé.

– Forcément ! déclara le cuisinier. Qui d'autre pourrions-nous être ?

Sans un mot, l'employé leur tendit deux des cinq enveloppes déposées la veille dans sa boîte aux lettres (il était déjà passé par l'atelier de couture, le bar et le bureau du concierge). Professionnel jusqu'au bout des ongles, il ne manifesta pas la moindre curiosité quant au contenu de ces lettres, malgré leur poids inhabituel ; et il n'attendit surtout pas qu'elles soient ouvertes : il avait déjà assez de travail comme ça, merci bien !

Lorsque l'employé fut parti, Émile et Andreï contemplèrent, médusés, leurs enveloppes respectives. En un instant, ils virent que

leurs noms avaient été écrits d'une main soignée, fière et généreuse. Ils échangèrent un regard, haussèrent les sourcils, puis ouvrirent les enveloppes. À l'intérieur, ils découvrirent une lettre d'adieu les remerciant pour leur camaraderie, les assurant que jamais on n'oublierait la nuit de la bouillabaisse, et leur demandant de bien vouloir accepter les objets joints en signe modeste de leur amitié éternelle. Les « objets joints » consistaient en quatre pièces d'or.

Les deux hommes, qui avaient ouvert leur lettre au même moment et les avaient lues au même moment, les laissèrent tomber sur la table au même moment.

– Alors c'est vrai ! s'étrangla Émile.

Andreï, modèle de discrétion et de courtoisie, n'envisagea pas une seconde de répondre : Je vous l'avais bien dit. Même s'il fit observer en souriant : « Il semble bien en effet... »

Lorsqu'il fut remis de ces surprises agréables (quatre pièces d'or plus un vieil ami en cavale !), Émile secoua la tête, l'air désolé.

– Qu'est-ce qu'il y a ? lui demanda Andreï, inquiet.

– Maintenant qu'Alexandre est parti et que vous êtes paralysé, qu'est-ce que je vais devenir ?

Andreï contempla le chef un instant.

– Paralysé ? Mais, cher ami, mes mains n'ont jamais été aussi agiles !

Et pour le prouver, Andreï prit les quatre Catherine et les fit tourner en l'air.



Cet après-midi-là à cinq heures, assis dans son bureau joliment aménagé du Kremlin (avec vue sur les lilas du jardin Alexandre, s'il vous plaît), l'administrateur en chef d'une branche spéciale du fort complexe appareil de sécurité du pays examinait un dossier. Vêtu d'un costume gris foncé, il aurait pu être qualifié de relativement quelconque parmi tous ces bureaucrates sexagénaires à la calvitie naissante, s'il n'avait eu cette cicatrice au-dessus de l'oreille gauche, trace selon toute vraisemblance d'une tentative de lui fendre le crâne.

– Entrez, dit-il comme on frappait à la porte.

Le visiteur était un jeune homme en chemise et cravate qui portait un épais dossier marron.

– Oui ? dit l'administrateur à son lieutenant sans lever les yeux de son dossier.

– Monsieur, répondit le jeune homme, la nouvelle est arrivée tôt ce matin qu'une élève participant à la tournée du Conservatoire de Moscou a disparu à Paris.

L'administrateur redressa la tête.

– Une élève du Conservatoire de Moscou ? Une jeune femme ?

– Oui.

– Ah. Et quel est son nom ?

Le lieutenant consulta le dossier qu'il tenait dans les mains.

– Elle s'appelle Sofia et réside à l'hôtel Metropol, où elle a été élevée par un certain Alexandre Rostov, un ci-devant en résidence surveillée ; mais certains doutes subsistent quant à ses origines...

– Je vois... Et ce Rostov, a-t-il été interrogé ?

– Justement, monsieur. Le camarade Rostov est introuvable. On a fouillé l'hôtel, sans résultat, et personne parmi ceux qui ont été interrogés ne dit l'avoir vu depuis hier soir. Cependant, une deuxième fouille plus complète a permis de trouver le directeur de l'hôtel, enfermé dans une réserve au sous-sol.

– Pas le camarade Leplevski...

– Si, lui-même. Visiblement, il avait découvert le projet de défection de la jeune Sofia et s'appêtait à prévenir le KGB lorsque Rostov l'a attrapé et forcé à entrer dans la réserve sous la menace d'un pistolet.

– D'un pistolet !

– Oui, monsieur.

– Où donc Rostov s'est-il procuré un pistolet ?

– Visiblement, il possédait deux vieux pistolets de duel – et était prêt à en faire usage. En fait, il nous a été confirmé qu'il a tiré sur un portrait de Staline dans le bureau du directeur.

– Tiré sur un portrait de Staline ! Eh bien, notre homme me paraît du genre impitoyable...

– En effet, monsieur, et j'ajouterais même rusé. Car il semblerait qu'il y a deux jours un passeport finlandais et des devises finlandaises ont été dérobés à l'un des clients finlandais de l'hôtel. Enfin, hier soir, un imperméable et un chapeau ont été volés à un journaliste américain. Cet après-midi, des enquêteurs ont été dépêchés en gare de Leningrad, où il leur a été confirmé qu'un homme portant ce chapeau et cet imperméable a été vu montant dans le train de nuit pour Helsinki. Le chapeau et l'imperméable ont été retrouvés dans les toilettes du terminus russe à Vyborg, ainsi qu'un guide de la Finlande dont les cartes ont été arrachées. Vu les mesures de sécurité en vigueur au niveau du passage du train en Finlande, nous présumons que Rostov est descendu à Vyborg afin de traverser la frontière à pied. Les agents de sécurité locaux sont en alerte, mais il se pourrait qu'il leur ait déjà filé entre les doigts...

– Je vois... dit l'administrateur en posant sur son bureau le dossier que lui tendait le lieutenant. Mais dites-moi, comment a été établie la relation entre Rostov et le passeport finlandais ?

- Grâce au camarade Leplevski.
 - Comment cela ?
 - Au moment où le camarade Leplevski était entraîné vers le sous-sol, il a vu Rostov prendre le guide finlandais d'une collection de livres abandonnés. Sur la base de cette information, nous avons rapidement établi le lien avec le vol du passeport, et des officiers ont été dépêchés vers la gare.
 - Excellent travail, dit l'administrateur.
 - Oui, monsieur. Pourtant, quelque chose nous étonne.
 - Quoi donc ?
 - Pourquoi Rostov n'a-t-il pas tué Leplevski quand il en avait l'occasion ?
 - C'est évident. Il ne l'a pas tué parce que Leplevski n'est pas un aristocrate.
 - Pardon ?
 - Peu importe.
- Le lieutenant s'attarda près de la porte.
- Oui ? Y a-t-il autre chose ? demanda l'administrateur en tapotant le nouveau dossier.
 - Non, monsieur. Rien d'autre. Simplement, que devons-nous faire maintenant ?
- L'administrateur réfléchit un instant, puis, se renfonçant dans son fauteuil avec l'ombre d'un sourire, il répondit :
- Arrêtez les suspects habituels¹.



C'était – bien sûr – Victor Stepanovitch qui avait déposé la preuve compromettante dans les toilettes du terminus de Vyborg.

Une heure après avoir dit adieu au comte, il monta dans le train d'Helsinki avec le chapeau et le manteau du journaliste ainsi que le *Baedeker* dans sa poche. Il descendit à Vyborg, déchira les plans et laissa le guide, le chapeau et le manteau sur une tablette des toilettes de la gare. Puis il rentra les mains vides à Moscou par le train suivant.

Ce fut près d'une année plus tard que Victor eut enfin l'occasion de voir *Casablanca*. Naturellement, la scène au Rick's quand la police s'approche d'Ugarte pour l'arrêter l'intéressa tout particulièrement car il se souvenait de la conversation qu'il avait eue avec le comte au café de la gare. Ce fut donc avec la plus grande attention qu'il vit la façon dont Rick ignorait les supplications d'Ugarte, l'expression froide et distante de son visage quand la police s'emparait du malheureux. Pourtant, au moment où Rick traversait la foule déconcertée pour aller

parler au pianiste, un détail attira l'attention de Victor. Un détail mineur, juste quelques secondes de pellicule : dans les quelques mètres qu'il parcourt, Rick passe devant une table et, sans ralentir ni interrompre ses paroles rassurantes, il redresse un verre à cocktail renversé pendant l'altercation.

Oui, songea Victor, c'est ça. Exactement.

Oui, nous étions à Casablanca, dans un poste écarté de tout en temps de guerre. Et là, au cœur de la cité, pile au pied des projecteurs de la défense antiaérienne, se trouvait le Rick's, le bar américain, où tous ceux que la guerre avait coincés ici se retrouvaient un instant pour jouer, boire et écouter de la musique ; pour conspirer, consoler, et surtout espérer. Et au cœur de cette oasis, Rick. Comme l'avait observé l'ami du comte, sa réaction froide au moment de l'arrestation d'Ugarte et l'ordre qu'il donnait à l'orchestre de continuer à jouer auraient pu indiquer une certaine indifférence au sort de ses semblables. Pourtant, en redressant le verre à cocktail après cette scène perturbante, ne manifestait-il pas cette conviction fondamentale que la plus petite de nos actions peut redonner au monde un sentiment d'ordre ?

À tout de suite

Par un après-midi du tout début de l'été 1954, on aurait pu voir un homme de grande taille et d'une soixantaine d'années dans les hautes herbes au milieu de vieux pommiers abandonnés quelque part dans la province de Nijni-Novgorod. Une barbe naissante, des bottes sales, un sac à dos : tout contribuait à donner l'impression que l'homme marchait depuis plusieurs jours, même s'il ne paraissait pas fatigué.

Le voyageur s'arrêta un instant au milieu des pommiers et regarda droit devant lui. À quelques mètres, il distinguait tout juste la trace d'une route envahie depuis longtemps par les mauvaises herbes. Comme il s'engageait sur cette vieille route avec un sourire tout à la fois nostalgique et serein, une voix venue du ciel lui demanda : *Où tu vas ?*

Pilant net, notre homme regarda en l'air. Dans un bruissement de branches, un gamin de dix ans sauta par terre.

Le vieil homme écarquilla les yeux.

– Eh bien, jeune homme, on peut dire que tu es discret !

L'air sûr de lui, le garçon prit la remarque comme un compliment.

– Moi aussi, fit une voix timide dans le feuillage.

Levant la tête, le voyageur découvrit une fillette de sept ou huit ans perchée sur une branche.

– En effet ! Tu veux de l'aide pour descendre ?

– Pas besoin, dit la petite fille.

Ce qui ne l'empêcha pas de se débrouiller pour tomber dans les bras du voyageur.

Lorsque la fillette fut par terre à côté du garçon, le vieil homme constata qu'il s'agissait d'un frère et d'une sœur.

– On est des pirates, dit le garçonnet d'une voix tranquille tout en scrutant l'horizon.

– J'avais deviné.

– Tu vas vers la grande maison ? demanda la petite fille.

– Il n'y a presque personne qui y va, prévint le garçon.

– Elle se trouve où ? demanda le voyageur qui n'avait vu aucun signe d'une bâtisse au bout du verger.

– On va te montrer.

Les enfants entraînent l'homme le long de la route envahie d'herbes, qui décrivait une longue courbe nonchalante. Au terme d'une marche de dix minutes, le mystère de l'invisibilité de la demeure se trouva résolu : celle-ci, ayant été entièrement brûlée plusieurs dizaines d'années auparavant, se composait désormais de deux cheminées penchées aux deux bouts d'un espace dégagé recouvert de cendres ici et là.

Quand on a vécu éloigné pendant des dizaines d'années d'un endroit qu'on a aimé, la sagesse vous dicte de ne jamais y retourner.

L'histoire abonde en exemples propres à faire réfléchir : après avoir erré pendant vingt ans et surmonté toutes sortes de dangers mortels, Ulysse retrouve enfin Ithaque, tout cela pour la quitter de nouveau quelques années plus tard. Rentré en Angleterre après des années à vivre dans l'isolement, Robinson Crusoé ne tarde pas à repartir pour cette même île à laquelle il avait voulu désespérément échapper.

Pourquoi, après avoir passé des années à aspirer à rentrer chez eux, ces voyageurs abandonnaient-ils leur foyer si rapidement après leur retour ? Difficile à dire. Pour ceux qui rentrent après une longue absence, peut-être la combinaison de sentiments sincères et de l'influence cruelle du temps ne peut-elle qu'engendrer la déception. Le paysage n'est plus aussi beau que dans leurs souvenirs. Le cidre du coin est moins bon. Les bâtiments pittoresques ont été restaurés jusqu'à devenir méconnaissables et les vieilles traditions se sont perdues, laissant place à des nouvelles et étranges distractions. Et après avoir imaginé que l'on vivait au centre même de ce petit univers, on se retrouve parmi des gens qui vous reconnaissent à peine, voire pas du tout. Voilà pourquoi la sagesse recommande de bien rester à l'écart de la vieille patrie.

Oui mais voilà : pas un conseil, même fondé sur l'histoire, n'est valable pour tous. Comme des bouteilles de vin, deux hommes diffèrent radicalement l'un de l'autre s'ils ne sont pas nés la même année ou sur la même colline. J'en veux pour exemple notre voyageur qui, debout devant les ruines de son ancienne demeure, ne se laisse pas submerger par la stupéfaction, l'indignation ou le désespoir, loin de là. En effet, il afficha le même sourire, tout à la fois nostalgique et serein, qu'il avait eu en découvrant la route envahie d'herbes. Car l'on peut revisiter notre passé avec bonheur tant qu'on le fait en s'attendant à voir presque tous ses aspects changés.



Après avoir dit au revoir aux jeunes pirates, le voyageur prit le

chemin du village voisin, distant d'environ huit kilomètres.

Même s'il ne s'offusqua pas de constater la disparition de tant de repères bien connus, ce fut avec grand soulagement qu'il vit que l'auberge en lisière du village était toujours debout. Il passa la porte tête baissée en se débarrassant de son sac à dos et fut accueilli par l'aubergiste – une femme d'une quarantaine d'années qui apparut du fond de la salle en s'essuyant les mains sur son tablier. Elle lui demanda s'il désirait une chambre. Il dit que oui, mais qu'il souhaitait manger un morceau avant. Alors elle fit un signe de tête en direction de la porte menant vers la taverne. Il entra en baissant là aussi la tête. À l'heure qu'il était, il n'y avait que peu de clients, assis çà et là autour des vieilles tables en bois, qui devant un simple mélange de choux et de pommes de terre, qui devant un verre de vodka. Le voyageur adressa un signe de tête amical à ceux qui se donnèrent la peine de lever les yeux de leur assiette, puis se dirigea vers la petite pièce avec le vieux poêle russe au fond de la taverne. Et là, dans un angle, assise à une table pour deux, les cheveux teintés de gris, attendait la beauté svelte.

Notes

1. « *Round up the usual suspects* » : réplique de *Casablanca*, prononcée par le capitaine Renault. (N.d.l.T.)

Références bibliographiques

- p. 464 : Les passages de la Bible cités sont extraits de la traduction de Louis Segond.
- p. 465 : Nicolas GOGOL, *Le Nez*, in *Nouvelles de Pétersbourg*, trad. Gustave Aucouturier, Denoël, Desclée de Brouwer et Gallimard, coll. « La Pléiade », 1966.
- Ivan TOURGUENIEV, *Mémoires d'un chasseur*, trad. Françoise Flamant, Gallimard, coll. « La Pléiade », 1953.
- p. 466 : Ivan GONCHAROV, *Oblomov*, trad. Luba Jurgenson, L'âge d'Homme, 1988.
- Fiodor DOSTOÏEVSKI, *Crime et Châtiment*, trad. Élisabeth Guertik, Le Livre de Poche, 2008.
- Fiodor DOSTOÏEVSKI, *L'Idiot*, trad. Albert Mousset, Gallimard, coll. « La Pléiade », 1953.
- Fiodor DOSTOÏEVSKI, *Les Démons*, trad. Élisabeth Guertik, Le Livre de Poche, 2011.
- p. 467 : Léon TOLSTOÏ, *Anna Karénine*, trad. Henri Mongault, Gallimard, 1952.
- Fiodor DOSTOÏEVSKI, *Les Frères Karamazov*, trad. Henri Mongault, Gallimard, coll. « La Pléiade », 1952.

Couverture : création graphique : Melissa Four
Adaptation graphique : Jeanne de Nîmes

Cet ouvrage est la traduction intégrale, publiée pour la première fois
en France, du livre de langue anglaise :

A GENTLEMAN IN MOSCOW

Édité par Viking, maison du groupe Penguin Random House, New York. ©
Cetology, Inc, 2016.

© Librairie Arthème Fayard, 2018, pour la traduction française.

ISBN : 978-2-213-70429-6

Dépôt légal : août 2018

Table

Couverture

Page de titre

Du même auteur

LIVRE UN

Madame l'ambassadrice

Un anglican échoué

Audience

Une amie

Assurément

Aventures

Une assemblée

Archéologie

Avènement

LIVRE DEUX

Une actrice, une apparition, des abeilles

Addendum

Anonymat

Adieu*

LIVRE TROIS

Arachné (et son art)

Audience de l'après-midi

Alliance

Absinthe

Addenda

Arrivée

Ajustements

Ascensions et descensions

Addenda

Accident, cabrioles et paradoxes

Addenda

LIVRE QUATRE

Adagio, andante, allegro

L'Amérique

Apôtres et apostats

LIVRE CINQ

Applaudissements et acclamations

Les affres d'Achille

Arrivederci

L'âge adulte

Une annonce

Anecdotes

Association

Adversaires d'armes (et absolution)

Apothéoses

APRÈS-PROPOS

Après...

À tout de suite

Références bibliographiques

Page de copyright